Collection
LANGUES OFFICIELLES ET SOCIÉTÉS

SOUS LA DIRECTION DE | EDITED BY
LORRAINE O'DONNELL ▪ PATRICK DONOVAN ▪ BRIAN LEWIS

La Charte
La loi 101 et les Québécois d'expression anglaise

The Charter
Bill 101 and English-Speaking Quebec

PUL

La Charte
La loi 101 et les Québécois d'expression anglaise

The Charter
Bill 101 and English-Speaking Quebec

La Charte
La loi 101 et les Québécois d'expression anglaise

The Charter
Bill 101 and English-Speaking Quebec

SOUS LA DIRECTION DE | EDITED BY
LORRAINE O'DONNELL, PATRICK DONOVAN, BRIAN LEWIS

Presses de
l'Université Laval

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC Québec

Maquette de couverture : Laurie Patry, Julie Voyer

Mise en pages : Diane Trottier

Illustration de couverture : Paul Bordeleau

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 2e trimestre 2021

ISBN : 978-2-7637-5436-9

PDF : 9782763754376

Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES
TABLE OF CONTENTS

Preface . . . . . **XV**

Préface . . . . . **XVII**

Introduction (English version). **1**
Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

Introduction (version française) **19**
Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

SECTION 1
LA DÉMOGRAPHIE ET LA VITALITÉ DES COMMUNAUTÉS /
DEMOGRAPHY AND COMMUNITY VITALITY

Évolution démographique de la population anglophone au Québec, 1951-2036 . . . . . **41**
Jean-François Lepage

Migrations interprovinciales au Canada. Qu'en est-il des « deux solitudes » de langues officielles canadiennes ?. **61**
Michel Paillé

Anglophone and Francophone desire to stay or leave Quebec: A study of Quebec-born undergraduates in Montreal. **85**
Richard Y. Bourhis and Rana Sioufi

SECTION 2
LE DROIT / THE LAW

Bill 101 as god and demon: The *Charter of the French Language* and English Canada **127**
Andrew McDougall

La *Loi relative à l'emploi de la langue française* et la *Charte de la langue française*: la France et le Québec entre intention républicaine et interprétation libérale, affirmation majoritaire et protection des minorités **145**
Guillaume Rousseau et Éric Poirier

Judicial interpretation of the *Charter of the French Language*: Collective rights versus individual liberties **173**
Michael Bergman

SECTION 3
LE TRAVAIL ET L'ÉCONOMIE / WORK AND THE ECONOMY

Le double devoir d'exemplarité **193**
James Archibald

Les aspects économiques des politiques linguistiques en vigueur au Québec : répercussions sur les anglophones et francophones sur le marché du travail, 1970-2015 ..... **205**
François Vaillancourt

SECTION 4
LE POLITIQUE / POLITICS

Language policy and bilingualism in Quebec and Puerto Rico **233**
Patrick-André Mather

Language as a technology of power: An intersectional analysis of the Charter of the French Language **249**
Yasmin Jiwani, Shanice Bernicky, Jaëlle Dutremble-Rivet, Aurelia Talvela and Maya Youngs-Zaleski

The *Charter of the French Language* in the media: Constitutional politics, judicialization, and sentiment analysis **281**
Pierre-Olivier Bonin

SECTION 5
LES COMMUNAUTÉS, L'ÉDUCATION ET L'IDENTITÉ / COMMUNITIES, EDUCATION, AND IDENTITY

Language and power: Bill 101 and English minority language education in Quebec. **303**
Diane Gérin-Lajoie

L'histoire des communautés québécoises d'expression anglaise telle que racontée par quarante leaders communautaires anglophones : une mémoire historique en tension **323**
Paul Zanazanian et Raphaël Gani

Une minorité dans la minorité : les communautés juives montréalaises face aux lois linguistiques québécoises **363**
Pierre Anctil

Unintended consequences: Bill 101 and the English-speaking Black community **387**
Dorothy W. Williams

Place identity and language spaces: Anglophone Quebecers and the negotiation of linguistic frontiers within the context of Bill 101 at 40 . . . . . **397**
Cheryl Gosselin

SECTION 6
PERSPECTIVES PERSONNELLES, TÉMOIGNAGES ET OPINIONS / PERSONAL PERSPECTIVES: TESTIMONIALS AND OPINION PIECES

Nation-to-nation relationship **419**
Kahawinóntie Cheryl Diabo

Les 40 ans de la loi 101 : le Québec nouveau, de la reconquête de Montréal au communautarisme territorial **443**
Guy Lachapelle

The *Charter of the French Language* : Instrument of unilingualism or bilingualism ? **453**
Julius Grey

Searching for English Quebec history: A 40-year odyssey **463**
Brendan O'Donnell

Conclusion (English version) **475**
Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

Conclusion (version française) **487**
Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

Éditeurs et contributeurs / Editors and Contributors **499**

LISTE DES TABLEAUX
LIST OF TABLES

Évolution démographique de la population anglophone au Québec, 1951-2036

Jean-François Lepage

TABLEAU 1
Population selon la langue maternelle et la première langue officielle parlée, Québec, 2016 50

TABLEAU 2
Principales langues maternelles des immigrants récents (5 dernières années), Québec, 1971 et 2016 52

Migrations interprovinciales au Canada . Qu'en est-il des «deux solitudes» de langues officielles canadiennes?

Michel Paillé

TABLEAU 1
Poids (%) des migrations interprovinciales et interterritoriales au Canada eu égard à la population, 1971-1976 à 2011-2016 68

TABLEAU 2
Solde migratoire interprovincial et interterritoriale, Canada, provinces et territoires, par période quinquennale (1971-1976 à 2011-2016) 71

TABLEAU 3
Migrations entre le Québec et le reste du Canada, personnes de langue maternelle anglaise, âgées de 5 ans et plus en fin de prériodes, 1966-19771 à 2001-2006 . . . 76

TABLEAU 4
Population (en milliers) selon la langue maternelle et la langue prlée à la maison, Québec, Canada hors Québec, Canada, 1971 et 2016 78

TABLEAU 5
Évolution de la population (en %) selon la langue maternelle et la langue parlée le plus souvent à la maison, Québec, Canada hors Québec, Canada, de 1971 à 2016 79

La *Loi relative à l'emploi de la langue française* et la *Charte de la langue française* : la France et le Québec entre intention républicaine et interprétation libérale, affirmation majoritaire et protection des minorités

Guillaume Rousseau et Éric Poirier

TABLEAU 1
Éléments pertinents : républicanisme d'inspiration française et libéralisme anglo-saxon d'aujourd'hui 151

Les aspects économiques des politiques linguistiques en vigueur au Québec : répercussions sur les anglophones et francophones sur le marché du travail, 1970-2015

François Vaillancourt

TABLEAU 1
Pertes en capital humain du Québec ($ et %) causées par la mobilité interprovinciale 1976-1981, 1986-1991 et 1996-2001. 213

TABLEAU 2
Ratio des revenus moyens de travail par rapport aux unilingues francophones, Québec, 1970, 1980, 1990, 2000, 2010, 2015. 223

TABLEAU 3
Effet net des attributs linguistiques, hommes, Québec, 1970-2010 Langue maternelle /Connaissance des langues officielles 225

TABLEAU 4
Effet net des attributs linguistiques (%), femmes, Québec, 1970-2010 Langue maternelle / Connaissance des langues officielles 226

The *Charter of the French Language* in the media: Constitutional politics, judicialization, and sentiment analysis

Pierre-Olivier Bonin

TABLE 1
Average Earnings of English- and French-speaking Montrealers, 1961-1980 . . . 286

LISTE DES FIGURES
LIST OF FIGURES

Évolution démographique de la population anglophone au Québec, 1951-2036

Jean François Lepage

FIGURE 1
Population de langue maternelle anglaise, Québec, 1951 à 2016 44

FIGURE 2
Population de langue maternelle française, Québec, 1951 à 2016 45

FIGURE 3
Population de langue maternelle tierce, Québec, 1951 à 2016 46

FIGURE 4
Population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée, Québec, 1971 à 2016 48

FIGURE 5
Première langue officielle parlée des personnes de langue maternelle tierce, Québec, 2016. 49

FIGURE 6
Nombre d'immigrants récents de langue maternelle anglaise et immigrants récents ayant l'anglais comme PLOP, Québec, 1971 à 2016 51

FIGURE 7
Entrées, sorties et soldes migratoires interprovinciaux des personnes de langue maternelle anglaise, Québec, 1966 à 2016 54

FIGURE 8
Population selon la langue maternelle, selon trois scénarios de projection, Québec, 2011 à 2036. 56

FIGURE 9
Effectif de population ayant l'anglais comme PLOP1, selon trois scénarios de projection, Québec et Canada hors Québec, 2011 à 2036. 57

FIGURE 10
Population ayant l'anglais comme langue maternelle ou comme PLOP selon trois scénarios de projection, région métropolitaine de recensement de Montréal et reste du Québec, 2011 et 2036 58

Migrations interprovinciales au Canada. Qu'en est-il des « deux solitudes » de langues officielles canadiennes?

Michel Paillé

FIGURE 1
Taux de migrations interprovinciales (10 000 habitants), Canada, Québec, 1971-72 à 2015-16 66

Anglophone and Francophone desire to stay or leave Quebec: A study of Quebec-born undergraduates in Montreal

Richard Y. Bourhis and Rana Sioufi

FIGURE 1
Net Interprovincial Migration of Anglophones, Francophones and Allophones in Quebec. 95

FIGURE 2
Quebec Francophone (n=234) acculturation orientations toward English-Canadian migrants using HCAS. Quebec Anglophone (n=205) acculturation orientations toward Québécois French culture using IAS 107

Les aspects économiques des politiques linguistiques en vigueur au Québec : répercussions sur les anglophones et francophones sur le marché du travail, 1970-2015

François Vaillancourt

FIGURE 1
Connaissance de l'anglais et du français, % population, Québec, 1971-2016 . . . 211

FIGURE 2
Soldes migratoires interprovinciaux et internationaux du Québec, 1961-2016, nombre de personne 212

FIGURE 3
Connaissance de l'anglais ou du français, immigrants internationaux 214

FIGURE 4A
Pourcentage des élèves du primaire et du secondaire fréquentant l'école de langue anglaise et de langue française, Québec, 1971-2015 215

FIGURE 4B
Pourcentage des élèves allophones du primaire et du secondaire fréquentant l'école de langue anglaise et de langue française, Québec, 1971-2015 216

FIGURE 5
Pourcentage des francophones et des anglophones avec scolarité universitaire, cinq groupes d'âge, et ratio de ces pourcentages, Québec, 2006. 216

FIGURE 6
Importance des exportations interprovinciales, internationales et totales (en % du PIB), Québec, 1991-2015. 218

FIGURE 7
Propriété des entreprises par groupe (% d'emplois), Québec, 1961, 1978, 1991, 2003 219

FIGURE 8
Usage du français au travail, Québec, six années, 1971-2016, pourcentage par niveau d'utilisation, tous groupes linguistiques 221

FIGURE 9A
Utilisation exclusive ou générale du français (%) au travail, Québec, trois langues à la maison, 1997, 2007 et 2016 221

FIGURE 9B
Utilisation occasionelle du français au travail, Québec (%), trois langues à la maison, 1997, 2007 et 2016 222

The *Charter of the French Language* in the media: Constitutional politics, judicialization, and sentiment analysis

Pierre-Olivier Bonin

FIGURE 1
Number of articles published mentioning "Charter of the French Language" and equivalent expressions, 1985-2013 284

FIGURE 2
Compared Average Net Sentiment Score, the *Montreal Gazette*, 1985-2014 293

FIGURE 3
The *Montreal Gazette*, Average Sentiment Score, adapted LSD, 1985-2013 293

FIGURE 4
The Globe and Mail, Average Sentiment Score, adapted LSD, 1977-2014 294

PREFACE

This volume stems from our 2017 conference entitled "Les 40 ans de la loi 101 / Bill 101 at 40" that took place in Montreal.

The conference struck a chord. Numerous researchers presented at it; many more attended, along with people from government and community sectors. Journalists covered it. The 1977 *Charter of the French Language*, or Bill 101, still makes headlines, and we decided that a book was in order. Most of the chapters in the present volume are conference proceedings. We solicited a few more to round out content.

Preparing the book was complex, and we acknowledge those who made it possible. They include the chapter authors for remarkable contributions and patience with the production process; the original conference program committee members; research assistants Angelica Restrepo and Maha Tazi; Ana Gomez and Anne-Frédérique Champoux for editing and production support; text revisor Linda Arui; Concordia University's Translation Services; Presses de l'Université Laval's "Langues officielles et sociétés" series editors Anne Robineau and Éric Forgues; and the many anonymous evaluators who reviewed individual chapters. We also acknowledge Concordia University for book production funding; and Canadian Heritage, the Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities, and the Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise (Secretariat for Relations with English-Speaking Quebecers), which support the Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN) and its staff. We are grateful to colleagues, friends, and family members who witnessed the long gestation of this book and enlivened it with conversations about Quebec life, identities, and legislation. We also thank each other for making the process a rewarding learning experience.

The conference and book are initiatives of QUESCREN, a collaborative network of researchers, stakeholders, and educational and other institutions that improves understanding of Quebec's English-speaking communities and promotes their vitality. Created in 2008, QUESCREN is housed in Montreal at Concordia University. We, the editors of the present volume, work with QUESCREN in either direction or staff roles.

Any views or opinions represented in this publication are personal and belong solely to the authors. They do not necessarily represent those of QUESCREN and its funders, the editors, other authors, or the Presses de l'Université Laval.

December 23, 2020
Lorraine O'Donnell
Patrick Donovan
Brian Lewis

PRÉFACE

Le présent ouvrage est né de notre colloque organisé à Montréal en 2017 et intitulé « Les 40 ans de la loi 101/*Bill 101 at 40* ».

L'événement avait touché une corde sensible. Nombre de chercheuses et chercheurs y ont présenté leurs travaux, et un plus grand nombre encore y ont assisté, en plus de membres du gouvernement et du secteur communautaire. Le colloque a également fait l'objet d'une couverture médiatique. La *Charte de la langue française* de 1977, communément appelée loi 101, continue de faire les manchettes, et nous avons donc décidé que la publication d'un livre s'imposait. La plupart des chapitres du présent volume sont des comptes rendus de conférences. Nous avons aussi sollicité d'autres contributions afin d'enrichir le contenu.

La préparation de cet ouvrage a été complexe, et nous tenons à remercier les personnes qui nous ont permis de le réaliser : les auteurs de chapitres pour leurs contributions remarquables et leur patience à l'égard du processus d'édition ; les membres du comité de programmation du colloque initial ; les adjointes de recherche Angelica Restrepo et Maha Tazi ; Ana Gomez et Anne-Frédérique Champoux pour leur aide en édition et production ; la réviseure Linda Arui ; le Service de traduction de l'Université Concordia ; Anne Robineau et Éric Forgues, codirecteurs de la collection « Langues officielles et sociétés » des Presses de l'Université Laval ; et les nombreux évaluateurs et évaluatrices anonymes qui ont révisé les chapitres individuels. Nous remercions également l'Université Concordia, qui a financé la production de l'ouvrage, ainsi que Patrimoine canadien, l'Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques et le Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise, qui soutiennent le Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise (QUESCREN) et son personnel. Nous remercions sincèrement nos collègues, amis et membres de la famille qui ont été témoins

de la longue gestation de ce livre et qui l'ont animée de conversations sur la vie, les identités et la législation québécoises. Les éditeurs se remercient également les uns les autres d'avoir transformé ce processus en expérience d'apprentissage gratifiante.

Le colloque et l'ouvrage sont des initiatives de QUESCREN. Réseau de collaboration constitué de chercheurs, d'intervenants et de membres d'établissements d'enseignement et d'autres organismes, QUESCREN se consacre à la recherche pour améliorer la compréhension relative aux communautés québécoises d'expression anglaise ainsi que renforcer leur vitalité. Établi en 2008, QUESCREN a ses bureaux à l'Université Concordia, à Montréal. Nous, les éditeurs du présent volume, travaillons pour ce réseau à titre de membres de la direction ou du personnel.

Toutes les opinions et tous les points de vue représentés dans cette publication sont personnels et n'appartiennent qu'à leurs auteurs. Ils ne représentent pas nécessairement les points de vue ou opinions de QUESCREN et de ses bailleurs de fonds, des coéditeurs, des autres auteurs et des Presses de l'Université Laval.

23 décembre 2020
Lorraine O'Donnell
Patrick Donovan
Brian Lewis

INTRODUCTION

Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

The *Charter of the French Language* was a watershed in Quebec's history. The Parti Québécois, voted into power in 1976, introduced it to the National Assembly first as Bill 1, and eventually as Bill 101, signalling its primary importance to the new Quebec sovereigntist government. It became law in 1977.

Many Francophones saw Bill 101[1] as a powerful instrument for change, cementing the reforms of the 1960s Quiet Revolution and previous language legislation. Camille Laurin, a Parti Québécois MNA and Minister of State who is considered the father of the Charter, wrote that it was:

> a law for us and not against the others, that gives a logical and just place to the majority and the minorities… and puts the resources and support of their democratically elected government in the service of the individual freedoms and aspirations of a majority that has long been poor and dominated (1999, p. 92, editors' translation).

Despite these words, Laurin positioned Bill 101 as a lever to wrest power from Quebec's English speakers and to redefine their status. Speaking in 1977, Laurin stated, "English-speakers had best learn to see themselves as a minority, not as the Quebec wing of the English-Canadian majority" (as cited in Levine, 1986, p. 10).

1. The editors acknowledge criticism around the continued use of the term "Bill 101" in English, given that the bill itself has long passed into law. However, the term "Bill 101" is what English speakers generally use to refer to the Charter, and we note that there are other examples of established laws referred to as "bills" in colloquial English-language use (e.g., the American GI Bill). For these reasons, we use "Bill 101" interchangeably with "the Charter" throughout this introduction.

The specific instrument for change that the Charter employed was language. Its preamble states that the Quebec government "is resolved… to make of French the language of Government and the Law, as well as the normal and everyday language of work, instruction, communication, commerce and business" (Québec Official Publisher, 2020, p. 1). This represented a fundamental project of social and economic restructuring through language legislation.

The Charter succeeded in thoroughly transforming Quebec. On the one hand, it contributed to a cultural and economic revolution for Quebec's French-speaking population, raising its status and positioning it as a "dominant majority," in the words of two contributors to this volume, Richard Y. Bourhis and Rana Sioufi.

On the other hand, Bill 101 was a key agent in the transformation of Quebec's English-speaking minority. Gary Caldwell and Eric Waddell (1982) summed up their understanding, five years after the Charter, in the title of their book: *The English of Québec: From Majority to Minority Status.* Politician, businessman, and author Reed Scowen (1991) describes the Charter's passage as "a major event in the lives of the English of Quebec" (p. 18) in his book *A Different Vision: The English in Quebec in the 1990s*.

The present volume continues to examine impacts of the Charter, primarily in relation to English-speaking minority communities in Quebec.

It has now been over four decades since the law was adopted, and there is already a significant body of scholarship. Bibliothèque de l'Assemblée nationale bibliographies on the topic (Boilard, 1988, 1992, 1996, 2006) list hundreds of documents. There is a substantial subgroup of the literature that looks at the law specifically in relation to English-speaking Quebec. Many of these sources are listed in a bibliography on English-speaking Quebec that has been compiled by Brendan O'Donnell, one of the contributors to the present volume, and that the Quebec English-Speaking Communities Research Network has put online.[2]

Within the literature—not surprisingly—we find perspectives on how the law affected this population, ranging from negative to neutral to even somewhat positive. On the negative end of the spectrum would be Marc Levine (1986), for instance, who states that the Charter caused Montreal English speakers to lose the "economic power and cultural privileges of a

2. *Bibliography on English-speaking Quebec*, compiled by Brendan O'Donnell, produced by the Quebec English-Speaking Communities Research Network, available online at http://quescren.concordia.ca. As of April 2020, the bibliography lists 510 titles under the search term "Bill 101."

dominant group" and become a "defensive minority" that was "searching for a survival strategy" (pp. 3, 22). There is also economist Robert Tamilia (1988), who writes of the "rather severe restrictions imposed by Bill 101 not only on normal business activities but also in the reduction of social services" (p. 31). On the positive end of the spectrum is law professor José Woehrling (2014), who relativizes the impact of the Charter, writing that Quebec's English speakers are better off than Francophone minorities in most other Canadian provinces and "benefit from largely sufficient social and cultural resources in the English language" (p. 11, editors' translation). For his part, Benoît Pelletier (1995), former Quebec Liberal government minister, states, "Bill 101 was… respectful of the institutions of the English-speaking community,… recognizing from the outset their valuable contribution to Quebec's development" (p. 142, editors' translation).

The arguments are polarized at all levels of analysis. The Charter imposed strong restrictions on access to English-language elementary and secondary schools. It limited enrolment and contributed to their decline. Levine (1986) describes the Charter's impact on school enrollments as "enormous" (p. 4) in comparison with earlier language legislation. Woehrling (2014), on the other hand, argues that the decline was due not only to the Charter, but also to a low birth rate and high outmigration of English-speaking Quebecers.

The Charter also impacted English-speaking Quebecers' inner lives. In 1984, Donald Taylor and Lise Dubé-Simard found that English speakers went from "interpret[ing] social events in Quebec as not revolving around ethnolinguistic groups" to seeing "language and politics appear completely interdependent" (p. 160). Taylor's 1986 research found that, regardless of sex, age, degree of education, and degree of identification with the English-speaking community, English speakers were almost unanimously opposed to the Charter. It provoked anger, rejection, helplessness, frustration, anxiety, and fear.

Looking at behaviours rather than feelings, studies identify a wide range of reactions among English-speaking Quebecers. For instance, Taylor's 1986 survey research says that top responses to the Charter included learning French, personally and collectively opposing the law through legal channels, supporting the Charter, opposing it illegally, and leaving Quebec (p. 37).[3] Levine (1986), for his part, neatly categorizes the behaviours as *exit*, *resistance*, and *adaptation*.

3. Adapted from Table 10 "Comportements face à la loi 101," editors' translation.

We can use Levine's three categories to group much of the literature on Quebec English speakers' behavioural response to the Charter. *Exit* would include studies looking at demographic shifts and outmigration (Stevenson, 2000 ; Paillé, 2002). Many English speakers concerned that Bill 101 would cause their social, economic, and political exclusion, decided to pack up and go. Outmigration rates increased to the point that some described it as an "exodus." Political scientist Garth Stevenson (1999), for instance, uses the term "accelerated exodus" (p. 152). Important head offices and businesses associated with the English-speaking community also left Montreal in the 1970s and 1980s, contributing to a decline in Montreal's economy and a corresponding growth of Toronto's (Tamilia, 1988).

Continuing with Levine's terminology, *resistance* on the part of English speakers took many forms. Levine (1986) describes how the Protestant School Board of Greater Montreal openly enrolled so-called "illegals" (non-rights-holding students) in English-language classes, while English-speaking Catholic administrators enrolled immigrants "clandestinely" (pp. 13-14).

Interest groups formed and positioned themselves politically, pushing back on specific Charter provisions through organized campaigns and challenging the law in courts (Woehrling, 2014), in what Michael Stein (1982) calls "operating within the rules of the democratic political game" (p. 117). They also organized socially and politically by forming advocacy and lobbying groups like Alliance Quebec (Tamilia, 1988 ; Taylor, 1986).

Quebec's English speakers also *adapted*. Studies describe how conforming to the provisions of the Charter involved new business and professional practices, as well as significant financial challenges (Tamilia, 1988), but at the same time resulted in positive changes such as enhanced social integration and increasing bilingualism within the English-speaking communities of Quebec (Taylor, 1986 ; Rudin, 1985).

It is always worth highlighting such constructive developments in the face of challenges. These have included innovations in the education sector (Osborne, 2010 ; Lamarre, 2012), the development of a stronger community identity, and strides in community organizing. In regard to the latter, there are now province-wide umbrella organizations bringing together community groups in health, arts, heritage, and other sectors serving

English-speaking Quebec,[4] a new Regional Development Network uniting organizations serving regional populations (Brunette, 2020), and the Quebec Community Groups Network, which brings together organizations serving English speakers and aptly describes English-speaking Quebec as a "community of communities" (QCGN, 2018).

These are all positive developments. The English-speaking population has demonstrated energy, resilience, and creativity in its post-Charter adaptation. What is more, as Jean-François Lepage's chapter in this volume argues, the population is finally beginning to grow, and projections suggest it will continue to do so.

Clearly, it has not all been positive. The scholarship details significant setbacks for English-speaking Quebec since 1977. These include loss or weakening of community institutions; a changed and unbalanced demography due to outmigration (Floch & Pocock, 2012); and a decline in income levels compared with the Francophone majority (Lussier, 2012; Jedwab, 2017; Scott, 2018).

Overall, there has been a decline in what scholars and governments call "community vitality."[5] Certain communities and regional populations within English-speaking Quebec have become quite vulnerable, with high rates of poverty, underemployment, and social exclusion (CHSSN, 2016).

This is not to suggest that the Charter itself is the only or even the main factor in all of this. Some have described a population decline prior to Bill 101. Ronald Rudin (1985), for instance, in his history of English-speaking Quebec, does not single out the Charter for special treatment. He couples it with Bill 22, passed by the Quebec Liberal government in 1974, in discussing legislation aiming to restrict access to English-language schools "to halt the attraction of English caused by economic factors" (p. 170). Rudin sees English-speaking Quebec's political and economic power as being "on the decline" since the end of World War II, and links this to "various changes that the English-speaking population had undergone since Confederation" (p. 279). Likewise, journalists Sheila McLeod Arnopoulos and Dominique Clift (1980) outline a long history of language conflict in Quebec and identify the key date "when relations between English and French in Quebec turned sour" (p. 185) not as 1977, when

4. These include the Community Health and Social Services Network, the English Language Arts Network, and the Quebec Anglophone Heritage Network.
5. See the chapter by Bourhis & Sioufi in this volume.

Bill 101 became law, but as 1962, when the provincial government decided to expand Hydro-Québec by nationalizing private power companies.

Overall, this brief literature review shows that struggles and dialogue between French and English speakers have had a central place in Quebec's political, social, and economic terrain for decades, and the Charter, in turn, became central to this as an agent of change and as a subject of debate.

This dominant political and social discourse in Quebec — essentially constructed on the notion of an English/French binary relationship — is equally interesting for what it has excluded. A few researchers (St-Germain, 1980; Helly, 2002; Levine, 2002) have tried to expand the conversation to include the aspirations and rights of other minorities and the status of other minority languages and cultures, adding further layers of complexity to Quebec's language landscape.

The 20 chapters of this volume deepen and expand the conversation further. Most of them are based on papers that the contributors presented at a 2017 conference called "Les 40 ans de la loi 101 / Bill 101 at 40."[6] The Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN), with which the editors are affiliated, organized the conference.

The majority of the chapters stay close to the main theme, Bill 101 and the evolution of English-speaking Quebecers since 1977, but we included several chapters that go beyond this topic. These, we feel, help contextualize the subject, looking at issues such as demography over the decades, language regimes elsewhere, and the Charter's effect on other linguistic and cultural groups.

We have divided the material thematically into six sections. The first five sections are comprised largely of evidence-based research, covering the following themes : demography and community vitality ; the law ; work and the economy ; politics ; and communities, education, and identity. The sixth section presents rather more personal perspectives, written with passion by well-informed observers and community actors. These testimonials add depth and nuance to the academic contributions.

6. The conference consisted of a panel discussion at Concordia University and a two-day conference held within the annual Association francophone pour le savoir (Acfas) congress at McGill University, Montreal, May 9 to 11, 2017.

SECTION 1 : DEMOGRAPHY AND COMMUNITY VITALITY

These chapters broadly assess English-speaking Quebec's demographic and community strength.

Jean-François Lepage's demographic analysis provides context for discussing Bill 101 and population figures. His analysis stretches over a long time period, beginning in 1951, before the Charter was passed, and with projections ending in 2036. He demonstrates that Quebec's English-speaking population grew at a roughly parallel rate to the French-speaking population prior to 1971. It then went through three decades of decline until 2001, with the 1970s being a decade of strong decline. Since then, it has grown slightly. Looking to the future, Lepage sees the proportion of the English-speaking population increasing slightly and the proportion of the French-speaking population declining slightly. This is a result of a significant minority of immigrants still gravitating toward English rather than French as their second language. Lepage does not mention Bill 101 or other language legislation in presenting the data. Nevertheless, his projections have generated calls in the public sphere to strengthen language laws to ensure that a greater proportion of immigrants gravitate toward French (Radio Canada International, 2017).

Michel Paillé, a demographer, questions the true impact of the Charter on the demography of English-speaking Quebec. While he acknowledges that a significant outmigration of English speakers did take place in the 1970s, he argues that this appears to be a thing of the past. News articles claiming that English speakers want to leave Quebec continue to proliferate, but statistics show that these intentions are rarely carried out. There was little outmigration of English speakers around the 1995 referendum, and this stability has carried through to this day. Paillé argues that, if the Quebec sovereignty movement and Bill 101 encouraged outmigration in the 1970s, this is less true in recent decades, and cannot be the sole explanation for outmigration.

Paillé then broadens the lens to look at interprovincial migration in Canada as a whole over a 45-year period (1971-2016). He argues that Quebec's situation has not been exceptional since 1986, and that many other provinces have higher rates of per capita outmigration. Quebec is now squarely in the Canadian average. Of course, when the focus is more specifically on the English-speaking population, different conclusions arise, because outmigration rates of English speakers remain disproportionately high.

Richard Y. Bourhis and **Rana Sioufi** look at demography and the implementation of language laws in Canada and Quebec through a community vitality framework. Their literature review reveals how different demographic studies have opposing conclusions with regard to the effect of language laws on Quebec's population. Some are pessimistic where others see progress. Combining the vitality framework with statistics, Bourhis & Sioufi argue that Bill 101 absolutely "contributed to the decline of Anglophone community vitality on demographic and institutional support fronts."

The authors then examine how English speakers and French speakers view each other through an analysis of interviews conducted with undergraduates using the Interactive Acculturation Model. This study shows that English speakers "felt that they were more likely to be victims of discrimination in their personal life and felt this discrimination was mainly based on their mother tongue and accent (linguicism) rather than their ethno-cultural background." They were also more likely to leave Quebec. In the view of Bourhis & Sioufi, problematic intergroup relations between English and French speakers remain that could further hinder the institutional vitality of Quebec's English-speaking communities.

SECTION 2 : THE LAW

These chapters situate the Charter in relation to other international and national language regimes and examine the history and workings of the law itself.

Andrew McDougall looks beyond Quebec to measure the impact of Bill 101 on the rest of Canada from the perspective of other provincial language regimes. Bill 101 represented a paradigm shift from the formal linguistic equality apparent in the federal *Official Languages Act* of 1969 to a substantive duality. It recognized the predominance of one language over another for the sake of ensuring its long-term survival. In parallel, the Charter led to a formal recognition of the collective rights of certain minorities. It influenced language regimes in Ontario, Nunavut, and New Brunswick, as well as at the federal level. With the exception of Nunavut's, most of these language regimes are weaker than the Quebec Charter.

The law is a living thing. **Guillaume Rousseau** and **Éric Poirier** demonstrate how the Charter has evolved over the years. They focus on judicial interpretations in Quebec that have affected its application. The

authors establish a fundamental distinction between a "republican" approach to language legislation as found in France, based on the primacy of the protection of the people, nation, majority language, and national identity within the global context; and Anglo-Saxon liberalism, based on protecting minorities and individuals within a national context.

Looking at the parliamentary debates in Quebec, and the political rhetoric around the bill's introduction and implementation, they argue that, while the intention of the act was clearly "republican" in that it was intended to protect and defend the language rights of the majority, subsequent judicial decisions are as often as not liberal, yielding ground to the individual rights of minority complainants. Rousseau & Poirier conclude that judicial interpretations have thus continuously weakened the bill against its original purposes.

Montreal lawyer **Michael Bergman** also addresses the question of collective versus individual rights in his close analysis of judicial interpretations of Bill 101. He comes to it from a different perspective, having represented English-speaking community rights advocates before the Supreme Court of Canada.

Acknowledging the success of Bill 101 in re-engineering Quebec society, Bergman says that the judicial foundation of this success is the victory in the courts of the notion of collective Francophone rights over individual rights. The Supreme Court recognizes Quebec's obligation to protect and promote the French language as a threatened minority within a North American context. However, Bergman argues, it "appears that the Supreme Court is intentionally avoiding granting 'collective' language rights to the Anglophone minority in Quebec." He makes the point that, while Francophones have a collective right to the preservation of their identity, English speakers do not now enjoy the same status as a "collective."

Bergman concludes by stating that "validating the collective rights for English speaking Quebecers will require a new model of both lobbying and courtroom pleading," and by presenting ideas for how to do so.

SECTION 3 : WORK AND THE ECONOMY

What is it like living in Quebec under the Charter? The articles in this section start answering the question by looking at work and the economy.

With a few exceptions, French is now the official language of the workplace and the professions in Quebec. **James Archibald** provides a detailed analysis of Bill 101 with respect to the obligations this places on Francophones and non-Francophones alike. According to Archibald, the law throws up a very high second-level challenge to all members of professional orders. They must have the required technical skills and also uphold an exemplary standard of French. This is what he calls the "double duty to set an example" (editors' translation) imposed by Bill 101. More than simple linguistic competence, the obligation of "exemplary conduct," both professional and linguistic, in principle raises the bar to employment even higher for non-native French speakers attempting to integrate into the professions or the public service.

François Vaillancourt examines the question of the impact of the Charter from an economic perspective. He begins by noting that knowledge of both French and English grew between 1971 and 2016 as a result of an increase in multilingualism among all language groups. Vaillancourt notes that the number of enterprises operating in French also increased during this same period, leading to a growth in demand for French-speaking candidates. This increase is in part due to the francization achieved through Bill 101, but also to the improvement of the French-language education system in the 1960s, the creation of the Caisse de dépôt et placement du Québec, the outmigration of unilingual English speakers, and the political tensions behind this outmigration. While the status of French has improved in the job market, Vaillancourt demonstrates that bilingualism pays better than unilingualism across all language groups.

SECTION 4 : POLITICS

The Charter had an important effect on power relations, both among groups and between them and the state. The chapters in this section look at these political dimensions of the watershed law.

Patrick-André Mather goes into the complex political dynamic surrounding the Charter by bringing in an international comparison. Puerto Rico (where he now lives) and Quebec share a similar history of conquest by an English-speaking nation, and a similar challenge of protecting a minority identity. This gives rise to the challenge of protecting national/regional identity and language while also promoting bilingualism or multilingualism in a global context.

As others in this volume, Mather argues that language is a defining element of collective identity, but that it is also utilitarian. These two truths find themselves in opposition both in Puerto Rico and in Quebec. While it is widely acknowledged that bilingualism helps in everyday life, "in both cases, there is a deeply-ingrained ambivalence toward English, and the perceived threat of assimilation into a wider Anglophone community." Mather finds that Quebec and Puerto Rico negotiate these challenges differently, and, like Grey discussed below, argues in favour of the utilitarian need for bilingual education.

Yasmin Jiwani, **Shanice Bernicky**, **Jaëlle Dutremble-Rivet**, **Aurelia Talvela** and **Maya Youngs-Zaleski** identify language as a "technology of power" in Quebec that intersects with others, including race. They argue that the term "Allophone," for instance, a term used in Quebec to describe people whose first language is neither French or English, has become a signifier not only of language but also of race differences. In other words, in the view of these authors, it is a technology that creates race hierarchies. The authors say that this process of racialization contributes to the affected groups' weak sense of belonging.

To make their point, Jiwani and her co-authors analyze the discourses of the Charter and Montreal newspapers. They argue that these discourses display and reinforce a simplified vision of two founding peoples. In their view, they exclude histories of inequalities within the English and French linguistic groups. Quebec culture thus becomes a force that can "evaluate and potentially reject" groups that are neither English or French. In so doing, the authors bring attention to the position of "Allophones," many of whose first official language spoken is English.

Pierre-Olivier Bonin's chapter provides another reading of newspapers. He examines decades of debates over Bill 101 coverage by the most widely read English-language newspaper in Quebec, the *Montreal Gazette* (formerly *The Gazette)*, as well as Toronto's *Globe and Mail*. Coverage tended to spike at times of Charter court challenges. Bonin calls this "a testament to the tension that characterized inter-linguistic relations in an era of mega-constitutional politics." He finds that, with time, the newspaper coverage tended to decline, "since political conflict and debate now took place mostly in court instead of in the public space." Moreover, the coverage eventually took on a more positive tone.

Bonin identifies what he sees as another positive sign in Quebec : the creation of the Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise (2017). He interprets this as "renewed political will to share power

with, and more directly involve, the anglophone minority in governmental decision-making." Nonetheless, he concludes that Quebec remains a "divided society." He calls for more actions to increase linguistic group harmony in the province.

SECTION 5 : COMMUNITIES, EDUCATION, AND IDENTITY

The authors in this section look at Quebec's English-speaking communities and their role in resisting and adapting to the Charter. They bring to light the complexity of the communities and their responses, past, present, and future.

The chapter by **Diane Gérin-Lajoie**, like that of Jiwani et al., describes language as a tool for both inclusion and exclusion. Gérin-Lajoie sees the education sector as a major site of changing power relations among linguistic groups. She summarizes the current status of English education across the province and current restrictions imposed by law.

Gérin-Lajoie then drills down deeper in her examination of English speakers. The author finds that young English speakers hold different attitudes about language and education depending on whether they live in Montreal or in other regions of Quebec where English is much less prevalent. In the regions, "the vitality of the Anglophone communities has become difficult to maintain, due in large part to the omnipresence of the French majority language in the school, but also within families, where linguistic practices take place in French." These factors—geographic location, the dominance of French in most regions outside Montreal, and use of French in the family—lead to widely different opinions about the Charter and the importance of maintaining local English-language institutions and learning French or English in school.

Paul Zanazanian and **Raphaël Gani** look forward and identify a route for future English-speaking community action. They assert that post-Charter, Quebec's English speakers began to feel like a real minority, and began to share, under duress, a collective identity. The authors find this interpretation borne out in community representations of the period: historical narratives by English-speaking leaders describe Bill 101 as traumatizing but unifying for a community in conflict with Francophones.

Zanazanian and Gani find that, although English-speaking community leaders disagree on some aspects of their narratives, they have begun to share a common understanding of the past—what the authors call

historical memory—that serves to maintain group identity and purpose. Zanazanian and Gani suggest that the leaders work toward the creation of a new historical memory that promotes a harmonious vision of living together or "vivre ensemble."

Pierre Anctil looks to the past in his examination of the Charter in relation to Quebec's Jewish community, a diverse religious population. Most Jews used English in Quebec up to the 1970s. However, increased Jewish immigration from Francophone countries and factors such as anti-Semitism from other English speakers affected the Jewish community's sense of attachment to the English-speaking community.

Zeroing in on the archives of the Canadian Jewish Congress, Anctil finds that the Jewish community's key concern with the Charter was not protecting English per se, but equal rights for all. The Congress described the Charter's aim to promote and preserve French as "legitimate" objectives. Subsequent decades saw Jewish community institutions becoming bilingual to ensure broad community social participation. The Congress articulated a vision of Judaism based on values and religion, not language. Anctil argues that this indicates the relatively secondary nature of language overall to this community.

Dorothy W. Williams describes a different story in looking at how the Charter resonates within the province's Black community. Delving into archives of English-speaking Black community groups, Williams shows that discussions on the Charter and subsequent nationalist government actions were mixed and wide-ranging. Community leaders questioned whether the Charter, which they recognized as a means for Francophones to obtain more power, would benefit Blacks. In Williams's words, "they reasoned if, as the White Paper [leading to the creation of Bill 101] states that language and culture are inseparable, then where does that place Blacks who have a history and culture of our own?"

Williams points out that Black English speakers who learned or already knew French nonetheless continue to have high unemployment rates. Moreover, those without French not only participate less in the job market, but they also cannot communicate with the growing Francophone Black communities. From this perspective, looking at the history of the Charter shows what Williams calls its "unintended consequences." The Charter has led to increased vulnerability for the Black community, despite its stated goal of increased social cohesion through a common language framework.

Cheryl Gosselin examines the Charter and communities from a sociological perspective. She identifies an important role community groups play in responding to post-Charter Quebec. Many new regional and sectoral groups that work in English have been created. Gosselin argues that these groups serve extra sociocultural functions in addition to their specifically mandated activities.

Specifically, Gosselin finds that the groups provide "social spaces" that create meaning and identity for English-speaking Quebecers living in a province that, since the Charter, has become a "newly constructed place of French Quebec." Through the groups, people gather and create attachments among themselves in the English language. At the same time, the groups promote bilingualism and communicate externally in French with provincial officials, thus "forg[ing] a consciousness of belonging to the wider Quebec community." In Gosselin's view, these everyday interactions are important sites for community coherence and sustainability.

SECTION 6 : PERSONAL PERSPECTIVES : TESTIMONIALS AND OPINION PIECES

This section presents personal perspectives and experiences of the Charter. They provide insight into the profound importance and complex impact of this watershed law.

Kahawinóntie Cheryl Diabo, a teacher in Kahnawà:ke (also spelled Kahnawake), speaks to the centrality and complexity of language for her group, the Kanien'kehá :ka (Mohawk people) of Kahnawà:ke. She indicates that, in the mid-20th century, decreasing numbers of Mohawk people learned Kanien'kéha (the Mohawk language). English became the main language in Kahnawà:ke. Diabo's own first language is English, and she reports that speaking it has "often led to mistreatment and poor customer service" in Francophone Quebec.

Diabo relates that, after the passage of Bill 101, the Kahnawà:ke community created its own secondary school, which, while operating in English, promotes the learning of Mohawk language, culture, and heritage. For her part, Diabo learned to speak Mohawk as an adult. Diabo situates these educational achievements within a broad context of Indigenous histories and the three language regimes in Quebec : the *Official Languages Act*, the *Charter of the French Language*, and the *Indigenous Languages Act*. Diabo

provides an Indigenous perspective on how culture, politics, and rights are inseparable from language.

Guy Lachapelle has a similar message about how language can liberate, but his focus is French. With the passage of the Charter, he writes that "a new day has dawned for all Quebec society, toward a more egalitarian society that respects the rights of each and everyone" (editors' translation). For Lachapelle, the Charter went beyond addressing language and the economic subordination of Francophones to the English-speaking minority. In his view, it corrected nothing less than an unacceptable colonial situation of linguistic apartheid, and brought about a fairer economic, social, and political order.

While acknowledging that the transition period between these two systems was at times difficult, Lachapelle salutes the English-speaking community for its capacity to adapt and build bridges with the Francophone majority. He acknowledges the English-speaking community as an historic one that co-founded Quebec. The author calls on all communities, including English-speaking and immigrant ones, to work together on priorities, including immigrant inclusion, combating racism, and co-creating a just society.

Julius Grey is renowned in Quebec for his defence of civil liberties. He begins his text by acknowledging what he sees as the positive impacts of Bill 101. The Charter, he argues, has been successful in restructuring Quebec society and has relieved social tensions. It remains an "acceptable compromise" for most Quebecers. He describes the initial intent of the law and its subsequent evolution, but his text is especially interesting as a *cri de coeur*.

In Grey's view, it is time to move on from the fundamental assumption of many supporters of the Bill, that Quebec should be unilingual French. It is time to move on from sterile battles and face the future. Now that tensions have dissipated, we have witnessed the rise of the bilingual Anglophone, ready to work in Quebec as well as the world. We should, Grey argues, afford the same privilege to Francophones by offering a third school system that is bilingual, but largely French. It is the Francophone student, he argues, who is most disadvantaged by the educational restrictions of the Charter, not English speakers. A bilingual system would serve as an instrument of integration, benefiting both Francophones and English speakers.

Brendan O'Donnell describes in a personal account how social changes in 1970s Quebec spurred him to action. Instead of running off to Ontario or pointing fingers at Francophones, he felt it was important to make this majority understand English-speaking minority issues. O'Donnell quotes historian Michel Brunet, who said that the "minority cannot blame the majority for not understanding it, as long as the minority does not have the knowledge, the science, and the courage to define itself."

O'Donnell argues that academic interest in the study of English-speaking Quebec is lacking, and that it still remains a "politically incorrect" subject for some. He lays some blame on Quebec's English-language universities for what he sees as a lack of courage in championing this field, in contrast to universities serving French-speaking minorities outside Quebec. O'Donnell argues that under-representation of English speakers in Quebec's history curriculum is a consequence of inaction at the university level: "If English Quebec wishes its history to be understood, and its place in the province accepted, then the onus is on English Quebecers to explain it."

This last essay is a good reminder of the general message of this volume: however framed, language legislation is fundamentally about inclusion, exclusion, and hegemony. We could recast Michel Foucault's (1998) study of discourse as power to say, quite simply, that in Quebec, "language is power."

References

Boilard, G. (1988). *Charte de la langue française (Loi 101): Bibliographie annotée* (2nd ed.). Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Division de la référence parlementaire.

Boilard, G. (1992). *Charte de la langue française (Loi 101) (septembre 1988 - septembre 1992): Bibliographie annotée*. Direction générale de la bibliothèque, Service de la référence, Assemblée nationale.

Boilard, G. (1996). *Charte de la langue française (septembre 1992 - septembre 1996): Bibliographie sélective*. Direction de la bibliothèque et des études documentaires, Assemblée nationale.

Boilard, G. (2006). *Charte de la langue française (septembre 1996 - novembre 2006): Bibliographie sélective*. Direction de la bibliothèque, Section de la référence et de l'information, Assemblée nationale.

Brunette, A. (Host). (2020, June 2). A new group to represent Anglos in Quebec's regions. Radio broadcast. In *Breakaway*. CBC. https://www.cbc.ca/listen/live-radio/1-79-breakaway/clip/15779972-a-new-group-to-represent-anglos-in-

quebecs-regions?fbclid=IwAR2E-vDJqfCnrog2v_fXBuaxgO7aLmvCMdvGSNHmhiwMc9Uv40Qc0_7PQZA.

Caldwell, G., & Waddell, É. (Eds.). (1982). *The English of Quebec: From majority to minority status.* Institut québécois de recherche sur la culture.

Charter of the French Language 2020 (Quebec), LRQ c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/showdoc/cs/C-11.

Community Health and Social Services Network (CHSSN). (2016). *Poverty and social exclusion in Quebec: Quebec's English-speaking communities.* http://chssn.org/wp-content/uploads/2014/11/Poverty-and-Social-Exclusion-Brief.pdf.

Corbeil, J.-P., Chavez, B., & Pereira, D. (2010). *Portrait of official-language minorities in Canada: Anglophones in Quebec*. Statistics Canada. http://epe.lac-bac.gc.ca/100/200/301/statcan/analytical_paper-e/2010/89-642-x2010002-eng.pdf.

Floch, W., & Pocock, J. (2012). The socio-economic status of English-speaking Quebec: Those who left and those who stayed. In R. Y. Bourhis (Ed.), *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 129-174). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities. http://publications.gc.ca/collections/collection_2014/pc-ch/CH3-2-16-2013-eng.pdf.

Foucault, M. (1998). *The history of sexuality: The will to knowledge*. Penguin.

Helly, D. (2002). La question linguistique et le statut des allophones et des anglophones au Québec. *Revue d'aménagement linguistique, Special issue*, 37-50.

Jedwab, J. (2017, December 28). Low income in Quebec: No matter how you slice it, Anglophones fare worse than Francophones. Slide presentation. https://slideplayer.com/slide/14350802/.

Lamarre, P. (2012). English education in Quebec: Issues and challenges. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 175-214). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities. http://publications.gc.ca/collections/collection_2014/pc-ch/CH3-2-16-2013-eng.pdf.

Laurin, C. (1999). *Une traversée du Québec*. L'Héxagone.

Levine, M. V. (1986). Language policy, education, and cultural survival: Bill 101 and the transformation of Anglophone Montreal, 1977-1985. *Québec Studies, 4*(1), 3-27.

Levine, M. V. (2002). La question 'démolinguistique', un quart de siècle après la Charte de la langue française. *Revue d'aménagement linguistique, Special issue*, 165-181.

Lussier, M.-H. (2012). *The socioeconomic status of Anglophones in Québec.* Institut national de santé publique du Québec. https://www.inspq.qc.ca/pdf/publications/1494_SituationSocioEconoAngloQc_VA.pdf.

McLeod Arnopoulos, S., & Clift, D. (1980). *The English fact in Quebec.* McGill-Queen's University Press.

Osborne, A. (2010). Netagamiou community learning centre: A case study based on action research for education for sustainable development in rural communities. Master's thesis, Concordia University. Spectrum. https://spectrum.library.concordia.ca/979389/.

Paillé, M. (2002). *Politiques linguistiques et minorité anglophone au Québec : Une perspective démographique*. Conseil de la langue française.

Pelletier, B. (1995). La dynamique linguistique au Québec : Les relations entre la majorité francophone et la minorité Anglophone. In S. Léger (Ed.). *Les droits linguistiques au Canada : Collusions ou collisions ? Actes du premier colloque, Université d'Ottawa, 4-6 novembre 1993 / Linguistic rights in Canada : Collusions or collisions ? Proceedings of the First Conference, 4-6 November 1993*. Canadian Centre for Linguistic Rights, University of Ottawa.

Quebec Community Groups Network (QCGN). (2018, April 23). *QCGN/Community pleased with funding from Secretariat.* Press release. https://qcgn.ca/wp-content/uploads/2018/04/Press-Release-Secretariat-funding-2018.04.23-CWIRE-1-1.pdf.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers : A history of English-speaking Quebec, 1759-1980*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Scott, M. (2018, January 2). Quebec Anglos, Allophones more likely to be poor than Francos : Study. *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/local-news/poverty-rate-higher-among-quebec-anglos-than-francos.

Scowen, R. (1991). *A different vision : The English in Quebec in the 1990s*. Maxwell Macmillan Canada.

St-Germain, C. (1980). *La situation linguistique dans les écoles primaires et secondaires : 1971-72 à 1978-79*. Conseil de la langue française, Direction des études et recherches.

Stein, M. B. (1982). Changing Anglo-Quebecer self-consciousness. In G. Caldwell & É. Waddell (Eds.). *The English of Quebec : From majority to minority status* (pp. 107-126). Institut québécois de recherche sur la culture.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged : The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Stevenson, M. (2000). Canada's other brain drain : The continuing exodus from Quebec. *Policy Options / Options politiques, 21*(8), 63-66.

Tamilia, R. D. (1988, January). *The duality of Canadian culture : Toward an understanding of the Quebec and French Canadian markets.* (Working Paper No. 01-88). Centre de recherche en gestion, Université du Québec à Montréal.

Taylor, D. M. (1986). *Les réactions des anglophones face à la Charte de la langue française*. Office de la langue française, Gouvernement du Québec.

Taylor, D. M., & Dubé-Simard, L. (1984). Language planning and intergroup relations : Anglophone and Francophone attitudes toward Bill 101. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Conflict and language planning in Quebec*. Multilingual Matters.

Tchandem Kamgang, A. C. (2017, January 27). *« Le déclin du français au Québec : c'est assez » Mario Beaulieu*. Radio Canada International. http://www.rcinet.ca/fr/2017/01/27/le-declin-du-francais-au-quebec-cest-assez-mario-beaulieu/.

Woehrling, J. (2014). L'évolution de la politique linguistique québécoise : À la recherche d'un équilibre entre la défense et la promotion de la langue française et les droits des minorités. In M. Doucet (Ed.). *Le pluralisme linguistique : L'aménagement de la coexistence des langues* (pp. 57-74). Yvon Blais.

INTRODUCTION

Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

La *Charte de la langue française* a marqué un tournant dans l'histoire du Québec. Le Parti québécois, porté au pouvoir en 1976, l'a d'abord introduite à l'Assemblée nationale sous la forme du projet de loi 1, puis du projet de loi 101, indiquant son importance primordiale pour le nouveau gouvernement souverainiste. La Charte est devenue loi en 1977.

De nombreux francophones voyaient la loi 101 comme un agent de changement important qui cimentait les réformes de la Révolution tranquille des années 1960 et des lois linguistiques précédentes. Camille Laurin, député du Parti québécois et ministre d'État considéré comme le père de la Charte, a écrit qu'elle représentait :

> une loi pour nous et non contre les autres, qui donne leur place logique et juste à la majorité et aux minorités […] qui mettent au service des libertés et aspirations individuelles d'une majorité longtemps pauvre et dominée les ressources et le support de leur État démocratiquement élu (1999, p. 92).

Malgré ces mots, Laurin a positionné la loi 101 comme un levier permettant aux francophones de soutirer le pouvoir des anglophones du Québec et de redéfinir leur statut. En 1977, il déclarait que ceux-ci « feraient mieux d'apprendre à se considérer comme une minorité, et non comme l'aile québécoise de la majorité canadienne-anglaise » (cité dans Levine, 1986, p. 10, notre traduction).

L'agent de changement particulier employé par la Charte était la langue. Le préambule de la loi précise que le gouvernement du Québec est résolu « à faire du français la langue de l'État et de la Loi aussi bien que la langue normale et habituelle du travail, de l'enseignement, des

communications, du commerce et des affaires » (Éditeur officiel du Québec, 2020, p. 1). Il s'agissait donc d'un projet fondamental de restructuration sociale et économique au moyen d'une loi linguistique.

La Charte a complètement transformé le Québec. D'une part, elle a contribué à une révolution culturelle et économique pour la population francophone du Québec, rehaussant son statut et la présentant comme une « majorité dominante », selon deux des auteurs du présent ouvrage, Richard Y. Bourhis et Rana Sioufi.

D'autre part, la loi 101 a joué un rôle clé dans l'évolution de la minorité anglophone de la province. Gary Caldwell et Éric Waddell (1982) ont résumé leur point de vue, cinq ans après l'arrivée de la Charte, dans le titre de leur livre : *The English of Québec : from majority to minority status*. Reed Scowen (1991), politicien, homme d'affaires et auteur, a décrit l'adoption de la Charte comme « un événement marquant dans la vie des Anglais du Québec » (p. 18, notre traduction) dans son livre, *A different vision : the English in Quebec in the 1990s.*

Le présent volume continue d'examiner les répercussions de la Charte, principalement en ce qui a trait aux communautés anglophones en situation minoritaire au Québec.

Adoptée il y a maintenant plus de quatre décennies, la loi a déjà fait l'objet de nombreux ouvrages. Les bibliographies de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale sur le sujet (Boilard, 1988, 1992, 1996, 2006) recensent des centaines de documents. Un sous-ensemble substantiel de la littérature examine la loi précisément au regard du Québec d'expression anglaise. Nombre de ces sources figurent dans une bibliographie sur le Québec anglophone dressée par Brendan O'Donnell, un des auteurs du présent volume, et mise en ligne[1] par le Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise.

Sans surprise, la littérature présente diverses analyses des répercussions de la loi sur la population anglophone, qu'elles soient négatives, neutres ou même quelque peu positives. Du côté négatif, Marc Levine (1986) affirme que la Charte a fait perdre aux Montréalais anglophones « le pouvoir économique et les privilèges culturels d'un groupe dominant » et les a transformés en « minorité défensive […] à la recherche d'une stratégie

1. *Bibliographie sur le Québec anglophone*, établie par Brendan O'Donnell, produite par le Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise et disponible en ligne au http://quescren.concordia.ca. En avril 2020, la bibliographie recensait 510 titres pour les mots-clés « Bill 101 ».

de survie » (p. 3, 22, notre traduction). L'économiste Robert Tamilia (1988) mentionne quant à lui les « restrictions assez sévères imposées par la loi 101 non seulement sur les activités commerciales normales, mais aussi en matière de réduction des services sociaux » (p. 31, notre traduction). Plus positif, le professeur de droit José Woehrling (2014) relativise l'effet de la Charte, écrivant que les anglophones du Québec sont dans une meilleure position que les minorités francophones de la plupart des autres provinces canadiennes et « bénéficient de ressources sociales et culturelles en langue anglaise largement suffisantes » (p. 11). Benoît Pelletier (1995), ancien ministre du gouvernement libéral provincial, affirme pour sa part que « la loi 101 s'inscrivait […] dans le respect des institutions de la communauté d'expression anglaise […] reconnaissant d'emblée leur apport précieux au développement du Québec » (p. 142).

Les divergences d'opinions sont profondes, quel que soit le niveau d'analyse. En restreignant fortement l'accès aux écoles élémentaires et secondaires de langue anglaise, la Charte a limité les inscriptions et contribué à leur déclin. Levine (1986) décrit comme « énorme » (p. 4) l'effet de la Charte sur les inscriptions dans ces écoles comparativement aux lois linguistiques précédentes. Woehrling (2014) soutient en revanche que ce déclin était attribuable non seulement à la Charte, mais aussi au faible taux de natalité et à la forte émigration des Québécois d'expression anglaise.

La Charte a aussi affecté la vie intérieure des Québécois d'expression anglaise. En 1984, Donald Taylor et Lise Dubé-Simard ont constaté que les anglophones étaient passés d'une perspective où ils « interprétaient les événements sociaux au Québec comme distincts des groupes ethnolinguistiques » à une lecture selon laquelle « la langue et la politique semblaient complètement interdépendantes » (p. 160, notre traduction). En 1986, une recherche de Taylor a révélé que, quels que soient leur sexe, leur âge, leur niveau d'éducation et leur degré d'identification à la communauté d'expression anglaise, les anglophones étaient presque unanimement opposés à la Charte. Celle-ci provoquait en effet des sentiments de colère, de rejet, d'impuissance, de frustration, d'anxiété et de peur.

En examinant les comportements plutôt que les sentiments, diverses études ont recensé un large éventail de réactions chez les Québécois d'expression anglaise. Par exemple, selon le sondage de Taylor en 1986, les réponses les plus courantes à la Charte comprenaient l'apprentissage du français, l'opposition personnelle et collective à la loi par des moyens légaux, l'appui à la Charte, l'opposition illégale et le départ du Québec

(p. 37)[2]. Levine (1986) catégorise quant à lui clairement les comportements comme relevant du *retrait*, de la *résistance* et de l'*adaptation*.

Les trois catégories de Levine permettent de classer par groupes une grande partie de la littérature sur les réponses comportementales des Québécois d'expression anglaise à la Charte. Le *retrait* est examiné à travers les études sur les mouvements démographiques et l'émigration (Stevenson, 2000 ; Paillé, 2002). Beaucoup d'anglophones, qui craignaient que la loi 101 entraîne leur exclusion sociale, économique et politique, ont décidé de partir. Les taux d'émigration ont augmenté à tel point que certains parlent d'un « exode ». Le politicologue Garth Stevenson (1999), par exemple, utilise le terme « exode accéléré » (p. 152, notre traduction). De grandes entreprises et d'importants sièges sociaux associés à la communauté d'expression anglaise ont également quitté Montréal dans les années 1970 et 1980, contribuant au déclin de l'économie de la métropole et à une croissance correspondante de celle de Toronto (Tamilia, 1988).

Toujours selon la terminologie de Levine, la *résistance* de la part des anglophones a pris de nombreuses formes. Levine (1986) décrit comment la Commission des écoles protestantes du Grand Montréal inscrivait ouvertement des soi-disant « illégaux » (les non-ayants droit) dans des classes en anglais, tandis que des administrateurs d'écoles catholiques anglophones inscrivaient des immigrants « clandestinement » (p. 13-14).

Des groupes d'intérêt se sont formés et positionnés politiquement, contestant des dispositions particulières de la Charte par des campagnes orchestrées ainsi que devant les tribunaux (Woehrling, 2014), dans une démarche que Michael Stein (1982) décrit comme étant « conforme aux règles du jeu démocratique » (p. 117, notre traduction). Ils se sont en outre organisés sur le plan sociopolitique en formant des groupes de défense et de pression, comme Alliance Québec (Tamilia, 1988 ; Taylor, 1986).

Les anglophones du Québec se sont aussi *adaptés*. Des études décrivent en quoi le respect des dispositions de la Charte a engendré de nouvelles pratiques commerciales et professionnelles, de même que d'importants défis financiers (Tamilia, 1988), mais aussi, parallèlement, des changements positifs, tels qu'une meilleure intégration sociale et un bilinguisme accru chez les membres des communautés québécoises d'expression anglaise (Taylor, 1986 ; Rudin, 1985).

2. Adaptation du tableau 10, *Comportements face à la loi 101*.

Il est toujours bon de souligner de telles évolutions constructives face à l'adversité. Mentionnons entre autres les innovations dans le secteur de l'enseignement (Osborne, 2010 ; Lamarre, 2012), l'affirmation d'une identité collective plus forte et les avancées en matière d'organisation communautaire. À ce dernier titre, il existe aujourd'hui des organismes provinciaux qui réunissent des groupes communautaires dans les domaines de la santé, des arts, du patrimoine et d'autres secteurs servant le Québec d'expression anglaise[3], un nouveau réseau de développement régional dont les organismes membres servent les populations régionales (Brunette, 2020) et, enfin, le Quebec Community Groups Network (QCGN) – réunissant des organismes au service des Québécois d'expression anglaise. Le QCGN décrit de manière assez juste le Québec d'expression anglaise comme « une communauté de communautés » (QCGN, 2018).

Ce sont toutes des retombées positives. La population anglophone a fait preuve d'énergie, de résilience et de créativité dans son adaptation à la suite de l'adoption de la Charte. Qui plus est, comme le soutient Jean-François Lepage dans son chapitre du présent volume, la population commence enfin à croître, et les projections donnent à penser qu'elle continuera d'augmenter.

Cependant, de toute évidence, les répercussions n'ont pas été positives sur toute la ligne. Les spécialistes font état de reculs importants pour le Québec d'expression anglaise depuis 1977 : perte ou affaiblissement des institutions communautaires, changements et débalancements démographiques en raison de l'émigration anglophone (Floch et Pocock, 2012) et déclin des salaires par comparaison à la majorité francophone (Lussier, 2012 ; Jedwab, 2017 ; Scott, 2018).

De façon générale, on a constaté un déclin de ce que les universitaires et les gouvernements appellent la « vitalité communautaire[4] ». Certaines collectivités et populations régionales au sein du Québec d'expression anglaise sont devenues passablement vulnérables, affichant des taux élevés de pauvreté, de chômage et d'exclusion sociale (CHSSN, 2016).

Il ne faudrait toutefois pas en conclure que la Charte en elle-même constitue le seul ou même le principal facteur responsable de la situation. Certains spécialistes ont fait état d'un déclin de la population avant même l'adoption du projet de loi 101. Ronald Rudin (1985), par exemple, dans

3. Parmi ces groupes, on compte le Réseau communautaire de santé et de services sociaux, l'English Language Arts Network et le Réseau du patrimoine anglophone du Québec.
4. Voir le chapitre rédigé par Bourhis et Sioufi, dans le présent volume.

son histoire du Québec d'expression anglaise, n'accorde pas de traitement particulier à la Charte. Il la jumelle plutôt au projet de loi 22, adopté par le gouvernement libéral provincial en 1974, dans sa discussion sur la législation visant à restreindre l'accès aux écoles anglophones « pour freiner l'attirance de l'anglais résultant de facteurs économiques » (p. 170, notre traduction). Rudin considère le pouvoir politique et économique du Québec anglophone comme étant « sur son déclin » depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et relie ce phénomène aux « divers changements qu'a connu la population anglophone depuis la Confédération » (p. 279, notre traduction). Dans un même ordre d'idées, les journalistes Sheila McLeod Arnopoulos et Dominique Clift (1980) mettent en lumière une longue histoire de conflits linguistiques au Québec et établissent le moment clé « où les relations entre Québécois anglophones et francophones ont tourné au vinaigre » (p. 185, notre traduction) non pas en 1977, quand le projet de loi 101 a été promulgué, mais plutôt en 1962, quand le gouvernement provincial a décidé d'étendre les activités d'Hydro-Québec en nationalisant les centrales électriques privées.

Dans l'ensemble, cette brève synthèse de la littérature révèle que les luttes et le dialogue entre francophones et anglophones ont occupé une place centrale dans la sphère politique, sociale et économique du Québec durant des décennies, et que la Charte – par la suite – s'est introduite au cœur de ce mouvement en tant qu'agent de changement et sujet de débat.

Au Québec, le discours politique et social dominant – essentiellement fondé sur la notion d'une relation binaire anglais-français – suscite tout autant d'intérêt pour ce qu'il a exclu. Quelques chercheurs (St-Germain, 1980 ; Helly, 2002 ; Levine, 2002) ont tenté d'élargir la conversation afin d'y inclure les aspirations et les droits d'autres minorités, ainsi que la situation des langues et des cultures minoritaires, ajoutant une couche supplémentaire de complexité au paysage linguistique québécois.

Les vingt chapitres du présent volume viennent approfondir et élargir la conversation. La plupart reposent sur des présentations que les contributrices et contributeurs ont livrées à l'occasion du colloque « Les 40 ans de la loi 101 / Bill 101 at 40[5] », tenu en 2017. Le colloque a été organisé par le Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise (QUESCREN), auquel les éditeurs de ce volume sont affiliés.

5. L'événement consistait en une table ronde à l'Université Concordia et en un colloque de deux jours, tenus à l'occasion du congrès annuel de l'Association francophone pour le savoir (Acfas), lequel a eu lieu à l'Université McGill, à Montréal, du 9 au 11 mai 2017.

La plupart des chapitres du présent volume demeurent près du thème central : la loi 101 et l'évolution des Québécoises et des Québécois d'expression anglaise depuis 1977. Toutefois, nous y avons aussi inclus plusieurs chapitres qui vont au-delà du sujet. Nous sommes d'avis que ces textes aident à mettre la question en contexte, en examinant l'évolution démographique au fil des décennies, les régimes linguistiques ailleurs dans le monde ou les effets de la Charte sur d'autres groupes linguistiques et culturels.

Nous avons divisé la matière par thème, en six sections. Les cinq premières sections portent essentiellement sur les résultats de recherches fondées sur des données probantes, regroupés selon les thèmes suivants : la démographie et la vitalité des communautés, le droit, le travail et l'économie, le politique et, enfin, les communautés, l'éducation et l'identité. La sixième section propose des perspectives plus personnelles. Rédigés avec passion, ces textes présentent le point de vue d'observateurs avertis et d'intervenants communautaires. Ces témoignages apportent profondeur et nuance aux contributions universitaires.

SECTION 1 : LA DÉMOGRAPHIE ET LA VITALITÉ DES COMMUNAUTÉS

Les chapitres réunis sous cette rubrique font une évaluation générale des aspects démographiques propres au Québec d'expression anglaise et de la vitalité des communautés.

L'analyse démographique de **Jean-François Lepage** offre un contexte pour mener une discussion sur les données populationnelles à la lumière de la loi 101. Débutant en 1951, avant l'adoption de la Charte, son analyse chevauche une longue période et fait état de projections portant jusqu'en 2036. Selon Lepage, avant 1971, la population québécoise anglophone augmentait à un rythme plus ou moins comparable à celui de la population francophone. Ensuite s'est amorcé un déclin, jusqu'en 2001, les années 1970 étant marquées par une décroissance particulièrement forte. Depuis, la population anglophone s'est accrue légèrement. En ce qui concerne l'avenir, Lepage laisse présager une faible augmentation du segment anglophone de la population et une légère diminution de la proportion de francophones. Cette évolution s'explique par une importante minorité d'immigrants qui continuent de choisir l'anglais comme langue seconde, plutôt que le français. Lepage ne mentionne pas la loi 101 ni d'autres législations linguistiques dans sa présentation des données.

Néanmoins, ses projections ont généré dans la sphère publique plusieurs appels au renforcement des lois linguistiques afin de s'assurer qu'une plus large proportion d'immigrants gravite vers le français (Radio-Canada international, 2017).

Démographe de profession, **Michel Paillé** s'interroge à propos de l'influence véritable de la Charte sur la démographie du Québec d'expression anglaise. Bien qu'il concède qu'un nombre important d'anglophones quittent la province dans les années 1970, cela semble maintenant chose du passé. Alors que les articles d'actualité qui prétendent que les anglophones veulent quitter le Québec continuent de proliférer, les statistiques montrent que ces intentions se concrétisent rarement. Peu d'anglophones se sont exilés à l'époque du référendum de 1995, et ce faible taux d'émigration est demeuré stable depuis. Paillé soutient que, si le mouvement souverainiste québécois et la loi 101 ont favorisé un départ d'anglophones dans les années 1970, il reste que c'est beaucoup moins le cas dans les dernières décennies et que ce phénomène d'émigration ne peut s'expliquer uniquement par le contexte politico-linguistique.

Puis, Paillé entreprend d'élargir sa perspective de manière à englober la migration interprovinciale au Canada dans son ensemble sur une période de plus de 45 ans (1971-2016). Il fait valoir que la situation du Québec depuis 1986 ne relève pas de l'exception, et que beaucoup d'autres provinces affichent des taux d'émigration plus élevés par personne. À l'heure actuelle, le Québec se situe tout à fait dans la moyenne canadienne. Par contre, on parvient à des conclusions différentes quand on examine plus particulièrement la population d'expression anglaise, parce que le taux d'émigration reste disproportionnellement élevé chez les anglophones.

Richard Y. Bourhis et **Rana Sioufi** examinent la démographie et l'application des lois linguistiques au Canada et au Québec dans l'optique de la vitalité des communautés. Leur synthèse de la littérature révèle en quoi différentes études démographiques arrivent à des conclusions opposées au regard de l'effet des lois linguistiques sur la population québécoise. Certaines sont pessimistes, alors que d'autres dénotent des progrès. Superposant la statistique au cadre de la vitalité des communautés, Bourhis et Sioufi font valoir que la loi 101 a nettement « contribué au déclin de la vitalité de la communauté anglophone au chapitre démographique et du soutien institutionnel » (notre traduction).

Puis, par l'intermédiaire d'une analyse d'entrevues menées auprès d'étudiants universitaires du premier cycle et faisant appel au modèle

d'acculturation interactif, les auteurs montrent comment les anglophones et les francophones se perçoivent les uns les autres. Lors de cette étude, les répondants anglophones « étaient d'avis qu'ils risquaient davantage de faire l'objet de discrimination dans leur vie personnelle, et que cette discrimination était principalement fondée sur leur langue maternelle et leur accent (linguicisme), plutôt que sur leurs antécédents ethnoculturels » (notre traduction). Ils étaient en outre plus susceptibles de quitter le Québec. De l'opinion des auteurs, les relations problématiques entre groupes anglophones et francophones pourraient s'avérer une entrave supplémentaire à la vitalité institutionnelle des communautés d'expression anglaise.

SECTION 2 : LE DROIT

Ces chapitres situent la Charte par rapport à d'autres régimes linguistiques nationaux et internationaux. On y relate l'histoire de la loi et y examine ses mécanismes intrinsèques.

Andrew McDougall porte son regard au-delà du Québec et mesure les répercussions de la loi 101 sur le reste du Canada dans la perspective des autres régimes linguistiques provinciaux. La loi 101 a redéfini les rapports linguistiques au Canada, remettant en question l'égalité linguistique reconnue dans la *Loi sur les langues officielles* de 1969. La loi 101 reconnaît la prédominance d'une langue par rapport à l'autre dans le but d'y garantir une survie à long terme. En parallèle, la Charte a conduit à une reconnaissance officielle des droits collectifs de certaines minorités. Elle a influé sur les régimes linguistiques de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick et du Nunavut, ainsi que sur celui du gouvernement fédéral. À l'exception de celui du Nunavut, la plupart de ces régimes linguistiques ont moins de mordant que la Charte du Québec.

La Charte est une entité vivante. **Guillaume Rousseau** et **Éric Poirier** montrent comment elle a évolué au fil des années. Ils axent leur propos sur les interprétations judiciaires qu'en ont faites les tribunaux québécois et qui ont influé sur l'application de la Charte. Les auteurs établissent une distinction fondamentale entre l'approche « républicaine » des lois linguistiques – comme on le voit en France – fondée sur la primauté de la protection du peuple, de la nation, de la langue majoritaire et de l'identité nationale dans le contexte mondial, et le libéralisme anglo-saxon, fondé sur la protection des minorités et des droits individuels dans un contexte national.

En examinant les débats parlementaires au Québec et la rhétorique politique entourant l'introduction du projet de loi et sa mise en œuvre, Rousseau et Poirier soutiennent que, bien que l'intention derrière l'adoption de la Charte soit clairement « républicaine », dans la mesure où la loi a pour objectif de protéger et de défendre les droits linguistiques de la majorité, les décisions judiciaires subséquentes – libérales la plupart du temps – cèdent du terrain aux droits individuels des plaignants minoritaires. Les auteurs en concluent que ces interprétations judiciaires, en conséquence, ont constamment affaibli la Charte dans ses objectifs premiers.

Avocat montréalais, **Michael Bergman** oriente aussi son propos sur la question des droits collectifs par rapport aux droits individuels dans une analyse approfondie des interprétations judiciaires de la loi 101. Toutefois, ayant lui-même représenté des défenseurs des droits des communautés d'expression anglaise devant la Cour suprême du Canada, il aborde le sujet sous un angle différent.

Reconnaissant le succès de la loi 101 dans la transformation de la société québécoise, Bergman affirme que le fondement juridique de cette réussite reste la victoire, devant les tribunaux, de la notion de droits collectifs des francophones sur les droits individuels. La Cour suprême reconnaît l'obligation du Québec de protéger et de promouvoir la langue française en tant que minorité linguistique menacée dans un contexte nord-américain. Toutefois, selon le juriste, la juridiction d'appel de dernier ressort du pays « semble intentionnellement éviter d'accorder des droits linguistiques "collectifs" à la minorité anglophone du Québec » (notre traduction). Il souligne que, bien que les francophones aient un droit collectif à la préservation de leur identité, les anglophones ne jouissent pas du même statut en tant que « collectivité ».

En conclusion, Bergman affirme que « la validation des droits collectifs des Québécois d'expression anglaise requiert un nouveau modèle de lobbyisme et de plaidoyer », puis termine en proposant des pistes de solution en ce sens.

SECTION 3 : LE TRAVAIL ET L'ÉCONOMIE

À quoi ressemble la vie au Québec sous la Charte ? Les articles regroupés sous la présente rubrique abordent la question sous la loupe du travail et de l'économie.

Sauf quelques exceptions, le français est aujourd'hui la langue officielle au travail et dans l'exercice des professions au Québec. **James Archibald** propose une analyse détaillée de la loi 101 quant aux obligations qu'elle impose aux francophones comme aux non-francophones. Selon Archibald, la loi pose en deuxième lieu un défi considérable à tous les membres des ordres professionnels. Outre de posséder les compétences techniques requises, ils doivent avoir une maîtrise exemplaire de la langue française. C'est ce que l'auteur appelle le « double devoir d'exemplarité » imposé par la loi 101. Au-delà de simples connaissances linguistiques, l'obligation – en principe – d'une « conduite exemplaire » sur le plan de la langue comme de la profession place la barre encore plus haut pour les candidats de langue maternelle autre que le français qui souhaitent intégrer une profession ou la fonction publique.

François Vaillancourt examine l'effet de la Charte d'un point de vue économique. Il commence par souligner que la connaissance à la fois de l'anglais et du français s'est accrue entre 1971 et 2016 à la suite de l'augmentation du multilinguisme dans tous les groupes linguistiques. Vaillancourt fait remarquer que le nombre d'entreprises qui mènent leurs activités en français s'est aussi accru durant la même période, entraînant du même coup une croissance de la demande pour les candidats capables de communiquer en français. Or, cette situation est en partie attribuable aux efforts de francisation imposés par la loi 101, mais aussi à l'amélioration du système d'enseignement en français durant les années 1960, à la création de la Caisse de dépôt et placement du Québec, de même qu'à l'émigration des unilingues anglophones et aux tensions politiques qui l'accompagnaient. Bien que l'état du français sur le marché de l'emploi se soit amélioré, Vaillancourt fait la démonstration que le bilinguisme est plus payant que l'unilinguisme dans tous les groupes linguistiques.

SECTION 4 : LE POLITIQUE

La Charte a eu un effet marquant sur les relations de pouvoir, tant entre les groupes eux-mêmes qu'entre ceux-ci et l'État. Les chapitres réunis dans la présente section portent un regard sur les dimensions politiques de cette loi décisive.

Patrick-André Mather plonge dans la dynamique politique complexe entourant la Charte en adoptant une démarche comparative internationale. Porto Rico (où l'auteur vit actuellement) et le Québec ont en commun une histoire similaire de conquête par un pays anglophone.

Tous deux doivent en outre composer avec le défi que présente la protection d'une identité minoritaire. Ainsi s'oppose le devoir de protéger l'identité et la langue nationale ou régionale à celui de promouvoir le bilinguisme ou le multilinguisme dans un contexte mondial.

À l'instar d'autres auteurs mentionnés dans le présent volume, Mather fait valoir que la langue, outre de constituer un élément déterminant de l'identité collective, joue aussi un rôle utilitaire. À Porto Rico comme au Québec, ces deux réalités sont en opposition. Bien qu'il soit largement admis que le bilinguisme est utile dans la vie de tous les jours, « dans les deux cas, il existe envers l'anglais une profonde ambivalence, doublée d'un sentiment menaçant d'assimilation à une communauté anglophone dominante » (notre traduction). Mather constate que le Québec et Porto Rico composent de manière différente avec ces défis et, tout comme Grey (voir plus bas), plaide en faveur d'une éducation bilingue à titre utilitaire.

Yasmin Jiwani, **Shanice Bernicky**, **Jaëlle Dutremble-Rivet**, **Aurelia Talvela** et **Maya Youngs-Zaleski** comparent la langue au Québec à une « technologie de pouvoir » qui s'entrecroise avec d'autres, notamment la race. Les auteures font valoir que le terme « allophone », par exemple, utilisé au Québec pour désigner les personnes dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais, est devenu un signifiant non seulement de la langue, mais aussi de la différence raciale. Autrement dit, de l'avis des auteures, c'est une technologie qui engendre une hiérarchie raciale. Or, ce processus de racialisation contribue à entretenir le faible sentiment d'appartenance des groupes touchés.

Pour corroborer leurs propos, Jiwani et ses collaboratrices ont analysé le discours véhiculé par la Charte et les quotidiens montréalais. Elles expliquent que ces discours affichent et renforcent une vision simplifiée de deux peuples fondateurs. De leur avis, ils font exclusion des inégalités qui existent à l'intérieur même des groupes linguistiques anglophones et francophones. Aussi, la culture québécoise devient-elle une force qui peut « évaluer et possiblement rejeter » certains groupes qui ne sont ni anglophones ni francophones. Ce faisant, les auteures font la lumière sur la situation des « allophones », dont la première langue officielle parlée est souvent l'anglais.

Dans son chapitre, **Pierre-Olivier Bonin** offre une autre lecture des sources journalistiques. Il examine des décennies de débats sur la loi 101 à travers la couverture qu'en a faite le quotidien de langue anglaise le plus lu au Québec, la *Montreal Gazette* (anciennement *The Gazette*), ainsi que le quotidien torontois *The Globe and Mail*. Or, cette couverture avait tendance

à s'intensifier aux moments où la Charte était contestée devant les tribunaux. Bonin désigne le phénomène comme « un témoignage de la tension qui caractérisait les relations interlinguistiques à une époque de politiques mégaconstitutionnelles ». Il constate qu'avec le temps la couverture des journaux s'est amenuisée, « étant donné que la plupart des conflits et des débats entourant la Charte avaient désormais lieu en cour, et non dans l'espace public » (notre traduction). Par ailleurs, cette couverture a éventuellement pris une tournure plus positive.

Bonin définit ce qu'il perçoit comme un autre signe positif au Québec, soit la création du Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise (2017). Il interprète ce geste comme une « volonté politique renouvelée de partage du pouvoir avec la minorité anglophone et de participation plus directe de celle-ci à la prise de décisions gouvernementales » (notre traduction). Néanmoins, il conclut que le Québec demeure une « société divisée ». Enfin, l'auteur appelle à plus d'initiatives destinées à favoriser l'harmonie entre les groupes linguistiques dans la province.

SECTION 5 : LES COMMUNAUTÉS, L'ÉDUCATION ET L'IDENTITÉ

Les auteurs dont les propos sont réunis sous cette rubrique portent un regard sur les communautés québécoises d'expression anglaise et leur rôle dans la résistance et l'adaptation à la Charte. Ils mettent en lumière la complexité de ces communautés et de leurs réponses – passées, présentes et futures.

À la manière de Jiwani et ses collaboratrices, **Diane Gérin-Lajoie** compare la langue à un instrument à double tranchant, favorisant à la fois l'inclusion et l'exclusion. Gérin-Lajoie considère le secteur de l'éducation comme un lieu important de changement des relations de pouvoir chez les groupes linguistiques. Elle exécute un survol de l'état actuel de l'éducation en anglais à l'échelle de la province et des restrictions actuelles imposées par la loi.

Puis, Gérin-Lajoie examine de manière plus approfondie les Québécois d'expression anglaise. L'auteure constate que les jeunes anglophones ont une attitude différente à l'égard de la langue et de l'éducation, selon qu'ils vivent à Montréal ou dans d'autres régions du Québec où l'anglais est beaucoup moins présent. Dans ces régions, « la vitalité des communautés anglophones est devenue difficile à maintenir, en raison surtout de

l'omniprésence de la langue française majoritaire, non seulement dans les écoles, mais aussi à l'intérieur de la cellule familiale, où les pratiques linguistiques ont lieu en français » (notre traduction). Ces facteurs – soit la situation géographique, la dominance du français dans la plupart des régions extérieures à Montréal et l'utilisation du français en famille – donnent lieu à des opinions largement différentes à propos de la Charte et de l'importance du maintien des institutions anglophones à l'échelle locale et de l'apprentissage du français ou de l'anglais à l'école.

Paul Zanazanian et **Raphaël Gani** portent un regard vers l'avenir et tracent une feuille de route aux actions futures de la communauté d'expression anglaise. Ils soutiennent qu'à la suite de l'adoption de la Charte les anglophones du Québec ont commencé à se percevoir comme une véritable minorité et, sous l'effet de la contrainte, se sont mis à partager une identité collective. Cette représentation trouve écho dans les représentations communautaires de l'époque : la trame narrative historique des leaders d'expression anglaise décrit la loi 101 comme un événement traumatisant, mais aussi rassembleur pour une communauté en conflit avec les francophones.

Zanazanian et Gani font remarquer que, même si le discours des leaders des communautés d'expression anglaise diverge sur certains aspects, ces leaders ont en commun une certaine compréhension du passé – ce que les auteurs appellent la mémoire historique – qui contribue à nourrir l'identité et la raison d'être du groupe. Zanazanian et Gani proposent aux leaders de travailler à la création d'une nouvelle mémoire historique apte à favoriser le « vivre ensemble ».

Pierre Anctil examine la Charte sous l'angle de la communauté juive du Québec, une population religieuse diversifiée. Jusque dans les années 1970, la majorité des Juifs du Québec utilisaient l'anglais. Toutefois, une immigration juive accrue en provenance de pays francophones, conjuguée à d'autres facteurs tels que l'antisémitisme de la part d'autres anglophones, a émoussé le sentiment d'attachement des Juifs du Québec à la communauté d'expression anglaise.

Portant ses recherches vers les archives du Congrès juif canadien, Anctil constate que la principale préoccupation de la communauté juive à l'égard de la Charte ne concernait pas la protection de l'anglais en tant que tel, mais plutôt l'égalité des droits pour tous. Le Congrès a qualifié les visées de la Charte – c'est-à-dire la promotion et la préservation du français – d'objectifs « légitimes ». Au cours des décennies qui ont suivi, les institutions communautaires juives sont devenues bilingues afin d'assurer une

plus large participation sociale de la communauté. Le Congrès a articulé une vision du judaïsme fondée sur les valeurs humaines et la religion, et non la langue. De l'avis d'Anctil, ce geste est indicateur de l'importance secondaire qu'accorde de façon générale cette communauté à la langue.

Dorothy W. Williams relate une histoire bien différente à propos de la Charte, du point de vue de la communauté noire de la province. Scrutant les archives des groupes communautaires noirs anglophones, Williams montre que les débats sur la Charte et les mesures gouvernementales nationalistes subséquentes étaient mitigés et très variés. Les leaders communautaires se sont demandé en quoi la Charte – qu'ils reconnaissent comme moyen pour les francophones d'obtenir plus de pouvoir – serait bénéfique pour la communauté noire. Pour reprendre les termes de l'auteure, « puisque le livre blanc (qui a précédé l'élaboration du projet de loi 101) mentionne que la langue et la culture sont inséparables, quelle place cela laissait-il aux Noirs, qui ont une histoire et une culture qui leur sont propres ? » (notre traduction).

Williams fait remarquer que le taux de chômage chez les Noirs anglophones qui ont appris le français ou le connaissaient déjà demeure élevé. Qui plus est, ceux et celles qui ne parlent pas le français non seulement participent moins au marché de l'emploi, mais sont incapables de communiquer avec les membres de la communauté noire francophone, qui ne cesse de croître. À ce chapitre, l'histoire de la Charte révèle ce que Williams appelle des « conséquences non intentionnelles » (notre traduction). En effet, malgré son objectif avoué d'accroître la cohésion sociale grâce à un cadre linguistique commun, la Charte aura rendu la communauté noire plus vulnérable.

Cheryl Gosselin a choisi d'examiner la Charte et les communautés sous un angle sociologique. Elle relève le rôle important qu'ont joué les groupes communautaires dans la réponse de la communauté québécoise d'expression anglaise après l'entrée en vigueur de la loi. De nombreux groupes régionaux et sectoriels menant leurs activités en anglais ont été créés après l'adoption de la Charte. Selon Gosselin, ces organismes – outre le mandat qui leur est propre – exercent une fonction socioculturelle additionnelle.

Plus précisément, Gosselin constate que ces groupes offrent des « espaces sociaux » porteurs de sens et d'identité pour les Québécois d'expression anglaise qui vivent dans une province qui, depuis l'adoption de la Charte, est devenue un « espace francophone de conception nouvelle » (notre traduction). Lors de ces regroupements, les gens se réunissent et tissent

des liens tout en s'exprimant en anglais. Du même coup, ces organismes font la promotion du bilinguisme et communiquent en français à l'externe avec les représentants de la province, « créant ainsi un sentiment d'appartenance à la communauté québécoise au sens large » (notre traduction). De l'avis de Gosselin, ces interactions quotidiennes sont importantes dans la mesure où elles favorisent la cohérence et la pérennité des communautés.

SECTION 6 : PERSPECTIVES PERSONNELLES, TÉMOIGNAGES ET OPINIONS

Cette section fait état de perspectives et d'expériences personnelles entourant la Charte. Ces récits apportent clarté et profondeur au contexte entourant cette loi décisive, dont les répercussions sont d'une extrême importance et d'une grande complexité.

Enseignante à Kahnawà:ke, **Kahawinóntie Cheryl Diabo** axe son propos sur le caractère central et complexe de la langue pour son peuple, les Kanien'kehá :kas (Mohawks) de Kahnawà:ke (également orthographié Kahnawake). Elle précise qu'au milieu du XX^{e} siècle de moins en moins de Mohawks choisissaient d'apprendre le kanien'kéha (langue mohawk). L'anglais est devenu la langue principale à Kahnawà:ke. Diabo – qui a l'anglais comme langue maternelle – mentionne que le fait de parler l'anglais dans un Québec francophone « se soldait souvent par un mauvais traitement ou un service à la clientèle médiocre » (notre traduction).

Diabo relate qu'après l'adoption du projet de loi 101 la communauté de Kahnawà:ke a fondé sa propre école secondaire. Bien que les activités y soient menées en anglais, l'établissement prône l'apprentissage de la langue, de la culture et du patrimoine mohawks. Pour sa part, Diabo a appris à parler le mohawk une fois adulte. Elle situe ces réalisations éducationnelles dans le contexte plus large des histoires autochtones et des trois régimes linguistiques en présence au Québec : la *Loi sur les langues officielles*, la *Charte de la langue française* et la *Loi sur les langues autochtones*. Adoptant une perspective proprement autochtone, Diabo explique en quoi la culture, les politiques et les droits sont inséparables de la langue.

Guy Lachapelle porte un message similaire à propos du pouvoir libérateur de la langue, mais du point de vue d'un francophone. Avec l'adoption de la Charte, affirme-t-il, « un nouveau jour s'est levé pour toute la société québécoise, vers une société plus égalitaire et respectueuse de tous et chacun ». Selon Lachapelle, la Charte a fait plus que mettre fin aux

inégalités en matière de langue et à la subordination des francophones à une minorité anglophone. Outre de rétablir un ordre économique, social et politique plus équitable, la Charte a corrigé rien de moins qu'une situation coloniale inacceptable d'apartheid linguistique.

Bien qu'il convienne que la période de transition entre ces deux systèmes s'est parfois révélée difficile, Lachapelle salue la communauté anglophone pour sa capacité de s'adapter et de jeter des ponts vers la majorité francophone. Il reconnaît en outre la communauté d'expression anglaise d'un point de vue historique, en tant que groupe cofondateur du Québec. Enfin, l'auteur invite toutes les communautés – anglophones et immigrantes y compris – à travailler ensemble aux enjeux sociétaux prioritaires, notamment à l'inclusion des immigrants, à la lutte contre le racisme et à la cocréation d'une société plus juste.

Grand juriste, **Julius Grey** est reconnu au Québec pour sa défense des libertés civiles. Il amorce son texte en reconnaissant ce qu'il considère comme les retombées positives de la loi 101. La Charte, fait-il valoir, est parvenue à restructurer la société québécoise et à soulager les tensions sociales. Elle demeure un « compromis acceptable » pour la majorité des Québécois. Il décrit l'intention initiale de la loi et son évolution subséquente. Mais son texte est surtout intéressant en tant que cri du cœur.

De l'avis de Grey, le temps est venu pour les nombreux défenseurs de la loi 101 de mettre de côté l'hypothèse fondamentale selon laquelle le Québec devrait être strictement francophone, et de laisser derrière les luttes stériles pour faire face à l'avenir. Maintenant que les tensions se sont dissipées, nous assistons à une montée des anglophones bilingues, prêts à travailler au Québec et ailleurs dans le monde. Nous devrions, soutient Grey, accorder le même privilège aux francophones en leur offrant un troisième système scolaire, celui-là bilingue, mais où les activités se dérouleraient largement en français. Ce sont les étudiants francophones, renchérit-il, qui sont les plus désavantagés par les restrictions imposées par la Charte en matière d'éducation, et non ceux d'expression anglaise. Un système bilingue servirait d'instrument d'intégration pouvant bénéficier à la fois aux francophones et aux anglophones.

Brendan O'Donnell relate son expérience personnelle des changements sociaux qui ont marqué le Québec des années 1970. Il explique en quoi la situation l'a incitée à passer à l'action. Au lieu de prendre la fuite vers l'Ontario ou de pointer du doigt les francophones, il a cru important de faire comprendre à cette majorité les enjeux auxquels fait face la minorité d'expression anglaise. O'Donnell cite l'historien Michel Brunet,

qui a dit qu'« une minorité ne peut pas accuser la majorité de ne pas la comprendre, tant que la minorité n'a pas les connaissances, les bases scientifiques et le courage nécessaires pour définir son identité » (notre traduction).

O'Donnell note un manque d'intérêt des universitaires pour la recherche sur le Québec d'expression anglaise et rapporte que, pour certains, il est « politiquement incorrect » encore aujourd'hui de traiter d'un tel sujet. Il jette une partie du blâme sur les universités québécoises anglophones pour ce qu'il considère comme un manque de courage dans la promotion de ce domaine d'études, par opposition aux universités qui servent les minorités francophones à l'extérieur du Québec. O'Donnell fait valoir qu'une sous-représentation des anglophones dans les programmes d'enseignement de l'histoire du Québec est une conséquence de l'inaction des établissements universitaires : « Si le Québec anglophone souhaite que son histoire soit comprise, et que la communauté d'expression anglaise soit acceptée dans la province, il incombe aux Québécois anglophones de la raconter » (notre traduction).

Ce dernier essai est un bon rappel du message général que nous souhaitons transmettre dans le présent volume : peu importe son cadre, une loi sur la langue porte fondamentalement sur l'inclusion, l'exclusion et l'hégémonie. Nous pourrions reformuler l'étude de Michel Foucault sur le discours en tant que pouvoir (1998) et conclure bien simplement qu'au Québec « la langue, c'est le pouvoir ».

Bibliographie

Boilard, G. (1988). *Charte de la langue française (loi 101) : bibliographie annotée* (2e éd.). Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Division de la référence parlementaire.

Boilard, G. (1992). *Charte de la langue française (loi 101) (septembre 1988-septembre 1992) : bibliographie annotée*. Direction générale de la bibliothèque, Service de la référence, Assemblée nationale.

Boilard, G. (1996). *Charte de la langue française (septembre 1992-septembre 1996) : bibliographie sélective*. Direction de la bibliothèque et des études documentaires, Assemblée nationale.

Boilard, G. (2006). *Charte de la langue française (septembre 1996-novembre 2006) : bibliographie sélective*. Direction de la bibliothèque, Section de la référence et de l'information, Assemblée nationale.

Brunette, A. (animatrice) (2020, 2 juin). « A new group to represent Anglos in Quebec's regions » [segment radiophonique]. Dans *Breakaway*. CBC. https://www.cbc.ca/listen/

live-radio/1-79-breakaway/clip/15779972-a-new-group-to-represent-anglos-in-quebecs-regions?fbclid=IwAR2E-vDJqfCnrog2v_fXBuaxgO7aLmvCMdvGSNHmhiwMc9Uv40Qc0_7PQZA.

Caldwell, G., et E. Waddell (dir.). (1982). *The English of Quebec : from majority to minority status*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Charte de la langue française 2020 (Québec), L.R.Q. c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cs/C-11.

Community Health and Social Services Network (CHSSN). (2016). *Poverty and social exclusion in Quebec : Quebec's English-speaking communities.* http://chssn.org/wp-content/uploads/2014/11/Poverty-and-Social-Exclusion-Brief.pdf.

Corbeil, J.-P., B. Chavez et D. Pereira (2010). *Portrait of official-language minorities in Canada : Anglophones in Quebec*. Statistique Canada. http://epe.lac-bac.gc.ca/100/200/301/statcan/analytical_paper-e/2010/89-642-x2010002-eng.pdf.

Floch, W., et J. Pocock (2012). « The socio-economic status of English-speaking Quebec : those who left and those who stayed », dans R. Y. Bourhis (dir.), *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (p. 129-174). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities. http://publications.gc.ca/collections/collection_2014/pc-ch/CH3-2-16-2013-eng.pdf.

Foucault, M. (1998). *The history of sexuality : the will to knowledge*. Penguin.

Helly, D. (2002). « La question linguistique et le statut des allophones et des anglophones au Québec », *Revue d'aménagement linguistique*, hors série, 37-50.

Jedwab, J. (2017, 28 décembre). Low income in Quebec : no matter how you slice it, Anglophones fare worse than Francophones [diaporama]. https://slideplayer.com/slide/14350802/.

Lamarre, P. (2012). « English education in Quebec : Issues and challenges », dans R. Y. Bourhis (dir.), *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (p. 175-214). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities. http://publications.gc.ca/collections/collection_2014/pc-ch/CH3-2-16-2013-eng.pdf.

Laurin, C. (1999). *Une traversée du Québec*. L'Hexagone.

Levine, M. V. (1986). « Language policy, education, and cultural survival : Bill 101 and the transformation of Anglophone Montreal, 1977-1985 », *Québec Studies, 4*(1), 3-27.

Levine, M. V. (2002). « La question "démolinguistique", un quart de siècle après la Charte de la langue française », *Revue d'aménagement linguistique*, hors série, 165-181.

Lussier, M.-H. (2012). *The socioeconomic status of Anglophones in Québec.* Institut national de santé publique du Québec. https://www.inspq.qc.ca/pdf/publications/1494_SituationSocioEconoAngloQc_VA.pdf.

McLeod Arnopoulos, S., et D. Clift (1980). *The English fact in Quebec.* McGill-Queen's University Press.

Osborne, A. (2010). *Netagamiou community learning centre : a case study based on action research for education for sustainable development in rural communities* [mémoire de maîtrise, Université Concordia]. Spectrum. https://spectrum.library.concordia.ca/979389/.

Paillé, M. (2002). *Politiques linguistiques et minorité anglophone au Québec : une perspective démographique*. Conseil de la langue française.

Pelletier, B. (1995). « La dynamique linguistique au Québec : les relations entre la majorité francophone et la minorité anglophone », dans S. Léger (dir.), *Les droits linguistiques au Canada : collusions ou collisions ? Actes du premier colloque, Université d'Ottawa, 4-6 novembre / Linguistic Rights in Canada : Collusions or Collisions ? Proceedings of the First Conference, 4-6 November 1993*. Canadian Centre for Linguistic Rights, University of Ottawa.

Quebec Community Groups Network (QCGN). (2018, 23 avril). *QCGN/Community pleased with funding from Secretariat* [communiqué de presse]. https://qcgn.ca/wp-content/uploads/2018/04/Press-Release-Secretariat-funding-2018.04.23-CWIRE-1-1.pdf.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers : a history of English-speaking Quebec, 1759-1980*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Scott, M. (2018, 2 janvier). « Quebec Anglos, Allophones more likely to be poor than Francos : Study », *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/local-news/poverty-rate-higher-among-quebec-anglos-than-francos.

Scowen, R. (1991). *A different vision : the English in Quebec in the 1990s*. Maxwell Macmillan Canada.

Stein, M. B. (1982). « Changing Anglo-Quebecer self-consciousness », dans G. Caldwell et E. Waddell (dir.), *The English of Quebec : From majority to minority status* (p.107-126). Institut québécois de recherche sur la culture.

St-Germain, C. (1980). *La situation linguistique dans les écoles primaires et secondaires : 1971-72 à 1978-79*. Conseil de la langue française, Direction des études et recherches.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged : the Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Stevenson, M. (2000). « Canada's other brain drain : the continuing exodus from Quebec », *Policy Options / Options politiques, 21*(8), 63-66.

Tamilia, R. D. (1988, janvier). *The duality of Canadian culture : toward an understanding of the Quebec and French Canadian markets* (document de travail nº 01-88). Centre de recherche en gestion, Université du Québec à Montréal.

Taylor, D.M. (1986). *Les réactions des anglophones face à la Charte de la langue française*. Office de la langue française, Gouvernement du Québec.

Taylor, D.M., et L. Dubé-Simard (1984). « Language planning and intergroup relations : Anglophone and Francophone attitudes toward Bill 101 », dans R. Y. Bourhis (dir.), *Conflict and Language Planning in Quebec*. Multilingual Matters.

Tchandem Kamgang, A. C. (2017, 27 janvier). *« Le déclin du français au Québec : c'est assez » Mario Beaulieu*. Radio-Canada international. http://www.rcinet.ca/fr/2017/01/27/le-declin-du-francais-au-quebec-cest-assez-mario-beaulieu/.

Woehrling, J. (2014). « L'évolution de la politique linguistique québécoise : à la recherche d'un équilibre entre la défense et la promotion de la langue française et les droits des minorités », dans M. Doucet (dir.), *Le pluralisme linguistique : l'aménagement de la coexistence des langues* (p. 57-74). Yvon Blais.

SECTION 1

LA DÉMOGRAPHIE ET LA VITALITÉ DES COMMUNAUTÉS

SECTION 1

DEMOGRAPHY AND COMMUNITY VITALITY

ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE LA POPULATION ANGLOPHONE AU QUÉBEC, 1951-2036

Jean-François Lepage
STATISTIQUE CANADA[1]

RÉSUMÉ : M. Lepage présente, de façon empirique, l'évolution démographique passée et future de la population d'expression anglaise au Québec sur une période de 85 ans, soit de 1951 à 2036. Dans un premier temps, les grandes tendances démolinguistiques sont exposées, en mettant l'accent à la fois sur la langue maternelle et sur la « première langue officielle parlée » (PLOP). Cette distinction, qui est explicitée, permet de mieux comprendre les changements qui ont caractérisé l'évolution de la population d'expression anglaise du Québec. Il est ensuite question de l'immigration et des migrations interprovinciales, deux éléments déterminants de l'évolution démographique de cette population au fil du temps. Enfin, quelques éléments pertinents tirés des projections linguistiques 2011-2036 sont proposés, afin de voir ce que pourrait être cette population selon divers scénarios.

ABSTRACT : In this empirical study, Jean-Francois Lepage presents the past and future demographic evolution of Quebec's English-speaking population over a period of 85 years, from 1951 to 2036. He starts by revealing the main demolinguistic trends, with a focus on both mother tongue and "first official language spoken" (FOLS). The difference between these, as explained, provides for a better understanding of the changes that have characterized the evolution of Quebec's English-speaking population.

1. Les opinions émises dans cet article ainsi que l'interprétation des données sont la responsabilité de l'auteur et non celle de Statistique Canada.

Lepage then addresses the issue of immigration and interprovincial migration, two critical elements in the demographic evolution of this population over time. Finally, the author puts forward some relevant elements from the 2011-2036 language projections to see how Quebec's English-speaking population might evolve under different scenarios.

ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE LA POPULATION D'EXPRESSION ANGLAISE AU QUÉBEC, 1951-2036

La communauté d'expression anglaise du Québec a vu sa population fluctuer au cours des dernières décennies. Si elle a connu des périodes de recul important sur le plan démographique, elle a également connu des périodes de croissance, pas nécessairement accompagnées d'une augmentation de son poids relatif au sein de l'ensemble de la population québécoise. Nonobstant les facteurs sociaux et politiques qui ont pu jouer un rôle déterminant, quelles sont les grandes tendances qui ont marqué l'évolution démographique de cette population ?

L'objectif de cet article est de présenter, de façon empirique, l'évolution démographique passée et future de la population d'expression anglaise au Québec sur une période de 85 ans, soit de 1951 à 2036, en référant à deux sources de données principales : les recensements de la population du Canada de 1951 à 2016 (incluant l'Enquête nationale auprès des ménages de 2011) et les projections linguistiques (2011-2036) diffusées par Statistique Canada en 2017 (Houle et Corbeil, 2017). Il ne s'agit pas d'inscrire ces grandes tendances dans une interprétation particulière de l'évolution du Québec contemporain, mais de proposer les bases démolinguistiques sur lesquelles le lecteur pourra asseoir ses propres interprétations.

Dans un premier temps, les grandes tendances démolinguistiques seront exposées, en mettant l'accent à la fois sur la langue maternelle et sur la « première langue officielle parlée » (PLOP). Cette distinction, qui sera explicitée, permet de mieux comprendre les changements qui ont caractérisé l'évolution de la population d'expression anglaise du Québec. Il sera ensuite question de l'immigration et des migrations interprovinciales, deux éléments déterminants de l'évolution démographique de cette population au fil du temps. Enfin, quelques éléments pertinents tirés des

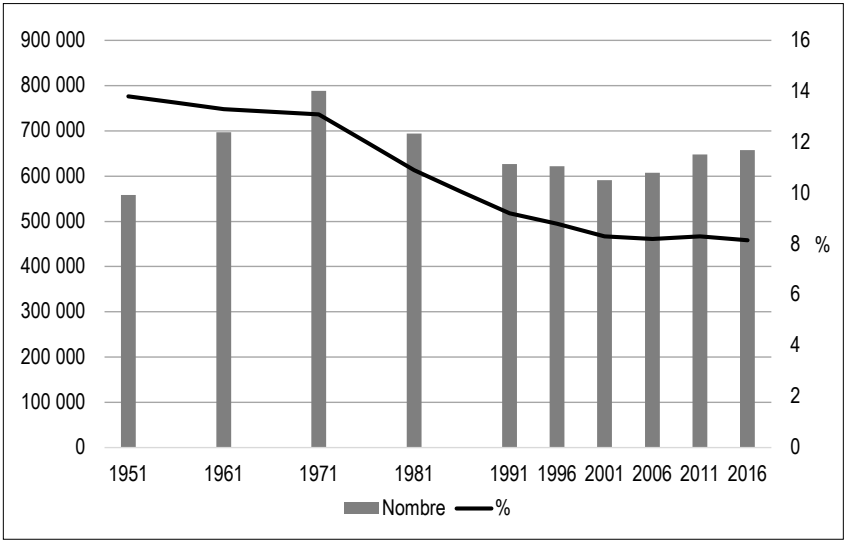
projections linguistiques 2011-2036 (Houle et Corbeil, 2017) seront proposés, afin de voir ce que pourrait être cette population selon divers scénarios.

ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE SELON LE GROUPE DE LANGUE MATERNELLE ET LA PREMIÈRE LANGUE OFFICIELLE PARLÉE

La population de langue maternelle anglaise[2] au Québec a connu une forte croissance dans les années 1950 et 1960, passant de 558 000 personnes en 1951 à 789 000 personnes en 1971 (voir la figure 1). Il s'agit d'une hausse de 231 000 personnes au cours de cette période, ce qui équivaut à une croissance de 41,3 %. Toutefois, l'accroissement de la population totale du Québec, alimentée principalement par la forte fécondité des femmes francophones (Lachapelle et Henripin, 1980), a été plus rapide encore durant cette période (+48,6 %), ce qui fait que la part relative de la population de langue maternelle anglaise a connu une légère baisse au cours de cette période : elle représentait 13,8 % en 1951, et 13,1 % en 1971.

2. Les données présentées dans cet article ne tiennent pas compte de l'influence du sous-dénombrement net (Termote, 2011). Par ailleurs, les nombres relatifs à la langue maternelle qui sont présentés dans cet article résultent de la redistribution égale des réponses multiples entre les principales catégories. Par exemple, les personnes qui ont l'anglais et le français comme langue maternelle sont également réparties entre le groupe de langue maternelle anglaise et le groupe de langue maternelle française. Cette approche est préférable lorsqu'on souhaite comparer des groupes linguistiques exhaustifs et mutuellement exclusifs. Cette approche est nécessaire pour effectuer des comparaisons dans le temps en utilisant les données tirées du Recensement de 1971 et des recensements antérieurs. Pour ces recensements, les réponses multiples à la question sur la langue maternelle (première langue apprise dans l'enfance et encore comprise) n'étaient pas prises en compte lors de la collecte ou du traitement des données. Il faut ainsi garder à l'esprit que ces totaux n'incluent pas toutes les personnes qui ont déclaré la langue maternelle anglaise puisqu'ils excluent une partie de celles qui l'ont déclaré en combinaison avec une autre langue maternelle. Les taux de réponses multiples étant généralement très bas, le nombre de personnes exclues est faible.

Figure 1
Population de langue maternelle anglaise, Québec, 1951 à 2016



Notes : Les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces.
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1951, 1961, 1971, 1981, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

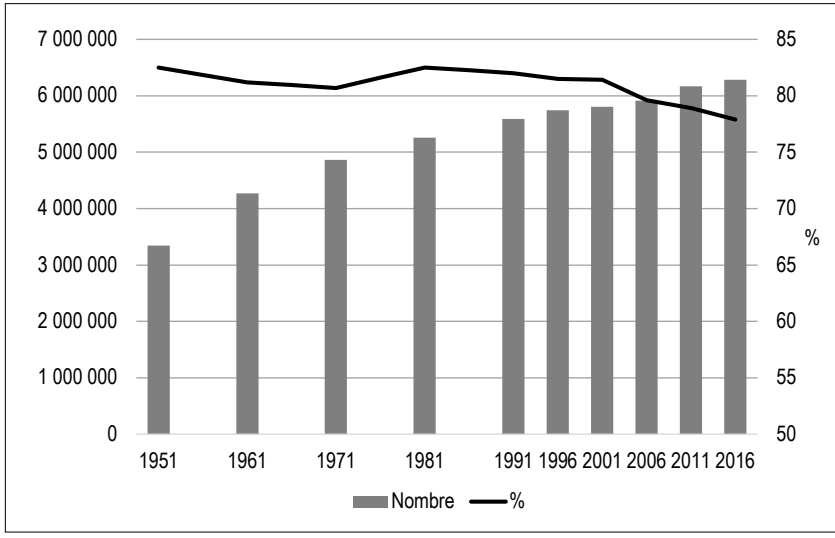
C'est au Recensement de 1971 que l'effectif de la population de langue maternelle anglaise au Québec a atteint un sommet. Elle amorce à ce moment une phase de décroissance qui s'étendra sur 30 ans, soit jusqu'au Recensement de 2001. Au cours de cette période, la population de langue maternelle anglaise a vu son effectif diminuer de 25,0 %, soit près de 200 000 personnes, pour s'établir à 591 000 personnes en 2001. La part relative de la population de langue maternelle anglaise au Québec a reculé encore plus rapidement, s'établissant en 2001 à 8,3 % de l'ensemble de la population québécoise, qui, elle, a continué de croître.

S'ensuit une troisième phase, qui s'étend de 2001 à 2016, au cours de laquelle les tendances observées pour la population de langue maternelle anglaise s'alignent avec celles de la population québécoise en général. La croissance de la population de langue maternelle anglaise (+11,1 %) est presque égale à celle de l'ensemble de la population québécoise (+13,2 %), ce qui fait que son poids relatif est demeuré presque inchangé (8,1 % en 2016, comparativement à 8,3 % en 2001).

En comparaison, la population de langue maternelle française au Québec connaît une croissance constante en nombre, passant de

3,3 millions de personnes en 1951 à 6,3 millions de personnes en 2016 (voir la figure 2). Le poids relatif de la population de langue maternelle française est demeuré assez stable pendant une bonne période : entre 1951 et 2001, il a oscillé entre 80,7 % (en 1971) et 82,5 % (en 1951 et en 1981), pour s'établir à 81,4 % en 2001. Depuis cette date – en fait, on observe un léger recul dès la période 1981-1991, mais celui-ci s'est accéléré à partir de 2001 –, le poids relatif du groupe de langue maternelle française recule, à l'instar de celui du groupe de langue maternelle anglaise. Ce phénomène s'explique essentiellement par la croissance soutenue de l'immigration de langue maternelle tierce.

Figure 2
Population de langue maternelle française, Québec, 1951 à 2016



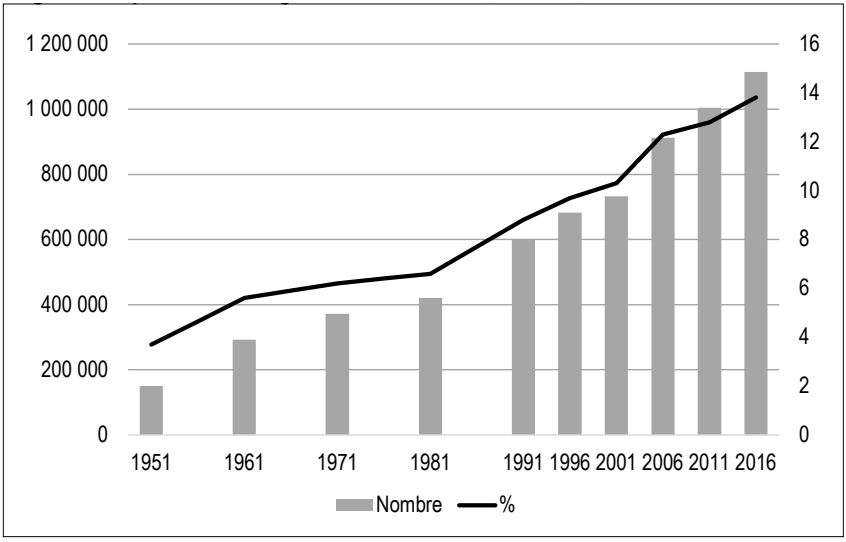
Notes : Les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces.
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1951, 1961, 1971, 1981, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

Il en va ainsi parce que la part relative du groupe de langue maternelle tierce, qui regroupe toutes les langues autres que le français et l'anglais[3], est en augmentation constante (voir la figure 3). On pourrait noter que la population de langue maternelle tierce, et par le fait même sa part relative au sein de l'ensemble de la population québécoise, a surpassé celle de la population de langue maternelle anglaise en 1996, et que l'écart ne fait

3. C'est-à-dire les langues autochtones, les langues immigrantes et les langues des signes.

que se creuser par la suite. Il faut toutefois garder à l'esprit que le groupe de langue maternelle tierce est loin d'être homogène. Il comprend plus de 200 langues maternelles différentes, et les personnes qui composent ce groupe se tournent très souvent vers le français ou l'anglais pour communiquer entre eux et avec les autres Québécois dans l'espace public, voire dans la sphère privée.

Figure 3
Population de langue maternelle tierce, Québec, 1951 à 2016



Notes : Les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces.
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1951, 1961, 1971, 1981, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

La *première langue officielle parlée* (PLOP) est une autre variable fréquemment utilisée pour mesurer l'évolution des groupes de langue officielle au Canada ; elle regroupe la grande majorité de la population au sein de deux grands groupes linguistiques, qui correspondent aux deux langues officielles du Canada, soit le français et l'anglais. Ces groupes sont formés en tenant compte d'abord de la connaissance des langues officielles, c'est-à-dire la capacité à soutenir une conversation en français ou en anglais, ensuite, si nécessaire, de la langue maternelle et, enfin, de la langue parlée le plus souvent à la maison. Dans chaque cas, une personne est incluse dans le groupe anglais si l'information tirée du recensement témoigne d'une

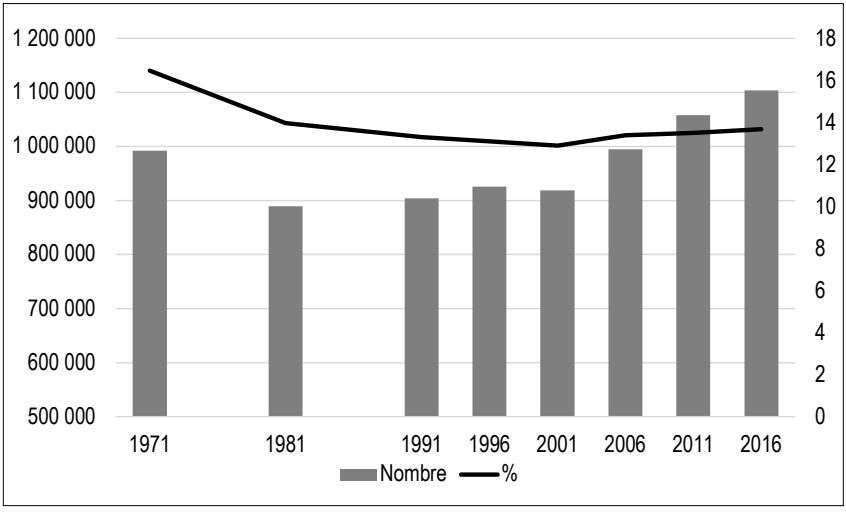
prépondérance de l'anglais par rapport au français, et vice versa. Par exemple, une personne qui est capable de soutenir une conversation en anglais, mais non en français, sera incluse dans le groupe anglais. De même pour une personne bilingue de langue maternelle anglaise. La PLOP fournit généralement une bonne estimation de la langue officielle vers laquelle s'orientent davantage les personnes de langue maternelle tierce. Dans la mesure où de plus en plus d'immigrants n'ont ni le français ni l'anglais comme langue maternelle, la PLOP fournit en quelque sorte une indication du groupe linguistique au sein duquel ceux-ci tendent à s'intégrer davantage (Corbeil et Houle, 2013)[4].

Les tendances présentées à la figure 4 témoignent d'une croissance, depuis 2001, de la population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée tant en nombre qu'en proportion. Dès 2006, la population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée avait dépassé le sommet de 1971[5], et elle a continué de croître de façon soutenue lors des 10 années suivantes. La figure 1 avait pourtant démontré que la population de langue maternelle anglaise était, en 2016, encore bien en deçà de celle de 1971.

4. Pour plus de détails concernant la PLOP: Statistique Canada (2019). *Première langue officielle parlée de la personne.* https://www23.statcan.gc.ca/imdb/p3Var_f.pl?Function=DEC&Id=34004 et Statistique Canada (2016). *Figure 1 : Dérivation de la première langue officielle parlée.* https://www.statcan.gc.ca/fra/concepts/fig1.

5. Il n'est pas possible d'obtenir des statistiques sur la PLOP avant 1971 puisque c'est lors de ce recensement que les questions nécessaires pour dériver cette variable ont été posées pour la première fois à la population canadienne. L'absence de données précédant 1971 ne permet pas d'établir les tendances antérieures, mais, compte tenu des observations quant à la population de langue maternelle anglaise (voir la figure 1) en 1951 et en 1961, il est difficile de croire qu'il aurait pu en être autrement pour la PLOP.

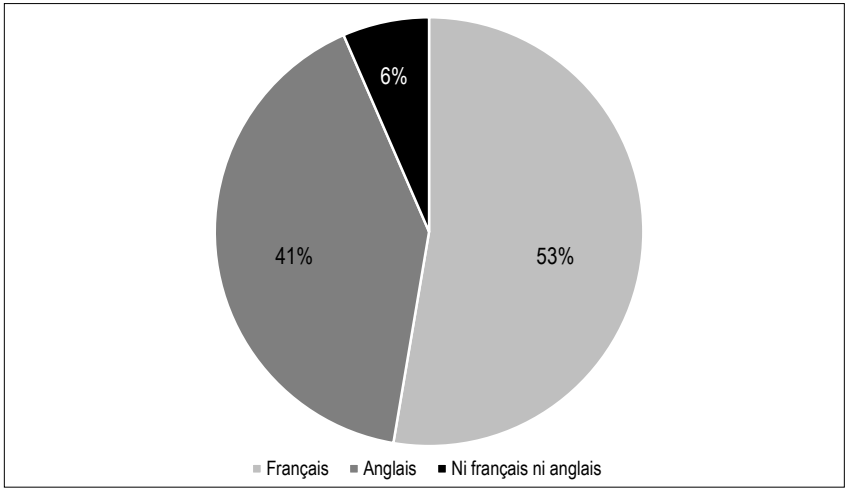
Figure 4
Population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée, Québec, 1971 à 2016



Notes : La catégorie « anglais et français » a été répartie également entre les catégories « anglais » et « français ».
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1971, 1981, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

La différence vient de la population de langue maternelle tierce dont l'anglais est la première langue officielle parlée. Sachant que, parmi la population de langue maternelle tierce, 73,5 % sont des immigrants et 20,6 % sont des enfants d'immigrants, on constate aisément l'importance de l'immigration sur l'évolution démographique de la communauté d'expression anglaise au Québec. En 2016, 52,7 % des personnes de langue maternelle tierce au Québec avaient le français comme première langue officielle parlée, et 40,8 % d'entre elles avaient l'anglais (voir la figure 5). La proportion des personnes de langue maternelle tierce qui ont le français comme PLOP est en croissance, ce qui signifie que les personnes de langue maternelle tierce ont de plus en plus tendance à s'orienter vers le français. En 2011, la proportion était de 50,8 % (et elle était de 28,4 % en 1971). De façon corollaire, la proportion des personnes de langue maternelle tierce qui ont l'anglais comme PLOP est en décroissance : elle est passée de 54,6 % en 1971 à 40,8 % en 2016.

Figure 5
Première langue officielle parlée des personnes de langue maternelle tierce, Québec, 2016



Notes : Le dénominateur représente les personnes de langue maternelle tierce après répartition des réponses multiples. Pour la PLOP, la catégorie « anglais et français » a été répartie également entre les catégories « anglais » et « français ».
Source : Statistique Canada, Recensement de la population de 2016.

Néanmoins, la part de la population de langue maternelle tierce qui a l'anglais comme première langue officielle parlée (40,8 %) est largement supérieure au poids relatif des personnes de langue maternelle anglaise (8,1 %)[6]. Ainsi, bien que la majorité des personnes de langue maternelle tierce aient aujourd'hui le français comme première langue officielle parlée, il n'en a pas toujours été ainsi, car historiquement cette population avait tendance à s'orienter davantage vers l'anglais (Rudin, 1985). Ainsi, aujourd'hui, notamment pour cette raison, l'apport démographique des personnes de langue maternelle tierce est relativement plus important pour la communauté d'expression anglaise du Québec : il y a 587 000 personnes de langue maternelle tierce qui représentent 8,5 % de l'ensemble des personnes ayant le français comme première langue officielle parlée, alors que les 455 000 personnes de langue maternelle tierce qui ont l'anglais

6. Si l'on tient compte seulement des personnes de langue maternelle française et anglaise (donc en excluant les personnes de langue maternelle tierce), le poids relatif des personnes de langue maternelle anglaise était de 9,5 % en 2016.

comme première langue officielle parlée forment 41,2 % de ce dernier groupe (voir le tableau 1).

TABLEAU 1
Population selon la langue maternelle et la première langue officielle parlée, Québec, 2016

	PREMIÈRE LANGUE OFFICIELLE PARLÉE					
	Français		Anglais		Ni français ni anglais[1]	
Langue maternelle	nombre (en milliers)	%	nombre (en milliers)	%	nombre (en milliers)	%
Français	6 275	91,1	20	1,8	0	0,0
Anglais	28	0,4	629	57,0	0	0,0
Tierce	587	8,5	455	41,2	73	100,0
Total	**6 890**	**100,0**	**1 103**	**100,0**	**73**	**100,0**

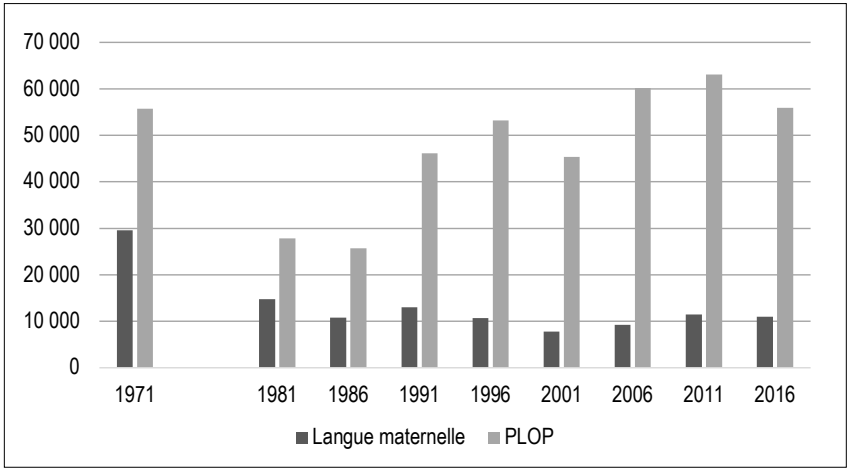
Note : 1. La langue maternelle étant une composante de la première langue officielle parlée, toutes les personnes de langue maternelle française ou anglaise ont le français ou l'anglais comme PLOP. Pour la langue maternelle, les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces. Pour la PLOP, la catégorie « anglais et français » a été répartie également entre les catégories « anglais » et « français ».
Source : Statistique Canada, Recensement de la population de 2016.

L'IMPORTANCE DE L'IMMIGRATION

Comme c'est le cas pour l'ensemble de la population, l'immigration joue un rôle important dans l'évolution démographique de la communauté d'expression anglaise au Québec, même si le nombre d'immigrants récents[7] de langue maternelle anglaise est relativement stable depuis quelques décennies et qu'il est nettement inférieur à celui observé en 1971 (voir la figure 6).

7. Dans cet article, « Immigrant récent » désigne les personnes qui ont obtenu leur statut de résident permanent dans les cinq années précédant le recensement, et qui résidaient au Québec au moment du recensement.

Figure 6
Nombre d'immigrants récents de langue maternelle anglaise et immigrants récents ayant l'anglais comme PLOP, Québec, 1971 à 2016



Notes : Pour la langue maternelle, les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces. Pour la PLOP, la catégorie « anglais et français » a été répartie également entre les catégories « anglais » et « français ».
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1971, 1981, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

L'anglais était la principale langue maternelle chez les immigrants récents en 1971, alors qu'elle se situait en cinquième position en 2016, derrière le français, l'arabe, l'espagnol et les langues créoles[8] (voir le tableau 2).

8. Il en irait de même si les réponses multiples étaient réparties. Voir la note du tableau 2.

TABLEAU 2
Principales langues maternelles des immigrants récents (5 dernières années), Québec, 1971 et 2016

1971 [1]		2016 [1]	
Langue	**%**	**Langue**	**%**
Anglais	25,4	Français	24,2
Français	23,4	Arabe	16,1
Italien	13,8	Espagnol	10,1
Grec	8,5	Langues créoles	5,6
Portugais	5,0	Anglais	4,2
Espagnol	3,5	Mandarin	4,1
Arabe	3,2	Persan (farsi)	4,0
Allemand	2,8	Russe	2,6
Chinois	2,4	Roumain	2,5
Indo-pakistanais	1,2	Kabyle	2,3
Yiddish	0,9	Portugais	1,5
Polonais	0,9	Tagalog (pilipino)	1,5
Magyar	0,9	Arménien	1,0
Tchèque	0,8	Pendjabi	0,7
Autres langues yougoslaves	0,7	Vietnamien	0,6
Autres langues	6,6	Autres langues	19,2
Nombre total d'immigrants récents	**116 677**	**Nombre total d'immigrants récents**	**215 170**

Note : 1. Il faut être prudent dans la comparaison des données entre 1971 et 2016. En 1971, les réponses multiples étaient automatiquement réparties entre les différentes catégories. Dans ce tableau, les réponses multiples n'ont pas été réparties pour 2016. Elles représentent 6,0 % de l'ensemble des réponses pour les immigrants récents, soit 13 000 personnes, et sont incluses dans la catégorie « Autres langues ». Pour plus de 10 000 d'entre elles, la combinaison de langue inclut le français, alors qu'elle inclut l'anglais dans 4 000 cas (le total étant supérieur à 13 000 en raison des réponses « français et anglais »).
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1971 et 2016.

Le portrait linguistique de l'immigration est différent lorsque l'indicateur utilisé est la PLOP. Par sa nature, la première langue officielle parlée ne permet pas de rendre compte de la diversité linguistique, mais elle donne une indication quant à l'orientation linguistique des immigrants de toutes langues maternelles. Bien que la contribution de

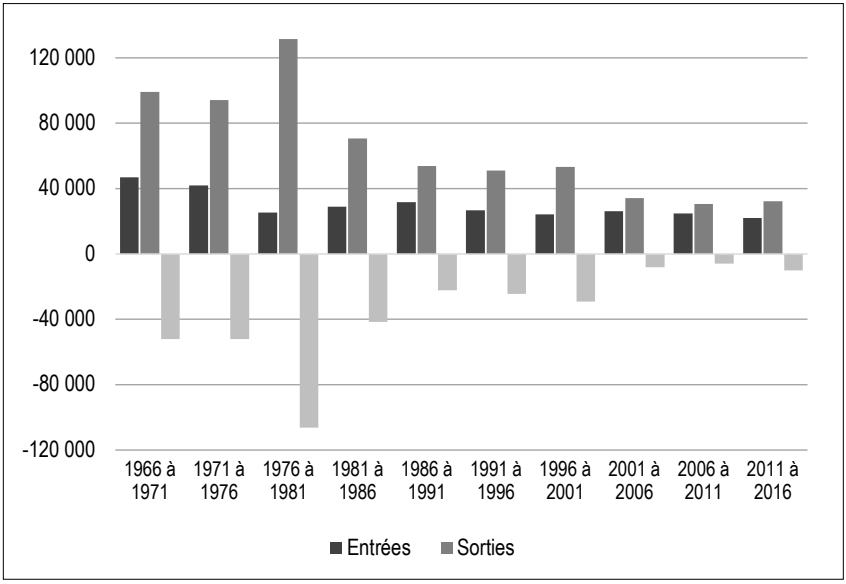
l'immigration à la population de langue maternelle anglaise ait diminué par rapport à 1971, le nombre d'immigrants récents ayant l'anglais comme première langue officielle parlée est semblable en 2016 à celui qui a été observé en 1971, en baisse toutefois par rapport à 2006 et 2011 (voir la figure 6). Au cours des 25 dernières années, l'apport intercensitaire de l'immigration récente à la communauté d'expression anglaise du Québec est relativement stable, voire à la hausse, en fonction de la PLOP : il a varié entre 45 000 personnes et 55 000 personnes de 1991 à 2001, et entre 55 000 personnes et 65 000 personnes de 2006 à 2016.

LES MIGRATIONS INTERPROVINCIALES

La migration interprovinciale est un facteur qui, historiquement, a affecté négativement l'évolution démographique de la communauté d'expression anglaise du Québec. Entre 2011 et 2016, 22 000 personnes de langue maternelle anglaise se sont installées au Québec en provenance d'une autre province ou d'un territoire canadien. Toutefois, 32 200 personnes de langue maternelle anglaise ont quitté le Québec pour aller s'installer ailleurs au Canada, pour un solde migratoire négatif de -10 200 personnes. Ce solde migratoire annule pratiquement l'apport démographique de l'immigration internationale, alors que 11 000 immigrants récents de langue maternelle anglaise ont été dénombrés au Québec lors du Recensement de 2016.

D'un recensement à l'autre, le solde migratoire des personnes de langue maternelle anglaise du Québec est négatif (voir la figure 7). Les pertes migratoires sont toutefois beaucoup moins importantes depuis 2001 qu'elles l'étaient dans les années 1970. Entre 1976 et 1981, les pertes migratoires nettes avaient atteint -106 000 personnes de langue maternelle anglaise, expliquant en bonne partie la décroissance démographique observée à la figure 1.

Figure 7
Entrées, sorties et soldes migratoires interprovinciaux des personnes de langue maternelle anglaise, Québec, 1966 à 2016



Note : Les réponses multiples sont réparties également entre les catégories anglais, français et tierces.
Sources : Statistique Canada, recensements de la population de 1971, 1976, 1981, 1986, 1991, 1996, 2001, 2006, 2011 et 2016.

Les soldes migratoires interprovinciaux sont également négatifs pour la population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée. Entre 2011 et 2016, les pertes migratoires nettes s'élevaient à -23 500 personnes. Entre 2006 et 2011, elles étaient de -16 800 personnes. Le solde migratoire interprovincial a donc atténué l'apport de l'immigration internationale, qui restait cependant supérieure[9] (le Québec comptait 63 000 immigrants récents ayant l'anglais comme première langue officielle parlée en 2011, comparativement à 58 900 en 2016).

9. Il faut toutefois préciser que le solde migratoire représente la différence entre les entrées et les sorties sur la période, alors que les immigrants récents sont dénombrés par le recensement. Le recensement ne permet pas de mesurer l'émigration internationale.

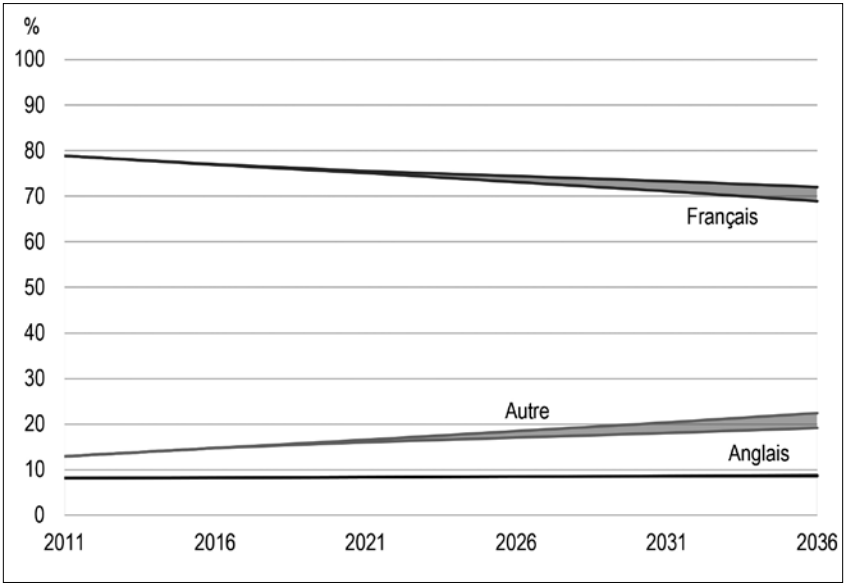
LES PROJECTIONS LINGUISTIQUES

Dans quelle mesure les tendances passées permettent-elles d'anticiper ce que pourrait être l'évolution future des groupes linguistiques ? À l'aide du modèle de microsimulation Demosim, Statistique Canada a réalisé des projections linguistiques pour le Canada à l'horizon 2011-2036 (Houle et Corbeil, 2017). L'exercice visait à projeter dans le temps, à partir des données ajustées de l'Enquête nationale auprès des ménages (ENM) de 2011, des variables linguistiques, en tenant compte de l'interaction de ces variables avec différentes variables sociodémographiques projetées simultanément, et en fonction de différents scénarios[10].

Les projections linguistiques diffusées par Statistique Canada (Houle et Corbeil, 2017) indiquent que la part relative que représente la population de langue maternelle anglaise au Québec pourrait croître lentement jusqu'en 2036, pour atteindre 8,8 % de la population du Québec (comparativement à 8,2 % en 2011), mais elle pourrait également diminuer légèrement (7,9 %) selon un autre scénario. Le poids relatif de la population de langue maternelle française devrait connaître un recul au profit de la population de langue maternelle tierce, selon différents scénarios[11] (voir la figure 8).

10. Il est important de préciser que ces projections reposent sur les tendances observées entre 2001, voire plus tôt dans certains cas, et 2011. Bien qu'elles aient été diffusées en 2017, elles ne tiennent pas compte des tendances observées entre 2011 et 2016.
11. Les scénarios illustrés sont le scénario de référence et ceux de faible et de forte immigration. Pour plus de détails concernant ces scénarios, voir le rapport de Houle et Corbeil, 2017.

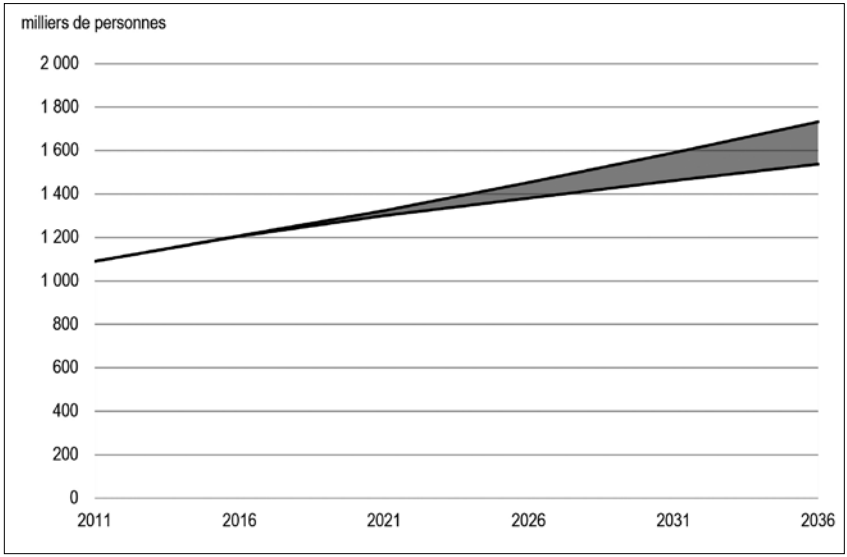
Figure 8
Population selon la langue maternelle, selon trois scénarios de projection, Québec, 2011 à 2036



Notes : La surface ombragée indique l'intervalle entre les valeurs minimale et maximale projetées par l'ensemble des scénarios considérés.
Les proportions de 2011 ont été calculées sur la base des effectifs ajustés pour le sous-dénombrement net.
Sources : Statistique Canada, Enquête nationale auprès des ménages de 2011, et Demosim, 2016.

La population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée pourrait atteindre au moins 1,5 million de personnes en 2036, selon le scénario le plus conservateur (scénario de faible immigration) (voir la figure 9).

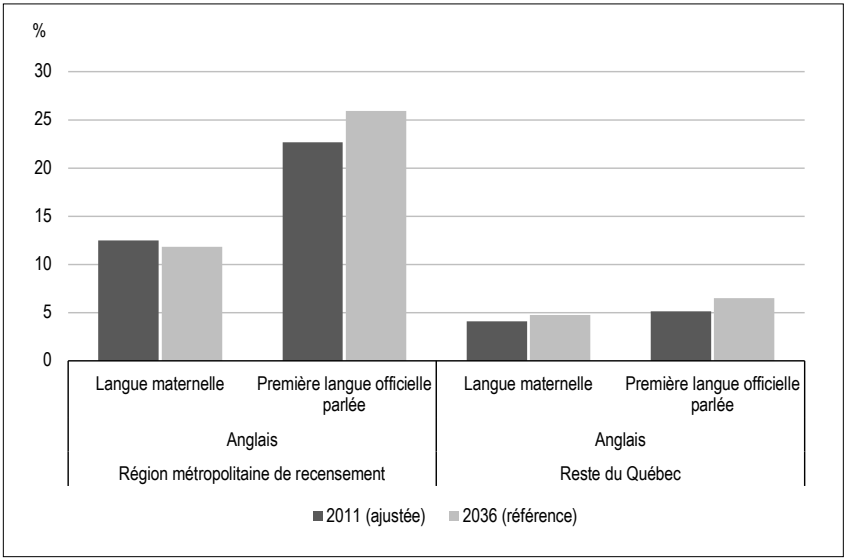
Figure 9
Effectif de population ayant l'anglais comme PLOP1, selon trois scénarios de projection, Québec et Canada hors Québec, 2011 à 2036



1. PLOP est l'acronyme pour «première langue officielle parlée».
Notes : La surface ombragée indique l'intervalle entre les valeurs minimale et maximale projetées par l'ensemble des scénarios considérés.
Les effectifs de 2011 ont été ajustés pour le sous-dénombrement net.
La catégorie «anglais et français» a été répartie également entre les catégories «anglais» et «français».
Sources : Statistique Canada, Enquête nationale auprès des ménages de 2011, et Demosim, 2016.

De façon plus spécifique, c'est à l'extérieur de la région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal que le poids démographique de la population de langue maternelle anglaise devrait croître, alors qu'il devrait diminuer à l'intérieur de la RMR. La population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée devrait quant à elle accroître son poids relatif autant à Montréal que dans le reste de la province.

Figure 10
Population ayant l'anglais comme langue maternelle ou comme PLOP selon trois scénarios de projection, région métropolitaine de recensement de Montréal et reste du Québec, 2011 et 2036



Notes : Le symbole |---| indique l'intervalle entre les valeurs minimale et maximale projetées par l'ensemble des scénarios considérés.
Les proportions de 2011 ont été calculées sur la base des effectifs ajustés pour le sous-dénombrement net.
La catégorie « anglais et français » a été répartie également entre les catégories « anglais » et « français ».
Sources : Statistique Canada, Enquête nationale auprès des ménages de 2011, et Demosim, 2016.

CONCLUSION

Les grandes tendances démographiques observées grâce aux données des recensements depuis 1951 laissent croire à un changement pour la communauté d'expression anglaise du Québec depuis 2001. En fait, les données témoignent de trois périodes dans l'évolution démographique de cette communauté au cours des 65 dernières années : une période de croissance jusqu'en 1971, une période de décroissance démographique de 1971 à 2001 et une période de stabilisation depuis 2001.

Au cours de la première période, qui va jusqu'en 1971, la population de langue maternelle anglaise est en forte croissance – à l'instar de la population québécoise dans son ensemble –, alors que son poids relatif au sein de la société québécoise diminue sensiblement, passant de 13,8 % en 1951 à 13,1 % en 1971.

À partir de ce moment, la croissance démographique s'arrête et la tendance se renverse : la population de langue maternelle anglaise du Québec connaît trois décennies de décroissance, et son poids relatif chute pour atteindre 8,3 % en 2001. Pendant cette période, la population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée connaît également une décroissance, mais essentiellement lors de la décennie 1971-1981 ; elle se stabilise par la suite. Son poids relatif, toutefois, décroît jusqu'en 2001.

À partir de 2001, la population ayant l'anglais comme première langue officielle parlée recommence à croître de façon régulière, et son poids relatif cesse de décroître, passant même de 12,9 % en 2001 à 13,7 % en 2016. La population de langue maternelle anglaise connaît également une légère croissance pour la première fois depuis les années 1960, et son poids relatif se stabilise.

La forte décroissance de la population d'expression anglaise dans les années 1970 coïncide avec d'importantes pertes migratoires dans les échanges avec les autres provinces et les territoires canadiens. Entre 1971 et 1981, plus de 225 000 personnes de langue maternelle anglaise ont quitté le Québec pour s'établir ailleurs au Canada, pour des pertes migratoires nettes de près de 150 000 personnes sur une décennie. Depuis les années 1980, c'est l'immigration internationale et la contribution de la population de langue maternelle tierce à la communauté d'expression anglaise du Québec qui ont permis une stabilisation, puis une croissance démographique qui fait en sorte, et fera vraisemblablement en sorte également dans l'avenir, qu'elle puisse maintenir et augmenter son poids relatif au sein de la société québécoise.

Bibliographie

Corbeil, J.-P., et R. Houle (2013). *Trajectoires linguistiques et langue d'usage public chez les allophones de la région métropolitaine de Montréal*. OQLF.

Houle, R., et J.-P. Corbeil (2017). *Projections linguistiques pour le Canada, 2011 à 2036* (catalogue nº 89-657-X2017001). Statistique Canada.

Lachapelle, R., et J. Henripin (1980). *La démolinguistique au Canada : évolution passée et prospective*. Institut de recherches politiques.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers : A history of English-speaking Quebec 1795-1980*. IQRC.

Termote, M. (2011). *Perspectives démolinguistiques du Québec et de la région de Montréal, 2006-2056.* OQLF (avec la collaboration de F. Payeur et N. Thibault).

MIGRATIONS INTERPROVINCIALES AU CANADA

QU'EN EST-IL DES « DEUX SOLITUDES » DE LANGUES OFFICIELLES CANADIENNES ?

Michel Paillé

RÉSUMÉ : Depuis les années 1976-1981, période marquée par un important déficit migratoire pour le Québec, les migrations interprovinciales au Canada ont suscité un vif intérêt, d'autant qu'elles touchent davantage les Anglo-Québécois. Bien que le retour du Parti québécois au pouvoir en 1994 et la tenue d'un deuxième référendum en 1995 n'aient pas engendré d'aussi importants départs, le questionnement sur les migrations interprovinciales s'est maintenu. Michel Paillé donne un aperçu général des migrations interprovinciales au Canada sur une période de 45 ans (1971-2016). Il montre qu'au cours de cette période huit provinces canadiennes ont connu un solde migratoire négatif au moins 3 années sur 5. Formant des grappes de provinces aux comportements similaires, il situe le Québec dans l'ensemble canadien. Enfin, pour faire le point sur les minorités de langues officielles – les anglophones au Québec, les francophones ailleurs –, Michel Paillé se penche sur les migrations entre le Québec et le reste du Canada selon la langue des migrants. Il profite de cet examen pour mettre à jour les paramètres servant à décrire « la dualité territoriale des groupes linguistiques » au Canada.

ABSTRACT : Since 1976-1981, a period marked by a significant migratory deficit in Quebec, there has been a great deal of interest in interprovincial migration in Canada, especially with regard to Anglo-Quebecers. Although the return of the Parti Québécois to power in 1994 and the holding of a second referendum in 1995 did not lead to departures of the same

amplitude, the question of interprovincial migration continued to be raised. Michel Paillé gives a general overview of interprovincial migration in Canada over a 45-year period (1971-2016). He shows that, during this period, eight Canadian provinces experienced a negative net migration for at least three years out of five. Forming clusters of provinces with similar behaviours, he situates Quebec in the Canadian whole. Finally, to make an overall assessment of official language minorities — Anglophones in Quebec, Francophones elsewhere — Michel Paillé looks at migration between Quebec and the rest of Canada according to the language of the migrants. This analysis allows the author to update the parameters used to describe the "territorial duality of linguistic groups" in Canada.

Depuis que de nombreux anglophones ont quitté le Québec peu après la victoire du Parti québécois en 1976, l'adoption de la *Charte de la langue française* en 1977 et l'intention de tenir un référendum sur l'indépendance politique du Québec (1980), les migrations entre le Québec et les autres parties du Canada font l'objet d'un grand intérêt (Baillargeon, 1986). Bien que le retour du Parti québécois au pouvoir en 1994 et la tenue d'un deuxième référendum en 1995 n'aient pas engendré d'aussi importants départs (Paillé, 2005), le questionnement sur les migrations interprovinciales s'est maintenu.

On cherche même à anticiper l'avenir. Radio-Canada (2013) a déjà rapporté, d'après un sondage d'EKOS Research, que « 42 % des personnes interrogées ont déclaré avoir envisagé de quitter la province » après l'élection d'un gouvernement péquiste, pourtant minoritaire, en 2012[1]. Cinq ans plus tard, le *Journal de Montréal* (2018) affirmait que « la moitié des jeunes anglophones du Québec estiment […] leurs relations avec les francophones […] conflictuelles […] au point où certains décident de quitter la province[2] ».

Notre intérêt pour ce sujet est venu d'une lecture critique d'une publication de l'Institut Fraser, une firme de recherches et de réflexions (*think tank*) basée à Vancouver[3]. Dans un très court ouvrage intitulé *La migration interprovinciale au Canada : les Québécois votent avec leurs pieds*, les trois

1. Nous tenterons de vérifier si les données confirment déjà cette hypothèse.
2. Faute de recul, il est trop tôt pour vérifier le bien-fondé de cette assertion.
3. Polyvalente, cette entreprise s'intéresse à la fiscalité, aux autochtones, aux ressources naturelles, à l'environnement, etc. Elle a des antennes à Toronto, Calgary et Montréal.

auteurs, Clemens, Labrie et Emes, tous économistes, ne se sont malheureusement pas prévalus d'une règle de l'Institut Fraser voulant que « [l]es études produites par l'Institut Fraser font l'objet d'un rigoureux processus d'évaluation par les pairs » (Clemens et collab., 2016, p. 31), en l'occurrence des démographes.

Nous postulons qu'une étude descriptive rigoureuse des mouvements migratoires interprovinciaux devait être faite selon les règles de la démographie afin d'éviter de donner une fausse perception des faits. Ce n'est qu'ultérieurement que l'on pourrait analyser les facteurs économiques, sociologiques, politiques ou autres, qui influencent différemment, d'une période quinquennale[4] aux suivantes, les comportements migratoires des habitants du Canada.

Nous donnerons un aperçu général des migrations interprovinciales au Canada sur une période de 45 ans (1971-2016). En tenant compte du poids démographique relatif des provinces et des territoires au sein du Canada, nous ferons une analyse des données, compilées annuellement[5], mais regroupées par périodes quinquennales. Formant des grappes de provinces aux comportements similaires, nous tenterons de situer le Québec dans l'ensemble canadien le plus objectivement possible.

Nous excluons de cette description factuelle deux dimensions pour des raisons opposées : d'une part, faire une analyse fouillée des données migratoires selon les provinces d'origine et de destination des personnes dépasserait largement le cadre d'un article[6] ; d'autre part, revenir sur l'effet des migrations intérieures relativement au vieillissement des populations provinciales est inutile parce que cela est fort peu perceptible[7].

Enfin, pour faire le point sur les minorités de langues officielles – les anglophones au Québec, les francophones ailleurs –, nous nous pencherons sur les migrations entre le Québec et le reste du Canada selon la langue des migrants. Nous profiterons de cet examen pour mettre à jour les

4. Les périodes quinquennales ont l'heur d'encadrer les cycles économiques courts tels le Kitchin (3 à 5 ans) et le Juglar (5 à 8 ans) ; voir Korotayev et Tsirel, 2010.
5. Ces données sont estimées d'après les allocations familiales (jusqu'en juin 1976) ou à partir des fichiers de l'Agence du revenu du Canada.
6. Outre que l'opuscule de l'Institut Fraser n'a pas considéré cet aspect, cette dimension des mouvements migratoires interprovinciaux est si vaste (10 provinces, 3 territoires, 9 périodes quinquennales) qu'il nous faudrait une monographie pour la couvrir. En témoigne notre monographie sur les migrations interrégionales au Québec (Paillé, 1999).
7. Rappelons que « la part relative des migrations intra canadiennes dans le vieillissement du Québec en 2011 n'aura été que de 2 % » (Paillé, 2016b).

paramètres servant à décrire « la dualité territoriale des groupes linguistiques » – d'où le concept des « deux solitudes » – au Canada.

APERÇU GÉNÉRAL DES MIGRATIONS INTERPROVINCIALES CANADIENNES

Perceptions des mouvements migratoires

Postulant que la « migration […] peut constituer un indicateur efficace du succès ou de l'échec que connaît un territoire », l'Institut Fraser voit dans les migrations interprovinciales canadiennes une illustration du modèle type « répulsion / attraction » (*push-pull*) :

- répulsion : « les territoires qui perdent systématiquement des personnes au profit d'un autre territoire peuvent indiquer quelles sont les politiques à éviter » ;
- attraction : « [l]es territoires qui attirent les personnes provenant d'un autre endroit peuvent fournir des enseignements positifs sur ce qui fait leur réussite » (Clemens et collab., 2016).

Dans leur opuscule, les auteurs constatent que le Québec a été la seule province du pays à inscrire un déficit migratoire chaque année entre 1971 et 2014 inclusivement. S'inspirant de la pensée de Charles Tiebout (1956), ils en concluent que le Québec est la province canadienne la moins attrayante de tout le Canada (Clemens et collab., 2016).

Selon Tiebout (1956), « le consommateur-électeur s'établira dans la communauté dont le gouvernement local satisfera le mieux ses besoins » (p. 418, traduction de l'auteur). C'est ainsi que les résidents d'une grande ville « voteront avec leurs pieds » en migrant dans les banlieues où le coût de la vie est plus bas[8]. Des économistes de l'Institut Fraser ont élargi aux provinces canadiennes le modèle urbain de Tiebout : si quitter une ville pour sa banlieue c'est « voter avec ses pieds », partir d'une province ou d'un territoire canadien pour s'établir ailleurs serait en faire autant (Paillé, 2016a).

8. Selon Shaxson (2015), Tiebout aurait élaboré ce modèle à la blague. Mentionnons que, lors de nos études aux universités de Montréal et de Pennsylvanie (début des années 1970), il n'a jamais été question de Charles Tiebout dans l'analyse des migrations.

Cette étude décrit le « contexte économique [du Québec jugé] depuis longtemps au bas du classement canadien ». Il s'agit du « taux de chômage […] du revenu par habitant […] de la lourdeur du fardeau fiscal […] de l'endettement public » (Clemens et Labrie, 2016)[9]. De plus, elle passe sous silence une importante différence entre l'étalement urbain et les migrations interprovinciales : alors que l'on peut s'installer en banlieue sans changer d'emploi, c'est plutôt l'exception en changeant de province[10].

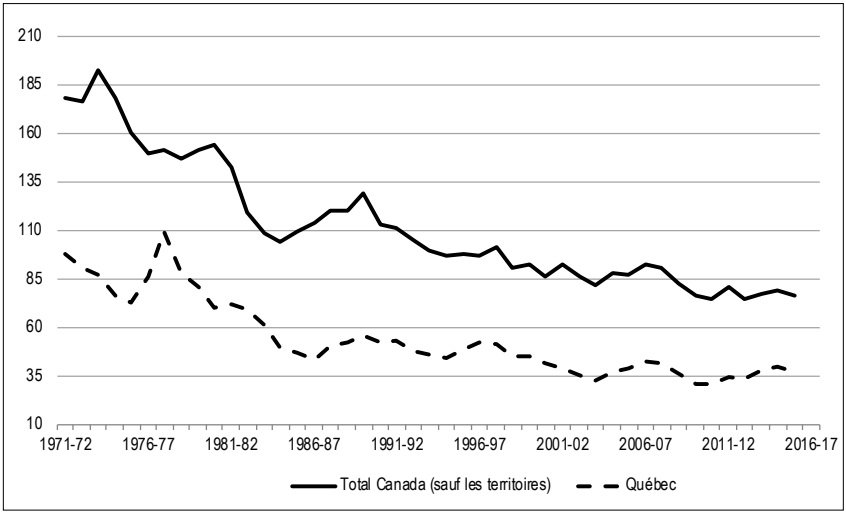
Un phénomène en régression, mais généralement négatif

Entre 1971-1972 et 2015-2016, plus de 14 millions de personnes ont changé de province ou de territoire de résidence, pour une moyenne annuelle de près de 313 000 en 45 ans. Un sommet a été observé en 1973-1974 avec plus de 437 500 migrants interprovinciaux – sommet de 40 % supérieur à la moyenne –, alors que le minimum de 257 100 personnes – pour un creux de 18 % inférieur à la moyenne – caractérise l'année 2010-2011[11].

La figure 1 illustre très bien une tendance lourde : au Canada, les migrations interprovinciales ont été de moins en moins importantes au cours du quasi demi-siècle considéré (ligne pleine du haut). En effet, dans l'ensemble du Canada, le taux de migration intérieure pour 10 000 habitants a globalement diminué à travers le temps. Supérieur à 175 personnes pour 10 000 habitants en début de période (1971-1976), il est, depuis quelques années, inférieur à 80 pour 10 000.

9. Ces facteurs ne sont qu'énumérés ; aucune démonstration n'est faite.
10. Ce serait possible dans la région d'Ottawa-Gatineau.
11. Ces données traitent de tous les déplacements interprovinciaux ou interterritoriaux, qu'il s'agisse d'une première migration, d'une seconde ou d'une migration de retour. Les migrations sont comptées, et non les personnes, lesquelles peuvent être impliquées plus d'une fois.

Figure 1
Taux de migrations interprovinciales (10 000 habitants), Canada, Québec, 1971-72 à 2015-16



Dès la fin des années 1970, le taux de migrations interprovinciales tourne autour de 150 pour 10 000 ; au milieu des années 1990, il fluctue aux environs de 100 immigrants pour 10 000 résidents du Canada. On peut également observer une chute relativement rapide entre 1980 et 1984 alors qu'il perd 50 points en cinq ans (de 154 à 104) ; une récupération partielle suit entre 1984 et 1989, année où il atteint 129 pour 10 000. Enfin, 1997 fut la dernière année où il a dépassé 100 migrants pour 10 000 de population.

Le Québec ne fait pas exception à cette observation générale. Comme le montre également la figure 1, la ligne inférieure (Québec) suit la tendance à la baisse de la ligne supérieure pour l'ensemble du Canada, observation confirmée par la figure 7 de l'étude de l'Institut Fraser[12].

Outre que les migrations interprovinciales sont en régression depuis plusieurs décennies, elles ont été généralement négatives. En effet, les soldes migratoires annuels des dix provinces canadiennes[13] sur une période de

12. Cette figure montre une tendance généralisée à la baisse des migrations sortantes des trois provinces les plus populeuses du Canada.
13. L'ajout des données portant sur les trois territoires ne modifie pas ce portrait général. À partir de 1991-1992, les données distinguent le territoire du Nunavut de celui des Territoires du Nord-Ouest.

45 ans, conduit à 450 informations, dont 290 sont négatives (un peu plus de 64 %)[14].

Ce constat général indique déjà qu'une majorité de provinces ont été perdantes au profit de quelques-unes seulement.

Migrations et poids démographique

D'aucuns pourraient penser spontanément que plus une province est peuplée, plus sa contribution relative aux migrations interprovinciales est élevée. Or, comme le Québec et l'Ontario forment à elles seules 62 % de la population canadienne au milieu de la période (1993), on pourrait en déduire que ce sont ces deux provinces qui échangent le plus grand nombre de migrants avec le reste du Canada et entre elles également. Analysant la situation des années 2000, Simon Langlois (2013) révèle que les Québécois ont migré surtout en Ontario[15], recevant à son tour la plupart des Ontariens[16] qui ont changé de province de résidence.

Or, les deux provinces les plus populeuses du Canada sont les deux seules dont l'importance dans les mouvements migratoires intérieurs du pays ne dépasse jamais celle de leur population respective. Comptant pour plus de 37 % de la population canadienne (1993), l'Ontario n'a contribué aux migrations interprovinciales que dans une proportion d'à peine plus de 24 %. Il en est de même pour le Québec : il compte pour 25 % de la population du Canada en 1993 et sa participation aux migrations intérieures n'atteint pas 12 %. Ainsi, tant pour l'Ontario que pour le Québec, une différence négative de 13 points sépare leurs contributions aux migrations interprovinciales de leur poids respectif dans la population canadienne.

L'observation de Langlois reste cependant vraie en nombres absolus. Toutefois, si le Québec et l'Ontario avaient contribué, au cours des années 2000, aux migrations interprovinciales selon leur importance relative au sein de la population canadienne, elles auraient respectivement perdu 380 000 et 392 000 résidents de plus en faveur du reste du Canada[17].

14. À l'échelle du Canada, la somme des migrations entre provinces et territoires donne un solde nul – les « entrants » (immigrants) sont toujours égaux aux « sortants » (émigrants).
15. Entre 59 % (2009) et 67 % (2004) des départs.
16. Entre 54 % (2008) et 72 % (2001) des départs.
17. Ces pertes supplémentaires hypothétiques incluent, parmi les provinces de destination, l'Ontario pour le Québec, et le Québec pour l'Ontario.

Ces différences négatives moyennes pour une période de 45 ans sont le fait de chacune des neuf périodes quinquennales. La représentation moindre de l'Ontario dans les migrations interprovinciales a oscillé entre un minimum de -9,4 points (1976-1981) et un maximum de -16,6 points (1996-2001). Dans le cas du Québec, les fluctuations ont été moins importantes avec un minimum de -11,6 et un maximum de -14,8 points en 1976-1981 et 1986-1991 respectivement.

TABLEAU 1
Poids (%) des migrations interprovinciales et interterritoriales au Canada eu égard à la population, 1971-1976 à 2011-2016

Province / territoire	Poids (%) dans la population en mi-période (1993)	Poids (%) dans les migrations interprovinciales	Différence en points
Terre-Neuve-et-Labrador	2,0	3,6	1,7
Île-du-Prince-Édouard	0,5	1,0	0,5
Nouvelle-Écosse	3,2	5,8	2,6
Nouveau-Brunswick	2,6	4,4	1,8
Québec	25,0	11,9	-13,1
Ontario	37,2	24,2	-13,0
Manitoba	4,0	6,9	3,0
Saskatchewan	3,6	7,2	3,7
Alberta	9,5	18,1	8,5
Colombie-Britannique	12,1	14,9	2,8
Territoires	0,3	1,9	1,6
Sous-totaux :	0,0	0,0	
Québec + Ontario	62,3	36,2	-26,1
Autres	37,7	63,8	26,1
Total	**100,0**	**100,0**	**0,0**

Sources : Statistique Canada, migrations (2018b), population (2018a).

De ce constat général, il s'ensuit que les huit autres provinces et les trois territoires ont participé plus fortement aux mouvements migratoires intérieurs du Canada relativement à leurs poids dans la population canadienne. Ce sont surtout les quatre provinces de l'Ouest qui ont contribué aux migrations interprovinciales dans une proportion plus

large que leurs poids démographiques. Dans l'ordre, viennent, en tête, l'Alberta (+8,5 points), la Saskatchewan (+3,7), le Manitoba (+3) et la Colombie-Britannique (+2,8). Dans l'est du pays, seule la Nouvelle-Écosse, avec une contribution excédentaire de +2,6 points, a pu talonner la Colombie-Britannique.

SITUER LE QUÉBEC DANS L'ENSEMBLE CANADIEN

Le tableau 1 situe tout de même l'Ontario en tête du classement pour sa contribution relative aux migrations interprovinciales et interterritoriales. Avec 24,2 %, l'Ontario devance en effet l'Alberta et la Colombie-Britannique, dont la contribution relative aux migrations intérieures durant ces 45 années a été de 18,1 % et 14,9 % respectivement. Le Québec suit en quatrième place avec 11,9 %, devançant la Saskatchewan (7,2 %), le Manitoba (6,9 %) et la Nouvelle-Écosse (5,8 %).

L'analyse des soldes migratoires par province (et territoires) et par périodes quinquennales fait voir des aspects que l'on ne verrait pas autrement. En effet, le tableau 2 montre que, depuis le lustre 1976-1981, la plupart des provinces ont inscrit un solde négatif. Plus précisément, notons que, depuis le milieu des années 1990, sept ou huit provinces (incluant les territoires) ont connu plus de départs que d'entrées, pour un déficit généralisé.

De plus, on note une opposition très nette entre la Colombie-Britannique et l'Alberta, d'une part, et tout le reste du Canada, d'autre part. Les premières ont des soldes généralement positifs, alors que les soldes sont négatifs dans tout le reste du Canada. Si la Colombie-Britannique n'a été perdante que lors du lustre 1996-2001, le bilan des migrations de l'Alberta a été négatif durant les années 1980[18].

18. Ce constat nous permet de vérifier que l'incitation d'Horace Greeley (1811-1872) tient toujours. Cet éditeur américain conseillait aux jeunes d'aller vers l'Ouest (*Go West, young man*). Ainsi, il y aurait encore au Canada une tendance continentale marquée à migrer vers l'Ouest.

Provinces généralement déficitaires

Dans le cas des provinces et territoires qui ont subi des pertes, le tableau 2 fait voir ce qui suit à propos de l'Ontario et de deux provinces maritimes :

- les trois dernières périodes quinquennales montrent des déficits migratoires allant en s'accentuant dans le cas de l'Île-du-Prince-Édouard ;
- contrairement à ce que l'on pourrait penser de la plus importante province du Canada, l'Ontario compte six périodes quinquennales déficitaires, plus particulièrement « au cours de la période s'échelonnant de 2003-2004 à 2014-2015 » (Clemens et collab., 2016)[19] ;
- déficitaire sept lustres sur neuf, le solde migratoire négatif de la Nouvelle-Écosse s'accentue depuis 1986-1991.

En outre, les données du tableau 2 indiquent des pertes durant huit périodes quinquennales sur neuf pour trois provinces, de même que les territoires. Le Nouveau-Brunswick et l'ensemble des territoires ont en commun un solde positif entre 1971 et 1976, suivi d'un solde négatif pour les huit lustres suivants. Par contre, l'inverse s'est produit en Saskatchewan et à Terre-Neuve-et-Labrador, car, dans leurs cas, la période quinquennale positive est très récente.

Enfin, restent les provinces de Québec et du Manitoba, déficitaires durant les neuf périodes quinquennales, voire à chacune des 45 années examinées pour le Québec, et durant 43 ans pour le Manitoba.

19. La situation s'est inversée en 2015-2016 avec un excédent de plus de 9 000 personnes.

TABLEAU 2
Solde migratoire interprovincial et interterritoriale, Canada, provinces et territoires, par période quinquennale (1971-1976 à 2011-2016)

Province / Territoire (1)	1971-1976	1976-1981	1981-1986	1986-1991	1991-1996	1996-2001	2001-2006	2006-2011	2011-2016	N (2)
T.N.L	-2 000	-19 000	-15 100	-13 400	-24 100	-32 100	-15 100	-1 100	1 700	8
I.P.É	3 700	-800	800	-100	2 000	200	-400	-1 800	-3 100	5
N.-Écosse	11 300	-7 100	6 900	-1 800	-5 500	-6 400	-7 200	-6 100	-10 500	7
N.-Brunswick	16 700	-10 400	-100	-3 500	-3 500	-8 400	-8 400	-3 400	-12 500	8
Québec	-77 700	-156 500	-81 300	-39 000	-51 300	-69 000	-21 400	-40 000	-58 900	9
Ontario	-41 500	-57 800	121 800	70 000	-40 300	68 900	-29 600	-59 100	-38 700	6
Manitoba	-27 100	-42 200	-2 600	-35 800	-24 600	-21 000	-24 900	-18 200	-27 600	9
Saskatchewan	-40 000	-9 700	-3 000	-65 800	-26 100	-25 400	-35 100	11 400	-8 400	8
Alberta	62 300	186 400	-31 700	-40 200	7 300	137 700	129 000	67 500	108 100	2
C.-Britannique	91 400	122 600	7 400	132 200	167 300	-37 500	15 300	51 800	51 800	1
Territoires	2 800	-5 400	-3 100	-2 600	-1 200	-6 900	-2 200	-1 000	-1 900	8
N (2)	5	8	6	8	7	7	8	7	7	

Sources : Statistique Canada, 2018b.
Notes : (1) T.N.L. : Terre-Neuve-et-Labrador, I.P.É. : Île-du-Prince-Édouard, N.-Écosse : Nouvelle-Écosse, N.-Brunswick : Nouveau-Brunswick, C.-Britannique : Colombie-Britannique. (2) : N : nombre de provinces (à l'exclusion des Territoires pour les périodes quinquennales) ou de lustres si le solde est négatif.

Le Québec parmi les provinces déficitaires

L'analyse des données sur les migrations interprovinciales canadiennes invite à comparer le Québec à six provinces déficitaires pour l'ensemble de la période étudiée. Sont exclus de cette comparaison, vu leurs petites tailles démographiques, l'Île-du-Prince-Édouard et les territoires.

Pour y voir clair plus facilement, nous avons comparé le Québec à deux grappes de trois provinces. D'abord, nous avons retenu les trois provinces dont les soldes, exprimés par 10 000 de population, sont moins prononcés que celui du Québec ; il s'agit de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Ensuite, nous avons fait la comparaison avec les trois provinces qui ont connu des soldes négatifs plus importants, soit Terre-Neuve-et-Labrador, le Manitoba et la Saskatchewan.

Premier groupe

D'emblée, on peut distinguer au tableau 2 deux périodes : alors que les 25 premières années (1971-1996) placent le Québec en tête par l'importance de son déficit migratoire, les 20 dernières années (1996-2016) le classent en deuxième, voire à la troisième place.

Lors de trois lustres sur quatre, c'est le Nouveau-Brunswick qui affiche le solde négatif pour 10 000 habitants le plus important. Deux fois, cette province est accompagnée par la Nouvelle-Écosse, repoussant ainsi le Québec en troisième place. Remarquons que c'est en 2006-2011 que l'on constate les différences déficitaires les moins prononcées : 20 points seulement séparent le minimum (Nouveau-Brunswick avec 44,9 pour 10 000) du maximum (Nouvelle-Écosse avec 64,9).

Deuxième groupe

Au cours des trois premiers lustres où le déficit migratoire du Québec est plus grand que 100 personnes pour 10 000 habitants, une ou deux autres provinces inscrivent des pertes nettes plus importantes selon le tableau 2. Ainsi, la Saskatchewan, Terre-Neuve-et-Labrador et le Manitoba prennent tour à tour la première place à cet égard. Dans le cas particulier de la période quinquennale 1976-1981, le maximum déficitaire québécois est supplanté à la fois par le Manitoba et Terre-Neuve-et-Labrador.

Viennent ensuite les quatre lustres allant de 1986-1991 à 2001-2006 inclusivement où le solde migratoire net du Québec est le seul en deçà de -100 personnes pour 10 000 de population. Au cours de ces périodes pourtant marquées par le retour du Parti québécois au pouvoir (1994), par le second référendum (1995) et par quelques autres actions politiques marquantes du gouvernement fédéral[20], le Québec se classe, de loin, en quatrième place par la taille de son déficit migratoire interprovincial.

Le Québec parmi 7 provinces

En comparant globalement le Québec aux six autres provinces déficitaires, on constate que quatre d'entre elles ont connu un déficit migratoire plus grand que celui du Québec à chacun des quatre derniers lustres (1996-2001 à 2011-2018). En outre, le lustre 2001-2006 compte une cinquième province déficitaire[21].

En 1986-1991 et 1991-1996, le Québec s'est classé au 4e rang parmi ces sept provinces en ce qui a trait aux déficits migratoires interprovinciaux. Trois provinces ont donc inscrit des pertes nettes relatives à l'importance de leurs populations plus grandes que le Québec.

La figure 1 montre que, de 2011-2012 à 2016-2017, le taux des migrations interprovinciales du Québec a légèrement augmenté pour remonter au-dessus de 35 pour 10 000, alors que celui de l'ensemble du Canada a fléchi en deçà de 85 pour 10 000 habitants. Malgré ce constat, il n'en demeure pas moins que le taux pour tout le Canada est plus de deux fois plus élevé que celui du Québec.

L'analyse des données du tableau 2 nous permet de vérifier les résultats de l'enquête d'EKOS Research (Radio-Canada, 2013) sur les migrations des Québécois vers le reste du Canada après l'élection du gouvernement péquiste de Pauline Marois en 2012. Au cours du lustre 2011-2016, le Québec a perdu 58 900 résidents nets en faveur des autres provinces, soit 47 % de plus en comparaison des pertes nettes de la période quinquennale précédente (-40 000).

20. Mentionnons l'Accord du lac Meech (1987) suivi de son échec (1990), l'Accord de Charlottetown suivi de son échec (1992). Les années 1996 à 2004 ont été marquées par le Programme de commandites et la *Loi sur la clarté référendaire* (2000).
21. Notons l'exception ontarienne avec un solde négatif inférieur (-24,2 pour 10 000) à celui du Québec (-28,6).

À première vue, EKOS Research aurait donc vu juste si l'on fait porter l'augmentation du déficit migratoire du Québec vers le reste du Canada à la seule élection d'un gouvernement péquiste minoritaire n'ayant duré que 19 mois. Mais cette hypothèse est difficile à soutenir en comparant avec la décennie 1990-2000.

En effet, les pertes migratoires du lustre 2011-2016, bien qu'elles soient en hausse par rapport à la période quinquennale précédente (de -40 000 à -58 900), ont été inférieures aux pertes nettes moyennes (-60 150) de la décennie 1990-2000 pourtant marquée par l'élection du gouvernement péquiste de Jacques Parizeau en 1994, suivie par un référendum quasi gagnant en 1995.

En somme, malgré des différences politiques très contrastées entre les années 1990, d'une part, et la période quinquennale 2011-2016 d'autre part, le solde migratoire du Québec avec le reste du Canada s'est avéré à peu près semblable. Ensemble, ces deux périodes n'ont à peu près rien de commun avec le lustre 1976-1981 où le déficit migratoire du Québec a atteint un maximum de -156 500, soit 2,3 fois plus que le déficit moyen des années 1990, et 2,7 fois plus qu'en 2011-2016.

* * *

Voilà pour les migrations au sein du Canada depuis les années 1970. Contrairement au bilan général élaboré par l'Institut Fraser, force est de réaliser qu'il s'agit là d'un sujet plus complexe qu'il peut paraître à première vue. Mais qu'en est-il de la dimension linguistique de ces mouvements migratoires et de leurs effets sur les minorités de langues officielles canadiennes, en particulier sur la minorité anglophone du Québec ?

LES MIGRATIONS DE LA MINORITÉ ANGLOPHONE DU QUÉBEC

Nous avons fait remarquer en introduction que le départ de nombreux anglophones du Québec à la fin des années 1970 a coïncidé avec l'arrivée au pouvoir du Parti québécois (1976), l'adoption de la loi 101 (1977) et l'intention gouvernementale de tenir un référendum sur la souveraineté du Québec (1980). D'aucuns y ont vu une relation de cause à effet.

Même encore aujourd'hui, les mouvements migratoires des Anglo-Québécois vers le Canada anglais sont devenus l'indice premier de toute évaluation de leur avenir. Les données du tableau 3 permettent de faire le point sur les migrations entre le Québec et les autres parties du Canada concernant la minorité anglophone. Ce tableau discerne dix périodes quinquennales de 1966-1971 à 2011-2016, dont neuf pour lesquelles des données comparables existent.

Déficits migratoires des Anglo-Québécois selon les recensements

D'emblée, constatons que la communauté anglophone du Québec avait déjà perdu plus de 104 000 membres dans ses échanges migratoires avec le Canada hors Québec au cours des dix années qui ont précédé l'arrivée du premier gouvernement souverainiste. Ces années-là (1966-1976) ont été marquées par deux lois linguistiques diamétralement opposées.

Bien qu'il soit devenu *Loi pour promouvoir la langue française au Québec*, le projet de loi 69 de 1968 – présenté par le dernier gouvernement de l'Union nationale – consacrait la liberté de choix de la langue d'enseignement tant favorable à l'anglais.

À l'opposé du projet de loi 69, la *Loi sur la langue officielle* – communément appelée loi 22 –, votée en 1974 par un gouvernement libéral, s'est avérée la première loi linguistique d'ordre général. Déclarant le français langue officielle du Québec, elle intervenait dans les milieux de travail, dans le monde des affaires, dans l'admissibilité des enfants dans les écoles de langue anglaise, etc.

TABLEAU 3
Migrations entre le Québec et le reste du Canada, personnes de langue maternelle anglaise, âgées de 5 ans et plus en fin de prériodes, 1966-19771 à 2001-2006

Périodes	Sortants	Entrants	Soldes
1966-1971	99 100	46 900	-52 200
1971-1976	94 100	41 900	-52 200
1976-1981	131 500	25 200	-106 300
1981-1986	70 600	29 000	-41 600
1986-1991	53 400	31 500	-21 900
1991-1996	51 100	26 600	-24 500
1996-2001	53 300	24 100	-29 300
2001-2006	34 100	26 100	-8 000
2006-2011	d.n.d.	d.n.d.	d.n.d.
2011-2016	33 800	22 800	-11 000

Source : Statistique Canada, divers recensements.
Note : d.n.d. : données non disponibles, le questionnaire détaillé du recensement ayant été remplacé par une enquête facultative.

Au cours de la période quinquennale 1981-1986, la communauté anglophone du Québec a été marquée par un déficit migratoire de 41 600 personnes. Il s'agit là d'une réduction de 60 % du solde migratoire de cette communauté, en comparaison à celui du lustre précédent. Cet important recul coïncide avec les effets combinés de la réélection du Parti québécois en 1981 et les premiers jugements allant à l'encontre de la *Charte de la langue française*, notamment en matière de langue d'enseignement (Poirier, 2016).

À partir du milieu des années 1980 et jusqu'à la fin du XX^{e} siècle, le déficit migratoire de la population anglophone du Québec a été réduit en moyenne à 25 000 personnes par période quinquennale. Comme nous l'avons noté plus haut, le référendum de 1995 sur le projet d'indépendance du Québec – consultation populaire qui a presque réussi – n'a pas eu d'effets quantitatifs nettement perceptibles sur ces pertes migratoires.

Enfin, depuis les débuts du XXI^{e} siècle, les pertes migratoires anglophones par lustre se sont estompées. Rien n'est en vue qui permettrait d'anticiper un renversement de tendance ayant des effets délétères sur la minorité anglophone du Québec.

Évolution de la minorité anglophone

Il n'en demeure pas moins que les pertes migratoires du Québec ont eu pour conséquence l'affaiblissement démographique de la minorité anglophone. Dans « L'avenir démographique des anglophones du Québec », Marc Termote (1997) avait prévu ce qui suit :

> après une phase de décroissance d'abord très rapide (entre 1971 et 1981), ensuite ralentie (entre 1981 et 1991), son effectif devrait se stabiliser au cours des deux décennies suivantes (1991-2011), et connaître même une très légère augmentation (p. 89).

De fait, d'après des tableaux que nous avons colligés pour l'Office québécois de la langue française (Paillé, 2008), la population anglophone du Québec (selon la langue maternelle) a perdu 20,6 % de ses effectifs entre 1971 et 1991, puis a subi un recul de 5,6 % entre 1991 et 2001. Par contre, entre 2001 et 2006, une augmentation de 5,5 % a été observée. Comme le montre le tableau 4, en passant de 790 000 à 660 000 personnes, la communauté anglophone du Québec définie selon la langue maternelle a globalement perdu 130 000 membres entre 1971 et 2016, et beaucoup moins selon la langue parlée (20 000).

Cependant, il n'y a pas que les migrations interprovinciales pour expliquer un tel recul. En effet, il fut un temps où « [l]a très faible fécondité des Québécoises affect[ait] surtout les anglophones » (Paillé, 1984). Mais, plus important encore, la politique linguistique amène de plus en plus de personnes de langues maternelles tierces à faire du français leur langue au foyer, une tendance qui devrait se poursuivre. Étant donné que l'anglais attire toujours les personnes de langues tierces dans une plus large proportion que son poids démographique, la minorité anglophone est susceptible de perdre cet avantage à mesure que le français progresse (Paillé, 2011).

TABLEAU 4
Population (en milliers) selon la langue maternelle et la langue prlée à la maison, Québec, Canada hors Québec, Canada, 1971 et 2016

ÉPOQUES / LANGUES	QUÉBEC		HORS QUÉBEC		CANADA
	N	%	N	%	N
1971					
De langue maternelle française	4 867	84	926	16	5 794
Parlant le français à la maison	4 870	88	676	12	5 546
De langue maternelle anglaise	789	6	12 185	94	12974
Parlant l'anglais à la maison	888	6	13558	94	14 446
2016					
De langue maternelle française	6 300	87	950	13	7250
Parlant le français à la maison	6 500	92	560	8	7060
De langue maternelle anglaise	660	3	19 220	97	19880
Parlant l'anglais à la maison	870	4	22 100	96	22 970

Sources : 1971 : Lachapelle et Henripin (1980) ; 2016 : Statistique Canada (2018c).

Dualité linguistique territoriale au Canada

Dans leur analyse démolinguistique du Canada pour la période 1931-1976, Lachapelle et Henripin (1980) ont fait remarquer, à l'instar de Maheu dix ans avant eux (1970), que « le groupe français se concentr[ait] de plus en plus au Québec, tandis que le groupe anglais se rassembl[ait] toujours plus dans le reste du Canada » (p. 34). Ils ont en effet observé que la proportion des Canadiens de langue maternelle française demeurant au Québec avait augmenté, passant de 80,9 % à 84,8 % entre 1931 et 1976. Dans le cas des personnes de langue maternelle anglaise, leur concentration dans les autres provinces et territoires canadiens s'était accrue, passant de 92,7 % à 94,4 %.

Ce phénomène a été appelé « dualité territoriale des groupes linguistiques ». Il s'explique par un ensemble de facteurs démographiques et de comportements linguistiques, notamment les mouvements migratoires au sein du Canada et les substitutions linguistiques.

Le tableau 4 met à jour les données relativement à ce concept de « dualité territoriale ». Au recensement de 1971, 84 % des Canadiens de langue maternelle française demeuraient au Québec, ce qui laissait 16 % pour le reste du Canada. Quarante-cinq ans plus tard, le recensement de

2016 indiquait que la proportion avait augmenté de trois points (atteignant 87 %), réduisant ainsi à 13 % le poids des francophones du Canada domiciliés hors Québec.

TABLEAU 5
Évolution de la population (en %) selon la langue maternelle et la langue parlée le plus souvent à la maison, Québec, Canada hors Québec, Canada, de 1971 à 2016

GROUPES LINGUISTIQUES / LANGUES	QUÉBEC	HORS QUÉBEC	CANADA
Francophones			
Langue maternelle	29	3	25
Langue parlée le plus souvent	33	-17	27
Anglophones			
Langue maternelle	-16	58	53
Langue parlée le plus souvent	-2	63	59

Source : calculs effectués à partir des nombres absolus du tableau 4.

La dualité linguistique territoriale canadienne observée il y a une cinquantaine d'années s'est implacablement poursuivie malgré les fluctuations des migrations interprovinciales. Comme le montre le tableau 5, alors que les majorités linguistiques ont augmenté de 58 % dans le cas des anglophones hors Québec et de 29 % pour ce qui est des francophones du Québec, les minorités se sont comportées bien différemment.

En effet, si la minorité de langue maternelle anglaise du Québec a connu un recul de 16 % de ses effectifs, les minorités de langue maternelle française hors Québec par contre ont augmenté de 2 %. Cependant, le portrait de ces minorités change d'aspect si l'on considère les langues parlées le plus souvent à la maison : dans le cas des Anglo-Québécois, les pertes de 16 % sont réduites à 2 % seulement ; pour ce qui est des minorités de langue française hors Québec, la faible croissance de 2 % selon la langue maternelle se transforme en un recul de -18 % selon la langue parlée à la maison.

CONCLUSION

Les migrations interprovinciales

D'emblée, l'analyse des données statistiques annuelles portant sur les migrations interprovinciales et interterritoriales canadiennes montre que les habitants du Canada se sont déplacés de moins en moins depuis les années 1970. Or, le Québec ne fait pas exception à cette observation

générale (figure 1) que l'opuscule de Clemens et ses collaborateurs (2016) publié par l'Institut Fraser illustre par une figure (figure 7).

D'ailleurs, le Québec et l'Ontario sont les deux seules provinces canadiennes qui ont participé aux mouvements migratoires internes en deçà de leur importance démographique au sein du Canada (tableau 1). Comptant pour 62 % de la population canadienne au milieu de la période considérée (1993), ces deux provinces centrales n'ont participé aux migrations internes que dans une proportion de 36 %.

Malgré ce constat, Simon Langlois a tout de même noté qu'au cours des années 2000 le Québec et l'Ontario ont d'abord et avant tout « échangé » leurs « sortants » respectifs. Cependant, si la contribution globale de ces deux provinces avait été proportionnelle à leur poids dans la population canadienne, chacune des deux provinces centrales du pays aurait assisté au départ de près de 400 000 résidents supplémentaires.

Profitant largement d'une tendance séculaire nord-américaine d'une croissance démographique favorable à l'ouest du continent, l'Alberta et la Colombie-Britannique sont les deux seules provinces à avoir obtenu un solde migratoire interprovincial positif pour l'ensemble des 45 années considérées. Elles viennent en tête par l'importance de leur contribution aux migrations interprovinciales avec 18 % et 15 % des migrations respectivement.

L'analyse par période quinquennale a fait voir qu'à partir du milieu des années 1980 on compte sept ou huit provinces déficitaires par lustre. Parmi ces provinces déficitaires, le Québec se classe au centre plutôt qu'à la remorque des autres provinces comme l'Institut Fraser le laisse entendre. Si, d'une part, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario ont connu des soldes négatifs moindres, la Saskatchewan, le Manitoba et Terre-Neuve-et-Labrador ont inscrit, pour leur part, des taux négatifs plus élevés que ceux du Québec.

La communauté anglophone du Québec

Le très important déficit migratoire du Québec de la période quinquennale 1976-1981 a très fortement marqué les esprits. Associé à l'élection d'un premier gouvernement sécessionniste en 1976, à l'adoption de la *Charte de la langue française* en 1977 et au référendum de 1980, le déficit migratoire du Québec de cette époque a placé la seule province majoritairement francophone sous les feux de la rampe.

Comme ce déficit a été le fait principalement de la minorité anglophone (pertes nettes de plus de 106 000 personnes entre 1976 et 1981), médias, maisons de sondages, associations, etc., cherchent périodiquement à prévoir le prochain « exode » vers l'Ontario et l'ouest du Canada. Pourtant, les données statistiques depuis le milieu des années 1980 (tableau 3) ne devraient pas inciter à de telles inquiétudes.

Voir dans le projet souverainiste et les lois linguistiques québécoises les facteurs premiers pour expliquer les pertes migratoires nettes des anglophones nous apparaît à la fois beaucoup trop sommaire et incongru. Non seulement les motifs qui poussent à partir – ou qui appellent à migrer ailleurs au Canada – sont très variés, mais encore faudrait-il expliquer pourquoi des pertes nettes de plus de 104 000 anglophones entre 1966 et 1976 ont précédé l'élection d'un premier gouvernement souverainiste en 1976.

Par ailleurs, les années 1990 marquées par un référendum sur la sécession du Québec en 1995, référendum pourtant presque gagnant, n'ont pas entraîné d'exode. Bien au contraire, les déficits nets quinquennaux de 24 500 et de 29 300 de cette décennie sont bien inférieurs à ceux des lustres 1966-1971 et 1971-1976.

La dualité linguistique canadienne

Au Canada, la population francophone a tendance à se regrouper davantage au Québec. Si en 1931 on dénombrait 81 % des personnes de langue maternelle française au Québec, elles étaient 85 % en 1976. Nous avons pu vérifier que cette tendance se poursuit, avec 87 % en 2016, ne laissant plus que 13 % des francophones du Canada domiciliés hors Québec. Outre que les migrations entre le Québec et le reste du Canada jouent en ce sens, la forte anglicisation des francophones à l'extérieur du Québec y contribue aussi.

À l'opposée, la proportion d'anglophones recensés à l'extérieur du Québec a augmenté, passant de près de 93 % en 1931 à 94,4 % en 1976. Là encore, cette tendance séculaire s'observe toujours. En 1971, 94 % des Canadiens de langue maternelle anglaise ont été recensés hors du Québec ; au recensement de 2016, ils étaient 97 %.

En somme, les « deux solitudes canadiennes » (MacLennan, 1945), plutôt que de converger l'une vers l'autre, accentuent, par les migrations interprovinciales pourtant généralement à la baisse, ce qui les sépare. Elles continuent à s'isoler davantage.

Appel aux sociologues et aux économistes

Le démographe français Jean Bourgeois-Pichat (1970) a bien montré comment le sociologue peut prolonger les études démographiques. Considérant que les événements démographiques tels « [u]ne naissance, un mariage, une migration sont de plus en plus la conséquence d'une décision individuelle » (p. 93), il affirme que le sociologue peut « aider le démographe à comprendre les variations qu'il observe dans ses indices » (p. 94).

Placé devant les tendances illustrées à la figure 1, ainsi que devant celles qui sont quantifiées dans les tableaux 2 et 3, Bourgeois-Pichat (1970) dirait que le démographe « démêle le "comment" des choses », alors que le sociologue chercherait « à trouver le "pourquoi" » (p. 97). Les économistes pourraient eux aussi contribuer à comprendre la raison des fluctuations observées, surtout que nous avons regroupé les données par périodes quinquennales, lesquelles pourraient coïncider avec des cycles économiques courts.

Sociologues et économiques seraient sans doute en mesure de nous expliquer pourquoi, au cours des cinq derniers lustres, Terre-Neuve-et-Labrador et la Saskatchewan montrent des taux de migrations interprovinciales avec de grandes amplitudes[22], alors que les taux du Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse sont quasi stables[23]. Quant à l'Ontario et au Manitoba, leurs taux sont stables, mais à des niveaux moyens pour 10 000 habitants très différents[24] de ceux des autres provinces.

Bibliographie

Baillargeon, M. (1986). « L'évolution et les caractéristiques linguistiques des échanges migratoires interprovinciaux et internationaux du Québec depuis 1971 », dans G. Lapointe et M. Amyot (dir.), *L'état de la langue française au Québec : bilan et prospective* (p. 127-200). Conseil de la langue française.

Bourgeois-Pichat, J. (1970). *La démographie*. Gallimard.

22. De -415 à +32 pour 10 000 pour la première, et de -259 à +114 pour 10 000 pour la seconde.
23. Entre -65 et -97 pour 10 000 en moyenne.
24. -16 pour l'Ontario, -201 pour le Manitoba.

Clemens, J., Y. Labrie et J. Emes (2016). *La migration interprovinciale au Canada : les Québécois votent avec leurs pieds*. Institut Fraser. https://www.fraserinstitute.org/sites/default/files/la-migration-interprovinciale-au-canada.pdf.

Clemens, J., et Y. Labrie (2016, 28 juin). *Coup d'œil sur les Québécois qui votent avec leurs pieds*. Institut Fraser. https://www.fraserinstitute.org/fr/article/coup-dceil-sur-les-quebecois-qui-votent-avec-leurs-pieds

Fahmy, M. (dir.) (2013). *L'État du Québec 2013-2014*. Boréal.

Korotayev, A. V., et S.V. Tsirel (2010). « A spectral analysis of world GDP dynamics : Kondratieff waves, Kuznets swings, Juglar and Kitchin cycles in global economic development, and the 2008-2009 economic crisis », *Structure and Dynamics, 4*(1), 3-57.

Lachapelle, R., et J. Henripin (1980). *La situation démolinguistique au Canada : évolution passée et prospective*. Institut de recherches politiques.

Langlois, S. (2013). « Portrait démographique du Québec. Une décennie dynamique », dans M. Fahmy (dir.), *L'État du Québec 2013-2014* (p. 119-135). Boréal.

MacLennan, H. (1945). *Two solitudes*. Collins.

Maheu, R. (1970). *Les francophones du Canada, 1941-1971*. Parti pris.

Paillé, M. (1984, 23 mai). « La très faible fécondité des Québécoises affecte surtout les anglophones », *Le Devoir*.

Paillé, M. (1999). *Migrations interrégionales des groupes linguistiques au Québec*. Conseil de la langue française.

Paillé, M. (2005). *Les caractéristiques linguistiques de la population du Québec : profil et tendances*. Office québécois de la langue française.

Paillé, M. (2008). *Les réponses multiples aux questions sur les langues maternelles et d'usage dans la population québécoise, d'après les recensements canadiens de 1981 à 2001. Analyse critique de la « répartition égale » des réponses multiples*. Office québécois de la langue française.

Paillé, M. (2011). *Les caractéristiques linguistiques de la population du Québec : profil et tendances, 1996-2006*. Office québécois de la langue française.

Paillé, M. (2016a, 27 juillet). « L'amateurisme de l'Institut Fraser dans l'étude des migrations interprovinciales au Canada », *HuffPost Québec*. http://quebec.huffingtonpost.ca/michel-paille/migrations-interprovinciales-au-canada_b_11203944.html.

Paillé, M. (2016b, 27 septembre). « Migrations Québec-Canada et vieillissement : un canular », *HuffPost Québec*. http://quebec.huffingtonpost.ca/michel-paille/vieillissement-age-moyen-quebec-migrations-inter-provinciales-demographie_b_12158168.html.

Poirier, É. (2016). *La Charte de la langue française : ce qu'il reste de la loi 101 quarante ans après son adoption*. Septentrion.

Radio-Canada (2013, 18 février). *Les anglophones se méfient du PQ, selon un sondage*. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/600838/sondage-anglophones-droits.

Scali, D. (2018, 17 février). « De jeunes anglos songent à partir », *Journal de Montréal*. https://www.journaldemontreal.com/2018/02/17/dejeunes-anglos-songent-a-partir.

Shaxson, N. (2015, 23 avril). *Tax competitiveness : was Charles Tiebout joking ?* Tax Justice Network. https://www.taxjustice.net/2015/04/23/tax-competitiveness-was-charles-tiebout-joking/.

Statistique Canada (2018a). *Estimations de la population au 1er juillet, par âge et sexe* (tableau 17-10-0005-01). http://www5.statcan.gc.ca/cansim/a26 ?lang=fra&id=510001#F1.

Statistique Canada (2018b). *Estimations des composantes de la migration interprovinciale, par âge et sexe, annuelles* (tableau 17-10-0015-01). http://www5.statcan.gc.ca/cansim/a26 ?lang=fra&id=510012#F1.

Statistique Canada (2018c). *Langue maternelle, langue parlée le plus souvent à la maison, autre langue parlée régulièrement à la maison, statut de générations, âge et sexe pour la population dans les ménages privés du Canada, provinces et territoires, régions métropolitaines de recensement et agglomérations de recensement, Recensement de 2016* (tableau 98-400-X2016196). https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/catalogue/98-400-X2016196.

Termote, M. (1997). « L'avenir démographique des anglophones du Québec », *Bulletin d'histoire politique*, *5*(2), 80-89.

Tiebout, C. M. (1956). « A pure theory of local expenditures », *Journal of Political Economy*, *64*(5), 416-424.

ANGLOPHONE AND FRANCOPHONE DESIRE TO STAY OR LEAVE QUEBEC

A STUDY OF QUEBEC-BORN UNDERGRADUATES IN MONTREAL

Richard Y. Bourhis and Rana Sioufi

ABSTRACT : Using the ethnolinguistic vitality and acculturation frameworks, this chapter examines economic prospects and linguistic tensions as push/pull factors accounting for the willingness of Anglophones and Francophones to stay in Quebec or leave for the rest of Canada (ROC) 40 years after the adoption of the *Charter of the French Language*. Questionnaires were completed by Quebec Francophone (QF; n=234) and Quebec Anglophone (QA; n=205) undergraduates born in Quebec attending French and English universities in Montreal, respectively. Results showed that QA minority students were more willing to leave Quebec for the ROC than were majority QF undergraduates. For QFs, willingness to move to the ROC was predicted mainly by pull factors including seeking better economic prospects and joining a partner. For QAs willingness to leave Quebec was predicted by the following push factors: avoiding linguistic tensions, being victims of collective discrimination, perceiving English-French relations as zero-sum, and endorsing the separation acculturation orientation. Predictors of QAs' willingness to stay in Quebec included perceiving positive economic prospects in Quebec and endorsing the integration acculturation orientation. An opinion survey completed only by QAs helps further account for their desire to stay in Quebec or leave. Results show the importance of language tensions as a factor predicting willingness of Quebec-born Anglophones to leave their province of origin for the ROC.

RÉSUMÉ : Faisant appel aux concepts de la vitalité ethnolinguistique et du modèle d'acculturation, cette recherche étudie les perspectives économiques et les tensions linguistiques en tant que facteurs d'attraction ou d'aversion sous-jacents à la volonté d'étudiants universitaires nés au Québec d'émigrer vers le reste du Canada ou de demeurer au Québec, quarante ans après l'adoption de la loi 101. Un questionnaire a été rempli en classe par des étudiants franco-québécois (F.Q. ; n = 234) de l'Université du Québec à Montréal et par des étudiants anglo-québécois (A.Q. ; n = 205) de l'Université McGill. À la lumière des résultats, les A.Q. seraient plus enclins à quitter le Québec pour le reste du Canada que les F.Q. Pour les étudiants F.Q., la volonté de s'établir dans le reste du Canada serait motivée par la recherche de meilleures perspectives économiques et par le désir de suivre un proche ou conjoint. Pour les étudiants Q.A., les causes d'un départ vers le reste du Canada seraient le sentiment d'être victimes de discrimination, l'évitement des tensions linguistiques et l'endossement de l'orientation d'acculturation séparatiste favorisant le maintien de la culture canadienne anglaise plutôt que l'adoption de la culture québécoise francophone. Parmi les causes de la volonté des A.Q. de rester au Québec figurent les perspectives économiques favorables et l'endossement de l'orientation d'acculturation intégrationniste combinant les cultures anglophones et francophones du Québec. Un sondage d'opinion mené uniquement auprès des A.Q. permet de mieux comprendre leur désir de demeurer au Québec ou de quitter leur province. Les résultats mettent en évidence l'importance des tensions linguistiques et de la discrimination comme facteurs de prédiction de la volonté d'anglophones nés au Québec d'émigrer de leur province d'origine vers le reste du Canada.

> I want to say unequivocally that I care deeply for the English-speaking community of Quebec. It's part of my Quebec, it's part of our Quebec. What the province is today is in large part due to the work the English-speaking community has done through the years — the universities, the colleges, the hospitals.
>
> — Philippe Couillard, former Quebec Premier (2014-2018) (CBC News, 2017)

One goal of this chapter is to address issues of interprovincial migration from Quebec to the rest of Canada (ROC), 40 years after the adoption of the *Charter of the French Language* (Bill 101, 1977). A useful construct to frame interprovincial migration is ethnolinguistic vitality. The vitality of an ethnolinguistic group was defined as that which makes a group likely to behave as a distinctive and collective entity within multilingual settings such as Quebec (Giles et al., 1977). The more vitality an ethnolinguistic group has, the more likely it will survive and thrive as a collective entity. Conversely, ethnolinguistic groups that have little vitality are more likely to cease to exist as distinctive language communities. Three broad dimensions of variables constitute the ethnolinguistic vitality of language communities : demography, institutional support, and status. Demographic variables are related to the number of speakers composing language groups, their birth rate, their age pyramid, mixed marriages, their proportion and concentration relative to other ethnolinguistic communities, and their pattern of immigration and emigration within and outside their territory. Demographic indicators of "strength in numbers" can be used as a legitimizing tool for granting linguistic minorities the institutions they need to develop their language community within the state. Institutional support is defined as the degree of control language communities command over institutions such as education, health care, social services, the judiciary, municipal and regional public administrations, the mass media, culture, the economy, leisure, and religious institutions (Bourhis, 2017). Maintaining demolinguistic strength and gaining institutional support is enhanced by the social status of linguistic communities. Status variables include the socio-historical prestige of language communities as well as language laws recognizing their official status within the state (Bourhis, 2001 ; Ehala, 2010).

Analysts have made useful objective assessments of the vitality of ethnolinguistic communities within regional territories using census and institutional support data to compare their relative strengths and weaknesses for both research and public policy developments (Bourhis & Landry, 2012 ; Johnson & Doucet, 2006). Studies using the Subjective Vitality Questionnaire (SVQ) have shown that minority and majority respondents are usually realistic about their respective subjective vitality position (Bourhis et al., 1981 ; Abrams et al., 2009). However, studies of subjective vitality perceptions revealed that perceptual and motivational biases can affect such representations, with some individuals exaggerating the strength of their own group vitality relative to more objective assessments, while other individuals from the same language group may underestimate their

ingroup vitality relative to that of the language majority (Harwood et al., 1994; Sachdev & Bourhis, 1993; Smith et al., 2018). Studies have also shown that language minorities and majorities are keen to improve their own group vitality on institutional and status variables while also preferring migrants likely to contribute to their ingroup vitality rather than those likely to bolster the vitality of rival language communities (Sioufi, 2016; Sioufi & Bourhis, 2017). Studies also show that language minorities and majorities often mobilize collectively to defend or improve their respective vitality prospects, including their right to use their own group language in public institutional settings through language policies and laws of multilingual states (Allard & Landry, 1994; Bourhis & Landry, 2012; Bourhis et al., 2019; Gilbert, 2010).

SOME HISTORICAL AND VITALITY FEATURES OF FRANCOPHONE AND ANGLOPHONE COMMUNITIES IN QUEBEC

The adoption of language laws can enhance or undermine the vitality of language groups such as the French and English communities of Quebec. Based on the Canadian census, individuals who have French as a mother tongue are labelled Francophones, those who have English as a mother tongue are labelled Anglophones, while Allophones are individuals whose mother tongue is other than French or English. Both Francophones and Anglophones have a double status in Quebec : Quebec Francophones (QFs) constitute the language majority within the province but remain a linguistic minority in Canada ; Quebec Anglophones (QAs) are a minority at the provincial level but constitute the language majority at the Canadian level.

Indigenous communities have been established in the "New World" continents for 15,000 years. As immigrants from France, many French Canadians can trace their cultural ancestry to the 17th century in Nouvelle-France under French colonial rule, before the British conquest of 1759 (Lacoursière, 1995). For close to four centuries, French Canadians succeeded in controlling their own distinctive French religious, political, administrative, judicial, cultural, health, and educational institutions in Quebec (Plourde et al., 2000). However, up to the middle of the 20th century, French Canadians were an economically and socially disadvantaged majority in their own province ruled by an English Protestant ruling elite (Rudin, 1985). Up to World War II, the three pillars of French-Canadian identity were the Catholic religion, "la race" and the French

language. As French Canadians became increasingly educated, secular, and wealthy following the 1960s modernization of the Quiet Revolution, the French language became the main distinguishing symbol of Quebec Francophone identity being redefined as "Québécois" (Oakes & Warren, 2007).

In line with Quebec Francophone aspirations to secure French as the distinguishing badge of their collective identity, the *Charter of the French Language* (Bill 101) was adopted in 1977 as the first legislative act of the nationalist Parti Québécois government (Bourhis, 1984; Corbeil, 2007; Martel & Paquet, 2010; Rocher, 2002). Overall, Bill 101 succeeded in increasing the institutional and status vitality of French relative to English in most public and private institutions of the province including the work world (Bouchard, 2002; Québec, 2001; Vaillancourt, 2019). Taken together, these trends contributed to improving the income of Francophones relative to Anglophones in the province (Vaillancourt et al., 2007). In a study of self-declared language use at work conducted in 2016, results showed that 95.6% of Francophones declared using French more than 50% of the time at work, 72.1% of Allophones also did so, while a significant minority of Anglophones (43.7%) used French more than 50% of the time at work (Olivier, 2017).

A key role of Bill 101 was to ensure the widespread knowledge of French as the shared public language of communication across Quebec society (Bouchard & Bourhis, 2002; Corbeil, 2007). By 1991, the proportion of the Quebec population of all backgrounds declaring knowledge of French was 93%, and increased to 95.4% by the 2016 census, attesting to the success of Bill 101 in enshrining French as the shared language of public communication in Quebec (Houle & Corbeil, 2018). Knowledge and use of French in the province was supported by favourable demolinguistic trends showing that the French mother tongue population increased in numbers from 4,860,400 (81%) in 1971 to 6,219,665 (79.1%) by the 2016 census (Statistics Canada, 2017a; Houle & Corbeil, 2018). The slight decline in the proportion of French mother tongue speakers was due to the decline in the birth rate of Francophones (Paillé, 2019) and to the doubling of the proportion of Allophones in the province, from 6.3% (380,415) in 1971 to 13.2% (1,060,830) in 2016, reflecting mostly immigration trends to Quebec during this period.

However, other studies commissioned by the Office québécois de la langue française (OQLF) focused on more or less pessimistic projections for the future of the French language over the coming decades in Quebec

(Paillé, 2011; Termote et al., 2011). Some worried that French mother tongue speakers were reaching the tipping edge of losing their majority status on the island of Montreal (Curzi, 2014). Other analysts considered that Quebec language policies did not go far enough in supporting French as the language of work, especially in Montreal, with its enduring Anglophone minority and growing Allophone immigrant population (Termote, 2019). Others highlighted that Bill 101 had been unduly diluted by *Charter of Rights and Freedoms* rulings adopted by the Canadian Supreme Court (Plourde, 1988; Woehrling, 2005). Failures of the 1980 and 1995 referendums on Quebec sovereignty and the rising number of immigrants, maintained Quebec nationalist discourse focused on linguistic threats to Francophone community vitality in the province. Such discourse framed the position of Quebec Francophones as a fragile majority in Quebec while highlighting their weak vitality minority position in Canada (23%) and North America (2%). Bemoaning the power of attraction of English, some noted that, across the province, the number of QFs who were French/English bilinguals increased from 25.5% (1,238,500) in 1971 before Bill 101 to 40.2% by 2016 (2,502,735) (Statistics Canada, 2017b).

Quebec Anglophones (QAs) are a distinctive cultural minority with ancestral roots in Quebec that date to the British conquest in the 18th century. As part of the British North American colonies, the English-speaking population of Quebec grew as British immigrants settled in the province alongside the established French-Canadian Catholic majority population. These British immigrants were not only of Irish Catholic background, but also of Scottish and English Protestant background. By the founding of the Canadian Confederation (*BNA Act*, 1867), the Quebec Anglophone minority was 260,000 strong, making up 25% of the population of Quebec (Rudin, 1985). For the next hundred years, the English-speaking population declined in the regions of Quebec as it migrated to the city of Montreal, the economic hub of the province.

From Confederation to the 1960s, the English-speaking minorities developed and funded their own educational, health care, and religious institutions, and maintained strong cultural links with English speakers in Ontario and other Canadian provinces, while the largely Protestant elite controlled key economic sectors of the Canadian economy, including those in Quebec (Dickinson, 2007). Class stratification in Quebec benefited the Protestant business elite, while Irish Catholics and speakers of English

from various ethnic backgrounds constituted working-class poor and middle-class elements of this minority. As noted by historian Ronald Rudin (1985):

> Although there were numerous English-speaking Montrealers who worked for wages that were insufficient to support a family, the disproportionate representation of English speakers in well-paying jobs led to the situation in 1961 in which an English speaker earned 50% more than the average French-speaking Montrealer. Between 1960 and 1980, however, this situation changed considerably so that English speakers earned only 14% more than French speakers in 1981. This change coincided with the decline in the power of the English-speaking elite, a process that had begun in the 1920s. Well-paying jobs were increasingly distributed in a different fashion, encouraging both the upward mobility of a number of French speakers and the departure of English-speaking Montrealers. Those who departed tended to be relatively well paid and well educated; those left behind occupied lower paying positions, which depressed the average earnings of English speakers (pp. 202-203).

Quebec Anglophone influence also dropped following the ascendency of the Francophone majority during the Quiet Revolution of the 1960s, the election of the nationalist Parti Québécois in 1976 and its adoption of pro-French language laws such as Bill 101 in 1977 (McLeod et al., 1982). QAs who stayed were forced to redefine themselves as a declining multiethnic language community needing to mobilize collectively to defend their institutions as historical minorities in Quebec (Caldwell, 2012). Many QAs were vehemently opposed to Bill 101, which resulted in the formation of the advocacy group Alliance Quebec and the Anglo-rights provincial Equality Party that gained some seats in the Quebec National Assembly (Stevenson, 1999; Scowen, 1991, 2007). Despite QA mobilization efforts to defend their historical rights and institutions, the application of language laws such as Bill 101 and the increasing control of Francophone government bureaucracies in education, health, social services, and justice contributed to the decline of Anglophone community vitality on the demographic and institutional support fronts (Bourhis, 2012, 2017).

The above-mentioned sociopolitical factors, along with low birth rate and outmigration of Anglophones to the ROC, help account for the decline of the QA mother tongue population, which dropped from 789,200 (13% of Quebec's population) in 1971 to 601,155 (7.5%) in 2016 (Corbeil et al., 2010; Statistics Canada, 2017a). First official language spoken (FOLS) was developed by Statistics Canada in the 1996 census. When taking FOLS

into account, the demolinguistic situation of the QA minority was seen as less problematic since it included English speakers of various mother tongues. The number of QAs based on FOLS was 925,830 (13.1%) in 1996 and rose in absolute number to 964,120 (12%) in 2016. Many QA stakeholders prefer the higher FOLS indicator as a measure of their demolinguistic vitality and as a basis for receiving English language services from federal, provincial, and municipal government institutions (Jedwab, 2012).

Today, QA advocacy groups such as the Quebec Community Groups Network (QCGN) address strategic issues affecting the development and vitality of the English-speaking communities of Quebec (ESCQ). Thanks to funding by Canadian Heritage, the non-profit QCGN encourages collaboration among its 50 member organizations while helping federal, provincial, and municipal governments to commit to the legislative policies and investments needed to maintain and develop the institutional vitality of the ESCQ across the province (Martin-Laforge, 2018). Thus, minority organizations such as the QCGN, the Community Health and Social Services Network (CHSSN), the English Language Arts Network (ELAN), and the Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN) are developing the leadership, research, and community mobilization needed to address the challenge of maintaining the urban and regional institutions necessary to serve the basic needs of the ESCQ in health care, social services, business, education, research, culture, and arts (Bourhis, 2017; Carter, 2012; Jedwab & Maynard, 2012; Lamarre, 2012; Rodgers, 2011; Rodgers et al., 2012).

Limiting access to schooling in the minority language can be an efficient way of eroding the demographic and institutional vitality of minorities (Fishman, 2001). Quebec National Assembly laws including Bill 22, Bill 101, Bill 104 and Bill 115 successfully restricted access to English schools for immigrants and QFs, while only QA "rights-holders" could attend English schools (Bourhis & Foucher, 2012; Lamarre, 2012; Paillé, 2019). From the 100% baseline of 255,205 students in English elementary and secondary schools in the combined public and private systems in 1971, there were only 95,753 students left in the English school system by 2017, or only 37% of the original 1971 baseline (Bourhis & Sioufi, 2017). This decline due to laws such as Bill 101, the low birth rate and outmigration forced English school boards to make commensurate cuts in school budgets, and merge and close schools. These attrition pressures resulted in fewer jobs for present and future QA teachers, administrators and support staff in English schools across the province. In contrast, the decline of the French

school system was less pronounced given that Francophone and immigrant students had to attend the French-language school system following the adoption of Bill 101, thus compensating somewhat for the declining birth rate among Francophones. Quebec Ministry of Education data shows that, from the 100% baseline of 1,378,788 students in French elementary and secondary schools in the public and private systems in 1971, by 2017 there were 920,070 students in French schools, or 67% of the original 1971 baseline (Bourhis, 2019).

Most English schools in Quebec provide quality French teaching for their students through ever-popular French immersion programs and phased-in English-language teaching. In 2011, as many as 83% of elementary students in English school were enrolled in French immersion classes, while, in secondary schools, 65% of students were enrolled in French immersion (ABEE, 2016). Canadian census data shows that an increasing proportion of QAs have become French/English bilinguals since the adoption of Bill 101: from 37% in 1971 (282,800) to 68.8% in 2016 (413,575), with as many as 78% of QA bilinguals in the 18 to 24 age range (Bourhis, 2019). Quebec Ministry of Education figures show that, while secondary school graduation rates were at 70% in the 60 French school boards in the province, graduation rates in the 9 English school boards were at 85%, attesting to the latter's strong academic performance (ABEE, 2018; Jennings, 2015). Interestingly, Quebec Francophones and Allophones would like access to English schools to learn English, as reflected in a representative poll showing that 61% of Francophones and 67% of Allophones wish to obtain better access to the English-language school system for their children (Lacoursière, 2010).

Taken together, these results show that Bill 101 and related laws achieved their goal of restricting access to English-language schools despite federal government funding for these schools through direct transfer payments to the Quebec government. With net Quebec Anglophone outmigration, the English-language school system cannot count on English-Canadian migrant rights-holders from the ROC to improve enrolments in Quebec English-language schools, while international immigrants and QFs remain banned from English-language schools. Despite decades-long pleas by Anglophone community leaders to allow immigrants from English-speaking countries to access English-language schools (Goldbloom, 2015), successive Quebec governments have remained steadfast in excluding English-speaking and Allophone immigrants from accessing the English-language school system. For many Francophone elected representatives, the planned decline of the English-language school system is seen as a

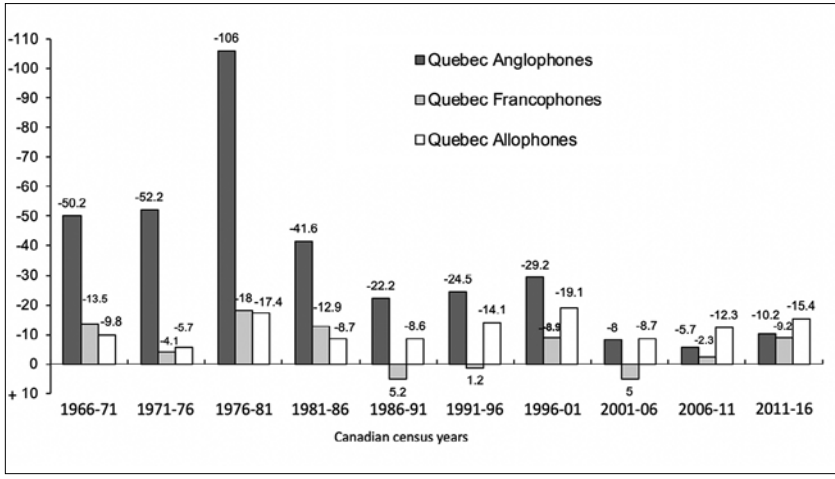
necessary measure given the imperative of sustaining the majority French-language school system and ensuring the integration of immigrants into the Francophone host majority rather than the Anglophone host minority (Macmillan, 2003). Francophone majority discourse at the provincial level also invokes the threatened status of Francophones as a minority at the Canadian national level to justify the attrition of the English-language school system within Quebec.

INTERPROVINCIAL MIGRATION IN QUEBEC

Classic migration theory proposes both push and pull factors to help account for international and internal migration movements (Lee, 1966). Better jobs and economic prospects can be seen as "pull factors" motivating individuals to migrate from low to high opportunity regions or countries. "Push factors" are aversive circumstances inciting individuals to move out of their region or country of origin, including economic hardship, environmental degradation, linguistic, ethnic and religious tensions, insecurity, corruption, and civil conflicts.

Census and economic studies of Canadian interprovincial migration focus mainly on economic factors and show that unemployment and income differentials are key factors accounting for such migration across Canada (Coulombe, 2006). For various economic, fiscal, and political reasons, Quebec experienced the highest cumulative outmigration of any of the 10 Canadian provinces, losing over 582,000 residents, who migrated to the ROC between 1971 and 2015 (Clemens et al., 2016). This outmigration was prevalent especially among the highly mobile 20- to 29-year-olds (39% of outmigration) in the early stages of their career following the completion of a post-secondary degree. Conversely, Quebec recorded the lowest rate of in migration (adjusted for population) of any province between 1971 and 2015.

Figure 1
Net Interprovincial Migration of Anglophones, Francophones and Allophones in Quebec



Arrival — Departure = Net Loss Out-Migration in Thousands (K).
Net loss: QA: -349.8K; QF: 57.5K; A: -119.8K. Canadian census: 1966-2016.

Figure 1 shows interprovincial migration of Canadian citizens to and from Quebec between 1966 and 2016. After subtracting departures from arrivals in Quebec, Canadian census data shows that the net outflow of Francophones to the ROC was 57,500 between 1966 and 2016. As the dominant majority in Quebec, QFs have few push reasons to leave their province for the ROC, where Francophones remain fragile minorities in all provinces including Ontario (5%) and New Brunswick (33%) (Sioufi et al., 2016). However, pull factors such as seeking specialized skills and better job prospects and joining next of kin and partners remain reasons for outmigration to the ROC for both QFs and QAs.

Also shown in Figure 1 is the net interprovincial outflow of QAs to the ROC, which amounted to 349,800, thus contributing to a significant decline of the QA minority in Quebec (Corbeil et al., 2010). What is known as the "Anglophone exodus" began in the 1966 to 1981 period caused by push factors such as urban guerilla actions of the Front de Libération du Québec (FLQ) including the October Crisis of 1970, the election of the nationalist Parti Québécois government in 1976, the adoption of pro-French language laws such as Bill 101, and the Parti Québécois government's first referendum on Quebec sovereignty-association held in 1980. These critical incidents, along with labour strife and high income taxes,

remain salient push factors in the historical narrative of many Quebec Anglophones, whose net outmigration remained constant up to the 2011-2016 Canadian census period (Bougie et al., 2010). As seen in Figure 1, such factors and others may also help account for the net outmigration of 119,800 Allophones from Quebec to the ROC in the 1966 to 2016 period.

Clearly, economic factors may not be alone in accounting for the interprovincial migration of Quebec Anglophones to the ROC, as assumed by economists. We propose that linguistic tensions and acculturation processes can complement economic factors in accounting for QAs' desire to migrate from Quebec to the ROC. Though being the victim of prejudice and discrimination is often based on category memberships such as sex/gender (sexism), age (ageism) and race/ethnicity (racism), it can also be based on language and accent (linguicism : Bourhis & Carignan, 2010). At the collective level, linguicism is defined as ideologies and structures which are used to legitimate and enshrine the unequal division of power and resources between contrasting language groups (Phillipson, 1988 ; Skutnabb-Kangas, 1988). At the individual level, the literature on evaluative reactions to language and accents shows that speakers who use speech styles that are devalued by dominant majorities are often victims of linguicism, which may result in limited employment opportunities, difficult access to health care and educational services and feelings of social exclusion from mainstream society (Bourhis & Montreuil, 2017 ; Bourhis et al., 2007 ; Fuertes et al., 2012). In this study, it is mainly at this individual level of linguicism that we explore linguistic tensions as a complementary factor accounting for QAs' and QFs' desire to migrate from Quebec to the ROC.

Analyses of the 2001 Canadian census showed that QAs who left Quebec were more likely to have a university degree and as likely to be bilingual, suggesting that lack of French skills was not the main reason for outmigration (Floch & Pocock, 2012). These analyses also showed that QAs who left for the ROC enjoyed higher incomes than those who stayed in Quebec. The cumulative effects of QA outmigration were reflected in the 2011 Canadian census showing that the median annual income of mother tongue QAs was $27,213, while that of QFs was highest at $29,432, and that of Allophones was lowest at $21,678 (Statistics Canada, 2013). This trend was confirmed in the 2016 census : the median annual income of mother tongue QAs was $31,701, while that of QFs remained highest at $34,620, and that of Allophones was lowest at $25,774 (Statistics Canada, 2018). Jedwab (2017) showed that, based on the 2016 census, the proportion of QAs living under the poverty line was 11.7 %, while that of the QF majority was lowest at 7.2 %, and that of Allophones was highest

at 17.2%. Studies also show that QAs representing 7.5% of the Quebec population in 2016 have been systematically under-represented in the workforce of the Quebec government. QA employees hired in the Quebec public service declined from 4% in the 1960s to only 1% of the 57,500 public servants working in the Quebec government in 2018 (Cooper et al., 2019).

Considering the declining vitality of the Anglophone minority in Quebec, studies showed that QA outmigration was not only an exit strategy motivated by individual economic interest, but also in part the result of collective political helplessness (Pettinicchio, 2012). Interviews with Quebec Anglophones who left the province revealed that many did not feel accepted by the Francophone majority, especially in the workplace (Magnan, 2005). A Canadian post-census telephone survey of 45,000 respondents conducted across Canada showed that, in Quebec, twice as many Anglophones (18%) as Francophones (7%) declared having been victims of personal discrimination (Bourhis et al., 2007). The survey also showed that linguicism based on language/accent was rated as the main factor accounting for being the victim of discrimination compared to ethnicity, race, or religion. As we have seen, many QAs who stayed in Quebec did mobilize as minority pressure groups to safeguard their individual rights and institutional vitality in education, health care, social services and the courts (Jedwab & Maynard, 2012; Stevenson, 1999).

ACCULTURATION AND INTERPROVINCIAL MIGRATION IN QUEBEC

Our understanding of QAs' and QFs' willingness to stay or leave Quebec can also be bolstered by considering how minority QAs wish to acculturate within the majority Quebec French culture, while also considering how majority QFs wish to acculturate English-Canadian migrants who settle in Quebec. The Interactive Acculturation Model (IAM) was designed to account for intercultural relations between international immigrants and members of host majorities in receiving countries (Bourhis et al., 1997, 2010). Another goal of this study was to extend the IAM to the case of interprovincial migration of contrasting linguistic communities that share a common citizenship within the same state. In this Quebec study, we adapt the IAM to include the following components: a) acculturation orientations adopted by QAs toward the Quebec Francophone majority culture; b) acculturation orientations adopted by QF majority

members toward English-Canadian migrants settling in Quebec from the ROC; and c) intergroup relations between QFs and QAs which may be harmonious, problematic, or conflictual.

How do Quebec Anglophones wish to acculturate within the Québécois Francophone majority culture? QAs can adopt any of five acculturation orientations depending on their desire to maintain their own heritage culture or their wish to adopt the culture of the Quebec Francophone majority. The Immigrant Acculturation Scale (IAS; Bourhis et al., 2009) was adapted for assessing the acculturation orientations of QA minority group members toward the Francophone majority culture. QAs who adopt the *integration* orientation wish to maintain key features of their own Anglo-Quebec culture while adopting aspects of the QF majority culture. QAs who are *individualists* care little about their own culture or that of the QF majority since they are more concerned with their personal needs and aspirations. QAs who adopt the *assimilation* orientation are willing to relinquish their own cultural heritage for the sake of adopting the culture of the dominant QF majority. In contrast, QAs who endorse the *separatist* orientation prefer to maintain their own culture while rejecting key aspects of the QF dominant culture. *Marginalization* characterizes QAs who feel estranged from both their own cultural heritage and that of the QF mainstream.

How do Quebec Francophone host majority members want English Canadians (EC) who migrate from the ROC to acculturate within Quebec society? As adapted to the Quebec case, the IAM proposes that, by virtue of their power advantage in their province, QF majority members may endorse any of five acculturation orientations towards EC migrants. Welcoming orientations are individualism and integrationism. QFs who endorse *integrationism* accept that ECs maintain their English language and features of their culture of origin while also adopting features of mainstream Québécois culture. *Individualists* don't mind whether EC migrants maintain their language and culture of origin or adopt mainstream Québécois culture, because they consider that each individual is free to adopt the culture of their choice. Less welcoming orientations are assimilationism, segregationism, and exclusionism, since they entail rejection of the EC culture of origin. QFs who adopt the *assimilationist* orientation expect ECs to give up their English language and culture for the sake of adopting the majority French language and Québécois culture. QFs who adopt the *segregationist* orientation distance themselves from EC migrants by wishing them not to adopt or transform the dominant Québécois culture, though they accept that EC migrants maintain their language and heritage

culture as long as this occurs within separate English-speaking urban enclaves of Montreal. QFs who adopt the *exclusionist* orientation are intolerant of EC migrants who maintain their English language and culture, and refuse to allow ECs to adopt features of Québécois culture, while preferring that ECs not migrate to Quebec. These QF majority acculturation orientations are measured using the Host Community Acculturation Scale, adapted in this case for the Quebec setting as regards culture, values and customs (HCAS ; Montreuil & Bourhis, 2001).

The IAM also proposes that dominant majorities may endorse different acculturation orientations toward minorities they consider "valued" or somewhat "devalued." One Quebec study showed that Quebec Francophones were more individualist and integrationist toward "valued" French-speaking immigrants from France than toward "devalued" French-speaking Arab Muslim immigrants from North Africa (Bourhis et al., 2008). Despite their shared identity as Canadian citizens, QF acculturation orientations toward English-Canadian migrants from the ROC settled in Quebec were ambivalent, with endorsement of integrationism, assimilationism and segregationism situated between orientations toward French immigrants from France and Arab Muslim immigrants from North Africa.

THE STUDY

The study was conducted with QF and QA undergraduates born in Quebec, attending their respective French and English Universities in downtown Montreal : Université du Québec à Montréal (UQAM) and McGill University. Given their occupation as university undergraduates in Montreal, the age, provincial origin, socioeconomic status, and educational background of our Francophone and Anglophone respondents was well matched. Upon graduation, such university students have recent marketable training and fewer affective ties than older married individuals, all of which facilitate out-of-province mobility and employment. Attitude and scale items surveyed in the questionnaire study were used to explore the economic, acculturation, and linguistic tension factors accounting for QF and QA undergraduates' desire to stay or to leave Quebec (Sioufi & Bourhis, 2018).

Our first hypothesis (H1) deals with interprovincial migration and proposes that Quebec-born Anglophones are more willing to leave Quebec than Quebec-born Francophones. We propose that QAs are more willing than QFs to move to the ROC where they can feel more culturally secure

as they join English majority provinces. QFs may be more willing to stay in their province of birth given their secure high-vitality majority group position in Quebec, while migration to an English majority province in the ROC would entail a drop to a vulnerable minority situation as Francophones (Gilbert, 2010).

What hypotheses can be made about the push-pull factors accounting for QFs' and QAs' desire for interprovincial migration ? As a pull factor, hypothesis 2 (H2) proposes that both QFs and QAs may be more willing to migrate to the ROC if doing so improves their individual economic and career prospects. As regards push factors, QAs who consider leaving Quebec may do so to avoid living in a tense linguistic situation that makes them feel uncomfortable and somewhat excluded as a minority (H3). Conversely, we do not expect QFs to experience push factors to move out of Quebec given their comfortable position as the high-vitality majority in the province.

The way QFs wish EC migrants to acculturate within Québécois Francophone culture may affect QAs' desire to stay or leave Quebec. We expect QFs to hold ambivalent acculturation orientations toward EC migrants moving to Quebec from the rest of Canada (ROC ; H4). On the one hand, QFs may endorse integrationism, thereby inviting EC migrants to adopt the Québécois French majority language and culture while maintaining their EC culture. Alternatively, QFs may endorse segregationism given their fear that EC migrants could dilute the Québécois French culture and language while bolstering the vitality of the rival Quebec Anglophone host minority.

Given their declining vitality as a linguistic minority born in Quebec, QAs are also likely to endorse ambivalent acculturation orientations toward mainstream Québécois Francophone culture (H5). As an historical minority born in Quebec, QAs may endorse the integration orientation by virtue of their bilingualism and the fact that they remain committed to both English and French culture in the province. QA bilinguals may also endorse the separatism orientation as a result of feeling less accepted and secure about their rightful place within the Québécois French majority, and therefore seek comfort by keeping within their own Quebec Anglophone minority community while being less inclined to adopt Québécois Francophone majority culture.

PARTICIPANTS

Following ethics board approval at both McGill University and the Université du Québec à Montreal (UQAM), undergraduate students were recruited in the Faculty of Education and the Psychology Department of each university. Permission from professors teaching education and psychology courses in these institutions was obtained, and undergraduates completed the survey questionnaire during class time. Instructions for completing the English questionnaire were given in English to undergraduates at McGill University, while instructions were given in French to undergraduates at UQAM. Respondents were debriefed in their respective language in each university following completion of the questionnaire. Of all the undergraduates who completed the questionnaire at UQAM, only those who had French as their mother tongue, were born in Quebec, and had both a French-speaking father and mother were included for analysis as Quebec Francophones for our study: N=234. Of the undergraduates who completed questionnaires at McGill University, only those who had English as a mother tongue, were born in Quebec, and had both an English-speaking mother and father were included as Quebec Anglophones for our study: N=205. The final sample was made up of 320 female and 117 male undergraduates with an age range of 19 to 29.

THE QUESTIONNAIRE

Questionnaires were completed using a seven-point Likert scale (1 = totally disagree/not at all; 7 = totally agree/very much) for most items unless otherwise specified. All undergraduates completed questionnaire items measuring their willingness to stay in Quebec or migrate to the ROC, along with social psychological correlates of such desires to stay or leave Quebec. Socio-psychological correlates likely to predict willingness to stay or leave Quebec included the following validated psychometric scales: 1) Multiple identification scale with linguistic and national groups; 2) Proficiency and use of French and English languages; 3) Reason for migration scale including for a better job, desire to join family members/partners and avoiding linguistic tensions; 4) Personal financial situation scale; 5) Personal willingness to mobilise to improve ingroup vitality (ego-vitality scale); 6. Endorsement of French vs English zero-sum belief scale; 7) Host majority acculturation orientation towards EC migrants to Quebec (HCAS scale); 8) QA minority acculturation scale (IAS) within Québécois society; 9) Perception of being personally victim of

discrimination & linguicism scale ; and 10) Perception of being victims of collective discrimination as QAs and QFs. Cronbach-alpha statistical analyses showed that these 10 scales had quite acceptable internal validity ranging from 0.65 to 0.92. QAs completed an additional 20-item opinion survey dealing with key vitality, language policy and intergroup relation issues in Quebec.

RESULTS

Repeated measures (RM) ANOVAs and *t* tests were conducted to compare QA and QF respondents on the various scales and socio-psychological correlates included in the questionnaire. All mean scores reported herein were statistically significant at the $p<0.01$ or $p<0.001$ levels unless otherwise stated. All factor analysis and multiple regression scores reported herein were statistically significant unless otherwise stated. To ease the reading and comprehension of our results we limited the details of each multivariate statistical analysis. Readers wishing to consult full details of these analyses are invited to contact the first author.

Comparing Quebec Francophone (QF) and Quebec Anglophone (QA) respondents

As majority group members in Quebec, QFs identified twice as much as Francophone (M=6.8) and Québécois (M=6.7) than as Canadians (M=4.4) and bilinguals (M=4.3), and identified very little as Anglophones (M=2.0). In contrast, minority QAs identified most as Canadians (M=6.5), followed closely by bilinguals (M=5.7) and English Quebecers (M=5.6), while identifying little as Québécois (M=3.0) and least as French Quebecers (M=1.6).

Both groups reported high first-language (L1) skills (M=7.0) and usage (QF : M=6.8, QA : M=6.0) relative to their second language (L2). However, QAs reported stronger L2 French language skills (M=5.8) and usage in their everyday life (M=3.6) than did QFs regarding their L2 English skills (M=5.2) and their use of English (M=2.2). Thus, QAs were more bilingual and used their second language more than did majority QFs.

Willingness to stay in Quebec or migrate to English Canada

QAs were as willing to stay in Quebec (M=4.8) as they were willing to leave for the ROC (M=5.1), but were not so interested in moving to the USA (M=3.0). QFs were even less willing to move to the ROC (M=2.7) or to the USA (M=2.6), reflecting their satisfaction with staying in their own French majority province.

Reasons for migration

Separate factor analyses for QF and QA respondents were conducted on the items of the reasons for migration scale in order to identify item clusters which best captured reasons for each group to move to the ROC. For QFs, principal component analysis (varimax rotation) revealed four distinct orthogonal factors: economic reasons, boosting English skills, linguistic tensions, and joining family members. Economic reasons included items such as to get a better job, to study, and to ensure a better career. The boosting English skills factor included to improve my English skills and to speak English in the workplace. The joining family factor included the following items: to join my family and to get married or be close to my partner. The three items comprising the French-English linguistic tensions factor were to leave behind linguistic tensions in Quebec, to avoid being judged because I am a Francophone, and for the experience of living in an English majority culture. QFs rated joining family (M=4.7) as the most important reason for moving to the ROC, followed by economic reasons (M=4.0), boosting English skills (M=3.5), and, least importantly, to avoid linguistic tensions (M=1.3).

For QAs, four distinct orthogonal factors emerged from the reason for migration scale accounting for willingness to move to the ROC: economic reasons, linguistic tensions, joining family and self-development. The economic reasons factor included the item "to get a better job." The French-English linguistic tensions factor included eight items: to avoid being judged because I am an English-speaking Quebecer, to leave behind linguistic tensions in Quebec, to stop being in a linguistic minority situation, for the experience of living in an English majority culture, to get better access to health care in English, to be able to work in English, to get better access to English schooling for myself and/or my children, and to pay lower taxes. Taken together, the French-English linguistic tensions push factor can be seen in the acculturation framework as a problematic inter-group relation rather than a harmonious one. The Family factor was made

up of two items : to join my family, and to get married or be close to my partner. The fourth factor, self-development, grouped together the following : for adventure, to study, and to improve my English skills. QAs rated economic reasons (*M*=5.0) as the most important reason for moving to the ROC. However, the push factor French-English linguistic tensions (*M*=4.1) was also an important reason for QAs to desire outmigration from Quebec. Least important for leaving Quebec were the pull reasons of joining family (*M*=3.5) and seeking self-development (*M*=3.2).

Which of the above reasons for migration best predicted that QF and QA respondents would leave the province ? In the case of QFs, a multiple regression was conducted testing each of the four orthogonal factors as predictors of willingness to move to the ROC. Results showed that, for QFs, only economic reasons predicted willingness to move to English Canada (standardized beta weight = +0.38 ; explained variance : 15.7 %).

For QAs, we conducted a multiple regression testing each of the orthogonal factors as predictors of willingness to move to English Canada. Results showed two significant predictors for QAs' willingness to move to English Canada accounting for 44 % of the explained variance : to avoid French-English linguistic tensions in Quebec (beta weight = +0.42) and for personal economic reasons (beta weight = +0.33).

What reasons did QAs invoke for staying in Quebec ? Multiple regression results indicate three distinct predicting factors : not being concerned with French-English linguistic tensions in Quebec (beta weight = -0.40), not being concerned with economic reasons (beta weight = -0.20) and willingness to stay with family/partner in Quebec (beta weight = +0.28). These three factors combined accounted for 28 % of the variance explained for willingness to stay in Quebec, and show that it is mainly to stay with loved ones that QAs wanted to stay in Quebec.

Socio-psychological factors related to willingness to stay or leave Quebec

What socio-psychological factors other than answers on the reason for migration scale help account for willingness to stay or leave Quebec ? We first describe results obtained with the socio-psychological variables measured in the questionnaire. Reflecting the positive socio-economic situation of the QF majority in Quebec, results showed that QFs perceived they had a more positive job and better financial and economic prospects in Quebec (*M*=5.2) than did QA minority respondents (*M*=4.1). For

instance, while QFs felt they had a good chance of obtaining a job in their field in the future in Quebec (*M*=5.7), QAs were not so optimistic (*M*=4.0).

The ego-vitality scale using nine items measured to what extent QF and QA undergraduates were ready to act personally in order to improve the vitality of their own community compared with that of the outgroup community (Landry & Bourhis, 1997). For example, items included I want to help improve the strength of the French, English language communities in my region, and I want to encourage the creation of businesses in my region for French and English communities. Results showed that QFs and QAs were more willing to mobilize to improve the vitality of their own language community on the combined demographic, institutional, and status aspects of their own language community (QF: *M*=5.6; QA: *M*=5.8), than to mobilize in favour of the outgroup vitality community (QF: *M*=3.2, QA: *M*=3.7). Thus, QAs were as keen to mobilize personally to improve the vitality of their minority English-speaking community as QFs were to maintain their own vitality as the linguistic majority community in Quebec.

The French-English zero-sum belief scale measured the degree to which QF and QA undergraduates felt that the well-being of their respective communities was undermined by rivalries between the QF and QA groups on ten items (adapted from Esses et al., 1998). QFs rated their agreement with items such as allowing the English language to thrive means that the French language is weakened in Quebec, and the more English-Canadian migrants speak English, the less French can thrive in Quebec. QAs rated items such as English Quebecers already living here lose out when Québécois Francophones make political and economic gains in Quebec, and the more French Canadians promote their own culture, the less opportunity there is for the English-Canadian culture to thrive in Quebec. While endorsement of zero-sum beliefs was moderate for both groups, it was significantly stronger for QAs (*M*=4.4) than for QFs (*M*=3.5), reflecting QA minority group perceptions that French-English relations are more polarized and competitive than was seen to be the case by majority group QFs.

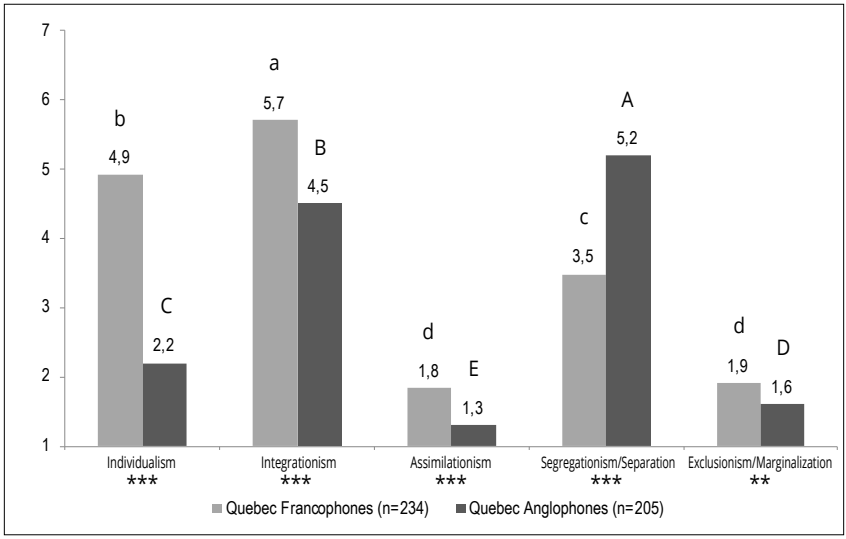
Majority group QFs felt moderately threatened by the presence of local minority QAs (*M*=3.6) and English-Canadian migrants from the ROC (*M*=3.6), while feeling no threat from the presence of their own QF group peers (*M*=1.5). QA minority group members felt more threatened by the presence of local QF majority group members (*M*=4.4) than by the presence of minority Arab Muslim immigrants (*M*=2.4) and minority French-Canadian migrants from the ROC (*M*=2.1). QAs felt no threat

from the presence of English-Canadian migrants from the ROC (*M*=1.5) or from the presence of QA ingroup members (*M*=1.4). Though Québécois Francophones make up 80 % of Quebec's population, our QF participants felt as threatened by the presence of the Quebec Anglophone minority as did our QA undergraduates by the presence of the Québécois Francophone majority, thus perpetuating a 21st-century version of Quebec's "two solitudes."

Respondents rated the extent to which they had been victims of personal discrimination at work, in stores/restaurants, at school/university and in encounters with security forces in the past five years (Bourhis et al., 2007). In these four settings combined, QF majority group respondents experienced very little personal discrimination in Quebec (*M*=1.6) compared with QA respondents (*M*=2.5). Though both linguistic groups did not feel that they were victims of personal discrimination because of their race (QF : *M*=1.2 ; QA : *M*=1.3), QAs felt more discriminated against than QFs because of their ethnic background (QA : *M*=2.5, QF : *M*=1.2) and especially because of their mother tongue and accent (*linguicism* ; QA : *M*=4.2) compared with QFs (*M*=2.4).

Respondents rated to what extent they felt that Quebec Francophones, Quebec Anglophones and English-Canadian migrants from the ROC experienced discrimination as group members in everyday situations. As regards such perceptions of collective discrimination, QFs and QAs agreed that Quebec Francophones were unlikely targets of discrimination because of their linguistic category membership (*M*=2.3, *M*=2.2, respectively). QF majority group undergraduates perceived that English-Canadian migrants from the ROC (*M*=3.1) experience more discrimination than Quebec Anglophones (*M*=2.8), while perceiving that members of their own Quebec Francophone ingroup suffered least from discrimination (*M*=2.3). However, QA minority group respondents perceived that Quebec Anglophone (*M*=4.2) and English-Canadian migrants from the ROC experience more collective discrimination (*M*=4.2) than members of the Quebec Francophone majority (*M*=2.2).

Figure 2
Quebec Francophone (n=234) acculturation orientations toward English-Canadian migrants using HCAS. Quebec Anglophone (n=205) acculturation orientations toward Québécois French culture using IAS



Within-subject RM ANOVA, pairwise comparisons with Bonferroni adjustment, a>b>c>d, A>B>C>D>E, $p<0.05$. Between-subject (2 (group) × 5 (acculturation) RM ANOVA interaction effect: $F(2,437) = 146.6$, $p<0.01$. Post-hoc independent sample t-tests, participant groups: significant difference at ** $p<0.01$, *** $p<.001$.

As regards acculturation orientations, how did QFs wish English-Canadian migrants from the ROC to acculturate within the Québécois Francophone majority culture? As seen in Figure 2, HCAS scale results showed that QFs endorsed integrationism (M=5.7), most strongly followed by individualism (M=4.9), while they moderately endorsed segregationism (M=3.5) toward EC migrants. QFs very weakly endorsed assimilationism (M=1.8) and exclusionism (M=1.9) toward EC migrants.

How did QAs wish to acculturate within Québécois francophone mainstream culture? Figure 2 shows that QA minority undergraduates adopted most strongly the separation orientation (M=5.2) toward Québécois culture, followed by integrationism (M=4.5). QAs only weakly endorsed individualism (M=2.2), marginalization (M=1.6) and assimilationism (M=1.3).

Socio-psychological factors accounting for willingness to stay or leave Quebec

Using multiple regressions, we tested each of our socio-psychological correlates as possible predictors of QFs' and QAs' willingness to move from Quebec to English Canada. Quebec Francophones' willingness to move to English Canada was predicted only by the following three socio-psychological correlates : not being personally mobilized for improving ingroup Francophone vitality (beta weight = -0.25*)*, frequent use of English in everyday life (beta weight = +0.20), and identification as Anglophone (beta weight = +0.19). Taken together, these three predictors explained 27 % of the variance.

When it came to QAs' willingness to leave Quebec for the ROC, results showed the following three variables as reliable predictors : endorsement of French-English zero-sum beliefs (beta weight = +0.31*)*, endorsement of the separation acculturation orientation (beta weight = +0.17*),* and perceiving that QAs are victims of collective discrimination in Quebec (beta weight = +0.15). These three predictors explained 31.5 % of the variance.

A third multiple regression analysis explored QAs' willingness to stay in Quebec. The following three socio-psychological correlates explained 40.7 % of the variance : being optimistic about their personal financial situation in Quebec (beta weight = +0.29), endorsement of the integration acculturation orientation (beta weight = +0.27), and not endorsing the individualism orientation (beta weight = -13*)*.

Opinion survey completed by Quebec Anglophones

QA respondents (N=210) completed an opinion survey consisting of 21 items covering many current linguistic and community relations issues pertinent to the English-speaking communities of Quebec (ESCQ). As in the other questionnaire items used in the study, QAs used a seven-point rating scale to express their agreement (7), neutrality (4), or disagreement (1) with each opinion item. A factor analysis of the 21 items yielded five independent and significant factors accounting for a total of 58 % of the variance. Only survey items loading significantly on the respective factors are listed along with their positive (+) or negative (-) loading on the factor. An opinion statement loading negatively on a factor signifies that QAs do not endorse this particular opinion statement.

Factor 1, solidarity with the English-speaking communities of Quebec (ESCQ), was made up of five items, of which the mean endorsement score was *M*=5.0, and which accounted for 13.2% of the variance obtained on the opinion survey. The survey items loading on Factor 1 were as follows, each item being followed by its mean score in parentheses:

1.1: I feel solidarity toward English speakers in other regions of Quebec (*M*=+5.6).

1.2: English-speaking Quebec is a community of communities (*M*=+5.5).

1.3: I know about English-speaking communities in regions of Quebec other than my own (*M*=+5.4).

1.4: I am aware that the Canadian *Official Languages Act* supports Francophone minorities outside Quebec and the English language minority of Quebec (*M*=+5.0).

1.5: The majority of English Quebecers feel that the English language is threatened by the presence of French speakers in Quebec (*M=-4.4*). (The less QAs agree with this item the more they endorse Factor 1.)

Factor 2, dissatisfaction with QA mobilization to defend the vitality of the ESCQ, was made up of five items, of which the mean endorsement score was *M*=5.0, and which accounted for 12.8% of the variance. The survey items loading on Factor 2 were:

2.1: Canadian language legislation should be used more effectively to defend/enhance the vitality of the English-speaking communities of Quebec (*M*=+5.7).

2.2: The English-speaking communities of Quebec should be more united in defending/enhancing their institutions in the province (*M*=+5.7).

2.3: The vitality of the English-speaking communities of Quebec is declining (*M*=+5.1).

2.4: The English-speaking communities of Quebec should be more militant in defending/enhancing their institutions in the province (*M*=+4.5).

2.5: English Quebecers can be accepted by Francophones as dyed-in-the-wool "Québécois" (*M*=-4.0). (The less QAs agree with this item the more they agree with Factor 2.)

Factor 3, perceptions that Québécois Francophones want the vitality of the ESCQ to decline, was made up of five items, of which the mean

endorsement score was *M*=4.9, and which accounted for 11.7% of the variance. The survey items loading on Factor 3 were:

> 3.1: The majority of Québécois Francophones feel that the French language is threatened by the presence of English speakers in Quebec (*M*=+5.3).
>
> 3.2: The majority of Québécois Francophones would like to see a decline in the vitality of the English-speaking communities of Quebec (*M*=+5.2).
>
> 3.3: The majority of English Quebecers feel that the English language is threatened by the presence of French speakers in Quebec (*M*=+4.4).
>
> 3.4: The majority of Québécois Francophones support the institutions of the English-speaking communities of Quebec (*M*=-3.1).
>
> 3.5: Québécois Francophone politicians support the institutions of the English-speaking communities of Quebec (*M*=-3.0). (The less QAs agree with items 3.4 and 3.5 the more they agree with Factor 3.)

Factor 4, multiple identities and advantages of bilingualism, was made up of three items, of which the mean endorsement score was *M*=6.3, and which accounted for 11.3% of the variance. The survey items loading on Factor 4 were:

> 4.1: I believe that people can have multiple identities at the same time: e.g., Black + Canadian + Quebecer + English-speaking (*M*=+6.6).
>
> 4.2: The co-existence of French and English institutions contributes to the economic and cultural vitality of Quebec (*M*=+6.2).
>
> 4.3: It is the prevalence of both French and English that contributes most to the original character of Montreal (*M*=+6.1).

Factor 5, optimistic perceptions of mutual support for French and English vitality, was made up of three items, of which the mean endorsement score was *M*=3.2, and which accounted for 8.7% of the variance. The survey items loading on Factor 5 were:

> 5.1: It is the prevalence of French that contributes most to the unique character of Montreal (*M*=+3.4).
>
> 5.2: The majority of Québécois Francophones support the institutions of the English-speaking communities of Quebec (*M*=+3.1).
>
> 5.3: The majority of English Quebecers support the quest to make French the common public language of all Quebecers (*M*=+3.0).

We conducted two-tailed correlations to test how each of these five opinion factors related to QAs' desire to stay in Quebec or leave the province for the ROC. Correlations reaching significance at the $p<0.01$ level of significance are reported unless otherwise indicated. Factor 1, solidarity with the English-speaking communities of Quebec (ESCQ), was positively correlated ($r=+0.27$) with the desire of QAs to stay in Quebec and was negatively correlated ($r=-0.20$) with their desire to leave for the ROC. Factor 2, dissatisfaction with QA mobilization to defend the vitality of the ESCQ, was positively correlated with the desire of QAs to leave Quebec for the ROC ($r=+0.19$). Factor 3, perceptions that Québécois Francophones want the vitality of the ESCQ to decline, was positively correlated ($r=+0.29$) with QAs' desire to leave the province for the ROC, and negatively correlated ($r=-17$) with QAs' desire to stay in Quebec. Factor 4, multiple identities and advantages of bilingualism, was positively but weakly correlated with QAs' desire to stay in Quebec ($r=+0.14$; $p<0.05$). Factor 5, optimistic perception of mutual support for French and English vitality, was positively correlated with QAs' desire to stay in Quebec ($r=+0.34$) and negatively correlated with their willingness to leave the province for the ROC ($r=-0.38$).

DISCUSSION

Results showed that, as the linguistic majority in their province, Quebec-born Francophone undergraduates identified twice as much as Québécois than as Canadian, used three times more French than English in their everyday life, and did not feel they were victims of personal or collective discrimination. They were optimistic about their career and economic prospects in Quebec and were not interested in moving out of their province other than for pull factors such as joining a partner/family member or improving their English skills and career prospects. Despite their high-vitality majority group position, QFs felt linguistically threatened by the presence of the Quebec Anglophone minority and English-Canadian migrants from the ROC, and were highly motivated to personally improve the vitality of their Francophone linguistic community.

Quebec-born Anglophone undergraduates identified very much as Canadians, bilinguals and English Quebecers and little as Québécois. Though QAs used more English than French in their everyday life, they reported using more French as their second language than QFs reported using English as their second language. Importantly, QAs were as willing

to mobilize in favour of improving their minority Anglophone vitality as were majority QFs to do likewise for their own majority community. However, compared with QFs, QAs felt that they were more likely to be victims of personal discrimination, and felt this discrimination was based more on their mother tongue and accent (linguicism) than on their ethnocultural background. QAs also felt they were victims of collective discrimination and were less optimistic about their career and economic prospects in Quebec. QAs felt more threatened by the presence of the QF dominant majority than by the presence of Arab Muslim immigrants or that of French-Canadian migrants from the ROC.

As posited in our ambivalence hypothesis (H4), QFs endorsed mixed acculturation orientations toward English-Canadian migrants despite their common citizenship as Canadians. QFs strongly endorsed integrationism and individualism toward EC migrants to Quebec, while moderately endorsing segregationism toward them. With the caveat of lack of causal direction, our additional correlation analyses show that the more QFs felt threatened by Anglophones (QAs and ECs), the more likely they were to adopt segregationism toward them (r=+0.28, p<0.01), and the less likely they were to adopt integrationism (r=-0.20, p<0.01) and individualism (r=-0.25, p<0.01).

QAs endorsed both the separation and integration orientations, which also supports the ambivalence acculturation hypothesis (H5). Despite their French/English bilingualism, QAs endorsed the separation orientation, which reflects commitment to their Quebec Anglophone culture while rejecting aspects of mainstream Québécois Francophone culture. Our correlation analyses show that the more QAs perceived they were victims of personal discrimination, the more they adopted the separation orientation (r=+0.32, p<0.01). Likewise, the more QAs felt personally discriminated against because of their mother tongue/accent (linguicism), the more likely they were to endorse the separation orientation (r=+0.31, p<0.01). Also, the more QAs felt threatened by QFs, the more they endorsed the separation orientation (r=+0.30, p<0.01). Though correlational, these findings support the IAM proposal that linguistic minorities who feel they suffer discrimination and linguicism, are the ones most likely to endorse separation because this orientation offers the safety of remaining in owngroup speaker networks while avoiding threats from language majority group members (Bourhis et al., 2010). Bilingual QA respondents also endorsed the integration acculturation orientation : maintaining commitment to their own English Quebecer cultural heritage while also adopting features of the majority Québécois French culture. Additional correlation

analyses show that the more QAs felt threatened by QFs, the less they endorsed integrationism (r=-0.36, p<0.01). Also, the more QAs experienced being personally discriminated against, the less they endorsed integrationism (r=-0.22, p<0.01).

What socio-psychological correlates best predicted respondents' willingness to move to English Canada ? Multiple regression results supported Hypothesis 2 by showing that pull factors related to seeking better individual economic prospects predicted both QFs' and QAs' willingness to move to English Canada, which is in line with classic economic analyses of interprovincial migration in Canada (Coulombe, 2006).

Other socio-psychological variables predicting bilingual QF undergraduates' desire to move to the ROC were regular use of English and identification as an Anglophone. Furthermore, QFs willing to migrate were also *less* concerned with mobilization to improve Francophone vitality in Quebec. Push factors related to linguistic tensions — namely, zero-sum beliefs, feeling threatened by the presence of minority Quebec Anglophones and segregationism toward EC migrants — did *not* predict QFs' willingness to move to the ROC. Given their status as a high vitality linguistic majority in Quebec, QFs may wish to leave their province mainly for pull reasons reflecting individualistic goals of economic and career advancement, thus supporting Hypothesis 2.

QAs' willingness to stay in Quebec was most strongly predicted by their self-rated favourable career and financial prospects within the Quebec work force. The other powerful predictor of QAs' willingness to stay in Quebec was their integration orientation within Quebec Francophone culture, a finding also supported by correlations between willingness to stay in Quebec and the desire to mobilize in favour of Quebec Francophone vitality (r=+0.37, p<0.01). It is clear that Quebec-born QAs who wish to stay in their ancestral home province also wish to actively contribute to the development of mainstream Quebec Francophone society, which bodes well for social cohesion in the province. However, QAs' willingness to stay in Quebec also depends on their sense of being accepted within the Québécois Francophone majority, not only as the bilinguals that they are, but also as distinctive English-speaking communities with historical roots in the province. Such feelings of belonging to Quebec society are in part revealed in the opinion survey completed by our Quebec-born Anglophone respondents. We saw that opinions correlated with QAs' desire to stay in Quebec were optimistic perception of mutual support for English and French vitality, solidarity with the English-speaking communities of

Quebec, endorsement of multiple identities and the advantages of bilingualism, and *not* perceiving that Québécois Francophones want the vitality of the ESCQ to decline. In line with the interactive acculturation model (IAM), we conclude that bilingual QAs' desire to stay in the province and integrate into Quebec society must also depend on how dominant majority Francophones wish to integrate them within the work force and as a distinct cultural community within the province.

We saw that our bilingual QA respondents felt that they would like to stay in their ancestral province, but that they were equally likely to wish to move to English Canada—and this twice as much as QF respondents. These results support Hypothesis 1 : our bilingual QAs were more willing to leave Quebec than QF respondents. On the reason for migration scale, QAs' willingness to move to English Canada was best predicted by the French-English linguistic tension factor, thus supporting Hypothesis 3. This factor was made up of push items such as to avoid being judged because I am an English-speaking Quebecer, to leave behind linguistic tensions in Quebec, to get better access to health care in English, and to be able to work in English. Also supporting Hypothesis 3, the following socio-psychological factors predicted QAs' willingness to leave Quebec : French-English zero-sum beliefs and perceptions that QAs are victims of collective discrimination. In line with the IAM acculturation model, our results also showed that QA endorsement of the separation acculturation orientation predicted willingness to move to English Canada. Relatedly, endorsement of individualism predicted lower willingness to stay in Quebec, suggesting that leaving the province can be an individualistic exit strategy from a problematic intergroup linguistic setting. From a vitality perspective, this individualistic exit strategy also contributes to the demographic decline of the English-speaking minority in Quebec and robs it of the human capital it needs to maintain its institutional support and demographic vitality (Floch & Pocock, 2012).

Further supporting Hypothesis 3, opinion items correlated with QAs' willingness to leave Quebec were not having optimistic perceptions of mutual support for French and English vitality, perceptions that Québécois Francophones want the vitality of the ESCQ to decline, dissatisfaction with the lack of QA mobilization to defend the vitality of the ESCQ, and not being in solidarity with the ESCQ. Considering that QAs identified more strongly as Canadians than as English Quebecers, it may be that identification with majority English Canadians is more comforting than identifying with a vulnerable linguistic minority that has uncertain vitality prospects in Quebec (Pettinicchio, 2012). The option of "voting with one's

feet" by moving to the ROC may be salutary as an individualistic strategy, not only in the case of international migration but also in cases of inter-provincial migration from a dominant French majority setting such as Quebec.

CONCLUDING NOTES

Forty years after Bill 101, we have seen that some bilingual Quebec-born Anglophone undergraduates are still willing to leave Quebec for the ROC. Longitudinal studies along with forthcoming census results are needed to verify whether QA undergraduates' willingness to leave Quebec is matched by their actual emigration to English Canada after they complete their university degrees. QA undergraduates' willingness to leave their ancestral province for the ROC can be seen as a barometer of problematic intergroup relations between the QF majority and the QA minority. Such QA outgoing trends are likely to deplete the human capital needed to maintain and develop the institutional vitality of the English-speaking communities of Quebec. Taking stock of existing QA outmigration trends, it is noteworthy that former Liberal Quebec Premier Philippe Couillard stated:

> At certain moments of our history, our fellow English-speaking Quebecers have not always felt entirely welcome in their home province.… To those English-speaking Quebecers living in Toronto or elsewhere in Canada, proudly wearing Montreal Canadiens jerseys on game nights, I say it's time, if you want, to come home to Quebec (Global News, 2017).

The then Premier Couillard walked the talk of his invitation by appointing a Minister responsible for Relations with English-speaking Quebecers on October 11, 2017. On November 24, 2017, his Quebec government created the Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise, which reported directly to the Executive Council Office of the Quebec government. The Secretariat was made responsible for ensuring that the concerns of English-speaking Quebecers were taken into account in government orientations and decisions, in collaboration with government ministries and bodies. As defined in the news release of November 24, 2017, explicit goals of the Secretariat following province-wide hearings with the ESCQ were to support "community vitality; access to public services particularly in the areas of health and social services; networking and partnership between public and non-profit organizations who are active in all regions of Quebec; employability,

retention of young graduates, and support for French second language training" (SRQEA). To facilitate the achievement of these goals, the Quebec Liberal government granted an extra budget of $25 million over six years to the Secretariat on April 10, 2018. This provincial funding complemented the existing 2018-2023 Federal Action Plan ($2.3 billion) supporting the English- language minorities of Quebec and the one million French minorities in the ROC. Much welcomed by the ESCQ, can the Quebec government Secretariat be an institutional support measure likely to encourage more Quebec-born QA bilinguals to stay in their province rather than move to the ROC?

While a number of Francophone media pundits derided the need for "les Anglais" to benefit from a Secretariat, English-speaking Quebecers were confronted with a divisive "critical incident" of much symbolic punch that monopolized media attention on both sides of the linguistic divide. On December 3, 2017, the *Bonjour-Hi* debate held in the Quebec National Assembly resulted in the all-party adoption of the following *non-binding* motion excluding the word *Hi* from the *Bonjour-Hi* greeting often heard in downtown Montreal stores:

> Que l'Assemblée nationale réaffirme clairement à tous que le français est la langue officielle et commune du Québec; qu'elle prenne acte que 94 % des résidents du Québec comprennent le français; qu'elle rappelle que le mot « Bonjour » est un des mots de la langue française les plus connus chez les non-francophones du monde; qu'elle rappelle que ce mot exprime magnifiquement la convivialité québécoise. En conséquence elle invite tous les commerçants et tous les salariés qui sont en contact avec la clientèle locale et internationale de les accueillir chaleureusement avec le mot Bonjour.

Many members of the English-speaking communities of Quebec were much disappointed to have *Hi*'s historical presence in Quebec symbolically purged from greetings, not only by nationalist parties, but also by the then governing Liberal Party. Anecdotal evidence suggested a defiant resurgence of the *Bonjour-Hi* greeting in Montreal stores by Anglophones and Francophones in their intercultural encounters following this government motion. At the collective level, the president of the English-speaking advocacy group QCGN addressed its concerns to the Liberal Party leader as follows:

> Your government has allowed itself to be outmanoeuvred by a cynical wedge tactic. Internationally, you have now sent out an official National

> Assembly word, unanimous no less, that the simplest speaking of English here is unwelcome.… English is not a toxin from which the culture of Quebec must be protected. It is wounding to our community to have to have it so treated. Much more importantly, it is damaging to social peace and to the majority community's notion of propriety for such gestures of scorn to be expressed by our leaders.… Modeling divisive and stigmatizing behaviour signals an intolerant societal norm. You and your government can and must do better. Let the guiding principle for all to be to ensure that Quebec's whole remains greater than the sum of its parts (Authier, 2017).

Philip Authier, the author of the above article, reported: "Couillard's entourage, however, argued that the community needs to understand the Liberals are the only party that really defends Anglophones, and to go too far might hurt the party with Francophone voters" (2017). During the period leading to the October 1, 2018, Quebec election, the leaders of the four political parties agreed to three leadership debates, one of which was to be held in English, a highly symbolic first in the history of the province. The English debate watched on TV by a large number of Quebec Anglophones focussed on relevant policy issues for the ESCQ. In a yes-no answer format, the four leaders each declared they were in favour of maintaining the newly created Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise. Only François Legault, the leader of the nationalist Coalition Avenir Québec (CAQ) party, stated in a post-debate scrum that "I think it's mostly smoke and mirrors," while stating he was open to keeping it "if it's useful" (QCGN, 2018).

The CAQ won the 2018 provincial election with 39 % of the popular vote and a majority of seats in the Quebec National Assembly. The CAQ's platform included the elimination of both French and English school boards to reduce school taxes. In 2020, the CAQ majority government used closure to adopt Bill 40, which abolished French and English school boards. Bill 40 sacked 700 French school board commissioners in 60 French School boards to avoid litigation. French school boards were effectively eliminated, replaced by Service Centers run by appointed members with little decision-making power. This Ministry of Education centralizing policy was decried by QA advocacy groups, who saw the abolition of its English school boards as the loss of their capacity to 'manage and control' their only level of full self-governance in the province (ABEE, 2019). The English School Board Association challenged abolition of its school boards in Quebec superior court invoking Article 23 of the Canadian Charter. It won a stay of order in late 2020 maintaining its nine English School boards

pending a Quebec court or eventual Canadian Supreme Court ruling in 2021. Taken together, can these recent intercultural, institutional, and symbolic events combine as problematic intergroup push factors likely to incite other mobile QAs to leave their historical province of origin?

References

Abrams, J., Barker, V., & Giles, H. (2009). An examination of the validity of the subjective vitality questionnaire. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, *30*(1), 59-72.

Advisory Board on English Education (ABEE). (2016, June). *Keeping the door open for young English-speaking adults in Québec : Language learning in English schools and centres*. http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/ministere/organismes/CELA_Memoire_OuvrirVoieAdultesAnglo_ANG.pdf.

Advisory Board on English Education (ABEE). (2018, June). *Plus ça change, plus c'est pareil : Revisiting the 1992 Task Force Report on English Education in Quebec*. http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/ministere/organismes/CELA-Plus-ca-change-2018-AN.PDF.

Advisory Board on English Education (ABEE). (2019, November). *Bill 40 and the English Education System in Quebec. Brief presented to the Committee on Culture and Education.*

Allard, R., & Landry, R. (1994). Subjective ethnolinguistic vitality : A comparison of two measures. *International Journal of the Sociology of Language, 108*(1), 117-144.

Authier, P. (2017, December 8). Bonjour-Hi : Couillard repents, but Anglo group too furious to forgive. *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/quebec/bonjour-hi-english-is-not-a-foreign-language-in-quebec-couillard-says.

Bouchard, P. (2002). La langue de travail : une situation qui progresse, mais toujours teintée d'une certaine précarité. In P. Bouchard & R. Y. Bourhis (Eds.). *L'aménagement linguistique au Québec : 25 ans d'application de la Charte de la langue française. Revue d'aménagement linguistique* (pp. 85-106). Les Publications du Québec.

Bouchard, P., & Bourhis, R. Y. (2002). Introduction : La Charte de la langue française. Bilan, enjeux et perspectives. In P. Bouchard & R. Y. Bourhis (Eds.). *L'aménagement linguistique au Québec : 25 ans d'application de la Charte de la langue française*, *Revue d'aménagement linguistique* (pp. 9-16). Les Publications du Québec.

Bougie, E., Usborne, E., de la Sablonnière, R., & Taylor, D. (2011). The cultural narrative of Francophone and Anglophone Quebecers : Using a historical perspective to explore the relationships among collective relative deprivation, in-group entitativity, and collective esteem. *British Journal of Social Psychology, 50*(4), 726-746.

Bourhis, R. Y. (1984). *Conflict and language planning in Quebec*. Multilingual Matters.

Bourhis, R. Y. (2001). Acculturation, language maintenance, and language shift. In J. Klatter-Folmer & P. Van Avermaet (Eds.). *Theories on Maintenance and Loss of Minority Languages* (pp. 5-37). Waxmann Verlag.

Bourhis, R. Y. (Ed.). (2012). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec*. Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Bourhis, R. Y. (2017). Bilingual health care in Quebec : Public policy, vitality, and acculturation issues. In M. Drolet, P. Bouchard, & J. Savard (Eds.). *Accessibility and active offer: health care and social services in linguistic minority communities* (pp. 349-396). University of Ottawa Press.

Bourhis, R. Y. (2019). Evaluating the impact of Bill 101 on the English-speaking communities of Quebec. *Language Problems and Language Planning*, *43*(2), 198-229.

Bourhis, R. Y., Barrette, G., El-Geledi, S., & Schmidt, R. (2009). Acculturation orientations and social relations between immigrant and host community members in California. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, *40*(3), 443-467.

Bourhis, R. Y., Barrette, G., & Moriconi, P. A. (2008). Appartenances nationales et orientations d'acculturation au Québec. *Canadian Journal of Behavioural Science/Revue canadienne des sciences du comportement*, *40*(2), 90-103.

Bourhis, R. Y., & Carignan, N. (2010). Linguicism in Quebec and Canada. *Our Diverse Cities*, *7*, 156-162.

Bourhis, R. Y., & Foucher, P. (2012). *The decline of the English school system in Quebec*. Canadian Institute for Research on Minority Languages (CIRLM).

Bourhis, R., Giles, H., & Rosenthal, D. (1981). Notes on the construction of the "subjective vitality questionnaire" for ethnolinguistic groups. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, *2*(2), 145-155.

Bourhis, R. Y., & Landry, R. (2012). Group vitality, cultural autonomy and the wellness of language minorities. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and Prospects of the English-Speaking Communities of Quebec* (pp. 23-69). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Bourhis, R. Y., Moise, L. C., Perreault, S., & Sénécal, S. (1997). Toward an interactive acculturation model : A social psychological approach. *International Journal of Psychology*, *32*(6), 369-386.

Bourhis, R. Y., Montaruli, E., & Amiot, C. (2007). Language planning and French-English bilingual communication : Montreal field studies from 1977 to 1997. *International Journal of the Sociology of Language*, 185, 187-224.

Bourhis, R. Y., Montaruli, E., El-Geledi, E., Harvey, S.-P., & Barrette, G. (2010). Acculturation in multiple host community settings. *Journal of Social Issues*, *66*(4), 780-802.

Bourhis, R. Y., & Montreuil, A. (2017). Acculturation, vitality, and bilingual healthcare. In S. J. Schwartz & J. Unger (Eds.). *The Oxford handbook of acculturation and health* (pp. 49-74). Oxford University Press.

Bourhis, R. Y., Montreuil, A., Helly, D., & Jantzen, L. (2007). Discrimination et linguicisme au Québec : Enquête sur la diversité ethnique au Canada. *Canadian Ethnic Studies*, *39*(1-2), 31-49.

Bourhis, R. Y., Sachdev, I., Ehala, M., & Giles, H. (2019). Assessing 40 years of group vitality research and future directions. *Journal of Language and Social Psychology*, *38*(4), 409-422.

Bourhis, R. Y., & Sioufi, R. (2017). Assessing forty years of language planning on the vitality of the Francophone and Anglophone communities of Quebec. *Multilingua*, *36*(5), 627-661.

Caldwell, G. (2012). La Charte de la langue française vue par les anglophones. In P. Bouchard & R.Y. Bourhis (Eds.). *L'aménagement linguistique au Québec : 25 ans d'application de la Charte de la langue française*, *Revue d'aménagement linguistique* (pp. 26-36). Les Publications du Québec.

Carter, W. (2012). What future for English-language health and social services in Quebec? In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 215-244). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

CBC News. (2017, June 15). Couillard talks Anglos, MUHC mergers and separatism. https://www.cbc.ca/news/canada/montreal/couillard-anglos-muhc-separatism-daybreak-2017-1.4161848.

Clemens, J., Labrie, Y., & Emes, J. (2016). *Interprovincial migration in Canada. Quebeckers vote with their feet.* Fraser Institute. https://www.fraserinstitute.org/sites/default/files/interprovincial-migration-in-canada.pdf.

Cooper, C., Donovan, P., & O'Donnell, L. (2019). *Employment of English speakers in Quebec's public service.* QUESCREN Working Paper no.1. Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN), Concordia University.

Corbeil, J.-C. (2007). *L'embarras des langues : Origine, conception et évolution de la politique linguistique québécoise.* Québec Amérique.

Corbeil, J.-P., Chavez, B., & Pereira, D. (2010). *Portrait of official-language minorities in Canada – Anglophones in Quebec.* Statistics Canada.

Coulombe, S. (2006). Internal migration, asymmetric shocks, and interprovincial economic adjustments in Canada. *International Regional Science Review, 29*(2), 199-223.

Curzi, P. (2014). French, the common language of Quebec. In R. Clément & P. Foucher (Eds.). *Fifty years of official bilingualism. Challenges, analyses and testimonies* (pp. 15-19). Invenire.

Dickinson, J. (2007). The English-speaking minority in Québec : A historical perspective. *International Journal of the Sociology of Language*, 185, 11-34.

Ehala, M. (2010). Vitality and intergroup processes. *Multilingua, 29*(2), 203-222.

Esses, V. M., Jackson, L. M., & Armstrong, T. L. (1998). Intergroup competition and attitudes toward immigrants and immigration : An instrumental model of group conflict. *Journal of Social Issues*, *54*(4), 699-724.

Fishman, J. (2001). *Can threatened languages be saved?* Multilingual Matters.

Floch, W., & Pocock, J. (2012). The socio-economic status of English-speaking Quebec : Those who left and those who stayed. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 129-173). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Fuertes, J., Gottdiener, W., Martin, H., Gilbert, T., & Giles, H. (2012). A meta-analysis of the effects of speakers' accents on interpersonal evaluation. *European Journal of Social Psychology, 42*(1), 120-133.

Gilbert, A. (Ed.). (2010). *Territoires francophones : Études géographiques sur la vitalité des communautés francophones du Canada*. Les éditions du Septentrion.

Giles, H., Bonilla, D., & Speer, R. (2012). Acculturation, intergroup vitalities, accommodation and contact. In J. Jackson (Ed.). *Routledge handbook of intercultural communication* (pp. 244-259). Routledge.

Giles, H., Bourhis, R. Y., & Taylor, D. M. (1977). Toward a theory of language in ethnic group relations. In H. Giles (Ed.). *Language, ethnicity and intergroup relations* (pp. 307-348). Academic Press.

Goldbloom, V. C. (2015). *Building bridges*. McGill-Queens's University Press.

Harwood, J., Giles, H., & Bourhis, R. Y. (1994). The genesis of vitality theory : Historical patterns and discoursal dimensions. *International Journal of the Sociology of Language*, 108, 167-206.

Houle, R., & Corbeil, J. P. (2018). *Language projections for Canada 2011–2036* (catalogue no. 89-657-X2017001). Statistics Canada. https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/pub/89-657-x/89-657-x2017001-eng.pdf ?st=q3U2dmEx.

Jedwab, J. (2012). Determining who is an English-speaking Quebecer and assessing its demographic vitality. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 99-128). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Jedwab, J. (2017). *Le faible revenu au Québec : peu importe comment on le tranche, les anglophones s'en tirent moins bien que les francophones*. Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies.

Jedwab, J., & Maynard, H. (2012). Politics of community : The evolving challenge of representing English-speaking Quebecers. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 277-311). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Jennings, M. (2015). *English school boards election systems study panel report*. Election systems study panel.

Johnson, M., & Doucet, P. (2006). *A sharper view : Evaluating the vitality of official language minority communities*. Office of the Commissioner of Official Languages.

Lacoursière, A. (2010, May 12). Les anglophones craignent pour la survie de leurs écoles. *La Presse,* A15.

Lacoursière, J. (1995). *Histoire populaire du Québec. Tome 1 : Des origines à 1791*. Les éditions du Septentrion.

Lamarre, P. (2012). English education in Quebec : Issues and challenges. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 175-214). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Landry, R., Allard, R., & Deveau, K. (2014). *The vitality of the English-speaking community of Quebec. A sociolinguistic profile of secondary 4 students in Quebec English schools*. Canadian Heritage.

Landry, R., & Bourhis, R. Y. (1997). Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality : An empirical study. *Journal of Language and Social Psychology, 16*(1), 23-49.

Lee, E. S. (1966). A theory of migration. *Demography, 3*(1), 47-57.

Macmillan, C. M. (2003). Federal language policy in Canada and the Quebec challenge. In P. Larrivée (Ed.). *Linguistic conflict and language laws, Understanding the Quebec question* (pp. 87-117). Palgrave Macmillan.

Magnan, M. O. (2005). "Should I stay or should I go now ?" : Reste-t-il des jeunes anglophones au Québec ? In M. Venne (Ed.). *L'annuaire du Québec 2005* (pp. 192-199). Fides.

Martel, M., & Pâquet, M. (2010). *Langue et politique au Canada et au Québec : Une synthèse historique.* Boréal.

Martin-Laforge, S. (2018). Riding the official minority language advocacy roller-coaster : Challenges faced and met – and opportunities seized. *Canadian Diversity, 15*(1), 36-38.

McLeod Arnopoulos, S., & Clift, D. (1984). *The English fact in Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Montreuil, A., & Bourhis, R. Y. (2001). Majority acculturation orientations toward "valued" and "devalued" immigrants. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, *32*(6), 698-719.

Oakes, L., & Warren, J. (2007). *Language, citizenship and identity in Quebec*. Palgrave Macmillan.

Olivier, C. É. (2007). *Langue publique au Québec 1. Le Travail.* Office québécois de la langue française.

Paillé, M. (2011). *Les caractéristiques linguistiques de la population du Québec. Profil et tendance 1996-2006*. Office québécois de la langue française.

Paillé, M. (2019). Succès et faiblesse de l'intégration des immigrants par la scolarisation obligatoire en français au Québec. *Language Problems and Language Planning*, 43(2), 135-158.

Pettinicchio, D. (2012). Migration and ethnic nationalism : Anglophone exit and the "decolonisation" of Québec. *Nations and Nationalism, 18*(4), 719-743.

Phillipson, R. (1988). Linguicism : Structures and ideologies in linguistic imperialism. In T. Skutnabb-Kangas & J. Cummins (Eds.). *Minority education : From shame to struggle* (pp. 339-358). Multilingual Matters.

Plourde, M. (1988). *La politique linguistique du Québec : 1977-1987*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Plourde, M., Duval, H., & Georgeault, P. (Eds.). (2000). *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*. Fides and Les Publications du Québec.

Québec. (2001). *Le français, une langue pour tout le monde*. Rapport Larose. Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec.

Quebec Community Groups Network (QCGN). (2018). English leaders' debate marks an historic first. *Weekly Update*, 352.

Rocher, G. (2012). Les dilemmes identitaires à l'origine de l'engendrement de la Charte de la langue française. In P. Bouchard & R. Y. Bourhis (Eds.). *L'aménagement linguistique au Québec : 25 ans d'application de la Charte de la langue française*, *Revue d'aménagement linguistique* (pp. 17-25). Les Publications du Québec.

Rodgers, G. (2011). *Minority report : An alternative history of English-language arts in Quebec*. Guernica Essay Series.

Rodgers, G., Needle, J., & Garber, R. (2012). The artistic and cultural vitality of English-speaking Quebec. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 245-276). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers : A history of English-speaking Quebec : 1759-1980*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Ryan, E. B., & Giles, H. (Eds.). (1982). *Attitude toward language variation : A social and applied context.* Edward Arnold.

Sachdev, I., & Bourhis, R. Y. (1993). Ethnolinguistic vitality : Some motivational and cognitive considerations. In M. Hogg & D. Abrams (Eds.). *Group motivation : Social psychological perspectives* (pp. 33-52). Harvester-Wheatsheaf.

Scowen, R. (1991). *A different vision. The English in Quebec in the 1990s*. Maxwell Macmillan Canada.

Scowen, R. (2007). *Time to say goodbye. Building a better Canada without Quebec*. McClelland & Stewart.

Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise (SRQEA). (2017). *The Secretariat for relations with English-speaking Quebecers is officially launched.* Press release. http://www.newswire.ca/en/releases/archive/November2017/24/c7102.html.

Sioufi, R., & Bourhis, R. Y. (2017). Francophone ethnic attitudes and readiness for inter-provincial migration in Canada. *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada, 49*(1), 43-65.

Sioufi, R., & Bourhis, R. Y. (2018). Acculturation and linguistic tensions as predictors of Quebec Francophone and Anglophone desire for internal migration in Canada. *Journal of Language and Social Psychology, 37*(2), 136-159.

Sioufi, R., Bourhis, R. Y., & Allard, R. (2016). Vitality and ethnolinguistic attitudes of Acadians, Franco-Ontarians and Francophone Quebecers : Two or three solitudes in Canada's bilingual belt ? *Journal of Multilingual and Multicultural Development, 37*(4), 385-401.

Skutnabb-Kangas, T. (1988). Multilingualism and the education of minority children. In T. Skutnabb-Kangas & J. Cummins (Eds.). *Minority education : From shame to struggle* (pp. 9-44). Multilingual Matters.

Smith, B., Ehala, M., & Giles, H. (2018). Vitality theory. In H. Giles & J. Harwood (Eds.). *The Oxford encyclopedia of intergroup communication* (pp. 485-500, vol. 2). Oxford University Press.

Statistics Canada. (2011). *Population by mother tongue, by province and territory. 2011 Census.* https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/hlt-fst/lang/Pages/

highlight.cfm?TabID=1&Lang=E&Asc=1&PRCode=01&OrderBy=999&View=1&tableID=401&queryID=1&Age=1.

Statistics Canada. (2013). *Selected demographic, income and sociocultural characteristics (109), income statistics in 2010 (3) and income sources (16) for the population aged 15 years and over in private households of Canada, provinces, territories, census metropolitan areas and census agglomerations, 2011 national household survey* (catalogue no. 99-014-X2011032). https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/catalogue/99-014-X2011032.

Statistics Canada. (2017a, August 17). 2016 Census topic : Language. *The Daily. Update of the 2016 Census language data (corrected)*. http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/rt-td/lang-eng.cfm.

Statistics Canada. (2017b, August 2). *English-French bilingualism reaches new heights*. https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/as-sa/98-200-x/2016009/98-200-x2016009-eng.cfm.

Statistics Canada. (2018, April 11).*Selected demographic, cultural, educational, labour force and income characteristics (981), mother tongue (4), immigrant status and period of immigration (10), age (8B) and sex (3) for the population in private households of Canada, provinces and territories, census metropolitan areas and census agglomerations, 2016 Census – 25 % sample data, 2016353* (catalogue no. 98-400-X2016353). https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/catalogue/98-400-X2016353.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged : The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Tajfel. H., & Turner, J. C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & G. Austin (Eds.). *The psychology of intergroup relations,* (pp. 7-24). Nelson-Hall.

Termote, M. (2019). L'utilisation du français dans la sphère publique : Travail, commerce et affichage. *Language Problems and Language Planning, 43*(2), 159-178.

Termote, M., Payeur, F., & Thibault, N. (2011). *Perspectives démolinguistiques du Québec et de la région de Montréal*. Office québécois de la langue française.

Vaillancourt, F. (2019). Assessing Bill 101 after 40 years : An introduction. *Language Problems and Language Planning, 43*(2), pp. 103-112.

Vaillancourt, F., Lemay, D., & Vaillancourt, L. (2007). Laggards no more : The changing socioeconomic status of Francophones in Quebec. *C.D. Howe Institute Backgrounder*, (103).

Wardhaugh, R. (1983). *Language and nationhood. The Canadian experience*. New Star Books.

Woehrling, J. (2005). L'évolution du cadre juridique et conceptuel de la législation linguistique au Québec. In A. Stefanescu & P. Georgeault (Eds.). *Le français au Québec : Les nouveaux défis* (pp. 253-356). Conseil supérieur de la langue française.

SECTION 2

LE DROIT

SECTION 2

THE LAW

BILL 101 AS GOD AND DEMON

THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE* AND ENGLISH CANADA

Andrew McDougall

ABSTRACT : The *Charter of the French Language*, or Bill 101, has had a deep and unappreciated impact on Canada's constitution and on English Canadian culture, specifically with regard to their relationship to language and rights. First, Bill 101 set the conditions for a more substantive duality between English and French in Canada, instead of the mere formal equality that was apparent in documents like the *Official Languages Act* of 1969. Secondly, Bill 101's philosophy of founding language rights on a collective rather than individual basis was an important shift in the constitutional discourse. Finally, McDougall argues that Bill 101 came to represent a second "model" of language protection regimes, one that guaranteed predominance of one language over others in order to safeguard language survival. This model has been particularly influential with Indigenous languages in Nunavut.

RÉSUMÉ : *La Charte de la langue française*, ou loi 101, a eu des répercussions profondes, mais méconnues, sur la constitution canadienne et la culture anglo-canadienne, tout particulièrement en matière de langue et de droits. Premièrement, la loi 101 a défini les modalités d'une dualité plus significative entre les langues anglaise et française au Canada, transcendant ainsi l'égalité linguistique formelle que reconnaissaient à peine des textes juridiques comme la *Loi sur les langues officielles* de 1969. Deuxièmement, l'esprit de la loi 101 repose sur l'établissement de droits linguistiques sur des fondements collectifs plutôt qu'individuels ; ce principe a amorcé un changement important dans le débat constitutionnel. Troisièmement, selon

M. McDougall, la loi 101 représente en définitive un deuxième « modèle » de régime de protection linguistique, car il garantit la prédominance d'une langue sur toute autre, afin d'assurer sa survie. Du reste, ce modèle a exercé une influence déterminante sur la promotion des langues autochtones au Nunavut.

The *Charter of the French Language*, or Bill 101, has historically been loathed outside Quebec. At most, Anglophone Canadians have accepted it as being part of the country in which they have to live with as a *sine qua non* of national unity. But it has had a deep and unappreciated impact on Canada's constitution and on English Canadian culture, specifically with regard to their relationship to language and rights. Forty years after Bill 101 came into effect, its impact in Canada can be seen not just in Quebec but also in the *Charter of Rights and Freedoms* and in the public's willingness to accept collective bases of rights that had no precedent in Canada before the 1970s. This was made possible because Bill 101 arrived at a delicate time for English Canadians, who were going through a period of self-examination over what it meant to be "Canadian" and who were open to considering new ideas about the country.

At root, the argument I advance is that Bill 101 has had important impacts on Canadians outside Quebec. The first section develops the argument that Bill 101 set the conditions for a more *substantive* duality between English and French in Canada, instead of the mere formal equality that was apparent in documents like the *Official Languages Act* (OLA) of 1969. By creating conditions where English was truly secondary in Quebec, Anglophones had to accept the "French fact" in their country in a way not previously asked of them. Despite the controversy over Bill 101 and its introduction, this was formative in recasting Canada as a binational country committed to the survival of the French language and where English Canadians would have to accept that their language would have to take the proverbial "back seat" in Quebec. Secondly, it will move to argue that Bill 101's philosophy of founding language rights on a *collective* rather than individual basis was an important shift in the constitutional discourse. Only in New Brunswick and with Indigenous rights has a similar shift been made, and the move had an important impact on the development of the Charter and the jurisprudence under it. Finally, the chapter will argue that Bill 101 came to represent a second "model" of language protection regimes, one that guaranteed predominance of one language over others

in order to safeguard language survival. This model has been particularly influential with Indigenous languages in Nunavut. The paper will conclude with some closing thoughts on the impact that it has had on the country.

BILL 101, BILINGUALISM, AND THE ANGLO-CANADIAN IDENTITY

Bill 101 arrived at a delicate time for English Canada, which was going through its own, less celebrated transition in the late 1960s and 1970s. The transformation can be neatly summarized as the move from being "British" to "Canadian," a reflection not just of the natural evolution away from the United Kingdom that one expects over time (and one made by the Americans some 200 years earlier) but also hastened by the decline of Britain itself. There was no longer an Empire to belong to, no bigger British idea of civilization that had held Canada in thrall up to that point. Institutions such as the monarchy and British constitutionalism were beginning to lose their appeal. The 1960s were a time of great social and economic change throughout the West in any event, and Quebec had embraced the spirit with gusto. It had already gone on a serious re-evaluation of its place in North America (see generally Behiels, 1985; Gagnon, 1990; Cuccioletta et al., 2011 for an account of the changes). English Canadians were experiencing the same social forces that had brought about a re-examination of traditional institutions everywhere, but with the added twist that many of their own institutions like the Commonwealth were eroding or disappearing on their own and there were no obvious replacements. Up to that point the English Canadian identity had been defined by the British connection on the one hand, along with a concomitant anti-Americanism on the other. By the mid-1960s, neither of these legacies were holding up very well. Perhaps the most emblematic writing from the time was George Grant's *Lament for a Nation* (1965),[1] which decried the fall into US continentalism and the loss of Canada's historical identity as part of its changing culture.

But changing into what? English Canada had no real answer for that in the 1960s. What was Canada *about?* There was little to go on; what national consciousness English Canadians had shown had been so rooted in its British history there was extremely little authentically Canadian

1. The literature on English Canada's transformation is far less comprehensive than that on Quebec. Interested readers are invited to consult José Igartua's *The Other Quiet Revolution* (2006) for an excellent overview, and especially chapter 8's discussion about language rights and politics.

iconography, political practice, or symbols that could be used to forge any kind of a unique nationhood. And what resulted, of course, was a large-scale project of political modernization and artificial redefinition which was ultimately successful in giving Canada its modern identity. Students of the country are often surprised to learn how many of the national institutions that are taken as a given are actually of quite recent vintage, including separate citizenship (1947), the flag (1965), the provincial flags (generally between 1960 and 1980), multiculturalism (1971), the anthem (recognized in 1980), and the Charter itself (1982).

For English Canada, the national, state-centred bilingualism adopted in 1969 plays a role in this story. It was resented by many at the time, but it was still ultimately accepted in the end. And it was accepted out of more than a concern for national unity. For many, formal, national state-centric bilingualism was *useful*. It was useful for filling in the question of what Canadians were if they were neither "British" or "American." There was a national duality, resting on an attractive notion of peaceable co-existence, which stood out in the more violent, post-World War II, ethno-nationalistic, Cold War global context in which Canada found itself (see generally McRoberts, 1997, 1989). So long as the state at the highest level remained formally bilingual, and the two language groups remained more or less in their solitudes, the objections to it could be contained. After all, the *Official Languages Act* asked very little of English Canadians. It was a compromise that could give English Canadians a veneer of tolerance, and a sense of difference and uniqueness, at very little cost (McRoberts, 1991 ; Reid, 1993). And in a pre-Charter age this had a following. Those who objected to the OLA were vocal but never strong enough to repeal it, and in the end they largely faded away. True anti-Francophone diehards could be dismissed by the political class as representing an older generation that was out of touch with contemporary society, or as fringe elements peddling ignorant—even un-Canadian!—visions of social homogeneity that had no place in modern Canada. And that narrative worked—the OLA has not been a political issue in a federal election in perhaps 20 years.

English Canadians would have been happy to stop in 1968 with the OLA. But that would not do ; the veneer of formal equality was a non-starter in Quebec—and here enters Bill 101. Unlike the federal OLA, Bill 101 was conceptually a very different beast. It took a far more comprehensive view of what French was entitled to in Quebec and binned the idea that formal equality could give equal protections to both languages. It took the view that, if French was to be the "winner" in Quebec, then English had to be the "loser." This is why Bill 101 represented such a shock

nationally. For English Canadians, there was something unfair, even upsetting, about Bill 101. No longer were French and English to be equal, but French was going to be the predominant official language in Quebec—by directly supplanting English. It rested on the belief that without displacing English, at least a little, French might actually die out in Quebec.[2] This approach was new, and supported by all the province's political parties (Coleman, 1981, p. 461). But for many Anglophones this was an attack on the English heritage of Canada and *their* view of what "national duality" really meant.

Bill 101 brought the reality of the Quiet Revolution home to other Canadians. It made the transit from "French Canadian" to *Québécois* tangible, it represented the concrete expression of the new nationalism that existed in the country and in which Anglophones could not take part. That new sense of national self solidified the longstanding duality on which the country rests into something that was different from what had come before. And many Anglophones did not like it—especially in Quebec.[3] In the aftermath of the PQ victory in 1976 and Bill 101, large numbers of Quebec Anglophones no longer saw a place in Quebec for themselves or their families, and an exodus from the province took place.

For those outside of the province, the new politics in Quebec informed their view of duality and being Canadian. The concretization of the new nationalism in Bill 101 changed Canada and gave new meaning to Anglophones as representing one of two halves in a *substantive*, rather than merely formal sense. And while they were unhappy with the new meaning of "two solitudes" that Bill 101 represented, they could, and did, come to accept it. And that in turn informed who *they* were, the country they lived in, and who the language groups were who were in it. Along with the broadening of the conception of "Canadian" that came with multiculturalism and Indigenous rights, the identity structure of Canada is now much different that it was in the 1950s and 1960s, and English Canadians have (however reluctantly) moved to accept these new political realities.

The exception that proves this rule was the appearance, rise, and fall of the Reform Party in the late 1980s and 1990s, and later of its short-lived successor, the Canadian Alliance. Born at the height of the

2. The literature surrounding Bill 101 and its impact on French in Quebec and on Canadian federalism is vast—for a few interesting pieces, see Beer & Jacob, 1985; Cardinal, 2012; McRoberts, 1989; Hayday, 2005.
3. Nor did many Francophones outside Quebec either: see generally Martel, 1997 and Laniel & Thériault, 2016.

"mega-constitutional era," the Reform Party came to Ottawa on an expressly regional platform representing "the West" in 1993, and advanced an agenda hostile to language rights and cultural duality. It insisted that it was the West, not Quebec, which had been mistreated in Confederation. Its founder, Preston Manning, controversially argued in a television commercial that he could be a voice for all of Canada and that people should vote Reform and "not just Quebec politicians," who were represented as the other party leaders with crosses through their faces. Later, in 2001, Stephen Harper, then at the National Citizens Coalition but closely affiliated with Reform, argued in an editorial that bilingualism was a "god that failed" in uniting Canada and was otherwise too expensive to justify (Harper et al., 2001).

While these were some low watermarks for bilingualism and French-English relations, they were also demonstrative of how far English Canada had moved in the direction of accepting the consequences of the Quiet Revolution. The fact that such divisive politics had a solid political base in English Canada could not hide the connected fact that they also had a pretty low ceiling, and Reform's failures in the 2000 and 2003 elections led to the rebranding of the party and its amalgamation with the Progressive Conservatives to broaden its appeal past the Manitoba border. A softening ensued after the 2004 election when Harper saw the need for a new approach. During the election of 2006 Harper endorsed "open federalism" and dropped the "Quebec bashing" that the party had been known for. His success in that election in the Beauce, Quebec City, and the "ROC" (rest of Canada) showed that one could hold out an olive branch to Quebec without losing a seat in Calgary, and the Conservatives subsequently became competitive in many parts of Quebec (for an excellent look at this transformation, see Hebert, 2011).

BILL 101, SUBSTANTIVE LINGUISTIC EQUALITY, AND THE CONSTITUTION

Bill 101's key move—from individual rights and formal linguistic equality to the right to a *context* and the *substantive* guarantee of a Francophone society, made an important impact on the Charter and modern Canadian rights jurisprudence. It did so by moving away from the individual basis of language rights to a recognition that they needed to have a collective basis or the population they were protecting might not exist at all. This point has been made elsewhere, and it was acknowledged

at the time, but it was always controversial (see for example MacMillan, 2011, p. 395; 1998, p. 101; McLeod Arnopoulos & Clift, 1980, p. 35). More generally, there had also been a long argument for more social rights before patriation but it had come to nothing (Marcel Rioux was perhaps the best known of his day for advancing the need for positive rights, see Rioux, 1971). But, after the Quiet Revolution, the Quebec government advanced a new position that French was entitled to more than a right of use in Parliament or the National Assembly along with English, and that it was within its right to impose conditions mandating its use throughout the province and well into the private sphere. This meant of course the sign laws, but also that workers were entitled to work in French and that the province should remain clearly Francophone in character.

This philosophy was reproduced in the *Charter of Rights and Freedoms* in some recognition that French should be substantively equal to English in Canadian society where, for example, "numbers warrant," with similar guarantees for the English minority. Students first studying the Charter are surprised to learn that nearly one third of the document is connected in some way to language guarantees. Many have a substantive characteristic, such as the positive obligation to build schools, or the obligation in New Brunswick to advance the status and use of both languages, all supplemented by a robust jurisprudence. This substantive philosophy surrounding the need to protect culture could also be found lurking in the notwithstanding clause, a Canadian innovation which was inserted to insulate some rights and programs, such as Bill 101-esque laws, that would not otherwise survive judicial scrutiny. The only other place where collective rights could be said to have had a similar basis is in the provisions around Indigenous rights—but these have been underdeveloped compared with those in the linguistic realm, although arguably the approaches might be thought of as complementary while clearly developing on very separate tracks.

None of the other efforts to reshape the constitutional framework had made quite this move, and there had been a couple of efforts by 1982. The first attempt was made in 1960, with the *Canadian Bill of Rights* (see Egerton, 2004 for an overview of its development), but that document was still very much of a piece with the previous liberal framework that other countries had embraced. Indeed, more so in some regards, since it is only in that document that one can find anything resembling a freestanding right to property for Canadians. But, otherwise, the rights that it guaranteed were atomistic and rooted in the individual citizen. In fact, the Bill contained absolutely nothing on language at all—it made no mention of the historic

communities of English or French and paid no heed of any kind to the use of different languages in the federal Parliament or other institutions. Nor did it make any mention of education, or of the rights of minority language communities to be educated in the language of their parents.

The situation was not much better with the next effort in the so-called *Victoria Charter*, which fell apart in 1971 (*Victoria Charter*, 1971). The agreement did begin to reflect the consensus that was arising in Quebec that French deserved better treatment in the rest of Canada. Part II was dedicated to language rights but, again, the rights it enumerated were of the "thin" variety in the context of institutions. French and English were to hold a guaranteed position in the federal Parliament, which was arguably duplicative since it was guaranteed for use there in other parts of the Constitution, but also in the legislatures of the provinces of Ontario, Quebec, Nova Scotia, New Brunswick, Manitoba, Prince Edward Island, and Newfoundland. It also provided that additional rights for official languages could be pursued by the legislatures (*Victoria Charter*, 1971, Art. 18). Interestingly, it did give Quebec a veto over constitutional change, something that would not be repeated in the *Constitution Act, 1982*, which is suggestive of a recognition in the ROC of Quebec's need to defend its unique culture. Nevertheless, it had nothing close to the collective rights or education rights contained in the Charter. All that came later, after the Parti Québécois (PQ) came to power.

Even once this approach had been adopted in the Charter, it still took the courts a while to fully embrace the shift towards substantive equality in linguistic constitutional rights. Initially, in the 1970s, after the OLA, there had been abortive efforts to read language rights broadly, but these had failed by the 1980s, when the approach was to view language rights as being based on the individual and to be read quite narrowly (Sharpe, 2013, p. 392). This was made clear in cases like *MacDonald v. City of Montreal*, [1986] 1 SCR 460, where it was held that the right to speak in French was a personal right to, for example, speak or use French in the courts as a litigant and employee, but had no additional requirement that one be given procedural documents in their language of choice in a civil proceeding (*MacDonald v. City of Montreal*, 1986; Sharpe 2013, p. 392). Similarly, in *Bilodeau v. A(G)* [1986] 1 SCR 449, there was no obligation found to translate traffic summonses into French in Manitoba. Furthermore in *Société des Acadiens du Nouveau Brunswick v. Association of Parents for Fairness in Education*, [1986] 1 SCR 549, the Court found that there was no right to a judge who speaks French—simultaneous translation will do (Sharpe, 2013, p. 392). Taken together, the root idea was that language guarantees reflected a

careful political compromise and, while legislatures could go beyond the text of the Constitution, they did not have to, and the court should not write more into that deal than was there on the face.

In some ways, the fact that the courts were struggling with language rights should not be very surprising, since it is in line with a long tradition in which common law courts and judges have looked askance at collective rights. It was for this reason, for example, that it became necessary in the 20th century to create and staff specialized tribunals for labour codes, which had had a hard time in the justice system. The best examples come from the United States, in which the legislation of the Depression-era "New Deal" was continually struck down, often because of a perceived violation of the freedom of contract. But similar examples abounded in Canada as well — the similarly named "New Deal" legislation of Conservative Prime Minister R.B. Bennett also had problems, and human rights legislation has historically needed a separate track from the courts as well.

Bill 101 represented a challenge for the courts in the same vein. Eventually, though, in a series of landmark decisions on it, the Court began to give voice to the broader reading of language rights that are contained in it. Initially, as expected, Bill 101 was challenged immediately as being a gross violation of freedom of expression in *Ford v. Quebec*, [1988] 2 SCR 712. The Court would not accept that it was reasonable, as the original law provided, that no other language than French be allowed on commercial signage. But it did accept that French was under threat in Quebec, and that there was a pressing and substantial objective to protect French based on the declining birth rate in Quebec, the arrival of new immigrants who tended to learn English rather than French, and the simple reality that English is otherwise so predominant in the province and in North America in general (Sharpe, 2013, p. 390). The legislation had been protected under section 33, the notwithstanding clause, and so the immediate impact of *Ford* was delayed, but the legislation was eventually brought into compliance with the well-known requirement that French need only predominate on external signs but that other languages can be included as well.

The case of *Ford* was important because it confirmed that freedom of expression also embraced the right to speak in the language of your choice, as well as the importance of *context*. Quebec's *visage linguistique* was a pressing and substantial goal of the legislation, and one the government of Quebec was justified in pursuing. This challenged the earlier trilogy of

cases that had read such rights narrowly, and the Court only expanded the substantive, contextual approach to rights after it. This approach was only fully accepted by the courts a decade later, in the case of *R. v. Beaulac* [1999] 1 SCR 768. There, drawing together several ideas alive in the jurisprudence, the Court finally acknowledged that language rights in Canada needed to be read as having *both* an individual *and* a collective basis:

> Language rights must **in all cases** be interpreted purposively, in a manner consistent with the preservation and development of official language communities in Canada; see *Reference re Public Schools Act (Man.)*, *supra*, at p. 850. To the extent that *Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick*, *supra*, at pp. 579-80, stands for a restrictive interpretation of language rights, it is to be rejected. The fear that a liberal interpretation of language rights will make provinces less willing to become involved in the geographical extension of those rights is inconsistent with the requirement that language rights be interpreted as a fundamental tool for the preservation and protection of official language communities where they do apply (*R. v. Beaulac*, 1999, at para 25).

Still, between *Ford* and *Beaulac,* it was a long road for the Court to get here. In Alberta, the Court accepted a purposive approach in interpreting language rights in *Mahe v. Alberta*, [1990] 1 SCR 342, which was rooted in further developing the minority language communities. Two other cases in Manitoba, *Reference re Manitoba Language Rights*, [1992] 1 SCR 212, and *Reference re Public Schools Act (Man.), s. 79(3), (4) and (7)*, [1993] 1 SCR 839, were confirmatory of *Mahe* in accepting the positive nature of many language rights requiring the guarantee that institutions develop minority language groups. This was further cemented in the case of *DesRochers v. Canada,* [2009] 1 SCR 194, where the Court found that, when services needed to be provided in both languages, those services needed to be of equal quality, and found officially that it was substantive, rather than formal, equality that the Charter rights protected.

Bill 101 had certainly never been about protecting the formal, let alone substantial, equality of English in Quebec. But the philosophy that French dominance was needed just to ensure that French could keep pace with English had been a key justification of the project, and it was one that had been integrated into the Charter through a new concern for the viability of minority language cultures. Although it took a while, the Court did come around to the justification of a collective view of rights, expressed clearly in Bill 101 and now imported directly into the Charter partially though *Ford,* and finally recognized fully in *Beaulac*. This meant that there

were much more onerous responsibilities that were placed on governments to live up to their linguistic duties, including ensuring that subcontractors that represented governments with such commitments could do so with equal quality and that governments were held to the active promotion and preservation of minority language groups, including those outside Quebec.

Three cases in the education context make clear the difference that this new basis for rights could have. In *Mahe,* the Court found that the minority language guarantees existed as cultural protections as well as representing the critical process through which the minority language communities could propagate themselves (Sharpe, 2013, p. 394). If the community was large enough, it could mean that the group would be entitled to more control over their own educational facilities and administration. Soon after this, the Court found in *Arsenault-Cameron v. Prince Edward Island,* [2000] 1 SCR 3, that the province had failed to consider its positive duty to promote the minority language communities' needs when the Minster of Education refused to allow a French-language minority group to build a school in its own community, instead insisting that they be bussed to a different facility. This fell short of what the Court felt was the positive obligation of the province to work to ensure the cultural security of French in the province.

But the really eyebrow-raising case for most observers came later in *Doucet-Boudreau v. Nova Scotia,* [2003] 3 SCR 3, in which the question surrounding the powers of the courts to supervise government action was tested. In that instance they found that speed was an important consideration in building schools because any delay might erode the delicate basis on which these communities rested. The Court decided it would remain involved in the process to ensure that actual and substantive actions were taken. The case was interesting well beyond the language context and got into basic questions about the Court's remedial jurisdiction and its relationship to the other political branches.

Still, the move to a communal, substantive basis was now complete, and this was something that had been foundational to the Bill 101 project in the way it conceived of language protection. In that way, English Canadians, who have never loved Bill 101 but could live with it when restricted to Quebec, have still seen important developments in the interpretation of the Charter (and in some cases in their communities) that squares well with the basis of Bill 101's philosophy and approach to things like language community, education, and cultural protection.

PROTECTION FOR LANGUAGE MINORITIES OUTSIDE OF QUEBEC

Beyond English Canadian identity and its impact on constitutional development, the third area where Bill 101 had a big impact in Canada was in the area of minority language protection outside Quebec, which is felt most strongly in Nunavut. It came after the federal *Official Languages Act*, but its focus on giving formal predominance to one language over all others, on the basis not only of securing the cultural groundwork for the speakers of that language but as a necessary step for safeguarding the language itself, made it very different conceptually from the federal OLA. This approach has held some appeal in other parts of the country and can be contrasted to the second "model" when it comes to minority language protection.

There are only about 30,000 people who live in the territory, which is 85 % Inuit (Timpson, 2009, p. 163). When the territory was created with the express purpose of being a homeland for the Inuit, Quebec's language regime instantly held a lot of appeal. The need to promote Inuit culture at the expense (although not the exclusion) of other cultures is seen as a cultural imperative. There are two pieces of legislation that are important. One is the *Official Languages Act* (Nunavut, 2008, 2017), which recognizes both official languages in the territory (along with Inuktitut and Inuinnaqtun with slightly fewer guarantees) and provides for a Commissioner who has to oversee that these languages are respected. To that extent it is conceptually quite similar to the federal OLA. But of much greater importance is the *Inuit Languages Protection Act*, which is conceptually much closer to Bill 101. This piece of legislation reaches into the private sphere, placing obligations on businesses to not only ensure that Inuit languages are dominant on signage but to ensure that the workplace is itself functionally operational in an Inuit language. Exceptions are possible in some sensitive sectors, and transitional arrangements are possible for those whose first language is something other than an Inuit language, but they still must provide a plan to officials outlining what they will do to eventually be in compliance with the legislation (Office of the Languages Commissioner of Nunavut, 2017a, 2017b; Nunavut, 2008, 2017). Notably, the Commissioner has the powers to investigate non-compliance and to issue sanctions on a "name-and-shame" basis, which is unheard of outside of Quebec's language regime, and borrows heavily from the ideas of the Office québécois de la langue française. There is also an organization

dedicated to the protection of the language, entitled the Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit, which has a role akin to that of the French Académie Française (Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit, 2017).

In Ontario and New Brunswick, the departure point has remained that of the federal OLA and is the dominant model. In neither province do the language commissioners have the authority to regulate any kind of private conduct. Rather, as is the case at the federal level, the focus is exclusively on state conduct.[4] This should not be very surprising in Ontario: the decision to extend protections to the French language at all was one that was mired in controversy given the relatively small percentage of the population who are Francophones (Ontario, 2017, 2016). The operative legislation is the *French Language Services Act*, and its first version was passed only after former Progressive Conservative Premier Bill Davis decided that it was in the best interests of national unity that the province should make some accommodation for its French-language minority, which was, and is, the largest numerically outside of Quebec (*French Language Services Act*, n.d.; Ontario, 2017). But the laws that were implemented in the *French Language Services Act* are still the basic, state-driven, formal equality model, and were only connected to a few areas of the province initially where there were numbers that seemed to justify the changes (although Toronto does count). This regime expanded over time, but it never made much of a go at the substantive equality in the private sector or the right to a linguistic context that we see in Bill 101 or in Nunavut. The closest Ontario has can be found in the French-language school boards, which are seen as important for ensuring that the community remains viable.

More surprising is that New Brunswick also retains a commitment to a language regime that is rooted more in a formal than in a substantive equality model (Office of the Commissioner of Official Languages for New Brunswick, 2017b, 2017a). It is also state driven, although it is far more comprehensive than anything that is seen in Ontario. The province has a more powerful language commissioner, and obligations for government employees to make an "active offer" in both English and French when unsure of which language the citizen may want to use, and there is a clear commitment to the provision of French or English language services in the context of any provincial state action. This was made clear in the case of *Société des Acadiens et Acadiennes du Nouveau-Brunswick Inc. v. Canada*,

4. The only exception to this federally are the labelling requirements for packaging that has a national market—the "Cheerios box" being the stock example.

[2008] 1 SCR 383, in which the courts held that it was not acceptable to have the Royal Canadian Mounted Police who patrol the province be unable to give services in both official languages. But those are mostly the limits, and there is no intervention in the private sphere.

Still, there are elements of substantive linguistic equality in New Brunswick that go well beyond what exists in Ontario when it comes to public services, and this is reflective of the political strength of the province's Acadian community. Section 16.1 of the Charter provides for the substantive equality of both language communities in the province, and this has had an important impact on how the languages are balanced. That section was itself a slightly later addition to the Charter, coming after a request from the New Brunswick government in the early 1980s to accommodate Acadian objectives, and guarantees separate educational and cultural institutions (Canada, 1982, s. 16.1). It arises from the broader development of Acadian society over the course of the 20th century, which saw in the 1960s a rise in nationalism which at one point consolidated into a movement not just for more autonomy but for some a demand for a separate Acadian province. The government of New Brunswick has at different points been more or less responsive to Acadian wishes, which has ensured that provincial unity remains intact. Nevertheless, this division in Acadian opinion persists to this day, and has meant that there is a struggle between the state-centred approach and one that is based more on substantive control over government services. The province maintains two community colleges, one in English and one in French, for example, and separate linguistic school boards (see generally Hayday, 2002 for a review of the history of the Acadian political movement in education in New Brunswick as compared with other provinces). Similarly, since 2008, the province maintains two health boards for each official language even though both provide bilingual frontline service, which was a controversial move but one that has endured (see for example Nogue, 2018). Still, the New Brunswick model is closer to the one in Ontario than the one in Nunavut in that it is far less concerned with governing language in the private sphere. There is a large literature on the issues of bilingualism in New Brunswick, and interested readers are invited to consult the government's decennial language plan for an overview of the issues (see New Brunswick, 2013).

CONCLUSION

The result of this discussion has been threefold. First, the major impact of Bill 101 has been to reinforce the idea of linguistic duality as being foundational to the Canadian identity but in such a way as to mean that in many parts of the country English has to play second fiddle to French. Part of "being Canadian" is to come from a binational state, where French is the dominant language in some parts of the country—and English is clearly second. Until Bill 101 this had not been the case, even in Quebec. Secondly, it has been to move the focus on linguistic protection from a model of formal equality to one of substantive equality, in which language rights are sourced from the collective rather than the individual or the territory. This had important implications in the Constitution, with its provisions for linguistic equality and minority-language education, and was contemplated in the creation of the notwithstanding clause. Thirdly, it has also been deeply influential in Nunavut and in New Brunswick for shaping the language regimes there. Thus, Bill 101 represents one of two "models" of linguistic protection that we have in the country. One, associated mostly with the federal level, Ontario, and New Brunswick, protects official languages with a view to ensuring formal equality where needed, and another model in Quebec and Nunavut has made the shift to one of linguistic *predominance*, partially in the pursuit of substantive equality and protection. In doing so, it has also shaped what is possible in Canada when it comes to the protection of minority rights that might need a group context to survive.

There is a common belief that bilingualism is widely disliked in Canada. Certainly, the experiences that brought Bill 101into existence had something to do with that perception. However, it is not at all clear that the animosity toward bilingualism is as strong today as it once was or as is commonly believed. Nor are English Canadians as consumed with language politics as they once were; if anything, polling suggests that Canadians are perfectly fine with bilingualism, encouraging their children to go to school in French and looking for national leaders who can speak both languages. Bill 101 was an important step in bringing about cultural security for Quebecers in Canada, but it had impacts beyond that province that are unappreciated. In changing Anglophone conceptions of the country, its Constitution and the protection of minority languages, it has had a national impact. It is therefore an important part of the English-Canadian political experience and constitutional history, and it should not be dismissed as an irrelevance everywhere in Canada beyond Quebec.

References

Arsenault-Cameron v. Prince Edward Island. [2000] 1 SCR 3.

Beer, W. R., & Jacob, J. E. (1985). *Language policy and national unity*. Government Institutes.

Behiels, M. (1985). *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus neo-nationalism, 1945-1960.* McGill-Queen's University Press.

Canadian Charter of Rights and Freedoms, Part I of the *Constitution Act, 1982*, being Schedule B to the *Canada Act 1982* (UK), 1982, c. 11 [Charter] at s. 16.1.

Cardinal, L. (2012, February). *Language regimes in Canada and Quebec : From competition to collaboration ?* RECODE Working Paper Series, 2. https://www.recode.info/wp-content/uploads/2013/02/Cardinal-Linda-2012-RECODE.pdf.

Coleman, W. D. (1981). From Bill 22 to Bill 101 : The politics of language under the Parti Québécois. *Canadian Journal of Political Science/Revue Canadienne de Science Politique, 14*(3), 459-85.

Cuccioletta, D., Lubin, M., Behiels, M., & Hayday, M. (2011). Quebec's Quiet Revolution : A noisy evolution. In M. D. Behiels & M. Hayday (Eds.). *Contemporary Quebec : Selected readings and commentaries* (pp. 182–96). McGill-Queen's University Press.

DesRochers v. Canada (Industry). [2009] 1 SCR 194.

Doucet-Boudreau v. Nova Scotia (Minister of Education). [2003] 3 SCR 3.

Egerton, G. (2004). Writing the *Canadian Bill of Rights* : Religion, politics, and the challenge of pluralism 1957-1960. *Canadian Journal of Law and Society, 19*(1), 1-22.

Ford v. Quebec (Attorney General). [1988] 2 SCR 712.

Gagnon, A.-G. (1990). *Quebec, beyond the Quiet Revolution*. Nelson Canada.

Grant, G. (1965). *Lament for a nation : The defeat of Canadian nationalism*. McGill-Queen's University Press.

Harper, S., Flanagan, T., Morton, T., Knopff, R., Crookes, A., & Oessenkool, K. (2001, January 24). An open letter to Ralph Klein. *National Post*.

Hayday, M. (2002). Worlds apart in Acadie : Official languages programs in education in New Brunswick and Nova Scotia. *Journal of the Canadian Historical Association, 13*(1), 235-257.

Hayday, M. (2005). *Bilingual today, united tomorrow : Official languages in education and Canadian federalism*. McGill-Queen's University Press.

Hébert, C. (2011). *French kiss : Stephen Harper's blind date with Quebec*. Penguin Random House.

Igartua, J. (2006). *The other Quiet Revolution : National identities in English Canada, 1945-71.* UBC Press.

Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit. (2017). *Our mandate.* http://www.taiguusiliuqtiit.ca/en/what-is-iut/duties-and-responsibilities.

Laniel, J.-F., & Thériault, J. Y. (Eds.). (2016). *Retour sur les États généraux du Canada français : Continuités et ruptures d'un projet national.* Presses de l'Université du Québec.

MacDonald v. City of Montreal. [1986] 1 SCR 460.

MacMillan, C. M. (1998). *The practice of language rights in Canada*. University of Toronto Press.

MacMillan, C. M. (2011). Rights in conflict : Disputes over language policy in Quebec. In M. Behiels & M. Hayday (Eds.). *Contemporary Quebec : Readings and commentary* (pp. 393–417). McGill-Queen's University Press.

Mahe v. Alberta. [1990] 1 SCR 342.

Martel, M. (1997). *Le deuil d'un pays imaginé.* University of Ottawa Press.

McLeod Arnopoulos, S., & Clift, D., & Clift, D. (1980). *The English fact in Quebec.* McGill-Queen's University Press.

McRoberts, K. (1989). Making Canada bilingual : Illusions and delusions of federal language policy. In D. P. Shugarman & R. Whitaker (Eds.). *Federalism and political community : Essays in honour of Donald Smiley*. Broadview Press.

McRoberts, K. (1991). Separate agendas : English Canada and Quebec. *Quebec Studies, 13*(1), 1-12.

McRoberts, K. (1997). *Misconceiving Canada : The struggle for national unity*. Oxford University Press.

New Brunswick. (2013). *Government Plan on Official Languages : Official Bilingualism – A Strength.*

Nogue, M. (2018, November 13). *10 ans plus tard, la fusion des régies de santé divise toujours au Nouveau-Brunswick*. Radio-Canada. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1134731/fusion-regies-sante-nouveau-brunswick-dizieme-anniversaire.

Nunavut. (2008, September 17). *Inuit Languages Protection Act*.

Nunavut. (2017, July 9). *Consolidation of Official Languages Act*. http://canlii.ca/t/535vj.

Office of the Commissioner of Official Languages for New Brunswick. (2017a). *History of official languages*. https://officiallanguages.nb.ca/content/history-of-official-languages/.

Office of the Commissioner of Official Languages for New Brunswick. (2017b). *What does the Commissioner of Official Languages do?* http://www.officiallanguages.nb.ca/.

Office of the Languages Commissioner of Nunavut (2017a). *Office of the Languages Commissioner of Nunavut : FAQ.* https://langcom.nu.ca/faq.

Office of the Languages Commissioner of Nunavut (2017b). *Office of the Languages Commissioner of Nunavut : Role of Languages Commissioner.* https://langcom.nu.ca/investigation-process/role-languages-commissioner.

Ontario. (1990). *French Language Services Act*. RSO 1990, Chapter F. 32.

Ontario. (2016, December 22). *Government services in French*. https://www.ontario.ca/page/government-services-french#section-3.

Ontario. (2017). Franco-Ontarian history. https://www.ontario.ca/page/franco-ontarian-history.

R. v. Beaulac. [1999] 1 SCR 768.

Reid, S. (1993). *Lament for a nation: The life and death of Canada's bilingual dream*. Arsenal Pulp Press.

Rioux, M. (1971). *Quebec in question.* (J. Boake, Trans.). James Lorimer & Co.

Sharpe, R. J. (2013). *The Charter of Rights and Freedoms* (5th ed.). Irwin Law.

Société des Acadiens et Acadiennes du Nouveau-Brunswick Inc. v. Canada. [2008] 1 SCR 383.

Société des Acadiens v. Association of Parents. [1986] 1 DLR 549.

Timpson, A. M. (2009). Reconciling Indigenous and settler language interests: Language policy initiatives in Nunavut. *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadienne, 43*(2), 159–80.

Victoria Charter. (1971). https://www.solon.org/Constitutions/Canada/English/Proposals/Victoria_Charter.html.

LA *LOI RELATIVE À L'EMPLOI DE LA LANGUE FRANÇAISE* ET LA *CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE*

LA FRANCE ET LE QUÉBEC ENTRE INTENTION RÉPUBLICAINE ET INTERPRÉTATION LIBÉRALE, AFFIRMATION MAJORITAIRE ET PROTECTION DES MINORITÉS[1]

Guillaume Rousseau et Éric Poirier

RÉSUMÉ : Cet article cherche à évaluer si l'intention du législateur français et celle du législateur québécois, à l'origine de deux lois linguistiques, ont été respectées par l'interprétation judiciaire de ces lois. Pour ce faire, il définit le républicanisme d'inspiration française en insistant sur l'importance de la participation à l'élaboration de la loi, de l'État, du peuple, de la nation, de la langue majoritaire, de la diversité linguistique à l'échelle mondiale, de la majorité historique et de l'identité nationale. Il définit le libéralisme anglo-saxon en insistant sur l'importance des droits des individus et des minorités, de l'individu, de la diversité linguistique à l'échelle nationale, des minorités et des identités minoritaires. Puis, en fonction de ces éléments définissant ces deux théories politiques, il analyse des extraits d'archives parlementaires et des éléments de texte ou de contexte liés à la loi. De même, des décisions du Conseil constitutionnel, de la Cour de

1. Le présent texte est une version revue et considérablement bonifiée de G. Rousseau et É. Poirier (2018). « Le droit linguistique en France et au Québec : de l'intention républicaine à l'interprétation libérale ? », dans G. Agresti et J-G. Turi. *Du principe au terrain, norme juridique, linguistique et praxis politique* (p. 227-241). Aracne. Il reprend aussi en partie des éléments provenant de G. Rousseau et É. Poirier (2017). *Le droit linguistique au Québec*. Lexis Nexis, ou d'É. Poirier (2016). *La Charte de la langue française : ce qu'il reste de la loi 101 quarante ans après son adoption*. Septentrion.

cassation et du Conseil d'État de France ainsi que des décisions de la Cour d'appel et de la Cour supérieure du Québec sont analysées à l'aide de ces éléments.

ABSTRACT : The purpose of this article is to assess whether the intention of the French legislator and that of the Quebec legislator, who were the sources of two language laws, have been respected by the judicial interpretation of these laws. In order to achieve this, it defines French republicanism by stressing the importance of citizen participation in the development of the law, state, people, nation, majority language, linguistic diversity at the global scale, historic majority, and national identity. It defines Anglo-Saxon liberalism by emphasizing the importance of individual and minority rights, individuals, linguistic diversity at the national level, minorities, and minority identities. Then, using these elements of these two political theories, it analyzes extracts from parliamentary archives and elements of text or context related to the law. Similarly, decisions of the Conseil constitutionnel, the Cour de Cassation and the Conseil d'État of France, and of the Court of Appeal and the Superior Court of Québec are analyzed using these elements.

Comme les travaux menés par Joseph-G. Turi à la fin des années 1980 l'ont démontré, les lois linguistiques québécoise et française visaient toutes deux la consécration d'une seule langue officielle, mais avaient fait l'objet d'interprétations plutôt favorables à une langue autre (Turi, 1990). Depuis, une nouvelle loi linguistique française a été adoptée, dans la continuité de la précédente, et de nombreux jugements ont été rendus des deux côtés de l'Atlantique.

Dans ce contexte, nous entendons répondre à la question de savoir si l'intention derrière ces deux lois linguistiques a été respectée par l'interprétation qui en a été donnée. Pour ce faire, nous débutons par une partie théorique portant sur deux des grands courants philosophiques de notre époque (Besson et Martì, 2009) et sur certains de leurs éléments pouvant avoir une influence dans le domaine linguistique. Nous poursuivons ensuite avec une partie plus pratique qui s'attarde à la principale loi linguistique française et à la principale loi linguistique québécoise.

LES THÉORIES POLITIQUES ET LE DOMAINE LINGUISTIQUE : DU RÉPUBLICANISME D'INSPIRATION FRANÇAISE AU LIBÉRALISME ANGLO-SAXON, DE L'AFFIRMATION MAJORITAIRE À LA PROTECTION DES MINORITÉS

Pour comprendre les fondements théoriques possibles derrière l'intention législative et l'interprétation judiciaire de lois linguistiques, il convient de s'attarder aux concepts de républicanisme et de libéralisme, plus précisément de républicanisme d'inspiration française et de libéralisme anglo-saxon. Nous le faisons en puisant chez des auteurs anciens ou contemporains, en Europe ou en Amérique, avec une attention particulière pour la France et le Québec.

Le républicanisme d'inspiration française et la majorité : des origines à aujourd'hui

Le républicanisme d'inspiration française a des origines très anciennes, ce qui ne l'empêche pas d'être défendu encore aujourd'hui.

Les origines du républicanisme d'inspiration française

L'origine du républicanisme d'inspiration française se trouve dans l'œuvre d'Aristote. Pour le Stagirite, puisque les êtres humains sont les seuls à être dotés du langage, leur *telos*, ou finalité, est de mettre en commun leurs sentiments du juste et de l'injuste (Audier, 2004). Autrement dit, selon lui les hommes sont des animaux politiques qui ne se réalisent pleinement qu'en participant à la cité à titre de citoyens et en contribuant à y définir le bien commun. Il nomme d'ailleurs « république » l'État « où la multitude gouverne pour l'utilité publique » (Aristote, 1983).

Un deuxième grand auteur associé à ce type de républicanisme est Jean-Jacques Rousseau. La pensée rousseauiste est républicaine notamment en ce qu'elle valorise la participation directe des citoyens à une assemblée délibérative d'où émane une volonté générale dont la loi sera l'expression. Cet « acte d'association » produit un corps qui autrefois prenait le nom de « cité » et qui au XVIII[e] siècle prend celui de « république » ou d'« État ». Les termes du contrat social qu'il propose sont bien connus : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance dans la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons encore chaque membre comme partie indivisible du tout » (Rousseau, 1975). Rousseau précise que

ce contrat social « renferme tacitement cet engagement, qui seul peut donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps : ce qui signifie autre chose sinon qu'on le forcera à être libre » (Rousseau, 1975). C'est ce qui fait que les membres d'une minorité ayant une opinion différente de celle de la majorité peuvent s'exprimer, mais sont réputés s'être trompés sur la volonté générale. Dans ce contexte, puisqu'il participe aux délibérations menant à l'édiction de lois, l'individu devient un citoyen de la nation, qui se caractérise par une langue (Rousseau, 1832), et un sujet qui doit obéir aux lois, même s'il ne partageait pas *a priori* l'opinion de la majorité.

Cela ne signifie évidemment pas que les droits des individus, et notamment de ceux appartenant à une minorité, n'ont aucune place dans cette tradition républicaine. Ils en ont une. Seulement, comme ils découlent de lois issues de délibérations plutôt que de la nature, ils peuvent être soumis à la discussion et voir leur importance évoluer avec le temps (Spitz, 1997). D'où l'intérêt de s'attarder à des auteurs qui ont été associés à cette tradition plus récemment.

Le républicanisme d'inspiration française aujourd'hui

Figure marquante de la pensée républicaine française d'aujourd'hui, Dominique Schnapper a beaucoup travaillé sur le concept de citoyenneté, qu'elle fait remonter à Aristote. Se référant à Rousseau, elle précise que le citoyen « à la française » est d'abord un démocrate, parce qu'il dispose de la liberté politique par la participation à la souveraineté, avant d'ajouter que pour lui les principes démocratiques n'impliquent pas nécessairement la primauté des libertés fondamentales et le respect des valeurs libérales (Schnapper, 2000). Cette conception de la citoyenneté propre à la France expliquerait l'imposition de la culture commune aux dépens des cultures minoritaires, car il s'agirait du « prix à payer pour que les citoyens participent pleinement à la société nationale » (Schnapper, 2000, p. 242). En effet, pour elle la citoyenneté « est concrètement fondée sur toutes sortes d'éléments particuliers et paricularisants […] : la pratique d'une même langue […] la participation aux mêmes institutions […] » (Schnapper, 2000, p. 259). Évidemment, ces éléments particuliers sont à la base ceux de la majorité historique. Cela ne signifie pas que Schnapper est hostile à la diversité linguistique, puisqu'elle y est favorable dans la sphère privée et qu'elle fait reposer la légitimité de la prépondérance du français, par exemple eu égard aux langues minoritaires, notamment sur l'importance

d'éviter l'hégémonie de l'anglais qui autrement pourrait s'imposer en quelques décennies (Schnapper, 2000).

Au Québec, Danic Parenteau définit le républicanisme notamment par la prépondérance du bien commun ou de l'idéal de peuple sur les libertés individuelles et l'associe à l'expérience française. Cela ne l'empêche aucunement d'observer au Québec des pratiques qu'il qualifie de républicaines, telle la promotion de la langue nationale majoritaire par l'État, entre autres pour préserver le fait français en Amérique, et l'importance du peuple comme acteur politique (Parenteau, 2014).

Marc Chevrier, un autre auteur qui a le plus contribué à élaborer une pensée républicaine proprement québécoise, s'inscrit aussi dans cet esprit. Remontant à Aristote et Rousseau pour définir son républicanisme, il insiste sur la participation des citoyens aux affaires publiques, le bien commun, la loi, l'égalité des chances, le peuple et la citoyenneté qui se vit dans des institutions principalement étatiques. Allant plus loin que d'autres à cet égard, Chevrier associe le concept de liberté à la diminution « des formes privées ou publiques de domination » (Chevrier, 2012, p. 286). Dans cette logique, l'intervention de l'État serait justifiée tant qu'elle vise à éradiquer des situations de domination et qu'elle n'est pas elle-même source de domination. Pour lui, la République doit « accorder les libertés des citoyens […] avec leur participation active à la cité et leur procurer les moyens de le faire ». Il définit donc la liberté républicaine comme « celle dont jouissent les citoyens grâce aux lois communes et à l'égalité entre gouvernants et gouvernés – et non en dépit d'elles » (Chevrier, 2012, p. 161). Il se rapproche ici de la pensée de Schnapper, avec qui il partage aussi une vision selon laquelle l'existence d'un peuple, fondé sur une langue commune majoritaire, doit être liée à la démocratie politique. Son républicanisme s'oppose donc à la pensée des libéraux, dont « le monde est naïvement construit sur l'idée que l'on a créé une société avec l'addition d'individus naturellement eux-mêmes, venus à l'existence sans le concours d'institutions et de normes » (Chevrier, 2012, p. 287).

Le libéralisme anglo-saxon et les minorités : des origines à aujourd'hui

Le libéralisme anglo-saxon a des origines qui remontent au moins au XVII[e] siècle et exerce encore aujourd'hui une grande influence, entre autres en matière de protection des minorités.

Le libéralisme anglo-saxon des origines

Pour John Locke, dans l'état de nature les hommes sont dotés de droits naturels. Lorsqu'ils en sortent pour fonder un État, ce dernier doit respecter ces droits, car les hommes ont alors renoncé seulement au droit de veiller eux-mêmes à assurer leur respect. L'État serait un simple mandataire, bénéficiant tout au plus d'un trust (Locke, 1992). À partir d'Adam Smith, la logique des droits individuels qui limite le rôle de l'État s'étend encore plus à la sphère économique au point où elle s'appliquerait même aux personnes morales (Bénoit, 2006). Bien que ces penseurs ne se préoccupent pas de la diversité et des minorités linguistiques, on comprend que leur logique s'oppose *a priori* à une intervention de l'État en cette matière. D'ailleurs, un de leurs plus dignes successeurs en matière de protection de l'individu, John Stuart Mill, voit d'un bon œil l'absorption des membres des minorités par des peuples «plus avancés» (Mill, 1972).

Ce dernier aspect de la pensée libérale n'est plus prépondérant au sein du libéralisme aujourd'hui, mais il l'a été pendant longtemps.

Le libéralisme anglo-saxon d'aujourd'hui

Un peu dans la même lignée que Mill, John Rawls prône aussi une vision du libéralisme peu favorable à la reconnaissance de droits culturels collectifs. Cela serait contraire à la neutralité de l'État par rapport aux conceptions du bien, à l'impératif de primauté de l'individu et à l'équité. Dans ce contexte, les minorités culturelles et leurs langues sont donc à la merci des choix individuels (Weinstock, 1999 ; Rawls, 1995).

Malgré la notoriété de son auteur et la force de ces arguments, aujourd'hui ils ne s'imposent plus à tous. Pour Fernand de Varennes, il est possible d'accommoder les minorités linguistiques en se basant sur certains droits : la liberté d'expression impliquerait le droit d'utiliser sa langue et le droit à l'égalité supposerait que l'État soit obligé de fournir des services dans la langue de la minorité (de Varennes, 1996).

Au Québec, une vision semblable a été exposée par Pierre Elliott Trudeau. Puisque seuls les individus possèdent des droits, une collectivité peut exercer seulement ceux qui lui ont été délégués par ses membres. Comme Locke, Trudeau affirme qu'elle les détient en trust. Quant à la question linguistique, un peu dans le même esprit que de Varennes, Trudeau mise sur les droits, notamment sur des droits proprement linguistiques, qui sont conférés à des individus et non à des collectivités. D'ailleurs, il s'oppose

à ce qu'une plus grande autonomie linguistique soit conférée au Québec et que celui-ci puisse adopter des politiques linguistiques restreignant les droits individuels, ceux des membres de la minorité anglo-québécoise en particulier (Trudeau, 1991).

Enfin, Will Kymlicka (2001) affirme que les cultures minoritaires offrent à leurs membres des options qu'ils peuvent choisir. Pour cette raison, le libéralisme doit être soucieux de concilier la préservation de ces cultures et des langues qui y sont associées avec la défense des droits individuels qui ultimement doit primer. Les nations minoritaires devraient donc bénéficier d'un certain degré d'autonomie gouvernementale, notamment en matière linguistique, comme c'est le cas pour la nation québécoise. Les groupes issus de l'immigration devraient jouir de droits polyethniques (être protégés contre la discrimination, voire leur identité reconnue, etc.) (Kymlicka, 2001). Bref, un peu comme les travaux de Chevrier peuvent être perçus comme tempérant certains aspects du républicanisme d'inspiration française en mentionnant la lutte aux formes privées et publiques de domination, les travaux de Kymlicka défendent une vision du libéralisme anglo-saxon compatible avec la protection des langues minoritaires.

Il est possible de résumer dans un tableau l'opposition entre les deux grandes théories politiques décrites.

TABLEAU 1
Éléments pertinents : républicanisme d'inspiration française et libéralisme anglo-saxon d'aujourd'hui

Éléments	Républicanisme d'inspiration française	Libéralisme anglo-saxon
Conception de la liberté :	Participation à la cité en vue d'élaborer la loi à la majorité	Protection des droits des individus et des minorités
Acteurs prépondérants :	État, peuple et nation	Individus
Politique linguistique :	Langue commune à l'échelle nationale et diversité linguistique à l'échelle internationale	Diversité linguistique à l'échelle nationale
Groupe(s) et identité(s) davantage valorisé(s) :	Majorité historique et identité nationale	Minorités ethniques et identités minoritaires

Ce résumé peut nous servir à analyser les principales lois linguistiques.

LA *LOI RELATIVE À L'EMPLOI DE LA LANGUE FRANÇAISE* ET LA *CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE* : DU RÉPUBLICANISME D'INSPIRATION FRANÇAISE FAVORABLE À LA MAJORITÉ AU LIBÉRALISME ANGLO-SAXON PROTECTEUR DES MINORITÉS ?

Pour comprendre si les fondements théoriques possibles de la *Loi relative à l'emploi de la langue français*e et de la *Charte de la langue française* relèvent du républicanisme d'inspiration française favorable à la majorité ou du libéralisme anglo-saxon protecteur des minorités, il convient de s'attarder autant à l'intention des législateurs qu'à l'interprétation de ces lois.

L'intention des législateurs

Bien qu'elles puissent toutes deux être qualifiées de républicaines, l'intention du législateur français et celle du législateur québécois, révélées par les archives parlementaires et des éléments de texte ou de contexte, comportent suffisamment de distinctions pour être analysées séparément.

La loi Toubon

En 1992, la Constitution française est modifiée par une loi permettant de ratifier le traité de Maastricht et qui, à la même occasion, vient mentionner à l'article 2 de cette constitution que « la langue de la République est le français ». Cette mention se retrouve à cet article et y accompagne donc les mentions de « l'emblème national », de « l'hymne national », de « la devise de la République » et de « son principe […] un gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ».

Commentant cet article tel qu'il a été modifié en 1992, Jean-Marie Pontier affirme que « ces éléments ne sont devenus constitutionnels que parce qu'ils étaient déjà perçus comme constitutifs de l'identité nationale. C'est, en même temps, parce qu'il y avait acceptation populaire provenant d'une longue imprégnation et crainte, passée ou future, d'une possible remise en cause de ce qui est considéré désormais comme une composante de la nation, que le constituant a estimé indispensable d'inscrire dans le droit et la "norme fondamentale" ces caractéristiques » (Pontier, 1997). Nation, république, peuple, identité nationale et protection de caractéristiques notamment linguistiques propres à une nation dans le contexte de son intégration à un ensemble international : tout indique que le législateur

à l'origine de cette modification constitutionnelle avait une intention républicaine.

Afin de préciser les obligations qui découlent de cette constitutionnalisation du français, en 1994 est adoptée la *Loi relative à l'emploi de la langue française* (loi Toubon) qui précise ceci dès son premier article : « Langue de la République en vertu de la Constitution, la langue française est un élément fondamental de la personnalité et du patrimoine de la France. Elle est la langue de l'enseignement, du travail, des échanges et des services publics. »

Au sujet de l'importance de la participation à la cité et de la loi, lors de l'étude de la loi Toubon le ministre de la Culture et de la Francophonie, Jacques Toubon, propose « de rendre service à tous les Français, à tous ceux qui s'expriment en français dans notre pays, et de faire en sorte que notre langue puisse demeurer la base même de la vie de la cité » (Assemblée nationale de France [ANF], 1994, p. 1383).

Concernant le rôle de l'État et celui des individus, le ministre affirme « que l'État donne l'exemple et que les citoyens suivent » (ANF, 1994, p. 2886). Quant à la nation et au peuple, le ministre considère que « défendre et promouvoir la langue qui est la langue de tous, c'est favoriser l'intégration dans la communauté nationale. Parce que le français, c'est la langue du peuple » (ANF, 1994, p. 1361).

Eu égard à la question de la langue commune, un député mentionne qu'« [i]l semble plus judicieux d'aider chacun à rentrer dans un univers défini par un langage commun » (ANF, 1994, p. 1384). Le ministre est évidemment du même avis. Il ajoute qu'il est du devoir de l'État de protéger la langue nationale de façon à favoriser la pluralité linguistique dans le monde (ANF, 1994, p. 1381).

Enfin, eu égard à la question de la majorité historique, de l'identité nationale et des minorités, il convient de citer à nouveau le ministre qui évoque « la langue française qui est celle de 95 pour 100 de ceux qui vivent dans notre pays » (ANF, 1994, p. 1360). Plus important encore, il ajoute ceci : « Faisons très attention à ne pas proposer cette sorte de démantèlement du tissu social au nom de l'exercice du droit à la différence, de l'expression de la minorité, notamment dans le domaine de la langue ! » (ANF, 1994, p. 1383).

Si ce dernier extrait, ajouté aux autres, confirme le caractère républicain de l'intention du législateur, cela ne signifie pas pour autant que cette intention n'a pas été aussi, dans une moindre mesure, libérale. Un député appartenant au courant libéral de la coalition au pouvoir qualifie

même la loi Toubon de « loi libérale »… après avoir remis en question la pertinence d'y inclure des dispositions pénales et souhaité que cette question soit réexaminée (ANF, 1994, p. 1401). Pour expliquer cette qualification, il semble se baser essentiellement sur un article qui précise que la loi ne s'oppose pas à l'usage des langues régionales.

Notamment parce que les propos républicains du ministre sont beaucoup plus nombreux que ses propos libéraux et que les dispositions pénales ont été maintenues, nous concluons que l'intention était plus républicaine que libérale. D'ailleurs, cela se reflète dans le texte de la loi qui fait du français le principe et des autres langues l'exception, et ce, dans les domaines de l'enseignement, du travail, des échanges et des services publics… un peu comme au Québec.

La Charte de la langue française

Le premier paragraphe du préambule de la *Charte de la langue française* est précis : « Langue distinctive d'un peuple majoritairement francophone, la langue française permet au peuple québécois d'exprimer son identité. »

Au sujet des liens entre la Charte, la participation, l'État et la majorité, le ministre d'État au Développement culturel, Camille Laurin, affirme ceci : « Pour assurer enfin la participation démocratique de tous les Québécois à la vie économique et politique du Québec, l'État doit s'assurer que cette vie économique et politique se réalise pour l'essentiel dans la langue de la majorité » (Assemblée nationale du Québec [ANQ], 1977, p. 2187).

Puisque la libre concurrence entre les langues favorise systématiquement l'anglais, seule la loi peut offrir la liberté de vivre en français. Critiquant explicitement la pensée de John Stuart Mill, il insiste : si « [c]'est toujours le groupe dominant qui profite du laisser-faire de l'État, le respect des droits individuels, entendus au sens de cette idéologie libérale, devient un mensonge et une hypocrisie » (ANQ, 1977, p. 2188). Selon Laurin, « [c]'est à lui [l'État] qu'il revient, au premier chef, de traduire en termes concrets les intentions de la charte [de la langue française] » (ANQ, 1977, p. 2188).

Au sujet de la nation et du peuple, pour le ministre la Charte devait « parachever, sur tous les plans, la nation » (ANQ, 1977, p. 2186). Et l'officialisation du français devait être « le premier geste à poser, car la langue est le fondement même d'un peuple » (ANQ, 1977, p. 2186).

Le concept de langue commune n'est pas en reste. Pour le ministre Laurin, le Québec a « besoin d'une langue commune pour assurer la cohésion de la communauté québécoise » (ANQ, 1977, p. 2187). Le préambule de la loi soulignera également la relation entre le français comme langue commune au Québec et la diversité linguistique à l'échelle internationale.

Enfin, le premier ministre René Lévesque confirme l'importance qu'accorde le projet à la majorité historique et son identité : « Nous voici donc […] devant une loi sur la langue, une loi qui est faite pour la défense et la promotion de l'instrument communautaire de tout un peuple […] l'instrument même de son identité ; pour la défense et l'illustration de la langue d'un peuple qui est ici la majorité » (ANQ, 1977, p. 3443).

Cela n'empêche toutefois pas la Charte de garantir des droits aux membres de la minorité anglophone. D'où la question : dans l'interprétation, ces exceptions libérales vont-elles l'emporter sur le principe républicain ?

L'interprétation

Nous avons choisi d'analyser essentiellement, d'une part, les décisions importantes en matière d'interprétation de la Cour de cassation et du Conseil d'État de France et, d'autre part, celles de la Cour d'appel et de la Cour supérieure du Québec. Nous avons retenu les jugements où la principale loi linguistique était au cœur du litige, où le raisonnement ayant mené à l'interprétation privilégiée était explicité et où l'enjeu n'était pas d'ordre constitutionnel.

Les décisions en matière d'interprétation de la loi Toubon

Des onze jugements de la Cour de cassation pouvant être qualifiés de jugements d'interprétation, cinq concernent le domaine privé et six le domaine public. Du côté du Conseil d'État, il y en a cinq en matière privée et huit en matière publique. Mais d'abord, voyons la première décision concernant cette loi, celle du Conseil constitutionnel, car elle a influencé des jugements subséquents.

La décision du Conseil constitutionnel

Dans sa décision du 29 juillet 1994 relative à la loi Toubon, le Conseil constitutionnel cite le passage de l'article 2 de la Constitution qui

dispose que « la langue de la République est le français ». Cela annonce qu'il validera l'essentiel des obligations créées par cette loi ainsi que ses dispositions prévoyant des sanctions pénales. Néanmoins, après avoir cité l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui proclame que « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme », il autorise les traductions et affirme contraires à la Constitution les obligations d'utiliser certains termes ou mots français imposées à des personnes privées n'exerçant pas une mission de service public et à des opérateurs de médias publics.

Il semble donc que par cette décision le Conseil constitutionnel recherche un équilibre entre républicanisme et libéralisme. Car, d'une part, il valide l'essentiel de cette loi favorable à la langue nationale de la majorité, notamment au nom de la très républicaine mention de la langue de la République contenue dans l'article 2 de la Constitution. Mais, d'autre part, il l'invalide en partie au nom d'un droit individuel et permet des traductions pouvant profiter à des langues minoritaires. Peut-être ouvre-t-il ainsi la porte à des jugements d'interprétation recherchant également cet équilibre ?

Les jugements en matière privée

Dans ses cinq jugements en matière privée, la Cour de cassation préfère chaque fois une interprétation large des dispositions favorables au français, ce qui se fait au détriment d'une langue étrangère, l'anglais. Quant au Conseil d'État, il est plus partagé, car il a rendu deux décisions plus favorables au français et trois plus favorables à d'autres langues, dont l'arabe.

Les jugements en matière privée de la Cour de cassation

Dans un jugement du 26 avril 2000, où il était question d'un mode d'utilisation de guirlandes électriques offertes à la vente rédigé uniquement en allemand, la Cour rejette des arguments fondés sur des droits individuels et conclut qu'il fallait prononcer autant d'amendes que de contraventions constatées (CC, avril 2000).

Dans deux décisions du 14 novembre 2000, il était entre autres question de savoir si le consommateur demeurait assez informé, notamment par la présence de pictogrammes, lorsque l'information écrite sur des vêtements n'était qu'en anglais. Or, pour la Cour, les « indications des étiquettes qui complètent les pictogrammes constituent des mises en garde indispensables pour le consommateur » et, faute d'une version française

de cette information, il y avait donc eu violation de la loi Toubon (CC, novembre 2000, 99-86.216 ; CC, novembre 2000, 99-86.217).

Dans son jugement du 3 novembre 2004, dont la logique est réitérée dans un autre datant du 13 novembre 2007, la Cour de cassation casse un arrêt d'une cour d'appel. Cette dernière avait conclu qu'il était légal d'accompagner un progiciel de documents unilingues anglais dans la mesure où ils étaient destinés à un installateur spécialisé et non à l'utilisateur final qui, une fois le progiciel installé, pouvait avoir accès en ligne aux modes d'emploi rédigés en français (CC, 2004, 2007).

Pour nous, l'interprétation de la loi Toubon contenue dans ces décisions peut être qualifiée de républicaine. La loi est appliquée largement, conformément aux arguments du ministère public représentant l'État-nation. Cette interprétation est aussi favorable au français langue nationale, plutôt qu'à la diversité linguistique à l'échelle nationale. D'ailleurs, les mots « langue nationale » se retrouvent dans trois de ces décisions (CC, 2007 ; CC, novembre 2000, 99-86.216 ; CC, novembre 2000, 99-86.217). Logiquement, cette interprétation est bénéfique pour la majorité et l'identité nationales, moins pour la minorité germanophone. Dans les deux affaires du 14 novembre 2000, la Cour de cassation réfère d'ailleurs à l'extrait de la loi Toubon relatif au français, « élément fondamental de la personnalité et du patrimoine de la France » (CC, novembre 2000, 99-86.216 ; CC novembre 2000, 99-86.217)… un extrait qui n'est peut-être pas aussi important aux yeux du Conseil d'État.

Les jugements en matière privée du Conseil d'État

Dans son jugement du 20 décembre 2000, le Conseil d'État se penche sur un arrêté ministériel relatif à l'information à diffuser en lien avec des instruments financiers. Citant notamment la décision du Conseil constitutionnel du 29 juillet 1994 relative à la loi Toubon, le Conseil d'État interprète cette loi comme signifiant qu'un prospectus doit être en français et que, s'il est accompagné d'une version dans une autre langue, alors la version française doit être aussi complète. Bref, il fait prévaloir l'obligation d'utiliser le français de la loi Toubon sur l'arrêté ministériel qui, reprenant une norme européenne, prévoyait l'utilisation d'un résumé en français (CE, décembre 2000).

De manière comparable, la décision du Conseil d'État du 30 juillet 2003 annule l'alinéa d'une circulaire qui indique que l'article 2 de la loi Toubon n'interdit pas d'utiliser, sur divers produits dont des cosmétiques ou des détergents, d'autres moyens d'information, tels des pictogrammes,

pouvant être accompagnés de mentions en langue étrangère seulement. Bien que la circulaire vise à rendre le droit français conforme au droit européen, elle est allée trop loin en réduisant la portée de la loi Toubon (CE, juillet 2003).

Ces décisions nous semblent interpréter la loi Toubon de manière relativement républicaine car, tout en permettant des traductions, elles sont favorables au français dans un contexte financier et commercial continental ou plus largement mondial favorisant l'hégémonie de l'anglais comme langue des affaires.

Par contre, dans sa décision du 27 juillet 2006, le Conseil d'État refuse d'annuler une instruction du directeur général de la concurrence qui dicte aux services de contrôle, «lorsqu'ils constatent que des mentions sont en tout ou partie libellées autrement qu'en langue française, d'apprécier au cas par cas» si la sanction d'une violation de l'article 2 de la loi Toubon n'est «pas contraire au principe de proportionnalité tel que la Cour de justice des Communautés européennes l'applique en matière d'exigences linguistiques nationales». Contrairement à la situation dans la décision du 30 juillet 2003, ici il n'est pas question de modifier la loi Toubon, mais simplement d'en moduler l'application en matière d'obligations d'informer le consommateur. Cette décision du 27 juillet 2006 est aussi justifiée par le fait que, selon le Conseil constitutionnel, de l'article de la Constitution relatif au français langue de la République «il ne s'en déduit en revanche pas d'obligation d'usage du français dans les relations de droit privé» (CE, juillet 2006). Ce dernier élément, favorable aux personnes morales de droit privé et fondé sur une décision basée sur un droit individuel, de même que l'ensemble de la décision du Conseil d'État, qui accepte que l'application de la loi Toubon se fasse de manière tempérée, donc moins favorable à la langue nationale, sont clairement plus libéraux que républicains.

Dans un domaine différent, le 9 juin 2006 le Conseil d'État rend une décision qui refuse d'annuler la décision du Conseil supérieur de l'audiovisuel de ne pas sanctionner, autrement que par une mise en demeure, une association ayant diffusé illégalement une émission en langue arabe sans sous-titrage en français. Pour le Conseil d'État, sa décision est justifiée étant donné que, considérant la mise en demeure et le fait que l'émission n'est plus diffusée, le Conseil supérieur de l'audiovisuel n'a pas commis d'erreur manifeste (CE, juin 2006). Cette fois aussi, la décision est plus libérale que républicaine, car elle est favorable à une association privée, à une langue minoritaire et à la diversité linguistique à l'échelle nationale.

Un peu dans le même sens, dans sa décision du 14 juin 2018, le Conseil d'État invoque le fait que, selon le Conseil constitutionnel, de l'article de la Constitution relatif au français langue de la République «il ne s'en déduit en revanche pas d'obligation d'usage du français dans les relations de droit privé». Puis, le Conseil d'État détermine que la loi Toubon «n'impose l'usage du français que pour les "contrats auxquels une personne morale de droit public ou une personne privée exécutant une mission de service public sont parties"» et que par conséquent «l'article 1146 du code de procédure civile issu du décret attaqué ne méconnaît pas ces dispositions en n'imposant la traduction en français de la convention de divorce et de ses annexes que pour sa transmission aux fins de dépôt au rang des minutes du notaire et non dès sa signature par les époux et par leurs avocats» (CE, juin 2018). Il s'agit bien évidemment d'une décision libérale, notamment parce qu'elle interprète la loi Toubon de manière à ne pas trop favoriser le français et au contraire à permettre l'usage d'autres langues, donc de langues minoritaires, surtout considérant que cette décision concerne une affaire émanant de la Polynésie française.

Ces décisions s'inscrivent dans le contexte du secteur privé et on peut penser que la logique républicaine prévaut davantage dans le secteur public.

Les jugements en matière publique

Dans ses six jugements rendus en matière publique, la Cour de cassation adopte une interprétation plus républicaine que libérale de la loi Toubon dans cinq cas. De son côté, en cette matière le Conseil d'État a rendu cinq jugements traduisant une interprétation plutôt républicaine de cette loi et trois traduisant une interprétation plus libérale de celle-ci.

Les jugements en matière publique de la Cour de cassation

Dans une affaire datant du 27 novembre 2001, il était question d'une pièce de procédure dont certains passages étaient rédigés uniquement en créole. L'étaient-ils en contravention du principe du français langue de la République ? Selon la Cour, puisque les passages litigieux avaient été traduits en français au cours de l'information, les exigences de la loi étaient respectées (CC, 2001). Pour nous, cette interprétation de la loi Toubon semble légèrement plus libérale que républicaine. Elle est favorable au droit individuel du prévenu de reproduire devant le tribunal des écrits rédigés en une langue autre que le français, alors qu'il aurait été possible de conclure autrement en prônant une application large du principe du français langue de la République. La cour semble se soucier davantage du

sort de l'individu victime que de la politique linguistique de l'État. Enfin, cette interprétation favorise plus la diversité linguistique et la minorité créolophone que la langue commune majoritaire et la majorité nationale. Ce dernier point peut toutefois être nuancé en raison de l'importance que la Cour accorde au fait qu'il y ait eu une traduction en français des écrits en créole, faisant ainsi échos à la décision du Conseil constitutionnel sur la loi Toubon qui autorise les traductions.

D'ailleurs, dans une autre décision datant du 4 octobre 2017, la Cour a conclu qu'un juge est fondé à refuser des pièces de procédure et des éléments de preuve en allemand qui ont été traduits en partie seulement, entre autres en raison de l'article 1 de la loi Toubon (CC, octobre 2017). Toujours en raison de cet article, une autre décision, du 14 février 2018, a tranché qu'un juge ne pouvait fonder son jugement sur un courriel en anglais non traduit en français (CC, 2018).

De manière comparable, dans une affaire du 1er mars 2017 a été cassée la décision d'annuler un procès-verbal de visite et saisies. L'annulation avait été justifiée par la faible maîtrise du français des contribuables visés et l'absence d'interprète. Or, selon la Cour de cassation, comme notamment en vertu de l'article 1 de la loi Toubon le français est la langue des services publics, il était légal d'effectuer en français la notification de l'ordonnance portant autorisation de visite (CC, mars 2017).

Dans une affaire différente qui a fait l'objet d'un jugement le 8 février 2012, le facteur de la traduction semble avoir joué. Cette fois, il s'agit d'un Polonais visé par une procédure d'extradition dont l'avocat s'est vu refuser le droit de plaider en polonais. Outre la présence d'un interprète et d'un avocat français accompagnant l'avocat polonais, ce refus s'explique par une application large de la loi Toubon (CC, 2012). Dans une affaire semblable datant du 3 mars 2010 et impliquant un Allemand, la conclusion a été la même : il était légal de ne pas autoriser un de ses conseils à plaider en allemand, dès lors que celui-ci a été entendu (CC, 2010).

L'interprétation privilégiée dans ces décisions est républicaine, car elle est plus favorable à la loi qu'aux droits individuels. Et elle est favorable à l'État-nation qui l'emporte sur l'individu étranger, tout comme elle est plus favorable à la majorité francophone et sa langue qu'aux minorités non francophones porteuses de diversité linguistique. Cette dernière tendance se retrouve également dans la jurisprudence du Conseil d'État en matière publique, mais elle n'est pas la seule tendance à l'œuvre.

Les jugements en matière publique du Conseil d'État

Dans un jugement du 22 novembre 2000, concernant l'inscription de variétés de maïs génétiquement modifiées au catalogue officiel des espèces et variétés de plantes cultivées en France, le Conseil d'État juge que, considérant notamment l'article 1 de la loi Toubon, selon lequel « la langue française est la langue […] du travail […] et des services publics », « il ne ressort pas des pièces du dossier que la rédaction en langue anglaise du dossier présenté à l'appui de la demande de la société Ciba-Geigy aurait, en l'espèce, empêché la commission d'étude de la dissémination des produits issus du génie biomoléculaire et le ministre de procéder à un examen complet et éclairé du dossier ; qu'en tout état de cause une telle irrégularité ne serait pas de nature à remettre en cause la validité de la décision ». Et il ajoute que « le moyen tiré de ce que le ministre ne pouvait légalement se prononcer sur la demande de la société Ciba-Geigy appuyée par un dossier rédigé en langue anglaise doit être écarté » (CE novembre 2000). Ce jugement est donc plus libéral que républicain en ce qu'il favorise une compagnie privée et la diversité linguistique à l'échelle nationale aux dépens de la langue nationale majoritaire et de cette diversité à l'échelle mondiale, où l'anglais domine notamment dans le monde des affaires et dans celui de la science.

Plusieurs jugements du Conseil d'État en matière publique concernent l'enseignement supérieur. Celui du 22 novembre 1999 conclut « qu'en prévoyant que deux des trois épreuves d'admission […] du troisième concours d'admission à l'École normale supérieure pourraient être passées, au choix du candidat, dans une langue autre que le français, alors que les épreuves en cause ne sont pas des épreuves de langue étrangère et que l'École normale supérieure ne constitue pas un établissement à caractère international, l'article 21 de l'arrêté attaqué a méconnu la règle posée par l'article 11 » de la loi Toubon (CE, novembre 1999). Celui du 6 novembre 2002 va dans le même sens en déterminant qu'« il ressort des pièces du dossier que, pour trois candidats, des épreuves orales d'admission au concours attaqué se sont déroulées dans une langue autre que le français » et que par conséquent « le jury du concours attaqué a méconnu la règle posée par l'article 11 » de la loi Toubon (CE, novembre 2002). De manière similaire, cette fois dans son jugement du 13 octobre 2003, le Conseil d'État tranche que « des interprètes ont été mis à disposition de certains candidats admissibles au cours des épreuves d'admission du concours attaqué et que certains membres du jury se sont entretenus avec certains candidats dans une langue autre que le français » et que dès lors « le jury du concours attaqué a méconnu la règle posée par l'article 11 » de la loi Toubon (CE,

octobre 2003). Enfin, le jugement du 13 janvier 2010 mentionne, au sujet d'une épreuve d'anglais appliqué aux affaires prévue aux fins de l'obtention d'un diplôme de comptabilité et de gestion, « que cette épreuve ne présente pas le caractère […] d'une épreuve de droit des affaires en anglais, mais vise seulement à vérifier la maîtrise par les candidats de la langue anglaise dans les domaines d'activité présumés des titulaires de ce diplôme à finalité professionnelle » et conclut que « les requérantes ne sont pas fondées à soutenir que les dispositions précitées méconnaîtraient les termes de l'article L. 121-3 du code de l'éducation » issu de la loi Toubon. Le même jugement arrive à la même conclusion concernant une épreuve orale d'économie se déroulant partiellement en anglais (CE, janvier 2010).

À part cette dernière exception, ces jugements sont globalement très favorables à la loi Toubon et au français langue de l'enseignement supérieur et beaucoup moins favorables aux autres langues, dont l'anglais. C'est donc dire qu'ils sont favorables à la langue majoritaire en France et à la diversité linguistique à l'échelle mondiale, où la domination de l'anglais comme langue des finances tend à s'étendre. En revanche, ces jugements sont très peu accommodants pour les non-francophones désirant faire des études supérieures en France. Ne serait-ce que pour ces raisons, ils sont plus républicains que libéraux, à une exception près.

Nous pourrions aussi dire à deux exceptions près, car le jugement du 11 juin 2003 considère conforme à la loi Toubon le remplacement de l'appellation mastaire par celle d'origine anglaise de master, et ce, dans un contexte d'harmonisation des diplômes européens (CE, juin 2003). Ce jugement nous semble plus libéral que républicain, notamment en ce qu'il favorise la diversité linguistique à l'échelle nationale aux dépens de la langue nationale majoritaire.

D'autres jugements du Conseil d'État en matière d'éducation concernent l'enseignement élémentaire. Deux qui sont rendus le 29 novembre 2002 annulent des circulaires et des arrêtés qui, en faisant d'une langue régionale la principale langue d'enseignement et en limitant l'enseignement en français, contreviennent à la loi Toubon (CE, novembre 2002). Il s'agit de jugements éminemment plus républicains que libéraux, car ils favorisent la loi et la langue nationale majoritaire aux dépens d'une langue régionale minoritaire.

Il faut dire qu'en France les minorités linguistiques ne sont sans doute pas suffisamment importantes sur le plan quantitatif pour être influentes auprès du pouvoir législatif ou judiciaire. Au Québec, où il existe une importante minorité anglophone, il en va autrement.

Les jugements en matière d'interprétation de la Charte

Des neuf jugements de la Cour d'appel pouvant être qualifiés de jugements d'interprétation, quatre concernent le domaine privé et cinq le domaine public. À la Cour supérieure, il y en a six en matière privée et onze en matière publique.

Les jugements en matière privée

Des dix jugements pouvant être qualifiés de jugements d'interprétation en matière privée, quatre proviennent de la Cour d'appel et sont favorables à l'anglais, six proviennent de la Cour supérieure et sont partagés en deux groupes de trois.

Les jugements en matière privée de la Cour d'appel

Dans l'affaire *Miriam*, la Cour d'appel devait déterminer si une communication rédigée uniquement en anglais par un employeur et adressée à une travailleuse constituait une contravention à la Charte qui exige de tout employeur qu'il « rédige dans la langue officielle les communications qu'il adresse à son personnel ». La Cour d'appel décida qu'une telle communication était légale puisque, selon son interprétation, la Charte exige de l'employeur qu'il rédige en français les communications qu'il adresse à son personnel, mais uniquement lorsqu'il s'agit du personnel pris collectivement.

L'affaire *Parent* portait sur l'opposabilité d'une clause d'un contrat d'assurance rédigée uniquement en anglais. La Cour d'appel confirmait l'inopposabilité prononcée précédemment par la Cour supérieure, mais cette fois pour des considérations de droit des contrats étrangères à la législation linguistique. En rejetant explicitement les motifs de cette cour sur la Charte, la Cour d'appel refusait de l'interpréter favorablement à la langue commune.

Dans l'affaire *Best Buy*, la Cour d'appel conclut qu'il est légal d'afficher une marque de commerce en langue anglaise ne comportant pas de français, même si cet affichage se trouve sur la façade d'un commerce.

L'affaire *Lagacé* portait sur la légalité de l'accréditation d'un syndicat dont les règlements et statuts étaient rédigés uniquement en anglais. On arguait qu'ils constituaient une « communication écrite » du syndicat et que de ce fait ils devaient être rédigés en français selon une règle de la Charte. Or, la Cour d'appel les jugeait conformes à cette règle, sous prétexte

qu'elle « ne vise[rait] que les communications et échanges avec les membres au sens de correspondence [*sic*], avis, affiches, etc. »

Dans tous ces jugements, la Charte est interprétée restrictivement, parfois de manière à protéger les droits individuels d'un commerçant ou d'un employeur. Et cette interprétation favorise non pas la langue nationale, mais la diversité linguistique à l'échelle nationale, plus précisément la langue de la minorité anglophone. L'interprétation par la Cour d'appel des dispositions de la Charte en matière privée est donc libérale… Mais qu'en est-il de celle de la Cour supérieure ?

Les jugements en matière privée de la Cour supérieure

Dans l'affaire *Chiasson*, il est question d'employés d'une compagnie pharmaceutique qui se plaignent que cette dernière leur impose d'utiliser la version française de logiciels. Entre en jeu l'article 141 (9) de la Charte, qui favorise la généralisation de l'utilisation du français, mais la Cour supérieure préfère trancher en faveur des employés en invoquant l'article 89 qui permet l'usage du français et d'une autre langue.

Dans l'affaire *Nationwide* cette fois, il s'agit d'une employée qui conteste son contrat de travail parce qu'il a été rédigé en anglais alors que l'article 55 de la Charte précise qu'un tel contrat doit l'être en français, sauf s'il y a « volonté expresse des parties » à l'effet contraire. La cour décide alors que le contrat est valide, car, plutôt que d'exiger la preuve d'une telle volonté expresse, elle exige la preuve de l'absence d'une telle volonté expresse et affirme qu'il n'y a pas une telle preuve d'absence de volonté au dossier.

Dans l'affaire *Sutton*, il est question d'un patient qui, à la suite d'un entretien en français avec son orthopédiste, reçoit de ce dernier un rapport rédigé en anglais. Après réception de ce rapport, ce patient demande qu'une version française lui soit remise, ce que l'orthopédiste accepte, mais à condition de pouvoir exiger des frais de traduction. Selon le tribunal, le patient n'avait droit à un rapport en français sans frais supplémentaires qu'en cas d'exigence explicite en ce sens de sa part lors de la demande de service et non après la réception du rapport.

À leur face même, ces trois décisions sont plus libérales que républicaines, puisqu'elles tranchent en faveur d'une langue minoritaire plutôt que de la langue majoritaire et que, de ce fait, elles favorisent la diversité linguistique à l'échelle québécoise. Et celle rendue dans l'affaire *Chiasson* va dans le sens d'un droit pour chaque individu de choisir sa langue de travail.

L'affaire *Centre sportif St-Eustache* concerne quant à elle un affichage commercial portant la mention anglaise « Bowl-Mat », alors que la Charte et sa réglementation exigent qu'un tel affichage se fasse de manière nettement prédominante en français, tout en prévoyant une exception pour les marques de commerce. La Cour supérieure distingue alors la marque de commerce, qui vise la vente de produits ou de services, et le nom commercial, qui vise à assurer l'achalandage d'une entreprise. Dans cette affaire, l'expression « Bowl-Mat » étant utilisée parce qu'elle est connue par la clientèle, et non pas en lien avec un produit ou un service en particulier, il s'agit d'un nom commercial et non d'une marque de commerce bénéficiant de l'exception. De manière comparable, dans l'affaire *Nigthlife*, la Cour supérieure juge qu'un magazine bilingue ne peut se prévaloir de l'exception permettant les publicités unilingues en anglais que lorsqu'elles sont véhiculées « par des organes d'information diffusant dans une langue autre que le français ». Enfin, dans l'affaire *Waldie-Reid*, la Cour détermine que la Charte est applicable même à une publicité diffusée sur Internet, pourvu qu'elle vise un acte de commerce sur le territoire du Québec.

Ces trois décisions sont quant à elles plus républicaines que libérales, parce qu'elles favorisent la langue majoritaire aux dépens d'une langue minoritaire au Québec et qu'elles font primer le principe d'une loi sur les droits de personnes privées.

Finalement, en incluant les décisions de la Cour d'appel et de la Cour supérieure, il semble y avoir un courant jurisprudentiel libéral dominant. Peut-être est-ce logique en matière privée, mais moins en matière publique…

Les jugements en matière publique

Des seize jugements pouvant être qualifiés de jugements d'interprétation en matière publique, cinq proviennent de la Cour d'appel et sont favorables à l'anglais à deux exceptions près, onze proviennent de la Cour supérieure et sont majoritairement, sept fois contre quatre, favorables à l'anglais.

Les jugements en matière publique de la Cour d'appel

Dans l'affaire *Odeh,* le requérant avait obtenu le statut de résident permanent, ce qui devait avoir pour conséquence de l'assujettir aux dispositions de la Charte qui exigent des immigrants qu'ils envoient leurs enfants à l'école française. Puisque ses enfants avaient déjà entamé leurs études en anglais, le requérant plaidait qu'une situation grave d'ordre familial ou

humanitaire, telle que le prévoit la Charte, justifiait qu'une exemption au principe de l'enseignement en français lui soit accordée. Or, la Cour d'appel s'en tint à l'intention du législateur québécois de faire du français la langue de l'enseignement, favorisant ainsi la loi et la langue majoritaire dans une optique républicaine. Même chose dans l'affaire *Vadeboncœur* où elle interprète restrictivement un droit individuel d'exception donnant accès à l'école anglaise.

Ces affaires font office d'exceptions. Il s'agit des seuls jugements d'interprétation rendus par la Cour d'appel où une interprétation large du principe du français est retenue. À l'inverse, dans l'affaire *Marois*, la Cour infirmait une interprétation retenue par la Cour supérieure, mais laissait intacte l'interprétation qui favorisait le choix individuel d'inscrire son enfant dans une école publique anglaise, laquelle avait été retenue par l'instance quasi judiciaire qui s'était prononcée la première dans ce dossier.

Dans l'affaire *Svendsen*, le tribunal conclut qu'une propriétaire avait droit à un avis rédigé en anglais concernant ses taxes impayées, même si elle ne s'était pas adressée à la Ville en anglais, alors que le texte de la Charte précise comme condition au droit de recevoir une correspondance dans une langue autre que le français de la part de l'administration publique que la personne se soit ainsi adressée à elle.

Enfin, dans l'affaire *Gatineau*, il est question d'interpréter l'article 46 al. 1 de la Charte qui précise qu'« il est interdit à un employeur d'exiger pour l'accès à un emploi ou à un poste la connaissance ou un niveau de connaissance spécifique d'une langue autre que la langue officielle, à moins que l'accomplissement de la tâche ne nécessite une telle connaissance ». Au sujet de cet alinéa, la Cour d'appel précise que « le contact du détenteur du poste, dans cette langue, avec une clientèle minoritaire, ou même très minoritaire, suffit à justifier l'exigence linguistique si desservir cette clientèle fait partie intégrante des responsabilités afférentes au poste » et que « la notion de nécessité n'exclut aucunement le désir de donner du service à la communauté anglophone ». Puis, elle donne raison à la Ville de Gatineau qui, dans l'affichage d'un poste de commis, exigeait la capacité de communiquer en anglais.

Trois des cinq jugements en matière publique favorisent donc une interprétation stricte de la loi bénéfique à certains droits individuels, à la diversité linguistique à l'échelle nationale et à la minorité anglophone ; autrement dit, une interprétation libérale, qui ne sera pas sans influence sur la Cour supérieure.

Les jugements en matière publique de la Cour supérieure

Plusieurs jugements de la Cour supérieure en matière publique concernent l'accès à l'école anglaise. Dans l'affaire *Sheftel*, la Cour supérieure invalide un règlement limitant l'accès à l'école anglaise. Dans les affaires *Colin*, *Bolduc, Smith et Costandi*, elle interprète largement des exceptions donnant accès à cette école. Ces décisions nous apparaissent donc libérales en ce qu'elles sont favorables à la langue minoritaire et aux droits individuels aux dépens de la langue majoritaire et du principe de la loi, soit celui de l'école en français pour tous sauf exception.

Par contre, les décisions de la Cour supérieure rendues dans les affaires *J.-B. T.* et *Gosselin* donnent raison à l'État-nation contre des individus en interprétant largement ce principe et restrictivement les droits individuels d'exception donnant accès à l'école anglaise. Elles s'inscrivent donc davantage dans une logique républicaine.

Un autre domaine où il y a eu plus d'un jugement de la Cour supérieure est celui des relations de travail dans le réseau de la santé. Dans l'affaire de l'*Hôpital chinois de Montréal*, elle conclut que cet hôpital avait le droit d'exiger la connaissance d'un dialecte chinois à titre de condition d'embauche, faisant ainsi primer le droit de recevoir des soins de santé dans la langue de son choix sur le droit de travailler en français prévu par la Charte. À l'inverse, dans l'affaire *Centre de services sociaux Ville-Marie*, où il est question d'une employée francophone unilingue congédiée après qu'une exigence de bilinguisme eut été ajoutée par son employeur, la cour fait primer le droit de travailler en français sur le droit de recevoir des soins de santé dans la langue de son choix. Si la première de ces décisions, favorable à une langue minoritaire, paraît plus libérale et la seconde, favorable à la langue majoritaire, plus républicaine, en revanche même la deuxième est quelque peu libérale car elle est fondée sur un droit individuel, en plus de l'objectif de la loi.

La Cour supérieure a aussi rendu un jugement d'interprétation de la Charte touchant le monde municipal. Dans l'affaire *Alliance Québec*, la même cour interpréta largement le critère du nombre de citoyens « d'une langue autre que française » de manière à permettre à un plus grand nombre de municipalités d'être reconnues comme pouvant offrir davantage de services en anglais. Ce jugement est clairement libéral, en ce qu'il favorise des droits individuels et une langue minoritaire à l'échelle québécoise.

Enfin, dans l'affaire *Malone*, la Cour supérieure conclut qu'une pièce de procédure judiciaire pouvait être sanctionnée de nullité parce qu'elle

avait été rédigée uniquement en anglais sans le consentement de l'autre partie, alors que la Charte prévoyait que cela ne pouvait se faire qu'avec un tel consentement. Ici, l'interprétation semble des plus républicaine puisqu'elle favorise la langue majoritaire et la loi au détriment des droits individuels d'une personne.

CONCLUSION

En France, si l'on exclut la décision du Conseil constitutionnel, le total est de dix-sept décisions plus républicaines contre sept plus libérales. Côté québécois, il y a dix-sept jugements plus libéraux et neuf plus républicains. Autrement dit, en France, autant l'intention que l'interprétation étaient essentiellement républicaines et favorables à la majorité et, dans une moindre mesure, un peu libérales et protectrices des minorités. À l'inverse, au Québec, l'intention était principalement républicaine et favorable à la majorité et seulement un peu libérale et protectrice des minorités, alors que l'interprétation a été plus libérale et protectrice des minorités, surtout de la minorité anglophone, et moins républicaine et favorable à la majorité.

Or, les fondements d'une interprétation de la Charte à la fois large et respectueuse des droits des anglophones résident peut-être dans le respect du républicanisme moderne. Car ce républicanisme, qui comprend la liberté comme non-domination, cherche à concilier l'individu ainsi que les minorités et l'État-nation démocratique qui repose sur une majorité, au lieu de les opposer comme le fait trop souvent le libéralisme anglo-saxon (Pettit, 2004).

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES PARLEMENTAIRES

Assemblée nationale de France, *Journal officiel*, Seconde session ordinaire de 1993-1994.

Assemblée nationale du Québec, *Journal des débats*, 31e législature, 1977.

LOIS

Charte de la langue française (Québec), L.R.Q. c. C-11.

Loi constitutionnelle n° 92-554 du 25 juin 1992 (France).

Loi n° 94-665 du 4 août 1994 relative à l'emploi de la langue française (France).

DÉCISIONS

France

Conseil constitutionnel, du 29 juillet 1994, 94-345 DC *Loi relative à la langue française.*

Conseil d'État, du 22 novembre 1999, n° 206127, mentionné dans les tables du recueil Lebon.

Conseil d'État, du 22 novembre 2000, n° 194348 195511 195576 195611 195612, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 20 décembre 2000, n° 213415, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 6 novembre 2002, n° 225222, inédit au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 29 novembre 2002, n° 238653, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 29 novembre 2002, n° 248192, inédit au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 11 juin 2003, n° 246971, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 9 juillet 2003, n° 223031, inédit au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 30 juillet 2003, n° 245076, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 13 octobre 2003, n° 238355, inédit au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 9 juin 2006, n° 267898, inédit au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 13 janvier 2010, n° 313744, publié au recueil Lebon.

Conseil d'État, du 14 juin 2018, n° 408261, mentionné dans les tables du recueil Lebon.

Cour de Cassation, Chambre commerciale, du 1er mars 2017, 15-26654, publié au bulletin.

Cour de Cassation, Chambre commerciale, du 4 octobre 2017, 14-28234, inédit.

Cour de Cassation, Chambre commerciale, du 14 février 2018, 15-25346, inédit.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 26 avril 2000, 98-86.408, publié au bulletin.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 14 novembre 2000, 99-86.216, publié au bulletin.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 14 novembre 2000, 99-86.217, inédit.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 27 novembre 2001, 01-83.330, inédit.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 3 novembre 2004, 03-85.642, publié au bulletin.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, 13 novembre 2007, 06-89.330, inédit.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, du 3 mars 2010, 03-88.234, publié au bulletin.

Cour de Cassation, Chambre criminelle, 8 février 2012, 11-88.044, publié au bulletin.

Québec

118353 Canada ltée c. Svendsen, [2002] n° AZ-50131756 (C.A).

9074-3527 Québec Inc. c. Sa Majesté La Reine, [2007] CS 472 AZ-50415401 [Affaire Nightlife].

Alliance of Language Communities in Québec/Alliance pour les communautés au Québec (Alliance Québec) c. Québec (Attorney General), [1990] R.J.Q. 2622 (C.S.).

British Aviation Insurance Group (Canada) Ltd. c. Parent, [2001] n° AZ- 01019612 (C.A.).

Centre de services sociaux de Ville-Marie c. Dufault, [1990] R.J.Q. 2893 (C.S.).

Centre sportif St-Eustache c. Québec, [2009] QCCS 3307.

Chemical & Pollution Siences Inc. c. Malone, [1977] C.S. 693.

Chiasson c. Québec (Procureur général), [2000] R.J.Q. 1836 (C.S.).

Costandi c. Commission d'appel sur la langue d'enseignement, [1996] AZ-96021790 (C.S.).

Gatineau (Ville de) c. Syndicat des cols blancs de Gatineau inc., 2016 QCCA 1596.

Gosselin c. Tribunal administratif du Québec, [1999] n° AZ-99021987 (C.S.).

Hôpital chinois de Montréal c. SCFP, section locale 2948, [2000] R.J.D.T. 64 (C.S.).

J.-B. T. c. Québec (Ministre de l'Éducation), [2005] (C.S.) AZ-50315184.

Jeannine Colin c. Commission d'appel sur la langue d'enseignement, [1995] R.J.Q. 1478 (C.S).

Lagacé c. Union des employés de commerce, local 504 (T.U.A.C., F.T.Q.), [1988] R.J.Q. 1791 (C.A.).

Marois c. Vadeboncœur, [2001] n° AZ-50083354 (C.A.).

Nationwide Advertising Service inc. c. Suzane David, [1988] C.S. AZ-88021517.

Odeh c. Québec (Ministère de l'Éducation) (Comité d'examen sur la langue d'enseignement), 2005 QCCA 670.

Peter Sheftel c. Commission d'appel sur la langue d'enseignement et al., [CS] 2003, 500-05-005606-874.

Québec (Procureur général) c. Frances Muriel Waldie-Reid, [2002] C.Q. AZ-50128238, par. 18-19 et 35, confirmée [2003] C.S. 760-36-000314-024.

Québec (Procureur général) c. Magasins Best Buy ltée, 2015 QCCA 747.

Québec (Procureur général) c. Tribunal administratif du Québec, [2002] R.J.Q. 2364 (C.S.).

R c. Sutton, CSP 1001, 1983, AZ-83031074.

Smith c. Marois, ès qualités Ministre de l'Éducation, [1998] RJQ 566 C.S.

Syndicat canadien de la Fonction publique c. Centre d'accueil Miriam, [1984] C.A. 104, [1984] n° AZ-84011078.

OUVRAGES ET ARTICLES EN SCIENCES HUMAINES

Aristote (1983). *La politique*. PUF.

Audier, S. (2004). *Les théories de la république*. La Découverte.

Bénoit, F.-P. (2006). *Aux origines du libéralisme et du capitalisme en France et en Angleterre*. Dalloz.

Besson, S., et J. L. Martì (dir.). (2009). *Legal republicanism*. Oxford University Press.

Chevrier, M. (2012). *La république québécoise*. Boréal.

de Varennes, F. (1996). *Language, minorities and human rights*. Martinus Nijhoff Publishers.

Kymlicka, W. (2001). *La citoyenneté multiculturelle*. Boréal.

Locke, J. (1992). *Traité du gouvernement civil* (traduit par D. Mazel). Garnier-Flammarion.

Mill, J. S. (1972). « Considerations on representative government », dans *Utilitarianism, liberty and representative government*. Dent.

Parenteau, D. (2014). *Précis républicain à l'usage des Québécois*. Fides.

Pettit, P. (2004). *Républicanisme : une théorie de la liberté et du gouvernement*. Gallimard.

Poirier, É. (2016). *La Charte de la langue française : ce qu'il reste de la loi 101 quarante ans après son adoption*. Septentrion.

Pontier, J-M. (1997). *Droit de la langue française*. Dalloz.

Rawls, J. (1995). *Libéralisme politique*. PUF.

Rousseau, G. et É. Poirier (2017). *Le droit linguistique au Québec*. Lexis Nexis.

Rousseau, J.-J. (1832). *Œuvres complètes*. Armand-Aubrée.

Rousseau, J.-J. (1975). *Du contrat social et autres œuvres politiques*. Garnier Frères.

Schnapper, D. (2000). *Qu'est-ce que la citoyenneté ?* Gallimard.

Spitz, J-F. (1997). « Républicanisme et droits de l'homme », *Le Débat*, 97, p. 48-69.

Trudeau, P. E. (1991). « The values of a just society », dans T. S. Axworthy et P. E. Trudeau (dir.), *Towards a just society* (p. 401-429). Penguin.

Turi, J.-G. (1990). « Le droit linguistique et les droits linguistiques », *Les Cahiers de droit*, *31*(2), p. 641-650.

Weinstock, D. (1999). « La problématique multiculturaliste », dans A. Renault (dir.), *Les philosophies politiques contemporaines* (p. 427-461). Calmann-Lévy.

JUDICIAL INTERPRETATION OF THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE*

COLLECTIVE RIGHTS VERSUS INDIVIDUAL LIBERTIES

Michael Bergman

ABSTRACT : Bergman tackles the judicial interpretation of the *Charter of the French Language*, notably by the Supreme Court of Canada, and the effects of the resulting jurisprudence on Quebec's English-speaking communities. His chapter explores one of the understressed consequences of Bill 101, that is, the triumph of collective rights over individual liberties and whether or not the notion of collective rights extends to Quebec's English-speaking minority. The methodology used is the legal interpretation and analysis of the judicial consideration of the *Charter of the French Language* and notably the application of the concepts of collective rights in opposition to individual liberties. These outcomes are then assessed in relation to the legal rights of Quebec's English-speaking communities in the use of the English language in Quebec. Bergman examines whether or not an argument could be made that Quebec's English-speaking communities have collective rights which must be balanced against the collective rights of the French-speaking majority.

RÉSUMÉ : M[e] Bergman se penche sur l'interprétation judiciaire de la *Charte de la langue française*, notamment par la Cour suprême du Canada, et les effets de la jurisprudence qui en résultent sur les communautés québécoises d'expression anglaise. Dans ce chapitre, il aborde l'une des conséquences les plus sous-estimées de la loi 101 : le triomphe des droits collectifs sur les libertés individuelles. Ensuite, il se demande si la notion de droits collectifs s'étend ou non à la minorité d'expression anglaise vivant au Québec.

L'auteur utilise comme méthodologie l'interprétation et l'analyse légales de la lecture de la *Charte de la langue française* par les tribunaux et en particulier de l'application des concepts opposés de « droits collectifs » et de « libertés individuelles ». Il évalue ensuite les résultats à la lumière des droits légaux des communautés québécoises d'expression anglaise en matière d'utilisation de l'anglais au Québec. Enfin, Me Bergman voit s'il est possible d'arguer que les communautés québécoises d'expression anglaise possèdent des droits collectifs qu'il conviendrait de mettre dans la balance avec ceux de la majorité d'expression française.

The *Charter of the French Language* (popularly known as Bill 101) is one of the most important pieces of legislation in Canadian history. Of revolutionary scope and impact, Bill 101 changed the face (*visage linguistique)* of Quebec, reordered the status of Quebec's majority and minority linguistic groups, and implemented a vast plan of social engineering. In many respects it has achieved the ambitious objectives of its sponsors, remaking Quebec as a French-language society expressive of the Quebec Francophone identity.

This paper explores one of the understressed consequences of Bill 101, the triumph of collective rights over individual liberties and whether or not the notion of collective rights extends to Quebec's English-speaking minority.

Bill 101's judicial validity is grounded on the notion that the government and the National Assembly of Quebec have a positive obligation to preserve, protect, and promote the identity of Francophone Quebec (*Ford v. Quebec*, 1988). An important part of that identity, and expressive of it, is the French language. To protect this identity, not only must individual Quebecers have the complete facility to communicate and interact in the French language, society as a whole must be structured to make that communication possible, commonplace, and visible. Therefore, every public aspect of society must be oriented to allow for the flourishing of this identity, whether in education, public communication (signs, websites, flyers, menus and the like), workplaces, or public leisure activities. The rights accorded by Bill 101 are not simply individual even if the individual benefits from those rights. Bill 101 is the expression of the collective right of the majority of Francophone Quebec to flourish in its French-language—expressed identity.

Corollary to these rights are obligations. These obligations fall upon and are most felt by Quebec's minority groups whose language of communication or mother tongue is not French. The principal minority language group in Quebec is the English-speaking community. For those whose mother tongue is French, the obligation to use French is hardly an imposition. For members of Quebec's English-speaking minority, the obligation to use the French language trammels on the ability to use English. Assuring the primacy of the French language, or even its exclusivity, of necessity requires the degrading of the right to use English. To enforce this process, Bill 101 provides for penal sanctions in the form of prosecution and fines, and establishes a bureaucracy for its enforcement, the Office québécois de la langue française, colloquially referred to by English-speaking Quebecers as the "Tongue Troopers." Ergo, the individual rights of individuals to use the language of their choice is attenuated by the overall social imperative of making French the common means of parlance.

Bill 101 reorients traditional concepts of individual liberties and the application of collective rights in a disequilibrium recognized by the courts.

Traditionally, the notion of collective rights in Anglo-American-Canadian legal theory was largely a matter of the ability of legislatures and governments to protect the state from threats. These threats may be external to the state itself, such as foreign governments, or internal, such as threats to the institutional structure of the state. The state creates normative rules of conduct through criminal and penal law and its regulatory authority to repel these threats. Collective rights can be understood as the interface of the individual versus the state. In order to protect the individual from the state, traditional Anglo-American-Canadian legal theory looked to individual rights and freedoms which, in principle, were prioritized over the concerns of the state. This gave rise to the traditional four individual freedoms: freedom of the press, freedom of religion, freedom of assembly, and freedom of speech. It can be argued that the general thrust of Western societies has been the progression and enforcement of the fundamental freedoms and liberties of the individual versus the state and its institutions. This is very much evidenced by Western charters and bills of rights. In Canada, this emphasis was expressed in the 1982 repatriation of the *Canadian Constitution Act* and the creation of the Constitutional *Charter of Rights and Freedoms*, which enshrines and expands on the traditional concepts of individual freedoms and liberties. In Quebec, this tradition was similarly concretized in Quebec's *Charter of Human Rights and Freedoms.*

While Bill 101 benefits individuals, enhancing and enforcing their ability to communicate in the French language, Bill 101 is not about individual rights. It is about social and societal norms and the use of language in the public space. It is about the ability of society as a whole to function largely, if not exclusively, in the French language. It is about individuals' and groupings of individuals' ability to address each other in French. It is about society organizing its culture, common values and "group think" by and through the French language. To be effective, this policy orientation must translate to a legal prioritization of the collective right and obligation to use French in priority to any individual right to use any other language.

The Supreme Court of Canada has recognized the validity of the underlying policy objectives of Bill 101 to protect and enhance the French language. The Supreme Court recognizes that Francophone Quebecers find themselves a tiny minority in a sea of English North America with its ubiquitous English-language media, cross-border business ties and magnetic attraction. English is the world's *lingua franca*. These elements bring the Supreme Court to conclude that Bill 101 is a desirable legislative tool manifesting an ongoing social concern, even if that tool encroaches on individual liberties (*Ford*, supra note 2; *Devine v. Quebec*,1988; *R. v. Big M Drug Mart Ltd.*, 1985).

In Bill 101 litigation before the Supreme Court of Canada, English-speaking plaintiffs have made arguments based on individual liberties as expressed in the Canadian Constitution. These individual liberties are found in four essential express constitutional statements. The first is section 133[1] of the *Constitution Act, 1867*, which provides for the use of English and French in debates in the National Assembly of Quebec and the Assembly's journals, and the adoption and publication of Quebec laws and consequential regulations. The second is in section 23[2] of the *Constitution Act, 1982*, which provides for English-language minority public education rights in

1. The exact text reads: "Either the English or the French Language may be used by any Person in the Debates of the Houses of the Parliament of Canada and of the Houses of the Legislature of Quebec; and both those Languages shall be used in the respective Records and Journals of those Houses; and either of those Languages may be used by any Person or in any Pleading or Process in or issuing from any Court of Canada established under this Act, and in or from all or any of the Courts of Quebec.
   The Acts of the Parliament of Canada and of the Legislature of Quebec shall be printed and published in both those Languages."
2. The exact text reads:
   "(1) Citizens of Canada
   (a) whose first language learned and still understood is that of the English or French linguistic minority population of the province in which they reside, or

Quebec for qualifying Canadian citizens. It also provides for English-language public educational institutions supported by the public purse where numbers warrant. The third is freedom of expression as provided for in section 2[3] of the *Constitution Act, 1982*, the traditional freedom of speech. The fourth is the equality provisions of equal rights found in section 15[4] of the *Constitution Act, 1982*. In contemporary constitutional litigation, both section 133 and section 23 are said to have as their corollary a community impact, although the rights given are exercised by individuals.

English-speaking litigants of Bill 101 have had limited and, more often than not, pyrrhic success in their advocacy of individual rights against Bill 101's collective orientation.

(b) who have received their primary school instruction in Canada in English or French and reside in a province where the language in which they received that instruction is the language of the English or French linguistic minority population of the province, have the right to have their children receive primary and secondary school instruction in that language in that province.

(2) Citizens of Canada of whom any child has received or is receiving primary or secondary school instruction in English or French in Canada, have the right to have all their children receive primary and secondary school instruction in the same language.

(3) The right of citizens of Canada under subsections (1) and (2) to have their children receive primary and secondary school instruction in the language of the English or French linguistic minority population of a province

(a) applies wherever in the province the number of children of citizens who have such a right is sufficient to warrant the provision to them out of public funds of minority language instruction; and

(b) includes, where the number of those children so warrants, the right to have them receive that instruction in minority language educational facilities provided out of public funds."

3. The exact text reads:

"Everyone has the following fundamental freedoms:

(a) freedom of conscience and religion;

(b) freedom of thought, belief, opinion and expression, including freedom of the press and other media of communication;

(c) freedom of peaceful assembly; and

(d) freedom of association."

4. The exact text reads:

"(1) Every individual is equal before and under the law and has the right to the equal protection and equal benefit of the law without discrimination and, in particular, without discrimination based on race, national or ethnic origin, colour, religion, sex, age or mental or physical disability.

Affirmative action programs

(2) Subsection (1) does not preclude any law, program or activity that has as its object the amelioration of conditions of disadvantaged individuals or groups including those that are disadvantaged because of race, national or ethnic origin, colour, religion, sex, age or mental or physical disability."

Bill 101, originally adopted in 1977, provided that the laws and regulations of Quebec be enacted and published only in the French language, contrary to section 133 of the *Constitution Act, 1867*. The provisions of Bill 101 in that regard were struck down by the Supreme Court (*Quebec v. Blaikie*, 1979; *Attorney General of Quebec v. Blaikie*, 1981). Nevertheless, and although the laws of Quebec are available in English and French, both equally authoritative and enforceable, in practice many Quebec laws are adopted on third reading by the National Assembly only in the French language, the English version thereof being produced after the members of the National Assembly have voted, but before the Lieutenant Governor signs the bill into law. Often the English version of Quebec law is a poor translation of the French, resulting in sometimes incomprehensible, misleading or inaccurate English texts. The Bar of Quebec has commenced litigation (*Barreau du Québec*, Dossier 500-17-102828-186) in this regard claiming that laws so adopted are unconstitutional. This litigation is ongoing and will take some time to wind its way through the courts. In 2019 this case was withdrawn by the Bar of Quebec in return for an undertaking by the Quebec government that it would put in place a structure to improve the quality of the English version of Quebec laws. The President of the National Assembly of Quebec has on two occasions ruled[5] that second reading study of amendments to proposed laws need only be made in the French language without any English available. These practices are contrary to the Supreme Court of Canada's ruling in the *Manitoba Reference Case* (1992), and *Quebec (AG) v. Blaikie*, 1979, requiring that both language versions be available throughout the legislative process both for debate and voting. Unlike the federal parliament and the legislatures of New Brunswick and Manitoba, where debate, adoption of laws, and their publication must be bilingual as constitutionally required, Quebec's English versions are pure translations, where the translators have no reference back to the French-language drafters.[6] The Bar of Quebec argues that the translators are thus creating the law without the input of legislators. The federal

5. In 1996 and 1999 journal debates.

6. *French Language Services Act*, R.S.O. 1990, c. F.32, section 4, states that the public general statutes of Ontario that were enacted before 1980 are permitted to be written in French only. The exact text reads:

"Translation of Statutes

4 (1) Before the 31st day of December, 1991, the Attorney General shall cause to be translated into French a consolidation of the public general statutes of Ontario that were re-enacted in the Revised Statutes of Ontario, 1980, or enacted in English only after the coming into force of the Revised Statutes of Ontario, 1980, and that are in force on the 31st day of December, 1990. R.S.O. 1990, c. F.32, s. 4 (1).

parliament and the legislature of New Brunswick and Manitoba use a process called co-drafting, where proposed laws are generated by teams of drafters working together in both English and French to arrive at bilingual texts. Ontario, which has no obligation to create bilingual laws, but occasionally does do so, also uses the co-drafting method. Quebec, on the other hand, uses a closed system, which hives off the translators from the input of the French-language legislative drafters (McLaren, 2015).

The educational guarantees found in section 23 of the *Constitution Act, 1982,* have not been successful in opening the doors to immigrants and new Canadians to attend English-language public schools in Quebec. Bill 101 prohibits immigrants and new Canadians from attending English-language public schools. Even though the Supreme Court of Canada has repeatedly stated that section 23 should receive a broad, purposive, expansive, and remedial interpretation, the Supreme Court has also held that the constitutional guarantees apply only to qualifying Canadian citizens (*Solski v. Quebec*, 2005; *Nguyen v. Quebec*, 2009). The educational language rights of non-citizens are strictly a provincial matter. This has resulted in Quebec's English-language public school population falling from about 250,000 in 1976 to about 85,000 today, with attendant school closings (Lamarre, 2012; Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, n.d.). Section 23 has also been interpreted to prohibit the so-called freedom of choice, which would allow Francophone Quebecers to go to an English-language public school. Freedom of choice refers to the ability of an individual, regardless of the language they speak, to choose to go to either a French or English school without restriction. Acquiring the section 23 constitutional right to attend a Quebec English-language public school is a function of demonstrating that one's educational pathway has been for the major part in the English language complemented by integration into Quebec's English-speaking minority (*Regulation respecting requests to receive instruction in English*). The front line decider in this process is a bureaucrat from the Quebec Ministry of Education. While the Supreme Court has stated that, where numbers warrant, the management and control of official minority-language educational institutions is vested in the minority

Enactment

(2) The Attorney General shall present the translations referred to in subsection (1) to the Legislative Assembly for enactment. R.S.O. 1990, c. F.32, s. 4 (2).

Translation of regulations

(3) The Attorney General shall cause to be translated into French such regulations as the Attorney General considers appropriate and shall recommend the translations to the Executive Council or other regulation-making authority for adoption. R.S.O. 1990, c. F.32, s. 4 (3)."

community, this has not been translated into the right of the minority-language community to expand its market for potential students (*Yukon Francophone School Board v. Yukon (Attorney General)*, 2015). Consequently, in Quebec, the English-language public education system is in decline for want of a sufficient number of constitutionally qualified students. The logic of the Supreme Court's rulings is that the ability to sustain the Quebec English-language public education system is dependent on the demographic growth of constitutionally recognized students, a pool of target students which is stagnant or diminishing because of more and more English-speaking parents choosing to send their children to Quebec French-language schools or private schools. The aging of Quebec's English-speaking population is also a factor, as is the migration from Quebec of English-speaking families (*Ford*, supra note 2; *Devine*, supra note 5).

Freedom of expression and equality rights have been most invoked by English-speaking litigants against the restrictions in Bill 101 concerning the language of commercial signs and advertising. The Supreme Court has constantly found that Bill 101 restrictions on commercial signs and advertising violate freedom of expression. The hiccup is that such violation is permissible in order to enforce the French-language face of Quebec. Where Bill 101 goes awry is that its tools to insist on French unilingualism in commercial signs and publicity is disproportionate to its stated objectives. In consequence, the Supreme Court has found that the equal use of English and French, or even the predominant use of French, on commercial signs or advertising can be enforced (*Ford*, supra note 2; *Devine*, supra note 5). In the result, the Quebec government has adopted regulations to require that the French text of commercial signs be markedly predominant, often understood as meaning that the French must be two thirds larger than the English, even if the dimensions are not expressed in Bill 101.

In the courts, the notion that the French language is in need of protection in Quebec has long been a function of evidence presented in the original Bill 101 litigation in the 1980s. That evidence, consisting of demographic and linguistic studies, emphasized the threat to the French language in Quebec. Reference is often made to the 1960s report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism. The Commission found that French Quebec was imperilled, while English Quebec was a mere extension of the English-language majority of the rest of Canada (Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism, 1967). Since that time, no amount of other evidence has shaken the courts from their view that the French language remains imperilled and, if not as fragile as it may have once been, still in need of legislative protection. In the most recent

case, the Quebec Court of Appeal in a unanimous decision found that it would take serious, cogent, and convincing evidence for a court to depart from the original findings of the Supreme Court concerning the vulnerability of the French language (*156158 Canada inc. v. Québec (Attorney General)*, 2017, at para 94). It can be argued that the notion that the French language is vulnerable in Quebec is near permanent given its overwhelmingly minority status in North America. If this argument is accepted, then no amount of demonstration of the vigour and centuries-long sustainability of the French language in Quebec can serve to attenuate the need for legislative protection or to diminish the intensity of that protection. Perhaps the logical corollary of this argument is that English-speaking Quebecers, however unwittingly, find themselves to be the thin edge of the wedge that opens the door to the assimilation of Francophones into English North America. To the extent that there has been any success by English-speaking litigants against Bill 101, it has been to diminish the overbroad scope of Bill 101 sign restrictions, resulting in what some Quebec nationalists claim is a watered down Bill 101.

If Francophone Quebecers have collective rights to preserve, protect, and promote their language and identity, can the same be said of English-speaking Quebecers?

Do English-speaking Quebecers have the right to a valid footprint in Quebec?

The notion that English speakers in Quebec have collective rights is appealing. The notion is consistent with the idea that freedom values as expressed in the Canadian Constitution protect not only individuals but groupings of individuals who form a coherent social whole. But there are significant challenges to the collective rights argument for Quebec English speakers. What exactly is a Quebec English speaker? This can be a controversial question. Usually, Quebec English speakers are referred to in the vernacular, both by English speakers and Francophones, as "Anglophones." Lobby groups for Quebec "Anglophones" prefer to use the term "Quebec English-speaking community" or "English-speaking communities." Nevertheless, the word "Anglophone" has a stubborn presence. The term "Anglophone" tends to be understood in French Quebec as a reference to someone whose origins are in England or at least the British Isles. While that might have been the proper definition of an Anglophone in the 19th and early 20th centuries, it is no longer the case. The English-speaking community of Quebec has a diversity of ethnic origins. Even the Supreme Court of Canada in its judgements

tends to use the word "Anglophone," "English-speaking community," and "English speakers" interchangeably.[7]

Complicating the matter is the question of the exact number of the population of Quebec's English-speaking community. Based on the 2016 census and the federal government's definition of "English-speaking Quebecer," there are approximately 1.1 million Quebec Anglophones (Statistics Canada, 2017). The federal government defines "English speakers" by the first official language learned, whereas the Quebec government defines "English speaker" as a person who learned English as their very first language (Statistics Canada, n.d.). Using English mother tongue for the same census data, there are approximately 601,000 Quebec English speakers, some 43 % fewer than those counted under the federal definition (Statistics Canada, 2012). Quebec's reduced English population numbers have an indirect and unspoken impact on the allocation of resources by the Quebec authorities for the English-speaking minority. On the other hand, Ontario has redefined what is a Francophone such that 150,000 Ontarians have been added as Francophone (Office of the French Language Services Commissioner, 2016).[8]

Regardless of which definition is used, the Quebec English-speaking minority is defined by the component individual's mother tongue or continuing use of English. In consequence, the Quebec English-speaking minority can be understood as a linguistic group but not a collectivity having a common ethnic, religious, or even historical origin. Francophone Quebecers seem more easily defined as the descendants of the colonies of New France having a common religion, Catholicism, even if lapsed, and a common historical experience. Francophone communities outside of Quebec are attempting to increase their populations by attracting Francophones from other countries, although the ability to do so can be limited by provincial restrictions on who may attend a minority French-language school.

Nevertheless, there is certainly a recognizable collectivity of English-speaking Quebecers served by English institutions.

7. See for example *Solski*, supra note 17.
8. Definition of the IDF: The variable is calculated based on three questions in the census concerning mother tongue, language spoken at home and knowledge of the official languages. The IDF estimates the number of persons whose mother tongue is French, plus those people whose mother tongue is neither French nor English (Allophones) but who speak French.

The Supreme Court of Canada in the *Secession Reference* case (1998) establishes the principle that minority rights are fundamental to any notion of sovereignty however expressed. This referral to the Supreme Court sought to establish criteria under which a federal government would have to negotiate the secession of Quebec. The Court found that no secession could be valid unless minority-language rights were protected. *Secession Reference* seems to validate that minority-language rights are about collections of individuals, "cultures and groups" and not simply about individuals. The Supreme Court in the *Oakes* case (*R. v. Oakes*, 1986) held that the constitutional *Charter of Rights and Freedoms* also protects "cultures and groups."

Much as majority-language rights are an expression of identity, the same is true for minority-language rights. Individualization of freedom of expression is of no effect if there are no common language interlocutors. If you speak your thoughts in English you need the ear of somebody who can understand English. Society must allow for common groups of language speakers to exist without giving up their ability to communicate in that group's common language. International declarations recognize the right of linguistic and cultural groups to resist assimilation.

While the Anglo-American rights' model is based on individual rights, nothing in the theory of fundamental rights and freedoms prevents group or collective rights from being considered fundamental rights (Réaume, 1988). Indeed, many liberal thinkers agree that group rights are essential to the extent that they protect cultures and, in this way, help individuals who identify with those cultures to participate in society as equals (Pfeffer, 2014). The shift away from "strict individual rights" is therefore especially important in multicultural states (*Dan Pfeffer*, supra note 30 at 209). The right not to be assimilated is a fundamental group right recognized in various international instruments (Dunbar, 2001, p. 103). Language rights, which act as a preventative tool against assimilation, are also generally conceived of as collective rights. Additionally, section 16.1 of the Charter grants "equality of status and equal rights and privileges" to the "English and French linguistic communities" in New Brunswick (*Canadian Charter of Rights and Freedoms*, 1982, s. 16.1). Similarly, minority-language education rights under section 23, which are critical for group survival, are granted to "citizens of Canada" who meet the criteria outlined in the provision (*Canadian Charter of Rights and Freedoms*, 1982, s. 23).

Drawing on his examination of international and domestic laws relating to human rights and language, Fernand de Varennes (1996)

explains that various fundamental rights include clear linguistic dimensions: freedom of expression, equality rights, and the right of members of a minority language group to communicate in their own language with other members within the same group (p. 2). This last right—an individual right—is what allows language minorities to, for example, establish private schools, community centres, or even media institutions in the minority language, without fear of prejudice or negative intervention on the part of the government (p. 173). In this way, individual language rights have clear collective effects.

In recent years, it has been politically easier to award rights to Francophones in the rest of Canada outside Quebec. These are seen as remedial of past injuries. These rights do not disturb the unity of the Canadian federation. However, the same cannot be said of rights for Quebec's English-speaking minority, which often arouse Quebec Francophone nationalist sentiments. The cause of Francophones outside Quebec will not break the federation. We are confronted with a case of socio-political expediency versus upholding rights. The Quebec nationalist stereotype of the English ruling class in Quebec continues to remain potent.

The Supreme Court appears to be giving mixed messages regarding collective rights and language. In *Solski*, the Supreme Court stated: "Section 23 is clearly meant to protect and preserve both official languages and the cultures they embrace throughout Canada; its application will of necessity affect the future of minority language communities. Section 23 rights are in that sense collective rights" (*Solski*, supra note 17 at para 23). However, immediately thereafter, the court backtracks: "Nevertheless, these rights are not primarily described as collective rights, even though they presuppose that a language community is present to benefit from their exercise. A close attention to the formulation of s. 23 reveals individual rights in favor of persons belonging to specific categories of rights holders (*Solski*, supra note 17 at para 23)."

While the first part of the statement seems to continue to apply to Francophone minorities outside Quebec, the latter seems to be the only part that has been maintained in cases dealing with the English minority in Quebec. Thus, in *Nguyen*, the court clearly states that *despite* section 23's collective scope, it confers individual and not collective rights (*Nguyen*, supra note 17 at para 23); indeed, aside from this reference, the word "collective" appears nowhere in the decision. By contrast:

- the Court in *Doucet-Boudreau* refers to minority language education rights as having "a unique collective aspect" (*Doucet-Boudreau v Nova*

Scotia, 2003, at para 28) and identifies a "collective right" held by the parents of the school children; it also accepts the expert evidence of Professor Angéline Martel, who argues that "the official language minority… is itself a true beneficiary under s. 23" (*Doucet-Boudreau v. Nova Scotia*, 2003, at para 29);

- the Court in *Arsenault-Cameron* explains that the Minister has restricted "the collective right of the parents of the school children" in refusing to grant Summerside its own school (*Arsenault-Cameron v Prince Edward Island*, 2000, at para 29);
- the Court in *Charlebois* notes that subsection 16.1(2) of the *Charter*, "like section 23 of the *Charter* [encompasses] a collective dimension" (*Charlebois v. Mowat et ville de Moncton*, 2001, at para 115; and
- in *Advance Cutting & Coring*, the Supreme Court notes that language rights under section 23 "benefit both individuals and groups linked together by the use of a language and a will to preserve it and develop its use" (*R v Advance Cutting & Coring Ltd.*, 2001, at para 168).

It thus appears that the Supreme Court is intentionally avoiding granting "collective" language rights to the Anglophone minority in Quebec, but has no issue defining section 23 rights as "collective" when Quebec is not involved, and this, even though theoretical equality of each language community is one of the bases of section 23 (Power, 2014, p. 677).

Even if language rights are individual, the collective dimension cannot be ignored, since the objective behind section 23 is to protect and develop minority-language cultures (*Doucet-Boudreau*, supra note 40 at para 27). Doucet et al. (2014) explain:

> Les droits linguistiques doivent servir avant tout à l'épanouissement et au développement, non simplement du locuteur d'une langue considérée isolément, mais bien de la communauté regroupant l'ensemble des locuteurs de cette langue. Si tel n'était pas le cas, nous pourrions nous interroger sérieusement sur la nécessité de reconnaître de tels droits (p. 86).

According to Seymour (2011), granting national minority groups the right to self-govern minority-built and run institutions is essential in order to ensure a properly functioning "multinational jurisdiction" that treats constituent nations fairly (p. 51).

Pfeffer argues that Anglophones in Quebec form a quasi-national minority and therefore should be accorded these group rights (*Dan Pfeffer*, supra note 30 at 208), specifically, the right to operate their municipalities, hospitals, and schools (*Dan Pfeffer*, supra note 30 at 228). English speakers in Quebec are defined as a quasi-national minority because, while the group shares many features of true national minorities — most notably having its own institutions — unlike true national minorities, English speakers in Quebec were never conquered or colonized (*Dan Pfeffer*, at 189). Pfeffer (2014) goes on to suggest that, if Quebec were an independent state, the English-speaking minority in Quebec would easily be classified as a true national minority (p. 9). With regard to the question of the multicultural makeup of the English-speaking community in Quebec, Pfeffer suggests that there is "a sense of common interest that cuts across the different groups that compose the Quebec English speaking community" (*Dan Pfeffer*, supra note 30 at 193), and that therefore the English-speaking community can speak with a common voice and demand common group rights.

Seymour and Pfeffer both appear to advance arguments that the Constitution cannot fully support. In the *Westmount* case, the Court of Appeal refused to recognize the "respect for minority rights" principle as a basis for protecting municipalities with large English-speaking populations, in part because it would not extend any protections to minority groups that the Constitution did not already grant (*Westmount (Ville de) c. Québec (Procureur Général du)*, 2001). Additionally, the court rejected a federalism-based argument put forward by the municipalities. The municipalities had attempted to argue that the principle of federalism has, as its mission "de faciliter la poursuite d'objectifs collectifs par des minorités culturelles ou linguistiques" (*Westmount (Ville de) c. Québec (Procureur Général du)*, 2001, at para 108). In rejecting this argument, the court held that this principle exists only to structure the fields of competency between federal and provincial levels ; it did not give any other level of government or any other "group" any such exclusive rights. The Supreme Court, as noted above, refused to intervene, despite the fact that this decision had the effect of taking away the ability of some English-speaking minority groups to self-manage their own institutions (*Westmount*, supra note 55 at para 94).

Validating the collective rights of English-speaking Quebecers will require a new model of both lobbying and courtroom pleading. The first step is the comprehensive gathering of evidence about the English-speaking community. Researchers will have to examine the community's sociology,

history, social psychology, demography, and past and present statistics and future statistical projections. Second, scholars must write extensively on the legal rights and justiciability of those rights within the context of the community in Quebec. Third, the community must generate extensive studies on the vitality of the Quebec Francophone majority in today's context. Too many demographic studies of Francophones used in the courts predate the 21st century. Fourth, litigators pleading on behalf of English speakers in court must make a concerted effort to argue the collective rights of the English-speaking community.

Harmonizing Francophone and English-speaking collective rights will be a process of balancing the right of each of these two constituent Quebec communities to exist and flourish.

References

156158 Canada inc. v. Québec (Attorney General). [2017] QCCA 2055.

Arsenault-Cameron v. Prince Edward Island. [2000] SCC 1, [2000] 1 SCR 3 [Arsenault-Cameron].

Att. Gen. of Quebec v. Blaikie et al. [1979] 2 SCR 1016 [Blaikie 1].

Attorney General of Quebec v. Blaikie et al. [1981] 1 SCR 312 [Blaikie 2].

Barreau du Québec et al. c. Jacques Chagnon et al. (500-17-102828-186).

Canadian Charter of Rights and Freedoms, Part I of the *Constitution Act, 1982*, being Schedule B to the *Canada Act 1982* (UK), 1982, c. 11 [Charter] at s. 16.1.

Canadian Charter of Rights and Freedoms, 1982, Chapter 11.

Charlebois v. Mowat and the City of Moncton. 2001 NBCA 117, 242 NBR (2d) 259 [Charlebois].

Charter of the French Language 2020 (Quebec), LRQ c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/showdoc/cs/C-11.

Charter of Human Rights and Freedoms, CQLR c. C-12 [Quebec Charter].

Constitution Act, 1867 (UK), 30 & 31 Victoria, c. 3, s. 133.

Constitution Act, 1982, being Schedule B to the *Canada Act, 1982* (UK), 1982, c. 11.

Dan Pfeffer, supra note 30 at 189.

Dan Pfeffer, supra note 30 at 193.

Dan Pfeffer, supra note 30 at 208.

Dan Pfeffer, supra note 30 at 228.

de Varennes, F. (1996). *Language, minorities and human rights*. Martinus Nijhoff Publishers.

Devine v. Quebec (Attorney General). [1988] 2 SCR 790 [Devine].

Devine, supra note 5.

Doucet, M., Bastarache, M., & Rioux, M. (2014). Les droits linguistiques : Fondements et interprétation. In M. Bastarache & M. Doucet (Eds.). *Les droits linguistiques au Canada* (3rd ed.). Yvon Blais.

Doucet-Boudreau v. Nova Scotia. [2003] SCC 62 [Doucet-Boudreau].

Dunbar, R. (2001). Minority language rights in international law. *International & Comparative Law Quarterly*, *50*(1), 90-120.

Ford v. Quebec (Attorney General). [1988] 2 SCR 712 [Ford].

Ford, supra note 2.

Lamarre, P. (2012). English education in Quebec : Issues and challenges. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and Prospects of the English-speaking Communities of Quebec* (pp. 175-215). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

McLaren, K. (2015). Bilinguisme législatif : regard sur l'interprétation et la rédaction des lois bilingues au Canada. *Revue de droit d'Ottawa, 45*(1), 23-55.

Nguyen, supra note 17 at para 23.

Office of the French Language Services Commissioner. (2016). *Annual Report 2015-2016*. https://csfontario.ca/en/rapports/ra1516/30-ans-de-la-loi/dif.

Pfeffer, D. (2014). *Group integration*. Doctoral dissertation, Queen's University.

Pfeffer, D. (2014). *Theorising the rights of Quebec Anglophones.* Paper presentation. IPSA World Congress, Montreal. Unpublished.

Power, M. (2014). Les droits linguistiques en matière d'éducation. In M. Bastarache & M. Doucet (Eds.). *Les droits linguistiques au Canada* (3rd ed.). Yvon Blais.

Quebec (AG) v. Blaikie (No. 1). [1979] 2 SCR 1016 [Blaikie 1].

Québec. Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. (N.d.). *Prévisions par commission scolaire anglophone.* http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/PSG/statistiques_info_decisionnelle/Anglais-9CS_public_2014.pdf.

R. v. Advance Cutting & Coring Ltd. [2001] SCC 70 [2001] 3 SCR 209 [Advance Cutting].

R. v. Big M Drug Mart Ltd. [1985] 1 SCR 295 [Big M Drug Mart].

Réaume, D. (1988). Individuals, groups, and rights to public goods. *University of Toronto Law Journal, 38*(1).

R. v. Oakes. [1986] 1 SCR 103, 26 DLR (4th) 200 [Oakes].

Reference re Manitoba Language Rights. [1992] 1 SCR 212 [Manitoba Reference Case].

Reference re Secession of Quebec. [1998] 2 SCR 217, 161 DLR (4th) 385 [Secession Reference].

Regulation respecting requests to receive instruction in English, CQLR c. C-11, r. 5.

Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism. (1967). *General Introduction. Book 1. The Official Languages*. http://publications.gc.ca/collections/collection_2014/bcp-pco/Z1-1963-1-5-1-1-eng.pdf.

Seymour, M. (2011). Les peuples et le droit à l'autodétermination. In A.-G. Gagnon & F. Requejo (Eds.). *Nations en quête de reconnaissance: Regards croisés Québec-Catalogne*. Peter Lang.

Solski, supra note 17 at para 23.

Statistics Canada. (2012). *Census profile, 2011 census: Quebec (Code 2423027) and Quebec (Code 24)*. Table. (Catalogue no. 98-316-XWE). http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=E&Geo1=CSD&Code1=2423027&Geo2=PR&Code2=24&Data=Count&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All.

Statistics Canada. (2017). *Census profile, 2016 census: Canada [Country] and Quebec [Province]*. Table. (Catalogue no. 98-316-X2016001).

https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/details/Page.cfm?Lang=E&Geo1=PR&Code1=01&Geo2=PR&Code2=24&SearchText=Quebec&SearchType=Begins&SearchPR=01&B1=All&GeoLevel=PR&GeoCode=24&type=0.

Statistics Canada. (n.d.). *Section 1: Definitions of Quebec's English-speaking population*.

https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-642-x/2010002/article/section1-eng.htm.

Westmount (Ville de) c. Québec (Procureur Général du). [2001] RJQ 2520, 2001 CanLII 13655 (QC CA) [Westmount].

Westmount, supra note 55 at para 94.

Yukon Francophone School Board, Education Area #23 v. Yukon (Attorney General). [2015] SCC 25 (CanLII), [2015] 2 SCR 282.

SECTION 3

LE TRAVAIL ET L'ÉCONOMIE

SECTION 3

WORK AND THE ECONOMY

LE DOUBLE DEVOIR D'EXEMPLARITÉ

James Archibald

RÉSUMÉ : Le professionnel québécois se trouve dans l'obligation de « jouer un rôle exemplaire » à la fois dans l'exercice de sa profession et l'administration publique. Ce rôle s'étend à la sphère de la langue, car le professionnel doit aussi avoir « de la langue officielle une connaissance appropriée à l'exercice de [sa] profession ». Il s'agit là d'une compétence professionnelle qui sert de « moteur » dans l'application des lois et politiques linguistiques et professionnelles. Grâce au cadre mobilisateur du système professionnel québécois, le bon citoyen professionnel veille en amont et en aval à la qualité de la langue, d'une part, et des services professionnels, d'autre part. Puisque la Charte autorise l'utilisation de la langue anglaise dans certaines circonstances, le professionnel anglophone doit surveiller la qualité de ses deux langues dans le but ultime de protéger le public et de respecter la pérennité de la langue commune.

ABSTRACT : Quebec professionals are obliged to "play an exemplary role" both in the practice of their profession and within the public administration. This role extends to the language sphere, since professionals must also have "an appropriate knowledge of the official language to exercise [their] profession." This is a professional skill serving as a "driver" in the implementation of language and professional laws and policies. Thanks to the mobilizing framework of the Quebec professional system, the good professional citizen ensures quality every step of the way for both language and professional services. Since the Charter allows for the use of English in certain circumstances, English-speaking professionals must monitor the quality of their two languages with the ultimate goal of protecting the public and respecting the continuity of the common language.

Le professionnel québécois se trouve dans l'obligation de « jouer un rôle exemplaire » (SPL, 2011, p.1) dans l'exercice de sa profession et l'administration publique à la fois. Ce rôle s'étend à la sphère de la langue, car, selon la *Charte de la langue française*, le professionnel doit aussi avoir « de la langue officielle une connaissance appropriée à l'exercice de [sa] profession » (*Charte de la langue française*, article 35).

Il s'agit d'une compétence professionnelle qui sert de « moteur » dans l'application des lois et politiques linguistiques.

Grâce au cadre mobilisateur du système professionnel québécois, le bon citoyen professionnel veille en amont et en aval à la qualité de la langue (CSLF, 2013, p. 91-92), d'une part, et des services professionnels, d'autre part (OPQ, 2012). Puisque la Charte autorise l'utilisation de la langue anglaise dans certaines circonstances, le professionnel anglophone doit surveiller la qualité de ses deux langues dans le but ultime de protéger le public et de respecter la pérennité de la langue commune.

En fait, le citoyen professionnel est un agent dans un système politique (Bourdieu, 1982, p. 156). D'après ce classement, il a le pouvoir dans une approche constructiviste de la citoyenneté (Wiesner et collab., 2018, p. 5-7) de façonner et de structurer une société en devenir et de promouvoir par son travail individuel ou collectif une action sociopolitique et économique qui reflète à la fois l'intention du législateur et la volonté de l'administration. Par contre, le professionnel non francophone épouse de fait une vision consubstantielle de la citoyenneté, ce qui lui permet de coexister avec la langue commune, de la défendre même (Ferréol, 1998, p. 147) et de participer au devenir de l'État-nation selon une conception participative de la citoyenneté (Colas et collab., 1991, p. 194). C'est la convergence de la loi et de la politique publique.

Dans la mesure où la langue commune est une langue de partage, il est tout à fait raisonnable d'exiger du professionnel en exercice qu'il prenne en compte dans ses relations avec l'État et le public ses responsabilités sociétales, car la langue dans le contexte québécois permet de consolider les intérêts diversifiés des concitoyens dans la promotion de la cohésion sociale. Il est donc légitime que le sociolinguiste s'interroge sur l'insertion du professionnel dans le système professionnel québécois, car tout prestataire de services, quelle que soit la profession, a l'obligation citoyenne d'agir dans l'intérêt du bénéficiaire des services rendus (Gil Martin, 2018, p. 73), d'une part, et de la société dans laquelle il œuvre, d'autre part. C'est ce que nous appelons communément l'intérêt public. Le professionnel québécois de langue anglaise ne peut pas s'en décharger. On peut citer des

exemples dans le domaine médical ou dans la pratique du droit, car il est essentiel que le patient ou le client comprenne – quelle que soit sa langue – la portée des actes professionnels. Ce droit de comprendre s'insère dans tout régime de droit qui est censé protéger les citoyens et dans le respect des obligations déontologiques des professionnels en exercice. On n'a qu'à citer le Code de déontologie des avocats[1], des médecins[2] ou des notaires[3]. C'est le propre de l'intersection des codes de déontologie et des politiques linguistiques dans les secteurs public et privé. Le droit de comprendre en situation plurilingue est tout à fait compatible avec les objectifs de la Charte et des politiques linguistiques que nous trouvons dans le secteur public, car « les textes […] sont destinés à être compris par le plus grand nombre » selon l'analyse culturelle de la langue juridique (Sparer, 1979, p. 92).

En vertu de la politique linguistique de la Communauté européenne, le droit de comprendre se compare au droit à la traduction et au droit à la langue qui caractérisent un pan de droits qui n'est pas aussi développé au Québec malgré les assurances inscrites dans la Charte et les garanties enchâssées dans les chartes québécoise et canadienne des droits et libertés. Selon Catherine Vieilledent-Monfort, ces deux droits en émergence servent à renforcer les droits civiques destinés à combler un « déficit démocratique ». Pour les professionnels, cette notion sert à clarifier les « obligations spécifiques » (Vieilledent-Monfort, 2013, p. 78) déontologiques de bien faire comprendre dans une langue exemplaire la portée des actes à caractère professionnel. À titre d'exemple, on peut citer le rôle de communication juridique joué par les professionnels de la santé dans l'administration de l'aide médicale à mourir selon les lois québécoise et canadienne[4].

Les anglophones et les francophones québécois se trouvent sur un pied d'égalité. Ils doivent se faire comprendre et ils doivent respecter le droit de comprendre de leurs concitoyens et cela dans une langue exemplaire.

Ce système reflète l'intention des législateurs qui en 1973 ont encadré les professionnels québécois en adoptant le *Code des professions* (*Code)* (chap. 26). En principe, les professions gouvernées par le Code s'autogèrent. Elles assument dès lors une autonomie relative et une responsabilité sociale collective quant à la conduite des professionnels en exercice dans

1. Voir à cet effet l'article 26 du *Code de déontologie des avocats*.
2. Voir à cet effet les articles 28, 29 et 30 du *Code de déontologie des médecins*.
3. Voir à cet effet l'article 24 du *Code de déontologie des notaires*.
4. Pour une description de cette problématique de communication juridique voir Archibald, 2018.

le but exprès de protéger le public. Cette autonomie est relative dans la mesure où l'Office des professions s'est vu déléguer la surveillance des ordres professionnels. Comme suite à l'adoption de la Charte (*Charte de la langue française*, chap. 11), les ordres se trouvaient contraints d'ajouter au volet de surveillance un deuxième volet de protection, celle de la langue commune. Ce qui se dégage de cette évolution législative, c'est la volonté collective des Québécois de protéger le public et sa langue partagée dans le but de construire une société cohésive respectueuse de ses traditions et de son avenir[5]. Aujourd'hui, ce système recouvre 55 professions distinctes regroupées en 46 ordres professionnels représentant au-delà de 400 000 professionnels en exercice.

En raison de ce partage sociolinguistique et de la portée collective de ses actes à caractère professionnel, le devoir de protéger le public au sens large du terme exige du professionnel une compétence prouvée. C'est dire que l'État se donne le pouvoir réglementaire de vérifier non seulement la compétence dans l'exercice de la profession à proprement parler, mais aussi la compétence dite professionnelle dans la langue commune, si bien que la maîtrise de la langue constitue une compétence professionnelle.

L'Office québécois de la langue française administre un système d'évaluation dont l'objectif consiste à mesurer cette compétence linguistique. Cette évaluation contextualisée vise « l'évaluation des quatre composantes de la compétence langagière : expression orale, expression écrite, compréhension orale, compréhension écrite » (OQLF, 2018, p. 3). Il faut bien comprendre qu'il s'agit de mesurer une compétence de spécialité axée sur des situations professionnelles et sur la capacité des candidats à interagir avec des collègues du même domaine, tout cela dans le but de bien assurer la protection du public et un emploi exemplaire de la langue officielle.

Par contre est exemptée de cette évaluation toute « personne […] réputée avoir cette connaissance [professionnelle] si : 1) elle a suivi, à temps plein, au moins trois années d'enseignement de niveau secondaire ou postsecondaire dispensé en français ; 2) elle a réussi les examens de français langue maternelle de la quatrième ou de la cinquième année du cours secondaire ; 3) à compter de l'année scolaire 1985-1986, elle obtient au Québec un certificat d'études secondaires » (OQLF, 2018, p. 1). On est en

5. Pour une description de ce système voir le site de l'OPQ : https://www.opq.gouv.qc.ca//systeme-professionnel/.

droit de remettre en question les attentes minimalistes de l'OQLF dès que nous comparons le Québec à d'autres États ou pays.

En effet, le descriptif des compétences similaires dans d'autres linguasphères est plus complet. L'Organisation internationale de normalisation (ISO) préconise la capacité chez le professionnel à mettre en application ses connaissances spécialisées, son expérience professionnelle dans un domaine d'exercice spécifique et ses compétences linguistiques dans le but d'atteindre les buts de la pratique professionnelle[6]. On peut tout de suite évoquer les actes de communication professionnelle visés par les codes de déontologie cités ci-dessus.

Au Conseil de l'Europe, le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECR) est beaucoup plus explicite. Le professionnel qui maîtrise la langue de spécialité de son champ de pratique doit pouvoir « utiliser la langue de façon efficace et souple » en situation professionnelle. Afin de prouver une connaissance appropriée de la langue et sa maîtrise de la langue de spécialité dans son domaine d'exercice, toute personne compétente devrait pouvoir

- maîtriser plusieurs registres de la langue en situation de pratique professionnelle,
- produire du langage cohérent tant à l'oral qu'à l'écrit,
- s'exprimer de manière spontanée avec une grande fluidité,
- saisir et s'approprier les normes dans sa langue de spécialité et être en mesure de la vulgariser en contexte de pratique,
- se ressourcer dans sa langue de communication professionnelle (Conseil de l'Europe, s.d.).

Au Québec le cadre proposé par l'OQLF est plus souple. Toutefois, les professionnels anglophones ont fini par acquérir une expérience professionnelle des langues de spécialité et ont, en même temps, pris conscience progressivement de leurs responsabilités sociolinguistiques dans une société à forte majorité francophone. Cette exigence devient ainsi un moteur de changement au fur et à mesure que le bon citoyen anglophone s'est adapté aux contraintes d'une loi-cadre visant l'emploi exemplaire de la langue commune de manière à en assurer la pérennité.

6. Voir à cet effet la norme ISO 23155 proposée par le Comité technique : ISO/TC 37/SC 5, Traduction, interprétation et technologies apparentées.

Sur le plan législatif et réglementaire, nous assistons à l'avènement d'une approche plus inclusive, voire plus collectiviste, de la protection du public, approche qui se distingue nettement de l'esprit corporatiste qui prévalait dans plusieurs professions avant 1973. Cela a amené en même temps une nouvelle vision de la participation des professionnels à la vie de la société. Dès l'adoption de la Charte, cette vision de responsabilité partagée s'est étendue au domaine de la langue-culture. Et la culture professionnelle québécoise a muté sous l'effet de cette nouvelle relation entre l'État, la langue et le vivre-ensemble des concitoyens québécois, quelle que soit la langue d'origine de ceux-ci. Ce sont là les ingrédients essentiels du rôle sociétal des professionnels[7]. Quarante-cinq ans après l'adoption du Code et quarante ans après l'adoption de la Charte, l'Office des professions a mis un nouvel accent sur le rôle accru du professionnel en société. Il devrait dorénavant mettre son savoir au service de la société, et cela au-delà de l'acte professionnel tel qu'il est perçu avant l'encadrement initial de la pratique professionnelle. Il s'agit d'une nouvelle forme de protection qui s'étend jusqu'à la communication professionnelle dans la langue officielle, partagée et commune.

Il se décline ainsi une vision de la responsabilité sociolinguistique du professionnel telle qu'elle est définie dans le texte de la loi. À cet effet, nous reproduisons dans la note ci-dessous le texte de l'article 35[8]. Le niveau de compétence dans la langue officielle est celui de la langue maternelle ou d'un niveau qui s'en approche. Par ailleurs, la loi accorde également un

7. Voir à cet effet les travaux du groupe de travail sur le rôle de surveillance de l'Office des professions : *Le rôle de surveillance de l'Office des professions : un tournant guidé par l'actualisation de la notion de protection du public*. Office des professions du Québec, 2012.

8. Les ordres professionnels ne peuvent délivrer de permis qu'à des personnes qui ont de la langue officielle une connaissance appropriée à l'exercice de leur profession.
Une personne est réputée avoir cette connaissance si :
1° elle a suivi, à temps plein, au moins trois années d'enseignement de niveau secondaire ou postsecondaire dispensé en français ;
2° elle a réussi les examens de français langue maternelle de la quatrième ou de la cinquième année du cours secondaire ;
3° à compter de l'année scolaire 1985-1986, elle obtient au Québec un certificat d'études secondaires.
Dans les autres cas, une personne doit obtenir une attestation délivrée par l'Office québécois de la langue française ou détenir une attestation définie comme équivalente par règlement du gouvernement.
Le gouvernement peut, par règlement, fixer les modalités et les conditions de délivrance d'une attestation par l'Office, établir les règles de composition d'un comité d'examen devant être formé par l'Office, pourvoir au mode de fonctionnement de ce comité et établir des critères et un mode d'évaluation de la connaissance du français appropriée à l'exercice d'une profession ou d'une catégorie de professions.

certain statut à d'autres langues, notamment l'anglais et les langues d'origine des Amérindiens et des Inuits du Québec. Le préambule de la Charte dans « un esprit de justice et d'ouverture » reconnaît le rôle des minorités et leur contribution au développement de la société québécoise. Dans la mesure où la communauté d'expression anglaise est censée avoir accès à la justice dans un état de droit, on peut déduire que les Québécois qui s'expriment de plein droit en anglais ne peuvent non plus s'abstraire de leurs propres responsabilités sociolinguistiques quant à la qualité des deux langues officielles du Canada qui cohabitent sur le même territoire, bien que le législateur n'ait aucunement défini la gestion de la qualité de l'anglais issu ni de l'administration publique ni du système professionnel, à l'exception des responsabilités déontologiques des professionnels de la langue gouvernés par les règlements de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ). En vertu du *Code de déontologie* de l'OTTIAQ (*Code des professions*, chap. C-26, r. 270), le professionnel ne peut « entreprendre des travaux pour lesquels il n'est pas suffisamment préparé » ; pour ceux et celles qui traduisent vers l'anglais, il faut faire preuve de compétence professionnelle dans cette langue et veiller à la qualité de la production, y compris la traduction des lois, règlements, décrets et toute communication juridique du gouvernement. Dans le milieu des affaires, le même principe devrait s'appliquer à la traduction de toute communication pragmatique de nature administrative ou publicitaire. Toute dérogation à ce principe de contrôle de qualité est passible de sanctions dans le but exprès de protéger le public et les langues reconnues par la Charte.

Il se dégage de ce cadre juridique une image de la « portée collective » de la protection du public. Ladite « compétence prouvée » évoquée à l'article 35 interpelle, d'une part, la responsabilité individuelle du professionnel et, d'autre part, la responsabilité collective du système professionnel ». Celui-ci renvoie à une conception institutionnelle et communautaire du langage, c'est-à-dire la langue construite dans un but d'organisation collective[9]. Dans le cas du Québec, les institutions concernées sont notamment les établissements d'enseignement scolaire et universitaire, les ordres professionnels, l'OPQ, qui les surveille, l'OQLF, qui est chargé de l'application de la Charte, et le Conseil interprofessionnel du Québec (CIQ), partenaire de plein droit qui coordonne l'action du regroupement des professionnels en exercice. Chacune de ces institutions exerce une part de responsabilité dans la gestion de la chose linguistique de manière à orchestrer une obédience sociétale à la glottopolitque du

9. Voir à cet effet Seymour, 2004.

Québec, et cela dans le respect des droits collectifs et individuels des gouvernés. Dans la mesure où il y a une responsabilité envers la protection du public et de la langue officielle et commune, ce cadre institutionnel prévoit également des recours contre des fautes professionnelles d'ordre linguistique, des atteintes au système de protection établi par la Charte et des abus de pouvoir de l'État.

Dans le premier cas, l'OQLF peut recevoir des plaintes des bénéficiaires de services professionnels relativement notamment à la langue de service (en temps réel, sur le Web ou au téléphone) et à la langue de travail. On peut se rappeler les services évoqués dans les codes de déontologie cités ci-dessus. Notez qu'il s'agit d'un système de plaintes portées par des personnes physiques ou morales. Il ne s'agit pas d'un système de surveillance par un organisme de l'État. Selon les dernières statistiques disponibles pour l'année 2018-19, l'objet des 2 807 plaintes reçues par l'OQLF se répartit comme suit : langue de service (24 %), sites Web (15 %), langue de travail (4 %). Il faut reconnaître que ce sont surtout des entreprises commerciales qui ont fait l'objet des plaintes, ce qui n'exclut pas l'éventualité de plaintes visant des professionnels régis par le Code qui participent à la direction de ces mêmes entreprises. Mais les statistiques occultent au premier plan l'existence de fautes professionnelles, ce qui ne veut pas dire que tous les professionnels se mesurent adéquatement aux exigences des codes de déontologie cités. Si fautes il y a, elles sont invisibles.

La surveillance des professionnels en exercice relève de l'OPQ et des ordres. Le CIQ peut aussi exercer une pression morale. Nonobstant l'existence d'un processus bien connu dans le système professionnel, il faut reconnaître que la faute professionnelle d'ordre linguistique ne remonte guère à la surface[10].

Du côté de l'État, chaque organisme public est tenu d'adopter et de mettre en application une politique linguistique, si bien que les professionnels francophones, anglophones ou allophones qui sont au service de l'État doivent respecter les dispositions de ces politiques. Les anglophones et allophones travaillent par conséquent dans un système qui « privilégie l'unilinguisme dans toutes ses activités ». Par le fait même, ceux qui travaillent au sein du système doivent prêter une attention constante à la

10. À titre d'exemple, on peut consulter le processus mis en place par le Collège des médecins pour faire une demande d'enquête ; la procédure à suivre se décline ici : http://www.cmq.org/page/fr/formulaire-plainte.aspx.

qualité exemplaire de « toute communication, interne ou externe, verbale ou écrite »[11].

La vie professionnelle se passe donc au sein d'un système à visages multiples, si bien que l'expérience du langage compte pour beaucoup dans le développement de la conscience et des devoirs linguistiques des Québécois tant francophones qu'anglophones ou allophones. Le milieu socioéconomique et la loi préconisent une « connaissance appropriée » ainsi qu'une appropriation adéquate et conséquente de la langue officielle. Sans cela, la compétence linguistique qui est une compétence professionnelle est en cause. Une inadéquation de ces compétences affaiblit les moyens de protection prévus par la loi.

En matière de relations socioprofessionnelles, les lois professionnelles et linguistiques du Québec constituent dans leur interconnectivité un moyen sûr de promouvoir la solidarité des communautés et de responsabiliser les citoyens tant majoritaires que minoritaires. Ce complexe de lois, de politiques, de règlements et de codes a servi durant ces quatre décennies depuis l'adoption de la Charte et du Code à renforcer la cohésion sociale dans toutes les sphères d'activité professionnelle, nonobstant les quelques remous provoqués par l'intervention de l'État dans ce projet d'ingénierie socioprofessionnelle. Il en résulte une société de partage. Le devoir d'exemplarité est partagé quant aux deux langues officielles du Canada en contexte québécois. Mais, compte tenu du pluralisme sociolinguistique québécois, il faut dire aussi que la compétence professionnelle dans d'autres langues utilitaires n'est pas incompatible avec la compétence dans la langue officielle. En fait, cette exigence de compétence de droit et de fait est un « moteur » de changement dans ce grand projet d'ingénierie sociale depuis 1977. Il faut souligner que l'OPQ, sis qu'il est au cœur du système professionnel, joue « un rôle exemplaire et moteur dans l'application de la *Charte de la langue française*[12] ».

Ce cadre a fourni un milieu propice à l'émergence du bon citoyen conscient de ses responsabilités sociolinguistiques et soucieux du maintien de la qualité exemplaire de la langue des professions. Cette exemplarité n'est point le résultat d'une contrainte juridique pour les anglophones et allophones engagés. C'est plutôt le fruit de l'expérience sur le terrain et le désir de se souscrire à une vision du mieux-vivre-ensemble dans le respect de la langue commune et d'une identité nationale partagée. Depuis au-delà

11. Voir à cet effet la Politique linguistique de l'OPQ.
12. Voir à cet effet la Politique linguistique de l'OPQ.

de quarante ans, l'administration publique joue un rôle de moteur dans la promotion de l'exemplarité, car plusieurs gouvernements de toutes allégeances politiques ont privilégié l'emploi et la qualité du français et visent à assurer sa primauté dans « un esprit de justice et d'ouverture ». Voilà la grande originalité de ce co-système professionnel et linguistique qui a vu le jour dans les années 1970. Cet encadrement a permis aux professionnels de toutes origines munis de leur sens de déontologie d'évoluer dans la dignité et dans le respect de leurs concitoyens.

Bibliographie

Archibald, J. (2018). « Politemes and ideologemes in the discourse of healthcare professionals concerned with the implementation of medical assistance in dying legislation », dans H. Dermot, G. Riboni et E. Brambilla (dir.), *Knowledge dissemination, ethics and ideology in specialised communication* (p. 5-6). Università degli Studi di Milano.

Archibald, J., L. Boisonneault, L. Caron, M.-E. Chouinard, P. Desrosiers, H. Dubois, J.-P. Dutrisac, C. Gagnon, F. Gauthier, M. Lambert et J.-P. Paquet (dir.) (2012, octobre). *Le rôle de surveillance de l'Office des professions : un tournant guidé par l'actualisation de la notion de protection du public.* Office des professions du Québec. https://www.opq.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/Publications/Rapport_etude/2012_octobre_role_surveillance_rapport_travaux.pdf.

Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Fayard.

Charte de la langue française 2020 (Québec), L.R.Q. c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cs/C-11.

Code de déontologie de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec. Code des professions, chapitre C-26, a. 87. D. 929-94 ; D. 832-2003, a. 1. http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cr/C-26,%20r.%20270/.

Code de déontologie des avocats, RLRQ c B-1, r 3.1. http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cr/B-1,%20r.%203.1.

Code de déontologie des médecins, Loi médicale, chapitre M-9, r. 17. http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cr/M-9,%20r.%2017%20/.

Code de déontologie des notaires, Loi sur le notariat, chapitre N-3, r. 2. http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cr/N-3,%20r.%202%20/.

Code des professions, chapitre C-26. Légis Québec. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cs/c-26.

Colas, D., C. Emeri et J. Zylberberg (dir.). (1991). *Citoyenneté et nationalité : perspectives en France et au Québec*. Presses universitaires de France.

Conseil de l'Europe, CECR. *Échelle globale - Tableau 1 (CECR 3.3) : Niveaux communs de compétences*. https://www.coe.int/fr/web/common-european-framework-reference-languages/table-1-cefr-3.3-common-reference-levels-global-scale.

Conseil supérieur de la langue française (CSLF) (2013). *Redynamiser la politique linguistique du Québec*.

Ferréol, G. (dir.) (1998). *Intégration, lien social et citoyenneté*. Presses universitaires du Septentrion.

Gil Martin, F. J. (2018). « Abstaining citizenship », dans C. Wiesner, A. Björk, H-M. Kivistö et K. Mäkinen (dir.). *Shaping citizenship : A political concept in theory, debate and practice* (p. 71-85). Routledge.

Office des professions du Québec (OPQ) (2015/2019). *Politique linguistique*. https://www.opq.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/Publications/Politique_linguistique/2020-21_025_Politique-linguistique-25-02-2021.pdf

Office des professions du Québec (OPQ). *Système professionnel* (s.d). https://www.opq.gouv.qc.ca/systeme-professionnel/.

Office des professions du Québec (OPQ) (2012). *Le rôle de surveillance de l'Office des professions : un tournant guidé par l'actualisation de la notion de protection du public*. https://www.opq.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/Publications/Rapport_etude/2012_octobre_role_surveillance_rapport_travaux.pdf

Office québécois de la langue française (OQLF) (2018). *Guide d'information sur l'examen de français de l'Office québécois de la langue française*. http://www.oqlf.gouv.qc.ca/francisation/ordres_prof/documents/guide-information-nouvel-examen.pdf.

Québec (2011). *Politique gouvernementale relative à l'emploi et à la qualité de la langue française dans l'administration*. https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/justice/publications-adm/spvlf/politique-gouvernementale-langue-francaise.pdf ?1594045837.

Secrétariat à la politique linguistique (SPL) (2011). *Politique linguistique gouvernementale relative à l'emploi et à la qualité de la langue française dans l'administration*.

Seymour, M. (2004). *L'institution du langage*. PUM.

Sparer, M. (1979). « Pour une dimension culturelle de la traduction juridique », *Meta, 24*(1), 68-94.

Vieilledent-Monfort, C. (2013). « La politique de traduction de l'Union européenne », *Le Bulletin du CRATIL*, 10, 72-79. https://www.isit-paris.fr/app/uploads/2019/04/BDC_10.pdf

Wiesner, C., A. Björk, H.-M. Koivisto et K. Mäkinen (dir.) (2018). *Shaping citizenship : A political concept in theory, debate and practice*. Routledge.

LES ASPECTS ÉCONOMIQUES DES POLITIQUES LINGUISTIQUES EN VIGUEUR AU QUÉBEC

RÉPERCUSSIONS SUR LES ANGLOPHONES ET FRANCOPHONES SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL, 1970-2015

François Vaillancourt

RÉSUMÉ : À l'aide des outils de l'analyse économique, Vaillancourt examine l'offre et la demande pour le français et l'anglais au Québec dont découlent leur utilisation et leur valeur sur le marché du travail pour la période 1970-2015. Ses principales observations empiriques sont que :

- la connaissance de l'anglais et du français a augmenté au Québec entre 1971 et 2016 (offre) ;
- l'importance des employeurs francophones a augmenté au Québec entre 1961 et 2003 (demande) ;
- le statut socioéconomique du français sur le marché du travail mesuré par son utilisation et sa rémunération s'est amélioré entre 1970 et 2015 alors que le bilinguisme est toujours plus rémunérateur que l'unilinguisme pour les allophones, anglophones et francophones.

ABSTRACT : Using economic analysis tools, Vaillancourt examines the supply and demand of English and French in Quebec and their use and value on the labour market over the 1970-2015 period. His main empirical observations are that :

- the knowledge of English and French increased in Quebec between 1971 and 2016 (supply) ;
- the importance of Francophone employers increased in Quebec between 1961 and 2003 (demand) ;
- the socio-economic status of French on the labour market measured by its use and associated earnings improved between 1970 and 2015, while bilingualism pays better than unilingualism for Allophones, Anglophones and Francophones.

L'objectif de ce texte est d'examiner à l'aide des outils de l'analyse économique les politiques linguistiques en vigueur au Québec. Cela est pertinent, car ces politiques ont des conséquences sur les attributs de la main-d'œuvre, donc sur l'employabilité et la rémunération. Le texte se divise en cinq parties. La première, après un bref rappel historique, présente le cadre législatif linguistique en vigueur au Québec. La seconde expose les principes de l'économie des langues. Les troisième et quatrième traitent respectivement de l'offre et de la demande pour le français et l'anglais, mettant l'accent sur le marché du travail. La cinquième partie examine l'utilisation et la valeur des langues sur le marché du travail.

HISTORIQUE ET CADRE LÉGISLATIF LINGUISTIQUE AU QUÉBEC

Entre 1608 (début de la colonisation française) et 1763 (cession de la Nouvelle-France au Grande-Bretagne), la langue officielle du Québec était le français, alors que diverses langues aborigènes y étaient parlées. Après la Conquête britannique, un bilinguisme s'installe avec des variations au fil du temps dans les exigences légales et les pratiques étant donné entre autres l'adoption par le Parlement britannique en 1774 du *British North America (Quebec) Act 1774* pour parer à la menace de rébellion des colonies américaines, la séparation du Canada en Bas et Haut-Canada (*The Clergy Endowments (Canada) Act 1791*) pour satisfaire les loyalistes nouvellement arrivés des États-Unis et la fusion du Haut-Canada (Ontario) et Bas-Canada (Québec) en 1840 (*Union Act 1840*) à la suite de la rébellion des patriotes

de 1837 et du rapport Durham. Le cadre constitutionnel moderne et les politiques linguistiques afférentes est mis en place en 1867 par l'adoption du *British North America Act (BNAA)* ; il est modifié par la suite, en particulier avec des modifications importantes en 1982. Ce cadre repose sur un modèle fédéral avec une certaine asymétrie dans le traitement du Québec par rapport aux autres provinces. Examinons maintenant les aspects constitutionnels et légaux s'appliquant à la langue.

L'article 133 de la constitution de 1867 prévoit que les débats du Parlement fédéral peuvent se tenir en anglais et en français et que les lois doivent être adoptées dans les deux langues. Il n'y a aucune exigence sur la disponibilité de services en anglais ou français, mais en pratique les services fédéraux sont offerts en français au Québec. Divers débats indiquent que l'offre de biens ou de services en français n'est pas toujours appréciée. Ainsi certains s'opposeront en 1936 lors d'une révision de la loi de la Banque du Canada à ce que les billets de banque soient bilingues (Bouthillier et Meynaud, 1972, p. 513-531). Le BNAA octroie également des droits aux anglophones et francophones du Québec en matière de langue de l'Assemblée législative (nationale maintenant) et de la rédaction des lois.

La Révolution tranquille au Québec (1960-1966) entraîna diverses réactions du gouvernement fédéral, dont la mise sur pied de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (commission Laurendeau-Dunton) en 1963 et l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* (fédérale) en 1969. Cette loi fait de l'anglais et du français les deux langues officielles du Canada. Diverses lois, des jugements et des politiques adoptées entre 1969 et 1982 renforcent le statut du français (Vaillancourt et Coche, 2009), alors que les amendements constitutionnels de 1982 constitutionnalisent le statut des langues officielles et accordent des droits dans le domaine de l'enseignement primaire et secondaire aux minorités linguistiques de langue officielle de chaque province, donc à la minorité anglophone au Québec.

Négligeant la Loi amendant le Code civil concernant les contrats faits avec les compagnies de services d'utilité publique (loi Lavergne, 1910) qui ne compte que deux articles, la première loi linguistique québécoise[1], la *Loi pour promouvoir la langue française au Québec* (projet de loi 63) adoptée en 1969, permet de choisir sans contrainte sa langue d'enseignement primaire

1. Le lecteur intéressé par les politiques linguistiques des autres provinces du Canada peut consulter Vaillancourt et collab. (2012).

ou secondaire. Cela se fait suite à la crise de Saint-Léonard[2] et à la création à la fin de 1968 de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec (commission Gendron). Son rapport déposé en 1973 mène à la *Loi sur la langue officielle* (projet de loi 22) qui est remplacée par la *Charte de la langue française* (loi 101) en 1977. C'est cette loi, modifiée à plusieurs reprises[3], qui demeure le socle de la politique linguistique québécoise. Elle vise à accroître la connaissance et l'utilisation du français au Québec.

Les principales dispositions de la loi 101 en 2020 sont les suivantes :

1) Obligation des enfants de fréquenter l'école primaire et secondaire de langue française sauf si l'un ou l'autre parent a étudié en anglais au Canada. De 1977 à 1984, l'exception ne s'appliquait que si un parent avait étudié en anglais au Québec. En pratique, cela signifie que les francophones et les immigrants internationaux doivent envoyer leurs enfants à l'école de langue française, sauf s'ils fréquentent des écoles privées non subventionnées par l'État, ce qui est peu souvent le cas.

2) Exigence d'affichage public avec prééminence du français. Avant 1993, seul l'affichage en français était permis.

3) Restriction sur l'offre de services de l'administration publique en anglais.

4) Exigence d'obtenir un certificat de francisation pour les entreprises de 50 employés et plus. Cela exige une analyse de la situation linguistique et, si cela est pertinent, un programme de francisation[4].

Donc l'environnement linguistique au Québec est le résultat de l'interaction de la politique canadienne qui reconnaît un statut officiel à l'anglais et au français partout au Canada (mais avec des variantes d'offre selon la demande potentielle), de la politique québécoise qui fait la promotion du français et des choix de divers organismes publics (commissions scolaires, cégeps, universités, établissements de santé, organismes municipaux) et des entreprises privées. L'application de la loi 101 est examinée dans les sections du texte qui suivent. Il en ressort que l'exigence de fréquenter

2. Voir Noël (2017).
3. Voir Leclerc (2016).
4. Voir Office québécois de la langue française (2020). Un projet de loi (nº 14) mis de l'avant en 2012 et étendant cette exigence aux entreprises de 25-49 employés n'a pas été adopté.

l'école primaire et secondaire en français a eu un impact majeur sur l'école fréquentée, ce qui a fortement réduit la taille du réseau scolaire anglophone au Québec (Bourhis, 2019, tableau 5). Il y a également eu croissance de l'utilisation du français au travail, mais, comme il en sera discuté plus loin, cela s'explique par divers facteurs, dont la loi 101.

ANALYSE ÉCONOMIQUE DES LANGUES ET DES POLITIQUES LINGUISTIQUES

Le premier texte qui a explicitement traité de la langue comme objet d'analyse économique est celui de Marschak (1965) intitulé « Economics of language » ; il se situe dans la lignée de ses travaux sur l'économie de l'information[5]. De nature théorique, il avance que les langues qui demandent moins d'énergie (de temps) pour communiquer ont une meilleure probabilité de survie à long terme. Migué (1970) et Raynauld et Marion (1972) utilisent une approche théorique reposant sur les groupes ethniques pour contribuer au débat. C'est finalement Hocevar (1975) qui va intégrer la langue en soi dans l'approche classique de l'offre et demande alors que Breton (1978) va se concentrer sur le bilinguisme.

Les premiers travaux empiriques en économie des langues ont été menés par des économistes québécois pour les deux commissions d'enquête mentionnées ci-dessus. Le plus actif est André Raynauld (Raynauld, Marion et Béland, 1966 ; Raynauld, 1974 ; 1985) qui a œuvré pour la commission Laurendeau-Dunton. Ces travaux ont utilisé des microdonnées individuelles et d'entreprises pour mesurer entre autres les écarts de revenus entre groupes ethniques et le contrôle des employeurs du Québec par groupe linguistique. Divers travaux ont été faits pour la commission Gendron ; ils portent sur la langue de travail et non pas sur les revenus et sont synthétisés par Laporte (1974). Grin (2016) présente une recension et une analyse exhaustive des travaux examinant l'aspect économique des politiques linguistiques dans le monde pour la période 1965-2015. Cette analyse englobe aussi bien les travaux portant sur le marché du travail que ceux qui examinent d'autres marchés et le rôle de la langue comme bien non marchand. Dans ce texte, nous nous concentrons sur le marché du travail, d'une part, car on dispose de données portant sur un intervalle de quarante-cinq ans et, d'autre part, car c'est là notre domaine de

5. Le premier texte par un économiste sur la langue serait celui d'Adam Smith intitulé « Considerations concerning the first formation of languages », publié en 1767 en annexe à *Theory of moral sentiments*, mais ce n'est pas une analyse économique.

spécialisation. Cela ne signifie pas que les choix linguistiques dans d'autres domaines, telle la consommation de biens et services en général et de biens culturels en particulier, ne sont pas l'objet des politiques linguistiques ou qu'ils soient exempts de l'analyse économique[6].

De façon générale, on peut utiliser l'analyse classique de l'offre et de la demande pour comprendre les répercussions des politiques publiques québécoises, linguistiques et autres, sur l'utilisation du français au Québec et sur la valeur de cette langue (Vaillancourt, 1983) sur le marché du travail. Cela n'est pas le cas pour tous les environnements langagiers, car la langue est un bien dit de réseau[7] ; la valeur de la langue peut donc augmenter avec le nombre d'individus qui la parle au sein d'une population, sur un territoire. Cependant, étant donné qu'au Québec 88,5 % de la population parlait déjà français en 1971 (figure 1), la dimension bien privé de la langue domine dans ce cas et l'on peut utiliser l'approche classique pour analyser les répercussions des politiques linguistiques et autres sur la quantité utilisée et le prix de la langue française. La valeur (prix) du français augmente avec une hausse de la demande et diminue avec une hausse de l'offre. Le prix (valeur) n'est pas observable directement, mais on peut, utilisant une analyse multivariée, le calculer pour le marché du travail[8] ; ce sont ces résultats que nous présenterons à la section cinq du texte. Nous examinons maintenant les facteurs qui ont affecté l'évolution entre 1960-1970 et 2010-2016 de l'offre (section trois) et la demande (section quatre) de français. Les bornes temporelles utilisées sont déterminées par la disponibilité de données raisonnablement comparables.

OFFRE D'ANGLAIS ET DE FRANÇAIS AU QUÉBEC

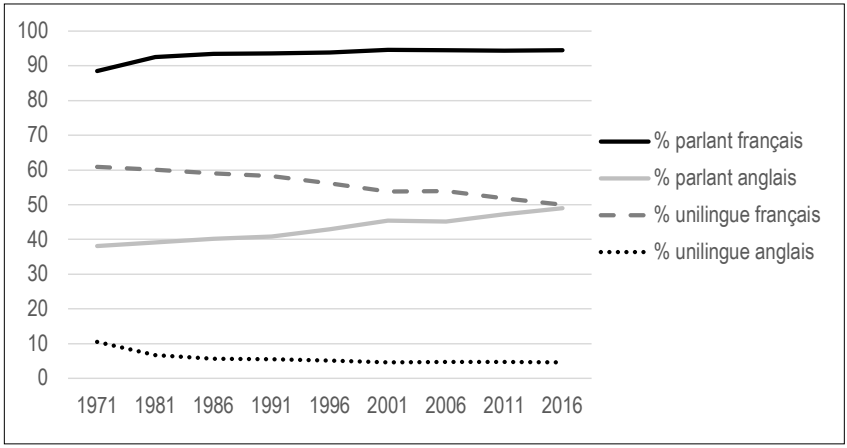
L'offre d'anglais ou de français au Québec se concrétise par la connaissance de ces langues par ses résidents. Cette connaissance est généralement acquise à l'école au Québec ou ailleurs dans le monde ou lors d'activités de formation adulte, soit au travail (formation linguistique de cadres du gouvernement fédéral par exemple) ou hors travail (francisation de certains des immigrants au Québec). L'offre se mesure par le nombre et la part de parlants français dans la population totale ou la main-d'œuvre. La mesure de cela se fait à l'aide des données des recensements canadiens (1971-2016).

6. Voir Vaillancourt (1985) pour une analyse des choix de consommation.
7. Pour une discussion de cela, voir Klemperer (2008).
8. Cela est similaire à l'approche hédonique utilisée pour estimer la valeur de telle ou telle caractéristique d'un bien immobilier. Voir « Régression hédonique » (2018).

Divers changements, dont le fait de permettre des réponses multiples à la question sur la langue maternelle (1981+) et l'utilisation du questionnaire court en 2011 plutôt que du questionnaire de l'Enquête nationale des ménages (remplacement temporaire du questionnaire long) pour certaines questions de nature linguistique, font que les comparaisons inter-temporelles ne se font pas strictement à l'identique.

La figure 1 présente l'importance dans la population des individus parlant anglais et français au Québec. On y observe une croissance de 88,5 % en 1971 à 94,5 % en 2016 dans la part de la population qui indique parler français et de 38,1 % à 49 % de la part de la population qui indique parler anglais. Par ailleurs, l'unilinguisme, anglais ou français, diminue sur la même période.

Figure 1
Connaissance de l'anglais et du français, % population, Québec, 1971-2016

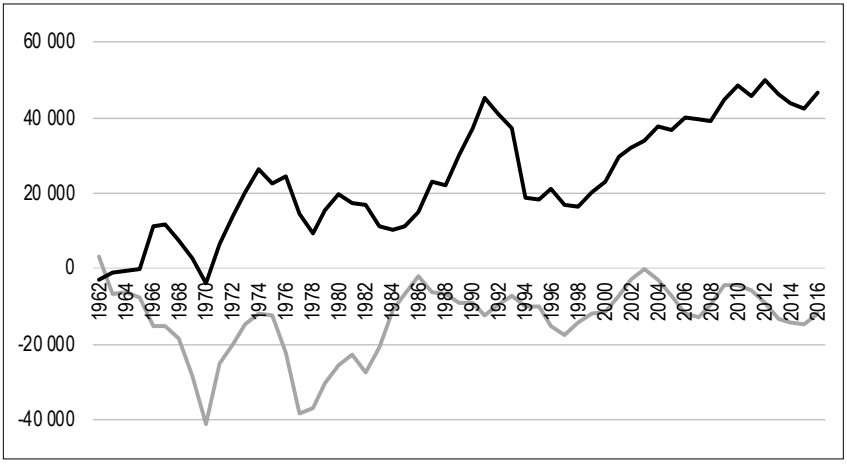


Source : Houle et Corbeil (2017, p. 106, tableau 5.1).

Les sources de la croissance relative et absolue de l'offre d'anglais et de français sont diverses. Une source possible serait des différences dans les taux de natalité. Mais au Québec « […] les femmes ayant le français ou l'anglais comme langue maternelle ont une fécondité semblable […]. Les allophones ont une fécondité plus élevée que les francophones et les anglophones, mais néanmoins inférieure au seuil de remplacement des générations. La plus forte fécondité des allophones résulte de la fécondité plus élevée des immigrantes qui comptent pour la majorité des femmes de

ce groupe linguistique[9] ». Les soldes migratoires sont un facteur plus important. La figure 2 présente les soldes migratoires interprovincial et international du Québec. Le Québec est un perdant net (entrées – sorties) de l'immigration interprovinciale et un gagnant net en matière d'immigration internationale.

Figure 2
Soldes migratoires interprovinciaux et internationaux du Québec, 1961-2016, nombre de personne



Source : Institut de la statistique du Québec (2020a).

La perte nette d'immigrants interprovinciaux (1991-2001) est composée principalement d'unilingues anglais (65 pour mille) puis d'individus bilingues (10 pour mille), et non pas d'unilingues français (zéro pour mille)[10]. Cette sur-représentation des anglophones est probablement stable dans le temps. Charest (2008) a examiné l'effet des mouvements migratoires interprovinciaux sur le stock de capital humain québécois pour trois périodes. Nous présentons ses résultats dans le tableau 1.

9. Voir Institut de la statistique du Québec (2012, p. 119).
10. Voir Bélanger et Caron-Malenfant (2006).

TABLEAU 1
Pertes en capital humain du Québec ($ et %) causées par la mobilité interprovinciale 1976-1981, 1986-1991 et 1996-2001

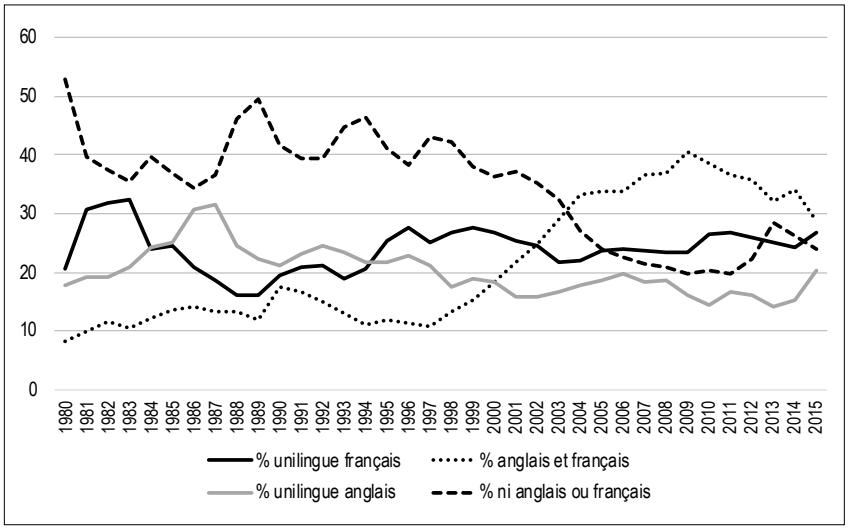
Période	Perte (millions de dollars)	Perte % capital humain initial	% anglophones dans immigrants interprovinciaux
1976-1981	31 737	3,77	64, 37
1986-1991	7 946	0,66	47,29
1996-2001	19 275	1,63	43,36

Source : Charest (2008).

L'examen de la figure 3 indique une décroissance sur la période 1980-2015 de la part des immigrants internationaux ne connaissant pas l'anglais ou le français et une croissance de la part des immigrants connaissant les deux langues. Si l'on regroupe les données, on constate une croissance des parts des immigrants connaissant l'anglais ou le français et que l'immigration internationale est devenue plus parlant français. Cela s'explique en partie par un rôle accru du Québec dans la sélection de ces immigrants à la suite d'un ensemble d'ententes conclues durant les années 1970[11]. Elle a des conséquences sur la composition linguistique de la main-d'œuvre québécoise.

11. Voir Joyal (1994) et Vaillancourt (1989).

Figure 3
Connaissance de l'anglais ou du français, immigrants internationaux



Source : Institut de la statistique du Québec (2020b).

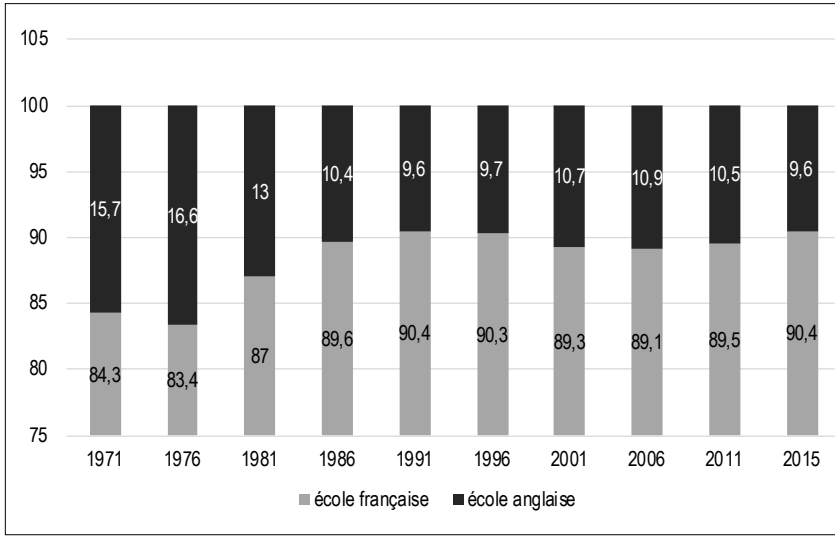
Finalement, les mouvements entre groupes linguistiques ou l'acquisition du français par les migrants jouent un rôle. Avant 1971, 31,7 % des immigrants choisissaient le français et 68,3 % l'anglais comme langue d'usage, alors qu'en 1996-2001 ce sont 73,8 % des immigrants qui choisissent le français comme langue d'usage[12]. Par ailleurs, chez les allophones qui font une substitution linguistique complète, on constate que le choix du français passe de 39 % en 1996 à 51 % en 2011[13]. Un des facteurs expliquant cela est leur connaissance du français à l'arrivée (figure 3) ; un autre est la scolarisation en français découlant de la loi 101. La figure 4 (a et b) présente l'évolution de l'importance de l'école de langue française et de l'école de langue anglaise au Québec ; elle indique un accroissement de la part des écoles francophones au Québec. Cela s'explique principalement par la forte croissance du taux d'allophones (multiplié par six entre 1971 et 2015) qui fréquentent l'école francophone, comme l'indique la figure 4b. Presque les deux tiers de cette croissance chez les allophones se fait entre 1976 et 1986, soit dans les dix ans suivant

12. Voir Leclerc (2017).
13. Voir Office québécois de la langue française (2016, p. 23, tableau 5.2).

l'adoption de la loi 101. Par ailleurs, en 2006, deux tiers des enfants inscrits à l'école primaire anglaise au Québec le sont dans un programme d'immersion[14] en français[15] alors qu'entre 9 % et 11 % des enfants admissibles à l'école anglaise vont à l'école française par choix entre 1991 et 2015[16].

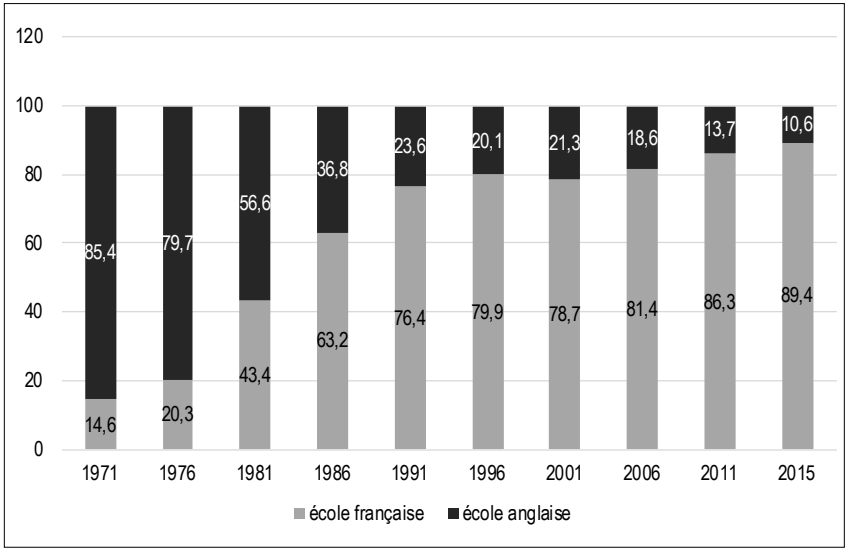
Cette francisation de la population québécoise s'est accompagnée d'une amélioration relative pour les francophones du capital humain acquis par la scolarisation, comme l'indique l'évolution par groupe d'âge du taux de scolarisation des francophones et des anglophones présentée à la figure 5. Donc, en comparant leur scolarisation, on constate que les jeunes francophones sont plus similaires aux jeunes anglophones que les vieux francophones aux vieux anglophones. Cela accroît l'employabilité des francophones.

Figure 4a
Pourcentage des élèves du primaire et du secondaire fréquentant l'école de langue anglaise et de langue française, Québec, 1971-2015



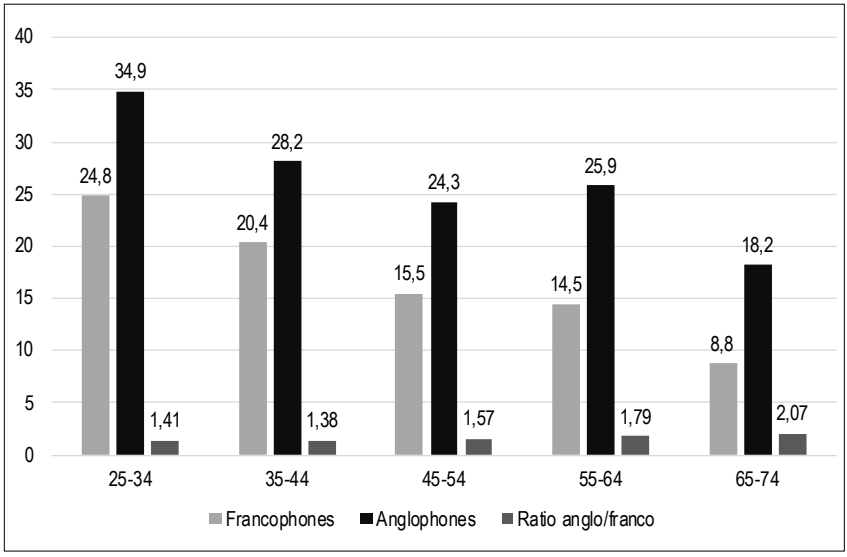
14. Les données sur la fréquentation de ces programmes ne semblent pas disponibles pour des années plus récentes.
15. Voir Corbeil, Grenier et Lafrenière (2007, p. 62, tableau 5.8).
16. Ces taux sont de l'ordre de 6 %-8 % pour les anglophones ; voir Olivier (2017a, p. 17).

Figure 4b
Pourcentage des élèves allophones du primaire et du secondaire fréquentant l'école de langue anglaise et de langue française, Québec, 1971-2015



Sources 4a et 4b : Olivier (2017a).

Figure 5
Pourcentage des francophones et des anglophones avec scolarité universitaire, cinq groupes d'âge, et ratio de ces pourcentages, Québec, 2006



Source : D'Amours (2010, p. 3, figure 4).

La conclusion que l'on peut tirer de cette section est que l'offre de français au Québec s'est accrue entre 1971 et 2016. Cela devrait en abaisser la rémunération sur le marché du travail si la demande est demeurée inchangée. Tournons-nous donc vers la demande pour le français.

DEMANDE D'ANGLAIS ET DE FRANÇAIS AU QUÉBEC

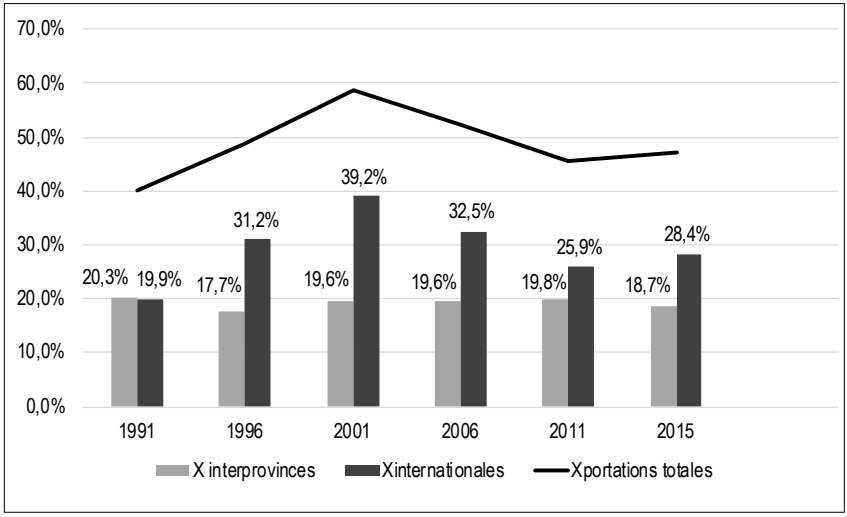
Trois facteurs ont été retenus dans les travaux sur ce sujet comme jouant un rôle dans le choix de la langue de travail, donc la demande pour le français ou l'anglais : la propriété des entreprises (employeurs), la langue des marchés desservis et la langue des intrants, particulièrement de la technologie – utilisée par les entreprises (Vaillancourt, 1980).

A priori, on peut croire que la généralisation des technologies de l'information augmente l'utilisation de l'anglais au travail comme langue de la technologie. Mais la plupart des logiciels existent en version française. Il n'est donc pas clair que ce soit le cas. Certes le contenu du Web global est surtout en anglais, mais cela n'est pas nécessairement utilisé au travail. Comme l'indique la figure 8 plus bas, il y a eu croissance de l'utilisation du français au travail au Québec.

La figure 6 indique une croissance de la part des exportations dans le PIB québécois à la suite de l'introduction de l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis en 1989[17]. Les deux principaux marchés d'exportation du Québec sont le Canada hors Québec et les États-Unis, comptant respectivement pour 18,7 % et 20,6 %[18] du PIB québécois en 2015. Ces deux marchés sont desservis pour l'essentiel en anglais. Leur importance plus grande dans le PIB québécois tend à augmenter la demande pour l'anglais au Québec qui serait donc plus importante en 2015 qu'en 1991 ou présumément avant.

17. Cet accord est remplacé par l'ALENA en 1994.
18. Nous obtenons ce chiffre en multipliant la part des exportations internationales dans le PIB – le 28,4 % de la figure 6 – par la part des exportations aux États-Unis dans le total des exportations internationales. Les données proviennent de CIRANO (2018) pour la part des exportations interprovinciale et internationale et pour la destination des exportations internationales.

Figure 6
Importance des exportations interprovinciales, internationales et totales (en % du PIB), Québec, 1991-2015

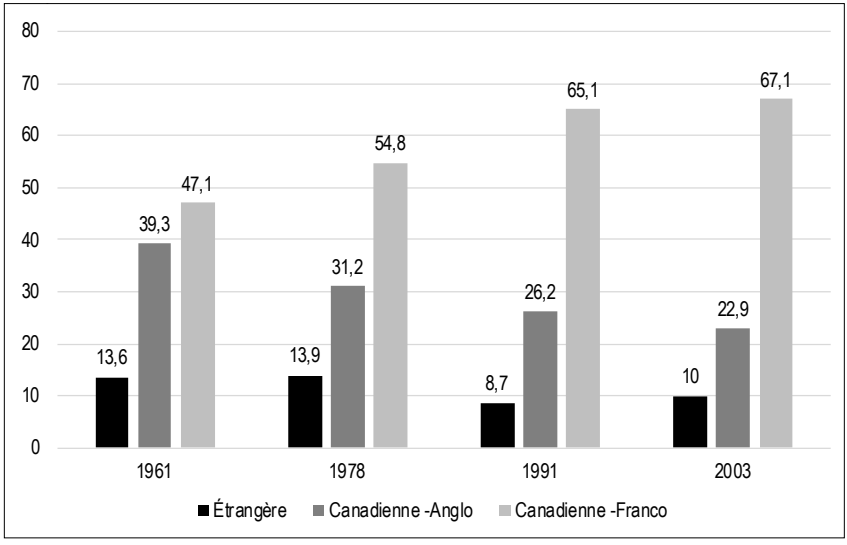


Source : Statistique Canada. Tableau 384-0038 – Produit intérieur brut, en termes de dépenses, provinciaux et territoriaux, annuel.

Les résultats de Vaillancourt et ses collaborateurs (1994) sur les déterminants de la langue du travail indiquent que l'utilisation du français est plus élevée dans les secteurs avec une propriété francophone plus forte[19]. Or il y a une croissance importante de la propriété francophone mesurée par la part de l'emploi sous contrôle entre 1961 et 2003[20]. Elle s'explique par une croissance des secteurs public et parapublic québécois et par l'émergence d'entrepreneurs francophones qui, dans certains cas avec l'appui de la Caisse de dépôt et placement du Québec (CDPQ), achètent des établissements (Cascade) ou des entreprises (Vidéotron) ou encore fondent de nouvelles entreprises. Cette croissance de la propriété francophone accroît donc la demande pour le français.

19. La propriété des employeurs au Québec est établie en deux temps avec des données portant sur des entreprises privées et employeurs publics. Tout d'abord on utilise des informations de Statistique Canada pour déterminer s'il s'agit d'une entreprise sous contrôle étranger ou canadien (https://www23.statcan.gc.ca/imdb/p2SV_f.pl?Function=getMainChange&Id=3210). Cela fait on utilise des données sur la consonance des noms des membres des conseils d'administration pour distinguer entre canadien-anglais et canadien-français. Cette méthodologie est la même pour les quatre études citées, mais les données pour contrôle anglais ou français proviennent de sources variant dans le temps.
20. Dernière année disponible.

Figure 7
Propriété des entreprises par groupe (% d'emplois),
Québec, 1961, 1978, 1991, 2003



Source : Vaillancourt et Vaillancourt (2005).

La conclusion que l'on peut tirer de cette section est que la demande pour le français au Québec s'est accrue entre 1971 et 2016. Cela devrait en augmenter l'utilisation et la rémunération sur le marché du travail si l'offre est demeurée inchangée. Mais la section précédente indique une augmentation de l'offre ; l'effet est donc incertain. Il nous faut donc examiner les données sur l'utilisation et la rémunération des langues observée sur le marché du travail pour connaître l'effet combiné de ces deux changements.

UTILISATION ET VALEUR DU FRANÇAIS – LE MARCHÉ DU TRAVAIL

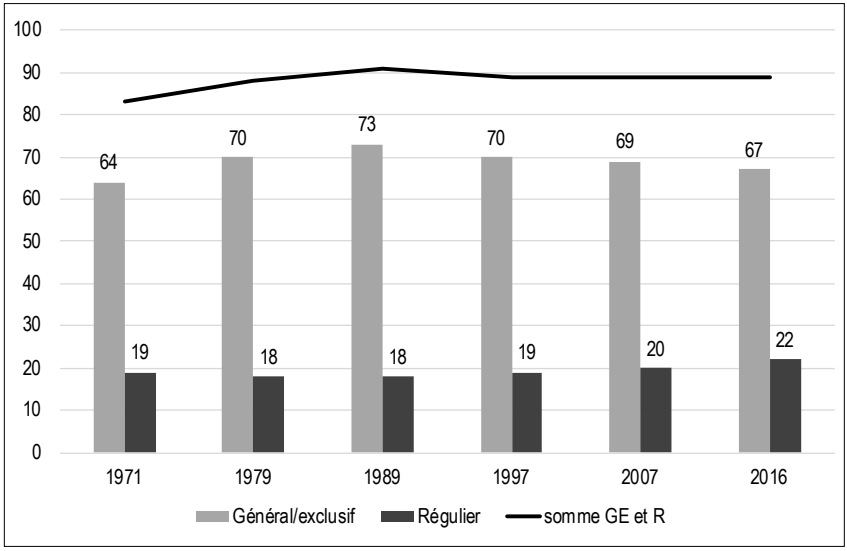
Le cadre théorique présenté plus haut (section 2 du texte) nous indique que les changements d'offre et de demande du français peuvent en affecter son utilisation (quantité) et sa valeur (prix).

Commençons par noter que l'examen des résultats de Presnukhina (2012, graphique 19, p. 45) indique 0,3 % d'usage d'une langue autre que le français au travail à Montréal et 0,2 % au Québec pour 2007 et 2010. On peut donc traiter de l'anglais et du français et négliger les autres langues comme langue de travail.

La figure 8 porte sur l'utilisation du français au travail au Québec. Son examen indique que le français est plus utilisé au travail en 2016 qu'en 1971. En 1971, 64 % des résidents du Québec indiquent travailler en français exclusivement ou généralement, et 19 % le faire régulièrement, pour un total de 83 %. En 2016, les deux pourcentages sont plus élevés de trois points de pourcentage chacun et leur somme passe donc de 83 % à 89 %. Le français est donc plus utilisé au travail en 2016 qu'en 1971 et l'anglais par conséquent moins[21]. Ce taux de 89 % est inchangé depuis 1997, mais avec une baisse de 2 points de % de l'usage général exclusif et une hausse de 2 points de % de l'usage régulier sur cette période. La figure 9a présente des indicateurs similaires pour allophones, anglophones et francophones pour trois années alors que la figure 9b nous apprend que l'utilisation occasionnelle du français par les anglophones et allophones a diminué, remplacée par une utilisation exclusive, générale ou régulière. On constate à l'examen de la figure 9a que c'est une utilisation plus importante du français par les allophones qui explique en partie l'évolution observée à la figure 8.

21. Les études rapportent pour l'essentiel des résultats sur l'utilisation du français et mentionnent rarement l'anglais. Une exception est Presnukhina (2012, p. 45, graphique 19) qui nous apprend qu'en 2007 15,3 % des répondants de la RMR de Montréal ont l'anglais comme principale langue de travail et 63,7 % le français ; pour l'ensemble du Québec les taux sont respectivement 10,3 % et75 %.

Figure 8
Usage du français au travail, Québec, six années, 1971-2016, pourcentage par niveau d'utilisation, tous groupes linguistiques



Source : Olivier (2017b, p. 26, graphique 42).

Figure 9a
Utilisation exclusive ou générale du français (%) au travail, Québec, trois langues à la maison, 1997, 2007 et 2016

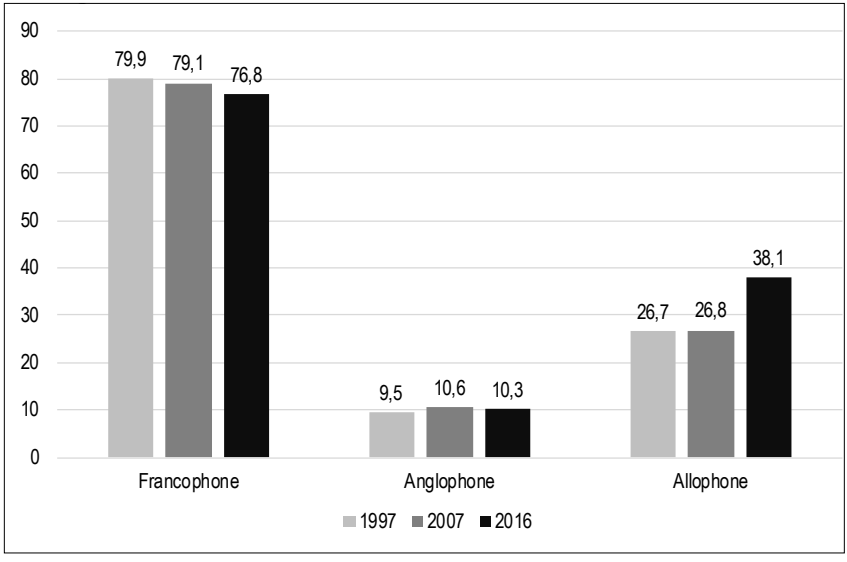
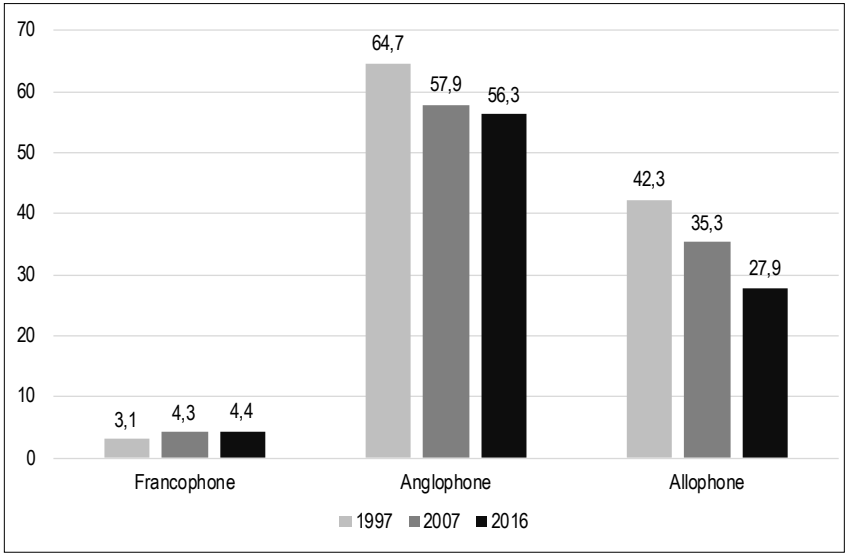


Figure 9b
Utilisation occasionelle du français au travail, Québec (%), trois langues à la maison, 1997, 2007 et 2016



Source : Olivier (2017b, p. 27, graphiques 43, 44 et 45).

Tournons-nous maintenant vers la valeur du français et de l'anglais sur le marché du travail au Québec.

Le tableau 2 présente les revenus moyens de travail des hommes et des femmes par groupe linguistique relativement à ceux des unilingues francophones pour six années : 1970, 1980, 1990, 2000, 2010 et 2015.

TABLEAU 2
Ratio des revenus moyens de travail par rapport aux unilingues francophones, Québec, 1970, 1980, 1990, 2000, 2010, 2015

	HOMMES						FEMMES					
Langue maternelle/ langues officielles	**1970**	**1980**	**1990**	**2000**	**2010**	**2015**	**1970**	**1980**	**1990**	**2000**	**2010**	**2015**
Anglophones unilingues	1,59	1,22	1,22	1,15	1,21	1,20	1,24	1,17	1,19	1,11	1,03	1,06
Anglophones bilingues	1,74	1,36	1,36	1,31	1,46	1,39	1,28	1,22	1,28	1,26	1,27	1,22
Francophones bilingues	1,43	1,36	1,34	1,31	1,43	1,36	1,24	1,27	1,28	1,28	1,33	1,31
Allophones anglais	1,26	1,09	0,83	0,92	1,00	0,91	1,07	1,11	0,84	0,91	0,89	0,87
Allophones français	1,06	0,92	0,75	0,72	0,82	0,75	1,05	0,93	0,80	0,75	0,80	0,80
Allophones bilingues	1,46	1,25	0,92	1,12	1,26	1,16	1,25	1,23	1,02	1,16	1,17	1,20
Allophones pas anglais/ français	0,82	0,69	0,64	0,68	0,68	0,44	0,76	0,86	0,64	0,74	0,63	0,50
Francophones unilingues $ courants	5136	14408	24702	29665	38772	42401	3097	8801	15850	20786	30263	32270

Source: Vaillancourt (2020, tableaux 11 et 12). Le ratio est égal au revenu de chacun des groupes / revenu des unilingues francophones.

Le tableau 2 est descriptif et ne permet pas d'établir la valeur de l'anglais et du français sur le marché du travail. Cela se fait par une analyse multivariée des revenus de travail des résidents du Québec. Nous utilisons la même équation, estimée séparément pour les hommes et pour les femmes, pour générer les résultats rapportés aux tableaux 3 et 4. Ces deux tableaux indiquent la différence en pourcentage entre les revenus de travail des divers groupes linguistiques par rapport à celui des francophones. Par exemple, le 10 dans la colonne « 1970 » ligne « francophone bilingue » du tableau 4 indique que les femmes francophones bilingues touchent une rémunération plus élevée de 10 % que les femmes francophones unilingues ; les deux ont par ailleurs la même scolarité, le même niveau d'expérience et le même nombre de semaines travaillées en 1970.

L'équation utilisée fut mise de l'avant par Vaillancourt (1980). Elle s'écrit comme suit : Logarithme naturel du revenu de travail annuel = B_0 Constante + B_1 Attributs linguistiques +B_2 Scolarisation + B_3 Expérience + Expérience^2 + B_4 Semaines travaillées

- Le revenu de travail est la somme du revenu salarial et du revenu de travail autonome.
- Les variables d'éducation sont des variables dichotomiques qui correspondent au plus haut niveau de scolarité atteint par l'individu.
- Les variables d'expérience et son carré[22] sont calculés en utilisant l'âge de l'individu et un nombre d'années de scolarité associé avec son niveau de scolarisation par hypothèse.
- Le nombre de semaines travaillées est celui qui est rapporté par l'individu.
- Les variables d'attributs linguistiques sont des variables dichotomiques construites comme suit (un √ indique une combinaison d'attributs utilisés dans l'analyse).

22. Pour 2015, nous utilisons âge et âge^2.

Langue maternelle Langue officielle	Anglais	Autre Allophone	Français
Anglais	√	√	√
Français	√	√	√
Les deux	--	√	--
Aucune	--	√	--

Les données sont tirées des bases de microdonnées des recensements canadiens, sauf pour 2011, car nous devons alors utiliser les données de l'Enquête nationale des ménages qui remplace en partie le recensement pour cette année.

Les résultats des tableaux 3 (hommes) et 4 (femmes) indiquent un changement dans la valeur relative de l'anglais et du français sur le marché du travail québécois, surtout entre 1970 et 1980-2015. Les résultats pour les variables de contrôle (qui ne sont pas présentés ici)sont conformes aux attentes, soit un effet positif sur le revenu de travail annuel d'un niveau de scolarité plus élevé ou d'un nombre de semaines travaillées plus élevé et un effet tout d'abord croissant puis décroissant du nombre d'années d'expérience ; l'indicateur du degré d'explication (R^2) est à un niveau raisonnable pour ce type de modèle (0,25-0,3)[23].

TABLEAU 3
Effet net des attributs linguistiques, hommes, Québec, 1970-2010
Langue maternelle /Connaissance des langues officielles

Groupe	1970	1980	1990	2000	2010	2015
Anglophones unilingues	10	-7	-12	-18	-10	0
Anglophones bilingues	17	0	0	0	-8	0
Francophones bilingues	13	5	7	12	7	10
Allophones anglophones	0	-16	-35	-30	-25	-32
Allophones francophones	0	-20	-21	-34	-36	-30
Allophones bilingues	6	-6	-20	-12	-21	-14
Allophones ni anglais ni français	-18	-45	-27	-26	-54	-44

Source : Vaillancourt (2020, tableau 13). Note : Ces taux sont par rapport aux francophones unilingues. Un zéro indique un effet non statistiquement significatif.

23. Le lecteur intéressé trouvera les résultats des variables de contrôle pour 2015 à l'annexe B de Vaillancourt (2020)

TABLEAU 4
Effet net des attributs linguistiques (%), femmes, Québec, 1970-2010
Langue maternelle / Connaissance des langues officielles

Groupe	1970	1980	1990	2000	2010	2015
Anglophones unilingues	0	-5	0	0	-9	0
Anglophones bilingues	0	0	4,	7	0	0
Francophones bilingues	10	7	11	17	8	12
Allophones anglophones	0	0	-11	0	-41	-25
Allophones francophones	23	0	-8	-19	-32	-23
Allophones bilingues	11	0	0	5	-15	-6
Allophones ni anglais ni français	0	0	-13	0	-41	-31

Source : Vaillancourt (2020, tableau 14). Note : Ces pourcentages sont par rapport aux francophones unilingues. Un zéro indique un effet non statistiquement significatif.

CONCLUSION

Nous avons indiqué plus haut que :

1) Le pourcentage d'enfants allophones fréquentant l'école primaire ou secondaire au Québec a fortement augmenté entre 1971 et 2015.

2) La connaissance du français a augmenté au Québec entre 1971 et 2016 malgré la réduction de la part des francophones de langue maternelle ; Arsenault Morin et Geloso (2020) présentent un indice synthétique traitant de cela plus en détail.

3) Le statut socioéconomique des francophones relativement à celui des anglophones s'est amélioré entre 1971 et 2016.

4) Le bilinguisme est plus rémunérateur que l'unilinguisme.

Selon nous, la croissance de la connaissance du français au Québec qui s'explique en partie par la croissance de la scolarisation en français des enfants allophones est en bonne partie le résultat de la loi 101 et ne se serait pas produite en son absence.

L'interaction des changements dans l'offre et la demande du français sur le marché du travail au Québec entre 1970 et 2016 a augmenté l'utilisation et la valeur du français sur ce marché et diminué celle de l'anglais. L'amélioration de ce statut socioéconomique des francophones, selon nous,

ne s'explique pas principalement par la loi 101. En effet un ensemble de politiques publiques jouent un rôle, à savoir :

- un ensemble de mesures mises en place entre 1964 et 1969 pour accroître la scolarisation des francophones du Québec : re-création du ministère de l'Éducation[24] en 1964, transformation du réseau postsecondaire avec la création des cégeps (1967) et de l'Université du Québec (UQ) en 1968 ;
- création de la Caisse de dépôt et placement du Québec en 1965 qui permet à divers entrepreneurs francophones d'obtenir un meilleur accès au marché du capital soutenant donc Québec inc. ;
- émergence en 1957 d'un mouvement réclamant l'indépendance du Québec du Canada avec une composante violente entre 1963 et 1970. Cela rend moins attrayant le Québec pour les anglophones qui le quittent ou qui ne s'y installent pas ;
- déplacement lent, mais constant, des centres de décisions économiques anglophones vers Toronto, et dans une moindre mesure Calgary et Vancouver, ce qui réduit l'attrait du Québec pour les anglophones.

Bibliographie

Arsenault Morin, A., et V. Geloso (2020). « Multilingualism and the decline of French in Quebec. » *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, *41*(5), 420-431.

Audet, L.-P. (1968). « Le premier ministère de l'Instruction publique au Québec, 1867-1876. » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *22*(2), 171-222. https://doi.org/10.7202/302780ar.

Bélanger, A., et É. Caron Malenfant (2006, 22 septembre). Évolution de la migration au Québec [présentation PowerPoint]. https://www.osfi-bsif.gc.ca/Fra/Docs/2006_09_22_belanger.pdf.

Bourhis, R. Y. (2019). « Evaluating the impact of Bill 101 on the English-speaking communities of Quebec. » *Language Problems and Language Planning, 43*(2), 198-229.

Bouthillier, G., et J. Meynaud (1972). *Le choc des langues au Québec, 1780-1970*. PUQ.

Breton, A. (1978). *Le bilinguisme : une approche économique*. Institut de recherche C.D. Howe.

24. Le ministère de l'Instruction publique a existé entre 1867 et 1875. Il fut remplacé par un surintendant de l'instruction publique et un conseil dominé par l'Église catholique. Voir Audet (1968).

Charest, O. (2008). *L'exode des cerveaux : une estimation des flots de capital humain entre le Québec et le Canada, 1976-2001* [rapport de recherche, Université de Montréal]. Papyrus. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/2467.

CIRANO (2018, 12 mars). *Commerce international et interprovincial, 2019*. http://qceco.ca/n/4517 (voir les sous-onglets *évolution*

Corbeil, J.-P., C. Grenier et S. Lafrenière (2007, décembre). *Les minorités prennent la parole : résultats de l'Enquête sur la vitalité des minorités de langue officielle, 2006* (publication nº 91-548-X). Statistique Canada. https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/91-548-x/91-548-x2007001-fra.pdf ?st=zT5zsIZM.

D'Amours, Y. (2010). « La scolarité des francophones et des anglophones, à travers les groupes d'âge, au Québec et en Ontario. » *Données sociodémographiques en bref, 14*(2), p. 1-5. https://statistique.quebec.ca/fr/fichier/donnees-sociodemographiques-en-bref-volume-14-no-2-fevrier-2010.pdf.

Grin, F. (2016). « Fifty years of economics in language policy : Critical assessment and priorities », dans M. Gazzola et B.-A. Wickström (dir.), *The economics of language policy* (p. 21-52). MIT Press.

Hocevar, T. (1975). « Equilibria in linguistic minority markets. » *Kyklos, 28*(2), 337-357.

Houle, R., et J.-P. Corbeil (2017, 25 janvier). *Projections linguistiques pour le Canada, 2011 à 2036* (publication nº 89-657-X2017001). Statistique Canada. https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/89-657-x/89-657-x2017001-fra.pdf ?st=JD7Ee6BL.

Institut de la statistique du Québec (2012, décembre). *Le bilan démographique du Québec.* https://statistique.quebec.ca/fr/fichier/le-bilan-demographique-du-quebec-edition-2012.pdf.

Institut de la statistique du Québec (2020a, 29 septembre). *Migrations internationales et interprovinciales, Québec, 1961-2019*. https://statistique.quebec.ca/fr/document/migrations-internationales-et-interprovinciales-quebec/tableau/migrations-internationales-et-interprovinciales-quebec.

Institut de la statistique du Québec (2020b, 9 décembre). *Immigrants selon la connaissance du français et de l'anglais, Québec, 1980-2019*. https://statistique.quebec.ca/fr/document/immigrants-selon-la-connaissance-du-francais-et-de-langlais-quebec/tableau/immigrants-selon-la-connaissance-du-francais-et-de-langlais-quebec.

Joyal, R. (1994, 2 novembre). *L'ABC de l'accord Canada-Québec.* Gouvernement du Canada. https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/organisation/mandat/politiques-directives-operationnelles-ententes-accords/ententes/federaux-provinciaux/quebec/abc-accord-canada-quebec.html.

Klemperer, P. (2008). « Network goods (theory) », dans S. N. Durlauf et L. E. Blume. *The new Palgrave dictionary of economics* (2e éd.).

Laporte, P. (1974). *L'usage des langues dans la vie économique au Québec ; situation actuelle et possibilité de changements* (Synthèse S7 Commission Gendron). Éditeur officiel du Québec.

Leclerc, J. (2016, 21 janvier). *Les modifications à la Charte de la langue française : les lois modifiant la Charte.* L'aménagement linguistique dans le monde. http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/Quebec-6Charte-modif.htm.

Leclerc, J. (2017, 15 février). *Données démolinguistiques – 1.6 Les transferts linguistiques.* L'aménagement linguistique dans le monde. http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/Quebec-2demo.htm#1.6_Les_transferts_linguistiques_.

Marschak, J. (1965). « Economics of language », *Behavioral Science*, *10*(2), 135-140.

Migué, J.-L. (1970). « Le nationalisme, l'unité nationale et la théorie économique de l'information. » *Revue canadienne d'économique*, *3*(2), 183-198.

Noël, J. (2017, 2 juin). *Les Italo-Montréalais et la question de la langue d'enseignement*. Mémoire des Montréalais. https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/les-italo-montrealais-et-la-question-de-la-langue-denseignement.

Office québécois de la langue française (2016). *La dynamique des langues au Québec en quelques chiffres, 1996-2011.* https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/sociolinguistique/etudes2016/brochure-2016.pdf.

Office québécois de la langue française (2020, 18 septembre). *Démarche de francisation : entreprises employant 50 personnes ou plus au Québec.* https://www.oqlf.gouv.qc.ca/francisation/entreprises/entreprises_plus/demarche.html.

Olivier, C.-É. (2017a, mars). *Langue et éducation au Québec : 1. Éducation préscolaire et enseignement primaire et secondaire.* Office québécois de la langue française. https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/sociolinguistique/2017/20170331_etude1.pdf.

Olivier, C.-É. (2017b, novembre). *Langue publique au Québec en 2016 : 1. Le travail.* Office québécois de la langue française. https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/sociolinguistique/2017/20171123_etudelanguepublique-travail.pdf.

Presnukhina, Y. (2012). *Les pratiques linguistiques au travail au Québec en 2010.* Office québécois de la langue française.

Presnukhina, Y. (2016). *Langue et activités culturelles au Québec, 1989-2014.* Office québécois de la langue française.

Raynauld, A. (1974). *La propriété des entreprises au Québec : les années 60*. PUM.

Raynauld, A. (1985). « Les revenus de placement en 1961 et l'origine ethnique des Canadiens », dans F. Vaillancourt (dir.), *Économie et langue ; recueil de textes.* Conseil de la langue française.

Raynauld, A., et G. Marion (1972). « Une analyse économique de la disparité interethnique des revenus », *Revue économique*, *23*(1), 1-19.

Raynauld, A., G. Marion et R. Béland (1966). *La répartition des revenus selon les groupes ethniques au Canada* [rapport de recherche]. Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.

Régression hédonique (2018, 7 avril). Dans *Wikipédia.* https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=R%C3%A9gression_h%C3%A9donique&oldid=147298892.

Vaillancourt, F. (1980). *Difference in Earnings by Language Groups in Québec 1970: An Economic Analysis,* Centre international de recherche sur le bilinguisme, Québec, Publication B-90, 1980 (thèse de doctorat, Queen's University, 1978), 238 pages.

Vaillancourt, F. (1983). « The economics of language and language planning. » *Language Problems and Language Planning, 7*(2), 162-178.

Vaillancourt, F. (1985). « Le choix de la langue de consommation », dans F. Vaillancourt (dir.), *Économie et langue; recueil de textes.* Conseil de la langue française.

.

Vaillancourt, F. (1989). « Québec's immigration policy : An economic assessment of its rationale and impact », dans C.M. Beach et A.G. Green (dir.), *Policy forum on the role of immigration in Canada's future* (Policy Forum Series 15, p. 16-23). John Deutsch Institute.

Vaillancourt, F. (2020). *La rémunération des attributs linguistiques au Québec : résultats pour 2015 et évolution depuis 1970*. CIRANO. https://www.cirano.qc.ca/files/publications/2020s-52.pdf.

Vaillancourt, F., et O. Coche (2009). *Official language policies at the federal level in Canada: Costs and benefits in 2006*. Fraser Institute.

Vaillancourt, F., et L. Vaillancourt (2005, janvier). *La propriété des employeurs au Québec en 2003 selon le groupe d'appartenance linguistique*. Conseil supérieur de la langue française. http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf209/f209.pdf.

Vaillancourt, F., R. Champagne et L. Lefebvre (1994). « L'usage du français au travail par les francophones du Québec : une analyse économique », dans P. Martel et J. Maurais (dir.), *Langues et sociétés en contact* (p. 483-493). Max Niemeyer Verlag.

Vaillancourt, F., O. Coche, M.-A. Cadieux et J. L. Ronson (2012). *Official language policies of the Canadian provinces: Costs and benefits in 2006.* Fraser Institute.

SECTION 4

LE POLITIQUE

SECTION 4

POLITICS

LANGUAGE POLICY AND BILINGUALISM IN QUEBEC AND PUERTO RICO

Patrick-André Mather

ABSTRACT : Quebec and Puerto Rico face common issues related to language and national identity. Both were successively conquered by two colonial powers, France and the United Kingdom for Quebec, and Spain and the United States for Puerto Rico. In addition, both nations show a strong attachment to their language and culture (French and Spanish, respectively), despite years of colonization and attempts at assimilation by Anglophone colonial powers. In both cases, the original communities (French-speaking and Spanish-speaking) remain a majority in their respective territories, but are also minorities within a larger, English-speaking context (Canada and the United States, respectively). This has created ambivalence among both Quebecers and Puerto Ricans toward the dominant language (English), and has led to seemingly endless debates on language policy and planning, especially in the areas of status planning, corpus planning, and acquisition planning (or educational policy). Mather addresses these aspects by looking at similarities and differences between Puerto Rico and Quebec in the areas of language policy and planning, and how educational policies in both contexts have produced mixed results in terms of individual bilingualism, educational success, language maintenance, and social justice.

RÉSUMÉ : En matière de langue et d'identité nationale, le Québec et le territoire de Porto Rico font face à des enjeux similaires. D'entrée de jeu, ils ont été occupés successivement par deux puissances coloniales : la France et le Royaume-Uni dans le cas du Québec ; l'Espagne et les États-Unis

dans celui de Porto Rico. Par ailleurs, chaque nation demeure fortement attachée à sa langue et à sa culture (françaises, d'une part ; espagnoles, d'autre part), malgré des années de colonisation et de tentatives d'assimilation par une puissance coloniale anglophone. Dans les deux cas, la communauté d'origine (francophone ou hispanophone) constitue le groupe majoritaire au sein de son territoire, mais forme cependant une minorité dans un contexte élargi d'anglophonie – soit le Canada et les États-Unis respectivement. Chez les Québécois comme chez les Portoricains, cette situation a créé une certaine ambiguïté à l'égard de l'anglais, langue dominante, et a suscité des débats apparemment sans fin sur la politique et la planification linguistiques, notamment la planification du statut, du corpus et de l'acquisition de la langue (ou politique éducative). Pour examiner ces aspects, M. Mather se fonde sur les similarités et les différences que présentent l'État libre de Porto Rico et le Québec dans le domaine de la politique et la planification linguistiques. Il s'intéresse en outre aux résultats mitigés qu'ont donnés, dans chaque contexte, les politiques éducatives, sur le plan du bilinguisme individuel, de la réussite scolaire, du maintien des connaissances linguistiques acquises et de la justice sociale.

Quebec and Puerto Rico face common issues related to language and national identity. One common concern in both territories is how to develop a coherent language policy, particularly in education, that addresses both concerns for the preservation of cultural and linguistic identity, and the desirability of individual bi- and multilingualism in the age of globalization.

These territories share some commonalities: both were successively conquered by two colonial powers, France and the United Kingdom for Quebec, and Spain and the United States for Puerto Rico. In addition, both nations show a strong attachment to their language and culture (French and Spanish, respectively), despite years of colonization and attempts at assimilation by Anglophone colonial powers. In both cases, the original communities (French-speaking and Spanish-speaking) remain a majority in their respective territories, but are also minorities within a larger, English-speaking context (Canada and the United States, respectively). This has created ambivalence among both Quebecers and Puerto Ricans toward the dominant language (English), and has led to seemingly endless debates on language policy and planning, especially in the areas of status planning, corpus planning, and acquisition planning

(or educational policy), for which I will provide examples below. Part of the debate is based on the (mis)perception that French and Spanish are minority languages which are threatened by an English-speaking majority. This perception, in turn, creates suspicion with respect to early second-language acquisition of English at school, and of bilingual programs in general. Teaching English early on is perceived as detrimental to the acquisition of the mother tongue.

In this chapter, I look at similarities and differences between Puerto Rico and Quebec in the areas of language policy and planning, and how educational policies in both contexts have produced mixed results in terms of individual bilingualism, educational success, language maintenance, and social justice.

LANGUAGE LEGISLATION IN QUEBEC : THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE*, OR "BILL 101"

In 1977, a few months after Canada's majority French-speaking province elected a nationalist government led by the Parti Québécois, Quebec's National Assembly adopted a wide-ranging and comprehensive language law, the *Charter of the French Language*, commonly referred to as Bill 101.

This law, in addition to making French the sole official language of Quebec, states its general objectives in the Preamble :

> (The French language, the distinctive language of a people that is in the majority French-speaking, is the instrument by which that people has articulated its identity ;…
>
> (The National Assembly of Québec recognizes that Quebecers wish to see the quality and influence of the French language assured, and is resolved therefore to make of French the language of Government and the Law, as well as the normal and everyday language of work, instruction, communication, commerce and business. [For the full text of the law, see reference in the bibliography.]

The second paragraph summarizes nicely the various issues addressed by the law, namely, the right for Quebecers to study and work in their native language, and their right to do business and be served in French in stores and restaurants for example. It also includes provisions concerning the

"quality" of French, which is overseen by the Office québécois de la langue française (OQLF).

Over the past 40 years, Bill 101 has had deep repercussions on Quebec society. It has given French speakers access to high-level jobs that, until then, were held mainly by an English-speaking elite. However, this all-encompassing language law has been legally challenged for being discriminatory against Anglophones, in particular because of its restrictions on public signs (which must be in French) and access to English-language schools (which is limited to Canadian citizens whose parents attended English-language schools in Canada).

In the following, I compare the objectives of Bill 101 with some of the linguistic, economic, and social consequences of the law over the past four decades. Some of these issues were touched on in Mather (2014).

First, the promotion of French in Quebec does not respond to a pressing demographic problem, but rather to a nationalist project which seeks to make of French the uniting symbol of the Quebec nation (Anctil, 2008). Indeed, Bill 101 was introduced and adopted by a nationalist government, as a prelude to two referendums on independence in 1980 and 1995, both of which were lost by the nationalists (albeit by a very slim margin in 1995). Yet, the idea that French is somehow endangered in Quebec has made its way into the collective consciousness, including among English speakers, of whom 51.7 % consider that the French language is threatened (Dickinson, 2007). This idea is not supported by historical statistics on language use : the proportion of native (L1) speakers of French in Quebec has remained stable during the 20th and 21st centuries, at roughly 80 % for the province of Quebec, and 60 % for the Montreal area (Anctil, 2008). The current statistics for Montreal are in stark contrast with the 1850s, when English speakers were, for a short period, a majority in the city (Dickinson, 2007) and created their own institutions, including churches, schools, universities, and hospitals, which are still part of the linguistic landscape today. Until the late 20th century, many Anglophones lived in relative isolation from Francophones in the west of Montreal, and considered themselves a part of the English-Canadian majority (Lamarre, 2007), as opposed to an Anglophone minority in Quebec.

It should be added that, in addition to the Anglophone community in Quebec, there is a sizeable immigrant community that includes speakers of other languages ("Allophones"). Until the 1970s, most Allophones attended English-language public schools, which was also perceived as a long-term demographic threat to the Francophone majority in the province.

By contrast, as is discussed in the second part of this chapter, immigrants in Puerto Rico are mainly Spanish speaking (from the Dominican Republic), and as such are not perceived as a threat to the demographic dominance of Spanish in the U.S. territory.

In addition, the sociodemographic situation in Montreal is quite distinct from that of the rest of the province: while English speakers are a sizeable minority in Montreal, and thus favour bilingualism among Francophones and Anglophones, French speakers in many parts of Quebec have little daily contact with English speakers, for example in Quebec City or Trois-Rivières. By contrast, in Puerto Rico, there are very few L1 speakers of English, and little sociolinguistic difference between San Juan and the rest of the island territory.

Because of Bill 101, many English speakers left the province in the late 1970s (up to 200,000, though estimates vary), which allowed a new French-speaking elite to occupy positions of power in areas like finance and trade: "A new, well-educated francophone elite is simply taking the positions made available by the departure of large numbers of Quebeckers who cannot or will not adjust to the new linguistic reality" (Endleman, 1995, p. 93). Still, the exodus of tens or hundreds of thousands of English speakers is also undeniably a loss, demographically, economically, and culturally, since these citizens were often young, productive and highly qualified individuals.

QUEBEC LANGUAGE LEGISLATION AND THE LANGUAGE OF INSTRUCTION

The relative decline of the English-speaking community in Quebec since the late 1970s was reinforced by restrictions in access to English-language public schools, whose population was reduced by half between the late 1970s and the early 21st century (Lamarre, 2007). As mentioned earlier, only Canadian citizens who had at least one parent schooled in English in Canada are allowed to attend English-language schools in Quebec under Bill 101. Paradoxically, perhaps, many English-language schools have become more French through the introduction of French immersion programs, which have been extremely popular throughout Canada since the early 1970s. Basically, today, half the English-language schools in Montreal are, in fact, French immersion schools where some or all subjects are taught in French. This was not imposed by Bill 101, but is a choice made by English-speaking parents who want their children to

learn French in order to find a job once they graduate. In fact, Lamarre (2007) believes that English-language schools could eventually disappear, and be replaced by bilingual schools within the English-language public system. In a sense, it is French-speaking students who are at a disadvantage now since there are no comparable English immersion programs in French schools, and Francophone students are not allowed to attend English-language schools in Quebec. The same is true of immigrants, who must send their children to monolingual French schools, where English is only taught as a subject, beginning in Elementary 3. By contrast, English-speaking students begin studying French in Elementary 1 and, officially, are all bilingual by the time they graduate from secondary school.

Quebec's educational language policy is fascinating, in terms of both its objectives and its results. The policy was adopted mainly to ensure that immigrants would learn French, instead of assimilating into the English-speaking community, as was largely the case before Bill 101 was adopted. The fear was that, because of a declining birth rate among Francophones since the late 1960s, French speakers would eventually become a minority in their own province because of the influx of "Allophone" immigrants. In that sense, the law is a relative success, since most recent immigrants do learn French, and even adopt it as their main language at home and at work. In fact, since the adoption of Bill 101 and the imposition of French as the main language of instruction, there has been a sharp increase of individual bilingualism, and even multilingualism, among all groups : Francophones, Anglophones and Allophones (speakers of languages other than French or English). Ironically perhaps, even though the *Charter of the French Language*'s objective was to make Montreal more French, its inhabitants are more bilingual or trilingual than ever, even though the "diglossic" element has largely disappeared thanks to the presence of French in all spheres of activity such as commerce, finance, advertising, and social media. Finally, it is worth noting that French speakers do study English in school for eight to ten years, and over half of them are bilingual, even though their attitudes toward English are ambivalent. In a survey of 463 French-speaking university students, Oakes explains this ambivalence as follows : Francophones are strongly attached to their language, but still want to learn English as a global *lingua franca* for instrumental reasons, not because they wish to integrate into the English-Canadian majority (Oakes, 2010). This relatively open attitude toward English can be interpreted as a positive outcome of Bill 101, even though it was not an explicit objective of the law.

The *Charter of the French Language* (1977) has had two other notable consequences for Quebec society over the past 40 years. For many years, most high-paying jobs in Quebec were disproportionately held by an English-speaking elite. Vaillancourt et al. (2013) have shown that this long-standing income gap between English and French speakers disappeared between 1970 and 2005. Nadeau notes that this reduction in the income gap is linked to better access to higher education among Francophones (notably through the creation of a network of French-language public universities in the early 1970s), and the increasing number of French-owned businesses (Nadeau, 2010). In addition to the reduction of income inequalities, Turgeau & Bilodeau (2014) argue that the integration of immigrants into French-language public schools has favoured the emergence of a more inclusive civic or territorial nationalism in Quebec, displacing the traditional ethnic French-Canadian nationalism. This is a positive development, since a more open nationalism could eventually include not only "Allophone" immigrants, but also Anglo-Quebecers.

To summarize, if one of the main objectives of the *Charter of the French Language* (Bill 101) was French monolingualism, then the law was relatively unsuccessful, since Quebecers are more bilingual/multilingual than ever. In addition, Bill 101 appears to have failed in preparing the groundwork for Quebec independence, since both referendums (1981 and 1995) failed in achieving that political goal. However, despite some arguably unfortunate consequences such as the exodus of Anglophones in the late 1970s, and drastic restrictions to English-language schools, taken as a whole, Quebec's language policies have had some very positive impacts in terms of social justice, with the reduction of the income gap between English and French speakers, increased access to higher education and economic opportunities for Francophones, and increased bilingualism, in particular among Anglophones and Allophones, paving the way to a better integration of these minority groups within Quebec society.

ENGLISH AND SPANISH IN PUERTO RICO : AN UNRESOLVED DEBATE

Despite some similarities with Quebec, Puerto Rico is a very different case, with its distinct history, political status, and educational policies.

Puerto Rico was a Spanish colony for 400 years before being conquered by the United States in 1898 following the Spanish-American war. Since then, Puerto Rico has been an American colony, albeit in

different guises. Puerto Ricans have been American citizens since 1917, and the island has enjoyed the status of a Commonwealth (*Estado Libre Asociado*) since 1952, with its own constitution and locally elected assembly, senate, and governor.

In terms of language policy, even though the island has been officially bilingual since 1902 (with a brief monolingual interlude in 1992-1994), English was the official language of instruction in schools for nearly half a century, either as the sole language of instruction, or in a transitional model where Spanish and English were used in primary school, with English as the main language in middle and high school (Maldonado, 2016). As Pousada (1996) points out, "English was forcibly imposed in Puerto Rico as part of a plan openly dedicated to the creation of a territory loyal to U.S. interests" (p. 500).

However, in 1949, Education Commissioner Mario Villaronga ordered that Spanish become the sole language of instruction in public schools, and that English be taught as a subject. As Maldonado (2016) points out,

> the Villaronga language policy of 1949… also allowed Spanish to continue to be both the *de jure* and the *de facto* language of communication (oral and written) in all of the non-federal government offices. This allowed everyone in the island, especially the average Puerto Rican with limited English contact, to continue to use their native language to access services provided by the government (p. 7).

Unlike in Quebec, language legislation in Puerto Rico is not very detailed, and seems to change from one administration to the next, which is not helpful in developing a coherent, consistent language policy. As Pousada (1996) points out, "language policy has rarely been planned and even less often been evaluated. It has usually been imposed in response to political imperatives" (p. 506). In addition, the language debate in Puerto Rico has always been linked to the issue of statehood, a very contentious issue, and successive governments have not been able to achieve a bipartisan consensus on language policy. To illustrate this problem, many initiatives to improve English-language teaching in public schools in recent years by the pro-statehood PNP (*Partido Nuevo Progresista*) are immediately cancelled as soon as the other main party (PPD, or *Partido Popular Democratico*) takes power. As Maldonado (2016) points out: "Because language policies are directly associated with the island's political status and relationship to the

US, language planning and policy becomes an educational problem seeded in a strategic political form of rhetoric" (p. 16).

As is the case in Quebec, students in public schools in Puerto Rico receive instruction in their first language, and study English as a subject until they graduate from high school. According to Maldonado (2016):

> The National Institute for Curriculum Development… identifies Spanish as the primary and vernacular language of Puerto Ricans.… The curricular framework also describes English as a contact language through Puerto Rican migration to the United States and as a global language, a language of social empowerment, and a key to socioeconomic mobility (p. 10).

The success rate in terms of fluency in English is low, which may be because English is taught as a second language (and not a foreign language), since second-language teaching assumes that students can practise their skills outside the classroom in the larger community, clearly not the case in a country where over 95 % of the population is Spanish speaking. As Pousada (1996) notes:

> [Puerto Rican] schools have vacillated between ESL and EFL orientations. In the ESL approach, only English is used in class. Materials are geared toward preparing students for life in an English-speaking environment. This orientation is appropriate for students who eventually migrate to the United States, but it does not work as a national policy. ESL requires a speech community in which to practice natural communication.… In Puerto Rico, such a speech community does not exist (p. 503).

There are a small number of so-called bilingual private schools, which are in fact English-medium schools where Spanish is taught as a subject. However, "bilingual/English immersion schools are scattered across the island's municipalities and only constitute 1 % of the public school population in Puerto Rico" (Maldonado, 2016, p. 16).

AMBIVALENCE TOWARD BILINGUALISM : THE ONGOING DEBATE ON THE ROLE OF ENGLISH IN EDUCATION

We already mentioned that Quebecers are ambivalent toward learning English. The same is true in Puerto Rico, as pointed out by Pousada (1996): "By far the greatest impediment faced by the ESL teacher has been the

public's resistance to learning English.… Because English is not indispensable in their domestic lives and because they already speak a language of worldwide prominence, Puerto Ricans are ambivalent about their L2.… Although they agree that English is important, many covertly resist learning it out of nationalistic loyalty to Spanish" (p. 500). This loyalty is also described in Carroll (2015): "American colonization at the start of the 20th century alienated and offended many Puerto Rican poets, professors, and influential politicians. Such alienation worked to facilitate the creation of a movement that associated English with colonial oppression" (p. 123).

As mentioned earlier, there were overt attempts by the United States at a linguistic assimilation of Puerto Ricans, which failed in part because the local population was well aware of these policy decisions by the American government:

> The conflict over language in Puerto Rico resulted from external pressure to 'assimilate' Puerto Ricans into members of the nation based on the dominant language ideology that recognized English monolingualism as a core feature of acceptable Americanization (DuBord, 2007, p. 244).

Even though Spanish was never really threatened by English, given that the island was never settled by English speakers, Carroll (2015) argues that "the political association with the United States and its colonial language policies constituted a threat in that there was a conscious and overt attempt to shift the use of Spanish toward the use of English on the island" (p. 123).

Thus, learning English, even on an individual level, is associated with cultural assimilation, ever since opposition to English in schools in the 1940s was the cornerstone of the fight for Puerto Rican national identity (DuBord, 2007). Essentially, many speakers seem to confuse the instrumental motivation in learning English as a second language (to secure better job opportunities) with the integrational motivation of assimilating into Anglo-American culture. This ambivalence is understandable given the current political status of Puerto Rico as a U.S. territory. Other countries are much more successful in teaching English as a second or foreign language in schools, precisely because the colonial dimension is absent. The high rates of bilingualism in countries like the Netherlands and Norway are a case in point: English has no official status in these countries, and they were never invaded or colonized by English-speaking powers. Therefore, the motivation for learning English is clearly instrumental, and

educational policies in these countries are not coloured by political considerations.

In Puerto Rico, politics and language are intimately intertwined in the public discourse :

> The movement against the teaching of English on the island, as described in Algren de Gutierrez (1987), as well as various speeches and publications by the Puerto Rican elite, combined to create an atmosphere in which English was thought of as foreign, difficult and unnecessary. Such perceptions of threat to local Spanish, despite the absence of a meaningful influx of an English-speaking population, has worked to maintain Spanish as the language of the overwhelming majority of islanders (Carroll, 2015, p. 130).

English-language instruction in Puerto Rico in the 20th century has had shortcomings, not only because of cultural resistance or ambivalence, as noted above, but also because, outside school, Puerto Ricans have little opportunity to use English in their daily lives, given that there is no English-speaking community to speak of (2 % or 3 % at most), or to assimilate to. This is in stark contrast with Quebec, where Anglophones have been a sizeable group for over two centuries, about 10 % overall and even more in urban areas like Montreal, as mentioned above. In Quebec, English is clearly a second language, spoken by a sizeable group of native speakers. In Puerto Rico, English is essentially a foreign language, albeit a "preferred" one in certain spheres like the federal courts and mass media.

There have been some official attempts to improve the fluency of English among Puerto Ricans (Pousada, 2008), including the 1997 Project for the Development of a Bilingual Citizen (see Ortiz-Lopez, 2000), which included English immersion summer camps and teaching some subjects in English, such as science and math. However, this and other initiatives have not been fully implemented because of a lack of funds and qualified instructors. There is also an ongoing debate on when it is best to begin instruction in English, with some institutions such as the Academia Puertorriqueña de la Lengua Española arguing in a 1998 document that students must first have a firm command of their first language (Spanish) before beginning to study a second language. It is far from clear that this is indeed the case, and research in psycholinguistics has shown that young children are perfectly capable of acquiring more than one language at a time, without any kind of confusion or delay in acquisition. However, in

a debate fraught with political considerations, perceptions are often more important than facts.

CONCLUDING REMARKS : CAN ONE CASE INFORM THE OTHER ?

In this chapter, we have seen that, throughout their recent history, Quebec and Puerto Rico have struggled with the issue of bilingualism, and more specifically with the role that English should play in public education. Both nations belong to larger, English-speaking political entities — Canada in the case of Quebec, and the United States in the case of Puerto Rico. While it is true that Quebec is a full member of the Canadian federation, while the status of Puerto Rico is, at the time of writing, unresolved, neither has really resolved the issue of language. Why ? Because, in both cases, language is a defining element of national identity. This is articulated more explicitly in Quebec's language legislation, the *Charter of the French Language* (1977), but Puerto Rico's cultural identity has, since the 1940s, been articulated by politicians and intellectuals alike around the notion of a Spanish-speaking nation, overshadowed by an English-speaking colonial power.

Thus, in both cases, there is a deeply ingrained ambivalence toward English, and the perceived threat of assimilation into a wider Anglophone community. In this chapter and elsewhere (Mather, 2014), I have argued that this fear is probably misguided, given that the demographic weight of Francophones in Quebec and of Hispanophones in Puerto Rico has not changed over the past century. But as is the case in most political debates, perception is more important than reality, since it is perception, not facts, that shapes public opinion and, in the end, public policy. In other words, no matter how persuasive the case may be for early bilingualism, especially in the scientific literature, many parents and educators still consider teaching English early on as the road to assimilation.

The confusion can be summarized as follows : individual bilingualism, which can be achieved inside and/or outside the classroom, need not go hand in hand with institutional bilingualism. After all, most Dutch citizens are functionally bilingual (or even trilingual) by the age of 12, yet English has no official status in the Netherlands, and there is no perceived danger to the status or survival of Dutch in that country. Another way to frame the issue is to distinguish between instrumental motivations in acquiring a second language (e.g., better job opportunities, or travelling abroad) and integrational motivations (e.g., becoming an active member of the

target-language speech community). These are two very different scenarios, but they are often conflated into one by politicians and other decision makers.

What might be the way forward for Puerto Rican educators and policy makers? To begin with, it might be useful to extricate the question of the role of English in public education from the political debate on the political status of Puerto Rico, as suggested by Pousada (1996, 2008). After all, there is no official language in the United States, and the status of English in Puerto Rico is unlikely to be the defining argument for or against statehood. A successful education policy for Puerto Rican schools would have to be bipartisan and allow for early bilingualism and biliteracy, not because of political considerations, but because of the potential benefits of such instruction for students, no matter where they choose to live in the future. Another issue which legislators and educators might want to address is how to teach English in schools: as a second language or as a foreign language. For many students, English is a *de facto* foreign language in the sense that it is not used as an everyday language by any sizeable group in Puerto Rico. Therefore, the opportunities for daily interactions in English are limited, and teaching methods would need to include other ways to immerse students in English, some of which were outlined in the aforementioned Project for the Development of a Bilingual Citizen. Again, it might be useful to make a distinction between the status of English in Puerto Rico and the teaching methodology in schools: there is no *a priori* contradiction between declaring English and Spanish co-official languages (which is currently the case), and teaching English as a "foreign" language in public schools, since this is the everyday reality for most Puerto Rican students.

By contrast, in modern-day Quebec, Francophones live in daily contact with English speakers (especially in Montreal), and the case for assimilation is perhaps more convincing than in Puerto Rico, which is an island far removed from the U.S. with no sizeable English-speaking community. Yet, despite ongoing fears of assimilation to English among some nationalist groups, there is very little evidence of language shift in Quebec among Francophones, who have represented approximately 80% of the population for the past 200 years. Over the past 40 years or so, the *Charter of the French Language* may not have achieved all of its goals, but it has most certainly alleviated some of the linguistic insecurity among Francophones, who are better educated and more successful economically than ever before. In addition, a greater proportion of Anglophones and Allophones are fluent in French, which is no doubt a positive outcome of

language planning policies in Quebec. Hopefully, educators and language planners in both Quebec and Puerto Rico will succeed in implementing educational policies in both territories which build on the advantages of bilingual education, without becoming entangled in issues of nationalism and identity.

References

Academia Puertorriqueña de la Lengua Española. (1998). *La enseñanza del español y del inglés en Puerto Rico: Una polémica de 100 años* [The teaching of Spanish and English in Puerto Rico: A 100-year controversy].

Anctil, P. (2008). Étude comparée de la situation linguistique en contemporaine en Israël et au Québec. *Recherches sociographiques, 49*(2), 261-287.

Bourhis, R. Y. (Ed.). (1984). *Conflict and language planning in Quebec*. Multilingual Matters.

Bourhis, R. Y. (2001). Reversing language shift in Quebec. In J. A. Fishman (Ed.). *Can threatened languages be saved?* (pp. 101-141). Multilingual Matters.

Bourhis, R. Y. (2010). Acculturation in multiple host community settings. *Journal of Social Issues, 66*(4), 780-802.

Carroll, K. (2015). Language maintenance in the Caribbean: Examining perceptions of threat in Aruba and Puerto Rico. *Language Problems & Language Planning, 39*(2), 115-135.

Charter of the French Language 2020 (Quebec), LRQ c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/showdoc/cs/C-11.

Chiswick, B., & Miller, P. W. (1992). Language in the labor market: The immigrant experience in Canada and the United States. In B. Chiswick (Ed.). *Immigration, language and ethnicity, Canada and the United States* (pp. 229-296). American Enterprise Institute.

Dickinson, J. (2007). The English-speaking minority in Quebec: A historical perspective. *International Journal of the Sociology of Language,* (185), 11-24.

DuBord, E. M. (2007). La mancha del plátano: Language policy and the construction of Puerto Rican national identity in the 1940s. *Spanish in Context, 4*(2), 241–262.

Endleman, S. (1995). The politics of language: The impact of language legislation on French- and English-speaking citizens of Quebec. *International Journal of the Sociology of Language*, (116), 81-98.

Grin, F. (1996). Economic approaches to language planning. *International Journal of the Sociology of Language,* (121), 1-16.

Grin, F. (2003). Language planning and economics. *Current Issues in Language Planning, 4*(1), 1-66.

Grin, F. (2005). Linguistic human rights as a source of policy guidelines: A critical assessment. *Journal of Sociolinguistics, 9*(3), 448-460.

Lamarre, P. (2007). Anglo Quebec today : Looking at community and schooling issues. *International Journal of the Sociology of Language*, (185), 109-132.

Larrivée, P. (Ed.). (2003). *Linguistic conflict and language laws : Understanding the Quebec Question*. Palgrave Macmillan.

Maldonado-Valentin, M. (2016). An exploration of the effects of language policy in education in a contemporary Puerto Rican society. *Educational Policy Analysis Archives*, *24*(85), 1-20.

Mather, P-A. (2014). Language and social justice in Quebec. In M. Mantero, J. L. Watzke & P. Chamness Miller (Eds.). *Readings in language studies* (vol. 4, pp. 283-291). International Society for Language Studies.

Nadeau, S. (2010). Another look at the Francophone wage gap in Canada : Public and private sectors, Quebec and outside Quebec. *Canadian Public Policy/Analyse de politiques*, *36*(2), 159-179.

Oakes, L. (2010). Lambs to the slaughter ? Young Francophones and the role of English in Quebec today. *Multilingua*, *29*(3-4), 265-288.

Ortiz-López, L. (2000). Proyecto para formar un ciudadano bilingüe : Política lingüística y el español en Puerto Rico. In A. Roca (Ed.). *Research on Spanish in the United States : Linguistic issues and challenges* (pp. 390-405). Cascadilla Press.

Pousada, A. (1996). Puerto Rico : On the horns of a language planning dilemma. *TESOL Quarterly*, *30*(3), 499-510.

Pousada, A. (2008). Puerto Rico : School language policies. In J. M. Gonzalez (Ed.). *Encyclopedia of bilingual education* (1st ed.). Sage Publications.

Schmid, C., Zepa, B., & Snipe, A. (2004). Language policies and ethnic tensions in Quebec and Latvia. *International Journal of Comparative Sociology*, *45*(3-4), 231-252.

Shapiro, D., & Stelcner, M. (1997). Language and earnings in Quebec : Trends over twenty years, 1970-1990. *Canadian Public Policy*, *23*(2), 115-140.

Turgeon, L., & Bilodeau, A. (2014). Minority nations and attitudes towards immigration : The case of Quebec. *Nations and Nationalism*, *20*(2), 317-336.

Vaillancourt, F. (1996). Language and socioeconomic status in Quebec : Measurement, findings, determinants, and policy costs. *International Journal of the Sociology of Language*, (121), 69-92.

LANGUAGE AS A TECHNOLOGY OF POWER

AN INTERSECTIONAL ANALYSIS OF THE CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE

Yasmin Jiwani, Shanice Bernicky, Jaëlle Dutremble-Rivet, Aurelia Talvela and Maya Youngs-Zaleski

ABSTRACT : Jiwani, Bernicky, Dutremble-Rivet, Talvela & Youngs-Zaleski examine the role of the *Charter of the French Language* in solidifying and entrenching French as the primary signifier of Quebec's identity and culture through the exclusion of the intersectional social location of racialized minorities. Specifically, the authors offer an analysis of the impact of the Charter on Allophone racialized communities within Quebec in light of the prioritization of French in public discourse. A critical discourse analysis (CDA) of the language of the *Charter of the French Language*, in conjunction with a cursory overview of media coverage regarding Allophone communities in *La Presse* and the *Montreal Gazette,* provides the framework of analysis. Drawing from existing studies and analysis of the Charter, the authors argue that language itself functions as a technology of power, separating out those who symbolically belong and those who are erased from Québécois culture.

RÉSUMÉ : M[mes] Jiwani, Bernicky, Dutremble-Rivet, Talvela et Youngs-Zaleski étudient l'influence de la *Charte de la langue française* sur la consolidation et l'ancrage du français en tant que principal signifiant de l'identité et de la culture québécoises, parallèlement à l'exclusion du statut social intersectionnel des minorités racialisées. À la lumière de la

priorisation du français dans le discours public, les auteures examinent les répercussions de la Charte sur les membres des communautés allophones racialisées du Québec. En guise de cadre de réflexion, elles privilégient une méthode d'analyse critique du discours pour disséquer le vocabulaire de la Charte. Elles greffent à l'exercice un examen sommaire de la couverture médiatique des journaux montréalais *La Presse* et *The Gazette* au sujet des communautés allophones. Enfin, s'appuyant sur des études et des analyses précédentes de la Charte, elles soutiennent que la langue fait elle-même fonction de technologie de pouvoir et établit dès lors une distinction entre les personnes qui appartiennent symboliquement à la culture québécoise et celles qui en sont absentes.

> The nation state was never simply a political entity. It was always also a symbolic formation — a "system of representation" — which produced an "idea" of the nation as an "imagined community," with whose meanings we could identify and which, through this imaginary identification, constituted its citizens as "subjects" (in both of Foucault's senses of "subjection" — subject of and subjected to the nation) (Hall, 1993, p. 355).

In 1977, Bill 101, the *Charter of the French Language* (hereafter referred to as the Charter), was officially passed into law in order to ensure the survival and vibrancy of Quebec as a distinct society through the medium of the French language. The Charter decreed French as the only official language of Quebec to officially extend its primacy as the main language of the workplace, education, and politics; in sum, of public life in the province. In doing so, the Charter was designed to rectify the imbalance of power between the French and the English, and its premise was predicated on the assumption that language was the key unifier and adhesive needed to cement the bonds of an imagined community in Quebec. In theory, that imagined community would include all living within Quebec, extending to Indigenous nations, Anglophones, and Allophones, that is, those whose first language was neither French or English.

Nation states, as numerous historians have argued, are created on the basis of such imagined communities (Anderson, 1991), held together by the tenuous bonds of a shared cultural heritage, language, and history. The specific elements inflected to create an imagined community are strategic, harnessed in part by the political influences of the time and the legacies of power struggles among competing factions. How then has

French, as the defining aspect of Quebec identity, served to secure the French-Canadian majority? More importantly, can language itself serve to enfold diverse communities within Quebec, particularly considering the province's shifting demo-linguistic balance resulting from the increased immigration of diverse racial and ethnic communities? This paper offers a tentative analysis of the impact of the Charter on racially minoritized communities within Quebec; communities that are often signified by the term Allophone, in reference to a first language that is neither French or English. Our focus is contemporary rather than rooted in the immediate aftermath of the Charter, which continues to go through amendments and modifications since its passing in 1977. However, the primacy that it enshrines of the French language as the language of public, state, education, and commerce has remained and gained increasing import over time (Juteau, 2002). Our analysis is drawn from our situated knowledges and common epistemic community (Stoetzler & Yuval-Davis, 2002) as a group of Allophone and Francophone women, some born in Quebec, and others who immigrated to the province at different ages.

We begin this chapter with a brief and cursory overview of the Charter, given that other authors in this volume deal with its historical evolution in more depth. We argue that, since the Charter legitimizes French as the official language of the state and quotidian domains of life, it does so through the exclusion of the intersectional social location of racialized minorities. We then go on to discuss its impact on racialized communities, who may or may not see themselves as part of *le peuple Québécois*, whether or not French is their mother tongue. These minorities are often collapsed within the category Allophone, a label whose usage is specific to Quebec, and one that reproduces and re-articulates subtle forms of racialization, even as it apparently refers to language alone.

We define racialization as an ideological process whereby racial meanings are ascribed to "a previously racially unclassified relationship, social practice or group" (Omi & Winant, 1986, p. 64). While "Allophone" as a category might not have explicitly referred to racial minorities, but rather only those racial minorities whose first language is neither French or English, we argue that, over time, the label itself extends from linguistic distinctions and has become a signifier to refer to race/racial difference. As such, we examine how the tenuous sense of belonging among racialized communities in Quebec is related to the prioritization of the French language and its determinative power in public discourse. To examine these questions, we analyze the language of the *Charter of the French Language*, combined with a cursory media coverage of the representation of

Allophones in the French and English popular press. This analysis is based in the framework of intersectionality, drawing attention to the multiple ways in which power is enacted, produced, and reproduced through the categorization of groups across different axes of difference which may include, but are not limited to, race, gender, sexuality, age, ability, religion, and language (Crenshaw, 2011). Here, we privilege race as a defining aspect that interlocks with other axes to reproduce the marginalization of different groups. We base this on critical race theory and the original formulation of intersectionality as a theoretical framework by the Combahee River Collective (1994). We conclude this chapter with an assessment as to whether the Charter succeeded in creating a national imagined community that is inclusive of racial minorities through the medium of the French language. However, it is necessary to contextualize the Charter before presenting our analysis.

THE CONTEXT OF THE CHARTER

In the late sixties and early seventies, nations around the world were undergoing a process of decolonization. Such ventures were often instigated by nascent nationalist movements driven by the desire to throw off the yoke of colonialism and its relations of domination (Fanon, 1965). While Quebec nationalism can be better understood in this context, it is distinct, since many of the Third World nations that were decolonizing had cultural heritages which they could reclaim, recover and revitalize as Indigenous peoples of these lands. Though not always "intact," these postcolonial Indigenous cultures had been forged in hybridity through contact and colonization. As a settler colony colonized by both the French and the English, Quebec's nationhood was established through recovered history of the French settlers and their descendants, drawing from the culture and language of the colonial centre—France.

Having colonized Indigenous peoples, French Canadians were now encountering British domination in key sectors of life, across economics, education, and access to political power. Quebec also had to contend with the power of the Catholic Church. Opposition to the latter resulted in the Quiet Revolution (Desbarats, 1967). The centrality of the Church meant that Québécois culture, forged in the crucible of contact with British colonialism and interpenetrated by Catholicism, now had to divest itself of the latter's influence. The move to a secular state is predicated on this

distancing and dissolution of religion as a source of identity making, cultural heritage, and distinction (Juteau, 2002, p. 443).

It is in the sixties that the Quebec nation intensified its focus on language as its most central, defining aspect in relation to English Canada. However, the seeds of this reaction had been planted long before in 1774 with the passing of the *Quebec Act* and mobilized subsequently in the decades that followed (Haque, 2014). Quebec's move toward sovereignty had to be based on its distinction from the British. Language became the defining feature as a key source of difference and the target of British attempts to assimilate the Québécois. As Josée Makropoulos (2004) remarks, the British would demand that Francophones "speak white," meaning speak English. Without racial differences between the two groups, only culture expressed as language divided them; though, it should be noted that this did not impede Pierre Vallières from arguing that the Québécois were the "White Niggers of America" (Makropoulos, 2004), a fictitious analogy given that the French were never enslaved, and an analogy which Vallières later recanted (Austin, 2010, p. 24). However, as Darryl Leroux (2014) remarks, "language is simply not enough to divide national groups. Hence, the usefulness of processes of racialization to delimit national boundaries—food, religion, clothing, geography, art, music, and performance can all, in particular contexts, divide populations into racial groups" (p. 137). This is where difference comes to matter as difference.

In 1967, the Mouvement Souveraineté-Association (MSA) declared French the hallmark of Quebec identity and sovereignty. As Maurice Charland (1987) remarks: "This declaration marked the entry of the term 'Québécois' into the mainstream of Québec political discourse. Until that time, members of the French-speaking society of Québec were usually identified as 'Canadiens Français' ('French-Canadians')" (p. 134). Removing the reference to "Canadien" marked a coalescing of a national identity distinct from the Canadian state. Interestingly, a year later, the Commission of Inquiry on the Situation of the French Language and Linguistic Rights in Quebec (1968) introduced the term "Allophone" to Quebec policy in its Gendron Report (Molinaro, 2011, p. 462). In his analysis of Allophone immigrant children in French-language schools in Ontario, Prasad (2012) draws attention to the etymology of the descriptor Allophone:

> The *other*-ing, in Spivak's (1988) terms, inherent in the label *allo-(other-) phone*, renders it problematic as individuals in Canada who do not speak English or French as a first language are reduced to one group that is described as other than official. As such, allophone Canadians have

> become defined by deficit due to their lack of an official first language rather than affirmed for their contribution to Canada's cultural and linguistic diversity (p. 193).

Through the very term, Allophones, then, are treated as a homogeneous group, explicitly differentiated only by their "other" linguistic heritage, an ambiguity intersecting with unstated forms of (racial) "otherness." Prasad's underscoring of a definition by deficit draws attention to how the lack of French positions "others" as less than the normatively enshrined status of the Québécois.

Quebec's opposition to the federal government's *Multiculturalism Act*, articulated in 1971 by Pierre Trudeau, and subsequently enshrined in law in 1988, also fueled the ardent fervour to make French a marker of distinction, separating the Quebec nation from the rest of Canada. The prevailing view was that the *Multiculturalism Act* was designed to neutralize Quebec nationalism and to level the differences between Quebec and the other ethnic minority groups who were also advocating for cultural and linguistic recognition and rights in Canada (Haque, 2014; Leroux, 2014). Nugent (2006) details this hostility on the part of Quebec toward being considered just one among many groups in Canada, underscoring how such a move diminishes its status as a Charter group (absent of any mention of Indigenous nations). Quebec introduced "interculturalism" as an alternative, based on the ideal of a shared French language as a conduit of cultural integration and harmony (Potvin, 2010). Kircher (2014) argues that "intercultural" policy "means that allophone immigrants to Quebec are welcomed without being expected to assimilate to the majority culture as long as they accept certain basic conditions, including the use of French in their public communications," and quotes Oakes and Warren who state that, as a host, Quebec offers "the key to the house" to its guests in the form of the French language (p. 24).

Celine Cooper (2012) contends that:

> Language was mobilized because it was perceived as a more palatable symbol of identity and belonging within the new modern national discourse built around civic ideas and democratic principles (i.e., anyone can learn a language and it is not as 'fixed' as race or religion, etc.) (p. 35-36).

The presumption of language as a fluid, equalizing force became the basis for interculturalism as a strategy by which cultural minorities could theoretically transcend the limitations of religion and race and join the

body politic. As stated by Juteau, the foundation of interculturalism is that "cultural diversity must express itself within a unified institutional system dominated by the Francophone majority" (Juteau, 2002, p. 448). Thus, simultaneously, interculturalism works as a tool to secure and normalize the primacy of the Francophone population in Quebec (in opposition to English Canada), while doing so through the lens of a benevolent—though limited—embrace of cultural plurality, contingent upon fluency in the French language.

Quebec had created its own Ministry of Immigration as early as 1968 and, in 1978, with the Cullen-Couture agreement, assumed control of immigration to the province, along with the funding required for French-language training of immigrants (Molinaro, 2014). In 1991, Quebec assumed full administrative control. As such, the preference for French as a favoured criterion of immigration influenced the source countries from which immigrants were recruited. Noticeably, the number of French speakers has since increased. Corbeil & Houle (2014) comment that, "Le Québec a en effet été le théâtre d'une transformation rapide sur le plan linguistique depuis les années 1970, et ce, dans plusieurs domaines, dont ceux de l'éducation et de l'immigration" (p. 18-19). Similar to the results of the Canadian federal government's removal of explicitly discriminatory immigration legislation and adoption of the point system ostensibly based on meritocracy, in Quebec, the recruitment of immigrants from previous French colonies resulted in an increase of racialized minorities (Blad & Couton, 2009).

However, race is a non-existent term in Quebec's bureaucratic language (Bilge, 2012 ; 2013b). Rather, racialized communities are referred to as "cultural communities," shifting the emphasis away from race as a sociological construct, whose significance is commonly located in phenotypic characteristics such as skin colour and physical features, to focus on culture—and language as its proxy—as the site of difference. If language is positioned as the leveller of all difference, how then does race operate in the Quebec context ? We argue that the focus on language and culture occlude attention to the systemic realities of racial discrimination in Quebec ; that they conceal, by standing in for, exclusionary practices that are used to "other" particular groups. In doing so, emphasis is placed on the "cultural" failures of racialized groups to integrate into Quebec's Francophone public culture. To put it another way, while immigration from Francophonie countries was encouraged, those arriving, though fluent in French, were not always embraced in the province. Systemic racism, predicated on physical and cultural differences, continues to exist.

In the past few decades, racial and cultural differences have achieved a heightened saliency as causes for the repeated failure of the referendum for Quebec's separation and its sovereignty. As Juteau (2002) astutely points out, after the first failure in 1980, Quebec sought to become more inclusive of Allophones by instituting policies that would encompass them as part of the nation-state. However, by the second failed referendum in 1995,[1] then Premier Jacques Parizeau cast the blame on money and "ethnic groups" as betraying the fight for sovereignty (Haque, 2014). Bilge (2013b) identifies Parizeau's comments as emblematic of "us-talk," employing *nous* in reference solely to Quebec's French-Canadian population (p. 165). What both Parizeau and the resulting press coverage failed to make apparent is that 81.5% of the Quebec population at that time were French speakers (Everett-Green, 2018), demonstrating that language was not the only determining factor in attitudes towards sovereignty. Even as negative public reaction to Parizeau's comments meant further disavowing racism from sovereigntist politics, the invocation of the idealized language of cultural pluralism (or interculturalism) remained intrinsically linked to the unstated presence of race (Bilge, 2013b, p. 165; Mahrouse, 2010). Moreover, as Daniel Salée (2011; see also Labelle & Salée, 2001) notes, for linguistic and racial minority groups, sovereignty also invoked anxieties about economic, social, and political instability. Hence, for many immigrants, though fluent in French, the vision of sovereignty was not exactly a rosy one. This dynamic is left invisible by an analytic lens that registers language as the only and primary issue at stake, and immigrants, Allophones, and racialized minorities as peripheral to issues designated by a binary French-English divide.

In their interviews with 40 community activists located in distinctly diverse areas of the greater Montreal area, Labelle & Salée (2001) found that many of their interviewees did not consider themselves bona fide citizens of Quebec. Rather, "many respondents stressed that racialized minorities are second-class citizens in Canadian and Québec society" (p. 308). They further remark that racialization impacts on economic status

1. Absent in the analyses that emerged after the second failure of the referendum is that many immigrants in Quebec had come from countries that were torn apart by nationalist struggles, and many had been displaced and dislocated as a result of internal struggles of power within their own countries, hence their reticence to Quebec's separation from Canada. That aside, what is often not considered in these equations of power is the fact that, by 1945, approximately 85% of the earth's surface was colonized by the European powers (Said, 1978), which meant that European languages had come to dominate so many vernacular languages around the world. In other words, many immigrants who arrived in Quebec were coming from countries that had been previously colonized by Britain or France.

in the form of unemployment and poverty. This is still the case today, with current statistics painting a dismal portrait of the wage gap and lower employment opportunities of visible minorities (racialized individuals) in contrast to their white counterparts, despite the fact that many speak French (Eid, 2012) and are more highly educated (Sigouin, 2017). As the Tessellate report notes :

> Members of racialized minority groups have faced significant systemic barriers to achieving meaningful employment in Québec, especially when compared to members of non-racialized groups. In addition, the failure to adequately recognize the credentials and qualifications of new immigrants has resulted in a significant disadvantage to them gaining meaningful employment despite having a higher level of educational attainment, on average, when compared with members of the francophone majority population. This situation of systemic discrimination is compounded by gender, race and religion, leading to multiple or intersecting discriminations (Jahangeer, 2014, p. 13).

However, for many immigrants, their perception of systemic racism is anchored in the view that it is the lack of language fluency that makes them vulnerable to structural violences like underemployment and poverty. In a study of Pakistani immigrants in Montreal, Jamil (2014) found that their experiences of discrimination were articulated in terms of their lack of French-language proficiency, which she links to the prioritization of French as the medium of participation in public life in Quebec. Jamil cites a national survey wherein 52 % of Allophones who stated that they had experienced discrimination in Quebec credited language and accent as the reasons for discrimination, 40 % cited ethnic origin, and 33 %, race and skin colour (Bourhis & Helly, as cited in Jamil, 2014, p. 2333). Notwithstanding this finding, Blad & Couton (2009) contend that "conceptually as well as in practice, Québec's immigration policy does not care about the ethnic or racial origin of its immigrants : it only cares about their linguistic abilities" (p. 662). While accounting for the recognition of language as an explicit source of discrimination, this assertion fails to explain the prevalence of racism that minorities experience, or how these experiences might be connected, simultaneous, or irreducible to a single axis of analysis.

Thus, we argue that language fluency, though contentious and highly visible, is far from the sole basis for privilege or discrimination in Quebec. While the French language does play a central role as an officially recognized conduit of power (whether interpreted in a positive or divisive way),

its operations are enmeshed in and compounded by a broader network of factors including race, class, religion, migration, gender, and sexuality.

THE LANGUAGE OF THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE*

Our analysis of the Charter and its consequences derive from the overall framework of intersectionality. Working from its roots in Black feminist theory, we define intersectionality as :

> an assemblage of ideas and practices that maintain that gender, race, class, sexuality, age, ethnicity, ability, and similar phenomena cannot be analytically understood in isolation from one another ; instead, these constructs signal an intersecting constellation of power relationships that produce unequal material realities and distinctive social experiences for individuals and groups positioned within them (Collins & Chepp, 2013, p. 58).

Here, we are not referring to the intersectionality of the dominant Québécois, but rather racialized minorities captured under the category of "Allophones." Key elements within the intersectional approach constitute the standpoint or social location of the individual(s) impacted by systems of domination, and the ways in which different axes of oppression inform and are contingent on each other : they are both intersecting and interlocking (Hill et al., 2013 ; Razack, 1998). Hence, the symbolic violence of racism is differently experienced through its articulation through gender, class, sexuality, and ability. These axes of difference are not only conduits but points of intersection resulting in forms of oppression that are distinct but intermingled and entangled, resulting in (for example) racist-sexism, racist-classism, and vice versa.

We mobilize this intersectional lens through an informal critical discourse analysis (CDA as outlined by Teun van Dijk, 1993) of the language used in the Charter. The premise of CDA is that language is not neutral, but rather impregnated with power ; thus, the tools of CDA emphasize the ways in which language communicates these relations of power. In combination with intersectionality, CDA is useful "in making apparent the ways in which minority and racialized groups are represented," specifically as they pertain to representation in the press and media, as well as policy documents controlled by the hegemonic elite (Jiwani, 2015, p. 1). Briefly, CDA focuses on the explicit and implicit exclusions and inclusions embedded in discourse : the silences that inhere in the

articulated discourse; the prescriptions that are implied or explicitly mentioned; the relations of power that underpin the representations of various actors, both named and unnamed.[2] This examination of what is both said and left unsaid, including who is invoked, interpellated, and excluded, forms the foundation of our engagement with the text of the Charter.

In his formulation of CDA, van Dijk's (1998) seminal works on representations of race and ethnicity in news discourse focus on the concept of an "ideological square." This square is embedded in the discourse but apparent in how minorities are spoken about, such that "they" are positioned as the opposite of "us." "They" are described in terms of negative valuations, whereas "we" are described in positive terms. Who then are the "us" that the Charter references, and how does this naming speak to the imagined community of the nation, *le peuple Québécois*?

The construction of the French language as the primary and defining characteristic of Quebec as a nation is embedded in the language of the Charter, both in reference to the explicit importance of French, as well as that which is "Other-than" French. Last updated on February 1, 2018, the Charter continues to oversee the use of the French language in the areas of commerce, education, health services, and civic administration.[3] The Charter is available in both French and English, but not in other languages. The preamble begins by establishing French speakers as the majority in Quebec, and the French language as "the instrument by which that people has articulated its identity." In these first phrases, the principal distinction between "us," the French-speaking majority and "them," the others, is established.

The second paragraph of the preamble states:

> Whereas the National Assembly of Québec recognizes that *Quebecers* wish to see the quality and influence of the French language assured, and is resolved therefore to make of French the language of Government and the Law, as well as the normal and everyday language of work, instruction, communication, commerce and business (emphasis added).

Though the term "Quebecers" described a different people in 1977, the statement remains in effect today. The term is made theoretically encompassing of all those recognized as citizens of the province (Juteau,

2. See also van Dijk, 1993.
3. The original version of the Charter is only available in public libraries.

2002, p. 444) and presupposes their strong connection to the French language. By asserting that French should be the "normal and everyday language of work, instruction, communication, commerce and business," the preamble frames language as the medium for full participation in the nation.

The Charter first gestures to Allophones as "ethnic minorities," who are rendered distinct from Francophones and Anglophones in Quebec, in claiming that the Charter is applied "in a spirit of fairness and open-mindedness, respectful of the institutions of the English-speaking community of Québec, and respectful of the ethnic minorities, whose valuable contribution to the development of Québec it readily acknowledges." The differentiation between Francophones and Anglophones as identifiable and discrete groups is predicated on the legal basis of the British and French as the recognized founding nations of Quebec, negating the Indigenous nations whose land was purloined by these European powers, as well as diversity among each linguistic category including those who have acquired the dominant language as a result of previous histories of colonialism. Furthermore, the reference to "ethnic groups" and "ethnic identity" is a discursive move that permits a culturalized discourse to mask race and immigration status (Wong, 2011, p. 153 ; see also Razack, 1998). As Young (1995) remarks, "Race has always been culturally constructed. Culture has always been racially constructed" (p. 54). The official language works in disregarding the reality that both Anglophones and Francophones are constituted by individuals from racially diverse backgrounds and histories of immigration, while simultaneously erasing those who exist outside of this overly simplistic binary as additives to this foundational dualism.

The Charter continues by stating that "these observations and intentions are in keeping with a new perception of the worth of national cultures in all parts of the earth, and of the obligation of every people to contribute in its special way to the international community." Here, the discursive language of the Charter assumes a benevolent state, catering *to* the difference of Others in a rhetorical move that situates Quebec as being like any other nation in recognizing the "worth" of "national cultures" and the obligation of these others to fit in. The notion of "national cultures" assumes that cultures which are non-national, i.e., don't have the status of a nation, are minority cultures who don't need to be similarly recognized.

Though the term "Allophone" had not yet been popularized at the time that the Charter was passed, the language might have referred to

"other *linguistic* minorities" to describe those whose mother-tongue is neither French or English. Considering that many who immigrate to Quebec come from former colonies and already speak French or English, the term "ethnic" as used here denotes culture and, bearing in mind that culture itself is racialized in this context, the term "ethnic" then serves as a proxy for race (Haque, 2014), designating those bodies who are defined as being Other. It is important to note that racialization is not a static process, it is historically specific. For example, as historians and sociologists have documented, the Irish in the U.S. were considered a racialized group but then were gradually "whitened" when they rose up the ranks of power and status (Ignatieve, 1995). However, racial differences have constituted the basis of racialization. Here, by not mentioning race explicitly, the emphasis in the Charter is shifted to language (and therefore culture) as a site of difference.

Explicit references to culture are also apparent in the paragraph mentioning the Indigenous nations and people in Quebec :

> Whereas the National Assembly of Québec recognizes the right of the Amerinds and the Inuit of Québec, the first inhabitants of this land, to preserve and develop their original language and culture.

Whereas all other minorities are left ambiguous and undefined, Anglophones as well as "Amerinds and Inuit" are specifically identified as distinct from the Francophone majority, and their cultural rights are recognized and affirmed in the text. The very term "Amerinds" connotes the dominance of colonial power in naming and collapsing Indigenous nations.[4] Through the first three paragraphs, a Québécois identity is created — one which connects deeply with the French language as an identity marker, but whose own ethnicity remains concealed behind the veil of language — neither Anglophone or Indigenous. Therefore, Quebec identity is constituted largely through negations : it identifies all the things it is not.

The clauses (2-6) using the lexical choice of "rights" suggest that the enshrining of French as the official language was a necessary move to liberate an oppressed group. Showcasing its humanitarian nature, representing its "Quebecers," the Charter simultaneously minimizes the rights

4. According to the Online Etymology Dictionary, the term was introduced in 1899 by Maj. John Wesley Powell who was a director at the Bureau of American Ethnology. The term is a conjoining of two categories — Indian and American. See the Online Etymology Dictionary, https://www.etymonline.com/word/amerind.

of Anglophone and Allophones.[5] The language and subsequent clauses to uphold chapter VIII of the Charter, "The Language of Instruction," are forceful. Though presented as a method of integration, the enforced participation of some Anglophone and Allophone students in the French-language education system perpetuates the dominant hegemony, assuming language and identity are intrinsically linked. Through this top-down approach, minoritized cultures, if not actively taught to children by parents or members of the community, are positioned as marginal to the education system, and the broader political culture.

Chapter V, Title III, and Division II appoint the Office québécois de la langue française (OQLF), the Comité d'officialisation linguistique and the Comité de suivi de la situation linguistique to regulate and monitor the francization of public and government life. However, these clauses make no reference to how the members of these governing bodies are selected. Nonetheless, through an analysis of clauses pertaining to employment that focuses on the exclusions, it is possible to discern who might be included on the board.

According to the Charter, all civil administrators, boards of education, and those serving the public must have an acceptable and applicable knowledge of the French language. Non-French-speaking Allophones wishing to practise in semi-public agencies in the province must receive French as a second language education or obtain a certificate issued by the OQLF. Because of these clauses, many of the Allophones immigrating to Quebec are not immediately able to practise their professions, even with knowledge of other languages, including English. This forces immigrant populations to switch professions or obtain the required certification. In regard to government agencies and committees, clause 20 states that "a knowledge of the official language appropriate to the office applied for is required." The criteria are drawn up by the office and submitted to the OQLF for approval. Thus, *access* to government jobs is regulated by the OQLF, and will likely prioritize Francophone Québécois who uphold the Charter's mission of reproducing the French language in Quebec. As articulated in the requirements of the Charter, those designated as Allophones are less likely to be in positions directly influencing Québécois political culture. Moreover, they are legally excluded from significant job sectors, through the basis of French-language requirements. This exclusion contributes to the stratification of economic and social power among

5. Allophones are more affected because they can request legal documentation only in the two official languages.

linguistic groups and, by extension, reproduces established though invisibilized processes of racialization and discrimination.

The legal clauses pertaining to employment are not solely reserved for white-collar positions. Clause 45 ensures that Francophone employees cannot legally be dismissed from their position, regardless of the industry, because they are unilingual. An employer is also unable to advertise a position requiring the working knowledge of a language other than French unless the position requires said knowledge. Moreover, clause 57 states: "Application forms for employment, order forms, invoices, receipts and quittances shall be drawn up in French." While protecting employment for Francophones, clause 45 leaves Othered communities void of similar rights. Such clauses subsequently place new immigrants and Allophones in a precarious situation, distinct from those who are recognized as Francophone. Affirming this fact, the Ministry of Immigration, Diversity and Inclusion noted in its 2015 report:

> While Québec's immigrant population is among the best educated among the OECD countries, its employment and unemployment rates for immigrants aged 15 to 64 fall within the OECD average. Immigrants' children may also experience similar challenges due to discrimination and systemic barriers. For instance, in 2011 the employment rate of native-born visible minorities aged 15 and older was 55.6% and the unemployment rate was 12%, compared to 60.8% and 6.5% respectively for the non-visible minority native population (p. 11).

While Quebec offers French language training ("francization"), the immediacy of survival for many immigrants upon arrival requires that they find employment, and for those without the required level of proficiency in French, the chances of gaining full-time employment are low. Strikingly, even if Allophones are able to access language training, Renaud (2005) states that enrollment in language courses in either French or English does not have a significant effect on employment opportunities for newly arrived immigrants in Quebec (p. 112). Statistics demonstrate that, even when proficiency in French has been achieved, immigrants from all linguistic backgrounds continue to face higher levels of unemployment and underemployment (Eid et al., 2012). Additionally, income disparities were the most pronounced for Black and Arab immigrants, many who have prior knowledge of French through histories of colonization. Even after 10 to15 years in the province, these communities had an unemployment rate three times higher than their Québécois counterparts (Eid et al., 2012, p. 8). However, knowledge of French does come to positively affect

the long-term social and economic mobility of those who immigrate to Quebec (Renaud, 2005, p. 112), demonstrating that language is one contributing factor *among many* that reproduces channels of power and citizenship in Quebec.

Eid et al. (2012) note that immigrants to Quebec who are unable to secure employment relevant to their qualifications will generally come to accept jobs where the pay is lower than their level of education would otherwise permit. This amplifies ongoing wealth disparities, not only for first-generation immigrants but also for their children (Eid et al., 2012, p. 10). Furthermore, this income gap is more pronounced for racialized immigrants: in 2005, while white immigrants with a bachelor's degree earned 5% less than those born in Quebec with the same education, racialized "visible minority" immigrants with the same level of education earned 32% less, with second-generation "visible minorities" earning barely more (Eid et al., 2012, p. 10). While this situation is not unique to Quebec, the employment clauses of the Charter contribute to and legitimate these wealth disparities.

Operating within the framework of Quebec's policy of "interculturalism," the Charter exemplifies the unstated systems of power underlying its official position. Instead of all contributing cultural groups being considered equals, or recognized at all, they are expected to work separately to integrate and enrich an idealized Québécois culture which, through the mechanism of language, is positioned to evaluate and potentially reject them. Clause 160 empowers the Office québécois de la langue française (OQLF) to monitor Othered linguistic groups:[6]

> The Office shall monitor the linguistic situation in Québec and shall report thereon to the Minister at least every five years, especially as regards the use and status of the French language and *the behaviour and attitudes* of the various linguistic groups (emphasis added).

The behaviour and attitudes of Anglophone and Allophone communities are monitored and, through this surveillance, they are positioned as potential threats to the sovereignty of the Québécois culture and nation. Additionally, documents pertaining to health, politics, or law that those in positions of precarity might require access to for survival are only freely accessible in French, or require translation for a fee. Besides the challenges of procuring documents that are listed in French and the financial barrier

6. See clause 71.

of the translation fee, the wait can be long and potentially problematic for documents pertaining to access to municipal and provincial services for such quotidian or urgent concerns as medical care, construction permits, services for those with disabilities, or care for the elderly. Thus, the intersecting precarity experienced by certain populations is emphasized and exasperated through the insistence of conducting public administration in French, but is rationalized as a means to rectify historic imbalances of power involving those officially recognized as Québécois.

While the Charter's clauses clearly have a direct, material effect on Allophone communities, its chief operation is to enshrine the French language as a conduit for Québécois culture. There are clauses (52.1-54) which go so far as to ensure that all computer software, toys and games penetrating the Québécois market be available in French to cater to the majority population, but only twice in the entire document is there any mention of "ethnic" minorities (once in the preamble and in clause 71) and one reference to "linguistic groups," in relation to minority communities (clause 160). These minorities are then left in a tenuous and liminal position. The *Charter of the French Language* is designed to present opportunities to a *peuple Québécois* which, as asserted through the language used in the legal document, does not include Allophone, Anglophone, or Indigenous communities.

Clauses throughout the document outline access to employment, medical information, education, funding for community organizations, and more. Enacted through the Charter, language simultaneously monitors, polices, controls, excludes, separates, discriminates, and distances "others" in order to consolidate and maintain an instated Québécois identity through the French language. These moves qualify it as a technology of power à la Foucault (1980) through the discourse of sovereignty. This is achieved through such discursive moves as absence or erasure, minimization and toleration, and a discourse of benevolence.

THE EDUCATIONAL IMPACT OF THE CHARTER

The development of the Charter followed a perceived crisis around what was construed as the weakening of the French language in Quebec, tied to declining birth rates among the French-Canadian population, and the pattern of integration of Allophone immigrants into the English school systems. In researching the impact of the Charter on Allophones, sources in both scholarship and popular media focus primarily on its educational

impact. Before the Charter, education for Allophones was divided largely on the basis of religious affiliation, since French Catholic schools generally accepted only French Catholic students, whereas English schools accepted both Catholics and Protestants, and allowed for students from other backgrounds (Chwojka, 2006, p. 11). In the Gauthier report preceding the Charter, René Gauthier argued that "the health, vigour and 'normality' of the Francophone society could be readily judged by how quickly and successfully it absorbed and integrated immigrants" (Behiels, 1991, p. 18).

One of the most striking and measurable effects of the Charter was how it altered the makeup of the French school system, directing 65 % of immigrant children into French-language schools by 1986-1987, from 30 % in 1977-1978, when the Charter was passed (Behiels, 1991, p. 17). In 2003, 95 % of new immigrants and 75 % of Allophones attended French schools (McAndrew & Lamarre, 1996, p. 59). The demographic profile of both French and English schools is continually changing, with more linguistic transfers occurring.[7] Corbeil & Houle (2014) point out that, since 1977, there has been a significant decrease in the number of immigrants that adopted English as their primary language at home, from around 30 % to approximately 5 % by 2006 (p. 21), while three quarters of new immigrant Allophones who had made a linguistic transfer had adopted French as their primary language in the years preceding 2011 (p. 6).

Referring to data from the Comité de gestion de la taxe scolaire de l'île de Montréal in 2013, Magnan et al. (2016) point out that, on the Island of Montreal, almost 60 % of students in elementary and secondary education came from immigrant backgrounds: 21.9 % of students were born abroad, 27.2 % were born in Quebec to parents who were born abroad, and 10.5 % had one parent born abroad (p. 101). In these situations, children often become the translators for their parents and have to navigate their own acceptance and sense of belonging in the dominant culture. Parents, caught in these situations, often feel helpless and dependent, having to live in a new environment with a reversal of traditional relations of power and authority. While Magnan et al. (2016) maintain that Allophone students distance themselves from the French majority, the interview data they use suggests that many Allophones distance themselves in response to the exclusion they face.

7. A linguistic transfer or substitution refers to the act of speaking a language other than one's native tongue most frequently at home (Corbeil & Houle, 2014).

Not only have racialized Allophones faced disproportionate discrimination under the Charter; Anglophone communities have also suffered, with English-language schools declining in numbers (Bourhis, 2012) and Anglophone teachers "relegated to that of a minority" (Zanazanian, 2008, p. 113). Vaillancourt et al. (2007) note that, while Anglophone Québécois face similar disadvantages in the job market—being less likely to be hired and promoted by the Quebec government or private firms, and more likely to be paid less if they are unilingual—the situation of racialized Allophones remains even worse.

In centring the historic economic, cultural, and political vulnerability of Francophone Québécois (only) in relation to English Canada and those of British descent in Quebec, the Charter presumes that discrimination occurs primarily on the basis of language, and can thus be rectified through the incorporation of all people into the Francophone majority. However, in obfuscating how these dynamics intersect with other forms of systematic discrimination, particularly racism, the benefits extended to the (white) Francophone majority and the promises of the French language as an equalizing force are not applicable to everyone. As stated, racialized people in Quebec continue to fare worse in the job market, regardless of whether they immigrated to or were born in Quebec. Statistics show that the diversification of the French school system as a result of the Charter's educational clauses does not correct material disparities between people of colour living in Quebec and their white counterparts. Eid et al. (2012) affirm that, even among racialized people born and educated in Quebec—fluent in French and often English, familiar with local cultural codes, possessing work experience in the province—rates of unemployment remain higher than among white people also born in the province, a reality which reflects the prevalence of racism (p. 9). The "othering" involved in securing the Québécois majority invokes language as an essential tool, but clearly extends far beyond it.

MEDIA REPRESENTATIONS OF ALLOPHONES

Sharon Todd's (1998) illuminating analysis of how the Muslim veil was covered in the French and English press in Quebec reveals that both Anglophone and Francophone media were quick to blame each other as "more racist" toward racialized minorities. Her analysis underscores how Allophones were relegated to a precarious middle, strategically used as a rhetorical tool by each group. Similarly, Alan Wong's (2011) analysis of

the media coverage of the Commission on Reasonable Accommodation (2011) reflects how each party's leader "interpellated his national identity as a Quebecois in a way that distinguished it from the identities of 'immigrants'" (p. 155). Jiwani's (2004) analysis of Muslim representations in *The Gazette* reveals a similar trading of accusations of racism between the English and French press. Operating within the assumed dualism and dominant representations of (white) French and English populations, racial minorities are used to show what "we" are not, and at the same time, to distinguish between self and Others.

Hence, in light of the media's dominant role in symbolically reflecting the nation, we undertook a cursory overview of media representations of Allophones in two dominant newspapers, reflecting the two Charter groups, the French and English : *La Presse* and the *Montreal Gazette*. The newspapers were selected based on their popularity in both the Francophone and Anglophone communities in Quebec. *La Presse* is a Montreal-based French-language newspaper whose readership consists of educated middle-class French-speaking Québécois (*La Presse*, 2011). Until recently, it was owned by Groupe Gesca, a branch connected to Power Corporation of Canada. The *Montreal Gazette* is a Montreal-based English-language newspaper owned by PostMedia. Its readership is predominantly English speaking and also situated in the middle class (NADbank, 2013).

We did not undertake an extensive and rigorous analysis of the media. Rather, our intent was to map the broad contours of these representations in a contemporary time period. Our search was limited to the period between 1990 and 2017 for both papers, during which we located 84 articles from *La Presse* and 199 articles in the *Montreal Gazette* using the search terms "Allophone," "Loi 101" and "Bill 101." Of the 199 articles in the *Montreal Gazette*, we eliminated those which only included a cursory mention of Allophones, often as an add-on to articles where the main focus was the Anglophone communities, leaving us with 75 articles that specifically referred to Allophones. It should be noted that this period also covered some high-profile events such as the Bouchard-Taylor Commission on Reasonable Accommodation (Gagnon & Jiwani, 2007 ; Leroux, 2010 ; Mahrouse, 2010 ; Wong, 2011), the Hérouxville Code of Conduct (Bilge, 2013b ; Zine, 2009), and the discussion around the charter of values (Audette-Longo et al., 2017), which we deliberately refrained from addressing, since they have been extensively examined elsewhere. Rather, our focus was on more quotidian types of reporting. Below, we present some of the common themes that we detected in the coverage.

The articles retrieved from both sources were almost entirely editorial pieces evaluating the necessity, success, and application of the Charter, as well as intersecting legislation. While the coverage reflects the naturalized binaries and categories by which the success of Bill 101 has been measured, there were several notable, critical examples. For example, in "Confessions d'une Allophone dans le placard" (2012), published in *La Presse*, Rima Elkouri recounts the process of filling out a form and realizing that she cannot recall which language she learned first, Arabic or French. The realization that she might technically be recognized as an Allophone, despite her self-identification as a French speaker, and her position within Quebec public culture as an established journalist at *La Presse*, drew her attention to the insufficiency of narrow linguistic categorizations applied in the province. Not only do linguistic divisions negate the nuances of bi- or multilingualism, they also fail to take into account the fluidity of language acquisition, specifically as it relates to Allophones living across a variety of linguistic spaces and contexts including home, work, and school. As her article suggests, there is no place for multiplicity in these designations; an Allophone will remain an Allophone despite being able to speak French and English, or operating in these languages in their everyday life. Thus, this article destabilizes the ideal of interculturalism, which assumes that linguistic categories are not "fixed" like other descriptors of difference, and can be considered in isolation.

Both *La Presse* and *The Gazette* focused on the Charter's most measurable effects of French-language acquisition by Allophones, and the changing demographics of French-language schools. As enrollment numbers in the French-language school boards stabilized, discourse surrounding Allophones and their relation to the Charter shifted from the management and prediction of Quebec's "demolinguistic balance" (Bélanger et al., 2011), to measuring how the Charter's effects extend beyond its linguistic impact, emphasizing its role in facilitating "cultural integration." We additionally noticed a shift from the language of "assimilation," to the more liberal-pluralistic notion of "integration" across the coverage. Reporting on these cultural issues highlights both the ways that language is used as a proxy for culture in the Charter, and how its impact is intended to extend beyond the use of the French language in the public sphere, to include the management of cultural identity in both public and private life.

Throughout the coverage gathered from *La Presse*, there was a notable shift in identifying the threat toward the French language. Articles from the early nineties focused on the English language and the economic and

political power it embodied in limiting the mobility of French Canadians in Quebec society. Following the exodus of Anglophones and Allophones from Quebec in the late 1970s, a move resulting from the implementation of the Charter, media focus shifted to the demographic changes resulting from incoming immigrants. In an article published in *La Presse* in 2008 entitled "De bonnes nouvelles," Calvin Veltman congratulates the Charter for the francization of approximately 168,000-180,000 Allophone students. The recurrence of statistics (van Dijk, 1993) and their presumed neutrality legitimizes and rejuvenates the importance of the Charter in popular consciousness as both a tool and a metric to counter the threat of being engulfed by the dominance of English, as well as what are identified as increasingly globalized cultural influences.

The news coverage reflects a recurrent anxiety grounded in the uncertainty of where Allophones might align themselves politically within the binary designation of Francophones versus Anglophones in Quebec, including their support for issues of sovereignty. This framework rearticulates the accepted terms of linguistic and national politics, concerning who has the right to govern who, and through what means (Bilge, 2012 ; 2013b). As Bilge argues (2012 ; 2013b), this form of Foucauldian governmentality works to the exclusion of openly addressing race, relying on a common, tacit understanding based on the apparently vulnerable status of the French language, and by extension, the health and unity of the national body (see also Potvin, 2010).

Proponents of the Charter, both the authors of the articles and the politicians who are cited, attribute unprecedented outcomes to the need to strengthen its reach, including to daycares and CEGEPs. Furthermore, events like a 2016 Statistics Canada miscount demonstrate the resurgence of these ongoing anxieties. When these statistics incorrectly showed a substantial increase in English speakers in Quebec, politicians responded by stating that tougher legislation was needed as a protective measure (Authier, 2017). Even after the mistake was identified as such, the entire incident was deployed to underscore the historically rooted precariousness of the French language, accentuating and solidifying an ongoing sense of unease, and legitimating legislative intervention.

Thematically, coverage in the *Montreal Gazette* relating to Allophones is similar to that of *La Presse*. When referencing Allophones, Bill 101 is often raised within a network of intersecting issues related to national identity in Quebec. These include immigration, reasonable accommodation, education, and sovereignty. By looking across news coverage, we can

see how language legislation is threaded through these intersecting issues, all of which work to reflect assumptions of governmentality within Quebec, and reinforce the central binary between English and French Quebec residents. Allophones constitute an unpredictable third category, more prominent than Anglophones statistically, but still referred to marginally in press coverage as a minority (MacPherson, 2003 ; Norris, 2001).

Further, the *Montreal Gazette*'s articles centred "individual rights" as being curtailed not only by the Charter, but also by the constant, ongoing threat of its expansion by sovereigntist politicians. While the vulnerability and threats defined by *La Presse* were those related to the protection of the French language, the *Montreal Gazette* mirrored this language of threats to Anglophones and Allophones in discussions of the potential expansion of language laws.

Moreover, Allophones were often aligned with the Anglophone community as a minority suffering under archaic and intolerant language legislation. In comparison with Francophones, Allophones (and by extension, their Anglophone proponents) are flexible, adaptable, and global. For example, in an article entitled "'Crossover kids' approach Oct. 26 with open minds" (11 October, 1992), David Johnston speaks to Allophone students who chose to "cross over" to English CEGEPs concerning their decisions to vote on the 1992 referendum. The students' ability to make the switch to English CEGEPs is showcased as a positive sign of their cultural adaptability. As such, the reporter speaks to Fadi Karra, a Syrian student, stating, "like many other young Quebec allophones, [Karra] isn't just bilingual ; he's trilingual. Fluent in Arabic, French and English, and totally at ease among Canada's two main language groups, Karra's cross-cultural mobility will stand him in good stead when he starts looking for work in an increasingly global marketplace." Of course, this statement fails to reflect the previously noted higher levels of unemployment that racialized people encounter when entering the job market in Quebec, regardless of their proficiency in multiple languages and level of education.

Additionally, the positionality of the Allophone students is described as more neutral and "open" than those of Francophones and Anglophones who have been immersed in language politics ; without "the same political baggage as Canadians of British or French origin and, not burdened with the same suitcase of fear and mistrust" (Johnston, 1992). While the Allophone students are positively represented for their openness, flexibility, and interest in provincial politics, they are also depicted as "blank slates,"

emptied of their own roots, heritage, and positionality when it comes to confronting issues related to Quebec's national identity. The perceived advantages are not measured against the prevailing discrimination against Allophones, particularly those whose cultural roots hail from the Caribbean, Africa or the Middle East.

Allophones and immigrants are referred to as "newcomers" to Quebec (for example, "Though More Newcomers Adopt French, They Are Not Enough" *The Gazette*, June 5, 1994), and articles describe the new forms of hybridized language and cultural production they participate in. This flexibility is depicted as an ideal modernizing force, making young immigrants an economically beneficial demographic (that, in *The Gazette*'s view, is being held back by the Francophone majority and restrictive policies). There is scant mention of how people with disabilities, the aged, and those disadvantaged by other factors, for example, undocumented workers, are impacted by Bill 101; regardless of their tone, young Allophones are the subject of the vast majority of the articles we surveyed.

These omissions are striking. As much of the news coverage that explicitly addresses Allophones is centred on educational issues for elementary and secondary students, there is a lack of information about older generations of Allophones. Positive coverage about young immigrant and Allophone students highlights their flexibility, aptitude in multiple languages, and ability to adapt to Quebec, as well as the symbolic value of cross-cultural relations (e.g., Norris, 1997; Richler, 1998; Lampert, 2002). These assets are attributed to the educational context of Bill 101, and strongly mirror the language of neoliberal diversity measures, as well as those embedded in Quebec's official policy of interculturalism. Largely unexamined are issues of labour, which comprise a central part of the Charter's legislation. While one of the stated goals of the Charter is to instate French as the language of the workplace, there is very little mention of how these laws affect Allophones, including (un)employment and the availability of jobs. Even when addressing the challenges facing Allophones in Quebec, little coverage included the perspectives of Allophones themselves through interviews, and when it did, it often relied on the voice of an exemplary, high-profile figure, like Rima Elkouri. In total, coverage of Allophones in relation to the Charter was limited to a few issues, and reiterated an accepted perspective of their secondary, supporting role within Quebec.

Race, while not explicitly mentioned, becomes co-terminus with negativity and negative valuations, as, for example, in the coverage

concerning the Hasidic community, or in reference to Muslim women wearing the hijab. Counterbalancing or "positive" representations only occur in terms of exotica—exotic festivals and restaurants, or in the above-mentioned sanitized representations of diversity. These patterns of representation are not unique to Quebec; rather, they reflect general trends of minority reporting in the rest of Canada (Fleras & Kunz, 2001; Jiwani, 2006; Mahtani, 2001). However, the context of the Charter and the resulting debates in the English and French press replicate these dynamics in historically specific ways, drawing on anxieties on both sides that continue to render racially Othered bodies, and/or Allophones, as peripheral. Thus, while using the language of acceptance, these articles further articulate Allophones as a mere political tool: used to critique language policy for its impositions on the freedom of choice, or celebrate the success of Bill 101, but without much focus on intersecting issues. There were a few articles that mentioned the effects of language legislation on the job market, but most were focused on demonstrating the relative security of Francophones. By far, the majority of the articles spoke about educational issues, demographic changes (specifically in Montreal), and specific comments made by sovereigntist politicians.

CONCLUSION

The prioritization of language in Quebec's public discourse eschews an intersectional analysis, leaving unsaid axes of domination including (notably) race, religion, migration, and class. Through the prominence of the Charter in discourse, and as a mechanism organizing society (particularly by way of educational institutions and the workforce), Quebec society is able to maintain a symbolic pluralism: a vision where different cultures come together through the medium of the French language. Various authors have noted that focus on language works specifically to the exclusion of openly addressing how dominance is organized through the unstated presence of race, class, gender, ability, and immigration status. Language allows for an acceptable proxy and legitimization for contemporary racism that has proven flexible in relation to ongoing demographic shifts (Haque, 2014; Leroux, 2014).

By interrogating interlocking systems of power, we are able to learn more about how the Charter operates (versus its idealized language): how its effects are distributed in society, how it is represented in media, and what is unstated or excluded when language is leveraged as an isolated

measure of difference. We use both the language of the Charter as well as media coverage related to its impact to show how the Charter not only exists as legislation, but also works to develop a larger cultural lexicon that positions language as the adhesive that binds Quebec society together on the one hand and, on the other hand, the primary stated marker of difference. In applying this intersectional analysis, we can identify how racialized Allophone minorities are excluded. Simultaneously, as the media analysis shows, the perceived unpredictability of Allophone minorities whose loyalties to either Charter group are suspect, entails that both Charter groups attempt to court them so as to leverage their political power or stereotype them in ways that represent them as threats to the nation.

Intersectional analysis (Bilge & Denis, 2010; Hill Collins & Bilge, 2016; Dhamoon, 2011) is useful for showing how the operations of power are not a zero-sum game: in this case, Francophone self-image is both majority and minority (vis-à-vis English Canada), colonizer and colonized, wrought through a long history of contact, conquest, and exploitation. Additionally, the designation of "Allophone" is insufficient for those who cannot only be defined by their first language (as Other than French or English) when examining how they are situated within Quebec society. Québécois culture remains an invisible hegemonic power that is defined mainly through the medium of language. This is akin to how English Canada perceives other minorities as having "culture," while the culture of power remains in the backdrop: an undefined, and unexamined default (Jiwani, 2006; Razack, 1998). Power thus becomes naturalized; incarnated in language, it appears as a backdrop, albeit an obligatory one invoked in service of Québécois nationalism.

Further research would involve in-depth interviews with self-defined Allophone communities in order to unpack and trouble the term "Allophone," as well as charting its development in the discursive language and effects of Bill 101 across generations. We noticed a lack of space for Allophones' self-expression in popular and scholarly media, since they were often leveraged as merely a political tool. Inherent in the categorical definition of Allophone is the notion of otherness, as in "Other" than French or English. These relations are historically situated, via the Francophone Canadians' minority/majority status, the legacy of religious control, and colonization. Through these factors, the *Charter of the French Language* functions as a technology of power that has become naturalized over time and is now integral to Québécois identity and nationalism and rooted in its historical narrative of *La survivance*.

References

Anderson, B. (1991). *Imagined communities : Reflections on the origin and spread of nationalism.* (Revised ed.). Verso.

Audette-Longo, P., Esseghaier, M., & Lefebvre, M. E. (2017). Research in brief : "It won't go viral" : Documenting the Charter of Quebec values and talking theory on YouTube. *Canadian Journal of Communication*, *42*(1), 121-129.

Austin, D. (2010). Narratives of power : Historical mythologies in contemporary Quebec and Canada. *Race & Class, 52*(1), 19-32.

Behiels, M. D. (1991). *Quebec and the question of immigration : From ethnocentrism to ethnic pluralism, 1900-1985.* Canadian Historical Association.

Bélanger, A., Sabourin, P., & Lachapelle, R. (2011). Une analyse des déterminants de la mobilité linguistique intergénérationnelle des immigrants allophones au Québec. *Cahiers québécois de démographie, 40*(1), 113-138.

Bilge, S. (2012). Mapping Quebecois sexual nationalism in times of "crisis of reasonable accommodations." *Journal of Intercultural Studies, 33*(3), 303-318.

Bilge, S. (2013a). Intersectionality undone : Saving intersectionality from feminist intersectionality studies. *Du Bois Review*, *10*(2), 405-424.

Bilge, S. (2013b). Reading the racial subtext of the Québécois accommodation controversy : An analytics of racialized governmentality. *Politikon : South African Journal of Political Studies*, *40*(1), 157-181.

Bilge, S., & Denis, A. (2010). Introduction : Women, intersectionality and diasporas. *Journal of Intercultural Studies*, *31*(1), 1-8.

Blad, C., & Couton, P. (2009). The rise of an intercultural nation : Immigration, diversity and nationhood in Quebec. *Journal of Ethnic and Migration Studies, 35*(4), 645-667.

Bourhis, R. Y. (2014). *Déclin et enjeux des communautés de langue anglaise du Québec*. Canadian Heritage.

Charland, M. (1987). Constitutive rhetoric : The case of the Peuple Québécois. *Quarterly Journal of Speech*, *73*(2), 135-150.

Charter of the French Language 2020 (Quebec), LRQ c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/showdoc/cs/C-11.

Chwojka, C. (2006). Shades of identity : Exploring cultural identity construction of Allophones and Francophones in French-medium schools post-Bill 101. Master's thesis, Concordia University.

Combahee River Collective. (1994). The Combahee River Collective statement. In A. C. Hermann & A. J. Stewart (Eds.). *Theorizing feminism : Parallel trends in the humanities and social sciences* (pp. 26–33). Westview Press.

Cooper, C. (2012). Interculturalism, nationalism and language in Québec : A critical sociolinguistic approach. *Canadian Diversity/Diversité canadienne*, *9*(2), 34-37.

Corbeil, J-P., & Houle, R. (2014). Les transferts linguistiques chez les adultes allophones de la région métropolitaine de Montréal : Une approche longitudinale. *Cahiers québecois de démographie*, *43*(1), 5-34.

Crenshaw, K. W. (2011). Demarginalizing the intersection of race and sex : A Black feminist critique of anti-discrimination doctrine, feminist theory, and anti-racist politics. In H. Lutz, M. T. H. Vivar & L. Supik (Eds.). *Framing intersectionality : Debates on a multi-faceted concept in gender studies* (pp. 25-42). Ashgate.

Desbarats, P. (1967). *The State of Quebec : A journalist's view of the Quiet Revolution*. McClelland and Stewart.

Dhamoon, R. K. (2011). Considerations on mainstreaming intersectionality. *Political Research Quarterly*, *64*(1), 230-243.

Eid, P. (2012). La discrimination à l'embauche subie par les minorités racisées : Résultats d'un test par envoi de CV fictifs dans le Grand Montréal. *Canadian Diversity*, *9*(1), 76-81.

Eid, P., Azzaria, M., & Quérat, M. (2012). *Mesurer la discrimination à l'embauche subie par les minorités racisées : Résultats d'un « testing » mené dans le Grand Montréal*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.

Everett-Green, R. (2018, April 28). New book takes aim at myths some Quebeckers live by. *The Globe and Mail*.

Fanon, F. (1965). *Studies of a dying colonialism.* (H. Chevalier, Trans.). Grove Press.

Fleras, A., & Lock Kunz, J. (2001). *Media and minorities : Representing diversity in a multicultural Canada.* Thompson Educational Publishing.

Foucault, M. (1980). Two lectures. In C. Gordon (Ed.). *Power / Knowledge : Selected interviews and other writings, 1972-1979* (pp. 78-108). Pantheon.

Gagnon, M. K., & Jiwani, Y. (2012). Amplifying threat : Reasonable accommodations and Quebec's Bouchard-Taylor Commission hearings (2007). In S. Kamboureli & R. Zacharias (Eds.). *Shifting the ground of Canadian literary studies* (pp. 129-149). Wilfred Laurier Press.

Haque, E. (2014). Multiculturalism, language, and immigrant integration. In J. Jedwab (Ed.). *Multiculturalism question : Debating identity in 21st century Canada* (pp. 203-223). McGill-Queen's University Press.

Hall, S. (1993). Culture, community, nation. *Cultural Studies*, *7*(3), 349-363.

Hill Collins, P., & Bilge, S. (2016). *Intersectionality.* Polity Press.

Hill Collins, P., & Chepp, V. (2013). Intersectionality. In G. Waylen, K. Celis, J. Kantola & S. L. Weldon (Eds.). *Oxford handbook of gender and politics* (pp. 57-87). Oxford University Press.

Jahangeer, R. A. (2014). *Towards an inclusive secularism and a transformative model of community engagement in Quebec*. Tessellate Institute.

Jamil, U. (2014). National minority and racialized minorities : The case of Pakistanis in Quebec. *Ethnic and Racial Studies, 37*(13), 2322-2339.

Jiwani, Y. (2004). Gendering terror : Representations of the orientalized body in Quebec's post-September 11 English-language press. *Critique : Critical Middle Eastern Studies*, *13*(3), 265-291.

Jiwani, Y. (2006). *Discourses of denial : Mediations of race, gender and violence*. University of British Columbia Press.

Jiwani, Y. (2015). Discourse studies. In J. Stone, R. M. Dennis, P. Rizova, A. D. Smith & X. Hou (Eds.). *The Wiley Blackwell encyclopedia of race, ethnicity, and nationalism*. John Wiley and Sons.

Juteau, D. (2002). The citizen makes an entrée : Redefining the national community in Quebec. *Citizenship Studies*, *6*(4), 441-458.

Kircher, R. (2014). Thirty years after Bill 101 : A contemporary perspective on attitudes towards English and French in Montreal. *Canadian Journal of Applied Linguistics/Revue canadienne de linguistique appliquée, 17*(1), 20-50.

Labelle, M., & Salée, D. (2001). Immigrant and minority representations of citizenship in Quebec. In A. T. Aleinikoff & D. Klusmeyer (Eds.). *Citizenship today : Global perspectives and practices* (pp. 278-315). Carnegie Endowment for International Peace.

Leroux, D. (2010). Quebec nationalism and the production of difference : The Bouchard-Taylor Commission, the Hérouxville code of conduct, and Quebec's immigrant integration policy. *Quebec Studies*, *49*, 107-126.

Leroux, D. (2014). Entrenching Euro-settlerism : Multiculturalism and the politics of nationalism in Quebec. *Canadian Ethnic Studies*, *46*(2), 133-139.

Magnan, M.-O., Darchinian, F., & Larouche, É. (2016). École québecoise, frontières ethnoculturelles et identités en milieu pluriethnique. *Minorités linguistiques et société/ Linguistic Minorities and Society*, (7), 97-121.

Mahrouse, G. (2010). Reasonable accommodation in Quebec : The limits of participation and dialogue. *Race & Class*, *52*(1), 85-96.

Mahtani, M. (2001). Representing minorities : Canadian media and minority identities. *Canadian Ethnic Studies*, *33*(3), 93-133.

Makropoulos, J. (2004). Speak white ! Language and race in the social construction of Frenchness in Canada. In C. A. Nelson & C. A. Nelson (Eds.). *Racism, Eh ? A critical inter-disciplinary anthology of race and racism in Canada* (pp. 241-258). Captus Press.

Mamdani, M. (2004). *Good Muslim, bad Muslim : America, the Cold War and the roots of terror*. Pantheon.

McAndrew, M., & Lamarre, P. (1996). The integration of ethnic minority students fifteen years after Bill 101 : Linguistic and cultural. *Canadian Ethnic Studies*, *28*(2), 40-63.

Molinaro, I. (2011). Context and integration : The Allophone communities in Quebec. In M. D. Behiels & M. Hayday (Eds.). *Contemporary Quebec : Selected readings & commentaries* (pp. 455-471). McGill-Queen's University Press.

Nugent, A. (2006). Demography, national myths, and political origins : Perceiving official multiculturalism in Quebec. *Canadian Ethnic Studies*, *38*(3), 21-36.

Potvin, M. (2010). Interethnic relations and racism in Quebec. In C. Kirkey, R. Jarrett & S. Gervais (Eds.). *Quebec questions: Quebec studies for the 21st century* (pp. 267-286). Oxford University Press.

Prasad, G. (2012). Multiple minorities or culturally and linguistically diverse (CLD) plurilingual learners? Re-envisioning Allophone immigrant children and their inclusion in French-language schools in Ontario. *Canadian Modern Language Review*, *68*(2), 190-215.

Razack, S. (1998). *Looking white people in the eye: Gender, race, and culture in courtrooms and classrooms*. University of Toronto Press.

Renaud, J. (2005). Limites de l'accès à l'emploi et intégration des immigrants au Québec: Quelques exemples à partir d'enquêtes. *Santé, Société et Solidarité*, (1), 109-117.

Said, E. (1978). *Orientalism.* Random House.

Salée, D. (2011). Quebec sovereignty and the challenge of linguistic and ethnocultural minorities: Identity, difference and the politics of ressentiment. In M. D. Beheils & M. Hayday (Eds.). *Contemporary Quebec: Selected readings & commentaries* (pp. 472-493). McGill-Queen's University Press.

Sigouin, J. (2017). *Income inequality between visible minorities and whites: A comparison between Quebec and the rest of Canada.* Doctoral dissertation, McGill University.

Stoetzler, M., & Yuval-Davis, N. (2002). Standpoint theory, situated knowledge and the situated imagination. *Feminist Theory*, *3*(3), 315-333.

Todd, S. (1998). Veiling the "other," unveiling our "selves": Reading media images of the hijab psychoanalytically to move beyond tolerance. *Canadian Journal of Education*, *23*(4), 438-451.

Vaillancourt, F., Lemay. D., & Vaillancourt, L. (2007). *Laggards no more: The changed socioeconomic status of Francophones in Quebec*. C.D. Howe.

van Dijk, T. A. (1993). Principles of critical discourse analysis. *Discourse & Society*, *4*(2), 249-283.

van Dijk, T. A. (1998). Opinions and ideologies in the press. In A. B. Bell & P. Garrett (Eds.). *Approaches to media discourse* (pp. 21-63). Blackwell.

Wong, A. D. (2011). The disquieting revolution: A genealogy of reason and racism in the Quebec press. *Global Media Journal – Canadian Edition*, *4*(1), 145-162.

Young, R. J. C. (1995). *Colonial desire: Hybridity in theory, culture and race*. Routledge.

Zine, J. (2009). Unsettling the nation: Gender, race and Muslim cultural politics in Canada. *Studies in Ethnicity and Nationalism*, *9*(1), 146-193.

NEWS COVERAGE WORKS CITED

Art Branch Inc. (2015). *Top Canadian newspapers*. Canada FAQ. http://www.canadafaq.ca/top+canadian+newspapers/.

Authier, P. (2017, August 11). StatsCan admits error led it to overestimate number of Anglos in Quebec. *Montreal Gazette*. http://montrealgazette.com/news/local-news/statscan-to-revise-language-results-in-quebec.

antey, E. (1994, June 5). Though more newcomers adopt French, they are not enough. *The Gazette*, p. A5.

Elkouri, R. (2012, October 25). Un allophone dans le placard. *La Presse*. www.lapresse.ca/debats/chroniques/rima-elkouri/201210/25/01-4586815-confessions-dune-allophone-dans-le-placard.php.

Johnston, D. (1992, October 11). "Crossover Kids" approach Oct. 26 with open minds. *The Gazette*, p. A1.

La Presse. (2011). *2011 : Profil des lecteurs, consommateurs de choix*. http://pdf.cyberpresse.ca/ventes/Profil%20La%20Presse%20fr.pdf.

Lampert, A. (2002, October 9). Montreal schoolchildren speak in many tongues. Report hails diversity : Hallways echo in Tagalog, Arabic, Urdu. *The Gazette*, p. A1.

MacPherson, D. (2003, March 6). Young Allophone votes up for grabs. *The Gazette*, p. A25.

NADbank. (2013). *The Gazette : Readership profile*. http://www.montrealgazette.com/media-kit/newspaper/2013NADbankGazettereadershipprofile(English%20version).pdf.

Norris, A. (1997, September 20). Bill 101 grads reshape Quebec : Guinea pigs turned out talented and trilingual. *The Gazette*, p. A1.

Norris, A. (2001, March 24). The Children of Bill 101 : Bill 101 kids are bilingual, often trilingual. Now they're helping to create a new Quebecois culture that may not have been what Camille Laurin had in mind. *The Gazette*, p. B5.

Richler, H. (1998, September 12). Speaking in tongues : three at a time. *The Gazette*, p. J4.

Veltman, C. (2008, February 11). De bonnes nouvelles. *La Presse*, p. A17.

THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE* IN THE MEDIA

CONSTITUTIONAL POLITICS, JUDICIALIZATION, AND SENTIMENT ANALYSIS

Pierre-Olivier Bonin

ABSTRACT : The English-speaking communities of Quebec have long expressed grievances regarding their condition as a linguistic minority in the province. One of the policies often targeted for complaint is the *Charter of the French Language* (commonly referred to as "Bill 101"). Using new data obtained through newspaper databases, Bonin shows that the fluctuations and ultimately the decline in media attention to Bill 101 were tied to two political processes that marked recent decades in Canadian and Quebec politics. First are constitutional politics, which have influenced the development of language policies at both the federal and the provincial levels. Second is the judicialization of language politics which, with the creation and implementation of the Court Challenges Program, has given significant politico-juridical leverage to minority advocacy groups and has compelled Quebec governments to adapt Bill 101 with each new ruling from the Supreme Court of Canada. Using computer-assisted textual analysis, the author also finds evidence of a slight improvement in the average tone of articles mentioning the *Charter of the French Language* in the *Montreal Gazette*, which he interprets with cautious optimism in light of recent language politics developments.

RÉSUMÉ : Au Québec, les communautés anglophones expriment depuis longtemps des doléances touchant leur condition de minorité linguistique dans la province. Une des lois faisant souvent l'objet de plaintes est la *Charte de la langue française*. À l'aide de nouveaux éléments d'information obtenus

en interrogeant des bases de données de journaux, Pierre-Olivier Bonin montre que les fluctuations – et ultimement l'amenuisement – de l'attention médiatique à l'égard de la Charte sont liées à deux processus politiques qui, dans les dernières décennies, ont marqué les affaires publiques canadiennes et québécoises. D'une part, les enjeux constitutionnels ont influencé l'élaboration des politiques linguistiques à l'échelle tant fédérale que provinciale. D'autre part, la judiciarisation des politiques linguistiques – notamment à la suite de la création et de la mise en œuvre du Programme de contestation judiciaire – a conféré un poids politico-juridique important à des groupes de défense de la minorité et obligé le gouvernement québécois à modifier la Charte chaque fois que la Cour suprême du Canada rendait une nouvelle décision sur le sujet. Recourant à l'analyse textuelle assistée par ordinateur, l'auteur constate une légère amélioration du ton général des articles traitant de la *Charte de la langue française* dans le journal montréalais *The Gazette*. À la lumière de développements récents en matière de politiques linguistiques, il aborde ce fait avec un optimisme prudent.

"Discontent has risen in the past 18 months among Anglo-Montrealers"[1] (Bergeron, 2015). The English-speaking communities of Quebec have long expressed grievances regarding their condition as a linguistic minority in the province. One of the policies often accused is the *Charter of the French Language* (hereafter referred to as the "Charter"). With the relatively recent digitization of newspapers, new tools and methods are available to better understand how public policies are depicted in the media. Scholars can now conduct "large-n" and time series analyses of textual data at relatively low costs. This chapter constitutes such an attempt. It analyzes the amount of attention paid to the Charter since 1985 in the *Montreal Gazette* and *The Globe and Mail*, the two most widely read daily newspapers in English in the province of Quebec (Newspapers Canada, 2015). The corpus gathers every article published and mentioning at least once the expression "Charter of the French Language" and its equivalents since 1985 in the *Montreal Gazette*, and since 1977 in *The Globe.*[2]

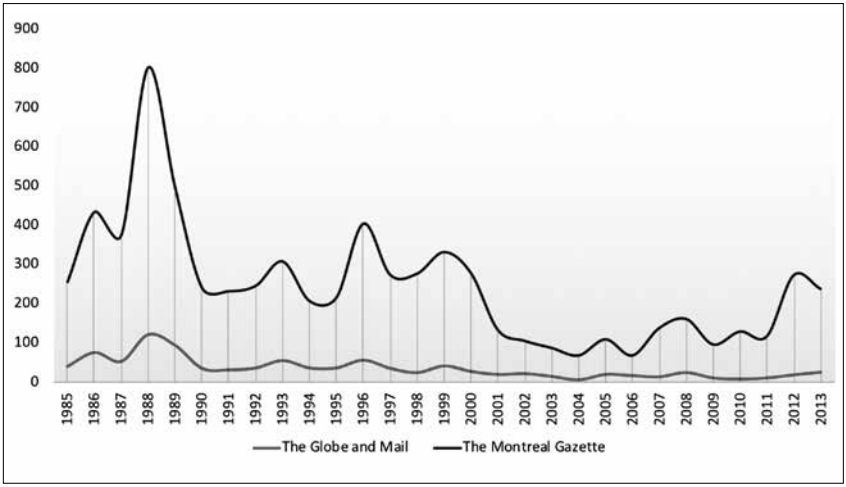
1. Personal translation.
2. More specifically, it gathers every article published and mentioning at least once the expressions "Charter of the French Language," "French Language Charter," or "Bill 101" since 1985 in the *Montreal Gazette*, and since 1977 in *The Globe*. The articles were retrieved using the Canadian News stream database. The *Montreal Gazette*'s news articles are unfortunately digitized only back to 1985.

In addition to presenting new data, this chapter hypothesizes that the fluctuations and ultimately the decline in media attention can be explained by two political processes that marked the last decades in Canadian and Quebec politics. First is constitutional politics, which has been fundamental to the historical context of the development of language policies, both at the federal and the provincial levels. The end of the 1980s, characterized by major constitutional debates, coincides with peaks in the level of attention dedicated to the Charter in both the newspaper outlets analyzed. Second is the judicialization of language politics which, with the creation and implementation of the Court Challenges Program, has given significant politico-juridical leverage to minority advocacy groups such as Alliance Quebec and has compelled Quebec governments to adapt the Charter with each new ruling from the Supreme Court of Canada. Evidence shows that, more often than not, peaks of media attention correspond to new judicial challenges and subsequent provincial legislation from Quebec governments. A trend toward a more positive sentiment on average is found in the *Montreal Gazette* over the span of three decades of media coverage. Along with recent developments regarding power-sharing structures in the provincial government, these results evoke the possibility of better days to come for relations between Quebec's linguistic "solitudes."

THE IMPORTANCE OF THE *CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE* IN THE MEDIA, 1985-2013

The Charter is often depicted in historical accounts of Canadian politics as an important but extremely controversial piece of legislation. One could thus expect that it be an oft-discussed topic in the years following its enactment and that, consequently, the news media must have been paying significant amounts of attention to it. Figure 1 below charts the distribution of articles mentioning "Bill 101," "Charter of the French Language," or "French Language Charter" over three decades in the *Montreal Gazette* and *The Globe and Mail*.

Figure 1
Number of articles published mentioning "Charter of the French Language" and equivalent expressions, 1985-2013



Frequency counts show that it is toward the end of the 1980s[3] that the Charter has most often featured in media articles.[4] From 1988 onwards, the frequency with which the Charter is mentioned is significantly, but not quite steadily, decreasing. A number of additional observations are worth highlighting. First, *The Globe and Mail* has paid significantly less attention to the Charter than the *Montreal Gazette*. This is rather unsurprising, since the former is a national newspaper and the latter is limited to the province of Quebec. The Charter, being provincial legislation, has naturally been more salient in the provincial news outlet. Second, the year 1988, marked by the signage controversy, had a particularly high level of media coverage, as will be further explained below. Third, although the *Montreal Gazette* has paid much more attention to Quebec's language policy, both increases and decreases in coverage levels occur at the very same time in *The Globe*. This shows that both newspapers have responded similarly in terms of the proportions of attention warranted by developments around language

3. It is likely that it would have been even more frequent in the years immediately following its adoption, but publications published in previous years in the *Montreal Gazette* would need to be digitized to confirm such a hypothesis.
4. A methodological note is in order. The data included here comprises both news articles and opinion letters, editorials, etc. It made sense to include all of these, since the data analyzed is meant to represent the general levels of attention dedicated to Bill 101. Media attention is here operationalized as including all types of writing. A different operationalization might have led to different conclusions.

policy. What remains to be seen is the question of what lies behind the variations observed in the figures and what factors have contributed to a decline in policy attention over the three decades analyzed. A retrospective look at the historical and political context around the enactment of the Charter will provide some answers.

LANGUAGE AND CONSTITUTIONAL POLITICS : THE HISTORICAL CONTEXT

The historical context that led to the adoption of the Charter has deep roots in constitutional politics. While on the provincial scene Quebec's "Quiet Revolution" was under way, federal governments were also involved in legislative efforts that would dramatically change the country's institutional architecture.

This dual process is sometimes interpreted as signalling the existence of two parallel processes of nation-building. Norman (2004) defines the notion of national identity as "the intended or unintended product of intellectual, political, cultural activity, including the public discourses structured by political leaders and the narratives and sentiments fostered by state institutions such as school, the army and broadcast authorities" (p. 79). Nation-building thus refers to the activities that shape national identities. This notion concurs with what Russell (1993) termed "mega-constitutional politics," that is, politics that address "the very nature and principles of the political community on which the constitution is based." Constitutional questions thus "tend to dwarf all other issues in public discussions and media coverage when a country's constitutional politics is at the mega level" (p. 33).

Language politics has played an important part in mega-constitutional politics as well as in defining Canadian national and subnational identities. Nation-building processes were conspicuous notably in two commissions instituted by both the federal and provincial governments in the 1960s and 1970s. A few years after the federal government of Lester B. Pearson instituted the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism in 1963, Jean-Jacques Bertrand's Union Nationale government in Quebec created the Commission d'enquête sur la situation de la langue française et des droits linguistiques au Québec in 1968. Both commissions were tasked with examining the language question in Quebec and the "rest of Canada." Evidence in the final reports of both commissions showed that there were important economic disparities between language groups. For

instance, the "B&B" Commission's report showed that Francophones were victims of systemic discrimination and, not only were they "underrepresented in public sector and the military but also, when present in these institutions, had a greater tendency to occupy subordinate positions" (Gagnon 2014, p. 21). Although many judged that, among other things, the discrepancy in terms of annual average income between Francophones and Anglophones in Quebec were concerning, some remained critical of the explanation provided by the commissioners.

TABLE 1
Average Earnings of English- and French-speaking Montrealers, 1961-1980[5]

AVERAGE MALE EARNINGS ($)				
	1961	**1970**	**1977**	**1980**
A: Anglophones	5,829	8,736	17,065	19,892
B: Francophones	3,873	6,625	14,880	17,474
B as a % of A	66%	76%	87%	88%

Note: Rudin 1985, p. 212. Rudin retrieved the information in the table above from the following sources: Boulet, J-A., 1980, and Boulet, J-A. et al., *L'évolution des disparités linguistiques de revenus de travail au Canada de 1970 à 1980* (Ottawa, 1983).

For instance, historian Ronald Rudin (1985) argued that, although the average earnings of male Anglophones were higher than their Francophone counterparts, "the superior position of English speakers in 1961 did not mean that all English speakers earned more than their French-speaking counterparts" (p. 212). Rather, the discrepancy could be explained by the fact that there was a concentration of English speakers in the highest-earning positions. Further research has also observed the same persisting trend over more recent decades, revealed with census data.

For instance, drawing on data from Statistics Canada's 2001 Census, Floch & Pocock (2012) show that Quebec Anglophones, as a group, have a higher mean income and lower median income than Quebec Francophones. The same pattern has been observed more recently by Bonin (2020), drawing on data from the 2016 Census data. Evidence from the 2001 census also shows that Quebec Anglophones have been experiencing "the highest level of unemployment among Canada's official language collectivities, at 9.4% compared to the national average of 7.4%

5. Rudin (1985) does not specify whether the average earnings of each group were determined using the criterion of mother tongue or language used at home.

for all Canadians and 8.0 % for Francophone Quebecers," a phenomenon that some explain by the "generational and regional dimensions of socio-economic status" (Floch & Pocock 2012, p. 134).

According to Rudin (1985), the reduction in the gap between Francophones and Anglophones in Quebec was already under way in the years prior to 1961. It could be attributed to "Montreal's relative loss of economic power in the post-1914 period," in favour of Toronto's (p. 213). Rudin's historical account is an interesting counterpoint to the other, more conventional, narrative attributing the phenomenon to the enactment of language policies in Quebec. It is worth noting nonetheless that, while Rudin explains the change by "structural transformations that the Quebec economy was undergoing" (p. 215), and while he still acknowledges the impact of language policies by pointing out that "the role of political factors cannot be completely excluded" (p. 217), many critics more directly blamed the Charter for the "surge in disinvestment it allegedly promoted in the Montreal area" (Levine, 1990, p. 172).[6]

Language politics has thus evidently been a rather conflictual matter. The injustices perceived by many at the time justified the introduction of reforms and new legislation. Whereas the usual narrative depicts Quebec Francophones in the 1970s as forming a new middle class and "reconquering" Montreal (e.g., Levine, 1990), others argued that changes were primarily driven by a Francophone elite or "bourgeoisie" (e.g., Coleman, 1980). And, while the federal government adopted the *Official Languages Act* in 1969, Quebec's governments successively adopted Bill 63, Bill 22, and Bill 101, each with its own rationale and effects. It is thus remarkable that, in Quebec, regardless of their different stances with regard to the question of the province's autonomy within—or without—the federation, and despite the different interpretations regarding the socio-economic discrepancies between the Francophone majority and the Anglophone minority, all three of the main provincial political parties in Quebec politics in the 1960s, respectively the Union nationale, the Quebec Liberal Party, and the Parti Québécois, participated in the development of the provincial language policy. In other words, it seems clear that, whether or not the

6. However, as Levine (1990) notes, "it is difficult to disentangle departures caused by Bill 101 from the long-term trend of head-office displacement toward Toronto and western markets" (p. 172) (emphasis in original). Similarly, d'Anglejan (1984) has concluded that "It is difficult to know to what extent these departures are a reaction to the language legislation per se, or to Quebec's high taxation rates [at that time] and a more general shift of economic interests toward the Western provinces" (p. 44).

movement was driven by a "new middle class" or by a new elite, language legislation transcended party lines.

Language laws, both at the federal and provincial level, were enacted in a period of "national unity crisis" and "mega-constitutional politics," in which fundamental questions touching upon the core of national and subnational identities were being addressed (Russell, 1993). If Quebec's Quiet Revolution permanently changed the national identity of "French Canadians" living in the province toward a new, distinct, "Québécois" one, the Anglophone community in Quebec also underwent significant changes, with new identity markers appearing, such as "Anglo-Quebecers," "Anglophones," and members of the "English-speaking community" (Oakes & Warren, 2009, p. 192).[7] After the election of the Parti Québécois in 1976 and the enactment of the Charter, many realized for the first time that they were members of a demographic minority in Quebec society (see e.g., Legault, 1992; Dickinson, 2007). Between 1971 and 1981, approximately 158,000 "mother tongue" English speakers left the province, a decline of 12% of the minority group's population (Oakes & Warren 2009, p. 195, see also Sioufi & Bourhis, 2018, p. 140). The "push and pull" dynamic that characterized the relationship between language groups, and between the federal government and the provincial government of Quebec (Gagnon, 2014, p. 21), thus led language politics to unprecedented levels of salience on the public agenda during the 1980s. Some of those who chose to stay in the province after the adoption of the Charter played a role in that dynamic. Lobbying groups such as Alliance Quebec were formed and contributed to putting language issues at the centre stage of political debates.

Among such issues, public signage has received the bulk of media attention. For instance, in 1988, of the articles published in *The Gazette* including a reference to the Charter, approximately two thirds also include

7. It should be noted that, although such expressions are used in this chapter and in the literature sometimes in the singular form, the latter in no way means that the group discussed is homogenous. Indeed, both Canada and Quebec have welcomed several waves of immigration that contributed to the ethnocultural diversification of their population. During the period discussed here, approximately the last quarter of the twentieth century, immigrants from non-European countries such as "Pakistan, Chile, Brazil, Cambodia, Somalia and El Salvador, but also from English-speaking countries in the Caribbean and from Hong Kong" have moved to the country (Chambers, 1998, p. 265). As also discussed in Part 6 of this volume, the latter consideration shows that the English-speaking communities in Quebec do not form a monolith, despite sometimes being referred to as "the Anglophone community," a feature to keep in mind. It should also be noted that Anglophones do not form, strictly speaking, a "minority" according to international law (Foucher, 2012, p. 74).

a mention of the word "sign" as a reference to the signage debate. The next section will attempt to explain why it was in 1988, along with a few other years, that the Charter received the most media attention.

PUBLIC SIGNAGE AND THE JUDICIALIZATION OF LANGUAGE POLITICS

The Gazette's reporter Jeff Heinrich (2013) recalls the history of the signage controversy 25 years later. It is in 1988 that Valerie Ford, the owner of a small wool shop in Pointe-Claire, as well as four other Montreal companies, with the help of Alliance Quebec, won their case against Quebec's attorney general (*Ford v. Quebec*, 1988). The Supreme Court ruled that the Charter's provisions preventing business owners from publicly displaying signs in English were infringing upon their right to freedom of expression. It took less than a week for Robert Bourassa's Liberal government to invoke the notwithstanding clause and enact Bill 178, maintaining French as the sole public language allowed on outdoor signage. Since the notwithstanding clause has a duration of five years at a time, the Liberals had to pass Bill 86 in 1993, introducing the notion of predominance of the French language, which at last concurred with the Supreme Court's ruling, and still applies to this day.

This short story, in addition to shedding light on the peak of media attention granted to the Charter in 1988, illustrates the judicialization of language politics, which was already well under way by the end of the 1980s. Since its inception in 1977, the Charter had been challenged repeatedly, since it conflicted with several provisions of the federal language regime.[8] New rulings from the Supreme Court of Canada invalidated specific provisions of the Charter and led Quebec governments to subsequently adopt new legislation. It is thus no coincidence that each of the spikes observed in Figure 1 corresponds to a year marked by judicial challenges and subsequent new legislation adopted by the National Assembly of Quebec, as shown in Poirier (2016). Indeed, the *Charter of the French Language* was modified in 1983, 1988, 1993, 1997, 2000, and 2002, all of which roughly match peak years as shown in Figure 1.

8. The Canadian language regime includes, but is not limited to, policy instruments such as the *Official Languages Act*. For more information on that concept, consult notably Cardinal & Normand, 2011.

According to Morton (1995), the introduction of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and its entrenchment in the Constitution of 1982 have had a centralizing effect on language politics. What the author terms "Charter politics," in addition to the political action of an Anglophone elite both in Quebec and the "Rest of Canada," have "aggravated French-English relations, because of the high incidence of judicial nullifications of Quebec's restrictive language policies" (p. 173). The data collected here and the years marked by an increase in media attention seem to concur with the weakening of Quebec's language policy by the Canadian Supreme Court and the judicialization of language politics through Canadian Charter litigation. The Court Challenges Program in 1977, created notably as "part of the federal Liberal government's campaign against the nationalist Parti Québécois' language legislation, Bill 101" (Brodie, 2001, p. 358), testifies to the tension that characterized interlinguistic relations in an era of mega-constitutional politics. Advocacy groups such as Alliance Quebec thus largely benefitted from the Court Challenges Program through federal funding for judicial challenges primarily aimed at Quebec's language policy. The judicialization of language politics has thus been a notable feature of Canadian politics over the past decades.

In the mid-1980s, all things considered, researchers judged that "more [had] been done to enhance the status of French in Quebec during [the past decade] than at any other time in history" (d'Anglejan, 1984, p. 29). In the last few years, however, relations between the Francophone majority and the Anglophone minority might have been taking a new direction.

Recent news such as the creation of a new Secretariat for relations with English-speaking Quebecers, as reported by the *Montreal Gazette* (Bruemmer, 2018), indicates the existence of a renewed political will to share power with, and more directly involve, the Anglophone minority in governmental decision making. The simple fact that former premier Philippe Couillard designated Kathleen Weil as the minister responsible for relations with the English-speaking community, constitutes additional evidence. Although Minister Weil refused to consider the implementation of a veto for the minority language group in future legislation, a resolution was discussed during the 2017 annual congress of the Quebec Liberal Party that proposed to systematically include an impact assessment along with provisions designed to adapt each new piece of legislation to the reality of the English-speaking community (La Presse, 2017). Again, this constitutes further indication of a political will to more systematically integrate the minority's interests in the policy decision-making process. And it seems that that political will has transcended party lines as well. Indeed, as of

this writing, newly elected premier François Legault has taken relations with English-speaking Quebecers under his direct responsibility (CBC News, 2018) and respected his engagement to maintain the Secretariat for relations with English-speaking Quebecers once he got elected.

All things considered, what the data on policy salience presented here suggests, once the historical context is taken into consideration, is that the judicialization of language politics observed through the 1970s and 1980s has led to peaks of media attention through vigorous public debates, notably with the public signage issue. This judicialization further developed when lobby groups such as Alliance Quebec started using the Court Challenges Program to contest Quebec's language policies. This in turn led to a decrease of policy salience, since political conflict and debate now took place mostly in court instead of in the public space. Several scholars and political actors formulated a conservative critique of the observed judicialization process. It is thus no coincidence that, in 2006, the Stephen Harper's Conservative government terminated the Court Challenges Program, which was then restored by Trudeau's Liberal government a few years later. Beyond the Conservative-Liberal ideological feud underlying such changes, these observations point to the push-and-pull dynamic that continues to characterize Canadian federalism ; while, in Quebec, recent events point toward the potential return of power-sharing arrangements, on the federal scene, decision makers are taking the opposite direction with the return of the judicialization of language politics.

Along with wondering *in what context* the Charter was discussed in the media over the past decades, and knowing how deeply embedded in constitutional politics the language policy has been, one might wonder *how* it has been discussed or, more precisely, how the tone employed has evolved. Before proposing an answer, the next section will detail the method used for the textual sentiment analysis.

METHODOLOGY : TEXTUAL, DICTIONARY-BASED, SENTIMENT ANALYSIS

Political scientists and public policy scholars have acknowledged that the media play an important role in political processes and influence public opinion. Evidence shows notably that the affective content of media has an impact upon citizens' perceptions of decision makers, political parties, and social issues (Eshbaugh-Soha, 2010 ; Hopmann et al., 2010 ; Soroka et al., 2009). Significant research efforts have consequently been deployed,

taking advantage of the most recent methodological developments and leading to the emergence of a field that some refer to as computer-assisted textual analysis.

The method applied here, sentiment analysis, falls into the category of what Grimmer & Stewart (2013) describe as one of the dictionary methods, which "use the frequency of key words to determine a document's class" (p. 268). In the present case, the document's class to be determined is the sentiment, or the overall tone of the newspaper articles. To determine the average tone of articles on a yearly basis, this section will be using the Lexicoder Sentiment Dictionary (Young & Soroka, 2012) (hereafter "LSD") implemented through Lexicoder, a software designed specifically for the purpose of using the LSD (Daku et al., 2015). Although this method is not perfect, evidence shows that the LSD produces results that are consistent with those obtained using expert human coders, and that it obtains such results more often than other dictionaries available (Young & Soroka, 2012, p. 224). Concerns about validation (Grimmer & Stewart, 2013, p. 271) should thus be at least slightly alleviated. In order to test the reliability of the LSD, the analysis also applies the Bing Dictionary (for more information on the latter, consult Silge & Robinson, 2016).

The LSD was built from a combination of three existing dictionaries: Roget's Thesaurus, the General Inquirer, and the Regressive Imagery Dictionary. The authors of the LSD (Young & Soroka, 2012) assigned positive and negative valence to a total of 4,567 words. Several steps were taken to ensure that ambiguous words were properly computed and taken into account by Lexicoder. Most importantly, when it comes to interpreting results using the Lexicoder Sentiment Dictionary, Young & Soroka (2012, p. 214) recommend that researchers consider overall tone scores as "a composite measure of (a) the relative negativity of the actual events or issues being covered and (b) the opinions and attitudes of newsmakers about those events and issues." It should be emphasized that results are "not a measure of journalistic tone, bias, or subjectivity" (Young & Soroka, 2012, p. 226).

SENTIMENT ANALYSIS RESULTS

The following three figures respectively summarize results from an application of both the Lexicoder Sentiment Dictionary and the Bing Dictionary, and an adapted version of the LSD that the author has modified for the purpose of this study (see footnote 12 for detailed explanations).

Figure 2
Compared Average Net Sentiment Score, the *Montreal Gazette*, 1985-2014

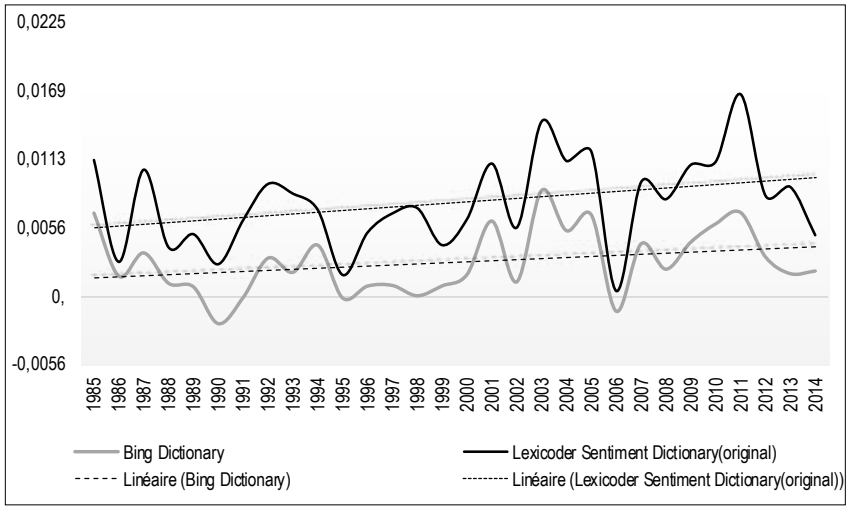


Figure 3
The *Montreal Gazette*, Average Sentiment Score, adapted LSD, 1985-2013

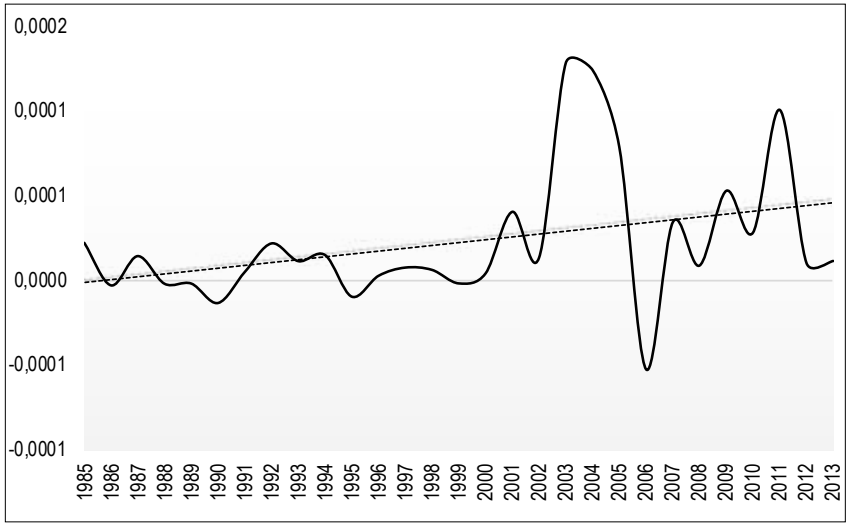
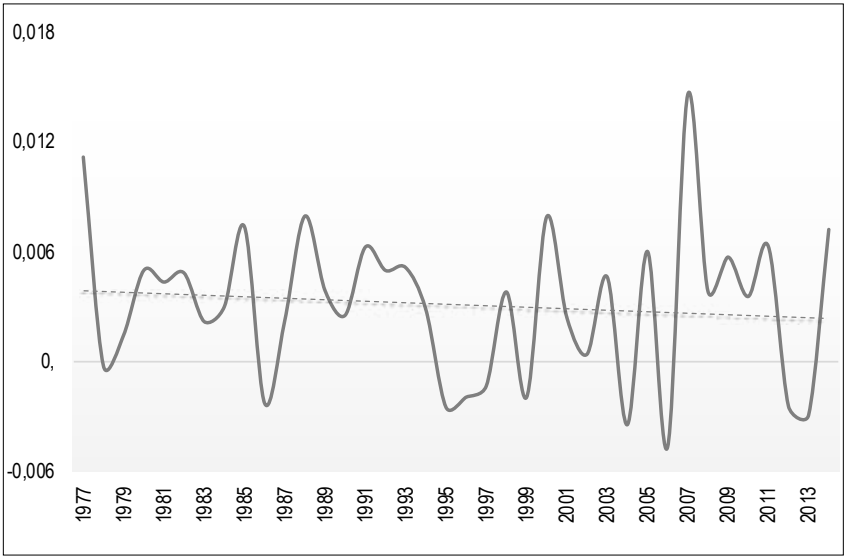


Figure 4
The Globe and Mail, Average Sentiment Score, adapted LSD, 1977-2014



A number of patterns in the figures are worth noting. First, overall, the *Montreal Gazette* (Figures 2 & 3) has had a more positive tone than *The Globe and Mail* (Figure 4) in terms of number of positive years. This suggests that the context in which Bill 101 was mentioned in the media articles analyzed reflected developments or events that were on average more positive in the province than in the "rest of Canada," to the extent that *The Globe and Mail* may be considered more reflective of the Canadian perspective than that of the more local *Montreal Gazette*. Second, both news outlets had significantly more positive years than negative years. This is quite surprising and thus warrants an examination of the content of the newspaper articles. To further delve into their content, a verification of the content of one of the most extreme years in tone is conducted. One may indeed wonder what happened in 2006 that resulted in the most negative net average tone of all years in the *Montreal Gazette*. A closer examination shows that 2006 strikes as a clear case of "relative negativity of the actual events or issues being covered" (Young & Soroka, 2012, p. 226). Indeed, the words "Dawson" and "shootings" featured in the 200 most frequent occurrences of the articles mentioning the Charter in 2006. A high level of media attention thus followed this tragic event where a man entered Dawson College and shot a woman to death while wounding 19 other people. Evidence shows that the news articles mentioning

"Bill 101" or the "Charter of the French Language" in 2006 often revolved around the Jan Wong controversy, a controversy stemming from an opinion article the journalist published after the Dawson shooting in *The Globe and Mail*. In this article, Wong speaks of the "alienation" of the English-speaking minority and of Quebec's Francophone culture to explain this shooting as well as previous shootings.[9] A look at word counts[10] for the same year in *The Globe and Mail* suffices to confirm that the latter news outlet was equally marked by the tragic event and the ensuing controversy. This again is a confirmation of Young & Soroka's (2012) contention that the LSD's results are a reflection of the negativity of the events being discussed in news articles. It is therefore important to keep in mind when interpreting such results that the context surrounding the mentions of Bill 101 may at times be relevant to the actual context of legislative developments and may at other times have barely anything to do with it, as is the case of the opinion piece on the Dawson college shooting.

Otherwise, findings indicate that there was a slight improvement in the average annual tone in the *Montreal Gazette*, as shown in Figure 2. The most straightforward explanation emerges from looking back at results in Figure 1. Given the steady decrease in the number of articles published on the topic over the years, the less attention is paid to Bill 101, the more positive average tone becomes. Such an interpretation would be plausible in light of the massive outmigration purportedly resulting from its adoption in 1977, since more than 100,000 Anglophones moved to other provinces in 1977, a trend that has continued (to a lesser extent) to this day (Sioufi & Bourhis, 2018, p.140). In short, the simultaneous occurrence of 1) the diminishing salience of language policy in Quebec; 2) the slight increase in average tone on the topic in the media; and 3) the continuous pattern of outmigration towards other provinces of Quebec Anglophones, suggests that a consensus on the necessity of Quebec's language policy might have been built over the decades, with "those who left and those who stayed"

9. Here is the full paragraph in Wong's article that sparked controversy: "What many outsiders don't realize is how alienating the decades-long linguistic struggle has been in the once-cosmopolitan city. It hasn't just taken a toll on long-time anglophones, it's affected immigrants, too. To be sure, the shootings in all three cases [the Dawson shooting and previous cases] were carried out by mentally disturbed individuals. But what is also true is that in all three cases, the perpetrator was not pure laine, the argot for a 'pure' francophone. Elsewhere, to talk of racial 'purity' is repugnant. Not in Quebec." Premier Jean Charest was shocked and replied in an article published in the same newspaper that "Ms Wong's article is a disgrace. It betrays an ignorance of Canadian values and a profound misunderstanding of Quebec. She should have the decency to apologize to all Quebecers."

10. Not shown here.

(Floch & Pocock, 2012) both contributing in their own way — those who left have strengthened the consensus, since they have chosen to exit the debate instead of engaging it, and those who have stayed have also strengthened the consensus by voicing their concerns and succeeding in moderating and transforming the legislation (Stevenson, 1999; Poirier, 2016).

Variations in tone generally followed the same variation patterns in both news media. The LSD yields similar, though more positive, results than the Bing Dictionary, which constitutes evidence of inter-dictionaries' consistency for sentiment analysis when it comes to measuring variation. Figure 2, however, highlights the importance of interpreting such findings in relative terms, since there is a discrepancy between the net scores of the two dictionaries applied. One should thus avoid concluding that the results necessarily mean that the media content was "positive" because the scores were above the "0" line. Moreover, there remain several additional limitations inherent to the method employed that will not be discussed in the main body of this text for want of space.[11]

11. One such limitation is that some dictionaries may yield biased results. For instance, further examining the list of selected words driving sentiment in the corpus studied here shows that the Lexicoder Sentiment Dictionary may have generated overly positive results. Words such as "like," "right," "rights," and "equality" (the latter of which often was part of the expression "Equality Party") were originally computed as expressing positive sentiment by the Lexicoder Sentiment Dictionary, hence the need to recalibrate and customize dictionaries so that words are excluded as drivers of positive sentiment in specific contexts. Figures 3 and 4 present results using a customized LSD dictionary in which the above-mentioned words were recoded as neutral, thus significantly impacting the average annual scores. Additionally, further examination of the year 2007 in The Globe uncovers a few other limitations of the sentiment analysis conducted in this chapter. As can be seen in Figure 4, the year 2007 has the highest average sentiment score. One could thus expect articles to have a particularly positive tone. However, two observations cast doubt upon such an interpretation. First, only 12 articles mentioning "Bill 101" or an equivalent expression were published in 2007. This significantly diminishes the importance one can legitimately attribute to the sentiment score for that year. Second, looking at the individual articles also renders such a result suspicious. Indeed, the article titles taken on their own do not seem positive; sometimes it is even quite the opposite. This speaks to what Young & Soroka (2012) are describing when they suggest that "what seems to be lacking is a good theory as to how the weights [for each word] should be applied" (p. 209). Although more sophisticated methods developed recently do offer solutions (e.g., Rheault et al., 2016), the present analysis has not applied such methods, which constitutes another of its limitations. Sentiment analysis results presented here should thus be interpreted with caution. Taken together, the evidence suggests that the dictionary-based method may be less reliable than expected when it comes to measuring the valence of sentiment (i.e., whether the net tone is "positive" or "negative"). The more important contribution of this method seems to lie in detecting variation of sentiment over time, with two dictionaries yielding similar results (the LSD and the Bing Dictionary, see Figure 2). Further replication using other methods of computer-assisted textual analysis would be advised.

CONCLUDING REMARKS

Quebec certainly remains a divided society. A poll conducted by CROP-*La Presse* in 2005 revealed, for instance, that over 35 % of the population would still be opposed to having an Anglophone as Quebec premier (cited in Oakes & Warren 2009, p. 198). Similarly, André Pratte (2005), former editorialist at *La Presse*, concluded that "in the mind of many Francophones, Anglophones are still not full-fledged members of Quebec society" (as cited in Oakes & Warren 2009, p. 199),[12] a notion echoed in the idea of "second-class citizens" mentioned during the 2018 election leaders' debate in English. Such an unfortunate perception reveals a persistent unease among members of the English-speaking community. John Walker's recent documentary, *Quebec My Country Mon Pays*, also poignantly shows how some members of the linguistic minority continue to feel excluded from Quebec society. Although a slight improvement in the average tone in the media representation of the Charter has been observed in the *Montreal Gazette*, this should be considered only preliminary evidence ; much remains to be done for linguistic harmony to be entirely secured. As Bourhis (2012) points out, one of the central challenges is that "while Francophones feel most concerned about the fate of their own language relative to the spread of English, Anglophones feel most concerned about the decline of their own community relative to the Francophone dominant majority in the province" (p. 313). And researchers have found that, while English as a language is not threatened, the vitality of the English-speaking communities in Quebec "is [indeed] declining demographically and on both the status and institutional support fronts" (Sioufi & Bourhis, 2012, p. 139). The advent of new power-sharing arrangements in provincial institutions thus brings hope that the two linguistic groups — majority and minority — will intensify dialogue and improve their mutual understanding so that the English-speaking communities will eventually no longer feel like "forgotten Quebecers," to use Rudin's phrase.

As for further research directions, scholars could consider the limitations of the method of dictionary-based analysis employed here as a starting point. They could, for instance, employ other methods to either 1) replicate the analysis conducted here in order to confirm — or invalidate — the findings presented here ; or 2) conduct an entirely different type of analysis

12. Personal translation.

that would shed light on unexplored aspects of the media representation of the *Charter of the French Language*. It would seem fruitful indeed to further delve into the content of the articles analyzed, drawing on qualitative content analysis approaches, for example. Such an endeavour could both provide new insights on the issues at hand and contribute to assessing the reliability of dictionary-based textual analysis methods.

ACKNOWLEDGEMENTS

This research has been made possible thanks to financial support from the University of Toronto, the Fonds de recherche société et culture du Québec, and the Ontario Graduate Scholarship. The author would also like to thank Mark Daku for his technical support with Lexicoder. His gratitude also goes to the anonymous reviewers, who provided constructive feedback that helped improve this chapter. Any error in applying the method or interpreting results is the sole responsibility of the author.

References

Boulet, J.-A. (1980). *Language and earnings in Montreal*. Economic Council of Canada.

Boulet, J.A., & Lavallée, L. (1983). *L'évolution des disparités linguistiques de revenus de travail au Canada de 1970 à 1980.* Conseil économique du Canada.

Bourhis, R. Y., & Landry, R. (2012). Group vitality, cultural autonomy and the wellness of language minorities. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 23-70). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Chambers, J. K. (1998). English : Canadian varieties. In J. Edwards (Ed.). *Language in Canada* (pp. 252–272). Cambridge University Press.

D'Anglejan, A. (1984). Language planning in Quebec : An historical overview and future trends. In R. Y. Bourhis (Ed.). *Conflict and language planning in Quebec*. Multilingual Matters.

Floch, W., & Pocock, J. (2012). The Socio-economic status of English-speaking Quebec : Those who left and those who stayed. In R. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 129-174). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Ford v. Quebec (A.G.). [1988] 2 SCR 712.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers : A history of English-speaking Quebec, 1759-1980.* Institut québécois de recherche sur la culture.

Sioufi, R., & Bourhis, R. Y. (2018). Acculturation and linguistic tensions as predictors of Quebec Francophone and Anglophone desire for internal migration in Canada. *Journal of Language and Social Psychology*, *37*(2), 136–159.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged: The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

SECTION 5

LES COMMUNAUTÉS, L'ÉDUCATION ET L'IDENTITÉ

SECTION 5

COMMUNITIES, EDUCATION, AND IDENTITY

LANGUAGE AND POWER

BILL 101 AND ENGLISH MINORITY LANGUAGE EDUCATION IN QUEBEC

Diane Gérin-Lajoie

ABSTRACT : Bill 101 and other language legislation in the 1970s drastically changed the social and linguistic context and the power relations between linguistic groups in Quebec. Indeed, the power relations are still not always clear in the day-to-day lives of Quebecers. The author's goal in her chapter is to present and discuss findings related to the impact of Bill 101 on the English-language school system in Quebec. These findings are part of two qualitative studies on youth identity in English-language schools in Quebec. In this context, the impact of Bill 101 on the school was raised by some participants. The chapter has five sections. The first discusses the sociological notion of language. The second briefly presents the historical linguistic context in Quebec, in particular, the linguistic legislation that has had an impact on the Quebec school system. Section 3 looks at Anglophones in Quebec and their schools. The fourth section presents results of two studies carried out by the author, focusing on the impact of Bill 101, the topic of the present chapter. Section 5 presents concluding remarks on the contemporary English minority language school system in Quebec.

RÉSUMÉ : Dans les années 1970, la loi 101 et d'autres dispositions en matière de langue ont littéralement bouleversé le contexte social et linguistique et les rapports de force entre les divers groupes linguistiques présents au Québec. Du reste, ces rapports de force ne sont pas encore toujours clairs dans le quotidien des Québécois. Dans ce chapitre, l'auteure entend favoriser une meilleure compréhension des répercussions de la loi 101 sur le système scolaire de langue anglaise au Québec. Les résultats qui servent à la discussion proviennent de deux études qualitatives portant sur l'identité

des jeunes dans les écoles de langue anglaise au Québec. Dans ce contexte, l'effet de la loi 101 a été soulevé par certains des participantes et des participants. Le texte se divise en cinq parties : la première traite de la notion de langue d'un point de vue sociologique ; la deuxième revient brièvement sur le contexte historico-linguistique propre au Québec – et plus particulièrement sur les répercussions de la législation en matière linguistique sur le système scolaire québécois ; la troisième trace un portrait des Anglo-Québécois et de leurs établissements scolaires ; la quatrième présente les résultats des deux études menées par l'auteure portant sur les répercussions de la loi 101, sujet du présent chapitre ; et la cinquième présente quelques remarques finales sur le système scolaire anglo-québécois actuel.

With the Quiet Revolution in the 1960s, the linguistic landscape of Quebec was about to change significantly. In 1974, Quebec made French the official language in the province. Bill 22 (the *Official Language Act* of 1974), was passed by the National Assembly of Quebec, under Robert Bourassa's Liberal government. In 1977, The *Charter of the French Language*, known as Bill 101, aimed to consolidate the use of French in the public sphere. These two legislations drastically changed the social and linguistic context and the balance of power between linguistic groups in the province, a balance of power that still is not always clear in the day-to-day lives of people living in Quebec.

In the 1960s, linguistic conflicts emerged specifically within schools, especially in the Montreal area, such as the St. Leonard conflict. What has been the impact of these language policies on the English minority language school sector in Quebec, in particular, in the case of Bill 101 ? Is the situation of the English minority language schools located in the Montreal area, where English is still much alive, comparable to the situation of the English minority language schools in the rest of the province, where French is, for the vast majority of the population, the language in use ? The discussion in the present chapter is based on the results of two studies conducted with groups of youth enrolled in English minority language secondary schools in Quebec. The first study, recently completed, presents the life trajectories of a group of youth enrolled in English minority language schools in two regions of the province outside of Montreal. The second study, completed in 2009, was conducted with a group of youth in two English minority language schools within the Montreal metropolitan area.

The aim of those two studies was to better understand the *rapport* to identity[1] of the participants and their sense of belonging to the linguistic minority group, based on their own discourse. In the context of my work, identity is understood as a complex and dynamic social construct (Hall, 2006; Anthias, 2012; Woodward, 2002), always evolving, always in *mouvance* (Gérin-Lajoie, 2011, 2016, 2019). The impact of Bill 101 was also addressed with participants in the studies.

The remaining chapter has five sections. The first section will discuss the theoretical notion of language. The second section will briefly present the historical linguistic context in Quebec, in particular the linguistic legislations that have had an impact on the Quebec *destinée* in the context of the school system. Section 3 will be about Anglophones in Quebec and their schools. The fourth section will examine the results of the studies used in my analysis. Section 5 will present concluding remarks on the contemporary English-language school system in Quebec.

THE NOTION OF LANGUAGE

What is language? A simple mode of communication that allows exchanges between individuals? Or is it a socially constructed phenomenon embedded in power? My position as a critical sociologist and a researcher favours the latter definition. What is understood as a "universal language" or as a "legitimate language" is indeed a language that supports the dominant culture and is defined by the dominant ideology. As explained by Bourdieu (2001),

> The official language is bound up with the state, both in its genesis and its social uses. It is in the process of state formation that the conditions are created for the constitution of a unified linguistic market dominated by the official language. Obligatory on official occasions and in official places (schools, public administrations, political institutions, etc.), this state language becomes the theoretical norm against which all linguistic practices are objectively measured (p. 45).

Le Manchec (2002) argues that the notion of language is central in the work of Bourdieu. Language constructs people's realities and represents a set of norms that regulate social practices, themselves embedded in power

1. The term "rapport to identity" is borrowed from its French version "rapport à l'identité" which refers to the positioning of individuals in regard to their identity.

relations where domination and subordination are in constant negotiation and renegotiation. Through its discourse, the state presents the dominant language as being neutral. In the context of schools, under provincial jurisdiction, the language of instruction is defined as being "standard," and expectations are that students will arrive at school with the proper linguistic skills, which Bourdieu (2001) describes as "linguistic capital." Those who come with non-standard vernacular forms of the language of instruction are often perceived as lacking the proper skills for school success. It is not only in the education sector that the "legitimate" language dictates the rules. All public life sectors are impacted.

Under these circumstances, language can easily become a tool for exclusion, especially for linguistic minorities who face not only the domination of the majority language, but also a hierarchy within the minority group itself (Mann, 2007; Bourdieu, 2001). Within this group, diverse vernacular forms of the language might indeed exist, some considered more "proper" than others, from the point of view of those closer to the "standardized" form authorized by the state (Le Manchec, 2002; Bourdieu, 2001). In the case of the Francophones in Ontario, for example, for a long time and still today the French spoken by those who were born in Ontario has not been considered as good as the French spoken by people from France or from Quebec.

THE LINGUISTIC CONTEXT IN QUEBEC

In 1969, following the recommendations of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism mandated by the Lester B. Pearson's federal Liberal government in the early sixties, the *Official Languages Act* was passed under his successor, Pierre Elliott Trudeau. Under this act, the federal government recognizes the presence of two official linguistic minorities in the country: Francophones outside of Quebec and Anglophones in Quebec.

At the same time, in Quebec, significant social, linguistic, economic, and political changes were under way. Still influenced by the events of the Quiet Revolution, Francophones were becoming more and more vocal in their quest for greater control in the affairs of the province. Until then, the Anglophone influence, dominated by a few families established in Montreal, exercised a tremendous impact on the French-speaking Quebec majority (Rudin, 1986; Levine, 1997; Corbeil, 2007). Even in regions outside of

Montreal, for example, large companies were run by Anglophones with Francophones working for them.[2]

The fear of losing the French language and culture was at the core of the protests. Language planning became the avenue chosen by Francophone leaders to change the situation. Three linguistic laws had a significant impact in Quebec in the late 1960s and in the 1970s : the *Act to Promote the French Language in Québec* (Bill 63), the *Official Language Act* of 1974 (Bill 22), and the *Charter of the French Language* (Bill 101). Bill 63, the first linguistic legislation in Quebec, was a response to the "St. Leonard crisis." In the early 1960s, the French majority language school board in the suburb of St. Leonard allowed bilingual (French and English) classes at the elementary school level to meet the demands of a group of Italian parents who wanted their children to learn English. The Francophone majority was against the bilingual classes and demanded that the schools on this territory be French only. After months of protests, the school board ended this practice and made French the only language of instruction in its schools. This brought outrage within the Italian population of St. Leonard, as well as within the Montreal Anglophone population in general. To calm both sides, the provincial government responded with Bill 63. Although the legislation emphasized the importance of French in Quebec, it still allowed parents to choose the language of instruction for their children. Francophones rejected the bill, and it did not put an end to the crisis. On the contrary, it added to the existing tensions between the Francophones and the Italians.

When the Robert Bourassa's Liberals replaced the Conservatives, another linguistic legislation was enacted to replace Bill 63. In 1974, the *Official Language Act*, Bill 22, was adopted. It made French the official language of Quebec and proclaimed it the public language. In regard to education, English minority language schools would be accessible only to children who demonstrated a good grasp of English by responding successfully to a language test. Like Bill 63, Bill 22 brought a lot of dissatisfaction among Francophones who thought that the Bourassa government was not going far enough to preserve French in Quebec. On the other hand, Anglophones found the law restrictive and were unhappy with it too (Corbeil, 2007 ; Gérin-Lajoie, 2011 ; Levine, 1997).

2. In the small town where I grew up, for example, there was what we called "le quartier des Anglais," located in the area of the pulp and paper mill owned by Anglophone interests. Very little contact existed between the two linguistic groups at the time.

Bourassa's Liberal provincial government lost to the Parti Québécois in 1976. In 1977, the *Charter of the French Language*, Bill 101, would become the linguistic legislation with the greatest and most sustained impact on the relationships between Francophones, Anglophones, and newcomers in the entire history of the province (Corbeil, 2007 ; Gérin-Lajoie, 2011, 2016). French was still the official language of Quebec. It also became the public language of the workplace, government and the courts. Public signage would be required to be only in French. In 1977, the Office de la langue française oversaw the implementation of the law. In the area of education, access to English minority language schools would be limited to children whose parents had been educated in English in Quebec or in the rest of Canada. I will return to Bill 101 and its impact on education at greater length in the following section of the present chapter. The adoption of Bill 101 contributed strongly to a shift in relations of power between Francophones and Anglophones in Quebec. As stated by Boberg (2012),

> Prior to the legislation [Bill 101], English had played a prominent role in public life despite its minority status, being widely used, for instance, in business and on commercial signage, especially in areas with large English-speaking populations. In this bilingual context, there were comparatively few reasons for Quebec English-speakers to learn or use French and contact between the languages was more limited, manifesting itself more in English influence on local French, than in French influence on local English (p. 493).

Despite this shift in power, McAndrew (2010) argues that Francophones in Quebec continue to represent a "fragile" majority, who are still in the process of becoming a majority. Anglophones in Quebec, for their part, are still in the process of becoming a minority.[3]

THE ANGLOPHONES IN QUEBEC AND THEIR SCHOOL SYSTEM

According to the 2016 Canadian census (Statistics Canada, 2017), the Quebec Anglophone population counts 1,103,480 individuals claiming English as their first official language spoken, representing 13.7 % of the total population of Quebec. These numbers present a small increase since the last Canadian census of 2011 — which recorded 1,058,250 Anglophones

3. The notion of minority is quite complex. For a discussion on this complexity, see Gérin-Lajoie, 2014.

representing 13.5 % of the total population of the province. This count is based not only on mother tongue, but also on two additional variables : the individuals' knowledge of official languages and the language most often spoken at home.

About 80 % of Anglophones in Quebec live in the Montreal area (Statistics Canada, 2011 ; Corbeil et al., 2010 ; Lamarre, 2008 ; Gérin-Lajoie, 2011, 2016, 2019). The other 20 % are scattered around the province. Indeed, the situation outside of Montreal is noticeably different : Anglophones represent a very small proportion of the general population in most regions. For example, in the two regions where one of my studies took place, Anglophones represented only 1 % to 2 % of the total population. Consequently, in the regions, services and resources in English are difficult to find ; the number of exogamous couples (one Anglophone and one Francophone), is higher than in the Montreal area ; and linguistic transfers from English to French are more frequent. Anglophones living in the Quebec regions often have a relatively low socio-economic status when compared with Anglophones in the Montreal area (Gérin-Lajoie, 2016, 2019).

Anglophones in Quebec have access to nine English minority language school boards. Four of them are in the Montreal area, and five are located in the regions. The school boards serve students over large territories, especially for those boards located outside of Montreal. The school population can be rather diverse. In the Montreal area, students are from diverse cultural backgrounds. In the regions, this diversity is mostly linguistic, with a very large number of students coming from Francophone families who can and choose to exercise their right to enrol their children in English minority language schools under the current legislation. Contrary to the situation of French minority language schools outside of Quebec, in the province of Ontario for example, English minority language schools in Quebec do not have the specific mandate to safeguard the minority language and culture (Pilote et al., 2008).

Under section 73 of the Charter, only children in the following two categories are to be enrolled in English minority language schools :

> 1) Children who are permanent residents of Quebec and who qualify for a certificate of eligibility for instruction in English. This certificate is generally delivered to children who (a) received most of their elementary or secondary instruction in English in Canada ; (b) whose brother or sister received most of his or her elementary instruction in English in Canada ; or (c) whose father or mother received most of his or her elementary

> instruction in English in Canada. In the first two cases, the child's father or mother must be a Canadian citizen. In the third case, the child's father or mother must be a Canadian citizen unless he or she was educated in Quebec. Once received, the certificate of eligibility becomes permanent;
>
> 2) Children who are permanent residents of Quebec and who are entitled to receive instruction in English under a special authorization (Quebec, 2010).

However, children who are living in Quebec temporarily and who qualify for a temporary authorization to receive instruction in English can also be admitted (Quebec, 2010). The biggest impact of Bill 101 in the area of education is the fact that immigrants can no longer enroll their children in English minority language schools in Quebec. Lamarre (2012) states that, in 1971, 85 % of first-generation immigrants' children were in English minority language schools. In 2004, nearly 90 % of children from immigrant families were enrolled in French majority language schools as a result of section 73 of Bill 101. Another important impact of Bill 101 is that Francophones can no longer freely choose to attend public English minority language schools under this law. Consequently, the overall number of students in the English minority language school system has decreased significantly over the past 40 years. According to the Quebec government, there were 110,154 students enrolled in English minority language schools in the province in the 2009-2010 school year, compared with 272,000 in 1971-1972 (Quebec, 2011). On December 3, 2013, the Quebec English School Board Association reported on its website that the total number of students had decreased to 105,000. In a recent publication (2018), the same association explains that, based on student enrolment for the 2015-2016 school year, the numbers will drop significantly by 2030-2031 and that "there is projected to be a 13.17 % drop in the English public school enrolment, from 83,010 to 72,075, or nearly 11,000 students" (p. 10). The situation is of special interest in regions outside of Montreal. As a result, some fear that English-language institutions, such as the schools, might eventually disappear (Bourhis & Foucher, 2012 ; Lamarre, 2007 ; Canada, 2011). More than 25 years ago, the "Chambers Report" (Task Force, 1992) insisted on the importance of the schools contributing to the vitality of the Anglophone community, especially in the province, outside of Montreal.

Now that I have explained the context in which I conducted my studies, it is time to present my empirical work and some of the results obtained.

THE STUDIES AND THEIR RESULTS

The purpose of both studies (2005-2008 and 2013-2016) was to examine closely, from a critical sociological lens, the process of identity construction in a group of youth enrolled in English minority language secondary schools in Quebec. The conceptual framework was based on a sociological understanding of the notion of identity, where it is perceived as a dynamic and complex process, never fixed in time (Gérin-Lajoie, 2003, 2011, 2016, 2019 ; Hall, 2006 ; Woodward, 2002). The studies were designed using a postmodern understanding of the notion of identity, where this concept is not understood in essentialist terms, but is rather viewed as an evolving phenomenon. Starting from the point of view that identity is not automatically inscribed at birth, but rather is the result of a social construction, the objectives of the studies were :

1) To better understand how adolescents in English minority language schools in Quebec (in the Montreal area and in regions) made sense of their identity, and how they defined themselves as individuals belonging to a particular linguistic group ;

2) To analyze the paths that led participants to these choices ;

3) To compare the discourse of the Anglophone youth living outside of Montreal with that held by adolescents from the Montreal area, as well as the discourse of linguistic minority Francophone youth in Ontario. The comparisons were based on results from two previous programs of research funded by the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada (Gérin-Lajoie, 2003, 2011), as well as on existing studies on Anglophones (Pilote et al., 2011 ; Pilote et al., 2008 ; Vieux-Fort, 2009), and on Francophones outside of Quebec (Gérin-Lajoie, 2003 ; Pilote, 2006 ; Dallaire, 2003 ; Breton, 1994).

Participants in both studies were in the third year of secondary school (known as Secondary III in the Quebec school system) at four English minority language schools (two in Montreal and two in the regions—in four school boards). Students were mostly 14 years old at the start of the studies. The studies were, for the most part, qualitative. In Montreal, I used an ethnographic research approach, while in the regions I used a life trajectory approach. In both investigations, before proceeding with the qualitative research designs, I administered a short survey to all Secondary III students in the four schools. The intent of the surveys was to obtain an

overall perspective on students' linguistic practices and to create a pool from which to select my smaller sample of participants for the qualitative studies. The fieldwork lasted three years in both studies. In the Montreal schools, the ethnographic study involved a total of 105 days of observation of the sample students in their school setting. In both studies, I conducted in-depth interviews with a total of 30 participating students (10 in Montreal and 20 in the regions), as well as semi-structured individual or group interviews with their family members, their friends, and their teachers. Finally, I conducted group discussions with the participating students from each school to reflect on the research process and their experience as participants.

In Montreal, one school was in the city core and the other school, on Montreal's south shore. In the case of the schools in the regions, the first was located east of Montreal, and the second, in central Quebec. Those schools were rather small in size.

Here, I will present and discuss findings I can relate to the impact of Bill 101 on English minority language education in Quebec, although other factors might also play a role in the changes that have occurred in Quebec more recently.

In the context of the present chapter, three findings in particular will be briefly examined :

1) Differences linked to the geographical location of schools in the Montreal area and those in regions ;

2) Variation in the discourse of participants on access to English minority language education between Montreal and the regions ;

3) The opinion that the English minority language is not threatened, but that their institutions are.

The first finding indicates clearly that the schools in the Montreal area are more "Anglophone" than those located in the other two regions studied. In the Montreal area, more resources and services in the minority language and better access to other English-language institutions (such as health care, for example) make it possible for the linguistic minority to live comparatively easily in English outside of the school setting, which is not the case in the other two regions studied. In these areas, the language of the public sphere outside the school is French. Even within the family, linguistic practices are mostly in French. The parents, who have acquired the right to minority language education for their children under the current

laws, often do not actually speak English. For a majority of the participants, school is the only place where they use English and, often, interpersonal communication among the students takes place in French. In these two regions, the English minority school is very "Francophone," because of the omnipresence of French in their life. As one teacher said during her interview,

> Someone has said once that our Anglophone school was the most French on the face of the earth. The vast majority of the students are Francophone… the students considered Anglophone come from a small place around here. However, they are perfectly bilingual (Teacher A, region).

Participants from the Montreal area easily use English outside of the school, although they are aware that they also need to use French sometimes in the public sphere. For example, health services in English still exist in the Montreal area although not to the same extent as in the 1960s. It is fair to say that English is still an active language in use in Montreal. It is not only the language of the school. Participants use it for the most part within their family and with friends, at work (to a certain extent) and during their leisure activities (Gérin-Lajoie, 2011, 2014). However, with the linguistic restrictions brought by Bill 101, a life entirely in English, although still possible, is perhaps more difficult to maintain.

The second finding offers an interesting contrast between Montreal and the regions. It concerns the way that participants perceive access to English minority language education. Participants (and their parents) insisted on the importance of English minority language education. They see their legal right to go to minority schools as gold. They are aware that, in Quebec, the certificate of eligibility, commonly called the "blue form," giving access to English minority language schools, is precious. In conversations with the participants' parents, they said they wanted to keep their legal right to minority education and, for some of them, this was the reason why they chose schooling in English for their children. As explained by one parent from Montreal,

> We have the blue paper, it's like gold. So, if I send my children to French schools, they cannot go and change to English schools. So, that is the reason [for sending my children to English schools]. I'm going to lose that… (Taylor's mother, Montreal area).

There seems to be a misconception about the "blue form." As in the case with Taylor's mother, a good number of parents thought that this

legal right would be lost forever if they enrolled their children in a French majority language school. Technically, this is not the case. As stated by the Quebec government on this question,

> If your child has been issued a certificate of eligibility for instruction in English, and if this eligibility has been declared under section 73, 76 or 86.1 of the Charter, his or her right to receive instruction in English will be maintained and will be transferable to his or her brothers, sisters and children, regardless of the language of your child's instruction. This right is protected under section 76.1 of the Charter (Quebec, 2020).

In the study conducted in the regions, participants and their parents saw access to English minority education as a privilege. This result is most interesting. Parents of participants who share this opinion are Francophones who are not bilingual in most of the cases. They see access to English minority language schools as being a great opportunity for upward mobility for their children. Most Francophones do not have access to English minority language schools, but some have the legal right to send their children to those schools. However, contrary to parents in Montreal, they do not see access as a right, but rather as a privilege that just a few people in their region possess. From their point of view, other Francophones envy them and wish they could send their children to English minority language schools too. In Francophone milieux, the "secondary school" is often perceived as a special place with prestige. The restrictions of Bill 101 and the selection process resulting from them adds to the feeling of privilege. As voiced by participants,

> Armand, il le sait, qu'il est choyé, finalement, d'aller à l'école en anglais. Puis, il voit ça vraiment comme, je pense, un privilège de pouvoir étudier en anglais (Armand's mother, region).

> Let's say it's good (to go to an English school), because we know more than them (unilingual Francophones), we are bilingual, so we can go further in jobs, things like that if we need to speak English, but I think that the French kids are maybe a little bit jealous, 'cause they don't have the same privilege as us (Danny, participant, region).

The prestige linked to English is present in the parents' and participants' discourse in the regions. They see the minority language as a commodity that will give more credentials and a better future even though most of them will stay in their regions and will not necessarily need to speak English to work and live comfortably. This was an intriguing finding. In the literature, the notion of privilege is usually associated with dominant

groups (Douthat, 2005; Jenkins, 2016; Koh & Kenway, 2016; Perlow et al., 2016). In the present case, the group is a linguistic minority with low socio-economic status. However, here the notion of privilege is associated with a particular place (Liu, 2017) that represents more or less access to power, because of the status of English as the language of globalization.

Independently of how access to English minority language schools is perceived by participants, restricting access to English minority language schools is not well received among them. Armand's mother had the following to say about this situation:

> Ben j'pense que c'est pas le choix des personnes [d'aller juste à l'école de langue française], c'est imposé, un peu là, c'est juste que [ce que] j'trouve de valeur [décevant], c'est que souvent, les gens autour de nous autres aimeraient faire la même chose, mais y peuvent pas, parce que… y'a une loi qui les empêche de le faire (Armand's mother, region).

> In Quebec, there's a French majority and the French culture has them believing that they're like the superpower, and they believe they don't have to bend to anybody… (Fang, participant, Montreal area).

Other participants have a more compliant approach to this issue, such as Andrew, who lives in a region outside Montreal, and one of the very few who identifies as Anglophone:

> It's just different culture, different expression, you get to communicate with people and like in more rural areas of Quebec, like here for example, completely French place, we are an English school right in the middle of it, of less than 175 kids so it's very interesting to see that we are the English people. I never, I still tried to make the effort to speak French (Andrew, region).

The third result reveals that it is not the fear of the disappearance of the English language that prevails among Anglophones in Quebec.

> The Anglophone community, for the most part in Quebec, I know there are exceptions, but for the most part, doesn't feel the same threat [as the Francophone minority outside Quebec]. Maybe it's because we live, I think it's because we live in such an international society in the North American context where English has such prominence (school administrator, Montreal area).

> Now we understand that many of our students do come from French backgrounds, that they speak French at home. Their mother tongue

> would be French, but we feel that because School X is an English school, part of an English school board, that the language of instruction, of course, is English, except for French. And that students would be expected to speak English in the classroom. Now we don't want to police the hallways. We feel that the students, when they're on break are on break and they are entitled to speak whatever language they choose (school principal, Montreal area).

The English minority language in Quebec does not seem to be in any danger from the interviewees' point of view. As explained by Foucher (2012),

> … la langue anglaise exerce encore, sur la plupart des habitants de l'Amérique du Nord, y compris la majorité francophone du Québec, un grand pouvoir d'attraction. Il est donc vrai que, tant au Québec que dans l'ensemble du Canada, ce n'est pas l'anglais qui est menacé, mais bien le français. C'est par conséquent à des langues autres que l'anglais qu'il y a lieu d'accorder une protection juridique particulière (p. 75).

It is rather the gradual erosion and the disappearance of English-language institutions in Quebec that concern the different stakeholders. In the studies, interviews conducted with principals and teachers reveal these concerns. The same concerns are voiced in the literature (Jedwab, 2012; de la Sablonnière & Taylor, 2006; Gérin-Lajoie, 2016, 2019) and by government agency stakeholders, who fear the disappearance of the communities as well (ABEE, 2013, 2018; de la Sablonnière & Taylor, 2006; Gérin-Lajoie, 2016, 2019). The Standing Senate Committee on Official Languages (Canada, 2011) made the following remark:

> The Committee also found that the realities and challenges experienced by the English-speaking minority are sometimes different from those faced by its French-speaking counterpart outside Quebec. The English-speaking minority does not face the challenge of ensuring the survival of its language. Rather, its challenge lies in insuring the community's survival and supporting its vitality in all regions of Quebec. Therefore, a way must be found to ensure that Quebec's English-speaking minority can fully develop in a context in which its future is inevitably intertwined with the future of a population group that sees the survival of French as a priority (p. 2).

Again, this last result demonstrates the impact of Bill 101 in reducing English-language services and resources in the public sphere, which has led to concerns about the viability of the Anglophone communities in

Quebec, especially in regions outside of Montreal, where linguistic borders must be crossed on a daily basis.

CONCLUSION

In this chapter, an attempt was made to explain how linguistic policies were key factors in the quest of Francophones in Quebec to regain control of the public domain (economic, political, linguistic, etc.). Bill 101, adopted in 1977, was instrumental to this process. The education sector was particularly affected. Indeed, section 73 of the Charter indicates clearly who can or cannot enroll their children in English minority language schools. The major impact is that children of immigrants no longer have access to these schools. Consequently, the number of students in English minority language schools has decreased drastically since 1977. Access is also closed to Francophones, except for those who have their certificate of eligibility. The Quebec Advisory Board on English Education (2013) adds to these facts the following:

> Even the declining number of students, the variability in population density and the movement of families from the regions or from downtown Montréal does not describe the subtle demographic challenges faced in English-language schools, some of which have a substantial population of students whose home language is French, but who are eligible for English instruction (p. 20).

Will public educational institutions that offer education in English as the language of instruction disappear in the near future in Quebec? I would not think so. However, it is clear that the Anglophone educational context has changed since the application of section 73 of the Charter. The Montreal area has experienced a shift in the immigrant population, with the vast majority of immigrant children now attending French majority language schools instead of English minority language schools as prior to Bill 101. In the regions, the vitality of the Anglophone communities has become difficult to maintain, in large part because of the omnipresence of the French majority language in the school, but also within families, where linguistic practices take place in French, and the restrictions on access to English minority language schools.

However, the attraction for schooling in the English minority language persists in the discourse of the participants, especially for those who live in the regions. For them, education in English is a commodity that will

impact their future very positively. In the Montreal area, this discourse was not found. Rather, in this area, participants recognize the importance of being bilingual to be able to stay in Quebec and to live a productive life as citizens, while viewing English minority language education as a right to be preserved.

The two studies indicate the existence of clear differences between Montreal and the regions in regard to their educational reality and social context. This must be kept in mind when issues about English minority language education are raised. The shift in social, political, economic, and linguistic power (Boberg, 2012) continues to have an effect on the linguistic groups in Quebec. Francophones, Anglophones and Allophones are still adjusting to life in Quebec after Bill 101, especially in education.

References

Advisory Board on English Education (ABEE). (2013). *One size does not fit all: Distinct solutions for distinct needs*. http://www.education.gouv.qc.ca/en/references/tx-sol-rtyperecherchepublicationtx-solrpublicationnouveaute/results/detail/article/one-size-does-not-fit-all-distinct-solutions-for-distinct-needs.

Advisory Board on English Education (ABEE). (2018, June). *Plus ça change, plus c'est pareil: Revisiting the 1992 Task Force Report on English Education in Québec*. http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/ministere/organismes/CELA-Plus-ca-change-2018-AN.PDF.

Anthias, F. (2012). Transnational mobilities, migration research and intersectionality: Towards a translocational frame. *Nordic Journal of Migration Research*, *2*(2), 102-110.

Boberg, C. (2012). English as a minority language in Quebec. *World Englishes*, *31*(4), 493-502.

Bourdieu, P. (2001). *Language and symbolic power*. Harvard University Press.

Bourhis, R., & Foucher, P. (2012). *The decline of the English school system in Quebec*. Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities (CIRLM).

Breton, R. (1994). Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires: Essai de typologie. *Sociologie et sociétés*, *26*(1), 59-69.

Canada. Standing Senate Committee on Official Languages. (2011, October). *The vitality of Quebec's English-speaking communities: From myth to reality*. https://sencanada.ca/Content/SEN/Committee/411/ollo/rep/rep02oct11-e.pdf.

Corbeil, J. C. (2007). *L'embarras des langues*. Les Éditions Québec Amérique.

Corbeil, J. P., Chavez, B., & Pereira, D. (2010). *Portrait of official-language minorities in Canada – Anglophones in Quebec*. Statistics Canada. https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/pub/89-642-x/89-642-x2010002-eng.pdf.

Dallaire, C. (2003). Not just Francophone : the hybridity of minority Francophone youths in Canada. *International Journal of Canadian Studies*, *28*, 163-199.

De la Sablonnière, R., & Taylor, D. (2006). Changements sociaux et linguistiques au Québec, une menace seulement pour les Anglophones ? In P. Georgeault & M. Pagé (Eds.). *Le français, langue de la diversité québécoise* (pp. 235-256). Québec Amérique.

Douthat, R.G. (2006). *Privilege : Harvard and the education of the ruling class*. Hyperion Books.

Foucher, P. (2012). Le statut juridique des communautés anglophones du Québec : options et recommandations. In R. Bourhis (Ed.). *Déclin et enjeux des communautés de langue anglaise du Québec.* Heritage Canada/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Gérin-Lajoie, D. (2003). *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire*. Les Éditions Prise de parole.

Gérin-Lajoie, D. (2011). *Youth, language and identity : Portraits of students from English-language high schools in the Montreal area.* Canadian Scholars' Press.

Gérin-Lajoie, D. (2014). Identité et sentiment d'appartenance chez les jeunes anglophones de Montréal. *Recherches sociographiques*, *55*(3), 467-484.

Gérin-Lajoie, D. (2016). *Negotiating identities : Anglophones teaching and living in Quebec*. University of Toronto Press.

Gérin-Lajoie, D. (2019). *Le rapport à l'identité des jeunes des écoles de langue anglaise au Québec*. Presses de l'Université Laval, Collection Langues officielles et sociétés.

Hall, S. (2006). The future of identity. In S. P. Hier & B. S. Bolaria (Eds.). *Identity and belonging : Rethinking race and ethnicity in Canadian society* (pp. 249-259). Canadian Scholars' Press.

Jedwab, J. (2012). Sentiments d'appartenance et vitalité des communautés anglophones du Québec. In R. Bourhis (Ed.). *Déclin et enjeux des communautés de langue anglaise du Québec* (pp. 107-139). Heritage Canada/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Jenkins, T. (2016). The purpose of privilege : Engaging privilege as a form of resistant capital. *Understanding and Dismantling Privilege, 6*(1), 60-69.

Koh, A., & Kenway, J. (2016). Introduction : Reading the dynamics of educational privilege through a special lens. In A. Koh & J. Kenway (Eds.). *Elite schools : Multiple geographies of privilege.* Routledge.

Lamarre, P. (2007). Anglo-Quebec today : Looking at community and schooling issues. *International Journal of the Sociology of Languages*, *185*, 109-132.

Lamarre, P. (2008). English education in Quebec : Issues and challenges. In R. Bourhis (Ed.). *The vitality of the English-speaking communities of Quebec : From community decline to revival* (pp. 63-86). Centre d'études ethniques des universities montréalaises/ Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Lamarre, P. (2012). English education in Quebec : Issues and challenges. In R. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities in Quebec* (pp.175-214). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Le Manchec, C. (2002). Le langage et la langue chez Pierre Bourdieu. *Le français aujourd'hui, 4*(139), 123-126.

Levine, M. (1997). *La reconquête de Montréal*. VLB.

Lui, W.W. (2017). White male power and privilege : The relationship between white supremacy and social class. *Journal of Counseling Psychology, 64*(4), 349-358.

Magnan, M.-O. (2018). Under the microscope : Young English-speakers in Quebec since 1980. In S. Gervais, R. Iacovino & M.-A. Poutanen (Eds.). *Engaging with diversity. Multidisciplinary reflections on plurality from Quebec*. Collection Diversitas, Peter Lang.

Mann, R. (2007). Negotiating the politics of language : Language learning and civic identity in Wales. *Ethnicities, 7*(2), 208-224.

McAndrew, M. (2013). *Fragile majorities and education : Belgium, Catalonia, Northern Ireland and Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Perlow O., Betha, S., & Wheeler, D. (2014). Dismantling the master's house : Black women faculty challenging white privilege/supremacy in the college classroom. *Understanding and Dismantling Privilege, IV*(2), 242-259.

Pilote, A. (2006). Les chemins de la construction identitaire : Une typologie des profils d'élèves d'une école secondaire de la minorité francophone. *Éducation et francophonie, 34*(1), 39-53.

Pilote, A., & Bolduc, S., with the collaboration of Gérin-Lajoie, D. (2008). *English-language schools in Quebec : Current status and new issues (phase 2)*. Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Pilote, A., Magnan, M.-O., & Groff, C. (2011). Education and linguistic boundaries in Quebec : Student representations and pedagogical reflections from a critical perspective. *Bellaterra Journal of Teaching & Learning Language & Literature, 4*(3), 1-23.

Quebec. Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. (2010). *Instruction in English in Québec*. Retrieved June 14, 2010, from www.mels.gouv.qc.ca/daasa/rens/banque/Fiches/F95a.htm.

Quebec. Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. (2011). *Statistiques de l'éducation : Enseignement primaire, secondaire, collégial et universitaire*.

Quebec. Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur. (2020). *Frequently Asked Questions*. Retrieved December 20, 2020, from http://www.education.gouv.qc.ca/en/parents-and-guardians/instruction-in-english/frequently-asked-questions/.

Quebec English School Boards Association (QESBA). (2017). *Annual Report 2016/2017*.

Rudin, R. (1986). *Histoire du Québec anglophone*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Statistics Canada. (2017). *Portrait des minorités de langue officielle au Canada*. Retrieved January 26, 2018, from https://www.statcan.gc.ca/fra/rb/video/spmloc.

Task Force on English-Language Education in Quebec. (1992, January). *Task Force on English-Language Education in Quebec, Report to the Minister of Education of Quebec.* [The Chambers Report].

Vieux-Fort, K. (2009). Représentations de la communauté anglophone et positionnements identitaires de jeunes scolarisés en anglais à Québec. Master's thesis, Université Laval. https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/21281.

Woodward, K. (2002). *Understanding identity*. Hodder Education.

L'HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS QUÉBÉCOISES D'EXPRESSION ANGLAISE TELLE QUE RACONTÉE PAR QUARANTE LEADERS COMMUNAUTAIRES ANGLOPHONES

UNE MÉMOIRE HISTORIQUE EN TENSION

Paul Zanazanian et Raphaël Gani[1]

RÉSUMÉ : Depuis son adoption en 1977, la *Charte de la langue française* (loi 101) favorise la vitalité linguistique et socioéconomique des francophones au Québec alors qu'elle engendre aussi une dévitalisation perçue et progressive des communautés d'expression anglaise. Dans un contexte continu d'adaptation, les leaders communautaires cherchent à renouveler la définition du Québec anglophone vers une représentation élargie et inclusive afin de faire face aux défis de son développement. Pour faire état de ces efforts, les auteurs du présent chapitre examinent l'histoire du Québec anglophone telle que racontée par quarante leaders communautaires : ils analysent leurs récits d'histoire, les définitions attribuées à leur identité collective et la manière dont les leaders perçoivent les paramètres de leur communauté en racontant l'histoire de leurs expériences au Québec. À cet effet, une analyse de contenu illustre que l'histoire racontée porte sur une communauté anglophone décrite au singulier ou au pluriel, sans « héros »

1. Les résultats de recherche dans cet article sont basés sur une étude financée par une subvention provenant du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) qui a été décernée à Paul Zanazanian, Ph.D., de 2013 à 2016 pour son projet de recherche intitulé : *Historical Consciousness and Community Education : How English-Speaking Community Leaders in Quebec Make Sense of the Past for Fostering Community Vitality and Civic Engagement*.

consensuel. Le principal point de départ du Québec anglophone est associé à la « Conquête » de 1759 alors que la Révolution tranquille et ses conséquences, qui recoupent la loi 101, sont décrites comme un point tournant qui engendre une anxiété identitaire encore d'actualité. Globalement, deux récits d'histoire se profilent – un récit de la dualité qui caractérise l'identité anglophone comme un tout unitaire (en tension avec l'identité francophone) et un autre récit qui est celui de la diversification, centré sur la diversité des parlants anglais. En conclusion, les auteurs se questionnent quant à la capacité des leaders à mobiliser ces récits d'histoire divergents afin d'accroître la cohésion de leur communauté face aux défis de sa dévitalisation.

ABSTRACT : Since its enactment in 1977, the *Charter of the French Language* (Bill 101) has promoted the linguistic and socio-economic vitality of Francophones in Quebec, while also contributing to the perceived progressive decline of the province's English-speaking communities. In a context of ongoing adaptation, English-speaking community leaders seek to widen their community's self-definition and make it more inclusive as part of their attempts to address challenges to their group's development. To grasp the effects of these efforts, the authors of this chapter examine how 40 community leaders narrate the history of English-speaking Quebec, define their community's collective identity, and the ways in which they perceive their language group's boundaries. A content analysis reveals that the emerging histories depict a community described either as a singular entity or one in its plurality as being diverse, both however without consensual "heroes." The main beginnings of English-speaking Quebec are associated with the "Conquest" of 1759, while the Quiet Revolution and its consequences, which overlap Bill 101, are described as a major turning point that continues to generate anxiety in community leaders' definitions of their collective identity to this day. Overall, two historical narratives emerge : one of duality, which characterizes Anglophone identity as a unitary whole (in tension with a Francophone identity) ; the other of diversification, centred on English-speakers' growing diversity. In conclusion, the authors question leaders' resulting ability to mobilize these diverging narratives in order to increase their community's cohesion in light of the challenges to its vitality.

L'étude des questions d'identités collectives et de relations inter- et intra-groupes au sein de différents contextes sociétaux n'est pas simple. Des difficultés émergent, particulièrement lorsqu'on fait des constats pour rendre compte de telles dynamiques, où le risque de masquer certaines facettes de la réalité par rapport à d'autres est évident. La complexité et la fluidité de la définition du Québec anglophone, surtout en lien avec l'évolution de ses rapports avec la majorité francophone de la province, en sont des exemples. La pluralité des marqueurs identitaires anglo-québécois est ancrée à travers des perceptions divergentes de sa présence historique, ce qui rend ce processus d'autant plus difficile. Cette question d'identification, telle qu'elle surgit de la mémoire historique de la communauté, dont celle des leaders communautaires faisant justement l'objet de ce chapitre, souligne le défi à la fois de définir et d'analyser les paramètres de la communauté, tout en conjuguant son positionnement par rapport aux francophones. Même si les appellations « Anglo-Quebec », « anglophone » et « communautés québécoises d'expression anglaise » désignent les habitants du Québec qui s'auto-définissent en tant que tels, elles n'englobent pas complètement la diversité culturelle de la communauté et masquent souvent une hiérarchisation entre ses membres d'origine britannique et ses autres sous-groupes d'origine non britannique[2]. Aussi, même si les rapports de pouvoir entre les anglophones et les francophones au Québec ont souvent favorisé les premiers aux dépens des seconds, les décrire en termes simples de « dominants » et de « dominés », ce qui est parfois nécessaire pour parler de ce phénomène, masque des nuances importantes quant aux réalités vécues et nous renvoie facilement à une logique de « nous » *versus* « eux ».

2. Dans ce chapitre, les appellations « Anglo-Quebec », « anglophone » et « communautés d'expression anglaise » désignent les habitants du Québec qui s'auto-définissent en tant que tels, incluant ceux de descendance anglaise ou française et ceux qui s'identifient avec les deux communautés (anglophone et francophone). Pour sa part, le terme « francophone » désigne les habitants du Québec de descendance canadienne-française et/ou ceux d'expression française. Même si ces appellations ne couvrent pas complètement la diversité culturelle de deux groupes linguistiques, elles reflètent néanmoins largement ce que la plupart des habitants de la province comprennent comme étant « anglophone » ou « francophone ». Nous utilisons ces expressions librement et de manière interchangeable pour identifier les membres des deux communautés linguistiques. Les chercheurs qui s'intéressent à la communauté anglophone au Québec savent bien qu'il est particulièrement difficile d'identifier et de définir cet objet d'étude, car plusieurs marqueurs identitaires existent et sont employés par les membres de la communauté. Notre étude sur la mémoire historique des leaders communautaires contribuera justement à atténuer ces difficultés en exposant la pluralité des marqueurs qu'ils utilisent pour en analyser la charge symbolique distincte associée à chacun d'eux.

Une autre difficulté émergente qu'il faut baliser est la question du leadership communautaire et la capacité des leaders à parler au nom des anglophones. Dans le fonctionnement des communautés, reflétant à nouveau la complexité et la fluidité des dynamiques collectives, il existe toujours des intérêts qui convergent et qui divergent. Même si parfois certains leaders parlent au nom de la communauté, leurs points de vue et leurs perspectives ne sont pas nécessairement toujours les mêmes que ceux des autres membres de la communauté. Alors, encore une fois, il y a une limite à « généraliser » les propos des leaders pour les attribuer à l'ensemble des anglophones.

C'est en ayant conscience de ces écueils reliés aux catégorisations simplistes que nous entamons notre sujet d'étude, qui cherche à décrire la mémoire historique de ce que nous appelons la communauté anglophone du Québec telle qu'elle est racontée par ses leaders communautaires. Malgré les variations de toutes sortes dans leur capacité d'influenceur, ces leaders risquent d'affecter les représentations plus normatives de leur « communauté » et, par extension, la définition de ses paramètres. Dans leur quête de développement et de vitalisation collective, les leaders font face aux problèmes de réconcilier les intérêts divergents des anglophones qui font suite aux changements de leur statut au sein de l'histoire récente du Québec.

La démographie, les institutions et le statut social des communautés d'expression anglaise au Québec continuent d'être marqués par les conséquences de la Révolution tranquille des années 1960 (Bourhis, 2012 ; Bourhis et Faucher, 2010 ; Canadian Heritage, 2011 ; CPLO, 2011 ; Gérin-Lajoie, 2016 ; Levine, 1990 ; Oakes et Warren, 2007 ; Sioufi et Bourhis, 2018 ; Stevenson, 1999). L'affirmation de la majorité francophone pour améliorer son statut social dans la province a mené à l'introduction de lois linguistiques durant les années 1970 et, plus précisément, à la *Loi sur la langue officielle* de 1974 (projet de loi 22) et à la *Charte de la langue française* de 1977 (loi 101). Ces lois avaient respectivement pour but de promouvoir le français comme la seule langue officielle du Québec et d'assurer la revitalisation linguistique et socioéconomique des membres de la majorité. Elles ont aussi institutionnalisé des frontières linguistiques entre les francophones et les anglophones, imputant ainsi aux seconds le statut de minoritaire, alors qu'ils ne s'étaient jamais (ou très peu) identifiés auparavant en tant que communauté minoritaire d'expression anglaise (Bourhis, 2012 ; Bourhis et Faucher, 2010 ; Caldwell et Waddell, 1982 ; Jedwab et Maynard, 2008 ; Magnan, 2004 ; Stein, 1982).

Avec ces changements législatifs au niveau linguistique, beaucoup d'anglophones ont commencé à se percevoir et à agir comme une véritable minorité sociologique, ce qui constitue une nouveauté pour un groupe qui avait longtemps agi en tant que membre d'une majorité anglophone canadienne avec une position politique et socioéconomique au Québec plutôt favorable comparativement aux francophones (Levine, 1990 ; Pettinicchio, 2012 ; Stevenson, 1999). Après les années 1960, cette « nouvelle minorité » a progressivement renégocié son rapport à la communauté francophone. Sans nécessairement renier leur attachement au Canada, certains leaders anglophones et autres acteurs-clés communautaires ont valorisé l'identification au Québec afin de s'intégrer socialement et politiquement en tant que « Québécois » à la province, dans un contexte où celle-ci poursuit sa quête d'une vision plus nationale de l'État québécois au sein du Canada (Bourhis, 2012 ; Caldwell et Waddell, 1982 ; Jedwab et Maynard, 2008 ; Levine 1990 ; Magnan, 2004 ; Stevenson, 1999). Depuis cette prise de conscience, des représentants de la communauté cherchent à régénérer le Québec anglophone de manière autonome et distincte, ainsi que d'affirmer ses contributions à la province d'hier à aujourd'hui. Cette identification au Québec est aussi favorisée de manière indirecte par l'ordre fédéral canadien. Il faut savoir que la capacité de vivre en anglais au Québec se trouve encadrée par la *Loi sur les langues officielles du Canada* (1985), ainsi que par la *Charte canadienne des droits et libertés* (1982, section 23). Ce cadre législatif et les recommandations du comité sénatorial sur les langues officielles de 2011 encouragent les anglophones à travailler de concert avec les francophones afin de favoriser le respect et l'épanouissement de leurs besoins linguistiques respectifs au Québec. Ayant un statut protégé par des droits, les anglophones peuvent donc s'identifier avec le Québec de manière distincte qu'avec le Canada, s'ils le souhaitent.

Aujourd'hui, pour mobiliser les anglophones à soutenir la vitalité de leur communauté, des leaders communautaires cherchent à promouvoir un sentiment de cohésion entre les locuteurs de langue anglaise au Québec, eux qui représentent un ensemble diversifié d'individus. À un niveau théorique, le but de favoriser de tels sentiments d'appartenance serait d'orienter les membres de la communauté s'auto-définissant en tant qu'anglophones à agir vers des fins communes et à acquérir un sentiment de pouvoir collectif pour atteindre des résultats souhaités et pour contrôler leur destin (Bandura, 2006 ; Weber, 1968 ; Zanazanian, 2019a). Il se trouve à l'intérieur de cet objectif, pour qu'il se concrétise, un besoin plus profond, celui de la double légitimité. Premièrement, les leaders ont besoin d'un fil conducteur afin de promouvoir une représentation de cette nouvelle

minorité sociologique pour la rendre légitime au sein des communautés d'expression anglaise aux intérêts divers et divergents (c'est-à-dire aux yeux de ses sous-groupes minoritaires et marginalisés et de ses communautés dans les régions et à Montréal). Deuxièmement, les leaders ont aussi besoin d'une telle représentation pour que la communauté anglophone puisse être perçue comme une minorité historique légitime aux yeux de la communauté majoritaire francophone. Celle-ci a vécu une relation difficile au niveau du partage des pouvoirs politiques et socioéconomiques par le passé avec les anglophones, avant la Révolution tranquille (Breton, 2005 ; Levine, 1990 ; Stevenson, 1999 ; Pettinicchio, 2012 ; Zanazanian, 2019a).

Comme les anglophones forment une communauté hétérogène, on remarque une certaine difficulté vécue par les leaders quant à la défense de leurs droits linguistiques au Québec. Un enjeu majeur est de savoir si les locuteurs anglophones forment véritablement une communauté ou s'ils forment plutôt un groupe varié utilisant l'anglais comme langue de communication (Caldwell, 1994 ; Levine, 1990 ; Stevenson, 1999). Dès lors, beaucoup d'organismes communautaires anglophones essaient aujourd'hui de se distancier des appellations telles qu'« Anglo » ou « Anglo-Québec » (qui ont des connotations exclusivement britanniques) ou « anglophone/anglo-québécois » (imposées par la majorité francophone). Ces organismes préfèrent en effet l'appellation « communautés d'expression anglaise », qui, selon eux, serait plus représentative de la diversité du groupe. Cependant, ce changement d'appellation laisse de côté les revendications et les demandes formulées par des locuteurs anglophones issus de communautés historiquement marginalisées, telles que les Autochtones du Québec et les Noirs. Ces derniers souhaitent qu'on reconnaisse d'abord et principalement les effets négatifs et continus du colonialisme et du racisme systémique au Québec. Imposer à ces groupes un cadre linguistique dichotomisé, sans nuances importantes, aurait pour effet de mettre sous silence leurs demandes de reconnaissance. Cette mise à l'écart est d'autant plus saillante puisqu'elle se situe au sein de politiques identitaires toujours en vigueur et opposant les francophones aux anglophones (Jamil, 2013).

Afin de mieux connaître la capacité des leaders communautaires à promouvoir la cohésion du groupe qu'il représente, ce chapitre offre une description détaillée de leur mémoire historique au sujet de l'histoire du Québec anglophone. En comprenant mieux les trajectoires historiques de cette communauté, telles que décrites par ces leaders, nous verrons de quelles façons les leaders perçoivent leur communauté, non seulement à travers son parcours, ses réalités, ses expériences, sa présence et ses contributions, mais aussi dans la manière dont ils définissent les membres de la

communauté : qui en fait partie, ou non. Pour y arriver, nous posons deux questions : (1) Quelle mémoire historique les leaders communautaires possèdent-ils ? (2) Jusqu'à quel point tient-elle compte de la diversité de la communauté ?

Le présent chapitre fait partie d'une étude qualitative de plus grande envergure qui a été menée par Zanazanian (2019a, 2019b), portant sur le fonctionnement de la conscience historique de quarante leaders communautaires. Pour cerner les marqueurs centraux de leur mémoire historique, un axe de cette étude cherchait à saisir les connaissances que possèdent ces acteurs par rapport à l'histoire de leur communauté au Québec. Suivant la formule popularisée par Létourneau et Moisan (2004) afin d'évaluer cette mémoire à partir d'une tâche écrite, les répondants de l'étude étaient invités à décrire l'histoire de leur communauté (anglophone), de ses débuts jusqu'à aujourd'hui, dans la forme ou le format qu'ils jugeaient le plus approprié. Ensuite, nous avons effectué une analyse de contenu afin de saisir non seulement les dates, les événements, les périodes et les acteurs mentionnés dans les réponses, mais également les « points tournants » (de la Sablonnière, 2008) ainsi que les thèmes émergents, ce qui nous a permis d'identifier les schémas narratifs et descriptifs mobilisés (Létourneau et Moisan, 2004 ; Reissman, 2002 ; Schreier, 2012). Dès lors, dans le présent chapitre, nous exposons spécifiquement les principales connaissances historiques que les leaders pourraient transmettre en vertu de leur fonction (Létourneau et Moisan, 2004 ; Lieblich et collab., 1998 ; Reissman, 2004)[3].

Dans les sections qui suivent, nous présentons notre cadre théorique et, pour contextualiser l'étude, nous la situons dans une revue de littérature sur la conscience historique des locuteurs d'expression anglaise au Québec. Ensuite, nous décrirons l'étude, ses objectifs et l'approche méthodologique suivie ainsi que les techniques de codage employées pour analyser les données. Puis, nous présenterons les résultats en insistant sur les principaux éléments de la mémoire historique des leaders communautaires de manière à en offrir un portrait général. À partir de ces résultats, nous discuterons de la représentation inclusive (ou non) offerte dans les réponses obtenues afin d'élaborer différentes pistes d'interprétations pouvant être raffinées dans le cadre d'études ultérieures.

3. Un livre est actuellement en rédaction et porte sur une étude plus large qui englobe une partie de ce qui est présenté dans ce chapitre. Zanazanian se concentrera sur la relation entre la conscience historique des leaders communautaires et leur positionnement épistémique. Il examinera spécifiquement la manière dont les connaissances que possèdent les leaders lorsqu'ils utilisent l'histoire influencent leurs objectifs et leur sens des responsabilités pour éduquer les membres de la communauté à propos des enjeux liés à la revitalisation de leur groupe.

CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES : LA CONSCIENCE ET LA MÉMOIRE HISTORIQUE

Dans ce chapitre, nous mobilisons une approche socio-culturelle du concept de la conscience historique pour guider notre réflexion au sujet des leaders communautaires (Rüsen, 2005, 2017). Le champ d'étude de la conscience historique est vaste et interdisciplinaire, recoupant surtout un savoir théorique et empirique dans les domaines de l'histoire et de la mémoire, et touchant aussi, entre autres, à la philosophie, l'historiographie, l'anthropologie culturelle, la sociologie, la psychologie et le domaine de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire (Karlsson, 2011 ; Nordgren, 2016, 2019 ; Rüsen, 2005, 2017 ; Seixas, 2004 ; Straub, 2005 ; Zanazanian, 2015a, 2019b ; Zanazanian et Nordgren, 2019). Comme point commun à la fois rejoignant la pluralité de ces définitions et soulignant justement la complexité à capter son fonctionnement, la conscience historique fait appel à la fluidité et à la nature multiforme de l'histoire et de son influence sur la pensée humaine (Zanazanian et Nordgren, 2019). À la base, la conscience historique se définit comme étant la compréhension que possèdent les individus à propos du passé, ou plutôt du fonctionnement de l'histoire, et les manières dont cette histoire agit comme vecteur important de leur capacité à s'orienter dans le monde (Zanazanian et Nordgren, 2019). Selon Körber (2016), deux tendances importantes existent quant à l'utilisation du concept : la première approche est plutôt étroite et ressemble de très près à une notion occidentale, euro-centrée et moderniste de l'histoire en tant que sujet disciplinaire. Cette première approche est souvent associée à la pensée historienne. La deuxième approche est plus vaste et se focalise sur une façon de penser plus large et analytique qui englobe tout l'éventail des contextes au sein desquels les gens pensent historiquement. Malgré ces variations, ce qui semble souvent guider les discussions courantes au sein des travaux portant sur la conscience historique est la quête de mieux comprendre l'ambiguïté qui existe autour de la manière dont le raisonnement historique sert à donner du sens aux réalités sociales (Carretero et collab., 2017 ; Clark et Peck, 2019 ; Elmersjö et collab., 2017 ; Epstein et Peck, 2018 ; Metzger et McArthur Harris, 2018 ; Zanazanian et Nordgren, 2019).

En suivant cette logique, ce qui distingue la conscience historique et qui la rend appropriée comme objet d'étude est son usage comme outil interprétatif pour comprendre le processus de production de sens développé par les individus pour s'orienter dans le temps (Zanazanian, 2019b). Appliqué au cas des leaders, le concept de conscience historique nous

permet d'étudier leur compréhension et le sens qu'ils donnent aux réalités historiques du Québec anglophone. En somme, ce concept offre la possibilité d'analyser la manière dont ces individus utilisent des idées ou des représentations structurelles du passé historique, déjà présentes dans leurs répertoires culturels, pour faire des choix moraux et se guider dans leurs relations sociales (Rüsen, 2005, 2017 ; Zanazanian, 2019b).

Parmi ces cadres sociocognitifs se trouvent ceux qui font référence aux contenus du passé, c'est-à-dire aux trames ou aux modèles narratifs qui soutiennent des connaissances spécifiques comme les dates, les lieux, les acteurs, les séquences d'événements, les épisodes importants et les dénouements centraux d'une histoire. En somme, pour un individu, la conscience historique se définit par l'intersection de ces connaissances historiques combinées à sa compréhension de ce qu'est l'histoire en tant qu'outil pour lire la réalité. Cela comprend également la manière dont il mobilise à la fois ses connaissances et cette compréhension comme moteur de son agentivité. Dans ce chapitre, nous portons notre attention surtout sur le premier aspect de la conscience historique, la mémoire historique, qui, à elle seule, se limite à une connaissance du passé en tant que contenu ou réservoir d'informations (Körber, 2016 ; Lévesque et Croteau, 2020a, 2020b ; Zanazanian, 2019a ; Létourneau, 2014).

En lien avec la formation et la préservation des entités collectives, telles que les anglophones au Québec, la mémoire historique sert de base à une compréhension commune du passé afin de maintenir l'identité et la raison d'être des groupes (Rüsen, 2005, 2017 ; Zanazanian, 2012, 2017, 2019a). Par exemple, les souvenirs partagés du passé anglophone au Québec peuvent fonder les assises de la communauté pour que ses membres se reconnaissent en tant qu'anglophones. En effet, dans cet exemple, la mémoire rend légitime l'existence du groupe dans le temps et les souvenirs partagés montrent qu'il existe bel et bien à l'heure actuelle une communauté anglophone de mémoire. Ces mémoires peuvent effectivement promouvoir des croyances subjectives quant aux origines communes du groupe et aux expériences historiques partagées qui s'ensuivent. Ces croyances permettent aux membres de se connaître, de se narrer et de se reconnaître en relation avec leurs pairs.

Ces compréhensions communes du passé contribuent à rappeler les origines, les traditions, les normes culturelles et les valeurs des groupes (Rüsen, 2005, 2017 ; Zanazanian, 2019a). Ajoutons que les compréhensions simplistes du passé sont fréquentes au sein de la mémoire historique. Il s'agit souvent de trames identitaires ou de symboles qui lient les individus

à leurs pairs, tout en participant à accentuer les dichotomies *nous-eux* : par exemple, entre un *nous* anglophone et un *eux* francophone.

LE QUÉBEC ANGLOPHONE ET SES USAGES DE L'HISTOIRE

Dans la littérature scientifique, il est commun de dire que les représentations historiques partagées sont centrales à la construction identitaire des groupes (Hilton et Liu, 2017 ; Hutchinson, 2005 ; Hutchinson et Smith, 1994, 1996 ; Mock, 2012 ; Smith, 2009 ; Wertsch, 1998). Ces représentations historiques partagées permettent aux individus s'identifiant comme membres d'un groupe, d'une société ou d'une association élargie donnée, de se (re)connaître et de négocier une cohérence commune, un sentiment d'appartenance et une structure pour vivre leur vie collective. Depuis l'implantation des lois linguistiques durant les années 1970, les quelques recherches sur la mémoire historique des anglophones suggèrent qu'ils partagent le projet de former une communauté historique reliée au Québec (Bougie et collab., 2011 ; Conrad et collab., 2013 ; Friesen et collab., 2009 ; Lemire et collab., 2006 ; MEQ, 1998 ; Létourneau, 2014 ; Létourneau et Northrup, 2011 ; Zanazanian, 2017, 2019a). Des expériences historiques perçues comme étant négatives, particulièrement la montée du nationalisme québécois francophone des années 1960, apparaissent comme des facteurs-clés qui resserrent la cohésion, le sentiment de fierté et l'estime collective des anglophones (Bougie et collab., 2011). Ces mémoires partagées influencent la vision du monde que possèdent les individus et elles sont considérées comme étant centrales à la préservation de l'héritage et de la revitalisation de l'identité collective des locuteurs d'expression anglaise au Québec (Conrad et collab., 2013 ; Friesen et collab., 2009 ; Létourneau et Northrup, 2011). Par ailleurs, les conclusions d'une vaste étude pancanadienne sur l'engagement quotidien des Canadiens envers le passé corroborent empiriquement les résultats décrits ci-dessus (Conrad et collab., 2013).

L'étude de Bougie et ses collaborateurs (2011) fait précisément référence à la mémoire et à l'identité historique du Québec anglophone. Questionnés à savoir quels étaient les points tournants de l'histoire de leur groupe linguistique, les dix-huit participants anglophones ont le plus souvent positionné les débuts du Québec anglophone dans le cadre du Nouveau Monde, pour ensuite enchaîner avec les chapitres de la « Conquête », de l'ère Maurice Duplessis et de la Révolution tranquille. C'est toutefois la montée du nationalisme québécois francophone pendant

la Révolution tranquille, une période que les chercheurs définissent entre 1960 et 1995, qui semble être l'épisode le plus important et négatif pour décrire l'histoire de cette communauté. Au cours de cette période, les anglophones se percevaient comme une population défavorisée et menacée par les francophones (Bougie et collab., 2011).

Létourneau (2014) donne un aperçu empirique de la façon dont les jeunes anglophones comprennent le passé et structurent les frontières intergroupes avec les francophones. Cet aperçu est tiré d'une vaste étude où il était demandé aux participants de synthétiser l'histoire du Québec en une phrase. Selon les analyses de Létourneau, il semble que la grande majorité des élèves fréquentant des écoles anglophones possèdent une vision *négative* de l'expérience historique québécoise. Un thème prédominant de relations tendues entre les deux groupes émerge dans la conscience historique de ces jeunes : les anglophones sont représentés à plusieurs reprises comme victimes du malaise ou de la frustration des francophones, causée par la « Conquête » britannique du Québec de 1759. Dans leurs réponses, les mentions au Canada font émerger chez les jeunes anglophones du Québec les concepts de diversité, de pluralisme, de multiculturalisme ainsi que des attitudes positives. Les notions de séparation, d'indépendance, d'assimilation, de persécution, de minorité contrainte et de haine des Anglais les conduisent plutôt à se distancier du Québec francophone.

Une autre étude sur la conscience historique de cinq jeunes anglophones offre un aperçu plus précis au sujet des interactions potentielles des élèves d'expression anglaise avec le récit d'histoire officielle du Québec présenté au sein des programmes scolaires. Ce récit « officiel » tend à représenter leur communauté d'une manière simpliste et à la confiner dans une catégorie d'altérité (Zanazanian, 2015b). En se positionnant par rapport au récit, les attitudes des élèves semblent varier entre la recherche d'une identité nationale hybride et des compréhensions plus complexes et inclusives du Québec, voulant ainsi surmonter des lacunes dans le récit officiel ou amender sa vision étroite. L'étude montre que les cinq jeunes peuvent penser à la nation québécoise selon la trame collective des francophones, mais que leur connexion émotive envers elle varie. Cela reflète la capacité des jeunes à *connaître* et *à penser* le récit offert, *mais à ne pas y adhérer*.

Les recherches portant sur la conscience historique des francophones du Québec et son influence sur l'identité du groupe offrent un éclairage supplémentaire sur les usages de l'histoire par les anglophones. Cette littérature se base sur une relecture des résultats de recherche de Létourneau

et ses collègues obtenus auprès de milliers de jeunes Québécois à l'aide de l'invitation suivante : « Raconte-moi l'histoire du Québec ». Cette relecture illustre la fréquence de perspectives historiques qui servent à structurer les frontières avec les anglophones d'une manière dichotomique (Létourneau et Caritey, 2008 ; Lévesque et collab., 2013). À cet égard, les souvenirs généralisés des relations de pouvoir intergroupes sont souvent inégaux et ils incitent les francophones à confiner les anglophones dans une catégorie d'altérité quelque peu rigide (exclusive et largement intemporelle, telle qu'elle est présentée dans les programmes d'histoire de l'école québécoise). De plus, l'usage très répandu du « nous » francophone comme sujet de l'histoire racontée, avec en contrepartie un « eux » anglophone, montre jusqu'à quel point une mémoire historique dichotomisée est présente chez les francophones. Ce « nous » semble lier les francophones d'aujourd'hui à ceux d'hier, comme s'ils étaient les mêmes individus rencontrant les mêmes obstacles (ou presque) (voir aussi Lévesque et Croteau, 2020a, 2020b).

Comme le rapporte Létourneau (2012) dans un essai sur la signification de 1759, aussi appelée la « Conquête », au sein de la conscience historique des francophones, ce « mythistoire » est plutôt émotif, idéologique et politique en substance. Certes, la « Conquête » de 1759 sert d'outil pour promouvoir une identité collective commune et elle est si imprégnée dans la conscience historique généralisée des francophones qu'il est très difficile de la complexifier, voire de la déconstruire, sans oublier que des groupes d'intérêt nationalistes peuvent facilement la récupérer à des fins militantes. La « Conquête » de 1759 symbolise ainsi un « mythistoire » – un récit qui conjugue un mythe et une version plausible des faits – où les francophones sont les victimes des Britanniques, en lutte perpétuelle pour leur survie culturelle, linguistique et nationale. Suivant cette interprétation de la « Conquête » et le fait qu'elle soit ancrée dans la conscience historique de beaucoup de francophones, il peut s'avérer difficile pour eux, surtout en raison du manque de connaissances sur les expériences du Québec anglophone, de différencier les anglophones d'aujourd'hui de ceux du passé, associés à l'élite britannique perçue comme un « oppresseur » / colonisateur.

Même si ces travaux suggèrent l'existence de souvenirs partagés par rapport à la présence historique et des contributions des anglophones au Québec, ils montrent aussi une forme de méconnaissance ou d'indifférence de la part des francophones par rapport au Québec anglophone. Cependant, ces recherches en disent peu sur la manière dont les leaders communautaires utilisent leurs souvenirs partagés pour favoriser une

cohésion entre les membres du groupe afin de renforcer la vitalité de leur communauté. À cet égard, les leaders de la communauté semblent prioriser la transmission des réalités et des expériences anglophones et cherchent à les inclure dans les programmes d'histoire québécois, d'autant plus que leurs contributions y sont largement absentes (Green, 2016). Selon certains leaders, dont certains sont issus de l'étude présentée dans ce chapitre, l'enseignement de l'histoire peut susciter chez les jeunes de la communauté anglophone un sentiment d'identité de groupe et une appartenance au Québec. Avec le nouveau programme d'histoire du Québec et du Canada (secondaire 3 et 4), les voix anglophones dissidentes deviennent plus audibles, voire militantes, afin de revendiquer une représentation plus juste des expériences historiques autres que celles des francophones (Green, 2016 ; Marandola, 2017 ; Valiante, 2016). Une telle représentation des anglophones dans les programmes d'histoire pourrait servir de tremplin à des relations plus harmonieuses entre les groupes de langues officielles du Canada au Québec (CPLO, 2011 ; QCGN, 2009).

L'ÉTUDE, SES OBJECTIFS ET SON ÉCHANTILLON

Dans l'étude que nous présentons ici, quarante leaders devaient raconter l'histoire du Québec anglophone par écrit en choisissant la manière de leur choix pour ce faire. Pour le présent chapitre, le contenu factuel à propos du passé des anglophones dans ces réponses sera examiné, tout comme la structure de ces narrations. Pour récapituler, nous cherchons à répondre aux deux questions suivantes : (1) Quelle mémoire historique nos participants possèdent-ils ? (2) Jusqu'à quel point inclut-elle la diversité de la communauté ?

Dans l'ensemble, les leaders communautaires qui participent à l'étude sont des professionnels, des employés ou des bénévoles travaillant au sein d'organismes voués à sensibiliser le public au sujet des enjeux reliés aux communautés d'expression anglaise au Québec et à leur revitalisation. Dans la littérature sur le développement communautaire, la définition du rôle des leaders englobe leur engagement politique quotidien en tant que médiateurs, organisateurs et éducateurs (Bridger et collab., 2013).

Les quarante leaders communautaires interrogés proviennent de cinq régions connues pour leur population anglophone. Ainsi, dix-neuf d'entre eux viennent de Montréal (MTL), neuf de Québec (QCITY), huit de Sherbrooke (SHERB), trois de Gatineau (GAT) et un de Gaspé (GASP). Ils ont été recrutés sur une base volontaire à partir du réseau de contacts

du Quebec Community Groups Network (QCGN) et au moyen d'une invitation personnalisée. Le QCGN est le groupe d'intérêt anglophone le plus important au Québec. Il regroupe plus d'une cinquantaine d'organismes communautaires. Le recrutement des participants s'est effectué par un échantillonnage de convenance, ce qui a permis d'étudier la mémoire historique au sein d'un sous-groupe de quarante leaders communautaires. Des informations sociodémographiques ont été récoltées : l'âge, le genre, l'emploi, le niveau de scolarité en histoire, l'intérêt, ainsi que l'usage et la fréquence de leur interaction avec l'histoire.

Seize participants ont déclaré avoir des origines des îles Britanniques (anglaises, écossaises, irlandaises, ou mixtes, incluant une origine mixte à la fois française et britannique) ; un répondant se déclare exclusivement européen ; onze participants se sont regroupés sous l'étiquette « canadien » (canadien-anglais, canadien-français, ou canadien combiné à une autre origine) ; un participant se dit « québécois » ; neuf se disent « caucasien » ; une participante s'est identifiée comme noire et une autre en tant qu'autochtone (d'origine à la fois amérindienne et celtique). Les participants vivent principalement en anglais. La plupart sont nés au Québec et/ou ont vécu dans la province presque toute leur vie : ils y sont chez eux, engagés au sein de leurs différentes communautés d'appartenance. En général, les participants sont parmi les membres de la communauté anglophone les plus âgés ; l'âge moyen de l'échantillon étant de 57 ans. Même si cet échantillon n'est pas parfaitement représentatif de la diversité de la communauté, proportionnellement parlant, il réunit toutefois une pluralité de voix que nous avons voulu le plus diversifiée possible. L'échantillon constitue un groupe original à étudier de manière à comprendre leurs perceptions du passé.

LES CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES : UNE APPROCHE NARRATIVE

Aux fins du présent chapitre, nous souhaitons offrir aux lecteurs une compréhension approfondie de la mémoire historique que possèdent quarante leaders communautaires anglophones. Pour ce faire, nous avons adopté l'approche narrative afin d'analyser nos données. Selon cette approche, les humains sont des conteurs qui construisent la réalité de manière à nourrir leur agentivité, en puisant des ressources narratives dans leur boîte à outils culturels (Bruner, 1996 ; Polkinghorne, 1988 ; Wertsch, 1998).

L'analyse du contenu et des formulations narratives des réponses nous permet de saisir les interrelations entre les divers éléments de la mémoire historique des leaders, y compris ses aspects plutôt spécifiques et ses schémas sociocognitifs élargis. Cette façon de procéder permet de cerner les thèmes, les intrigues et les structures majeurs au sein des réponses récoltées (Rüsen, 2005 ; Straub, 2005 ; Wertsch, 2004).

Zanazanian (2019a ; 2019b) a invité les participants à rédiger une composition historique ouverte et à répondre à la question suivante, présentée en anglais : « Describe the history of Anglo-Quebec, from the very beginning until current times, as you perceive it, understand it, or remember it » (adaptée de Létourneau et Moisan, 2004). Par ces compositions écrites, nous avons eu accès au contenu historique, y compris aux marqueurs centraux de l'histoire anglo-québécoise (Létourneau et Moisan, 2004 ; Lieblich et collab., 1998 ; Reissman, 2002).

Il faut préciser que l'usage du terme « Anglo-Quebec » dans la question posée était intentionnel. Zanazanian (2019a) aurait pu choisir « communautés d'expression anglaise », mais l'usage du terme « Anglo-Quebec » a permis d'évaluer sa mobilisation par les participants de manière à prendre en compte leur volonté de le problématiser ou non afin de le rendre plus inclusif.

Les participants avaient 90 minutes pour répondre au questionnaire par écrit, sans accès à des notes ni à Internet, à l'intérieur de salles de réunions ou de classes, selon que la collecte s'effectuait dans un milieu communautaire, dans une école ou une université. Zanazanian a supervisé la collecte des données, dont le processus peut ressembler à l'écriture d'un examen. Les participants ont écrit leurs réponses en anglais durant l'année 2013 ou 2014. Ces contraintes ont laissé aux participants du temps pour produire un texte substantiel sans toutefois épuiser leurs ressources attentionnelles. Ainsi, les réponses fournies représentent généralement une rétroaction spontanée de la part des participants de manière à capter ce qu'ils savaient déjà de l'histoire.

Il faut aussi noter que la longueur et le format des réponses varient. La plupart de celles-ci sont écrites comme un texte continu – un court texte historique – avec un style comparable à ce que l'on peut lire dans des manuels scolaires. Un peu moins de réponses étaient présentées sous la forme d'une chronologie de faits, accompagnée de mots ou de phrases-clés, et un nombre encore plus restreint de réponses ressemblaient à des textes d'opinion, où les auteurs cherchaient à faire valoir une idée ou un argument.

LE CODAGE ET L'ANALYSE DES DONNÉES

La stratégie de codage empruntée est similaire à celle qu'a utilisée Létourneau pour ses travaux portant sur l'histoire du Québec, telle que racontée par les jeunes de la province (Létourneau et Caritey, 2008 ; Létourneau et Moisan, 2004). Cependant, la conception du codage a aussi été inspirée par les lignes directrices de Schreier (2012) à propos de l'analyse de contenu ainsi que par celles de Krippendorff (2013) et de Lieblich, Tuval-Mashiach et Zilber (1998).

Pour effectuer une analyse de contenu, il est recommandé d'utiliser une unité d'analyse et une matrice de codage avec des catégories analytiques et leurs définitions. Les compositions historiques ouvertes de chacun des quarante participants constituaient donc l'unité d'analyse. Une matrice de codage a été élaborée de manière à englober les éléments-clés de leur réponse que nous souhaitions regarder de plus près. La matrice de codage sert en quelque sorte de filtre interprétatif pour l'analyse des données. Les principales catégories analytiques ont été conceptualisées en utilisant une stratégie mixte à partir de connaissances déjà acquises par Zanazanian, ainsi que par des théories, des études antérieures (comme celles de Létourneau), des expériences de vie quotidiennes ainsi que de la logique (Schreier, 2012). Ces principales catégories sont : (1) les dates, (2) les événements, (3) les personnages, (4) les groupes et les communautés, (5) les entités (institutionnelles, sociétales et géopolitiques) et (6) les autres phénomènes historiques. Il est important de souligner que chacune de ces catégories est unidimensionnelle, c'est-à-dire que les catégories ne se chevauchent pas (un élément ne pouvait être codé à la fois comme date et comme lieu). Pour nous assurer que chacune des catégories ne saisissait qu'un aspect de nos données, nous avons établi une définition unique pour chacune d'entre elles. Nous avons ensuite intégré ces catégories dans le logiciel NVivo 10, qui nous a permis de capter les extraits de textes pour les classer dans les catégories appropriées.

Par la suite, en lisant et en codant les compositions historiques ouvertes à l'aide de NVivo 10, nous avons créé, à partir de chacune des catégories principales de notre matrice de codage, des sous-catégories. Nous avons ensuite effectué deux tours d'analyse. Les sous-catégories du premier tour constituaient nos thèmes primaires, tandis que celles du deuxième tour formaient nos thèmes secondaires. En tout, les sous-catégories nous ont permis d'identifier ce qui était dit sur chacune des catégories principales de notre matrice de codage. Les thèmes secondaires comprenaient une

lecture détaillée de nos thèmes primaires, une sorte de qualification que les participants attribuaient à chacun des thèmes primaires émergents.

Le thème primaire de la loi 101 peut nous servir d'exemple pour illustrer notre méthode d'analyse. Ce thème apparaît au sein de la catégorie principale nommée « événements » et les thèmes secondaires qui y sont associés sont les suivants : les lois linguistiques, l'émancipation des francophones, les contraintes pour les anglophones, etc. Les thèmes secondaires pouvaient aussi être présentés d'une manière positive, négative ou ambiguë.

La fréquence des thèmes primaires (ex. : loi 101) était notre principale cible d'intérêt. Ainsi, plus un thème était fréquent (nombre de répétitions dans les compositions), plus il a été considéré comme étant signifiant et central dans la mémoire historique des leaders. Après avoir compilé les éléments les plus fréquents, nous avons effectué une analyse dynamique dans laquelle nous avons cherché à comprendre la structure des réponses, en examinant la manière dont les leaders positionnent le début de l'histoire du Québec anglophone, ses points tournants et l'attention accordée à différents chapitres et diverses périodes historiques. En somme, nous nous sommes d'abord posé la question « Quels sont les éléments de la réponse ? » et, par la suite, nous avons voulu savoir « Comment ces différents éléments sont-ils inter-reliés ? »

Nous rapporterons les résultats de manière à exposer les tendances générales présentes au sein des compositions écrites des participants. Cela signifie que notre attention se porte particulièrement sur les principales tendances observées et non pas sur l'occurrence de chacun des thèmes ou des catégories utilisées par les participants. Ainsi, nous rapporterons uniquement, lorsqu'il est nécessaire, la fréquence précise de certains thèmes/catégories, mais la majorité de nos constats se fondent sur une interprétation générale des tendances observées.

LES RÉSULTATS

La majorité des répondants ne semblent pas avoir eu trop de difficulté à décrire l'histoire du Québec anglophone. Cependant, comme nous l'avons noté dans une section précédente, la forme de leurs réponses varie. Ainsi, dix-sept des quarante réponses épousent un canevas narratif et chronologique sous la forme d'un « récit » comprenant un début, des points tournants et un dénouement. La capacité de produire un récit historique n'est cependant pas à la portée de tous, car « raconter » l'histoire peut constituer une

tâche à la fois difficile et inattendue. En contraste, quatorze participants élaborent plutôt leur réponse à partir d'une liste de dates, d'affirmations ou de faits présentés en ordre chronologique. Comme les répondants pouvaient raconter l'histoire par le format qui leur semblait le plus approprié, huit personnes ont exprimé leur opinion sur la question posée, sur l'état de la communauté anglophone au Québec et/ou ont fourni une autobiographie. Il est à noter que deux de ces huit répondants ont produit des récits différents, un sur l'histoire des Noirs au Québec et l'autre sur l'histoire d'une autochtonie universelle. Ces « autres » récits illustrent une possible revendication de reconnaissance visant à amender le récit conventionnel de l'histoire anglo-québécoise. Enfin, une seule personne n'a pas répondu à la tâche alors qu'une autre réponse se résume uniquement par « 1759- Conquest, etc. » (MTL 23).

Dans ce qui suit, nous présentons de manière descriptive le contenu des compositions écrites par les participants. Notre objectif est d'exposer les grandes lignes de la mémoire historique de cette « nouvelle minorité » recherchant une cohésion entre ses membres diversifiés. Nous porterons notre attention sur les éléments suivants, qui émergent des données de manières inductive et déductive, à l'aide de descriptions détaillées : (1) les protagonistes de l'histoire racontée ; (2) les points tournants, avec une attention particulière sur la « Conquête » et la Révolution tranquille ; (3) les thèmes récurrents associés à la diversité de la communauté et (4) l'émergence de périodes ou de chapitres de son histoire.

LES PROTAGONISTES

En ce qui concerne les protagonistes centraux de l'histoire racontée, la plupart des participants se concentrent sur les anglophones en tant que collectivité, leurs réalités et leurs expériences. Les anglophones, en tant que collectivité, constituent le sujet principal de leurs réponses. Ainsi, un détail nous a étonnés : aucun acteur-clé ne se distingue en tant que protagoniste ou « héros » de l'histoire anglo-québécoise. En effet, la grande majorité des vingt-quatre acteurs historiques nommés dans les réponses ont des taux de fréquence très bas (d'une à quatre occurrences), suggérant ainsi qu'aucun personnage ne symbolise ou n'incarne les expériences de la communauté linguistique. Mentionné dans les récits à quatre reprises, René Lévesque est le personnage le plus souvent cité et il figure surtout en tant qu'adversaire de la communauté anglophone. Fait intéressant à noter, dans la liste des personnages mentionnés, on trouve davantage de

francophones que d'anglophones. Même si James McGill, Henry Morgentaler ou John Molson font l'objet de quelques mentions, celles-ci demeurent anecdotiques. Le personnage central de cette histoire est plutôt un collectif aux appellations variées.

Ce sont effectivement des groupes qui sont le moteur de l'expérience historique rapportée, le plus populaire étant, sans surprise, celui des « anglophones ». Les groupes d'ascendance britannique sont les plus souvent mentionnés, avec les Anglais, mais aussi les Écossais, en tête de liste, ces derniers étant associés surtout à leurs prouesses sur le plan économique. Aussi, sans surprise, les francophones sont mentionnés dans une majorité de réponses : cette communauté est décrite sous le signe de l'homogénéité, c'est-à-dire avec de très rares mentions à sa diversité culturelle. De manière surprenante et contrairement aux résultats des études portant sur la mémoire historique des francophones au Québec (Létourneau, 2014), les leaders utilisent très peu les pronoms « we » ou « us » dans leur récit, pronoms qui pourraient servir de marqueurs d'identification et de filiation historique entre les membres actuels et passés de leur communauté. Il y a certes une connexion entre les participants de notre étude dans la mesure où plusieurs d'entre eux racontent une histoire similaire. Cependant, la connexion entre les participants et les membres de leur communauté à travers le temps s'exprime ici différemment. En effet, lorsqu'ils parlent des anglophones comme étant une communauté historique, les leaders utilisent surtout la troisième personne du pluriel (ex. : « they »), comme une identité objectivée qu'ils nomment entre autres « anglophone ».

En contrepartie d'un usage modéré, voire léger, du « nous » dans les récits présentés, il est intéressant de noter l'utilisation répétée du pronom « I ». Cet usage répétitif du « je », associé aux références à leur histoire familiale, dénote la volonté des leaders de donner leur opinion sur l'histoire, par l'entremise de récits personnels et familiaux, en décrivant la vie de leurs parentés ou en offrant une histoire régionale. Les exemples varient, mais le ton reste le même. QCITY 7 sert d'exemple : « I came to QC during the rise of the PQ ». SHERB 1 écrit aussi : « As far as my region is concerned… », ainsi que SHERB 6 : « It begins with the immigration of my ancestor », et SHERB 8 : « I will dwell in the specific history of the Eastern Township because this is the area I know best ». En conclusion, les leaders relatent des composantes personnelles et collectives qu'ils rapportent au « je » plutôt qu'au « nous ». On trouve ici des réponses qui évoquent une opinion plutôt qu'un récit chronologique. L'usage du « je » pourrait aussi signaler une référence plus prononcée à la mémoire vivante – c'est-à-dire à ce qu'ils ont vécu durant leur vie – plutôt qu'à une mémoire historique.

UN POINT DE DÉPART ET DEUX POINTS TOURNANTS

Même si les peuples autochtones occupaient le territoire québécois avant quiconque, ces derniers ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre, le point de départ de l'histoire racontée par une majorité de participants. Au total, la vaste majorité de l'échantillon (80 %) ne reconnaît pas la prise de possession des terres amérindiennes comme étant un élément fondateur de l'histoire des anglophones au Québec. Sept participants reconnaissent toutefois que la fondation du Québec et la présence des anglophones ont été tributaires des habitants originaux de ce territoire. Quatre d'entre eux placent les autochtones dans une position de victimes, manifestant par le fait même leur esprit critique. MTL 19 affirme, par exemple : « 1) So … a bunch of people came and acted like Quebec was theirs for the taking… 1600s ; 2) These white people inflicted mass cultural + physical genocide on the folks already here = 1600s- now, arguably ». Dans cette réponse, le protagoniste de l'histoire n'est pas clairement identifié comme étant anglophone (mais plutôt les Européens et les Blancs, au sens large), ce qui pointe vers l'ambiguïté du rapport de domination entre les anglophones et les Autochtones. Fait à noter, aucun participant ne positionne les Autochtones comme faisant partie de la communauté anglophone.

LA « CONQUÊTE »

Le premier point tournant dans les réponses des participants est la « Conquête » de la Nouvelle-France par les troupes britanniques (anglaises et écossaises) au milieu du XVIII[e] siècle. Citée par un peu moins de la moitié de l'échantillon, cette « Conquête » a pour fonction d'établir le début de la présence anglophone au Québec de l'époque, suggérant ainsi un marqueur central de l'identité du groupe. C'est donc après 1759 ou après la mention de la fameuse bataille des plaines d'Abraham que les réponses deviennent en général plus fournies. L'histoire du Québec anglophone peut même se résumer, en quelques mots, à « 1759- The Conquest, etc. » (MTL 23). Deux autres réponses illustrent bien l'idée que la présence anglophone au Québec précède la « Conquête », mais que cette guerre agit comme catalyseur pour l'établissement d'une réelle communauté de parlants anglais. QCITY 8 démontre bien ce point de vue : « Of course there were English-speaking people in Quebec prior to the mid 18th century, but that is where it begins in my mind with the British victory over the French in 1759. » L'exemple de MTL 9 en est un autre : « After the conquest with the official British presence, this [English-speaking] population started

to be structured and organized in communities. » En somme, pour un peu moins de la moitié de l'échantillon, la présence anglaise au Québec date d'un peu plus de 250 ans. Pour le reste des réponses, ce point de départ est plus récent ou est énoncé de manière floue.

Implicitement ou explicitement, les leaders définissent ce qu'est un « Anglo-Québécois » en racontant l'histoire du Québec anglophone. Par exemple, la description de la trajectoire historique des Noirs par une leader illustre aussi, par effet de contraste, l'exclusion ou l'omission de la communauté noire dans les autres réponses. Généralement, deux groupes de leaders définissent de manières distinctes leur communauté en décrivant les événements survenus entre la « Conquête » et la Révolution tranquille, qui est le deuxième point tournant de l'histoire rapportée. Ce qui distingue ces deux groupes de leaders est la manière dont ils décrivent la diversité de leur communauté.

D'abord, treize leaders utilisent le concept d' « anglophones » en ne référant pas explicitement ou de manière soutenue à l'apport de l'immigration dans la constitution de la communauté à travers l'histoire. On parle ici de l'évolution d'un groupe aux contours fixes, plus ou moins inchangés dans le temps, du moins, dans sa démographie. On ne trouve aucune mention aux termes « English-speaking » ou « English-speakers » et l'on préfère plutôt les appellations « Anglo » ou « Anglophone ». Les villes de Montréal et de Québec, foyers multiculturels, occupent dans ces réponses une place quasi inexistante, contrairement à celles qui exemplifient le thème de la diversification. Enfin, dans ce groupe de treize réponses, la contribution des Écossais et des Irlandais est absente, comme celle de l'immigration en général. Ici, l'utilisation indirecte et non critique du terme « anglophone » ou de ses différentes variations suggère que le groupe est compris comme un tout uniforme et homogène.

Pour un autre groupe de leaders, leurs propos sont plutôt dirigés vers la diversification de la communauté à travers le temps, utilisant le concept d'« anglophones » pour englober une communauté ayant bénéficié largement de l'apport de l'immigration. Il y a d'abord ces dix-sept leaders qui prennent en compte la diversité culturelle, mais qui la limitent principalement aux Loyalistes venus des États-Unis, aux Écossais et aux Irlandais. Ainsi, il est peu question de diversité au-delà des vagues d'immigration venues des États-Unis ou de la Grande-Bretagne. Ce type de réponses met essentiellement l'accent sur les racines britanniques de la communauté anglophone.

Il y a aussi sept leaders qui font de la diversité culturelle le pivot central de leur réponse, traitant de l'immigration au sens large en nommant différents groupes ethniques, mais aussi économiques, comme faisant partie de l'anglophonie québécoise. Par exemple, ce leader écrit : « Anglo-Quebecers are the descendants of various waves of immigrants and were, from the start of the 1760s, very diverse » (MTL 16). Cet autre participant précise en quelque sorte ce que signifie « very diverse », de la manière suivante :

> After the Conquest with an official British presence, [the English-speaking] population started to be structured and organized into communities. These included the Irish [of] the 1820s and the [mid-nineteenth century] English Jews […]. These and other communities continually expanded and [were] enriched by new waves of immigrants including groups whose original languages were not English (but Greek, Yiddish, Italian, Cantonese, Romanian, etc.) but who adopted English upon arriving and integrating into Quebec society, [and who] still exist today (MTL 9).

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

La Révolution tranquille est le deuxième point tournant de l'histoire racontée par les leaders. Une ou plusieurs des caractéristiques constitutives de la Révolution tranquille se trouvent dans trois réponses sur quatre. Le début de cette période est généralement associé à la date de 1960. Après avoir nommé la Révolution tranquille ou 1960, seize participants citent un certain nombre d'événements liés les uns aux autres qui aboutissent le plus souvent à l'exode de plusieurs anglophones du Québec vers d'autres provinces canadiennes. La description de cette période historique souligne une perte de pouvoir politique et économique pour la communauté anglophone. Ce participant résume bien les événements : « Surprised by Lesage, Lévesque, maître chez nous ? Or oblivious ? The decline of the Anglo empire, waving goodbye to Brinks trucks, Camille Laurin, Bill 101, referendums and exodus » (MTL 11). Les piliers de la Révolution tranquille s'enchaînent les uns à la suite des autres, comme dans cette autre réponse : « 1960s : Quiet Revolution. Maître chez nous. French Canadians flood to universities, modern day civil service is born » (MTL 14). Pour cet autre participant, la Révolution tranquille entraîne un renversement de pouvoir dans la province :

> All this economic change and self-realization on the part of the Francophone majority put paid gradually to what had been an

> overrepresentation of the English language in Quebec society. The pendulum swing beyond the center with language legislation that has left many Anglophones with a sense of being under linguistic siege (QCITY 9).

Notons, dans ces réponses, l'absence des anglophones du mouvement vers la modernisation du Québec.

Il faut mentionner que la plupart des leaders jugent que la Révolution tranquille était justifiée, puisque, selon eux, les francophones étaient jusqu'en 1960 sous le contrôle économique des anglophones et sous le contrôle culturel de l'Église. Un bon exemple est MTL 12, qui écrit :

> The English came as conquerors, and for the « habitants » [French Canadians at the time] there was a long period of domination […]. The Quiet Revolution in the Sixties liberated the Quebecois from the Church […]. It also brought people from the land to work in the cities, and enabled a new, education and entrepreneurial class to evolve. Personally, I think that there has been a wonderful flowering of talent in francophone society. As Quebec Inc. took over, the old Anglo domination of industry faded. Rene Levesque and Hydro Quebec signified a new era.

Ainsi, le sujet francophone est posé en « perdant » de la « Conquête » et de ses conséquences. En effet, rares sont les mentions à un groupe de francophones ayant une capacité d'agir politiquement, culturellement ou économiquement entre 1760 et 1960. Or, selon ces leaders, après les années 1960, les francophones reprennent le contrôle de la société québécoise.

Dans la majorité des réponses, la Révolution tranquille marque en quelque sorte la naissance d'une communauté anglophone consciente d'elle-même. Cette réponse illustre bien le renversement du statut des francophones, de défavorisé à celui de favorisé, comparativement aux anglophones : « Francos were dominated by the church and the Anglos. Double whammy ! heading for an uprising. I can understand the Franco's need to preserve their culture, language and identity, but not at the expense of others » (GAT 2). Les extraits représentatifs suivants illustrent bien la manière à partir de laquelle deux autres participants décrivent l'importance de ce changement de statut. SHERB 3 analyse les conséquences négatives qui existent depuis les années 1960 :

> Since the sixties, the English-speaking people have faced more loss from French emancipation. No longer drivers and aids to Quebec's development, English-Quebec was seen as a threat and usurper of what was

> rightfully French. With increased hostility and desire for political solutions from French nationalists, English[-speakers] began to leave the province. With the decline of English influence in economic affairs, further deterioration in the economic situation led to younger English-speaking departures.

Pour sa part, GAT 3 décrit la logique sous-jacente qui entraîne ces conséquences au niveau politique pour les anglophones :

> For the last 50 years, various governments have sought to improve on, or complete those changes [of the Quiet Revolution], with some holding out independence as the final necessary act. To me, this is a romantic illusion held by those who feel cheated by history and cannot move past this sense of injustice and insecurity.

En somme, c'est avec la Révolution tranquille que des participants commencent à prendre conscience du fait qu'ils forment une communauté et une minorité, et à se représenter comme tels.

Évoquée par dix-sept leaders, la conséquence la plus dramatique de la Révolution tranquille est l'exode des anglophones, causé principalement par l'arrivée des péquistes au pouvoir en 1976. En effet, le Parti québécois a entériné la loi 101, pierre angulaire de la vitalité des francophones qui a, en contrepartie, contribué à l'exode massif des anglophones du Québec. Ainsi, le Parti québécois devient l'incarnation d'un « héros » nocif dans les réponses puisqu'il permet aux francophones de s'émanciper au *détriment* des anglophones. Les mentions au Parti québécois ont aussi pour fonction de tisser des liens entre le passé et le présent. Certains leaders constatent que l'histoire semble se répéter : « In 70's, PQ elected to government, and beginning of gradual Francization which started with Bill 101 and now has reached Charter of Values » (MTL 19). À l'inverse d'une histoire qui suit un fil continu, cet autre leader raconte que les rapports intergroupes se sont améliorés au Québec depuis la Révolution tranquille, mais que l'élection des péquistes en 2012 n'est pas une bonne nouvelle : « People are more tolerant. More "global". Anglos closer to French. French closer to Anglos. If Pauline (Marois) does not destroy it ALL ! » (QCITY 5). L'agentivité de la communauté anglophone n'est pas affirmée face au Parti québécois puisqu'on ne traite pas d'action collective contre ce gouvernement : on ne fait que subir les (possibles) conséquences de ses politiques. Il faut rappeler que le début de notre recherche en 2013 coïncide avec l'intensification à l'échelle québécoise du débat sociétal à propos de la *Charte des valeurs* (qui visait à restreindre le port de signes religieux ostentatoires par

les représentants de l'État québécois), proposée par un gouvernement péquiste minoritaire qui avait aussi comme projet de recentrer l'enseignement de l'histoire sur la « nation québécoise », ainsi que de renouveler et revaloriser certains aspects de la loi 101.

Même si plusieurs réponses décrivent le Québec anglophone comme étant composé de divers groupes culturels, au moment de décrire la Révolution tranquille, les leaders essentialisent leur communauté, pour ne parler que d'« anglophones » ou d'« English-speaking people », nonobstant la pluralité identitaire qu'on trouve au sein du groupe à cette époque. Ce participant illustre bien ce processus d'homogénéisation des diverses cultures pour faire face à une menace commune :

> The huge factor in forming a sense of an English-speaking community was the rise of French Canadian nationalism, especially as of the 1970s. Just as once upon a time the numerous « British » identities had found common ground in Protestant institutions, now other, previously distinct communities (Irish, Italian, etc.) with English in common came together to form a nascent community (MTL 12).

Ce type de description élaborée constitue l'exception plutôt que la norme. En effet, la plupart des réponses traitent surtout des anglophones réagissant à une affirmation francophone. Néanmoins, nous pouvons établir un lien entre un sentiment de menace et la naissance d'une identité commune anglophone. Ce processus est décrit implicitement dans quelques réponses comme celle-ci, illustrant le rôle de la loi 101 en ce sens : « Bill 101 redefines "community" by limiting access to schools, also leads to new community institutions » (QCITY 1). Comme les leaders essentialisent leur propre communauté dans la description d'un conflit, ils procèdent de la même manière avec le groupe francophone, rarement décrit comme un groupe pluriculturel.

Le marqueur « Québécois/Quebecers » apparaît le plus souvent dans les réponses avec la description des années 1960 et il est surtout associé aux francophones. Autrement dit, les anglophones ne sont pas décrits comme étant des « Québécois » à part entière, comme ici : « The Quiet Revolution in the Sixties liberated the Québécois from the Church » (MTL 12). Cette référence au contrôle de l'Église sur le peuple francophone se trouve dans plusieurs autres réponses, mais on comprend aussi que le terme « Québécois » n'inclut pas les anglophones, comme dans la réponse suivante : « Schooling was most important for Anglophones and did not become so after the 1960s for the Quebecois » (QCITY 3). Seulement

quelques leaders font allusion ou s'identifient aux appellations English-speaking Québécois ou Anglo-Quebecers ou se décrivent simplement comme Québécois. Un leader se montre même critique face à ce qu'il perçoit comme une étiquette « anglophone » qu'on lui aurait attribuée par défaut dans notre recherche : « I am a lifelong Quebecer. Why give me a hyphenated status » (GAT 1). Cette affirmation contraste avec la phrase suivante qui est davantage représentative d'une thématique populaire chez les leaders : « I have lived in Quebec since I was four and don't feel I have earned the title of Quebecer in a French person's eyes » (MTL 15).

LES GRANDES PÉRIODES OU LES GRANDS CHAPITRES

À partir de cet exercice de dénombrement et afin de résumer nos résultats, nous avons distingué les périodes ou les grands chapitres de l'expérience historique anglophone au Québec, qui émergent des récits d'une manière inductive : 1) des débuts à la « Conquête » ; 2) de la « Conquête » à la Révolution tranquille ; 3) de la Révolution tranquille à aujourd'hui ; 4) le présent. Pour créer ces chapitres prototypiques, nous avons analysé de nouveau les réponses en cherchant à mieux comprendre la chronologie des éléments décrits ci-dessus, ainsi que leur périodisation. Se profilent alors les contours d'une perspective anglophone sur l'histoire du Québec qui se décline en quatre temps.

Dans le premier chapitre de l'histoire du Québec anglophone, « des débuts à la Conquête » (avant 1759), les participants notent que peu d'anglophones habitaient sur le territoire, outre des pêcheurs et des commerçants. Il s'agit de la description des débuts d'une colonie d'occupation, puis d'un changement de pouvoir, passant des mains des francophones à celles des anglophones. Ce passage d'une colonie française à une colonie anglaise accorde une place négligeable aux peuples autochtones. En effet, ceux-ci sont rarement nommés ou sont relégués aux rôles de victimes.

Le deuxième chapitre commence avec la fin de la « Conquête » jusqu'au début de la Révolution tranquille (de 1759 à 1960) : c'est pendant cette période que les anglophones sont massivement arrivés au Québec. Après la mention de la « Conquête », les réponses deviennent plus riches en détails historiques. Donc, après la « Conquête », l'histoire du Québec anglophone s'amorce vraiment. À ce chapitre, on peut distinguer deux trajectoires historiques, classées sous les termes de diversification et de dualité. La première trajectoire – la diversification – regroupe les réponses qui révèlent principalement l'évolution de la communauté anglophone

par rapport à sa composition culturelle, multiethnique et socioéconomique après la 1759. Ici, les anglophones sont décrits comme un groupe historiquement diversifié, avec des liens vers des professions, des classes sociales et des vagues d'immigration différentes.

Par contraste, dans la trajectoire de la dualité, la communauté anglophone est souvent décrite comme étant homogène. Cette communauté en contrôle une autre tout aussi homogène, celle des francophones. Ici, l'utilisation indirecte, non critique et non différenciée du terme « anglophone » ou de ses différentes variations suggère que le groupe est compris comme un tout uniforme et homogène. Le terme « anglophone » est employé sans être associé à différents groupes culturels et économiques. Les récits qui relèvent cette variante de la dualité mettent l'accent sur une relation dichotomique entre les francophones et les anglophones de la province, les deux communautés étant souvent dépeintes avec peu ou pas de nuances. Constante à travers l'histoire, cette notion de dualité semble de plus en plus accentuée avec la Révolution tranquille.

Le troisième chapitre débute avec la Révolution tranquille (autour des années 1960). Il s'agit d'un point tournant pour les relations entre anglophones et francophones. Les anglophones perdent du pouvoir face aux francophones et leur statut social diminue. Cette perte de pouvoir se cristallise avec l'élection en 1976 du Parti québécois, ainsi qu'avec l'exode massif des anglophones qui s'ensuit. Cette période est cruciale dans les réponses, car elle est décrite comme une transformation des rapports de pouvoirs au profit des francophones. Les anglophones sont « perdants » à bien des égards : éducation, pouvoir économique et vitalité linguistique (la loi 101). Les années 1960 marquent en quelque sorte une deuxième naissance pour la communauté anglophone, désormais devenue consciente d'elle-même, de son statut de minoritaire et des enjeux liés à sa cohésion et à sa survivance.

Les dates du quatrième chapitre, qui délimitent la période actuelle, se situent à partir de la fin des années 1990 jusqu'à 2013-2014. Par rapport au chapitre portant sur la Révolution tranquille, le « présent » est un chapitre moins ardu pour la communauté anglophone. Certes, le monde anglophone québécois est affaibli par plusieurs années d'affirmation francophone et surtout par une perte de vitalité causée, entre autres, par l'exode de certains membres de la communauté. Néanmoins, le sentiment de menace engendré par la Révolution tranquille aurait créé une cohésion accrue entre les anglophones.

Quelques leaders font allusion au futur dans leur description de l'histoire, surtout par l'entremise de questions ouvertes qui incitent les générations suivantes à résoudre les problèmes actuels vécus par les anglophones au Québec. D'autres leaders n'entrevoient pas nécessairement de solution à ce qui est souvent décrit comme une impasse. GAT 2 affirme par exemple : « Our "history" is mired in eternal conflict and bickering. If, as they say, history repeats itself, then when and how will this ever end ? » MTL 11 aussi illustre bien ce point de vue : « Who are we ? Can we keep any of the cool people who come here to study or play music ? Can we become the world's largest bilingual city or remain the second largest French-speaking city ? And what would that do to our heads, Anglo and Franco ? »

DISCUSSION GÉNÉRALE

Afin d'en apprendre davantage sur la capacité des leaders communautaires à promouvoir la cohésion du groupe qu'ils représentent, nous cherchions dans ce chapitre à mieux connaître la mémoire historique que possèdent nos participants et dans quelle mesure celle-ci reflète la diversité du Québec anglophone. Il est important d'acquérir cette compréhension parce qu'elle nous permet de savoir jusqu'à quel point les membres du groupe peuvent mobiliser cette mémoire à des fins politiques. Avec l'analyse de contenu, certaines caractéristiques émergent des compositions historiques ouvertes récoltées. En somme, une majorité des leaders de l'étude partagent une vision du passé dont le protagoniste central est la communauté anglophone, perçue comme une collectivité soit diversifiée, soit homogène, en conflit ou en opposition avec les francophones, surtout après la Révolution tranquille. Même si, selon la majorité des leaders, c'est avec la « Conquête » que les anglophones s'établissent sur le territoire québécois, ce sont plutôt les moments-clés de la Révolution tranquille et ses conséquences (notamment le nationalisme francophone, les lois linguistiques et l'exode des anglophones) qui viennent les définir et les unir comme groupe. Et comme ces leaders se sentent toujours menacés par les francophones au Québec, ils entrevoient peu d'espoir pour l'avenir de leur communauté.

Tout comme la recherche de Bougie et ses collaborateurs (2011) le démontre, les participants de notre étude partagent une mémoire historique à propos de leur communauté. Cette mémoire partagée contient des éléments communs et forme une vision plutôt cohérente du passé qui offre

aux leaders des connaissances à partir desquelles ils peuvent se (re)connaître. Cette mémoire semble être attachée à l'expérience québécoise plutôt qu'à l'expérience canadienne des anglophones. La particularité québécoise des récits se manifeste par le faible nombre de mentions au Canada en tant qu'entité politique et territoriale ou comme un groupe de citoyens (les Canadiens). On s'attendrait à une mémoire historique différente de la part de Canadiens anglophones, la différence principale étant que les leaders dans l'étude structurent leur mémoire du passé à partir de leurs expériences provinciales en tant que minorité anglophone au Québec, et non en tant que majorité canadienne. Les participants proposent donc une version de l'histoire qui est différente de celle des anglophones du reste du Canada, qui ont une représentation du passé qui tourne autour de l'expérience d'un groupe majoritaire de langue anglaise, mais surtout multiculturel (Gani, 2014). Quant aux rapports des Canadiens anglophones face aux francophones, s'ils ne mobilisent pas les thèmes de coopération et de partenariat durable entre deux peuples fondateurs, ils minorisent ces derniers (Francis, 2005 ; Stanley, 2006). Cela semble être le contraire de nos leaders communautaires, qui perçoivent les francophones au Québec en tant que majorité avec qui négocier. Finalement, puisqu'ils se décrivent comme étant membres d'un groupe minoritaire « victimisé », on peut donc penser que la mémoire des participants est bien ancrée au Québec plutôt qu'au Canada.

La spécificité québécoise des récits récoltés pourrait s'expliquer par le format de la question posée, qui portait sur l'histoire du Québec anglophone. Néanmoins, les participants pouvaient écrire un récit dans le format de leur choix et se représenter en tant que membres d'une majorité canadienne de langue anglaise vivant au Québec. Or, les participants ont plutôt raconté le parcours historique d'une nouvelle minorité sociologique, la leur. Cette façon de procéder tend à confirmer notre argument voulant que certains leaders valorisent l'identification au Québec afin de s'intégrer en tant que « Québécois » socialement et politiquement à la province (Bourhis, 2012 ; Caldwell et Waddell, 1982 ; Jedwab et Maynard, 2008 ; Levine 1990 ; Magnan, 2004 ; Stevenson, 1999).

Nous sommes portés à croire que, selon les leaders dans l'étude que nous présentons dans ce chapitre, la communauté anglophone compose un « vrai » groupe avec des membres qui s'auto-définissent en tant que tels, et non pas nécessairement un groupe hétéroclite composé de personnes qui ont l'anglais comme langue de communication. Cette communauté existe en vertu, notamment, d'une mémoire historique partagée et d'une expérience collective anglophone au Québec, telles que nous les avons

exposées par nos résultats. En tant que leaders communautaires anglophones, les participants ont un rôle qui les amène généralement à mobiliser l'histoire pour légitimer l'existence du groupe et de ses membres et aussi, parfois, les demandes de reconnaissance de sous-groupes d'expression anglaise pour certains d'entre eux.

Conséquemment, leur intérêt est de promouvoir la cohésion du groupe à travers un certain récit du passé. En ce sens, ils mobilisent l'histoire pour vitaliser la communauté. Toutefois, cela ne veut pas dire que l'histoire qu'ils racontent reflète ce que la majorité des anglophones du Québec pensent de ce passé. Comme on l'observe dans nos résultats, ce récit historique n'est pas univoque : il y a divergence entre deux narrations du passé qui se distinguent par leur traitement différent de la question de la diversité des anglophones au Québec.

Alors que tous les participants ne racontent pas la même histoire du Québec anglophone, il y a bien sûr une majorité d'entre eux qui décrivent cette histoire en utilisant le script en plusieurs chapitres mentionnés ci-dessus. Même si les grandes lignes de la mémoire historique sont structurées autour de ces quatre périodes ou chapitres, il existe aussi des exceptions. En effet, quelques participants racontent une « autre » histoire.

Un exemple qui se démarque est celui d'une participante, MTL 22, qui présente une histoire des Noirs au Québec dès les débuts. Non seulement raconte-t-elle une autre histoire du Québec anglophone, celle des Noirs (que l'on ne retrouve dans aucune autre réponse), mais MTL 22 problématise aussi différemment l'utilisation du référent « Anglo-Quebec » :

> I am mystified or rather curious that this section [of the questionnaire] now speaks about Anglos. I am going to assume that this is a synonym for English-speaking Quebec residents – but it was not operationalized for me. […] I cannot tell you about Anglo-Quebec as I am not an Anglo. It is not my heritage. […] However, to be perfectly clear, I am a person of African-descent who lives in Quebec and speaks English.

Avec cette citation, il semblerait qu'être « Anglo » n'est pas au cœur de l'identité collective de MTL 22, elle qui fait de sa langue parlée une des caractéristiques qui la définit, parmi d'autres (mais elle ne la considère pas comme au centre de son « héritage »). Ses propos exposent donc une remise en question du marqueur identitaire « Anglo ». Or, n'oublions pas que MTL 22 s'est sentie interpellée par l'invitation de participer à l'étude, ce qui pourrait signifier un attachement de sa part envers les communautés

québécoises d'expression anglaise, mais pas envers l'étiquette « Anglo » ou « Anglo-Québec ».

En fait, quatorze participants de l'échantillon problématisent les termes « Anglo », « Anglo-Quebec » et « anglophone » pour définir la communauté. Parmi eux, quatre leaders critiquent l'usage du terme « Anglo-Quebec » qui se trouvait à même les directives données aux participants afin de produire leur composition ouverte. Ces appellations sont perçues comme n'étant pas claires ni représentatives, et même, leurs usages peuvent s'apparenter à une stratégie visant à rendre invisibles les membres des sous-groupes de la communauté ou à les confiner dans une catégorie d'altérité. Ces participants croient que les anglophones ne s'identifient pas avec ces termes et préfèrent plutôt celui de « communautés d'expression anglaise » puisque cette appellation fait une place plus grande à la diversité ethnoculturelle ou ethno-religieuse des sous-groupes d'anglophones. Il faut mettre en perspective cette critique des étiquettes « Anglo » et « Anglo-Quebec » avec le fait qu'une majorité de leaders interrogés ne les critiquent effectivement pas et, plutôt, les mobilisent tout au long de leur réponse. Dès lors, il existe bel et bien une tension entre une majorité des participants qui ne problématisent pas le marqueur identitaire « anglophone » et une minorité de leaders qui le critiquent, ce qui renvoie à la difficulté que peuvent avoir les leaders à générer une cohésion entre ces deux groupes de personnes.

Un dernier point à mentionner est la faible utilisation du pronom « nous » dans les réponses. Plusieurs répondants décrivent leur histoire collective à partir du « je ». Ils empruntent donc une trajectoire individuelle pour structurer leur narration à travers laquelle nous pouvons toutefois voir apparaître le « nous » anglophone en filigrane. Lorsqu'ils parlent des anglophones comme communauté, les leaders utilisent aussi la troisième personne du pluriel, comme une identité objectivée qui se nomme « anglophone » et non pas un « nous » qui traverse le temps et les générations. Les participants semblent donc prendre leurs distances par rapport aux générations passées, possiblement par souci de neutralité. Une explication plus approfondie s'impose ici, qui touche à la fois la mémoire historique des leaders et l'envergure de son influence. S'ajoute donc une autre tension potentielle qui problématise la capacité des leaders à promouvoir un sentiment de cohésion collective pour la communauté. D'une part, vu les contours de leur mémoire historique, mais en conjonction avec ce « je » et non pas le « nous », il est clair que les participants possèdent une mémoire politique – d'un format uniforme, structuré, homogène, et rigide – embryonnaire qui est toutefois moins articulée, et donc, plutôt

générationnelle, vivante et fluide ou non formalisée (Zanazanian, 2019a). Cette prégnance d'une mémoire générationnelle s'explique notamment par l'âge moyen des participants (M=57) et le fait que beaucoup d'entre eux ont vécu les changements de la Révolution tranquille dans leurs vies : ils portent en eux une mémoire qui pourrait disparaître avec la nouvelle génération d'anglophones qui n'a pas vécu les « traumatismes » perçus de la Révolution tranquille. Le récit de la dualité (l'histoire d'une communauté plutôt homogène d'anglophones en conflit avec un groupe tout aussi homogène de francophones) émerge comme une facette populaire et ancrée de leur mémoire historique, par contraste au récit de la diversification (l'histoire d'une communauté qui devient multiculturelle). Toutefois, ces deux facettes de la mémoire historique étant de l'ordre générationnelle, c'est le récit de la diversification qui semble néanmoins contester le récit de la dualité, surtout avec la présence de ses éléments parfois revendicateurs issus des sous-groupes marginalisés (Zanazanian, 2019a). Il émerge alors un double défi pour favoriser une identification collective historique qui est inclusive de tous les anglophones. Le premier défi est celui de développer une mémoire historique qui est politique et qui traverse le temps bien au-delà des générations afin que cette « nouvelle minorité » puisse « survivre » en tant que groupe. Il faut donc des trames narratives solides pour « survivre » collectivement. Le deuxième défi fait référence au contenu de cette mémoire historique politisée en devenir : une tension subsiste entre une variante homogène (qui décrit les anglophones comme un bloc monolithique) et une autre variante qui décrit la communauté dans toute sa diversité. Même si cela nous renvoie aux discussions au sujet de l'existence d'une « vraie » communauté anglophone ou d'un groupe qui englobe simplement les locuteurs de langue anglaise, il demeure que la majorité des participants voient la communauté comme étant plutôt issue de la grande région géographique des îles Britanniques. Fait intéressant, ce constat se distingue de la réalité vécue des francophones qui, avec une mémoire politique bien ancrée, utilisent souvent le « nous », comme marqueur pour associer les francophones d'aujourd'hui en continuité directe avec ceux d'hier (Létourneau, 2014).

CONCLUSION

En revisitant une étude élargie portant sur la conscience historique des leaders communautaires anglophones au Québec, nous avons voulu cerner leur mémoire historique. Compte tenu de leur position d'influenceurs dans la communauté anglophone et de leur volonté à contrer

l'affaiblissement perçu de la démographie, des institutions et du statut social des anglophones ou de leurs sous-groupes, nous avons voulu comprendre comment les leaders donnent du sens à leurs réalités et leurs expériences historiques. Nous voulions ainsi comprendre également dans quelle mesure ces réalités et ces expériences historiques peuvent offrir une représentation cohésive et inclusive de la communauté anglophone. Cette mémoire partagée peut nous éclairer sur la manière dont la communauté peut se (re-)connaître et agir en tant que groupe uni pour atteindre ses objectifs de revitalisation. Nous cherchions donc à répondre à deux questions : (1) Quelle mémoire historique les leaders communautaires possèdent-ils ? (2) Jusqu'à quel point tient-elle compte de la diversité de la communauté ?

En analysant les compositions historiques des leaders, les contours d'une mémoire commune sont apparus. La majorité des répondants nomment, décrivent et historicisent une collectivité d'origine britannique. Un sous-groupe de participants présente toutefois une représentation plus inclusive de la communauté. Ces derniers cherchent à complexifier dans leurs récits l'idée d'une anglophonie québécoise homogène, en parlant des différents groupes culturels, multiethniques et socioéconomiques de la communauté. L'expérience historique de groupes marginalisés d'expression anglaise (et aussi français) comme les Noirs ou les Autochtones est peu rapportée au sein des réponses. Quant à la place faite aux peuples autochtones, elle est plutôt floue, peut-être à cause de leur trajectoire historique et politique unique et de leurs besoins de reconnaissance plus particuliers. Cette omission, même si l'on ne peut pas la généraliser à toute la population anglophone, nécessite néanmoins une investigation plus large et, surtout, le développement de stratégies d'inclusion afin de rendre compte de l'effet de la colonisation sur les peuples autochtones et les autres groupes qui ne figurent pas toujours dans les récits centraux du groupe.

Les récits des participants nous permettent de faire un autre constat à propos de l'enjeu de l'inclusion. Ce constat est lié à la Révolution tranquille et plus particulièrement à la loi 101, qui joue un rôle central dans la mémoire historique des participants. Ce point tournant historique semble avoir eu une influence à la fois sur la cohésion de la communauté et sur sa capacité à se représenter de façon inclusive. D'une part, l'implantation de la loi 101 représente une expérience perçue comme étant traumatique par les leaders. Par contre, cette loi et, plus largement, la Révolution tranquille, ont eu pour effet de resserrer les liens entre les anglophones du Québec. D'autre part, ce traumatisme semble aussi nourrir un sentiment de menace continu qui, par conséquent, engendre un effet homogénéisant sur la

définition de la communauté, surtout en renforçant les frontières linguistiques et la dichotomie entre francophones et anglophones.

Considérant que l'âge moyen de nos participants est de 57 ans, beaucoup d'entre eux ont vécu l'implantation des lois linguistiques et les conséquences de celles-ci sur la vitalité de leur communauté. Ce traumatisme, qui constitue pour eux une expérience négative, concorde avec l'émergence d'un sentiment d'aliénation continue, qui peut à son tour être perçu comme une force motrice pour motiver le travail d'activiste des leaders communautaires. Dès lors, le sentiment de menace engendré par la loi 101 et ses conséquences mène les leaders vers des choix difficiles pour atteindre leur but de revitalisation collective.

Face à la dévitalisation appréhendée de la communauté dans certains cas et à la menace posée par la loi 101 (et le nationalisme francophone), les leaders ont deux défis à relever. Premièrement, à la tête d'une minorité linguistique mal comprise et en décroissance, surtout institutionnellement, mais aussi démographiquement jusqu'à un certain degré, comment peuvent-ils légitimer la place de leur communauté et renforcer sa vitalité dans un Québec où la majorité francophone exprime elle aussi un besoin de revitalisation ? Deuxièmement, à la lumière de cette tension entre les besoins de la minorité anglophone et la majorité francophone, un autre défi s'impose : comment les leaders peuvent-ils faire une place à la diversité des locuteurs d'expression anglaise tout en cherchant des moyens pour répondre aux exigences et aux griefs qui apparaissent au sein de leur communauté (en ce qui concerne ses sous-groupes racisés, autochtones, religieux ou autres) et ce, sans imposer de marqueurs identitaires rigides tels qu'« Anglo » ?

Devant ces deux défis, ce qui importe finalement pour les leaders, ce n'est peut-être pas la création d'une mémoire historique aux contours rigides pour définir la communauté, mais plutôt une identification qui permet aux membres de la communauté d'utiliser l'histoire de façon à prendre une distance critique par rapport à leurs propres connaissances et à leurs propres croyances afin d'être plus ouverts aux possibilités d'un vivre-ensemble harmonieux. Même si cette façon de penser peut sembler la meilleure option, il reste encore du travail à faire pour les anglophones qui croient en l'importance de promouvoir un récit historique qui englobe l'identité collective de la communauté. Pour y arriver, plusieurs questions restent en suspens et celles-ci constituent des pistes de recherche intéressantes à poursuivre au sein d'études ultérieures.

Cette « nouvelle minorité » sociologique anglophone au Québec peut-elle exister dans le temps si jamais sa mémoire historique reste plutôt de l'ordre d'une mémoire générationnelle éphémère qui risque de disparaître avec l'avènement des générations futures d'anglophones ? Une mémoire politique plus structurée et durable est-elle nécessaire à la survie du groupe, puisque celle-ci traversera le temps ? Si l'on veut promouvoir la communauté d'une manière inclusive, comment harmoniser cette mémoire politique avec le besoin d'une vision plutôt fluide et ouverte sur le monde qui recoupe la diversité des locuteurs d'expression anglaise ? La capacité de prendre une distance critique et d'être ouvert face à la diversité du groupe est-elle plus présente chez les leaders qui endossent la variété générationnelle de la mémoire historique anglophone, ou non ? Si oui, comment ces leaders peuvent-ils assurer la cohésion des anglophones tout en reconnaissant la diversité de ceux-ci ? À quel prix ?

Bibliographie

Bandura, A. (2006). « Toward a psychology of human agency. » *Perspectives on psychological science, 1*(2), 164-180. https://doi.org/10.1111/j.1745-6916.2006.00011.x.

Bougie, E., E. Usborne, R. de la Sablonnière et D. Taylor (2011). « The cultural narratives of Francophone and Anglophone Quebecers : Using a historical perspective to explore the relationships among collective relative deprivation, in-group entitativity, and collective esteem. » *British Journal of Social Psychology*, *50*(4), 726-746.

Bourhis R. Y. (dir.) (2012). *New Canadian perspectives : Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec.* Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Bourhis, R. Y., et P. Foucher (2010). *Bill 103 : Collective rights and the declining vitality of the English-speaking communities of Quebec*. Canadian Heritage. https://padl-lrsp.uottawa.ca/sites/default/files/images/stories/Publications_and_Media/8EI2010_Impact_Study_-_QCGN_Bill_103_completed.pdf

Breton, R. (2005). *Ethnic relations in Canada : Institutional dynamics*. McGill-Queen's University Press.

Bridger, J. C., O. Z. Frumento, T. R. Alter et M. A. Brennan (2013). « A framework for thinking and acting critically in community », dans M. Brennan, J. Bridger et T. R. Alter (dir.), *Theory, practice, and community development* (p. 180-190). Routledge.

Bruner, J. S. (1996). *The culture of education*. Harvard University Press.

Caldwell, G. (1994). *La question du Québec anglais*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Caldwell, G., et E. Waddell (dir.) (1982). *The English of Quebec : From majority to minority status*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Canada. Department of Canadian Heritage (2011). *A portrait of the English-speaking communities in Québec*. Canadian Heritage. https://www.ic.gc.ca/eic/site/com-com.nsf/vwapj/canher_june2011_eng.pdf/ $file/canher_june2011_eng.pdf.

Canada. Parlement. Sénat. Comité permanent des langues officielles (CPLO) (2011). *L'épanouissement des communautés anglophones du Québec : du mythe à la réalité*. Sénat du Canada. https://sencanada.ca/content/sen/Committee/411/ollo/rep/rep02oct11-f.pdf

Carretero, M., Berger, S., et Grever, M. (dir.). (2017). *Palgrave handbook of research in historical culture and education*. Palgrave Macmillan.

Clark, A., et C. Peck (dir.) (2019). *Contemplating historical consciousness : Notes from the field.* Berghahn Books.

Conrad, M., K. Ercikan, G. Friesen, J. Létourneau, D. Muise, D. Northrup et P. Seixas (2013). *Canadians and their pasts*. University of Toronto Press.

de la Sablonnière, R. (2008). Le bien-être psychologique des francophones et des anglophones : le rôle des points tournants de l'histoire du Québec. *Diversité urbaine*, 131-144.

Elmersjö, H. Å., A. Clark et M. Vinterek (dir.). (2017). *Teaching rival histories : Pedagogical responses to the history culture wars*. Palgrave Macmillan.

Epstein, T., et C. L. Peck (dir.). (2018). *Teaching and learning difficult histories in international contexts : A critical sociocultural approach*. Routledge.

Francis, D. (2005). *National dreams, myth, memory, and Canadian history*. Arsenal Pulp Press.

Friesen, G., D. Muise et D. Northrup (2009). Variations on the theme of remembering : A national survey of how Canadians use the past, *Journal of the Canadian historical association/Revue de la société historique du Canada*, *20*(1), 221-248.

Gani, R. (2014). *« Comment résumeriez-vous l'histoire de votre pays » : enquête auprès de Canadiens, d'Américains, de Britanniques et de Français (2011)* [mémoire de maîtrise inédit]. Université Laval.

Gérin-Lajoie, D. (2016). « Le système scolaire public de langue anglaise au Québec », dans M. Potvin, M.-O. Magnan et J. Laroche-Audet (dir.), *La diversité ethnoculturelle, religieuse et linguistique en éducation : théorie et pratique*. Fides Éducation.

Green, R. (2016, 30 août). « Quebec's rotten history curriculum is fault of both PQ and Liberals. » *Ricochet*. https://ricochet.media/en/1364/quebecs-rotten-history-curriculum-is-fault-of-both-pq-and-liberals.

Hilton, D. J., et J. H. Liu (2017). « History as the narrative of a people : From function to structure and content. » *Memory Studies*, *10*(3), 297-309.

Hutchinson, J. (2005). *Nations as zones of conflict*. SAGE Publications Ltd.

Hutchinson, J., et A. D. Smith (dir.). (1994). *Nationalism*. Oxford University Press.

Hutchinson, J., et A. D. Smith (dir.). (1996). *Ethnicity*. Oxford University Press.

Jamil, U. (2013). « National minority and racialized minorities : the case of Pakistanis in Quebec. » *Ethnic and Racial Studies*, *37*(13), 2322-2339.

Jedwab, J., et H. Maynard (2008). « Politics of community : The evolving challenge of representing English-speaking Quebecers », dans R. Y. Bourhis (dir.), *The vitality of the English-speaking communities of Quebec : From community decline to revival* (p. 161-178). CEETUM, Université de Montréal.

Karlsson, K.-G. (2011). « Processing time : On the manifestations and activations of historical consciousness », dans H. Bjerg, C. Lenz et E. Thorstensen (dir.), *Historicising the uses of the past : Scandinavian perspectives on history culture, historical consciousness and didactics of history related to World War II* (p. 129-143). Transcript Verlag.

Körber, A. (2016). « Translation and its discontents II : a German perspective. » *Journal of curriculum studies, 48*(4), 440-456.

Krippendorff, K. (2013). *Content analysis : An introduction to its methodology*. SAGE Publications, Inc.

Lemire, F., M. Mc Andrew et W. Smith (2006). « L'éducation et les relations entre les francophones et les anglophones au Québec : les perceptions des directeurs d'école », dans R. De Groof, R. Janssens, J. Degadt et E. Witte (dir.), *Brusselse thema, politiek, taal, onderwijs en samenleving in beweging* (p. 335-359). VUB Press.

Létourneau, J. (2014). *Je me souviens ? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse*. Fides.

Létourneau, J. (2012). « What is to be done with 1759 ? », dans P. Buckner et J. G. Reid (dir.), *Remembering 1759 : The conquest of Canada in historical memory* (p. 279-302). University of Toronto Press.

Létourneau, J., et C. Caritey (2008). « L'histoire du Québec racontée par les élèves de 4e et 5e secondaire : l'impact apparent du cours d'histoire nationale dans la structuration d'une mémoire historique collective chez les jeunes Québécois. » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *62*(1), 69-93.

Létourneau, J., et S. Moisan (2004). « Mémoire et récit de l'aventure historique du Québec chez les jeunes Québécois d'héritage canadien-français : coup de sonde, amorce d'analyse des résultats, questionnements. » *The Canadian Historical Review*, *84*(2), 325-356.

Létourneau, J., et D. Northrup (2011). « Québécois et Canadiens face au passé : similitudes et dissemblances. » *The Canadian Historical Review*, *92*(1), 163-196.

Lévesque, S., et J.-P. Croteau (2020a). *L'Avenir du passé : identité, mémoires et récits de la jeunesse québécoise et franco-ontarienne*. Presses de l'Université d'Ottawa.

Lévesque, S., et J.-P. Croteau (2020b). *Beyond history for historical consciousness : Students, narrative, and memory*. University of Toronto Press.

Lévesque, S., Létourneau, J., & Gani, R. (2013). « A Giant with Clay Feet' : Quebec Students and their Historical Consciousness of the Nation. » *International Journal of Historical Learning*, *11*(2), 159-175.

Levine, M. V. (1990). *The reconquest of Montreal : Language policy and social change in a bilingual city*. Temple University Press.

Lieblich, A., R. Tuval-Mashiach et T. Zilber (1998). *Narrative research : Reading, analysis, and interpretation*. SAGE Publications.

Magnan, M.-O. (2004). « Anglos du Québec et "autruis privilegiés" : référence identitaire en mutation. » *Aspects sociologiques, 11*(1), 124-143.

Marandola, S. (2017, 2 mai). « "It's not acceptable" : Teachers, parents launch petition to change Quebec history curriculum. » *CBC News*. http://www.cbc.ca/news/canada/montreal/quebec-history-course-petition-1.4094550.

Metzger, S. A., et L. McArthur Harris (dir.) (2018). *The Wiley international handbook of history teaching and learning*. Wiley-Blackwell.

Mock, S. J. (2012). *Symbols of defeat in the construction of national identity*. Cambridge University Press.

Moisan, S. (2002). *Mémoire historique de l'aventure québécoise chez les jeunes Franco-Québécois d'héritage canadien-français : coup de sonde et analyse des résultats*, [mémoire de maîtrise inédit]. Université Laval.

Nordgren, K. (2016). « How to do things with history : Use of history as a link between historical consciousness and historical culture. » *Theory & research in social education*, *44*(4), 479-504.

Nordgren, K. (2019). « Boundaries of historical consciousness : A Western cultural achievement or an anthropolgical universal ? » *Journal of curriculum studies, 51*(6), 779-797.

Oakes, L., et J. Warren (2007). *Language, citizenship and identity in Quebec*. Palgrave Macmillan.

Pettinicchio, D. (2012). « Migration and ethnic nationalism : Anglophone exit and the "decolonisation" of Quebec. » *Nations and nationalism*, 18, 719-743.

Polkinghorne, D. (1988). *Narrative knowing and the human sciences.* State University of New York.

Psaltis, C., M. Carretero et S. Čehajić-Clancy (dir.). (2017). *History education and conflict transformation : Social psychological theories, history teaching and reconciliation*. Palgrave Macmillan.

Québec. Ministère de l'Éducation (MEQ) (1998). *Overview of the teaching of elementary social studies and secondary history within the Anglophone community of the province of Quebec. A report by the History Task Force.*

Quebec Community Groups Network (QCGN) (2009). *Creating spaces for young Quebecers : Strategic orientations for English-speaking youth in Quebec*.

Reissman, C. K. (2002). « Narrative analysis », dans A. M. Huberman et M. B. Miles (dir.), *The qualitative researcher's companion* (p. 217-270). SAGE Publications.

Riessman, C. K. (2004). « Narrative analysis », dans M. S. Lewis-Beck, A. Bryman et T. Futing Liao (dir.). *The SAGE encyclopedia of social science research methods* (p. 705-709). SAGE Publications.

Rüsen, J. (2005). *History : Narration, interpretation, orientation*. Berghahn Books.

Rüsen, J. (2017). *Evidence and meaning : A theory of historical studies*. Berghahn Books.

Schreier, M. (2012). *Qualitative content analysis in practice.* SAGE Publications.

Seixas, P. (dir.) (2004). *Theorizing historical consciousness*. University of Toronto Press.

Seixas, P. (2016). « Translation and its discontents : Key concepts in English and German history education. » *Journal of curriculum studies, 48*(4), 427-439.

Sioufi, R., et R. Y. Bourhis (2018). « Acculturation and linguistic tensions as predictors of Quebec Francophone and Anglophone desire for internal migration in Canada. » *Journal of language and social psychology*, *37*(2), 136-159.

Smith, A. D. (2009). *Ethno-symbolism and nationalism : A cultural approach*. Routledge.

Stanley, T. (2006). « Whose public ? Whose memory ? Racisms, grand narratives, and Canadian history », dans R. Sandwell (dir.), *To the past. History education, public memory, and citizenship in Canada* (p. 32-49). University of Toronto Press.

Stein, M. (1982). « Changing Anglo-quebecer self consciousness », dans G. Caldwell et E. Waddell (dir.), *The English of Quebec : From majority to minority status* (p. 107-141). Institut québécois de recherche sur la culture.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged : The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Straub, J. (dir.) (2005). *Narration, identity, and historical consciousness*. Berghahn Books.

Valiante, G. (2016, 10 mars). « Anglophones, minorities excluded from new history course : Teacher. » *Global News*. https://globalnews.ca/news/2570670/anglophones-minorities-excluded-from-new-quebec-history-course-teacher/.

Weber, M. (1968). *Economy and society : An outline of interpretive sociology*. Bedminster Press.

Wertsch, J. V. (1993). *Voices of the mind : A sociocultural approach to mediated action*. Harvard University Press.

Wertsch, J. V. (1998). *Mind as action*. Oxford University Press.

Wertsch, J. V. (2004). « Specific narratives and schematic narrative templates », dans P. Seixas (dir.), *Theorizing historical consciousness* (p. 49-62). University of Toronto Press.

Zanazanian, P. (2012). « Historical consciousness and the structuring of group boundaries : A look at two Francophone school history teachers regarding Quebec's Anglophone community. » *Curriculum Inquiry*, *42*(2), 215-239.

Zanazanian, P. (2015a). « Historical consciousness and metaphor : Charting new directions for grasping human historical sense-making patterns for knowing and acting in time. » *Historical encounters journal, 2*(1), 16-33.

Zanazanian, P. (2015b). « Historical consciousness and being *Quebecois* : Exploring young English-speaking students' interactions with Quebec's master historical narrative. » *Canadian ethnic studies/ Études ethniques au Canada*, *47*(2), 113-135.

Zanazanian, P. (2017). « Teaching history for narrative space and vitality : Historical consciousness, templates, and English-speaking Quebec », dans H. Åström Elmersjö, A. Clark et M. Vinterek (dir.), *Teaching rival histories : Pedagogical responses to the history culture wars* (p. 107-131). Palgrave Macmillan.

Zanazanian, P., et K. Nordgren (2019). « Introduction. Special issue : Revisiting historical consciousness as a theoretical construct and exploring its broad understanding for contemporary education and educational research. » *Journal of curriculum studies, 51(*6), 771-778.

Zanazanian, P. (2019a). Mobilizing historical consciousness for concerted social action : English-speaking Quebec's community leaders and their quest for group vitality. *Canadian ethnic studies/ Études ethniques au Canada, 51*(1), 111-133.

Zanazanian, P. (2019b). « Examining historical consciousness through history-as-interpretive-filter templates : Implications for research and education. » *Journal of curriculum studies, 51(*6), 850-868.

UNE MINORITÉ DANS LA MINORITÉ

LES COMMUNAUTÉS JUIVES MONTRÉALAISES FACE AUX LOIS LINGUISTIQUES QUÉBÉCOISES

Pierre Anctil

RÉSUMÉ : La question linguistique ne s'est pas présentée de la même manière pour la population juive que pour l'ensemble de la minorité québécoise de langue anglaise. Ce positionnement différent tient à un ensemble de facteurs historiques, démographiques et politiques qui ont poussé les Juifs à emprunter une direction assez différente, dont au premier chef le fait qu'il n'existait pas dans le contexte montréalais de lien direct et entre judéité et anglophonie. En insistant sur le discours tenu par les organisations communautaires juives au moment où ont eu lieu les débats autour de la loi 101, Pierre Anctil démontrera que l'enjeu le plus pressant pour les personnes associées au judaïsme tenait avant tout à la préservation des droits fondamentaux et à la protection des minorités religieuses d'origine immigrante. Dans ce contexte particulier, l'enjeu linguistique à proprement parler revêtait collectivement pour les Juifs une importance plus secondaire.

ABSTRACT : The language question did not have the same connotation for the Jewish population as it did for Quebec's broader English-speaking minority. This different positioning was due to a combination of historical, demographic, and political factors that took the Jews in a different direction, including, first and foremost, the fact that, in the Montreal context, there was no direct link between being Jewish and speaking English. Focusing on discussions within Jewish community organizations at the time of the Bill 101 debates, Pierre Anctil demonstrates that the most pressing issue for those associated with Judaism was, above all, preserving fundamental rights and protecting religious minorities of immigrant origin. In this

specific context, the linguistic issue was, for Jews collectively, only of secondary importance.

La question linguistique ne s'est pas présentée de la même manière pour la population juive montréalaise que pour l'ensemble de la minorité québécoise de langue anglaise. Ce positionnement très contrasté par rapport à l'anglophonie de tradition britannique tient à un ensemble de facteurs historiques, démographiques et politiques qui ont poussé les dirigeants communautaires juifs à emprunter une direction assez différente à long terme, et qui se trouve particulièrement reflétée dans le débat qui s'est tenu il y a près de quarante ans autour de la *Charte de la langue française*. Souvent, les observateurs de la scène publique et les journalistes francophones ont eu tendance, dans le feu de l'action, à gommer ces écarts de perception et à regrouper sous un même vocable d'« anglophone » toutes les personnes qui se sont portées à un titre ou à un autre à la défense de la langue anglaise au moment de la proclamation de la loi 101. De la même manière, les médias de langue anglaise n'ont pas toujours eu l'occasion de distinguer, parmi les différents porte-paroles de l'anglophonie, lesquels étaient d'origine anglo-saxonne ou irlandaise et lesquels se rattachaient à l'une ou l'autre des minorités plus récemment anglicisées du Québec. C'est ce que nous allons faire maintenant. Sans doute qu'à l'époque ce genre de distinction plus fine sur les plans culturel et religieux aurait été susceptible de revêtir un caractère discriminatoire aux yeux des principaux intéressés, qui ne cherchaient pas nécessairement par leurs propos à mettre de l'avant un positionnement surtout communautaire. Aujourd'hui, il est plus facile d'introduire ces distinctions et d'en tirer des conclusions éclairantes sur la manière dont certaines dispositions législatives ont été abordées de part et d'autre de la frontière linguistique ou religieuse, d'autant plus que plusieurs décennies se sont écoulées depuis ces événements.

CINQ PRÉMISSES POUR MIEUX COMPRENDRE L'HISTOIRE JUIVE MONTRÉALAISE

Avant d'aller plus loin, nous allons introduire dans la discussion cinq préambules qui vont servir à mieux situer notre sujet sur les plans historique et culturel. Lors du débat entourant la *Charte de la langue française* au Québec, et de manière plus élargie concernant les objectifs politiques sécessionnistes

du Parti québécois sur la scène fédérale, un certain nombre d'anglophones montréalais d'origine juive se sont exprimés à divers titres et sur différentes tribunes. Certains l'ont fait de manière strictement individuelle, d'autres en tant que dirigeants communautaires attitrés et d'autres encore comme membres de partis ou de mouvements politiques constitués, mais ne reflétant pas une affiliation juive particulière. Même si l'on retrouve dans ce groupe un grand éventail d'idées et de positionnements, souvent issus du libre exercice de la démocratie et de l'initiative individuelle, il n'en reste pas moins que ces intervenants partageaient une origine commune et certaines expériences vécues collectivement qui les distinguaient des autres anglophones. Plusieurs facteurs déterminants sur le plan historique, que nous allons maintenant aborder, ont en effet produit un faisceau de perceptions qui rattachent les porte-paroles juifs à un courant culturel tout à fait unique sur le plan de l'anglophonie québécoise, et qu'on ne retrouve pas dans d'autres segments de cette collectivité linguistique. En prenant conscience de ces particularités le lecteur comprendra mieux comment les tenants d'une expérience judaïque ne peuvent être assimilés d'emblée à un ensemble anglophone plus vaste, et pourquoi il convient de bien préciser où se situent les points de rupture entre les Juifs et le groupe anglo-britannique, lui-même par ailleurs marqué sur le plan historique par des tensions culturelles et religieuses assez profondes.

Première différentiation fondamentale, la population juive a pris forme dans le paysage urbain montréalais seulement lors de la première décennie du XX^e^ siècle, c'est-à-dire à l'occasion des grandes arrivées migratoires qui ont suivi l'ouverture du Canada à d'importants apports démographiques venus de l'extérieur (Kelly et Trebilcock, 1998 ; Knowles, 2007). Le pays en effet n'a commencé à recevoir massivement une immigration internationale non britannique que sous l'impulsion du premier ministre Wilfrid Laurier, et grâce à des campagnes de recrutement menées par son ministre de l'Intérieur, Clifford Sifton, entre autres dans l'empire russe. Avant cette date, la communauté juive québécoise était composée tout au plus de quelques centaines de personnes, pour la plupart des individus d'origine britannique qui se sont fondus rapidement dans la masse des anglophones montréalais (Anctil, 2017)[1]. Ce mécanisme d'assimilation rapide s'enraye toutefois définitivement quand descendent dans le port de Montréal un grand nombre de Juifs est-européens de langue yiddish, héritiers d'un judaïsme orthodoxe de tradition ashkénaze. Au recensement de 1891, il y a 2 500 Juifs déclarés dans la ville et vingt ans plus tard, en 1911, les adeptes

1. Voir aussi Anctil, 2011.

de la tradition judaïque forment un bloc de près de 28 000 personnes, presque toutes arrivées depuis quelques années seulement en provenance de l'empire des tsars. Cette progression fulgurante se poursuit quelques années après la fin de la Première Guerre mondiale, au point où en 1931 les Juifs est-européens sont près de 60 000 dans la métropole québécoise (Rosenberg, 1939). À eux seuls, ils forment à ce moment la principale communauté immigrante d'origine non britannique dans la ville, loin devant les italophones et les communautés d'origine slave qui s'installent au pays à la même période.

Alors que les anglo-protestants, et à un moindre titre les Irlandais de foi catholique, peuvent compter au Québec sur des emprises politiques et institutionnelles dont les racines plongent jusqu'au début du XIX^e^ siècle, sinon même avant dans les cas des anglophones de tradition anglicane, les Juifs ashkénazes entament leur processus de canadianisation seulement au début du XX^e^ siècle. Ce retard historique considérable par rapport aux immigrants issus des îles Britanniques – même en supposant que l'anglicisation de certaines couches de la population juive ait été à toutes fins utiles complétée au milieu du XX^e^ siècle – pèse de tout son poids sur les perceptions linguistiques développées au sein des organisations chargées à Montréal de défendre les intérêts plus spécifiquement juifs. Entre autres, il est important de noter qu'aucune personnalité juive d'envergure n'avait pu participer aux négociations politiques qui ont mené à l'accord constitutionnel de 1867, un fait qui allait avoir de graves répercussions, au moment de la grande vague migratoire de 1904-1914, notamment sur l'intégration des enfants de confession juive aux réseaux scolaires protestants montréalais.

Deuxième distinction d'importance capitale, lors du recensement de 1971, près de 40 % des Juifs canadiens se déclarent nés à l'étranger, la très grande majorité dans des pays d'Europe de l'Est et dont les frontières ont été soumises à de nombreux changements à la fin du deuxième conflit mondial. En fait, ce n'est que depuis l'après-guerre que la majorité des Juifs montréalais détiennent la nationalité canadienne du fait de leur naissance au pays. De nouvelles arrivées importantes à la fin des années 1940 et au cours des années 1960, notamment celles de survivants de l'Holocauste et de Sépharades marocains, viennent encore accentuer cet aspect de la démographie juive au Québec et prolonger la durée de certains processus d'adaptation. Au sein des cohortes migratoires juives qui se sont successivement intégrées à Montréal au cours du XX^e^ siècle, les langues dominantes ont été le yiddish, le russe, le polonais et le roumain, puis à une date ultérieure le français, l'espagnol et l'arabe. Durant cette période

très longue, aucun apport migratoire juif appréciable n'a été fait en langue anglaise au Canada. Cela se mesure entre autres par le fait que 99 % des Juifs montréalais de plus de 10 ans avaient déclaré en 1931 avoir le yiddish comme langue maternelle (Rosenberg, 1939). Malgré une baisse très prononcée du nombre de yiddishophones à Montréal et une connaissance quasi universelle de l'anglais comme langue vernaculaire, il n'en reste pas moins qu'au recensement de 1971 seulement 70 % des Juifs de Montréal se déclarent de langue maternelle anglaise. Il est donc très important de souligner, dans ce contexte, que les Juifs qui prennent part à Montréal, en tant qu'anglophones, au débat linguistique des années 1960 et 1970 appartiennent à la première génération dans l'histoire de la ville qui utilise couramment cette langue.

Véhicule linguistique de premier plan au sein de la structure communautaire juive de Montréal au moment de l'élection du premier gouvernement Lévesque, l'anglophonie n'en demeure pas moins – et c'est notre troisième préalable – un espace social fortement marqué par l'antisémitisme et l'exclusionnisme protestant. Au début du XX^e^ siècle, quand débute l'ascension sociale des Ashkénazes est-européens et leur transfert linguistique massif vers l'anglais, de nombreuses institutions anglo-protestantes tentent de barrer la route aux jeunes juifs qui aspirent à se tailler une place dans les professions et les milieux sociaux plus nantis. L'Université McGill entre autres met en place à partir du milieu des années 1920 des mécanismes d'admission qui défavorisent nettement les candidats juifs, même ceux qui maîtrisent parfaitement la langue de Shakespeare après avoir fréquenté les écoles primaires et secondaires de la commission scolaire protestante de Montréal. Entre l'année scolaire de 1925-1926 et celle de 1935-1936, le pourcentage d'étudiants d'origine juive à McGill chute, passant de 24 % à 12 %. Au cours de la même période de dix ans, la Faculté des arts réduit de façon draconienne sa clientèle juive, qui passe de 34 % du total à 13 % (Anctil, 1988). Comme le montre David Fraser dans son ouvrage de 2015 intitulé *Honorary Protestants : the Jewish school question in Montreal 1867-1997*, les administrateurs scolaires protestants ont longtemps perçu l'arrivée massive de populations ashkénazes est-européennes comme une cause de préoccupations sérieuse, notamment pour ce qui concerne les institutions conçues en 1867 comme devant garantir la pérennité au Québec des caractéristiques religieuses et culturelles du protestantisme d'inspiration anglo-britannique :

> The Protestant school system ensured the survival of the Protestant communities and their culture. It is possible to grasp, in part at least, many of the debates and conflicts throughout the Jewish school question

> as emanating from the collective desire of Protestants to ensure their future within Montreal. […] In this case, the identity of Protestant Montrealers and Protestant schools was for many in these communities almost necessarily predicated on the exclusion of Jewish students. Protestant anti-Semitism operated hand-in-hand with some idea of Protestant identity (p. 7).

L'étau qui se resserre sur les populations juives de Montréal au cours de la grande dépression trouve son pendant dans les grandes banques et entreprises industrielles anglophones du pays. Dans ces milieux, les administrations tentent délibérément d'exclure de leurs rangs les aspirants juifs. À ces préjugés sociaux agissants, il faut ajouter le refus du Canada d'admettre à la fin des années 1930 et au cours de la Seconde Guerre mondiale un plus grand nombre de victimes juives des politiques génocidaires nazies. Les politiques d'admission hostiles aux Juifs du gouvernement libéral de Mackenzie King (Abella et Troper, 2012) et les attitudes condescendantes des milieux antisémites canadiens anglophones sont encore bien présentes à la mémoire collective juive quand s'ouvre le grand débat linguistique québécois. Ces mises à l'écart systématiques et ces rebuffades récurrentes subies lors d'un passé récent forment de fait un arrière-fond qui conditionne l'attitude juive au sein du camp politique anglophone.

Car, si l'anglais demeure pour les populations juives de Montréal un outil de promotion sociale et d'intégration économique de premier plan – et c'est notre quatrième observation liminaire –, il est toutefois difficile d'affirmer que cela tient à ce que la communauté anglo-protestante a su faire preuve d'ouverture face à la diversité culturelle et religieuse croissante au XX^{e} siècle de l'anglophonie montréalaise. Une pratique soutenue de la tradition judaïque, une situation minoritaire très avérée et une conscience historique forgée depuis Catherine la Grande dans le creuset de l'empire des tsars sont autant de facteurs qui contribuaient à séparer fortement les deux groupes sur le plan institutionnel. Juifs est-européens et Anglo-Britanniques ne prient pas dans les mêmes lieux de culte, n'abordent pas les institutions communes canadiennes avec la même sensibilité et ont des perspectives de lutte contre la discrimination raciale fort différentes. Il n'en demeure pas moins qu'une partie du réseau institutionnel juif qui s'érige dans la ville à partir des années 1910 – incluant des écoles de langue yiddish, des organismes culturels de défense de la classe ouvrière et des syndicats de tailleurs très militants – est basée sur la prémisse que les communautés judaïques se butent à des formes de préjugés très ancrés au sein de l'anglophonie québécoise. La même constatation s'imposa sans doute aux yiddishophones lorsqu'ils jetèrent un regard du côté du Canada français,

rigoureusement replié sur ses structures paroissiales catholiques. Sauf que, conscients de l'environnement économique dans lequel ils baignaient à l'échelle nord-américaine, les Juifs montréalais cherchaient d'abord à apprendre l'anglais et à joindre l'anglophonie continentale. En ce sens, la mise à distance subie dans le cadre anglophone a pu paraître plus cuisante à long terme que celle qui a été subie de la part des catholiques majoritairement francophones.

Ces considérations peuvent servir à expliquer pourquoi les Juifs possèdent à Montréal, au lendemain de l'armistice de 1945, un réseau institutionnel presque aussi développé que celui des anglo-protestants. Toutes proportions gardées, la structure communautaire juive dépasse aussi par sa taille et son étendue – et particulièrement en langue yiddish – tous les équivalents mis en place dans la ville par les groupes immigrants d'autres confessions. Au cours de la période qui nous intéresse, les Juifs ont à Montréal des organismes fédérateurs performants, comme le Canadian Jewish Congress (CJC), la Jewish Immigrant Aid Society (JIAS) et, à l'échelle locale, un organisme central qui administre l'ensemble des besoins sociaux et culturels juifs : les Allied Jewish Community Services (AJCS) qui deviennent en 1997 la Fédération CJA (Combined Jewish Appeal). Ces organisations bénéficient d'une campagne de collecte de fonds annuelle séparée de celle des protestants et des catholiques, et administrent un vaste réseau scolaire judaïque privé auquel sont inscrits près de la moitié des enfants de confession juive dans la ville. Aux prises avec des réticences fortement exprimées pour ce qui est de l'embauche d'externes juifs dans les hôpitaux catholiques et protestants, les dirigeants communautaires juifs ont aussi fondé et financé dès le milieu des années 1930 une institution de santé de haut niveau : l'Hôpital général juif de Montréal. À ce noyau initial sont venus se greffer après la guerre de nouveaux organismes juifs œuvrant dans le domaine des services sociaux, de l'appui aux citoyens du troisième âge et du rayonnement culturel, le plus souvent en langue anglaise[2].

Enfin, il convient de rappeler en cinquième lieu que la population juive de Montréal – bien qu'elle soit très anglicisée – se compose à la fin du XX^e siècle de plusieurs sous-communautés qui ne perçoivent pas nécessairement de la même manière l'héritage judaïque. S'il est indéniable que le judaïsme québécois forme à cette période un ensemble d'une grande cohérence, il accueille aussi en son sein de nombreuses interprétations divergentes et se conjugue de plusieurs manières sur les plans culturel et

2. À ce sujet, se rendre sur le site de la Fédération CJA, https://www.federationcja.org/fr/qui-sommes-nous/nos-agences-nos-organismes/ (consulté le 19 mai 2020).

linguistique. Pour certains Juifs formés à l'école publique de tradition protestante, voire dans des établissements scolaires juifs privés, la langue anglaise représentait une partie fondamentale de leur identité. Plusieurs de ces individus ont considéré les changements linguistiques planifiés par les nationalistes francophones comme une menace à la fois pour la perpétuation du judaïsme à Montréal et pour le maintien des valeurs civiques canadiennes. D'autres individus, tout aussi attachés au judaïsme que les premiers et tout aussi anglophones, ont eu tendance à placer leur appartenance à la judaïté au premier plan et se sont moins souciés de vivre leurs croyances religieuses dans un espace entièrement de langue anglaise. Plus polyglottes peut-être, plus récemment arrivés ou mieux adaptés à des formes non canadiennes de pratique juive, ils ont jugé que les nouvelles lois linguistiques québécoises n'affecteraient pas fondamentalement leur attachement pérenne au judaïsme.

Pour d'autres Juifs encore, seules les langues juives – notamment celles qui sont utilisées dans les rituels judaïques – avaient de l'importance et ils se voyaient embrasser avec autant de bonheur l'anglais ou le français. Avérée surtout chez les Juifs ultra-orthodoxes, cette attitude consiste à considérer l'anglais comme une langue purement utilitaire, sans valeur culturelle particulière ou dénuée de tout intérêt historique. La langue anglaise est d'ailleurs assez peu parlée jusqu'à ce jour dans les milieux hassidiques de la métropole, et sert surtout d'interface avec le monde extérieur. Finalement, un segment important de la population juive arrivée à Montréal à partir de 1960 ne possédait aucun lien avec la tradition britannique ou avec l'anglophonie mondiale. Étant surtout des Sépharades marocains et plus tard des immigrants en provenance de l'Union soviétique ou de France, ces Juifs ne ressentaient aucun empressement à l'égard de la langue anglaise et ne la parlaient pas avec aisance. Déjà insérés dans l'orbite de la francisation, plusieurs parmi ces immigrants plus récents se sont contentés d'observer le débat sans y participer vraiment et sans y trouver leur compte. Bien qu'il soit difficile d'établir des proportions exactes des tenants d'une option linguistique ou l'autre au sein de la population juive québécoise, il est raisonnable d'estimer qu'en 1978, au moment de la proclamation de la *Charte de la langue française*, au moins le tiers des adeptes du judaïsme se sentaient peu ou pas concernés par l'affrontement linguistique en cours. Depuis, la proportion s'est accrue considérablement, notamment compte tenu du fait qu'en 2011 seulement 53 % des Juifs de Montréal avaient l'anglais comme langue maternelle et 66 % l'utilisaient couramment à la maison (Shahar, 2015).

QUI PEUT PRÉTENDRE REPRÉSENTER LES JUIFS DE MONTRÉAL ?

L'analyse que nous avons entreprise de la réaction « juive » à la *Charte de la langue française* exige d'aborder d'autres considérations méthodologiques de première importance, dont l'une des plus cruciales est de définir plus précisément ce qu'est un « Juif » et qui peut prétendre prendre la parole au nom de la population juive montréalaise dans son ensemble. Cette question est d'une grande importance, car plusieurs observateurs extérieurs se sont lourdement trompés à ce sujet, estimant à l'époque qu'il suffisait de porter un nom d'origine juive ashkénaze ou d'être inscrit dans une synagogue pour pouvoir prétendre représenter le groupe en entier dans l'arène publique. Rien n'est plus faux. En fait, on pourrait affirmer sans grand risque de se tromper que des résistances sont vite apparues autour de cet enjeu à l'intérieur même des milieux juifs de Montréal. Au sein d'une démocratie libérale, il paraît évident que l'identité culturelle, linguistique ou religieuse ne figure pas nécessairement au premier plan lorsque vient le moment pour un individu d'exercer son droit de vote ou de formuler une opinion politique. Prétendre le contraire, c'est enfermer les électeurs dans un carcan communautariste ou ethnicisant qui les priverait du libre arbitre ou de la pleine application de leurs droits fondamentaux. Une autre erreur courante consiste à attribuer à des populations minoritaires bien ciblées une volonté collective immanente, comme si chaque personne au sein de ces ensembles se sentait le devoir de répondre à un courant d'opinion communautaire prédominant. Cette perception inexacte est particulièrement répandue quand des facteurs de concentration urbaine ou de visibilité culturelle viennent renforcer une impression de destin partagé entre individus de même origine, comme dans le cas des Juifs de tradition hassidique par exemple. Disons-le clairement, à l'échelle de Montréal et à l'intérieur du système politique actuel, rien n'oblige les personnes issues du judaïsme à formuler une réponse commune aux enjeux contemporains de la société québécoise. Une telle exigence ne se trouve ni dans les préceptes traditionnels du judaïsme – qui demandent néanmoins aux Juifs de se soumettre aux lois de leur pays de résidence[3] – ni dans les pratiques courantes des populations juives établies en Occident depuis la Révolution française de 1789 (Benbassa, 2000). À ce refus de la part des individus juifs de se soumettre nécessairement à une ligne de conduite politique émanant des dirigeants communautaires s'ajoute la question de l'extrême variabilité de l'identité juive à la période moderne. Avant de

3. Une telle injonction est résumée dans l'expression talmudique de langue araméenne : « Dina de-malkhuta dina », que citent d'ailleurs souvent les documents du CJC.

prétendre que les « Juifs » réagissent sur le plan politique à une pulsion collective, il faut d'abord définir qui est « Juif » et qui peut se réclamer de cette origine publiquement.

Or cette tâche, déjà ardue sur le plan de la doctrine religieuse s'avère de plus en plus complexe à l'époque contemporaine sur les plans statistique et sociologique. Dans certains contextes, le réflexe premier d'une personne « juive » peut être de se réclamer d'abord d'une citoyenneté inclusive et d'une pleine participation à la démocratie libérale, telle qu'elle est enchâssée dans les lois canadiennes. Rejetant ainsi du revers de la main tout particularisme « juif », un électeur peut, au moment de déposer son vote, faire fi de toute considération communautaire ou ethnique le renvoyant à ses origines culturelles. Dans d'autres circonstances, la même personne peut juger bon d'appuyer des campagnes de financement visant la préservation de l'identité juive à Montréal ou d'affirmer par des gestes concrets son affiliation à un lieu de culte judaïque. De telles préférences peuvent même prendre la forme, comme le montre Morton Weinfeld dans *Like everyone else but different*, d'une participation à des réseaux d'affaires composés surtout de personnes juives ou d'une préférence pour des quartiers résidentiels à forte densité juive. Une personne d'origine juive peut aussi choisir à certaines occasions de manifester un attachement personnel à l'État d'Israël[4]. Face à cette forte variabilité de l'identité juive et à son caractère parfois très discret, il peut paraître avantageux – au risque d'aboutir à des généralisations abusives – de définir la réaction « juive » aux lois linguistiques québécoises à partir de balises clairement définies. Une fois cet exercice complété il nous sera plus facile de cibler en quoi le positionnement « juif » s'est distingué de celui des organismes et porte-paroles plus généralement « anglophones », ou regroupant des points de vue présentés selon une perception strictement linguistique.

Plusieurs porte-paroles qui se sont portés à la défense de la langue anglaise au Québec, ou qui ont soutenu le régime fédéral canadien, étaient clairement associés aux communautés juives montréalaises, que ce soit à l'occasion du débat au sujet de la *Charte de la langue française* ou lors des référendums de 1980 et 1995. On pense ici à Eric Maldoff, qui a présidé de 1982 à 1989 le lobbyisme appelé Alliance Québec, à l'époque un important regroupement d'organismes voués à la défense de l'anglophonie québécoise ; ou à Robert Libman, un des fondateurs en 1989 du Parti égalité et député à Québec de 1989 à 1994. Parmi les personnalités juives

4. À ce sujet voir Weinfeld, 2018.

d'envergure actives au sein du Parti libéral du Québec, on retrouve le député Victor Goldbloom, élu pour la première fois en 1966 et ministre de 1970 à 1976 dans le premier gouvernement Bourassa[5]. Herbert Marx, qui lui succède de 1979 à 1989 dans la circonscription de D'Arcy-McGee, devient ministre de la Justice de 1985 à 1988 dans le deuxième gouvernement Bourassa. Les adhésions juives ne manquent pas non plus du côté des forces souverainistes, même si les sympathies de la plupart des électeurs de cette origine au Québec se portent plutôt du côté du fédéralisme. En 1970, Paul Unterberg est candidat du Parti québécois dans la circonscription de D'Arcy-McGee et l'année suivante il publie un pamphlet fortement indépendantiste intitulé *Le Québec aux Québécois* (Unterberg, 1971). Il revient à la charge en 1976 dans Saint-Laurent où il obtient un résultat tout à fait honorable. Henri Milner prend le relais à l'élection générale de 1981 dans la circonscription de Westmount et engrange 20 % des votes, en plus d'appuyer le camp du Oui au référendum de 1980. Candidat malheureux en 1979, toujours dans D'Arcy-McGee, David Levine est recruté à nouveau par le Parti québécois en 2002 et devient brièvement ministre délégué à la Santé dans le cabinet Landry, sans toutefois parvenir à se faire élire à l'Assemblée nationale (Levine, 2015).

Candidats défaits ou députés élus, ces personnalités juives militent toutefois au sein de partis politiques qui représentent tous les Québécois, quelles que soient leur origine ou leurs croyances religieuses. La plupart du temps, surtout lorsqu'ils entrent au gouvernement, ils doivent se soumettre à la discipline de parti et soutenir à l'Assemblée nationale le positionnement déclaré de leur chef parlementaire. Bien qu'ils puissent faire valoir à l'occasion les aspirations et les craintes de leurs coreligionnaires, ils ont avant tout le devoir de représenter tous leurs commettants et d'assumer des responsabilités pour l'ensemble de la société québécoise. On ne peut guère dans les circonstances considérer que Victor Goldbloom ou Herbert Marx ont reflété des opinions spécifiquement juives ou se sont fait les porte-paroles autorisés des organismes communautaires juifs[6]. Ces remarques valent à plus forte raison pour des individus qui s'exprimaient hors des sentiers battus de la politique traditionnelle, tels Mordecai Richler,

5. Voir l'autobiographie de Victor Goldbloom : *Les ponts du dialogue*, Éditions du Marais, 2015, p. 325.

6. En décembre 1988, au lendemain du jugement Ford, Herbert Marx quitte le Parti libéral du Québec à la suite de la décision du premier ministre Robert Bourassa d'utiliser la clause nonobstant pour préserver certaines clauses de la *Charte de la langue française* concernant l'affichage public. Ce geste hautement publicisé ne peut toutefois pas être interprété comme motivé seulement pas les origines juives du ministre de la Justice.

Howard Galganov ou Tommy Schnurmacher. Intervenues fréquemment et avec éclat dans le débat linguistique, plusieurs de ces personnalités médiatiques s'exprimaient sans aucune légitimité communautaire ou sans le bénéfice d'un mandat clairement défini. À cet égard, le cas de Richler est particulièrement intéressant puisque le romancier a fait plusieurs fois les manchettes à cette époque dans la presse de langue française et de langue anglaise[7], notamment lors de la parution en 1992 de son pamphlet politique intitulé : *Oh Canada ! Oh Quebec ! Requiem for a divided country.* Richler ne se souciait guère toutefois de bâtir de manière constructive un *modus vivendi* qui aurait permis de résoudre l'impasse politique, pas plus qu'il ne souhaitait assumer une interprétation des événements qui aurait pu être avantageuse pour l'ensemble de ses concitoyens d'origine juive.

Le consensus qui s'est peu à peu dégagé au sein des communautés juives montréalaises, en particulier parmi les dirigeants du réseau institutionnel, est que tous les Juifs ont droit de parole en toutes circonstances, quelles que soient leurs opinions et leur appartenance politique. En somme, comme tous les autres citoyens, les personnes d'origines juives peuvent faire valoir leur point de vue librement dans l'arène publique, même en affirmant à la même occasion leur identité juive et leurs croyances religieuses. Ces déclarations n'engagent toutefois que la personne qui s'exprime et ne reflètent pas le positionnement de l'ensemble de la population juive ou de ses organismes communautaires. Pour devenir un porte-parole reconnu de la collectivité juive, ou d'une de ses parties constituantes, un individu doit répondre à certains critères bien précis qui font l'unanimité depuis plusieurs décennies au sein des différents milieux juifs de Montréal. Premier élément, une personne autorisée à exprimer une voix communautaire doit militer au sein d'une organisation vouée exclusivement à soutenir l'identité juive ou un aspect de la tradition judaïque, et dont la réputation à cet effet est bien établie. Elle doit aussi être en mesure de confirmer cette accréditation par le fait d'avoir été élue à un poste de direction ou d'y occuper des fonctions importantes. Surtout, un porte-parole juif a le devoir de consulter les organismes et milieux associatifs qui constituent l'ensemble de la mouvance juive à Montréal, au risque d'être dénoncé ou relégué à un rôle mineur. Il y a plusieurs exemples, au cours de la période que nous étudions, d'individus qui ont été rappelés à l'ordre pour avoir négligé de prendre en compte l'opinion des Séfarades francophones, des religieux orthodoxes ou d'un segment précis du rabbinat officiellement reconnu.

7. À ce sujet voir Richler 1977, 1983, 1994.

Ces trois conditions essentielles à une intervention visant l'ensemble de la mouvance juive montréalaise sont reflétées systématiquement dans les archives du Congrès juif canadien, le principal porte-parole politique du judaïsme canadien et de sa composante québécoise au moment où s'ouvrait le grand débat linguistique des années 1960 et 1970. Elles disqualifient à ce titre toutes les personnes d'origine juive qui œuvraient dans des partis politiques, cherchant à faire élire des représentants aux Parlements d'Ottawa ou de Québec, de même que les responsables des organismes qui défendaient la langue anglaise ou l'anglophonie en général. À plus forte raison, elles éliminent les écrivains, activistes et éditorialistes de tout acabit qui se prévalaient de leur droit de parole dans différentes arènes, mais sans se soucier de consulter et d'entendre les représentants juifs autorisés[8]. Il existait déjà dans le judaïsme ashkénaze une longue tradition d'intermédiaires officiellement accrédités par les organismes officiels juifs, et dont le rôle principal était de faire valoir les intérêts de la masse juive à des moments clés de l'évolution politique d'un pays ou auprès d'un gouvernement national. Appelés *shtadlonim*[9], ces émissaires avaient pour responsabilité de porter à la cour ou aux autorités régionales compétentes les requêtes d'un peuple sans statut officiel, privé de moyens de coercition politique et partout minoritaire en Europe sur le plan démographique[10]. Connus sous le nom de *shtadlanut*, ces procédés – utilisés depuis l'époque médiévale dans toute l'Europe – se sont toutefois transformés avec l'arrivée de régimes plus démocratiques et ont souvent été abandonnés comme tels dans la foulée du droit de vote universel. Comme nous le verrons bientôt, cela n'est pas tout à fait vrai dans le contexte particulier de la montée du souverainisme et de la création de politiques linguistiques par l'État québécois.

LE RÔLE JOUÉ PAR LE CONGRÈS JUIF CANADIEN

Il existe deux sources documentaires principales pour éclairer la position du leadership communautaire juif de Montréal à l'occasion du grand débat linguistique qui s'empare de la société québécoise et

8. À l'époque, un grand nombre de commentateurs politiques, de journalistes ou de chroniqueurs anglophones auraient pu se prévaloir de leurs origines juives – pas toujours déclarées – pour prétendre prendre la parole au nom des Juifs montréalais.
9. Au singulier : *shtadlan*.
10. Voir la définition de *shtadlan* dans *The YIVO Encyclopedia of Jews in Eastern Europe*. http://www.yivoencyclopedia.org/article.aspx/Shtadlan [consulté le 19 avril 2018].

canadienne, toutes deux déposées dans les archives du CJC[11]. Il s'agit, d'une part, des mémoires soumis par l'organisme lors de commissions royales d'enquête et de commissions parlementaires à Québec et, de l'autre, de documents préparatifs en vue de rencontres de travail formelles avec différents premiers ministres du Québec. Dans ces démarches, le CJC se présente comme le représentant attitré des Juifs québécois et délègue dans différents forums publics, après avoir tenu des consultations au sein des différentes instances communautaires, des individus dûment mandatés. Dans certains cas, surtout si les rencontres ont lieu à Montréal, le CJC accepte dans la délégation juive des dirigeants reconnus de la communauté sépharade et du B'nai Brith un organisme à vocation philanthropique et groupe de pression reconnu en vue de la protection des droits fondamentaux. Les documents produits par le CJC dans ce contexte ont été déposés officiellement auprès du gouvernement du Québec, mais plusieurs ont été distribués seulement auprès de quelques personnes, souvent des membres de l'entourage politique immédiat de Robert Bourassa ou de René Lévesque. Une fois réunis et analysés systématiquement, ils présentent, sur plusieurs décennies, une vue d'ensemble du positionnement collectif juif touchant un ensemble d'enjeux de grande importance pour la pérennité du judaïsme au Québec[12]. On y trouve notamment des considérations de première importance sur le financement public des écoles juives privées, le maintien du réseau hospitalier juif privé et des services sociaux gérés par la communauté juive et, enfin, des points de vue concernant les rapports du leadership juif avec les différents ordres de gouvernement[13]. Ces préférences tenaient à ce que la pérennité juive au Québec était jugée reposer plus sur le maintien d'un réseau scolaire capable de transmettre à la nouvelle génération les valeurs traditionnelles du judaïsme que sur le seul enseignement de la langue anglaise dans un cadre pédagogique plus général au sein des commission scolaires protestantes.

La séquence débute avec la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et des droits linguistiques au Québec, instituée en 1968 par le gouvernement unioniste de Jean-Jacques Bertrand, aussi connue sous le nom de commission Gendron, puis se termine en 1990 avec la Commission sur l'avenir politique et constitutionnel du Québec présidée par Michel Bélanger et Jean Campeau. Fait remarquable, les

11. Aujourd'hui les Archives juives canadiennes Alex Dworkin
12. Voir à ce sujet la thèse de doctorat de Simon-Pierre Lacasse portant sur les perceptions du Congrès juif canadien et de l'hebdomadaire *Canadian Jewish Chronicle* au sujet du Québec francophone avant l'arrivée au pouvoir du Parti québécois.
13. Pour une analyse plus exhaustive de ces documents consulter : Anctil, 2014.

dirigeants communautaires font preuve dans cette série de documents d'un grand souci de cohérence politique et reprennent les mêmes revendications sur une longue période, toujours avec la volonté nettement affichée d'assurer la perpétuation de l'identité juive au Québec dans des conditions optimales. Cette longanimité est, à n'en pas douter, le résultat de consultations sérieuses menées auprès des principaux porte-dossiers de la communauté et d'une réflexion à caractère stratégique. Dès la fin des années 1960, un positionnement s'esquisse dans les documents du CJC qui vise – à certaines conditions – à réconcilier les communautés juives de Montréal avec les objectifs de la Révolution tranquille lancée tambour battant par les nouvelles élites francophones du Québec, incluant la question linguistique. Bien informés des nouveaux développements qui suivent l'élection en 1960 du Parti libéral à la tête du gouvernement québécois, les leaders juifs prennent tout de suite conscience de l'élan rapide et irréversible qui s'empare de la société qui les entoure. Très minoritaires sur le plan démographique, même au sein de l'anglophonie, les Juifs ne cherchent pas à s'opposer à ces transformations structurelles ou à les freiner. Bien au contraire, ils jugent le plus souvent que ces avancées sont nécessaires à l'émergence d'un Québec plus en phase avec la modernité et plus équitable sur le plan social.

L'inquiétude qui se lit malgré tout dans les documents du CJC tient plutôt aux moyens concerts qui seront employés par les gouvernements québécois afin d'atteindre certaines des grandes cibles de la Révolution tranquille, à savoir la francisation des milieux de travail et de l'affichage public, la réforme du fédéralisme canadien ou, le cas échéant, son abandon comme système politique. On trouve aussi dans ces mémoires des préoccupations en ce qui a trait à la gestion par l'État du Québec de l'éducation et des services de santé, notamment la question délicate des écoles juives privées (Hirsch et collab., 2016). Cette préoccupation émerge dès le début de la séquence, c'est-à-dire quand le CJC dépose en 1969 un mémoire à la commission Gendron :

> While strongly supporting the idea and practice of maximal diffusion of the French language in Quebec and Canada in all areas of cultural, social and economic endeavour, we are opposed to any program of coercion, social or legislative, which would infringe on the fundamental rights of individuals. The recognition of two languages and linguistic and cultural communities, ought to go hand in hand with the goal of assuring language equality and reasonable usage in practice throughout Canada, and optimal diffusion of French among all Québec residents (p. 12).

L'idée est reprise en 1972 quand les porte-paroles du CJC rencontrent privément le premier ministre Robert Bourassa en vue de faire le point sur le programme législatif du Parti libéral du Québec. Cette discussion se produit d'ailleurs à un moment où le gouvernement cherche à s'extirper du bourbier linguistique et promet de rédiger une nouvelle loi qui viendrait mettre un terme aux tensions sociales nées de l'affirmation du français sur la place publique. À cette occasion, le CJC y va d'une déclaration de première importance pour le sujet que nous traitons, à savoir que les francophones québécois n'ont pas tort de réclamer plus d'égalité dans l'utilisation des langues officielles sur la place publique :

> The concerns of French Canada have not left us unmoved, but, nevertheless, have created in us ambivalent feelings. On the one hand, while we are fully understanding of, and sympathetic to, the stated concerns and aspirations of French Canada, for we can identify with these concerns, on the other hand, we are fearful that in redressing one series of wrongs and injustices, a new series of wrongs and injustices will be created (Congrès juif canadien, 1972, p. 1-2).

Bien que le CJC et ses alliés communautaires se gardent de tenir un langage trop revendicateur auprès des autorités gouvernementales, les mémoires rendus publics dans les commissions parlementaires ne laissent planer aucun doute sur la position de l'organisme et de son leadership. Le CJC donne tout son appui à la *Loi sur les langues officielles* promulguée à Ottawa en 1969 et valorise le bilinguisme institutionnel. Il rejette aussi de la part du gouvernement du Québec toute approche qui viserait à réaliser la promotion de la langue française par des voies législatives, surtout si cela équivaut à priver certains citoyens de leurs droits fondamentaux. En toute chose, le CJC demande le plein exercice de la démocratie parlementaire et le respect intégral des droits de la personne, surtout s'il y a un risque qu'une catégorie de personnes en particulier se trouve visée par des mesures injustes ou oppressantes. Ce point de vue très ferme s'exprime même à Montréal au sein de la communauté juive de langue française et d'origine nord-africaine, qui n'hésite pas à faire siennes les positions plus générales du CJC. À plusieurs reprises au cours des années 1960 et 1970, le Cercle juif de langue française, par la voix de son *Bulletin*, reprend le discours du leadership communautaire surtout ashkénaze et réaffirme la primauté du droit dans la défense de la langue française au Québec, même au prix de se distancer d'une stratégie législative plus soutenue :

> On n'impose pas une culture par la force, mais elle s'impose par elle-même du fait de sa valeur. La langue française possède cette valeur, cette

> richesse, cette beauté et cette vitalité qui feront qu'avec le temps, et surtout avec patience, elle deviendra la langue primordiale du Québec. […]. C'est en aimant une langue qu'on l'apprend et qu'on la connaît mieux, et non en se la voyant imposer. […] En matière de législation et surtout en matière linguistique, ce n'est pas par la précipitation, l'impatience et le coup de poing sur la table, que l'on peut obtenir des résultats justes, équitables et respectables (le *Bulletin du cercle juif*, cité dans Beaudet, 2014, p. 139).

Une fois ce cap franchi, le leadership communautaire juif se trouve tout à fait à l'aise d'affirmer une sympathie manifeste envers les revendications politiques et sociales des francophones. Le CJC ne se gêne d'ailleurs pas pour tracer un parallèle entre les aspirations des Québécois de langue française et les Juifs montréalais, deux peuples qui ont subi – chacun à leur échelle – des torts historiques par le passé et qui luttent pour s'affirmer dans des contextes parfois hostiles ou indifférents au sort des minorités. Il ne fait aucun doute pour le CJC que les francophones étaient tout à fait justifiés de souhaiter corriger le déséquilibre linguistique présent à Montréal à l'aube de la Révolution tranquille et de prévoir rétablir la primauté de la langue française, à condition toutefois qu'ils n'emploient pas pour y arriver de mesures coercitives ou contraignantes. Le mémoire du CJC à la commission Gendron (1969) contient d'ailleurs à cet effet un passage très éloquent qui aurait difficilement pu être rédigé à cette époque par un organisme de défense de la langue anglaise, idiome dominant en Amérique du Nord :

> Nous déclarons sans hésitation ni équivoque, que toutes les aspirations du peuple français de la province de Québec visant à maintenir son intégrité linguistique et culturelle trouvent compréhension dans le cœur et l'esprit du peuple juif. Nous savons, en effet, ce que cela signifie que préserver les institutions, les héritages culturels, les coutumes et la langue (p. 6).

Dans le contexte de surchauffe politique qui allait mener en novembre 1976 à la défaite du premier gouvernement Bourassa et à la promulgation quelques mois plus tard de la *Charte de la langue française*, le CJC ne défend pas d'une manière particulière dans ses mémoires à caractère politique les droits des anglophones ou l'héritage historique des anglo-protestants du Québec. Certes, une partie importante de la population juive de Montréal est de langue maternelle anglaise, mais ce n'est pas à ce titre qu'ils sont représentés par le CJC. Au cœur de l'argumentaire des dirigeants juifs il y a plutôt cette notion que la collectivité de tradition judaïque, en tant que

minorité religieuse, a elle-même été victime de persécutions et qu'elle peut pour cette raison concevoir de l'empathie pour les préoccupations légitimes des francophones. Deux groupes historiquement vulnérables et longtemps privés au Canada de l'égalité de fait, Juifs et Québécois de langue française, peuvent trouver un terrain d'entente tacite si la règle du droit continue de s'appliquer et si les modifications à la loi se font sans contraintes jugées excessives. Après tout, au cours de leur longue histoire diasporique, les populations juives ont été en contact avec un très grand nombre de langues, dont certaines ont permis l'épanouissement de la modernité au sein du judaïsme et des avancées décisives dans l'émancipation politique. Qui plus est, une masse importante de Juifs européens vivent en français depuis plusieurs siècles, et considèrent la culture française comme un phare universel des droits de l'homme dans le monde[14]. C'est le point de vue que présentent peu de temps après la proclamation de la *Charte de la langue française* deux universitaires montréalais anglophones d'origine juive, Harold M. Waller et Morton Weinfeld (1981) :

> In a general sense, a French-speaking society is not a threat for Jews or any other minority group. Jews live quite well speaking French in Paris, Lyon, Nice, Geneva, Brussels, Rabat and many other places. The North African Sephardim who have immigrated to Québec have maintained their identity in two francophone environments. At present, Anglophone Jews of Montreal, like most of the province's other Anglophones, have come to terms with the imposition of French by force of law. […] The more basic question is : do the Jews of Montreal want to adjust ? Do they want to adapt themselves and their community to a larger society whose ground rules are changing rapidly ? (p. 436-437).

Pendant un bref moment, l'élection du Parti québécois fait vaciller le leadership communautaire juif, privé en novembre 1976 de tout lien avec le parti qui allait former le prochain gouvernement[15]. Jusqu'où irait René Lévesque dans sa volonté d'imprimer un nouveau dynamisme à la langue française au Québec, comme il avait été maintes fois réitéré dans le programme politique du PQ et lors de la campagne électorale de 1976 ? (Anctil, 2008). Ce questionnement lancinant vaut au nouveau premier

14. C'était l'idée fondamentale derrière la fondation à Paris, en 1860, par Adolphe Crémieux, de l'Alliance israélite universelle.

15. Au cours de la période d'après-guerre, tous les gouvernements du Parti libéral du Québec avaient compté dans leurs rangs des députés issus de l'élite politique juive de Montréal. Certains avaient même été promus au rang de ministre dans les cabinets du premier ministre Robert Bourassa, dont Victor Goldbloom et Herbert Marx. La situation était tout autre au sein du Parti québécois qui ne comprenait en 1976 aucun député d'origine juive.

ministre, parfois débordé sur la place publique par des personnalités indépendantistes plus radicales, un avertissement sévère de la part du CJC, notamment lorsqu'a lieu une première rencontre officielle en janvier 1977 entre René Lévesque les porte-paroles communautaires juifs. Pendant quelques mois, la tension est palpable entre le nouveau gouvernement et les représentants du CJC, d'autant plus que le PQ promet de tenir un référendum sur le projet politique de souveraineté-association avant la fin de son mandat et dont il fait une ardente promotion depuis plusieurs années. Dans l'aide-mémoire que le CJC soumet à l'attention du premier ministre, quelques jours avant le face-à-face, l'occasion est belle de rappeler les craintes que ressent une bonne partie de la population montréalaise d'origine juive devant la montée en force du nationalisme québécois. Une fois de plus, l'argumentaire juif repose exclusivement sur le respect des droits de la personne et non sur une défense de la langue anglaise ou de la culture d'expression anglophone. Le document du CJC ne remet d'ailleurs pas en cause le caractère légitime des revendications linguistiques des Québécois de langue française, considérées comme justifiées et admissibles. De surcroît, le plaidoyer du CJC vaut pour toutes les communautés minoritaires du Québec, juives ou pas, qui pourraient éventuellement souffrir d'une application trop stricte ou autoritaire de la future *Charte de la langue française* :

> We urge that while pursuing the legitimate objectives of promoting and preserving the use of the French language in Québec, the Government not adopt any policy, legislation or regulations that would categorize population by race, colour, creed, ethnic origin or mother tongue, or which could use any of these criteria to create advantages for one group of citizens to the detriment of the other. […] Whatever the injustices of the past, of which the Jewish community has also been the victim, as so often in our history, these cannot be corrected by discriminatory or coercive measures. Rather, the linguistic and cultural problems of Québec must be solved by the closest co-operation and understanding of all citizens, irrespective of origins (Congrès juif canadien et B'nai Brith, 1977).

VERS UNE RÉSOLUTION DU CONTENTIEUX LINGUISTIQUE

Finalement, à plus long terme, les craintes des dirigeants du CJC se sont révélées non fondées. La semonce servie à René Lévesque en janvier 1977, au sujet de la future loi linguistique, fut probablement la dernière à être adressée à un premier ministre québécois par un organisme

communautaire juif. Peu de temps après, le gouvernement du PQ prenait la décision de reconduire les subventions publiques aux réseaux éducatif et hospitalier juifs, puis s'abstenait de faire des commentaires hostiles aux minorités religieuses ou ethnoculturelles[16]. En avril 1977, quand René Lévesque prend la parole devant l'assemblée plénière du CJC à Montréal – en présence de Charles Bronfman –, un climat d'apaisement et de bonne volonté règne déjà entre le chef du PQ et les principaux dirigeants des organismes représentatifs juifs canadiens. Les joutes oratoires parfois acrimonieuses qui se déroulent à cette époque entre le gouvernement et certains organismes de défense des populations anglophones, notamment à l'occasion de la promulgation de la *Charte de la langue française*, ne sont pas reprises par le CJC ou par des représentants juifs attitrés, qui préfèrent s'abstenir de commenter la stratégie de francisation du Dr Camille Laurin. De même, le référendum de mai 1980 se déroula sans que des accusations formelles d'antisémitisme et de racisme soient proférées contre le camp du Oui, ou sans qu'un climat délétère s'installe au sein de la population juive autour de l'enjeu de la souveraineté-association. Certes, plusieurs personnalités publiques d'origine juive n'ont pas su réagir avec la même élévation d'esprit et le même détachement émotionnel que les leaders accrédités du réseau communautaire, mais le ton donné par le CJC a fini par prévaloir. En 1982, Victor Goldbloom, un des dirigeants les plus estimés de la vie juive canadienne, décrivait le judaïsme québécois comme « vigoureux, bien enraciné et assez serein » (p. 36, 38). C'était, dans les circonstances, faire preuve d'un optimisme mesuré et prudent.

Plus que tout autre facteur au cours de ces années d'intense questionnement, c'est l'entrée en vigueur en juin 1976 de la *Charte québécoise des droits et libertés de la personne* (CQDLP) qui convainquit le CJC qu'il était possible d'espérer une résolution pacifique et satisfaisante de la crise linguistique et constitutionnelle. Document de première valeur sur le plan légal, adopté à l'unanimité par l'Assemblée nationale, la Charte balisait les rapports des citoyens avec l'État et garantissait un traitement équitable à tous les individus vivant au Québec, quelles que soient leur origine, leurs croyances religieuses ou leurs opinions politiques. Dotée d'une interprétation généreuse des droits fondamentaux, et inspirée par la déclaration universelle des droits de l'homme promulguée par l'assemblée générale des Nations unies en décembre 1948, la CQDLP contribua à rassurer un leadership

16. Du moins jusqu'à la célèbre déclaration du premier ministre Jacques Parizeau le soir du deuxième référendum québécois, le 30 octobre 1995, relativement au vote ethnique et à l'argent.

juif qui trouvait difficile de se fier aux seules affirmations politiques émanant du PQ. Si la Charte était appliquée et si son esprit prévalait dans les décisions prises à l'Assemblée nationale, alors il était possible d'espérer un dénouement du conflit linguistique qui soit respectueux des différences d'opinions entre factions politiques (Anctil, 2010). Convaincu de la justesse des revendications des francophones, et attaché à la perpétuation du judaïsme montréalais dans un contexte de refrancisation de la métropole québécoise, le CJC a opté pour une perspective de réconciliation à long terme et a tout simplement choisi de ne pas tenir compte des voix dissidentes au sein de son propre milieu communautaire.

Le bien-fondé de ce positionnement a par la suite été confirmé en 1988 par le jugement Ford de la Cour suprême du Canada, infirmant les sections de la *Charte de la langue française* qui rendaient obligatoire l'affichage commercial en français seulement, mais reconnaissant du même coup le caractère raisonnable et politiquement justifié des mesures de protection linguistique susceptible d'assurer la survie de la langue française au Canada. De toute évidence, du point de vue communautaire juif, il n'était pas possible d'esquiver plus longtemps un certain nombre de constats, à savoir que le français était devenu la langue dominante de la métropole québécoise et que les différents ordres de gouvernement possédaient des outils de gestion linguistique autorisés par la plus haute cour de justice canadienne. Pendant que le paysage culturel de Montréal subissait des modifications de grande ampleur, le réseau institutionnel juif était pour sa part pris d'assaut par les Sépharades marocains qui réclamaient des Ashkénazes une plus grande sensibilité face à leur tradition judaïque orientale et une francisation de l'appareil administratif communautaire. Les Juifs nord-africains réalisèrent ainsi ce que les porte-paroles des nationalistes québécois et les représentants des différents partis politiques pouvaient difficilement entreprendre, c'est-à-dire œuvrer de l'intérieur de la gouvernance juive pour modifier peu à peu les mentalités. Il y a aussi que de plus en plus, après la loi provinciale de 1971 sur les services de santé et les services sociaux, l'État québécois finance et soutient le réseau communautaire juif dans la prestation de soins aux populations plus vulnérables et établit des normes universelles en matière d'éducation. Souvent ces appuis budgétaires sont assortis de conditions liées à la francisation. À ces pressions internes et externes est venue s'ajouter l'obligation après 1978, pour les écoles juives privées de Montréal, de scolariser en français les enfants des nouveaux immigrants issus de l'ex-Union soviétique et de l'Amérique latine.

Après le jugement Ford de 1988, les dirigeants du CJC et de la Fédération CJA[17] ont cessé de participer publiquement aux différents débats linguistiques et ont accepté tacitement, sinon promu, une politique d'ouverture au fait français à l'intérieur de la structure communautaire montréalaise. À partir de cette date, au sein des milieux juifs montréalais, des impératifs plus pragmatiques d'ajustement culturel et de rétention des jeunes générations juives ont repoussé à la marge les affrontements idéologiques et hautement émotifs des décennies précédentes. En somme, la langue a cessé de figurer comme un enjeu auquel les Juifs devaient à tout prix s'identifier et au sujet duquel ils devaient prendre position. Vingt ans plus tard, soit au recensement de 2011, près de 80 % des Juifs de la région de Montréal qui avaient entre 15 et 44 ans se déclaraient bilingues dans le sens de la loi canadienne sur les langues officielles (Shahar, 2015). Simplement, la stratégie communautaire a été d'ajouter une langue officielle de plus – le français – à la formation de base offerte dans le réseau scolaire juif de Montréal ou à l'offre de service en santé et en services sociaux, renforçant d'autant le caractère aujourd'hui foncièrement polyglotte du judaïsme montréalais.

En fin de compte, le réseau institutionnel juif de Montréal s'est francisé en se bilinguisant, éliminant ainsi le risque que les avancées réalisées par une langue se fassent ou soient perçues comme se faisant nécessairement au détriment d'une autre langue. On découvre ici un positionnement assez différent de celui qui a été adopté sur le plan historique par certains organismes voués plus précisément à la défense des populations d'expression anglaise. Aujourd'hui, le site Web de la Fédération CJA offre une interface rigoureusement bilingue, accréditant l'idée que la perpétuation du judaïsme ne repose pas au sein de la diaspora sur des paramètres identitaires de nature linguistique, mais plutôt sur des considérations éthiques et des croyances religieuses partagées par tous les Juifs dans le monde. Sur sa page principale, la Fédération CJA prend d'ailleurs bien soin de définir sa mission comme étant « le maintien d'une communauté juive montréalaise dynamique, ouverte et florissante ». L'organisme présente aussi la nature de son engagement communautaire sans faire référence aux langues parlées par les Juifs montréalais : « Obtenir et rassembler des ressources humaines et financières, promouvoir les valeurs juives et exercer du leadership en vue de remplir notre mission et d'investir dans notre avenir. » Manifestement,

17. La Fédération CJA est un organisme philanthropique chargé de réunir sous une seule adresse l'administration de toutes les composantes du réseau communautaire juif à Montréal. Chaque année la Fédération effectue une collecte de fonds pour répondre aux besoins de la population juive en matière d'éducation, de santé et de services sociaux.

pour les dirigeants du réseau institutionnel juif de Montréal, la question linguistique n'est plus à l'ordre du jour.

Bibliographie

Abella, I., et H. Troper (2012). *None is too many : Canada and the Jews of Europe, 1933-1948*. University of Toronto Press.

Anctil, P., et I. Robinson (2019). *Les Juifs hassidiques de Montréal*. Les Presses de l'Université de Montréal.

Anctil, P. (2017). *Histoire des Juifs du Québec*. Les Éditions du Boréal.

Anctil, P. (2014). « Le Congrès juif canadien face au Québec issu de la Révolution tranquille, 1969-1990 », dans S. Savard et J. Boivin (dir.), *De la représentation à la manifestation : groupes de pression et enjeux politiques au Québec, XIXe et XXe siècles* (p. 314-340). Les éditions du Septentrion.

Anctil, P. (2011). « A community in transition : the Jews of Montréal. » *Contemporary Jewry*, *31*(3), numéro spécial intitulé : The Jews of Canada, 225-245.

Anctil, P. (2010). « The end of the language crisis in Québec : Comparative implications », dans M.A. Morris (dir.), *Canadian Language Policies in Comparative Perspective* (p. 344-368). McGill-Queen's University Press.

Anctil, P. (2008). « René Lévesque et les communautés culturelles », dans A. Stefanescu (dir.), *René Lévesque, mythes et réalités* (p. 163-183). VLB éditeur.

Anctil, P. (1988). *Le rendez-vous manqué : les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Beaudet, J.-F. (2014). *René Lévesque et la communauté juive du Québec, 1960-1976* [mémoire de maîtrise inédit]. Université du Québec à Montréal.

Benbassa, E. (2000). *Histoire de Juifs de France*. Éditions du Seuil.

Congrès juif canadien (CJC) (1969, août). *Brief submitted by the Canadian Jewish Congress, Québec Region, to Commission of Inquiry on the Position of the French Language and on Language Rights in Québec.* Archives juives canadiennes Alex Dworkin.

Congrès juif canadien (CJC) (1972). *Aide Memoire for Conference of Canadian Jewish Congress, Eastern Region, with the Hon. Robert Bourassa.* Archives juives canadiennes Alex Dworkin.

Congrès juif canadien (CJC) et B'nai Brith (1977, janvier). *Brief submitted by the Canadian Jewish Congress, Eastern region and B'nai Brith–District 22 to the Honourable René Lévesque.* Archives juives canadiennes Alex Dworkin.

Fraser, D. (2015). *Honorary Protestants : the Jewish school question in Montreal 1867-1997*. McGill-Queen's University Press.

Goldbloom, V. (2015). *Les ponts du dialogue*. Éditions du Marais.

Goldbloom, V. (1982, 8 avril). « Le judaïsme québécois. Une communauté vigoureuse, bien enracinée et assez sereine. » *Le Devoir*, p. 36, 38.

Hirsch, S., M. McAndrew, G. Audet et J. Ipgrave (dir.). (2016). *Judaïsme et éducation : enjeux et défis pédagogiques*. Presses de l'Université Laval.

Knowles, V. (2007). *Strangers at our gates, Canadian immigration and immigration policy, 1540-2007*. Dundurn.

Lacasse, S.-P. (2020). *Les juifs de la Révolution tranquille : regards d'une minorité religieuse sur le Québec de 1945 à 1976* [thèse de doctorat inédite]. Université d'Ottawa.

Levine, D. (2015). *Santé et politique : un point de vue de l'intérieur*. Boréal.

Ninette, K., et M. Trebilcock (1998). *The making of the mosaic; a history of Canadian immigration policy*. University of Toronto Press.

Richler, M. (1994, 30 mai). « O Québec », *The New Yorker*, *70*(15), 50.

Richler, M. (1992). *Oh Canada! Oh Quebec! Requiem for a divided country.* Penguin Books.

Richler, M. (1983, juin). « Language Problems. » *The Atlantic*, *251*(6), 10-18.

Richler, M. (1977, décembre). « Oh Canada. Lament for a divided country. » *The Atlantic*, *240*(6), 41-55.

Rosenberg, L. (1941). *Canada's Jews; a social and economic study of the Jews in Canada*. Canadian Jewish Congress. Réédité par M. Weinfeld (1993). *Canada's Jews : a social and economic study of Jews in Canada in the 1930*s. McGill-Queen's University Press.

Shahar, C. (2015). *2011 National household survey analysis : the Jewish community of Montreal* [Parts 8, 9]. Federation CJA. https://www.federationcja.org/media/content/2011%20Montreal_Part%208-9_Immigration%20-Language_and_Core_FSU_Jews_Final%20Report.pdf.

Unterberg, P. (1971). *Le Québec aux Québécois*. Michel Ferron éditeur.

Waller, H. M., et M. Weinfeld (1981). « The Jews of Québec and "le fait Français" », dans M. Weinfeld, W. Shaffir et I. Cotler (dir.), *The Canadian Jewish Mosaic*. John Wiley & Sons.

Weinfeld, M. (2018). *Like everyone else but different, the paradoxical success of Canadian Jews*. McGill-Queen's University Press.

UNINTENDED CONSEQUENCES

BILL 101 AND THE ENGLISH-SPEAKING BLACK COMMUNITY

Dorothy W. Williams

ABSTRACT : Williams explores issues of language and race in Quebec from the early seventies at a time when the province was in the maelstrom of linguistic and social redefinition. Then the French language laws (Bill 22 and then Bill 101) caused a sense of unease, particularly within the English-speaking Black communities. Families faced changes in school choice for their young, while adjusting to their own diminished economic opportunities as unilingual Blacks. Indifference moved to anxiety, fear, and then anger, as English-speaking Blacks migrated west, while others determined their fate would lie with their bilingual youth. Bill 101 has led to a significantly bilingual Black population. Yet challenges remain, since Bill 101 so far has not yielded better outcomes for Blacks in Quebec still struggling for the promise of racial acceptance and socio-economic equity. Williams's chapter captures the internecine debate that arose within the Black leadership as the province readied itself for the 1980 referendum. She addresses some of the unintended consequences of creating a law to establish a new linguistic primacy and social harmony in Quebec's social, cultural, and economic relations.

RÉSUMÉ : M[me] Williams explore des enjeux de nature linguistique et raciale dans le contexte du Québec du début des années 1970. Rappelons qu'à l'époque la province se trouve immergée dans le maelstrom d'une redéfinition linguistique et sociale. Par la suite, la législation protégeant la langue française (la loi 22, puis la loi 101) fait naître un sentiment de malaise, surtout dans les communautés noires anglophones. Les familles n'ont plus les mêmes choix d'écoles pour leurs enfants, pendant qu'elles s'adaptent

à une réduction de leurs perspectives d'emploi en tant que Noirs unilingues. L'indifférence cède la place à l'anxiété, puis à la peur et à la colère lorsque certains Noirs anglophones migrent vers l'Ouest, tandis que d'autres décident que leur sort repose sur le bilinguisme de leurs enfants. En raison de la loi 101, la population noire est devenue largement bilingue. Il demeure toutefois des défis à relever : jusqu'ici la loi 101 n'a pas amélioré la situation des Noirs au Québec, qui luttent encore pour la réalisation de la promesse d'une acceptation raciale et d'une équité socioéconomique. Dans ce chapitre, l'auteure traite des luttes intestines qui ont eu cours parmi les leaders noirs au moment où le Québec s'apprêtait à voter lors du référendum de 1980. Elle aborde aussi certaines des conséquences involontaires résultant de l'adoption d'une loi visant à renouveler la primauté linguistique et la cohésion sociale dans les rapports économiques, culturels et sociaux des Québécois.

Today, few are aware of the enduring presence of the Blacks in the province. In sharing my knowledge about this community, I have looked at Black history from the lens of race, gender, class, geography, demography, economics, and culture, and now from the perspective of language. That it has taken me this long to approach this subject from this angle is at first glance quite odd, considering that the issue of language within Quebec is perhaps highly political and can at times become extremely emotional because, for a large segment, their language is intimately tied to their very survival as a people.

When we look at language and its function, its value and politics in the Black community, language is seen very differently. Few have examined the intersection of language, race, and the effects of Black marginalization, particularly with the adoption of Bill 101. None have looked at how the language law has played out in the defining of community. This quick analysis will address some of the unintended consequences of creating a law to establish a new linguistic primacy and social harmony in Quebec's social, cultural, and economic relations.

The term "Black" includes two areas of importance : one racial and one political. In the racial sense, "Black" designates people of Black African ancestry. Thus, the term serves to create a social categorization by comparing the colour of skin. In the American context, "Black" has also acquired a political context born out of the American post-war struggle for civil rights. In Quebec, this political sense serves to justify the tendency

to want to come together under one moniker such as "the Black community," despite our very diverse population: culturally, nationally, and linguistically. Also, the elements of solidarity linked to "race" bespeak a common colonial history and trans-Atlantic slavery.

Blacks entered the New World as both adventurers and slaves for the aggrandizement of European colonization. In various waves, African bodies were commodified, bought, and sold in Canada for approximately 200 years. In the 19th century the island of Montreal was home to a cluster of Blacks. By the 20th century, a small English-speaking Black community had taken shape in Montreal's southwest wards. Except for natural increase, immigration tamped down population growth, which remained about 3,000 souls for decades. Despite the city's segregated spaces in churches, theatres and the like, and the social, labour, and economic barriers that reduced familial mobility, vibrant local community organizations developed. The economic spin-offs from a Black entertainment and cultural boom and bust, the fortunes of the city's English-speaking Black community waxed and waned for several generations. Post-war immigration loosened the stranglehold on Black emigration and, one generation later, over 60,000 Blacks resided throughout the Island of Montreal.

These two experiences, a common colonial history and trans-Atlantic slavery, are imprinted in the collective memory of all Blacks. As well, these people share a common Montreal experience of living and dealing with the "racialization" of social relations (where normal activities become incidents where race becomes the defining issue (e.g., driving while Black, walking while Black). That did not change with the adoption of Bill 101.

I began this chapter by suggesting that language is a political issue in Quebec. The *Charter of the French Language*, promulgated in 1977, has been accepted as the mechanism for successive Quebec governments to control the province's own unique unilingual evolution within Canada. The mechanism to assert the dominance of French over English has been a series of measures that included compulsory French-language education and breaking the English-language preference in the labour markets. This affirmative action employment program for the French-speaking majority was deemed necessary to ensure the primacy of French, and for its time and place, to ensure social peace. That is, to temper the persistent demands from French speakers for legislative remedy against their perception of demographical and linguistic decline against the defensive posture of the English speakers, who were confident in their belief that they had inalienable or untouchable rights to maintain the status quo.

Within the Black community, the reaction to the language conflict over the past decades has been mixed. Some leaders were negative. Their sentiment was that focusing on language has taken the government's eyes off the push for human rights and social equality. But this perspective was not felt by all Blacks. Some were actually sympathetic to "the goals being pursued by Quebecers to acquire political instruments" (Dejean, 1980).

The subsequent 1980 separatist referendum was tightly contested. This political uncertainty caused a huge migration from Quebec, including the loss of thousands of young Blacks. The legislation and referendum produced different reactions in each distinct ethnic community. Language among English-speaking Blacks, particularly between 1977 and 1979, took up a great deal of the political agenda, as community leaders tried to define the Black position.

In 1976, prior to the November election of the Parti Québécois, Clarence Bayne, speaking on behalf of the Black Community Central Administration of Quebec (BCCAQ), defined the parameters of the debate as it affected Blacks: Blacks saw the issue "as a problem between English and French Canadians" (Anonymous, 1976). "For Blacks," he continued, "the question was—would there be more benefits in a federal Canada than in a separate Quebec?" (Anonymous, 1976).

After the White Paper on language was tabled, the Quebec Board of Black Educators spent several board meetings talking about the effect of pending legislation.

At a meeting in June 1977 there was consensus that:

> the White paper at that time would have great effects on the Black community. Black students would experience problems in adapting to instructions in French. Many Black teachers would eventually lose their jobs as school populations decreased. It was felt that the English-speaking immigrants should be able to send their young children to English schools and that the quality of English education would be seriously affected (QBBE, 1977).

These concerns then led to a series of questions that actually spoke to the heart of Black identity. Board members asked, "Where do Blacks fit in Quebec society?" "How does a PQ government view English-speaking Blacks?" There were no answers in that room at that meeting. Moreover, there was an assumption that Blacks would be among the first to be fired on the pretext of francization, i.e., "making room for Quebeckers of French mother tongue origin" (QBBE, 1977).

Significantly, though they saw the provincial government legislation as having deleterious effects on the Black community, they were unequivocal in affirming that though "Blacks in this province are personally committed to becoming or being bilingual Quebeckers yet we cannot become Québécois." Their sense of belonging was shaken, and they reasoned that, if the White Paper states that language and culture are inseparable, then where does that place Blacks who have a history and culture of our own? "We cannot integrate into Québec society. We must maintain our heritage" (QBBE, 1977).

There were other views on the same White Paper. The Alliance of Black Community Associations, chaired by Reverend Frank Gabourel of Union United Church, caused a stir on April 8, 1977. The Reverend asserted that the "protection of civil rights [was] much more important than language" (MacPherson, 1977). Though many were willing to agree with that assertion, they were quite upset when Gabourel suggested further that, if the provincial government were to assure human and civil rights, Blacks would be prepared to go along with the PQ's separatist platform (MacPherson, 1977 ; Mitchell, 1977). The idea that Blacks would support the break-up of Canada to acquire key rights split the community ideologically into two camps and created a quite a controversy. During the same meeting, community members felt that the Alliance actually attempted to divide the community because they could not believe that any group of Blacks were actually willing to assimilate into Quebec culture. Four days later, 20 groups under the BCCAQ issued a stern refutation and emphatically declared, "We can never be Quebecois, but we are productive Quebeckers!" (The Black Community, 1977 ; Bayne, 1977).

This distinction was a tactical and a political one. Yet, over the long term, these differences did not cause an irreparable rupture because there was one fundamental area of convergence. Both sides of English-speaking Black leadership were in agreement over the necessity for French. Unable to or unwilling to stop the outflow of English-speaking sons and daughters, they assumed that language insufficiency was to blame. So, the Anglophone leadership stressed repeatedly their support for French-language training. It worked. The government funneled thousands upon thousands of dollars into various Black organizations for French-language training. The push for French-language training became a groundswell. Many families, even those without legal compulsion, willingly sent their children to French immersion expecting to give their children an edge in the workplace. Others were not so easily fooled.

Foreshadowing the future of a predominantly French work milieu, a 1979 editorial in the Negro Community Centre's *Focus Umoja* aptly expressed the real dilemma Black Quebecers could encounter despite their rush to become bilingual or trilingual :

> The indispensable condition of the Blacks' survival… will be the acquisition of a fluent knowledge of French. Yet, the bureaucrat will be always too happy to remind you : "Your Mother Tongue [sic] is not French !" Moreover… another hurdle is placed in your path. You're neither Quebecois nor French Canadian. The frustrations continue… your visibility will be given a negative mark… (Anonymous, 1979).

Those words written in 1979 had a prophetic ring. The prediction then was that even as more English-speaking Blacks became bilingual their visibility would continue to place them at a disadvantage. That appears to be what happened.

What does that mean in concrete terms ? Repeated studies have underscored that, regardless of educational attainment, Blacks struggle with persistent low incomes and limited career opportunities (Torczyner et al., 1997). Further, we note that youth unemployment persists at two to three times higher than the average, even among our bilingual youth (Quebec, 2005 ; Task Force, 2006 ; Torczyner et al., 2010). Forty years later, though Black youth speak two or more languages, they unfortunately still are last hired and first fired (Torczyner et al., 2010 ; Bayne, 1977). The reluctance to hire "others" is not just an aspect of the private sector. Blacks and other visible minorities make up less than 3 % of Quebec's public service (Task Force, 2006). Even more distressing is the latest chronic underemployment tracked from the early sixties. Degreed bilingual Blacks are underemployed working in non-career-related jobs. Unfortunately, according to Statistics Canada, highly skilled Blacks can expect to have the same earning power as the average white secondary school graduate in Quebec, despite the fact that Blacks have higher rates of bilingualism (Torczyner et al., 2010).

Certainly, I do not mean to imply that Black achievement is entirely thwarted. Exceptional Blacks have penetrated a few board rooms, and others are gainfully employed in areas that would have been unattainable 50 years ago. Nevertheless, chronic unemployment and underemployment is a disturbing reality in Quebec. Moreover, the modern language realities in Quebec have perpetuated a bifurcated pattern of accommodation and resignation. On the one hand, the success of a few continues to feed the

myth that language facility is the key to social mobility in Quebec. On the other hand, the stark disaffection of Black youth has meant that the outmigration continues.

One unintended consequence is that, today, their elders, those that remained, live within a linguistic divide that reduces cultural interaction within the Black community. Indeed, language has played a significant role in the development of Black solitudes in Quebec. Blacks are now quite scattered, a situation exacerbated by the linguistic barriers that hamper communication in day-to-day community life. For instance, conferences, seminars, and meetings that are targeted for the entire community must adjust for a bilingual audience or, more often, opt to function solely in French.

This has consequences particularly for unilingual elderly blacks, leading to 1) an increasing sense of isolation and 2) a decrease in community cohesion and collective action (Torczyner, et al., 2010). Thus, an unintended consequence of the language divide within the English-speaking Black community is cultural isolation. This isolation fosters ignorance, as several separate Black ethnic communities evolve simultaneously in the Montreal area without having a clear understanding of the goals, needs, and concerns of the other Black cultural communities. The unique histories and cultural products produced in one segment of the Black community are for the most part unknown to other Blacks. With the vast cultural, ethnic, and linguistic diversity, and the extensive residential dispersion, communities of Blacks are, in some respects, invisible even to each other. This was not always the case.

At one time, up to the 1960s, the majority of the Black community lived in one area and spoke just English. Today, Montreal, is home to 12.4% of Canada's immigrant population, with over 171,000 Black residents (Statistics Canada, 2017b). Fifteen percent of all Blacks in the country live within the greater Montreal area, which means that Blacks are the largest visible minority group, forming approximately 10% of all visible minorities in the city (Statistics Canada, 2017a). Blacks hail from scores of countries so their cultural frameworks and identities are vastly different. Once here, in a city without ghettos or places where Blacks are forcibly confined, our daily social relations within the Black population have been altered-- no single borough contains more than 20% of the Black population and over 50% of Blacks are from the island nation of Haiti (Statistics Canada, 2017).

Today, exchanges in the official and in the informal arenas must always consider linguistic obstacles. With the primacy of French assured in law, the language agenda has socio-economic repercussions for Blacks in Quebec. Despite, high levels of French fluency among Black youth, the persistence of high unemployment is a decades-old problem, while lower rates of bilingualism in older English-speakers, have reduced opportunities to fully participate. This linguistic heterogeneity is further accentuated by the diverse ethnicities within each language group. Certainly, now 40 years later, Bill 101, that law to unite all Québecers under one common language has yet to be realized to its fullest in the diversity that is the Black community of Montréal. Perhaps the next 40 years will be different.

References

Anonymous. (1976, November 11). Quebec Blacks mum. *The Islander*, *4*(9).

Anonymous. (1979, May). What future for Quebec Blacks? *Focus Umoja*, *88*.

Black Community Central Administration of Quebec. (1977, April 12). *Public Statement*.

Dejean, P. (1980). The Haitians in Quebec : A sociological profile. Tecumseh Press.

MacPherson, D. (1979, April 9). Blacks want protection in civil rights charter. *The Gazette*.

Mitchell, B. (1977, April 9). Blacks face two strikes. *The Montreal Star*.

Quebec. Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles (2005, August). Shared values, common interests : The full participation of Black communities in Quebec society. Consultation document. http://www.mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/dossiers/Consultation-communautes-noires-anglais.pdf.

Quebec Board of Black Educators (QBBE). (1977, June). Minutes. Archives of the QBBE.

Statistics Canada. (2017a, November 29). Montréal, V [Census subdivision], Quebec and Montréal, TÉ [Census division], Quebec *(table)*. Census Profile. 2016 Census. Statistics Canada Catalogue no. 98-316-X2016001. https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=E.

Statistics Canada. (2017b). Number and distribution (in percentage) of the immigrant population and recent immigrants in census metropolitan areas, Canada, 2016. In Focus on Geography Series, 2016 Census. Statistics Canada Catalogue no. 98-404-X2016001. Data products, 2016 Census.

Task Force on the Full Participation of Black Communities in Quebec Society. (2006, March). Task Force report on the full participation of Black communities in Québec society, Presented to Mrs. Lise Thériault, Minister of Immigration and Cultural Communities. http://www.mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/dossiers/CommunautesNoires-RapportGroupeTravail-en.pdf.

Torczyner, J. L., Boxhill, W., James, C., & Mulder, C. (1997, February). Diversity, mobility and change: The dynamics of Black communities in Canada. McGill Consortium for Ethnicity and Strategic Social Planning/Canadian Black Communities Demographics Project, Preliminary Findings. McGill University.

Torczyner, J., Springer, S., Denov, M., Grenier, A., Ives, N., Livingstone, A.-M., & Niemi, F. (2010, March). Demographic challenges facing the Black community of Montreal in the 21st century. MCHRAT/Heritage Canada.

PLACE IDENTITY AND LANGUAGE SPACES

ANGLOPHONE QUEBECERS AND THE NEGOTIATION OF LINGUISTIC FRONTIERS WITHIN THE CONTEXT OF BILL 101 AT 40

Cheryl Gosselin

ABSTRACT : The *Charter of the French Language* (Bill 101) is a dynamic site for the ongoing production of French, English, bilingual, multilingual, and Allophone identities, giving the English-speaking communities of Quebec (ESCQ) a spatial and social platform to challenge the cultural and political hegemony of the French majority. While Bill 101 functions to protect and promote the French language, the English-speaking population as a group use the Charter as a place for identity building and to question the integration or not of their communities within the institutions and discourses of Quebec. Through two conceptual frameworks—the "language group vitality perspective" (Giles et al., 1977) and the "cultural autonomy model" of Landry et al. (2007), along with a "socio-geographical approach," this paper will investigate how English-speaking Quebecers live and imagine their identity as a linguistic minority on a daily basis at the organizational level. It is argued that, in the wake of Bill 101, a number of grassroots and community groups have emerged over the past 40 years whose purpose is to negotiate the language frontiers among and between Anglo-Quebecers and the French majority with the ultimate goal of constructing their identities as participatory members of society.

RÉSUMÉ : La *Charte de la langue française*, communément appelée loi 101, offre un cadre dynamique à une production identitaire pérenne dans les communautés francophone, anglophone, allophone, bilingue ou multilingue. Elle procure en outre une plateforme spatiale et sociale aux membres des collectivités anglo-québécoises pour remettre en cause l'hégémonie

culturelle et politique de la majorité francophone. Si la loi 101 a pour objectif de protéger et de promouvoir la langue française, elle aménage parallèlement un espace collectif où la population d'expression anglaise peut s'engager dans un processus de construction identitaire et s'interroger sur l'intégration de ses membres dans les institutions et les débats québécois ou sur leur exclusion de ceux-ci. Le présent chapitre s'appuie sur deux cadres conceptuels – la perspective de la vitalité d'un groupe linguistique (Giles et collab., 1977) et le modèle de l'autonomie culturelle (Landry et collab., 2007) – ainsi que sur une approche sociogéographique pour analyser la manière dont les Québécois d'expression anglaise conçoivent et vivent quotidiennement leur identité en tant que membres d'une minorité linguistique, sur le plan organisationnel. Selon l'auteure, des associations populaires et des groupes communautaires sont apparus au cours des quarante dernières années, dans la foulée de l'adoption de la loi 101. Ils se sont donné pour objectif de négocier la délimitation des frontières linguistiques non seulement chez les Anglo-Québécois, mais entre ceux-ci et la majorité francophone, dans le but ultime de construire leur identité à titre de membres à part entière de la société.

A growing number of scholarly works explore the many effects that Quebec's *Charter of the French Language* (Bill 101) has on the province's Anglophone communities. Studies by Stevenson (1999) and Caldwell (1994) focus on the population's diminishing demographics and declining societal influences. Several authors investigate the socio-economic impacts of the law on the institutions of the English-speaking communities of Quebec (ESCQ) such as education (Lamarre, 2012), health care networks (Carter, 2012) or individual employability (Floch & Pocock, 2012). Other scholars address the history of the Anglophone population (Rudin, 1985) or English speakers' minority linguistic status and how they organize politically on that basis (Jedwab, 2012 ; Foucher, 2012). In addition, intellectual forays into the complexities of identity construction among English-speaking Quebecers and questions about belonging amid the province's diverse Allophone and immigrant populations have provoked the interests of researchers such as Cardinal (2011) and Gosselin & Pichette (2013). The bulk of these studies point to the complexity of the daily experiences of English speakers living in a territory dominated by linguistic tensions between the French majority and its desire to preserve its language, heritage, culture, and place identity and the attachment of the "others,"

including Anglophones,[1] immigrants, refugees and migrants, to their spatial and cultural markers. The latter group is often seen as undermining the former; since English is the language of globalization, the Anglophone and English-speaking newcomers are mistakenly viewed as a homogenizing force to be reckoned with. This article is interested in exploring how the ESCQ navigate these tensions around language, place, and identity through their community organizations. Among the numerous organizations and networks across the ESCQ, the focus in the present work is on those groups that were created in reaction to Bill 101 and whose mandate includes the lobbying of federal and provincial governments for the preservation of English-speaking Quebecers' rights. Although the paper does not draw on a representative sample in terms of numbers,[2] it highlights the efforts of three different types of community organizations: the Quebec Community Groups Network (QCGN), an umbrella group linking over 40 member organizations across the ESCQ; the Townshippers' Association, a regional organization with a mandate to represent the English-speaking population living in the 16,000 km^2 region of the historical Eastern Townships located southeast of Montreal; and Literacy in Action, a national association with branches in Quebec to promote literacy among the province's official linguistic minority group. Together, these groups, while not representative in numbers, belong to a network of community organizations throughout the province, and therefore can provide a snapshot of how Anglophones work to develop a sense of belonging to Quebec's English minority communities. The paper is grounded in a qualitative, institutional ethnography of the three organizations.

This work is concerned with the sociological notions of "social structure" and "the subject's being in the world." These preoccupations begin with the question "what makes an individual part of his/her social world?" (Bell, 1999). The work relies on the postmodern thinking about structure

1. This paper uses English-speaking and Anglophone interchangeably but acknowledges that the meanings of these labels are not the same when used by federal and provincial governments. The government of Quebec uses the narrow definition of "mother tongue" to assess the numbers of its Anglophone population in relation to Francophones (of French origin and language) and Allophones (individuals whose mother tongue is neither French or English). The federal government in its census gathering of linguistic groups employs the more inclusive concepts of first language spoken, language used most often at home or first official language used, which is English or French. Among the ESCQ, self-definitions usually prefer English speaker or Anglo-Quebecer. See Jedwab, 2012.
2. In a Canadian Heritage database compiled in 2011, over 3,000 English-language organizations and institutions are listed, including community groups, schools, health and social service facilities, and places of worship.

and agency led by theorists such as Foucault (1975), Bourdieu (1980), and Butler (1990) to reveal "the ways in which technologies, discursive mechanisms and power/knowledge networks produce who we are and what we do in particular social configurations" (Bell, 1999, p. 1). In this sense, identity is never fixed or predetermined, but is complex and shifts across gender, class, age, and place. Moreover, belonging to a particular sociolinguistic or cultural group must be constantly paid attention to through various dimensions, including social institutions, human exchanges, and emotions (Bell, 1999). By drawing on these theoretical perspectives, the present article explores the various processes by which the ESCQ construct their identities as belonging to Quebec society.

LANGUAGE RIGHTS AND THE ESCQ

It would be an understatement to say that French Quebecers have long been, and continue to be, troubled by the status of their language in the province as well as in the rest of Canada. As for any group of people who share a language, it is a marker of culture and social and individual identity, in addition to being a means of communication for the collective (Foucher, 2012). In Canada, language has been the subject of a detailed and intense history of planning and public policy. While Quebec has been able to establish a French majority in its own province, French remains a minority in the rest of the country. Beginning in the 1960s, Quebec crafted a number of its own language laws. Adopted in 1977, Bill 101 mandated the use of French in many aspects of public life, thus establishing it as "the new pillar of territorially based Quebec identity" (Weinstock, 2011; Cardinal, 2011). With all this language planning, French Quebec still has a double majority-minority status in Canada.[3] English Quebecers experience a double status as well, but differently; a majority throughout Canada and a linguistic minority within Quebec. Two important language policies, the *Constitution Act of 1867* and Bill 101, protect and recognize, respectively, the language rights of the ESCQ. Canada's constitution gives Quebec's English speakers the historical right to address state institutions in their own language, requires the Assembly of the province to draft all legislation in both official languages, and ensures that the population can maintain

3. Pierre Foucher (2012) explains that Canada's *Constitutional Act of 1867* attributed provincial powers to the French as a majority only within Quebec, while it has no such powers in the rest of Canada, resulting in a minority status. See page 73 for further details on this double majority-minority status.

and manage its own English-language education system from kindergarten to university (Quebec, 2017). Under Bill 101, the ESCQ can ask for public services in English but only where allowed by "human, material and financial resources of institutions delivering the services such as health" (Quebec, 2017, p. 64). In addition, Canada's *Official Languages Act* (2005) dictates in Part 7 that all federal institutions have a legal duty to take positive measures to ensure the vitality of official language minorities throughout the country (Pichette & Gosselin, 2013).

Notwithstanding these legislative provisions for the linguistic rights of the Anglophone minority, the population has experienced, and continues to deal with, major challenges to the vitality of its communities. It is true that English-speaking Quebecers do not worry about losing their language in a French society, but they are concerned about their diminishing numbers as a result of Quebec's language laws. The immediate negative impact of the *Charter of the French Language* on the ESCQ was the mass exodus of their population. Between 1971 and 2001, approximately 300,000 Anglophones left the province for other parts of Canada and the world in reaction to what many perceived would be loss of jobs, status, and opportunities for themselves and future generations (Canada, 2011). The ESCQ went from being an influential minority with clout in Quebec's socio-economic sectors to a linguistic minority reduced to few industrial and occupational job prospects, high unemployment levels and virtually no political representation (Floch & Pocock, 2012). According to the most recent figures, mother-tongue English speakers' population size numbers just under 600,000, or 7.7% of Quebec's inhabitants (Statistics Canada, 2017). However, if the number of Allophones with a greater knowledge of English than French is factored in, the number rises to about 1,000,000, or 12% of the province's population.

Today, within the context of living over 40 years under Bill 101, most Anglophones who stayed (Floch & Pocock, 2012) have not assimilated into the dominant French society. Many are bilingual and live in multicultural communities. These communities are scattered throughout the province, with the bulk of the English-speaking population (80%) living in the Montreal area and the rest unevenly located in the administrative regions of Eastern Quebec (1.7%); 5.9% in the Outaouais area; 5.1% in the Eastern Townships; 8.7% in Southern Quebec; 1.7% in the Quebec City area and 5.1% in the rest of the province (Quebec, 2017). Anglophones living in Montreal have access to their institutions, such as schools, hospitals, arts and culture, places of worship and, along with many in the province's Allophone immigrant population, can expect to speak and hear English

on a daily basis. Meanwhile, in the regions, the critical mass of English speakers is often not present enough to keep their institutions open. In addition to the outmigration of the English-speaking population, Bill 101 forbids immigrant children from attending English-language schools and gives French speakers the right to use only their mother tongue in their public lives. The result is that, within Anglophone schools that are still around in a regional community, the language of instruction may be English, but outside the classroom in the rural communities, many public services, health for example, are accessible only in French (Pocock, 2006).

To summarize, the induction of the *Charter of the French Language* into society shaped the identity of Quebec as a French place where Francophones could ultimately control their own province and imagine a community shared by a single, common history, culture, language, and sense of belonging. Despite the historical attachments to this place and the important contributions of the English-speaking communities, in the past and today, Bill 101 constructs Anglophones as a minority group, in the social and political sense, within the geographically bounded territory of Quebec. While there are legislative measures in place to support the ESCQ's rights as a linguistic minority in Canada through the *Official Languages Act*, the dominance of French in Quebec has placed an enormous burden on Anglophones at all societal levels. In part, this is because English was resented as the language of the colonizers by the French in the past ; today, surrounded by the globalizing power of English, Quebecers continue to erroneously conflate the Anglophone communities in their midst with this homogenizing force. The result is, as a legal and discursive mechanism, Bill 101 locates English speakers outside the identity projects of belonging to place and the everyday experiences of Francophone "reality." Today, the goal for many in the ESCQ is to forge a pathway into the cultural and spatial boundaries of Quebec's collective identity. The work entails not only negotiating the linguistic tensions that have arisen, but re-imagining Quebec as a place of inclusive belonging. While there may not be absolute consensus, many community leaders and academics agree that enhancing the vitality of their community institutions and organizations will allow the ESCQ to make space for themselves, not simply as add-ons, but embedded into the collective fabric of Quebec's identity. Before analyzing how the three organizations in this study accomplish these tasks, it is important to explore current research on the role played by community institutions and organizations in sustaining the vitality of linguistic groups in minority situations.

CONCEPTUAL MODELS AND APPROACH

Should the vitality of a minority group be measured in numbers only, or is there a better way to assess the strength of a community living within a majority context? A wide range of scholarly literature on community vitality has existed since the 1970s. Among this diverse array of group vitality models coming from numerous academic disciplines, two frameworks stand out for their use of linguistic criteria as important social markers of group identity, and seem to be the most appropriate for analyzing the strength of the ESCQ (Pichette & Gosselin, 2013 ; Pichette, 2012). The language group vitality framework developed by Giles et al. (1977) begins with the concept of "ethnolinguistic vitality" to address how a minority community identifies more closely with others who speak their native tongue than with those who have the same cultural background or live in a shared geographical region (Gosselin & Pichette, 2013). Vitality is defined by this model as "that which makes a language community behave as a distinctive and collective entity within a multilingual setting" (Giles et al., 1977). The framework uses three structural variables to analyze how much vitality a minority group has. The first variable is demographic factors, and the second is institutional support and control factors relating to the presence of the group's representatives in societal institutions, including their control over them and the level of autonomy they hold within their own community organizations. Lastly, the third variable is status factors, which influence the level of prestige a language minority holds in key decision-making roles in the public sphere (Gosselin & Pichette, 2012). The second variable is useful in this study as a conceptual tool, and as shown elsewhere (Pichette, 2012), to understand how the ESCQ produce spaces of belonging through the discourses and practices of their institutions.

The cultural autonomy model developed by Bourhis & Landry (2008) is also important for this study, since it allows for the understanding of how the ESCQ as a linguistic minority are able to maintain their presence and stimulate group vitality alongside the French majority. Their framework is composed of three elements centred on the group's collective identity, social proximity (the home-family-neighborhood-community nexus of Fishman, 1990, 1991), institutional control at the level of civil society, and ideological legitimacy (status) at the citizen/state level (Pichette, 2012). According to Bourhis & Landry (2008), a high degree of cultural autonomy for a linguistic minority is achieved when there is language solidarity (members use their group language only) in the first two domains, which

then helps to expand its language and culture to the status domain (government and state apparatus). According to Pichette (2012), the ESCQ have cultural autonomy in the social proximity and institutional control areas but have little, if any, ideological legitimacy.[4]

SPACE AND LANGUAGE : A SOCIO-GEOGRAPHICAL APPROACH TO THE ESCQ

A socio-geographic approach to the study of the ESCQ's linguistic vitality begins with such theorists as Lefebvre (1991), Massey (1994), and McDowell (1994), who articulate the ways in which the spaces we live in are relational and constitutive of social processes and identities like gender, sexuality, ethnicity, or language. Lefebvre (1991) argues that the materials of space are used by bodies and their relations to produce place. His dialectic of space is composed of three elements : the mental (*l'espace conçu*), the physical (*l'espace perçu*) and the cultural/social (*l'espace vécu*). Physical spaces are lived in, provisioned, negotiated, and reworked to make a place filled with meaning, both physically and culturally (Anderson et al., 2016). Thus, the identity of a particular place is constructed by those who feel they belong there in such a way that a community attaches itself to a terrain with its spatial and cultural boundaries (Fortier, 1999). Language functions as one among many elements of a place through which a dominant linguistic group can mobilize to express and visibly display its interests across space. Quebec's place identity as a French province is conceived of by citizens and is displayed and felt through its visual culture, landscape, public space, and built environment. In multilingual settings, tensions may arise when other language groups "transgress the imaginary and tangible boundaries" imagined by the dominant group (Ammaturo, 2016, p. 21), as the ESCQ do in attempting to carve a place of belonging for their communities within the French territory of Quebec. Of interest here is the relationship between the construction of a place's identity and the ways

4. In 2017, the provincial Liberal government appointed the first Minister responsible for Relations with English-Speaking Quebecers (Kathleen Weil), along with a Secretariat to support the minister and a $24.5 million budget over six years. The mandate of the Secretariat is to ensure that the concerns of English speakers are taken into account in government orientations and decisions in collaborations with government ministries and bodies. It also provides operational support for local, regional and province-wide community projects (https://www.quebec.ca/en/government/ministere/conseil-executif/secretariats/srqea/#c33251). Under the current provincial government, the Secretariat is the responsibility of the Premier. In the fall of 2019, a series of community consultations began in order to take the pulse of the English-speaking communities and better understand their concerns.

belonging is produced in that place (Fortier, 1999). This study makes a distinction between the conceptual tools of borders and frontiers. Following the work of Ammaturo (2016), "*borders* are lines that cannot be crossed while *frontiers* are composed of lines that separate two different groups who face each other and therefore can have an encounter," (emphasis in original, p. 22). Thus, this socio-geographical approach and its conceptual apparatus allow us to understand how the ESCQ attempt to negotiate and rework the language space in Quebec to construct an inclusive identity of place.

LINGUISTIC VITALITY THROUGH INSTITUTIONAL CONTROL : THE THREE COMMUNITY GROUPS

Quebec Community Groups Network

The Quebec Community Groups Network was founded in 1995 to promote the vitality of the national linguistic minority communities in Quebec. Funded by the federal government through Canadian Heritage, it groups over 50 member organizations to act as one voice on issues that "affect the development and vitality of English-speaking Quebec" (www.qcgn.ca). According to the official website of the network, the QCGN's mission is to operate as a centre of "evidence-based expertise and collective action" on issues that affect the communities of the English-speaking population across the province. In addition to advocacy at each level of government and networking among all institutional sectors, the QCGN works with the ESCQ to help prioritize issues for action, "encourages attachment to the communities' institutions and urges them to participate in the wider Quebec society" (www.qcgn.ca). The current strategic plan is to support an enabling environment in which the institutional, organizational, and service infrastructures of the English-speaking population can flourish, and to develop a "community of practice" among its members, stakeholders, and funders.

Townshippers' Association

The Townshippers' Association, like the QCGN, is a non-partisan, non-profit organization. The Association's mandate is to support the rights of English-speaking people living in the Eastern Townships region of Quebec. The Association is much older than the QCGN, having been founded in 1979 in response to a declining Anglophone population base

and the Parti Québécois government's introduction of the *Charter of the French Language* (Pocock & Hartwell, 2010). According to the official website (www.townshippers.qc.ca), the organization promotes the interests of the longstanding Anglophone community in the region, works to strengthen its cultural identity, and encourages the full participation of members throughout Quebec society (Pocock & Hartwell, 2010). To do so, the Association builds a knowledge base about English-speaking Townshippers in addition to lobbying federal, provincial, and municipal governments in the areas of education, health and social services, and representation on local governance boards. It also hosts cultural and community events such as the annual autumn gathering popularly known as Townshippers' Day and Topportunity—a resource to help English speakers living in the Eastern Townships find employment and entrepreneurial opportunities. Throughout its existence, the Association has continued to gather a network of partners across all institutional sectors ensuring service delivery to a wide range of its population, developing youth retention strategies, welcoming newcomers to the area, and gaining access to health care for seniors in the English language. In the words of the Association's president, "in the Townships' spirit of neighbourliness," the organization uses dialogue, bridge-building and working in partnership for all its community initiatives and activities (Pocock & Hartwell, 2010, p. 4).

Literacy in Action

Literacy Quebec has existed in the province for the past 35 years, and currently has 13 affiliated organizations, including Literacy in Action (LIA), which is Eastern Townships based. The provincial organization is a not-for-profit entity funded by the Quebec Ministry of Education, and is dedicated to helping English-speaking Quebecers improve their literacy skills. The organization is part of the network of community groups regionally and provincially and, while it may not directly lobby government like the QCGN and Townshippers, LIA is committed to ensuring that English speakers are able to fully participate in their communities through literacy. LIA operates on the principle that "a society that invests in literacy is more socially inclusive, safer and creates more vibrant communities" (www.literacyquebec.org). The meaning of literacy used by the groups is extensive, going beyond reading and writing to incorporate analytical aptitudes and the ability to work in heterogeneous workplaces, develop problem-solving skills, and participate in civic engagements (www.literacyquebec.org). Thus, literacy exists on a continuum and involves various print sources

and social media (www.literacyquebec.org). Literacy in Action offers literacy training, resources, and learning opportunities to encourage community collaboration. It works first to increase learner confidence in individual literacy initiatives and, second, to translate this self-reliance into engagement in the community (www.lia-estrie.org). Community programs such as cooking classes, communal gardens, outdoor concerts, and "poetry jams" are used to create open and secure spaces that will generate LIA's goals of promoting a sense of belonging throughout the ESCQ. Complicating the mission of LIA is the geographical disparity and, in many cases, isolation of the Anglophone population with low literacy skills in the Eastern Townships. LIA works with a number of community groups such as the regional school board, the Townshippers' Association and Bishop's University to reach all Anglophones, including the most vulnerable and isolated, with low literacy skills living in the region.

ANALYSIS : LANGUAGE, NETWORKS AND ACTIVITIES

The English language is the ESCQ's greatest asset. It is a force around which a geographically and culturally diverse group can unify, and provides social cohesion for an array of communities living together among the majority and its institutions. Leaving aside for the moment the historical linguistic rights of the ESCQ and the official title of "minority" defined at the federal level, Bill 101 necessitates that the English-speaking population negotiate a space for their communities within Quebec's identity of place defined as French. English speakers went from not having to perceive themselves as a collective because of the dominance of the English language throughout the rest of Canada to interpreting for themselves the label "minority with recognized linguistic rights." The Charter became the space, or raw materials, from which English speakers assembled an identity and sense of belonging to the newly constructed place of French Quebec. The community's organizations are the building blocks for this purpose. They range in nature from educational, literacy, youth, cultural, heritage, resource, health and wellness, senior, and advocacy. These groups, along with the community's institutions. such as school boards, operate and provide services and communication in English. For example, the Townshippers' Association maintains two offices where approximately 10 people are employed in a workplace whose language is English, outreach activities are in English, all print and social media are in English, and its programs targeting specific demographics such as youth and seniors operate in English. The Townshippers' offices also serve as a space for community

members to meet, conduct business, locate information and resources, connect with elected officials, or socialize at the "Expressions Boutique" and events such as the annual "Open House" celebration. Literacy in Action devotes its time in pursuit of directing resources to meet the needs of its clientele, such as providing free workshops in computer literacy and matching tutors with individual learners for positive learning environments. The QCGN employs approximately five people, while maintaining space for members to gather. Its homepage provides information for anyone seeking resources from the ESCQ and hosts numerous in-person conferences and an annual general meeting. The ESCQ's community organizations, along with institutions such as schools, serve as physical and social spaces to bring English speakers together and ensure engagement in their neighbourhoods and surroundings (Pichette, 2012). The groups highlight the power of social proximity for many regional Anglophone communities: the home-family-neighbourhood-community nexus where an organization's physical presence acts as a "bonding agent" (Kazemipur, 2014) in the absence of other institutions such as schools and hospitals. They also represent cultural capital (Bourdieu, 1986) that English-speaking members can draw upon as a resource to define themselves as part of a participatory community. An example is Literacy in Action, whose office is physically located in Lennoxville, but which is able to provide outreach programs to English speakers living in the more rural and remote areas of the region through a network of partners. By delivering literacy services to English speakers in their neighbourhoods, LIA contributes to individuals acquiring the cultural capital necessary to function in a French society.[5]

Another aspect relating to the strength of the ESCQ's language asset is their bilingualism. Approximately 71 % of English-speaking Quebecers are bilingual (Statistics Canada, 2017). The ability to converse in the language of the majority among the Anglophones who stayed reveals how well they have been able to adapt to Quebecers' desires to construct the province as a French place. Indeed, as Quebec has become more and more ethnically and culturally diverse, multilingualism is on the rise. This component of the ESCQ's cultural capital allows them to achieve a sense of belonging to the majority's culture and institutions. Bilingualism as constituted within English-speaking spaces is a direct result of the institutional

5. As noted above, this work provides only a snapshot of the network of English-speaking community groups across the province. In addition to this, the choice of QCGN, Townshippers and LIA is grounded in the author's close knowledge of the groups as a current and past board member, as well as a participant in various research projects in Quebec's English-speaking communities with two of the executive directors.

control enjoyed by the population. A case is point is the Townshippers' Association and its youth retention program encouraging young Anglophone Quebecers to stay and work in the province. For this purpose, the organization offers a website listing available employment seeking bilingual candidates. The community's leaders and executive directors of different organizations are bilingual and converse in French with provincial officials, for example when the QCGN or Townshippers' Association present briefs regarding different laws such as Bill 10 that impact the health and well-being of the ESCQ.

Lastly, the English language and the ESCQ's organizations are the hub around which newcomers to the province gravitate. Many immigrants come to the province for the French language but support a multicultural Canada, which they see typified among Quebec's English-speaking communities (Patriquin, 2018). Many other immigrants share the English language with Anglophone Quebecers. As more and more immigrants, refugees, and migrants come to the province, many seek out the ESCQ's organizations for help in integrating into the French province because they feel more comfortable living among Anglophone communities upon arrival (O'Donnell, 2014). However, it must be noted that Anglophone community groups do not have a specific or designated mandate to integrate newcomers, although many do help settle newcomers. Historically, the Anglophone population has always been culturally diverse, and today is more so than the Francophone majority in terms of ethnicity and visible minority status (32 % compared with 7.6 %) (Corbeil et al., 2010). According to the latest census data, Quebec gained 74,000 residents whose first language is English from 2011 to 2016, pushing the growth rate for English speakers to 10.6 %, which has increased Anglophone representation in the province (Statistics Canada, 2017). Possible explanations for this increase could be interprovincial migration of English speakers to Quebec and a decrease in Anglophones moving out of the province. Also, newcomer growth can be added to the list : according to the latest census, 5.1 % of recent immigrants to the province report English as their mother tongue (Statistics Canada, 2017). While Bill 101 dictates that children of immigrants cannot attend English schools unless a parent has undergone English instruction in Canada themselves, in a regional setting such as the Townships, the community organizations and institutions such as places of worship, cultural centres, community sports events, and festivals that are open to newcomers are suggestive of the institutional support and control factors for the linguistic vitality model (Bourhis & Landry, 2012). The Townshippers' Association and Literacy in Action act as spaces

through which to distribute information and referral services to the newly arrived, as well as to welcome immigrants to their numerous cultural events such as Townshippers' Day. Local elementary schools also offer meeting spaces to community members after hours. In these examples, the English language as cultural capital is a "bridging agent" (Kazemipur, 2014) to help immigrants integrate and eventually develop a sense of belonging to Quebec.

The spaces belonging to the ESCQ form a network of community partnerships that crisscross the province. The community organizations and institutions of English Quebecers are composed of a variety of types and locations throughout numerous sectors. Some may operate from an urban central office and reach out across the province, while others are more regionally or locally focused. For example, the QCGN's forty-plus members reflect a wide range of issues faced by the ESCQ: Canadian Parents for French, Quebec Association of Independent Schools, Literacy Quebec and Phelps Helps (a tutoring program) in education; Blue Metropolis Foundation and Association of English-language Publishers of Quebec; the Queen Elizabeth Health Complex in health; and Chez Doris, Seniors Action Quebec and Youth Employment Services in the area of social inequality; and reaches every corner of the province with members from Family Ties of New Carlisle, the Townshippers' Association, the Regional Association of West Quebecers, and Heritage Lower Saint Lawrence. The organization also maintains working relationships with the federal and provincial governments, particularly in the areas of advocacy and funding, language rights, multiculturalism, and justice. The Townshippers' Association and Literacy in Action are geographically located in the regions and give a voice to English speakers outside the territory of urban Montreal. The two groups do not just represent a regional presence, however, since both are members of the QCGN. For example, LIA works with its regional partners — Phelps Helps, the Townshippers' Association, Bishop's University, Community Learning Centres, New Horizons Adult Education Centre and Lecture Estrie — to fulfill its mission, while the Townshippers' Association acknowledges its sponsor organizations such as Place aux jeunes en region, Heritage Canada, Global Excel, and the City of Sherbrooke to help in conducting its services and activities. This geographical picture allows us to visualize the ESCQ's organizations and institutions as forming a spider web over the province. Each community group and centre, school, private health clinic, and place of worship can be positioned as a node on this web. According to the cultural autonomy model, this geographical image is indicative of the social

proximity of the English-speaking population. English-speaking families live in neighbourhoods where community organizations and institutions operate in their official language. It also represents the social capital or the network of relationships that English speakers can rely on as they live and work in their communities. A language group's social capital can help in building a sense of belonging and maintaining community ties. The picture is not all positive, however, since a socio-geographical approach shows much disparity among the ESCQ's social proximity and social capital. While Montreal Anglophones rely on a strong "home-family-neighbourhood-community" nexus and enjoy close networks of social relationships, in the regions, many English speakers live in isolation from their community organizations and institutions and struggle to hear any English outside their own homes.

The network of community partnerships reveals how the ESCQ operate today across the landscape of Quebec's French identity, in the wake of Bill 101. Rather than assimilate to the French majority, English speakers have chosen to live through their network of community partners. These organizations collectively do the work of negotiating the language frontiers among themselves and with the French majority. They are involved in advocacy, lobbying, language protection, and cultural promotion, which translate into the social or bridging capital that gives ESCQ's members the basis to craft a space of belonging to Quebec.

The daily activities and ongoing programs showcasing the ESCQ's contributions to making a place for themselves in Quebec ultimately give a space for linguistic minorities and cultural groups to come to and develop feelings of belonging to their new home. These events and core programs sustain human and financial resources, empower individual members, and support community initiatives in their day-to-day interactions. Each of the three organizations develops its actions around the notion of community involvement through resident engagement (Kehler & Gadsby, 2016). By working with shared resources and across sectors, the groups are able to harness local know-how to produce a framework of strategies that strengthen collective ties at both the regional and provincial levels (Kehler & Gadsby, 2016). This way of thinking and operating, which borrows from a place-based approach, is grounded in the idea that developing community ties or attachment to place can lead to improving people's lives (Kehler & Gadsby, 2016). Thus, developing a sense of belonging to an English-speaking space is the first step in making Anglophones feel like contributing members of Quebec's French place. The QCGN's lobbying efforts to protect linguistic minority rights, the annual Goldbloom awards to honour

outstanding individual activism; the Townshippers' Association's annual gathering known as Townshippers' Day, the promotion of local literary talents with the Taproot publications, employment programs for youth retention, and welcoming events for newcomers to the region, as well as LIA's literacy training, volunteer mobilization program, and social media skills development, represent a sample of what the organizations do to empower individuals to achieve their personal goals and recognize the potential for participation in the community and at large. One could view these enterprises through the lens of group vitality whereby a sense of belonging is accomplished by constructing a networked space for English speakers' contributions to Quebec society and its collective identity.

CONCLUSION

The English language, the networks of community organizations and their commitments to providing spaces for activities and programs are assets the ESCQ use to construct a common identity among their members and promote a sense of belonging to Quebec. Bill 101 was not viewed as the beginning of an assimilationist path for English Quebecers but, rather, community leaders used it as a platform, or a set of building blocks, to negotiate language frontiers with Francophones by creating a space for Anglophones and Allophones. The role of Alliance Quebec, an umbrella group from the 1980s, in its efforts to lobby government on behalf of English speakers, and member attempts to amend parts of the language charter to protect Anglophone rights is important to include. At the level of everyday engagement, the English language is the centre around which people from a diversity of cultures and ethnic backgrounds connect while community groups and organizations form networks and operate in partnerships to deliver activities and services that reach participants in their urban, rural, and regional communities. From this Anglo space, the ESCQ's organizations establish an ongoing sense of belonging among their constituents by showcasing the many ways they contribute to Quebec's unique identity and place within Canada. With the help of the language group vitality perspective and the cultural autonomy model along with a socio-geographical approach, this paper highlights some of the ways the ESCQ live within the context of Bill 101. It is through the everyday exchanges in their community groups and institutions that English-speaking Quebecers can construct their spatial-cultural identities. The social and cultural capital of these organizations functions as a space in which to

develop a sense of attachment to each other as Anglo-Quebecers and to forge a consciousness of belonging to the wider Quebec community.

Many challenges still exist, however. Even if the ESCQ possess deep roots in Quebec and contribute, as they always have, to its development at the social, cultural, and political levels, the critical mass is just not present in many regions to sustain a commitment to identity and place. Not all Quebecers who speak English identify with the Anglophone community, preferring to recognize a Canadian more than a regional or provincial attachment. As well, there is always the reality of amendments to the existing language laws that would further strengthen the use of French in the province. The Secretariat for Relations with English-Speaking Quebecers will need to work closely with all ESCQ and their organizations throughout the province. In addition to the Secretariat, Anglophones need strong lobby groups like the QCGN. A "one size fits all" tactic is doomed to fail. An approach that connects English speakers to their community spaces across the province will go much farther in seeking the optimal conditions for sustainability, creativity, and a sense of belongingness.

References

Ammaturo, F. R. (2016). Spaces of pride : A visual ethnography of gay pride parades in Italy and the United Kingdom. *Journal of Social, Cultural and Political Protest, 15*(1), 19-40.

Anderson, G., Moore, J., & Suski, L. (Eds.). (2016). *Sociology of home*. Canadian Scholars' Press.

Bell, V. (1999). Performativity and belonging. *Theory, Culture & Society*, *16*(2), 1-10.

Bourdieu, P. (1980). *The logic of practice*. Stanford University Press.

Bourhis, R. Y., & Landry, R. (2008). Group vitality, cultural autonomy and the wellness of language minorities. In R.Y. Bourhis (Ed.). *The vitality of the English-speaking communities of Quebec : From community decline to revival* (181-206). CEETUM/CIRLM.

Butler, J. (1990). *Gender trouble*. Routledge.

Caldwell, G. (1994). English Quebec : Demographic and cultural reproduction. *International Journal of the Sociology of Language*, *105/106*, 153-179.

Canada. Canadian Heritage. Official Languages Support Programs Branch. (2011, June). *A portrait of the English-speaking communities in Quebec*. https://www.ic.gc.ca/eic/site/com-com.nsf/vwapj/canher_june2011_eng.pdf/ $file/canher_june2011_eng.pdf.

Cardinal, L. (2011). Language politics and language policies in Quebec and in Canada. In S. Gervais, C. Kirkey & J. Rudy (Eds.). *Quebec questions : Quebec studies for the twenty-first century* (pp. 175-196). Oxford University Press.

Carter, J. (2012). What future for English-language health and social services in Quebec ? In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 215-244). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Corbeil, J., Chavez, B., & Pereira, D. (2010). *Portrait of official language minorities in Canada : Anglophones in Quebec*. Statistics Canada.

Di Méo, G. (2012). Women and the city : For a social geography of gender. *Annales de géographie*, *684*(2), 107-127.

Fishman, J. (1990). What is reversing language shift (RLS) and how can it succeed ? *Journal of Multicultural Development, 11*, 5-36.

Fishman, J. (1991). *Reversing language shift : Theoretical and empirical foundations of assistance to threatened languages*. Multilingual Matters.

Floch, W., & Pocock, J. (2012). The socio-economic status of English-speaking Quebec : Those who left and those who stayed. In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 129-174). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Fortier, A.-M. (1999). Re-membering places and the performance of belonging(s). *Theory, Culture & Society*, *16*(2), 41-64.

Foucault, M. (1975). *Discipline and punish*. Penguin Books.

Foucher, P. (2012). Legal status of Anglophone communities in Quebec : Options and some recommendations. In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (pp. 71-98). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Giles, H., Bourhis, R.Y., & Taylor, D. (1977). Toward a theory of language in ethnic group relations. In H. Giles (Ed.). *Language, ethnicity and intergroup relations*. Academic Press.

Gosselin, C. (2015). English-speaking Quebecers : Identity at the borders of belonging. *Journal of Eastern Townships Studies*, *45*, 49-70.

Gosselin, C., & Pichette, A. (2014). Multicultural common spaces and the negotiation of belonging : The English-speaking communities of Quebec and the integration of newcomers. *Journal of Eastern Townships Studies, 43*, 9-26.

Jedwab, J. (2012). Determining who is an English-speaking Quebecer and assessing its demographic vitality. In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (99-128). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Kazemipur, A. (2014). *The Muslim question in Canada, A story of segmented integration*. UBC Press.

Kehler, M., & Gadsby, L. (2016). *A guidebook for place-based approaches to literacy and essential skills development*. Decoda Literacy Solutions.

Lamarre, P. (2012). English education in Quebec : Issues and challenges. In R.Y. Bourhis (Ed.). *Decline and prospects of the English-speaking communities of Quebec* (175-214). Canadian Heritage/Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities.

Landry, R., Allard, R., & Deveau, K. (2007). A microscopic intergroup approach to the study of ethnolinguistic development. *International Journal of the Sociology of Language*, *185*, 133-162.

Lefebvre, H. (1991). *The production of space.* (D. Nicholson-Smith, Trans.). Basil Blackwell.

Massey, D. (1994). *Space, place and gender*. University of Minnesota Press.

McDowell, L. (1999). *Gender, identity and place*. University of Minnesota Press.

O'Donnell, L. (2014, November 25). Research on immigration and Quebec's English-speaking communities : An overview. Pathways to prosperity national conference.

Páez Silva, A. A. (2019). *The English language in Quebec 2001-2016: Facts and figures.* Statistics Canada. https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-657-x/89-657-x2019011-eng.htm.

Patriquin, M. (2018, July 12). How did Quebec's nationalist movement become so white ? *The Guardian*. https://www.theguardian.com/world/2018/jul/12/how-did-quebecs-nationalist-movement-become-so-white.

Pichette, A. (2012). *Institutional vitality research project : A working institutional vitality model*. Quebec Community Groups Network.

Pichette, A., & Gosselin, C. (2013). Quebec's minority English-speaking population : Identity formation and affirmation through institutional vitality. *Journal of Eastern Townships Studies, 41*, 13-35.

Pichette, A. (2012).

Pocock, J. (2006). *Social support networks in Quebec's English-speaking communities*. Community Health and Social Services Network (CHSSN).

Pocock, J., & Hartwell, B. (2010). *Profile of the English-speaking community in the Eastern Townships*. 2nd Edition. Townshippers' Association.

Pocock, J. (2006).

Quebec. Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes. (2017). *Québecers, Our way of being Canadian : Policy on Québec affirmation and Canadian relations.* https://www.sqrc.gouv.qc.ca/documents/relations-canadiennes/politique-affirmation-en.pdf.

Rudin, R. (1985). *The forgotten Quebecers*. Institut Quebecois de recherche sur la culture.

Sriskandarajah, A. (2019). Cultural mixers : Race, space, and intercultural relations among youth in East-End Toronto. *Canadian Journal of Sociology*, *44*(3), 257-282.

Statistics Canada. (2017). *2016 Census topic : Language*. https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/rt-td/lang-eng.cfm.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged : The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Weinstock, D. (2011). The politics of language : Philosophical reflections on the case of Quebec. In S. Gervais, C. Kirkey, & J. Rudy (Eds.). *Quebec questions : Quebec studies for the twenty-first century* (pp. 197-207). Oxford University Press.

SECTION 6

PERSPECTIVES PERSONNELLES, TÉMOIGNAGES ET OPINIONS

SECTION 6

PERSONAL PERSPECTIVES: TESTIMONIALS AND OPINION PIECES

NATION-TO-NATION RELATIONSHIP

Kahawinóntie Cheryl Diabo

ABSTRACT : In this chapter, one of the main concerns of the author, as a Kanien'kehá:ka/"Mohawk" woman of the Rotinonhsión:ni (Six Nations Confederacy) and an Indian Day School survivor, is to give discourse to language and identity in response to Quebec's Bill 101, the *Official Languages Act* (specifically Part VII), and the *Indigenous Language Act*. Secondly, this chapter provides insight from a multi- and inter-generational survivor of Canada's official residential school policy "to kill the Indian in the child"; a second language Kanien'kéha speaker, consequently, in an English-speaking community; a past volunteer for Residential School Survivors; and a Kanien'kéha teacher. Finally, the author provides some suggestions of the importance of implementing meaningful and challenging strategies on developing a progressive series of changes relating to the concept of personal development, societal development, and, in this case, the re-establishment of nation-to-nation relationships. The author looks at the potential advantages for both parties of the Silver Covenant Chain Treaty (Two-Row Wampum Peace Treaty, late 1600s) in relation to how language and identity shape our worldview.

RÉSUMÉ : Femme kanien'kehá:ka (ou mohawk) du peuple des Rotinonhsón:ni (ou Confédération des Six-Nations) et une survivante d'un externat indien, l'auteure du présent chapitre se préoccupe notamment de fournir une tribune à l'expression linguistique et identitaire, en réaction à divers aspects de la *Charte de la langue française* (loi 101), de la *Loi sur les langues officielles* (et tout particulièrement la partie VII de celle-ci) ainsi que de la Loi sur les langues autochtones. Deuxièmement, M^{me} Diabo jette un regard neuf d'une survivante – dans une optique multigénérationnelle et intergénérationnelle – de la politique officielle du Canada sur les pensionnats indiens, dont le but était de «tuer l'Indien dans l'enfant». Elle vit au sein d'une

communauté d'expression anglaise et a pour langue seconde le kanien'kéha. Après avoir été bénévole auprès de survivants des pensionnats indiens, elle enseigne maintenant la langue kanien'kéha. L'auteure formule quelques suggestions quant à l'importance de mettre en œuvre des stratégies dynamiques et pertinentes sur le mode d'élaboration de changements progressifs liés aux concepts de développement personnel et de développement sociétal, le dernier cas sous-tendant l'établissement de relations de nation à nation. Enfin, elle s'intéresse aux avantages dont bénéficieraient les deux peuples signataires du Pacte de la chaîne d'argent (le traité de la ceinture wampum à deux rangs, conclu à la fin du XVII[e] siècle) en matière de langue et d'identité, éléments structurants de toute vision du monde.

Over the years, family and community members from Kahnawà:ke have told stories of how motivated and proud they felt when, in early fall 1978, 300 of our secondary school students walked out of Howard S. Billings, an English-language secondary school in the neighbouring town. This was in reaction to the Parti Québécois government of René Lévesque's *Charter of the French Language*, better known as Bill 101, which was adopted on August 26, 1977. The walk-out was joined by parents and community members in an eight-kilometre march back to Kahnawà:ke that led to the development of the Kahnawà:ke Survival School in 1978 (Deer, 2018). Kahnawà:ke took control over our own curriculum, so that it respects our culture, language, and identity, and how we address different learning difficulties. This created an environment and atmosphere that continues to provide a safe place where our youth feel accepted and revered, since that was not the experience our youth had while seeking an education outside of Kahnawà:ke.

There were school riots and protests prior to the walk-out, and Bill 101 just added fuel to the existing tension through systematic racism and discrimination. Studying in this intensified atmosphere and environment was not acceptable.

Kenneth Deer (2018) was a student counsellor at Billings and said in a CBC interview that "People felt it was unjust for Quebec to force us to get a license to get our education in English. We felt it was unnecessary, unfair and insulting."

According to the Kahnawà:ke Survival School's social studies textbook series, *Seven Generations, A History of the Kanien'kehá:ka* (Blanchard, 1980),

Statistics Canada had released data showing that there was a decline in the learning of Kanien'kéha (the Mohawk language) by 76% from 1959 to 1979. A decision was passed by American judge Jan Plumador, stating that "the Mohawk Nation has ceased to exist" the same year (Blanchard, 1980, p. ix). In spite of the various political crises that the Kanien'kehá:ka Nation, with its sister territories, were facing that year, the Kahnawà:ke Survival School was founded in the spirit of dignity and for the survival of our identity.

Our worldview is our identity and, without that, we would lack that self-empowerment to protect the values of our community life and of ourselves.

Although there was little preparation for the creation of a new school, no curriculum, immediate funding, textbooks or a school building, the Survival School began the Monday following the walk-out. To learn more about the impact of Bill 101 and the creation of the Survival School, and other language laws affecting Kahnawà:ke, I had conversations with people in my community. Below I share some of what they told me.

Lynne Norton recalls graduating the year of the walk-out and having to teach secretarial studies and math. Buildings that housed our youth following the walk-out were many in Kahnawà:ke. "I taught secretarial with Mary Montour at the Legion, then the Marina, and I taught math with Jamie Juice McComber at the Moose.… Yeah, it was fun! My mother and Selma Delisle were truant officers. They went from building to building to get attendance papers and whoever was not in they would call their house, or if they saw them on the road, they picked them up. They loved their job!" said Lynne Norton as she laughed. The administrative office was at the Poissant funeral home. Dr. Alex McComber says houses that held classes after the Billings walk-out "included the Deering house on the highway (Phillip Deering); the Diabo house south of Kane's corner (where Sondra and Hunter's house is); the house across from the funeral parlor (the one knocked down), held science; Frosty's shop (basement of his place) held art class; the old garage/recycling depot (behind the red brick office on the highway) held auto, carpentry and welding; and the house next to that place held communication arts."

Over the years, a campus style layout located on Route 132 was decided on to offer an outdoor experience to students when transitioning from one class to another, and also as an alternative concept to the Western-style classrooms. Years of costly renovation and the expansion of the number of students led to the construction of a new building that takes

the shape of the Rotinonhsión:ni (Six Nations Confederacy) official symbolism and is the current school building housing our youth today. It is located just up the road from the old campus.

Upon request to institutions on both sides of the border that crosses us, documentary support, illustrations, maps, and other information were lent to help develop the curriculum project at the Kahnawà:ke Survival School.

Teachings are based on our Tsi Niionkwarihó:ten (Rotinonhsión:ni heritage). For instance, the student council is a consensus-building group that counsels in clans like our Longhouse does. Social studies teaches Kanien'kehá:ka history until the time of contact and our modern history. This includes our creation story and worldview; official symbolism; founding of the Six Nations Confederacy (Rotinonhsión:ni); treaties and sovereignty; discovering Columbus; the Kanien'kehá:ka in the four wars; treacheries against the Kanien'kehá:ka; the daily life of the Kanien'kehá:ka in the 18th century; the French and English wars; Kanien'kehá:ka migration and expansion; the Kanien'kehá:ka in the Seven Years' War; the Kanien'kehá:ka in the American War of Independence; the lands of the Kanien'kehá:ka; the Kanien'kehá:ka voyagers; the Kanien'kehá:ka in the War of 1812; the Kanien'kehá:ka and Les Patriotes and their invasion of Kahnawà:ke; the birth of ironworkers and entertainers; American and Canadian plans to assimilate Onkwehón:we (original peoples of Turtle Island) and the Kanien'kehá:ka response; the Kanien'kehá:ka at the turn of the century; 1920-1930: a time of challenge, crisis and change; the world depression and the Kanien'kehá:ka; the Kanien'kehá:ka, the *Indian Act* review of 1946-1947, and the demand for traditional government; the Kanien'kehá:ka and the St. Lawrence Seaway; the Kanien'kehá:ka strike back; and the two prophecies: hopes and fears for the future (Blanchard, 1980).

I myself never attended the Kahnawà:ke Survival School, but I sent both of my children there because I wanted them to be able to learn and grow with their relatives (clan families).

The students from the Billings walk-out, parents, community members, and the Kahnawà:ke Combined School Committee (KCSC) founded the Kahnawà:ke Survival School in 1978. Then came the formation of the Kahnawà:ke Education Center in the early 1980s and the Kanien'kéha immersion program in 1984. "The Kahnawà:ke Education Center assumed complete control over all education programs and services in 1988 when the administration of the Federal schools was transferred to

the Kahnawa:ke Combined Schools Committee of parents" (Kahnawa:ke Education Center, 2018).

The KCSC is the governing body of the Kahnawà:ke education system, and is now comprised of the parents and guardians of Kahnawà:ke, who are responsible for maintaining and upholding all legislation, policies and procedures, holding annual elections, quarterly meetings, an annual general assembly, annual financial/election meetings, and following the KCSC governance procedural manual and code of ethics.

The KCSC's *Constitution and By-Laws* (2018) state that:

> The Kahnawà:ke Combined Schools Committee shall be guided by the following principles as reflected in the Joint Unification Agreement (JUA) of 1968.
>
> That control over education be by the parents/guardians of the community as represented through the KCSC; and the assurance of high-quality curriculum and programs of study throughout the education system, established by the Joint Unification Agreement of 1968 are maintained and respected as basic rights in this constitution.
>
> The Kahnawà:ke Combined Schools Committee shall uphold the fundamental obligations to give active expression to protect and promote the Kanien'kehá:ka community of Kahnawà:ke students' rights to educational success that underscores Kanien'keha language, culture, identity and academic achievement in keeping with Tsi Niionkwarihó:ten [Rotinonhsión:ni heritage] philosophies (p. 6).

The *Joint Unification Agreement* (KCSC, 1968) states that:

> In Kahnawake, before the school systems were unified in 1968, there were two separate elementary schools, the Protestant school (United Church, also served other Protestant denominations and the children of the Longhouse), and the Catholic School Committee made up of concerned parents and later a Catholic School Committee formed.
>
> The Department of Indian Affairs funded both schools. In order not to duplicate services (i.e., teaching services, curriculum textbooks, building repairs, etc.) and to improve the educational services from the Department, they proposed to the parents and principals to unify into a multi-confessional school system which would include provisions for religious classes for the Catholic children (Catechism), the Protestant children (Bible Study)

> and others (Moral & Ethics) and Library (for those who were none of the above).
>
> After many meetings with all concerned, the Joint Unification Agreement was formulated and presented to the parents with a recommendation that it be on a three-year trial period. After the trial period, another vote was taken by the parents and the final decision for unification was accepted.
>
> With the unification of the two school systems, came the unifying of the Catholic and Protestant parents school committee, presently known today as the Kahnawake Combined Schools Committee.

Diane Deer says that her mother remembers that the original education committee members who developed the Joint Unification Agreement in 1968 to unify Canada's Indian Day Schools in Kahnawà:ke were "Longhouse Parent Representatives : Marina Myiow and Lorraine Montour, Protestant parent representatives : Penny Leclaire, Marlene Scott, Shirley Scott and Billy Stacey ; and Catholic Parent Representatives : Rita Phillips, Jeanette Rice and Jeanine Beauvais." And that Laura Norton, Joe Deom, and Nancy Deer joined in the mid-1970s.

Keith Myiow, my father, says that, in 1972, after the Joint Unification Agreement was established, "Longhouse people were many and had expressed the need for a student-centered education program that provided a curriculum that was based on our Kanien'kehá :ka heritage and addressed learning difficulties within the western educational system." At times there was limited spatial capacity to hold classes and few buildings to house students. A family member shared how she recalled having to relocate to different buildings after a fire burned down the Longhouse's two-story cookhouse — their original place of study that was located on Route 207. Some of the teachers even held classes in their homes to volunteer for the cause. My late auntie Marylin Myiow was one of the volunteers. These 1970s activities were very advantageous given the circumstances of the Billings walk-out, since it served as a model of a Kanien'kehá :ka heritage-based education system that indirectly prepared the community for the possibility of developing the Kahnawà:ke Survival School in 1977-1978.

Having looked at Quebec's Bill 101, I will now turn to discuss two other language laws that have affected my life as a Kanien'kehá :ka woman of the Rotinonhsón :ni. First, responding to the *Official Languages Act* (specifically Part VII), that defines and supports Quebec's English-speaking

community as an "official language minority community": English continues to be the primary language spoken in Kahnawà:ke. It is my and both my parents' first language. Originally, Kahnawa`kehró:non spoke Onkwehonwehnéha (our original language). Some elders are proficient in the French language and say that they learned some French when everyone was under French rule and that they remember some Francophones learning Kanien'kéha while visiting our community for business that often turned into friendships. The Kanien'kehá:ka allied with the British government during the American Revolutionary War and the Lower Canada Rebellion and become mostly English speaking, especially with the high percentage rate of our men who did iron work all over the United States and still do today.

My experience speaking English as my first language has often led to mistreatment and poor customer service; usually by cashiers while shopping for groceries or clothing, or just simply trying my hardest to be the friendliest that I can be at the SAAQ (Société de l'assurance automobile du Québec) while renewing my driver's licence, which is where I receive the worst treatment and lack of cooperation. A technique that I use to indirectly shame the teller is by asking a fellow patron if they speak English and if they would be willing to translate for me to the unilingual French-speaking teller.

My ex-fiancé was a blue-eyed, light-skinned Francophone Quebecois in his mid-twenties. We were engaged for a little over six years. In the beginning, while out shopping in the Montreal area together, I had asked him if he would kindly do me a favour and conduct the business transactions in our relationship while we were in the French-speaking public. He did not believe my fear of being discriminated against by salespersons, representatives, clerks, etc., because I was unable to speak or understand the French language. He would often tell me how he grew up in a respectable family, school and neighbourhood in Quebec and that I probably had just caught someone on their off day. He would assure me that, to his knowledge and experience, Francophones are also proficient in English.

Within the first few months of our relationship he would monitor me and the people that I would transact with in business settings. More often than not, he would have to step in and translate for me. That would usually come with him saying "tabarnak" under his breath, and I would give him the look to stop his angry behaviour.

We had fun with it after a while. He had the idea to conduct our business transactions in English only, to see if the customer service

representatives would speak to him in English, since he was often complimented by strangers for resembling Brad Pitt. We don't know if it worked when the customer service representative spoke English back to him, but he also experienced discrimination. He would always translate the hateful remarks that many customer service representatives would speak to other customers waiting in line behind us, and/or to their fellow cashiers about our English language use.

One time he felt so insulted that he talked about it the entire ride home. I couldn't help but laugh at how upset he was since he never ranted. I asked him, "Now do you see how it feels?" and reminded him of the times that he doubted my judgement of how I am treated by the French-speaking community. He even remembered to share his disappointment in Quebec's customer service industry to his family over dinner. What happened was that we were at a restaurant and I asked if the waitress spoke English and she just answered back in French. My ex just listened. Once I asked her if she could find an English-speaking waiter to serve me and she walked away and formed a talking circle with her fellow co-workers and never returned. My ex said that she just kept repeating to me that it was a French menu. He wanted to go fetch another waiter, but I encouraged him to wait at least 15 minutes to see if she would return. After she didn't, he approached another waiter in English and that waiter served us in English to the best of his ability. We left him a large tip and my ex thanked him with a handshake for his efforts. I joked with his family that he wasn't upset for being discriminated against, but that it was because he was hungry!

In response to the *Indigenous Languages Act*: the importance of language and identity go hand in hand, and adequate resources must be provided to broaden access to language teaching. My auntie Susie applied to the Ratiwennahní:rats Kanien'kéha Adult Language Immersion Program and was refused, since there is limited space available, and criteria must be met for their selection process. I remember how happy she was when she asked me to proofread her letter of intent that same year that I was applying for the second time (2010). It read:

> My name is Susan Diabo. My Mohawk name is Kahsennenhá:wi. I was born into the Bear clan family. I have a ten year old son (Iohserí:io) who has attended Karihwano:rón Ionterihwaienstákhwa (a full-immersion school), since he was three. I love to speak Kanien'keha with him as best

> as I can. He knows a lot. I try my best to understand him. We have a lot of fun teaching each other.
>
> My main objective is to ensure that he does not lose the seven years of Kanien'kéha he has already absorbed. And in the process learn the language myself and keep it going on in our home. I would love to share the language with others and speak with elders that could help me grow in the language.…
>
> Since my son has been in school I have put a lot of hope in myself to learn. I now see that I am ready. I have grown into the language slowly and now I know I have it in me to advance.…
>
> Growing up, English was the primary language spoken in our home… I see that the Kanien'kéha language is at risk. It makes me feel like I am not contributing to our people if I cannot learn and share… our language is not the primary language spoken… outside of school…
>
> I have been to numerous (Kanien'kéha) classes over the years, but… I have learned how to read and write in our language. Studying the Mohawk sound chart on my own was mostly how I learned.
>
> When I first heard about the… course I thought that was great… daily classes. I signed up, I think the second or third year (after the program started). I did not get selected, I was a little, or very nervous. I did not do too well with that interview. I hope to do better with this one. Think positive.…

My poor auntie Susie. I too was denied my first two applications that left me crying the entire summer that I received my first letter of rejection. Then the rejection turned into anger, then action, and I began asking other successful candidates what they wrote in their letter of intent, what they were asked, and what their responses were in the interview process. I was successful my third try. I remember one of the interviewers asking me what I would do if I did not get accepted this time and I said that I would try again. She smiled. Maybe that is what got me in, my perseverance.

For the Kanien'kéha speakers who lose their language over time because of lack of practice, it is a sad and lonely feeling. I love to see my grandmother at the Elder's Lodge with all her Kanien'kéha-speaking friends because, before she moved there, I would try to have a discussion with her, but she could only recall what I said and not respond in Kanien'kéha, saying that she had not spoken in years since my grandfather passed away and forgets sometimes. Now, I play cards with her and her

friends and she can teach me new words! That makes me so happy that I cried just now as I relay this. I have already lost so much because of the lack of speakers in my community, because what I have learned is that conversation is the best practice. Yet, we are producing at the least approximately 30 new fluent speakers per year through the adult immersion program and a smaller number in first language speaking homes. Kanien'kéha is an important source of culture and shapes our way of thinking, and holds so much knowledge of our identity in every word. Kanien'kéha is a mix of agglutinating and polysynthetic language. For Indigenous communities to speak the original languages of our homeland brings back a source of knowledge about our original worldviews. For everyone who has the privilege to speak their Indigenous languages, I am envious! Please continue to make our ancestors proud!

When I first watched the video clip of Marc Miller, a non-Indigenous Canadian member of parliament, standing in in the House of Commons giving his greetings and a short speech in Kanien'kéha, I lost my breath. My first thoughts were "What?! So many Kanien'kehá:ka people and myself included have given up their permanent jobs and went into debt to enter into a two-year, intensive, full-immersion program to learn our original language that was stolen from us by Canada, and now a Canadian official is rubbing it in our faces that he can speak Kanien'kéha and many of us can't?! How is that fair, Canada?!" I felt so wronged that I cried. Of course, I commented on social media posts that spoke of Marc Miller speaking Kanien'kéha. I shared these thoughts because I didn't see anyone else who did. I also congratulated him since he was acting in good faith by saying "I stand here to honour the Mohawk language and I pay my respects to their people" (Tasker, 2017). He was also quoted saying that it is his "'personal journey' to raise awareness of Indigenous languages in Canada" (Omar, 2017).

At the time I learned of his speech, I was tutoring a few youth and I would get the chills after they would proudly demonstrate their achievement of another step in introducing themselves in Kanien'kéha. And here is Marc Miller, who has the means to pay for his learning and travel, and time to learn how to introduce himself in Kanien'kéha, while Kanien'kehá:ka people are struggling to preserve the language within our own households and our nation as a whole. I COMPLETELY changed my life to learn Kanien'kéha fluently. I remember that there were only a few spaces available for funding from Kahnawà:ke's Economic Development, and I only heard of it after the deadline to apply, so I had to apply for social assistance, which paid under $500 a month. This is a

major factor of why my relationship of over six years with my fiancé didn't work out; he was supporting me and my two children 110%, and it really took a toll on us all to have me fully occupied and unemployed for two years. While I was drowning in my homework, he was helping my children with theirs, and cooking us supper, because I would come home exhausted and drained, with bad headaches. My children rarely had clothes and winter suits that fit, always had to take sandwiches and leftovers to school for lunch every day, and would rely on my ex for money for school field trip expenses, and him paying the full cost for driving school for both of them, etc., since the legal father had refused to support his children in any way from the time our first child was born. I had food sensitivities that I could not afford to maintain, my ex and children missed birthday parties and outings with friends that cost money. I had a difficult time managing my parental responsibilities, and my eldest was in her rebellious teenage stage that caused sleepless nights on weekends. My family made sacrifices for me to learn Kanien'kéha. I had to quit my job for a two-year intensive immersion program, and had to work hard to get passing grades in order to earn my Kanien'kéha certificate which, I found out only after I had graduated, is not even recognized by Canada's educational institutions. My relationship with my eldest child deteriorated, and I lost my man shortly after grad and started a new career in teaching Kanien'kéha. I am still struggling financially, but I wouldn't change a thing. I love what our Treaty People represent, and I love our language. Although I charge for tutoring sessions, I am happy to share what I know with others who ask of me, or when I see a translation request that I can help with in one of the Kanien'kéha dictionary groups on social media.

Here's a quote from the interview that I did with *The Gazette* (Mallinder, 2013) back when I was in my second year studying Kanien'kéha in 2013, that I would like to include: "When I started studying Mohawk, I felt such a familiarity. I felt a relief internally."

My compassion and dedication to our future generations' continued survival of our language, culture and traditions started in my primary years. I was fortunate to be in the second group of students to attend the Kanien'kéha immersion program in 1984 that was held at the Karonhianónhnha School. I received my primary and elementary education in full immersion by choice. I remember sitting in the back seat of my father's Cadillac, coming back from New York City, after visiting him at his apartment while he was away doing iron work. My parents were discussing the options of where they should send me to school for nursery. I excitedly asked them what schools there were. My father said that there

was Kateri School and the one up the hill. I asked him what the difference was between the two, and my father said that I will speak English all the time at one, and at the other, I will only speak in Onkwehonwehnéha (our original language). I immediately said, "that one!" and my mother began to complain that she did not know the language and that she would have a difficult time if I attended there. I assured her that I would never ask for help from her and just ask my grandma Doris (a first-language speaker). I took advantage of my father being present to discuss this since I was aware that he wore the pants in the relationship (at the time).

I chose the immersion school based on my experience with my grandma Doris taking me to visit her mother (the late Bear Clan Mother, Katie "Katí:s" Deer), who only spoke in our original language. It was the first time that I had ever heard a complete discussion in full Kanien'kéha, as opposed to brief arguments that my grandparents would have in the language (thinking that no one knew that they were arguing). Up until that point, I thought it was a code language to use when arguing in front of others. I remember being so happy that I understood one word in an argument that they had. I asked my grandmother if the "ohnennà:ta" word that she said meant sweet potato and she repeated the incorporated word that they used, "teiohnenna'tatsikhé:tare," and said "hen," which means yes.

I was so fascinated by listening and watching both of my grandmothers speak fluently. I remember begging my grandma Doris to go with her again when she visited her mother, "í:sta," as our family called her. She brought me again the second time and mentioned my name to her and then translated to me that she told í:sta how much I wanted to learn our language. í:sta was sitting in an armchair by the window, and I was peeking at her from behind my grandmother. She smiled at me, and my grandmother told me that she was happy that I wanted to learn my language. She passed away that year, the same year that I started school at Karonhianónhnha. I do not know if she knew that I was attending there before she passed away, but I know that she's been with me ever since.

My elders taught me that language is one element of a culture. The Rotinonhsión:ni Confederacy are more than a culture, because our ancestors preserved our identity through our treaties that protect our Nationhood status. Anyone can learn and practise elements of a culture, but that does not automatically give them the rights that the Treaty People uphold and are entitled to. There is great value in culture, but culture is not enough to save an identity on its own. "Kaianerehkó:wa" (the Great Law of Peace)

is our constitution that predates European contact, and our Two Row Wampum Peace Treaty (also referred to as the Silver Covenant Chain Treaty) is a derivative of our political and spiritual identity as a sovereign people.

I hope that my Onkwehonwehnéha (Original Being of Turtle Island) perspective facilitates Canada's and its provinces' acknowledgement of the 1677 nation-to-nation Two Row Wampum Peace Treaty between the Crown and Her Majesty's settler society and Treaty People, which outlines peaceful coexistence and non-interference—the European settlers' first draft of settler laws of Turtle Island—Onkwehonwéhne (Original Peoples' homelands).

The Two Row Wampum Peace Treaty belt took physical form as the official symbol and record of the Mohawk, Oneida, Onondaga, Cayuga, and Seneca Nations only when the official agreement of our relationship with the Dutch in 1613, then the British, French and United States of America was established. This concept is based on the spiritual knowledge that our ancestors shared of Tharonhiawá:kon and Shawíkara—the two equal, but opposite powers of creation. It is the basis of all subsequent treaties with European and North American governments.

The Two Row Wampum Peace Treaty originated from the spiritual realm at the beginning of creation, representing two equal but opposite powers that shall never touch, but work in the balance in which the natural world was created. The white wampum background means purity and peace, and the two purple wampum rows mean the two parallel paths signifying the beliefs and laws of the Original Peoples of Turtle Island and those of the settler society. This symbolizes that they shall never interfere with one another's way of life. The now Six Nations Confederacy gave the settler society an understanding that this agreement shall last for all time to come, and that this agreement shall never be forgotten between the two sides of this wampum belt. In addition to honouring that balance in our official cycle of ceremonies, every five years the Six Nations Confederacy reads the Two Row Wampum belt to the people so that generations to come will never forget.

The Peace Treaty of 1677 has significant implications for Canada and its provinces. There is an obligation to engage and create dialogue with the Treaty Peoples of Turtle Island (namely the Mohawk People), through honouring our original relationship agreement that defines the Rotinonhsión:ni Confederacy as "friends" of the Crown, and not subjects.

I was happy to finally find a scholarly document online that identifies the legal fiduciary responsibility and obligation of the Crown to Treaty People. "Consequently, past infringements of the inherent right of self-government by imposition of the band council system violated the Crown's fiduciary obligations. The appropriate remedy for this breach is restitution, involving federal assistance to enable First Nations to restore and maintain their capacity to govern themselves in accordance with their own traditions and present-day aspirations" (McNeil, 2009).

The obligations include the Crown's fiduciary duty to the Treaty People for the forced inception of what was initially a concentration camp style reservation system that criminalized, beat and murdered Original Peoples for speaking our own language, conducting our thanksgiving ceremonies, and holding meetings in accordance with our own constitution — the Great Law of Peace. The Crown replaced this with its imposed reservation-system band council, which still exists today.

The damages that Canada's systematic cultural genocide caused through its Residential and Indian Day Schools, and its refusal to recognize our rights to travel Turtle Island freely and with the use of our own identification through the U.S./Canadian borders that cross us and to tax exemptions, for example, are beyond words.

With the ultimate goal of appropriating the Original Peoples of Turtle Island's lands and resources, there has been a grievous breach of this Peace Treaty by Canada, which has contravened the treaty by way of forced assimilation tactics, displacement, encroachment on our territory, and appropriation of hunting, fishing, and agricultural grounds, actions that have greatly weakened our language and identity, citizenship and community life, personal and societal development and livelihood, health and well-being, education, environmental awareness, human rights responsibilities, and treaty rights, for example. In addition, "systemic racism, sexism, classism and negligence… are present in the media, the justice system and police forces," as Justice for Missing and Murdered Indigenous Women, a grassroots solidarity collective that is based in Montreal, states (Missing Justice/Justice disparue, n.d.). Their collective works to eliminate violence and discrimination against Indigenous women living in Quebec. Capitalism, first introduced to Treaty Peoples with the fur trade during colonization, continues to consume agriculture, hydroelectric power, and oil, uranium, and mineral extraction. Canada continues the destruction of Turtle Island for profit, and that is how the

Kanien'kehá:ka identified the foreign governments as "Ranatakárias" (he who destroys villages).

I grew up seeing the effects of Canada's continued genocide against my people, my loved ones, and myself, being an Indian Day School survivor, and continue to witness how Canada disregards the Treaty Peoples' right to protect the land from destruction in the name of capitalism, for example.

Canada has acted poorly towards Indigenous peoples in other ways as well. One way is with the United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples (UNDRIP). It "recognizes Indigenous Peoples' basic human rights, as well as rights to self-determination, language, equality and land, among others" (Fontaine, 2016). On September 13, 2007, Canada voted against UNDRIP. In 2016, Canada changed its mind and got on board with UNDRIP. Canada's Indigenous Affairs Minister Carolyn Bennett, addressing the Permanent Forum on Indigenous Issues at the United Nations in New York City on Tuesday, May 10, 2016, said, "we are now a full supporter of the declaration, without qualification" (Fontaine, 2016). Minister Bennett also stated, "We intend nothing less than to adopt and implement the Declaration in accordance with the Canadian Constitution." This statement strategically puts Canada in a superior position over how they will implement the Declaration of Indigenous Peoples' Rights by outlining that the implementation will be on their terms, and nothing less.

Also, appropriate consultation and accommodation by Canada are still not being carried out accordingly with the Treaty Peoples of Turtle Island. Canada refuses to consult with the Treaty Peoples of Turtle Island, the true title-holders of Turtle Island and, therefore, negotiations with their own institutions, their reservation-system band councils, are acts of oppression against the Treaty Peoples. Indigenous agents of the Canadian reservation band council system are not permitted to negotiate with their government on the Treaty Peoples' behalf. UNDRIP provides that Indigenous People have the right to free prior informed consent. However, Canada wants to determine who it recognizes as "Indigenous." Its "Indigenous" agents, or the Treaty Peoples of Turtle Island? Canada's reservation band council system breeds lateral violence and division within the Original Peoples of Turtle Island and marginalizes the Treaty People. This has already contributed to the environmental and social calamities that we simultaneously face today. The Canadian judicial system is still carrying out the objective of the residential schools, of oppressing the Original Peoples' identity, with its imposed band council reservation system.

Canada's deconstruction of the Original People's worldview, identity and empowerment though its Official Residential Schools Policy had two primary objectives: "To remove and isolate children from the influence of their homes, families, traditions and cultures" and "To assimilate them into the dominant culture"—"to kill the Indian in the child" (Harper, 2008). The hollow apology given by the previous Prime Minister of Canada, Steven Harper, on June 11, 2008, who stated that "Today, we recognize that has caused great harm, and has no place in our country" (Harper, 2008), in my opinion needs to be followed up with correcting the wrongs that Canada committed.

Canada's co-development process, or "Milestones of Bill C-91" that led to the creation of the *Indigenous Languages Act*, which received Royal Assent in June 2019, seems as though it is well informed by the Institutional Indigenous representations that they have listed as participants. It states a lot of what I would like to see, including the point that "Each First Nations language and community is at a different state of vitality and readiness."

This Indigenous language law is 99 years overdue if the starting point is Canada's *Indian Act* genocidal policy enacted in 1920. It was enforced by the Royal Canadian Mounted Police (RCMP), making them a federal force throughout Canada to imprison Onkwehón:we parents if they refused to send their children to the Residential Schools where they were brutally punished for speaking any of the original languages of this continent. "Strappings, beatings with a pointed stick and orders to stand in the classroom corner for speaking [an Indigenous] language were among 'horrific' measures" according to an Indigenous person's testimony reported on CBC Indigenous on April 15, 2015 (Burgmann, 2015).

A report was released from Ottawa on May 17, 2018, stating that the "Assembly of First Nations (AFN) National Chief Perry Bellegarde said the report by the United Nations Human Rights Council's Working Group on the Universal Periodic Review examining Canada's human rights record highlights the need for action to end discrimination against First Nations in Canada's laws, policies and actions" (Assembly of First Nations, 2018).

Because the Rotinonhsión:ni had our own method of recording history through oral tradition— which is still a huge part of our ways of knowing—pictography and wampum belts, the Treaty People are still here and will continue to teach ne ohén:ton tehatikonhsatátie (our future generations) about who we are, where we came from, where we need to go, and how we need to get there.

However late, and however small, the *Indigenous Languages Act* is a gesture toward Canada's treaty responsibility to the Kanien'kehá:ka by polishing the Silver Covenant Chain Treaty (aka Two Row Wampum Peace Treaty). Canada's ongoing "genocide" against the Indigenous Peoples of Turtle Island — at least in regard to language, is seen by me as a paradoxical relationship to say the least. Kahnawà:ke has two Kanien'kéha immersion schools at the elementary level and one for adults, but it is unrecognized by Canada for credentials, and we never had an immersion program for the secondary school level. This is why Kahnawa'kehró:non struggle to keep the language alive. Unless they are attending an immersion school, students in elementary schools and our secondary school offer no more than two hours per week of Kanien'kéha. I attended secondary school off the territory and had to take an intensive two-year adult immersion program to become a fluent speaker, as I mentioned.

However, I am very happy that McGill University recently launched a historic partnership with the Kahnawà:ke Education Center. *Montreal Gazette* reporter C. Curtis writes (2018), "The 120-credit college program was designed in collaboration with Mohawk educators and will be taught on the South Shore territory." Curtis adds,

> [Shakonware:tsi] Silversmith, who works as a teacher's assistant, said the program is an example of how Canada and Indigenous Peoples can work together while recognizing each other's independence. "The idea is that we're in a canoe, [Canadians] are in their boat and we go down the river of life together," said Silversmith, who is one of 35 students in the program. "That's what this is. We can learn from each other; we can share this earth together."

In referring to sharing the earth together, Shakonware:tsi Silversmith shows the heritage of the Two Row Wampum Peace Treaty.

I am still surprised when I meet a Quebecois who is unaware of Canada's genocide against the Original Peoples of Turtle Island. Mostly because it is their ancestors, and their history too. Maybe Canada feels that its legacy is too much to admit to within its own education system? A lie by omission goes against Canada's own law of honesty according to the Supreme Court of Canada (SCC), which released a landmark decision in *Bhasin v. Hrynew* in late 2014: "The SCC in a unanimous decision written by Justice Thomas Cromwell took what it called 'two incremental steps' to advance the common law of contracts by establishing a new good faith doctrine and a duty of honesty between contracting parties in the

performance of their contractual obligations. The gist of the two principles is best described by Cromwell himself," said Renato Pontello, in-house lawyer. Pontello (2015) quotes Justice Cromwell, who stated in the *Bhasin v. Hrynew* (2014) case that:

> In my view, it is time to take two incremental steps in order to make the common law less unsettled and piecemeal, more coherent and more just. The first step is to acknowledge that good faith contractual performance is a general organizing principle of the common law of contract which underpins and informs the various rules in which the common law, in various situations and types of relationships, recognizes obligations of good faith contractual performance. The second is to recognize, as a further manifestation of this organizing principle of good faith, that there is a common law duty which applies to all contracts to act honestly in the performance of contractual obligations (*Bhasin v. Hrynew* as cited in Pontello, 2015).

Very little of this understanding of our historical relationship is shared by Canada or by its Truth and Reconciliation Commission (TRC), or what I call "the gag order," because of their conditional contract of non-disclosure for Residential Schools Survivors who wish to receive compensation for their forced participation and their tragic experiences that had enormous, immediate, and long-term repercussions. One survivor who confided in fellow survivors and a concerned community of supporters at a conference held at the community centre in Grand River in late September 2011 wished to remain anonymous, saying that she would have to reimburse Canada if she ever retold her "horrifying" experience of the Residential Schools to anyone after she had given her story to the TRC's recorder and signed that she was in agreement in order for her to be eligible to receive their compensation settlement. This was followed by the Supreme Court's ruling that ordered thousands of Residential School testimony records to be destroyed: "In a unanimous decision released Friday (October 6, 2017), the top court said the collection of accounts for independent compensation assessment was meant to be a 'confidential and private process' and that 'claimants and alleged perpetrators relied on the confidentiality assurance'" (Harris, 2017).

Still, today, little has been done to correct the genocide that was committed upon the Original Peoples of Turtle Island by Canada.

Restitution is the restoration of something lost or stolen to its proper owner, in this case, identity and land—which in Rotinonhsión:ni belief,

gives meaning and purpose in life through connections to my community, the Six Nations Confederacy, and the natural world.

I suggest that Canada uphold and enforce its responsibility to our nation-to-nation Peace Treaty with the Treaty Peoples, and that the Crown uphold its fiduciary duty to Treaty Peoples so as to effect positive change.

Below are some of my suggestions for how that could be done.

This could be done in the same way that governments deal with project assessments and approvals for language revitalization initiatives, like their Enabling Fund for Official Language Minority Communities, for example.

Canada should also overhaul its provinces' history and social studies curricula, especially Quebec's education program. At the very least, there should be an equitable opportunity for education, although Canada's provincial education programs should not apply, as mentioned, in our treaty rights. Instead, Canada created a loophole with its *First Nations Education Act* (Bill C-45). "Though the Minister of Indian Affairs is the final authority in all critical areas, there is no government liability associated with implementation of this act. All liability is offloaded to Indigenous communities, forcing us to incorporate under Canadian law," and "Non-compliance will result in corrective measures (remediation & third-party management)" (Kahnawà:ke Education Center, 2013). This bill, if not met with a challenge by the Original Peoples of Turtle Island, would have affected "a number of areas within our current educational structures, including infringements upon the inherent right of Indigenous Peoples to control our own educational services" (Deer, 2013). According to the Québec Education Program (last updated in 2008), the purpose of education is to construct a worldview, identity, and empowerment that is intended to lead to the building of contributors to society in areas of citizenship and community life; health and well-being; personal and career planning; environmental awareness and human rights; and media literacy.

I have a question: What is good and what is bad for society? I would like to see a case study comparing and contrasting historical government behaviour, not only on the mismanagement of relationships with the Original Peoples of Turtle Island, but with its own citizens, organizations, networks, institutions, etc. I believe that if one can self-reflect on their own self-assessments, then they (Canada and its provinces) can come to a joint realization and decision on what is good and what is bad for a society and govern themselves accordingly.

What I learned from observation of my elders growing up in the Longhouse is that good relationship management is what creates a healthy society.

The Rotinonhsión:ni's worldview is based on interrelatedness and interdependence, with the purpose of appreciating and defending all that is sacred. Knowledge of our identity is still passed on intergenerationally in both the Kanien'kéha and English languages through ceremonies throughout the year (in accordance with our seasons), storytelling (arts-based teachings, readings of wampum, songs, dance and other media), learning life skills from the land and each other, fostering a healthy Kanien'kehá:ka identity by building respectful relationships with each other and with the natural world. This is characterized by the three founding principles of the Great Law of Peace : peace (that teaches of the importance of respect), power (that teaches the importance of knowledge and wisdom) and righteousness (that teaches the importance of selflessness).

Nelson Mandela said, "Education is the most powerful weapon which you can use to change the world."

Another initiative that Kahnawà:ke has undertaken as an indirect response to Bill 101 is strengthening our culture through language immersion programs that build self-esteem, self-efficacy, and self-confidence through learning our cultural skills to strengthen our identity.

In addition to Canada's fiduciary and treaty responsibilities, as I mentioned earlier, and previous suggestions, I would like to see Canada create irreversible cultural funding programs that fast-track project assessments and approvals for Original Peoples who suffered cultural genocide both inter- and multi-generationally, as a restorative resolution to the cultural genocide that was committed. I assisted in writing a grant request to Canada for the Kanien'kéha Heritage Afterschool Program a few years ago that was successful. I know how difficult it is to produce a work plan, program, and schedule ; to compile and compute information into the application forms, which is tedious and strenuous ; and to meet deadlines. I do not think that it should be necessary, since there are skilled and knowledgeable educators, myself included, who have always wanted to start an immersion summer day camp. Although one currently exists, there is still a great need for more, since there are many working parents and youth who attend school outside of Kahnawà:ke who would benefit from it. Prospects that qualify to teach cultural skills do not necessarily have the

administrative skills, office technologies, or support to successfully complete the application process.

I would like to see funding for travel expenses paid for any community member who wishes to attend language workshops and conferences in support of Indigenous identity, such as programs that fund field trips and gatherings to have nature walks, plant medicine identification, picking, harvesting, storing, using, and other Indigenous knowledge such as hunting, fishing, and agricultural grounds, citizenship and strengthening our ways of knowing through history, story and prophecy, social, political, ceremonial, general community life, personal and societal development and livelihood, health and well-being, education, and environmental awareness and human rights responsibilities and treaty rights.

I would like to see government institutions communicate in at least one Indigenous language according to their geographical location where Indigenous People originally lived; and show respect for and recognition of ways of identifying our unceded lands by adding an Indigenous language to signage, like the one posted at the Canada Border Services in Cornwall, Ontario, which reads "Kahnhotónkwen" for open (lane), and a few street signs in Montreal. Since the establishment of the Kahnawà:ke Mohawk Council Resolution on the Kanien'kéha language in 1999, we have had the basic Kanien'kéha signs in Kahnawà:ke, but more so as of recently. I would also like to see government institutions establish measures for the provision of long-term, sustainable funding of Indigenous languages without Indigenous people having to apply with lengthy funding proposals, for example; "advance the objectives of the United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples with regard to Indigenous languages" (Canadian Heritage, 2019) and with regard to our Peace Treaty; and "establish an Office of the Commissioner of Indigenous Languages" with a Commissioner who speaks at least one Indigenous language.

I also would like to see an effective and sincere apology from Canada to our Indigenous peoples. It would include the initial identification of the wrongdoing and/or what the government failed to do and therefore an apology; recognition of the effects that its actions and/or inactions have caused; and an explanation of how it will correct the situation (in this case language and identity loss) in a fair and just manner. The *Indigenous Languages Act* is one great way to follow through with the steps of an effective and sincere apology that began with Stephen Harper, but resources are needed to ensure broader access to Onkwehonwehnéha (Original languages of Turtle Island) language teaching.

The implementation of the *Indigenous Languages Act* includes an investment of $333.7 million over five years, and $115.7 million annually thereafter. The Crown's fiduciary responsibility towards the Kanien'kehá:ka is due to the land theft, a concentration camp style reservation system, and the imposition of a band council system. As the act states, "The appropriate remedy for this breach is restitution, involving federal assistance to enable First Nations to restore and maintain their capacity to govern themselves in accordance with their own traditions and present-day aspirations."

References

Assembly of First Nations. (2018, May 17). AFN National Chief Perry Bellegarde says UN Human Rights Council Report shows need for action and partnership to end discrimination in Canada and uphold First Nations rights. Press release. https://www.newswire.ca/news-releases/afn-national-chief-perry-bellegarde-says-un-human-rights-council-report-shows-need-for-action-and-partnership-to-end-discrimination-in-canada-and-uphold-first-nations-rights-682962891.html.

Bhasin v. Hrynew. [2014] SCC 71, [2014] 3 SCR 494.

Blanchard, D. (1980). *Seven generations, A history of the Kanien'kehá:ka*. Kahnawà:ke Survival School`s Social Studies Textbook Series. Kahnawake Survival School.

Burgmann, T. (2015, April 15). Residential day school survivors who lost language and culture seek redress. *CBC News.* https://www.cbc.ca/news/indigenous/residential-day-school-survivors-who-lost-language-and-culture-seek-redress-1.3032862.

Canadian Heritage. (2019, June 21). The *Indigenous Languages Act* receives Royal Assent. Press release. https://www.canada.ca/en/canadian-heritage/news/2019/06/the-indigenous-languages-act-receives-royal-assent.html?fbclid=IwAR2tGyHB21_22pSjMbipYPgGTiPdUgh5a_LAt-W2-Nq_hlPrOq-m3jE44hg.

Curtis, C. (2018, August 20). McGill University launches "historic" partnership with Kahnawake Mohawks. *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/local-news/mcgill-university-launches-historic-partnership-with-kahnawake-mohawks.

Deer, J. (2018, September 6). Kahnawake Survival School marks 40 years of community control of education. *CBC News*. https://www.cbc.ca/news/indigenous/kahnawake-survival-school-40-anniversary-1.4810023.

Deer, K. (2014, January 21). Mohawk Nation at Kahnawà:ke rejects the *First Nations Education Act*. *Kahnawake 411 Media.* http://kahnawake411.com/?p=1597.

Fontaine, T. (2016, May 10). Canada officially adopts UN Declaration on Rights of Indigenous Peoples. *CBC News.* https://www.cbc.ca/news/indigenous/canada-adopting-implementing-un-rights-declaration-1.3575272.

Harper, S. (2008, June 11). Apology to former students of Indian residential schools. Canada. Parliament. House of Commons. Edited *Hansard 142*(110). 39th Parliament, 2nd session. https://www.ourcommons.ca/DocumentViewer/en/39-2/house/sitting-110/hansard#SOB-2527579.

Harris, K. (2017, October 6). Indigenous residential school records can be destroyed, Supreme Court rules. *CBC News*. https://www.cbc.ca/news/politics/indian-residential-schools-records-supreme-court-1.4343259.

Kahnawà:ke Education Center. (n.d). Retrieved December 18, 2018, from https://www.kecedu.ca/.

Kahnawà:ke Combined Schools Committee (KCSC). (n.d.). Constitution & By-Laws in regards to the Kahnawà:ke Education System/Center: Final draft to be ratified on Monday, June 25, 2018. https://campussuite-storage.s3.amazonaws.com/prod/1071440/916e95dd-3436-11e7-9e05-124f7febbf4a/1799044/41ee84f8-8452-11e8-b551-0a2d128ef2cc/file/CONSTITUTION%20&%20BY_LAWS_FINAL%20DRAFT_JUNE%2025_2018.docx.pdf.

Kahnawà:ke Combined Schools Committee (KCSC). (1968). Joint Unification Agreement.

Kahnawà:ke Education Center, KCSC. (2013, November 26). Informational fact sheet, Kahnawà:ke Education Center, Kahnawà:ke Combined Schools Committee, the *First Nations Education Act* (FNEA) affects everyone, Kahnawá:ke education is everyone's responsibility. Via email distribution list.

Mallinder, L. (2013, April 13). Ancestral languages. *Montreal Gazette*. https://www.pressreader.com/canada/montreal-gazette/20130413/283832915970125.

McNeil, K. (2009). The Crown's fiduciary obligations in the era of Aboriginal self-government. *Canadian Bar Review*, *88*(1), 1-19.

Missing Justice/Justice disparue. (n.d.). *About Us*. Retrieved August 11, 2020, from https://www.missingjustice.ca/aboutus.

Omar, M. (2017, February 6). Liberal MP Marc Miller delivers statement in House in Mohawk Language. *HuffPost Canada*. https://www.huffingtonpost.ca/2017/06/02/marc-miller-mp-mohawk-statement_n_16921622.html.

Pontello, R. (2015, February 9). Honesty is now the law in Canada. *Canadian Lawyer*. https://www.canadianlawyermag.com/author/renato-pontello/honesty-is-now-the-law-in-canada-2778/.

Tasker, J. P. (2017, June 1) Quebec Liberal MP Marc Miller employs Mohawk language lessons in the House. *CBC News*. https://www.cbc.ca/news/politics/liberal-mp-marc-miller-learning-mohawk-1.4141058.

LES 40 ANS DE LA LOI 101

LE QUÉBEC NOUVEAU, DE LA RECONQUÊTE DE MONTRÉAL AU COMMUNAUTARISME TERRITORIAL

Guy Lachapelle

RÉSUMÉ : Guy Lachapelle retrace la genèse de la question linguistique au Québec depuis la Loi amendant le Code civil concernant les contrats faits avec les compagnies de services d'utilité publique (loi Lavergne) de 1910. Le fort militantisme des divers groupes jumelé à une volonté claire de tous les partis politiques de trouver une solution aux crises linguistiques amena les gouvernements successifs à adopter diverses lois (projet de loi 85, 1968 ; projet de loi 63, 1969 ; projet de loi 22, 1974), qui ne réussirent pas à éteindre le feu des injustices dont étaient souvent victimes les Québécois francophones. C'est dans ce contexte qu'au lendemain de l'élection du Parti québécois le gouvernement Lévesque s'attaqua à régler le problème avec la loi 101. Guy Lachapelle affirme que la loi 101 a réglé les iniquités entre groupes linguistiques au Québec et a engendré un nationalisme civique. Les Anglo-Québécois, que Gérald Godin aimait bien appeler les co-fondateurs du Québec, se sont fort bien adaptés aux changements apportés par la charte. La loi 101 a permis une transition parfois difficile, mais somme toute relativement harmonieuse si l'on se compare avec d'autres pays. Elle a sonné le glas d'un certain colonialisme pour ouvrir la porte à un véritable communautarisme territorial. Il reste toutefois des défis afin de favoriser le dialogue entre les deux communautés fondatrices et le développement d'un Québec nouveau.

ABSTRACT : Guy Lachapelle looks at the linguistic question in Quebec from the 1910 Lavergne Law to now. The strong activism of various groups, combined with the clear will of all political parties to find a solution to linguistic crises, led successive governments to adopt various laws (Bill 85, 1968; Bill 63, 1969; Bill 22, 1974). These failed to douse the flames of injustices of which Francophone Quebecers were so often the victims. In this context, once the Parti Québécois was elected, the Lévesque government tackled the problem with Bill 101. Guy Lachapelle asserts that Bill 101 resolved the inequities between Quebec's linguistic groups and led to the rise of civic nationalism. Anglo-Quebecers, whom Gérald Godin liked to call the co-founders of Quebec, have adapted very well to changes brought about by the Charter. The transition under Bill 101 was somewhat difficult but, overall, relatively harmonious in comparison with other countries. It sounded the death knell to a kind of colonialism and opened the door to real territorial communitarianism. Nevertheless, fostering dialogue between the two founding communities and promoting the emergence of a new Quebec continue to represent challenges.

> Je me sentais proche d'eux parce qu'ils ne se résignaient pas à voir disparaître toute trace française en Amérique du Nord… Et puis, ce qui m'a séduit à l'époque c'était l'isolement de ces gens qui tentaient de donner forme à ce petit coin de continent américain. Pour le garder. Pour résister. Contre quoi ? Contre l'Amérique. Pas tant l'impérialisme yankee et tout cela. Mais pour maintenir sur le sol américain une autre culture, une autre option.
>
> – Leonard Cohen (cité dans Pétillon, 1970)

J'ai aujourd'hui le privilège de vous entretenir sur un enjeu central de notre vie culturelle et politique : la place des langues au Québec. Mon objectif n'est pas de refaire la genèse de ce que mes collègues Guy Bouthillier et Jean Meynaud ont déjà appelé « le choc des langues », mais simplement de faire un certain bilan du travail accompli depuis la loi 101 et surtout de regarder ce qu'il reste à faire. Le débat sur la place du français au Québec n'est jamais tout à fait terminé quand on est, comme aimait le rappeler Robert Bourassa, et je le paraphrase, 8,2 millions contre environ 350 millions d'anglophones… nous sommes faits pour nous battre. De plus, les données des derniers recensements canadiens publiés ont relancé le débat sur la place des langues minoritaires

au Québec. Mais le plus important pour moi, c'est d'établir les bases de ce que nos amis sociologues appellent si gentiment le « vivre-ensemble ». Telle est donc la question à laquelle je voudrais répondre : comment favoriser le dialogue entre les deux communautés fondatrices afin de favoriser le développement d'un Québec nouveau ?

Jusqu'au début des années 1960, la question linguistique fut rarement un enjeu politique, sauf dans deux cas. En 1910, le gouvernement du Québec adopta la loi Lavergne qui obligeait les compagnies de services publics à utiliser le français ET l'anglais dans leurs communications écrites. Puis, en 1937, Maurice Duplessis présenta la *Loi sur l'interprétation des lois et règlements* qui donnait la primauté au français ; elle fut toutefois retirée un an plus tard. Sans loi cadre, les Québécois francophones, surtout au début des années 1960, continuaient de vivre dans une situation coloniale inacceptable et leurs conditions économiques étaient pires que celles de plusieurs minorités, même les Noirs aux États-Unis.

Toutefois, dans la foulée de la Révolution tranquille, et face à l'affirmation nationale et internationale des Québécois, le gouvernement Lesage créa en 1961 le ministère des Affaires culturelles du Québec et, du même souffle, l'Office de la langue française (OLF) dont le mandat était d'améliorer la qualité du français au Québec. La question nationale prenait le haut du pavé et devenait à l'ordre du jour dans tous les secteurs de la société québécoise. Plusieurs commissions politisèrent le débat linguistique. La Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec, (commission Parent, 1962), la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (commission Laurendeau-Dunton, 1963) et la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec (commission Gendron, 1972) permirent de mieux cerner les grands enjeux toujours avec l'objectif de redonner sa place au français dans toutes les sphères d'activité de la société québécoise.

Le grand objectif, pour reprendre les mots de mon collègue Marc V. Levine, était non seulement de redonner à la langue de la majorité sa place dans toutes les institutions, mais aussi de reconquérir Montréal, une ville où les francophones y vivaient ghettoïsés. Faut-il rappeler que 90 % des enfants de la communauté italienne, en 1973, allaient à l'école anglaise, ou encore qu'un employé francophone devait parler anglais 63 % du temps pour communiquer avec son supérieur anglophone alors qu'un employé anglophone ne le faisait que dans 31 % des cas pour communiquer avec son supérieur francophone. Autres chiffres aberrants : en 1970-1971, 92,1 %

des enfants issus des milieux *allophones* recevaient leur éducation en anglais ; 17 ans plus tard, en 1987-1988, la tendance s'était inversée ; 66,2 % des allophones recevaient une éducation en français.

Le fort militantisme des divers groupes, jumelé à une volonté claire de tous les partis politiques à trouver une solution aux crises linguistiques récurrentes, amena les gouvernements successifs à proposer et adopter diverses lois. Le projet permettant aux parents de choisir la langue d'enseignement pour leurs enfants (projet de loi 85, 1968), la Loi pour promouvoir la langue française au Québec (projet de loi 63, 1969), la Loi sur la langue officielle (projet de loi 22, 1974), cette dernière reconnaissant le français comme langue officielle au Québec, ne réussirent pas à éteindre le feu des injustices dont étaient souvent victimes les Québécois francophones. C'est dans cet esprit qu'au lendemain de l'élection du Parti québécois, le 15 novembre 1976, le gouvernement Lévesque s'attaqua dès ses premiers jours à corriger le tir en proposant le projet de loi 1. Le 26 août 1977, la *Charte de la langue française*, mieux connue sous le vocable de loi 101, était adoptée par l'Assemblée nationale du Québec à 54 voix contre 32. Comme le dit si bien la chanson, à partir de ce moment… un nouveau jour s'est levé pour toute la société québécoise, vers une société plus égalitaire et respectueuse des droits de tous et chacun. Mais il reste toujours beaucoup de travail à faire…

L'OUVERTURE INTERNATIONALE

La loi 101 a été un moment historique au Québec ; elle nous a tous permis de tourner la page, de passer à autre chose, de faire du Québec une société plus démocratique, riche de sa culture et capable d'assumer pleinement son destin comme société nord-américaine. Le Cuba du Nord est devenu aujourd'hui une nouvelle Norvège, avec son virage technologique, une société plus ouverte sur le monde, une des sociétés les plus dynamiques de la planète, un modèle de relations et d'ouverture entre la majorité et ses minorités, bref une culture unique en Amérique du Nord et dans le monde. Si Montréal est devenu malgré elle au cours des 40 dernières années un lieu d'expérimentation sociale, on peut certes dire que la société québécoise s'est transformée, en bonne partie aussi grâce à l'éducation et à l'émergence d'une classe moyenne. Le grand succès de la loi 101 fut sans doute de faire en sorte que le clivage économique et même social entre Québécois francophones et anglophones a disparu. Au début

des années 1990, le revenu moyen entre les deux groupes linguistiques est devenu presque identique.

La loi 101 a également mis fin en bonne partie à « l'apartheid linguistique » au Québec et au climat morose de l'époque. Les travailleurs québécois francophones travaillaient pour des *boss* unilingues anglais, mais vivaient chez eux en français. Cette situation faisait en sorte qu'il existait deux types de citoyens au Québec et que la majorité se retrouvait minoritaire chez elle. La poudrière linguistique était source de ségrégation, d'inégalités sociales et de tensions sociales qu'il fallait faire disparaître, sinon elle risquait d'être la source de violence politique. Le livre de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique,* que certains bien-pensants avaient voulu mettre au ban de peur qu'il éveille les consciences, avait certainement posé un diagnostic alarmant. La classe politique devait mesurer l'ampleur du problème, sans quoi la démocratie québécoise était en danger. Les René Lévesque, Camille Laurin, Gérald Godin et Claude Ryan avaient compris que, sans paix linguistique, sans un véritable dialogue entre la majorité francophone, la minorité anglophone et les allophones, l'avenir du Québec serait plutôt sombre. Pour cela, il fallait un Québec égalitaire où le français serait la langue de l'État.

Les francophones ont en quelque sorte pris les moyens pour reconquérir Montréal. Le boulevard Saint-Laurent n'est plus aujourd'hui le mur de la division entre francos et anglos, le cosmopolitanisme est devenu à la mode à Montréal. Les mots *frogs* et *blokes* ont presque disparu de notre langage pour faire place à un nationalisme civique basé sur la *Charte des droits et libertés de la personne*. Mais, pour bâtir ce Québec nouveau, il faut que toutes les communautés historiques et issues de l'immigration aient un objectif commun : faire du Québec une société encore plus dynamique, innovante et tolérante. Il est d'ailleurs difficile aujourd'hui de trouver un endroit sur cette planète où l'égalité des chances est aussi réelle, en particulier entre hommes et femmes, même s'il faut toujours être vigilant et remettre sur le métier un travail jamais achevé.

LE NATIONALISME CIVIQUE

Notre nationalisme a été à mon avis fort exemplaire. Il signifie d'abord et avant tout que notre objectif premier est de défendre les intérêts du Québec, qu'on travaille d'abord pour *nous*. Pour cela, il faut au point de départ, une certaine dose de patriotisme, de fierté nationale, certains diront de confiance. En ce sens, tous les partis politiques au Québec et leurs chefs

reconnaissent aujourd'hui, et après certaines hésitations dans certains cas, qu'il existe bel et bien une nation québécoise. Être un nationaliste québécois, c'est donc avoir cette préférence marquée pour notre groupe national. Comme le disait René Lévesque en 1964 : « Il faut apprendre à être *rentablement* pour soi. Mais pas contre les autres. » Vous le savez, René Lévesque était particulièrement sensible à trouver les compromis nécessaires afin que la loi 101 puisse contenir les mécanismes nécessaires à une transition ordonnée. Nous souhaitons évidemment que ceux qui arrivent au Québec autant que ceux qui y sont nés attrapent ce goût du Québec afin de faire de ce pays un lieu où il fait bon vivre, mais surtout où le respect des droits et l'égalité entre citoyens demeurent au cœur de notre projet de société.

Le nationalisme, c'est aussi un *climat de revendications*, comme le fut la loi 101, afin que nos institutions, nos structures politiques et nos politiques répondent mieux aux aspirations de tous. Par exemple, si Montréal veut continuer de briller parmi les grandes villes de ce monde, il faut redonner confiance aux citoyens dans leurs institutions. Ce qui m'inquiète davantage ces jours-ci, c'est d'entendre des Québécois qui vivent à l'extérieur de Montréal affirmer qu'ils ne se sentent pas à l'aise quand ils viennent à Montréal, car ils ont l'impression qu'il faut être bilingue pour y travailler. Les Québécois anglophones, que Gérald Godin aimait bien appeler les co-fondateurs du Québec, se sont, me semble-t-il, fort bien adaptés aux changements apportés par la loi 101.

Nombreux sont ceux et celles qui ne se sentent plus anglos mais bien des Québécois à part entière, qui veulent continuer de faire du Québec une société pluraliste et respectueuse des droits de chacun. Tel fut le succès de la loi 101 : d'avoir permis une transition parfois difficile, mais somme toute relativement harmonieuse si l'on se compare avec d'autres pays. Il faut remercier encore les René Lévesque et Camille Laurin d'avoir été de grands démocrates.

Mais le succès est aussi attribuable, à mon avis, à la volonté de plusieurs leaders des communautés anglophones et francophones qui ont voulu créer des ponts, faire tomber des murs, et bâtir ce Québec nouveau. Je pense d'abord à Gérald Godin, qui n'a cessé de tisser des liens avec la communauté grecque, mais aussi avec toutes les communautés issues de l'immigration. Le documentaire de Simon Beaulieu sur Gérald Godin devrait être vu de tous tant pour la générosité que l'ouverture de ce poète en politique. Je pense aussi à Abe Limonchik et Michael Fainstat et aux pionniers du Rassemblement des citoyens de Montréal qui ont œuvré à

améliorer les relations ethnoculturelles à Montréal, tout en voulant ramener plus de démocratie à l`hôtel de ville.

J'ai personnellement toujours souhaité que nous nous intéressions davantage collectivement au changement dans les sociétés, plutôt qu'au *statu quo* incolore, afin de créer les conditions nécessaires pour la mise en place de meilleures politiques pour les citoyens. Montréal, comme métropole du Québec, doit reprendre ses lettres de noblesse et demeurer le phare de notre culture. Montréal doit demeurer une ville où il y a place pour la diversité culturelle, mais aussi une ville qui doit garder sa spécificité, d'être la plus grande ville francophone des Amériques. On peut être citoyen du monde et vivre dans une grande ville francophone internationale. La fierté de vivre à Montréal et au Québec doit continuer de s'étendre à toutes les communautés.

LE COMMUNAUTARISME TERRITORIAL

Comme plusieurs intervenants l'ont exprimé lors du colloque, le Québec a changé, mais il reste des choses à améliorer. La loi 101 a permis de sonner le glas d'un certain colonialisme pour ouvrir la porte à un véritable communautarisme territorial. Plusieurs propositions ont été faites au cours des dernières années, en particulier par la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (commission Bouchard-Taylor), en ce qui concerne les relations interculturelles dont la création d'une instance paragouvernementale pouvant relever de l'actuel Conseil des relations interculturelles comme lieu de recherche et de débats. Elle proposait également de favoriser l'arrivée d'immigrants francophones, en particulier d'étudiants étrangers, mais surtout de mettre en place des mesures leur permettant de rester ici.

La Commission a bien noté que le français reste un atout de taille pour l'accès à l'emploi. Elle proposait d'ailleurs d'étendre l'application de la loi 101 aux entreprises de 20 à 49 employés (il s'agit ici d'environ 400 000 travailleurs). Elle soulignait aussi que les droits économiques et sociaux des travailleurs, y compris la langue de travail et la lutte à la discrimination, devaient être renforcés au sein de la *Charte des droits et libertés de la personne* en leur assurant la primauté sur toute loi québécoise au même titre que les droits civils et politiques. Comme l'exprimait une intervenante lors de la Commission, il n'est pas non plus normal qu'un immigrant parlant uniquement français ne puisse pas se trouver un emploi au Québec parce qu'il ne maîtrise pas l'anglais. Il est étonnant aujourd'hui de voir

que certains immigrants se retrouvent dans la même situation précaire que les Québécois francophones au début des années 1960. Il faut corriger le tir. C'est notre responsabilité.

Au cours de ces 40 ans, les Québécois anglophones ont fait montre de générosité à bien des égards. Je pense à mon collègue Everett Price qui fit des démarches auprès du gouvernement Lévesque pour créer dans mon université – Concordia – une maîtrise en administration publique et analyse des politiques (MPPA). Le but de ce programme, créé en 1979, était de favoriser l'entrée des anglophones dans la fonction publique québécoise. Cet objectif fut en bonne partie atteint. Mais il reste beaucoup de travail à faire au sein de la communauté anglophone pour qu'elle se sente fière de défendre les intérêts du Québec au sein de l'État québécois. Je peux aussi témoigner que l'un des pires moments pour moi en plus de trente ans de carrière à Concordia ne fut certes pas la loi 101, mais le projet de loi 178 du gouvernement Bourassa qui proposait à la fin des années 1980 une nouvelle politique d'affichage. L'anglais était accepté uniquement à l'intérieur des commerces, et était proscrit à l'extérieur. J'ai trouvé cette loi particulièrement humiliante pour la communauté anglophone alors que la loi 101 cherchait un *modus operandi* respectueux des droits de la minorité anglophone. Heureusement, cette loi fut modifiée et est finalement disparue du paysage politique.

Je disais que certaines idées préconçues avaient disparu, mais pas tout à fait. Malheureusement, il y a encore des individus dans notre monde qui tiennent des propos racistes et xénophobes à l'endroit des francophones, des Québécois anglophones et des communautés minoritaires. Il faut répliquer à ces derniers, et à tous ceux qui endossent des commentaires, comme ceux qui ont été entendus il y a quelques printemps que le « Quebec is an almost pathologically alienated and low-trust society ». Au contraire, le Québec est une société ouverte, moderne, où il fait bon vivre. Cette responsabilité nous incombe à nous tous. Il faut sans doute rappeler que la culture québécoise est unique et vibrante. S'il y a des gens malheureux de vivre au Québec, il y a encore beaucoup de place pour eux ailleurs en Amérique du Nord !

Tôt au tard, et c'est toujours mon espoir, j'espère voir davantage d'Anglo-Québécois et de membres des communautés anglophones partager avec de nombreux Québécois cet idéal de faire un jour du Québec un pays meilleur. Mais le droit à l'autodétermination des peuples comporte aussi des obligations et des responsabilités ; pour reprendre l'aphorisme de Daniel Latouche, le droit à l'autodétermination, c'est aussi « le droit d'avoir des

minorités, un droit assorti du devoir de bien les traiter ». Comme le soulignait la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec (commission Larose), le français doit demeurer dominant au Québec et à Montréal, ce qui ne signifie nullement que cela doit freiner la connaissance d'autres langues ; le français doit être la langue commune utilisée dans le domaine public et comme langue d'enseignement.

Tel était à mon sens, l'esprit de la loi 101 : *bâtir un Québec nouveau.*

Bibliographie

Pétillon, P.-Y. (1970, 6 juin). Entretien avec Leonard Cohen « Chercher refuge dans les collines […] », VII.

THE CHARTER OF THE FRENCH LANGUAGE

INSTRUMENT OF UNILINGUALISM OR BILINGUALISM ?

Julius Grey

ABSTRACT : Bill 101 led to positive changes, including increased bilingualism and equality of incomes among the language groups. While challenges remain, both languages are flourishing, and the tensions of the 1970s have largely disappeared. Grey argues that official unilingualism with French as the only official language and the legislative promotion of French are absolutely necessary to preserve French, given its frail position across the world and the traditional anglicization of immigrants in Quebec. However, English is not and should not become a foreign language in Quebec. It is, rather, part of the heritage of Quebec in general and will always continue to play an important role in the life of Quebec, especially in Montreal. Looking ahead, Grey proposes an alternative school system that would increase bilingualism in a Quebec where French is the common language most of the time. Under this approach, the purpose is not unilingualism, but rather the maintaining of a great degree of bilingualism in general.

RÉSUMÉ : La loi 101 a entraîné des changements positifs, dont l'expansion du bilinguisme et l'égalité salariale entre membres des divers groupes linguistiques. Si des difficultés persistent, il n'en demeure pas moins que les deux langues officielles s'épanouissent maintenant et que les tensions des années 1970 se sont largement dissipées. Selon M. Grey, l'unilinguisme d'État – soit la reconnaissance du français comme seule langue officielle – et la promotion du français au moyen de dispositions législatives sont absolument nécessaires à la survie de cette langue au Québec. À ce propos,

il rappelle la situation précaire du français à l'échelle mondiale de même que l'anglicisation traditionnelle des immigrants québécois. Cela dit, l'anglais n'est pas considéré comme une langue étrangère au Québec et il ne doit pas l'être. Non seulement s'inscrit-il dans le patrimoine collectif des Québécois, mais il occupe toujours une place cruciale dans le quotidien de ces derniers, tout particulièrement à Montréal. Envisageant l'avenir, Julius Grey propose la création d'un système scolaire alternatif, qui permettrait l'expansion du bilinguisme au Québec – province où le français fait office de langue commune la plupart du temps. Cette approche n'a pas pour but de favoriser l'unilinguisme, mais plutôt de maintenir un fort taux de bilinguisme chez les Québécois en général.

The *Charter of the French Language* has been seen by many, including this writer, as a guarantee of linguistic peace and of considerable harmony between French- and English-speaking Quebecers. The climate of linguistic tension of the 1970s and 1980s is indeed gone and, on the whole, language does not occupy a preponderant place in the political landscape. Moreover, the view of the law as an acceptable compromise is widespread among both federalists and sovereigntists.

The law declares French to be the official language of Quebec and sets out a number of activities—notably labour law, political activities and the tagging of commercial signs—which must be performed in French. It creates a system of francization of businesses, essential for eligibility for government subsidies. At the same time, it recognizes the contribution of English speakers to the development of Quebec and establishes protection for English, notably in the social, medical, and municipal sphere. At the time of its adoption, the most controversial issue was education, since many demographic studies had demonstrated with great force that, if the tradition of encouraging immigrants to attend English school continued, French would eventually become a minority language, at least in Montreal. This was so because of the combination of the falling birth rate in Quebec and the decision made by Canada and Quebec to maintain a permanently high level of immigration. Once again, a compromise was reached.

Quebec wisely avoided classifying citizens as intrinsically English or French. Instead, it grandfathered the right of those educated in English in Quebec to an education in English and provided certain additional exceptions for children temporarily in Quebec or those with serious

learning difficulties or other major humanitarian reasons to attend English school.

If the law eventually came to be the symbol of compromise, it was initially the subject of intense political and especially judicial activity (*A.G. Quebec v. Blaikie*, 1981). The provisions requiring justice to be dispensed largely in French were the first to be struck down by the Courts on the grounds that they violated section 133 of the Constitution. After that, the most controversial changes brought about by the language law, the education restrictions, were modified by the new *Canadian Charter of Rights and Freedoms* and subsequent litigation of its terms, to permit those educated in English in Canada (and not only in Quebec) to attend English school, and to authorize Canadian citizens who had one child in English school in Canada to get English instruction for all of their children. While all this seemed very clear from a reading of the text of the Canadian Charter, Quebec fought the implementation of it all the way to the Supreme Court (*QAPSB v. A.G. Quebec*, 1982).

The final phase of the judicial battle took place over the language charter's provision that all commercial advertising had to be in French only. The Supreme Court set this aside on the grounds of both discrimination and freedom of expression (*Ford v. A.G. Quebec*, 1988). Quebec's Liberal government under Robert Bourassa considered the judgment so unacceptable that it adopted unilingualism in commercial signs with a derogation from the Charter of Rights. The battle lines then shifted to the United Nations and, ultimately, the United Nations Human Rights Subcommittee dismissed the argument of discrimination but declared the Quebec law to be a violation of freedom of expression under the Universal Declaration of Human Rights (Human Rights Committee, 1993). It was then that Quebec decided to comply with the ruling and modified the language law. It then acquired its status as a compromise which ensured peace and harmony.

Despite the fact that opponents of the law had won most of the cases, the result was indeed a compromise. The Court of Appeal, in *Ford*, had resolutely turned down the argument that Quebec had no jurisdiction to legislate language at all. As well, language tests for liberal professions were upheld (*Nancy Forget v. A.G. Quebec*, 1988).

Most of the rules requiring the use of French in the public sphere were upheld, even though the rules of natural justice had to be observed in the application (*Alliance for Language Communities v. Rosemere*, 1990). The profound revolution brought about by francization in Quebec society was

largely intact, although the most questionable details were modified. As well, the vigour which French culture acquired during the years of litigation never waned, and this despite the fact that English culture also flourished.

Since then, as with any legislation in force, there occurred numerous judicial disputes about language, but they were never of a fundamental nature. Rather, they dealt with individual application of the law. Most Quebecers accepted that the language legislation was necessary but that it also had to have limits in a liberal democracy, and that courts were the arbiters of individual disputes.

This is not to say that there were no die-hards on both sides, one dreaming of a completely unilingual world and the other wanting total bilingualism, the end of protection of French and complete freedom of choice in education. They were never taken seriously. The fashionable slogan became "Ne touchez pas à la Loi 101!" A major expansion or constriction was not seriously envisaged.

For political reasons, because the language law was always popular with the majority, occasional attempts were made by Quebec to make the law more restrictive. In particular, during the brief life of the Parti Québécois government of Pauline Marois in 2012-2014, drafts of legislation were presented that would have extended the law's reach in education to colleges, and would have imposed language tests on candidates running for office. Cooler heads prevailed and these drafts were not adopted.

These periodic efforts to render the law tougher disclose a persistent ambiguity around the slogan "Ne touchez pas à la Loi 101." For some, including this writer, this meant the law as modified by the courts. However, for some of the law's more unconditional partisans it meant the original law, and the turning back of the judicial amendments remained a viable goal. On the whole, the law, which is now considered the social compromise, retains the court-made reforms, and there now appears to be almost no enthusiasm for rolling them back.

However, despite the virtually unanimous acceptance of the language law and the recognition of its role as a social compromise by both English and French speakers, there remains a philosophical, fundamental difference between many of its supporters, almost never discussed openly, but inherent from the very beginning.

For many, the purpose and the ideology of the law was to make Quebec unilingual French, much as the western provinces are unilingual

English. The concessions to the minority are just that—the recognition of the acquired rights of one established minority. While "established" or "historic" English speakers may be difficult to define with precision, such terms clearly refer to Quebecers who spoke English before the beginning of the Quiet Revolution in 1960. It must be said that there was never a statistically significant desire to violate those rights. Across Quebec's political spectrum, even in strongly sovereigntist circles, respecting vested rights goes without saying and it always did.

Today, as well, many see the compromise as French unilingualism tempered by minority rights, which have often and justly been described as generous. Some have expressed this as a question of "collective rights,"[1] attached to a specific historic minority.[2] However, the "collective rights" terminology has not been generally retained by the courts.[3] Further, the numerical decline in the "historic" minority has not reduced rights to medical and social services in English. Rather, English services were provided to persons who were not descended from the historic minority, but who requested services in English.

There exists, however, a totally different philosophical approach to the language law. Under this approach, the purpose of it is not unilingualism at all, but rather the maintaining of a great degree of bilingualism in general.[4]

Under this theory, official unilingualism with French as the only official language[5] and the legislative promotion of French are absolutely necessary to preserve French, given its frail position across the world and the traditional anglicization of immigrants in Quebec. Without these measures, use of French would decline and eventually disappear, as is happening partially in places like Louisiana and, to a large extent, in other Canadian provinces.

1. This writer has great difficulty with the logic of "collective rights." See Grey, 1988. Who, for instance is the owner of such rights with the interest to enforce them? When the government argued that the language rights were collective, it clearly concluded that they did not have to be respected in every individual case, so long as they were applied to some members of the collectivity.
2. This was the argument used in *QAPSB v. A.G. Quebec*, 1982, and *Colin v. Commission d'appel sur la langue d'enseignement*, 1995. It almost prevailed in *Société des Acadiens v. Association of Parents*, 1986, where Mr. Justice Beetz considered language rights political compromises less fundamental than other rights, but the courts have stepped away from that (*R. v. Beaulac*, 1999).
3. QAPSB, supra; Colin, supra; Beaulac, supra.
4. For an early expression of this view, see Legault & Grey, 1993.
5. Subject to the status of English under federal law.

However, English is not and should not become a foreign language in Quebec. The rights reserved for it are not intended for any "collective" Quebec minority, but for the benefit of all of its citizens, including French ones. This is particularly clear in the municipal, labour, and cultural fields.[6] In other words, English is part of the heritage of Quebec in general[7] and will always continue to play an important role in the life of Quebec, especially in Montreal.

It appears that this vision of Quebec has been realized. Since the adoption of language laws, English culture and services have continued unabated side by side with French. Young immigrants have learned French because of the education restrictions and by and large use it in their work and leisure, but they have also learned excellent English. Both languages are equally present in the streets of Montreal. There is nothing anomalous about native English speakers using French or native French speakers using English.

Moreover, because of the interconnectedness of business and countries, knowledge of English has remained indispensable for a fulfilling life and successful career in Quebec. We cannot set ourselves adrift from the continent. It is clearly essential for a young person setting out to live his or her life in Montreal to be fluently bilingual.

If that is so, the current rules concerning education in English are unfair to French speakers. Those with vested rights can choose to be educated in both languages at a different stage of their education. Further, those who come from English homes will know English even if they do not have a vested right to English school. Even immigrants, with their multilingual background, will become fluent in English. The one group at a disadvantage is Francophones. True, many of them have also succeeded in learning excellent English. However, if both languages are part of everyone's heritage, a way of imparting English, not only as a language, but as a culture and a literature, must be found. Language learning by itself does not ensure that.

Further, the present "vested rights" are on the way to becoming arbitrary and absurd. Although initially they were given mostly to the historic minority established since the English conquest, there is now less and less connection between "being English" and having a right to attend English school. The number of "historic" Anglophones has declined in part because

6. Education is a more difficult question and we shall return to it.
7. This was recognized in *Alliance for Language Communities v. Rosemere*, 1990.

of the great migration of the 1970s. Many Francophones now have the right to English school through mixed marriages, which are very popular, or because of long periods of time spent in other provinces. Many "new" anglophones have no such right even if English is their only language. There is no evident logic to this and no link between "historic" use of English and the vested right. It is obvious that a change has become essential. Fortunately, a solution is available which will satisfy most parents and, it is to be hoped, most citizens.

Firstly, there can be no question of abolishing English and French schools. There exist constitutional guarantees, and parents have the right to that option. Moreover, there are children who lack the facility to study in a language they do not know well. Unilingual French and English schools will continue to operate.

However, nothing prevents an additional system, open to all, to be set up. This could start in secondary school, when the first language has already been properly anchored in each child.

The system would function for the most part in French—perhaps 75%. This is necessary to protect French, which will remain vulnerable for the foreseeable future. English would be taught on the level of a native language the remaining 25% of the time. There can be little doubt that all graduates would emerge bilingual with an excellent knowledge of both cultures.

The system would also function as an instrument of integration, removing what is left of Hugh MacLennan's "Two Solitudes."[8] It would further strengthen the concept of society, which has achieved real bilingualism by vigorously protecting the weaker culture, which will always be French. That is why the curriculum has to be weighted toward French. The new system's role in integration would make it more attractive than the present subsidized network of private religious and ethnic schools.

The original education restrictions were needed, and they fulfilled their purpose, but their time has passed. What we now need is an education system that reflects the ideology of protecting French in order to save both languages. It would be a fair guess that most parents would choose the new system for their children even though some English and French schools would remain.

8. See MacLennan, 1945.

The adoption of this new philosophy would serve as an excellent illustration of what might be considered the paradox of Quebec. Several times in its history, Quebec has transformed itself in surprising ways, with virtually no violence and with results no one could have predicted. From a forlorn colony of a few tens of thousands of people, it became a major nation within a century, while accepting the rule of the English, which many had seen as the path to its disappearance. A narrowly nationalist and ultra-Catholic society until the middle of the 20th century, it suddenly turned itself into one of the most secular and socially progressive places in the world, without repudiating its past, its very Catholic culture, and its literary and artistic traditions. Now, a province with a language that never occupied its natural place as the majority language, may well have created the most bilingual society in North America, while attempting to make itself unilingual French.[9] At the same time, it succeeded in large measure in ensuring that the historic fragility of French did not continue. The repeated paradoxes of Quebec are something other nations and jurisdictions might contemplate with great profit.

References

A.G. Quebec v. Blaikie. [1981] 1 SCR 312.

Alliance for Language Communities v. Rosemere. [1990] RJQ 2622.

Chartrand, L. (2018, May 5-6). Êtes-vous Marie-Victorin ou Groulx? *Le Devoir*, B10.

Colin v. Commission d'appel sur la langue d'enseignement. [1995] RJQ 1478.

Chiasson v. A.G. Quebec. [2000] RJQ 1836.

Devine v. A.G. Quebec. [1988] CanLII 20.

Ford v. A.G. Quebec. [1988] 2 SCR 712.

Grey, J. (1988). *Equality rights: An analysis*. Éditions Revue de droit de l'Université de Sherbrooke.

Human Rights Committee, Communications Nos. 359/1989 and 385/1989, *Ballantyne, Davidson, McIntyre v. Canada*, U.N. Doc. CCPR/C/47/D/359/1989 and 385/1989/Rev.1 (1993).

Legault, J., & Grey, J. (1993, January 26). La Guerre Yes Sir!, *Le Devoir*.

MacLennan, H. (1945). *Two Solitudes*. Macmillan of Canada.

9. For a study of the two types of Quebec nationalism, the traditional identity-based one, and the paradoxical one, which arrives at universal conclusions from seemingly nationalist premises, see Chartrand, 2018.

Nancy Forget v. A.G. Quebec. [1988] 2 SCR 90.

QAPSB v. A.G. Quebec. [1982] CS 673, 1984 2 SCR 66.

R. v. Beaulac. [1999] CanLII 684 (SCR).

Société des Acadiens v. Association of Parents. [1986] 1 SCR 549.

SEARCHING FOR ENGLISH QUEBEC HISTORY

A 40-YEAR ODYSSEY

Brendan O'Donnell[1]

ABSTRACT : Until the 1980s, English Quebecers did not have a history. English-speaking Quebecers, it was assumed, were English Canadians living in Quebec. Their history was viewed as included within the broader history of English Canada, separate from "Quebec history." Brendan O'Donnell explains how his online bibliography on English-speaking Quebec came about as a response to the election of the Parti Québécois and Bill 101. Through the lens of the bibliography, he looks at the development of "English Quebec studies" in the wake of Bill 101, and the later demise of the field seen through the apparent indifference within Quebec's English-language universities to the teaching of English Quebec history.

RÉSUMÉ : Avant les années 1980, les Anglo-Québécois n'avaient pas d'histoire. Les Québécois d'expression anglaise étaient, présumait-on, des Canadiens anglais vivant au Québec. On considérait donc que leur histoire s'intégrait à celle, plus vaste, du Canada anglais et qu'elle évoluait séparément de l'« histoire du Québec ». M. O'Donnell souligne d'emblée qu'il a conçu sa bibliographie sur le Québec anglophone en réaction à l'élection du Parti québécois et à l'adoption de la loi 101. À la lumière de cette nomenclature, il examine l'essor des « études anglo-québécoises » dans la

1. This essay was first given as a presentation on November 23, 2017, at one of the Quebec English-Speaking Communities Research Network's "Off the Shelf: Telling Stories About English-Speaking Quebec" lecture series. This particular presentation was held at Bishop's University in conjunction with the Eastern Townships Resource Centre's annual "Robin Burns Lecture."

foulée de la loi 101. Puis, sous l'angle de l'apparente indifférence des universités anglophones du Québec pour l'enseignement de l'histoire anglo-québécoise, il explique le déclin ultérieur de la discipline.

Until the 1980s, English Quebecers did not have a history. Most English Quebecers at the time did not find that fact passing strange. English-speaking Quebecers saw themselves as English Canadians living in Quebec. They viewed their history as being included within the broader history of English Canada, separate from "Quebec history." Quebec history was a nationalist account of French-speaking Quebec that usually portrayed English speakers, if at all, in a stereotype narrative (Smith, 2014).

The fact that there was no published history of English-speaking Quebec came to my realization on the evening of November 15, 1976. My brother Kevin and I were sitting in Montreal's Toe Blake's Tavern watching the election defeat of the incumbent Liberal government to the sovereigntist Parti Québécois (PQ), with its veiled resentment of the province's English-speaking minority. As the results rolled in over the television screen, it dawned on us, as it probably did to most English Quebecers that evening, that our community's place in the province was about to undergo even more dramatic changes than it had over the preceding 20 years.

Over a few beers, Kevin and I discussed the social and political impacts on English Quebecers that had taken place since the beginning of Quebec's Quiet Revolution. One significant impact was the rise of statism since the 1960s that had seen the Quebec government's expansion into such fields as education, social services, and health care, areas where, separated by language and religion, each community had for generations developed its own institutions and over which it enjoyed considerable control. This earlier separation of English Protestants, English Catholics, and French Catholics did not happen by accident. It had evolved in the province following the political dysfunction and social upheavals that occurred between the 1820s and the1850s, and had lasted until the Quiet Revolution. It was a mutually acceptable regime of segregated co-existence that social scientists would later describe as "consociational accommodation."[2] It would become

2. The term "consociational democracy" was first coined in the 1960s by political scientist Arend Lijphart to describe the evolution of Western European democracies, which, while displaying religious, ethnic, linguistic, class, or ideological cleavages, maintained stable patterns in their

popularly known in Quebec as the "two solitudes" after Hugh MacLellan's 1945 novel of the same title.

Another significant impact on the English community that had taken place since the 1960s was the evolving introduction of socio-economic language legislation by both Union Nationale and Liberal governments. This political intervention began with the Union Nationale's passage in 1969 of Quebec's first piece of language legislation, Bill 63, which was superseded in 1974 by the Liberals' more robust Bill 22. At the same time, the Office québécois de la langue française, originally created in 1961 to protect the purity of the French language in the province, was re-mandated in 1970 to promote French as the language of the workplace (Beauchamp, 2018). The aim of both political parties was to satisfy French Quebec's nationalist demands for at least economic parity with English speakers and its desire to stem the flow of immigrants integrating into the English-speaking community. Neither of these two pieces of legislation satisfied French Quebec nationalists (Coleman, 1981). On November 15, 1976, the Parti Québécois came to power, having promised that its first piece of legislation, what it proposed to call Bill 1 (but for parliamentary procedural reasons had to be labelled Bill 101), would be a *Charter of the French Language* whose aim was to make French the everyday *lingua franca* of work, education, communication, commerce, and business for everyone in the province (Larose, 2005). Montreal, with its multi-ethnic population, was to have an exclusive "French face," and Quebec was to emphasize its "nation" status (Bilodeau, 2016).

As we kept watching the election results that evening in 1976, Kevin and I discussed how little French Quebecers really understood their English-speaking neighbours, or the impacts of government policies on us. For generations, English speakers had been referred to by French Quebecers as "les Anglais" — usually used as a pejorative term that meant the conquerors, the exploiters, the oppressors (Smith, 2014). As a result of the Quiet Revolution, however, English speakers by 1976 were no longer the bogeymen of old but were now referred to as "les Anglophones" — a minority group like any other ethnic immigrant community in the province, just one of "les autres," never quite "vrais Québécois" (Bothwell, 1991).

social structure and political behaviour through segregation. "Consociational accommodation" is an adaptation of consociational democracy that is used by Garth Stevenson (1999) to describe the socio-political understanding that existed in Quebec from 1850 to 1960.

"How did we get to this point?" we asked ourselves. After 200 years, how was English Quebec's place in Quebec society so little understood or accepted? Had we not played by the "two solitudes" rules that unofficially governed Quebec society for the hundred years before the Quiet Revolution? Had we not financed our own education, health, and social welfare systems to satisfy our own economic and social ends without interfering in French Quebec's goals? Had we not reluctantly accepted immigrant communities into our fold when French Quebec's secular and religious elites wished no integration of outsiders who were not white French-speaking Catholics? (Croteau, 2016). Kevin came up with the answer. "It's because no one has written the history of English Quebec," he declared. No one had explained English Quebec's perspective of the history of the province and its role in it.

As the PQ's seat count in the National Assembly grew larger and larger that evening, we turned our attention away from the television set (as had most of the imbibers at Toe Blake's by that point) and began to discuss what would be needed if someone were to write a social history of English-speaking Quebec. The first thing needed, we agreed, was to gather what written studies existed about English Quebec. I said I would start putting together a bibliography of secondary sources on the topic. And so began my odyssey in search of English Quebec history.

* * *

I had volunteered to compile a bibliography on English Quebec, thinking it would not be an arduous task. My first step was to purchase a package of one hundred 3 x 5-inch index cards, for which I paid less than one dollar. I distinctly remember thinking to myself as I bought the cards, "This is a waste of fifty cents," for surely I was not going to find 100 books, articles and theses on the topic. However, what was supposed to be an easy task turned out to be more taxing than I originally imagined.

The late 1970s and 1980s were pre-World Wide Web decades. Searching for titles on the subject during this period meant manually going through card catalogues in libraries for books that might include information on English Quebec and English-speaking Quebecers, looking through academic journals for relevant essays on the subject, and always checking an author's bibliography in the hopes that it might mention another potential book, article or thesis that I had yet to discover. As the years went on, the pile of 3 x 5-inch index cards grew larger and larger.

It was during this time that I came across a book that, although not directly relevant to the history of English Quebec, contained a passage that summarized the feeling that Kevin and I had on that evening in 1976 when we first began talking about a history of English Quebec. The book was a 1973 published manuscript of a CBC program titled *The Craft of History*. The book contained an interview with Université de Montréal historian Michel Brunet, who spoke about the revitalization of French Quebec history after the Second World War. Brunet said in the interview that in the early 1950s he came to the conclusion that a "minority cannot blame the majority for not understanding it, as long as the minority does not have the knowledge, the science, and the courage to define itself" (cited in Cook, 1973, p. 78). Brunet was talking about the role of history in the relations of French Canada of an earlier time with English Canada, but I saw that his words applied equally to English Quebec in its current relations with French Quebec. If English Quebec wanted French Quebec to understand it, then the onus was on English Quebec to find the knowledge, the science, and the courage to define itself.

By the 1980s, it appeared that a nascent courage to define itself was on English Quebec's horizon, part of the community's gradual re-evaluation of its status and future in a now overtly French-speaking nationalist state. As had happened with French Quebec after the war, a few academics and intellectuals were becoming interested in an English Quebec unique from English Canada, interested in this distinct community within Quebec whose destiny was being challenged.

The first academic that showed an interest in teaching a course on English Quebec history was Concordia University historian Robin Burns. Robin had written his master's thesis (1966) and PhD dissertation (1976) on the 19-century Irish-born Montreal journalist and politician Thomas D'Arcy McGee. By the late 1970s, Robin was beginning to look beyond Irish Montreal's history to the broader English-speaking community, and he took an interest in my search for bibliographic titles on English Quebec. In 1978 Robin hired me on a one-year contract as his research assistant, under a grant he had received from the Ministry of Education's Programme de formation de chercheurs et d'action concerté, to work full time on the bibliography. His advice to me was to cast the net as wide as possible in my search for titles, to take the widest possible view of English Quebec society, to search out secondary sources in the fields of history, economics and business, geography, sociology, politics, religion and religious institutions, health, education, ethnic communities, the arts and

literature — anything and everything dealing with English speakers in the province.

In 1982, Robin moved from Concordia's to Bishop's University's history department, where he also became the first director of the university's newly-formed Eastern Townships Research Centre with its interest in the Townships' English-speaking community. At Bishop's, Robin began teaching a course on English Quebec history, the first such course ever offered at any university.

By this time, I had compiled 2,698 titles of books, articles, and theses dealing with aspects of English Quebec society produced prior to 1980. Soon after he arrived at Bishop's, Robin called me up to say that the Eastern Townships Research Centre was interested in publishing the bibliography. In 1985, the Centre published the *Printed sources for the study of English-speaking Quebec: An annotated bibliography of works printed before 1980*. It would be the first of three published volumes in my bibliographic search for English Quebec history.

* * *

Aside from the bibliography, three other books were published in the early 1980s that dealt specifically with the history and contemporary situation of English-speaking Quebec. All at once, it appeared that there was a growing interest in English Quebec studies.

The first published examination of the situation of English Quebecers was written by two former *Montreal Star* journalists, Sheila McLeod Arnopoulos and Dominique Clift. Published first under the title *Le fait anglais au Québec* (1979) and translated in 1980 as *The English Fact in Quebec* (1980), the book was a series of 13 essays by the two authors ranging from English-French relations, business and economics, language conflicts, and education, to ethnic communities, the English language media, and the English community's leadership. Although its chapters dealing with historical analysis are weak, the book's concluding argument was prophetic, pointing out that English Quebec's leadership had to abandon the community's desire to remain segregated from French Quebec society if the community was to survive and prosper.

The second book, published in 1982, was an anthology of 22 articles edited by sociologist Gary Caldwell and geographer Éric Waddell titled *The English of Québec: from majority to minority status*. Like many such

anthologies, the articles were wide ranging in both subject matter and opinion, with the publisher explaining on the book's back cover that the essays were "sincere attempts at giving a sense to an English presence [in Quebec], at describing its recent history, and at providing some bearings for the future." Like the Arnopoulos/Clift book, the historical reflections on English Quebec society in several essays in the Caldwell/Waddell-edited tome were limited, but most of the essays reflecting on the future of English Quebec concurred with McLeod Arnopoulos/Clift that English speakers had to better integrate into the wider Quebec society.

The third book published during this period, in 1985, was written by Concordia University historian Ronald Rudin, who aptly titled his historical account of English speakers in the province *The Forgotten Quebecers* (1985). The book was the first academic treatment of English Quebec's history, covering the period from the arrival of the British in 1759 to the referendum on sovereignty-association in 1980. Rudin separated English Quebec's history into three distinct eras—pre-Confederation, post-Confederation and post-Quiet Revolution—and his book seeks to explain the differing patterns in the history of the province's linguistic minority during these periods. His conclusion was that English Quebec's pre-Confederation growth through immigration (mostly from the British Isles), which saw the spread of English speakers into various parts of the province, went into decline as a percentage of the total number of Quebecers in the post-Confederation era. This decline was coupled with the emigration of English speakers away from rural areas into Montreal, or out of the province altogether. Rudin argues that the large-scale post-Quiet Revolution outmigration of English Quebecers, especially after the election of the Parti Québécois and its introduction of the *Charter of the French Language*, Bill 101, was simply a continuation of a pattern that had been in effect since 1867.

While drafting his synthesis outlining the history of English Quebec, Rudin and fellow Concordia historian Graeme Decarie established the Centre for the Study of Anglophone Quebec at the university. They also began teaching a course at Concordia on English Quebec history, the second university in Quebec to do so. These undertakings at Concordia, along with what was happening at Bishop's, gave greater momentum to the idea that English Quebec studies was taking root in Quebec's English-language universities.

* * *

By the mid-1980s, I had begun a career working for the federal government, but continued to search for published titles relating to English-speaking Quebec. This time, I was focusing on works that had been produced after 1980. What was evident was the growing interest in aspects of English Quebec history, institutions, and contemporary situation, especially by students writing master's theses and doctoral dissertations. A significant number of these works were written by French Quebecers attending French-language universities, and their viewpoints were usually an interesting perspective of outsiders looking in. There was also a growing number of local histories, produced by individuals interested in chronicling the history of the English settlement of their rural communities and urban districts before it was lost to oblivion.

One day, in 1991, Robin Burns called again, saying it was time to publish the second volume of the bibliography. By then, I had collected an additional 1,584 index cards on the subject, titles produced during the decade from 1980 to 1990. In 1992, the Eastern Townships Research Centre, with a grant from the Secretary of State of Canada, published *Sources for the Study of English-speaking Quebec: An Annotated Bibliography of Works Published between 1980 and 1990/Sources pour l'étude du Québec d'expression anglaise: Bibliographie annotée d'ouvrages produits de 1980 à 1990*. Robin Burns and Marjorie Goodfellow wrote the overview essay for this volume.

Sadly, in 1998, Robin Burns passed away. By then, academic interest in English Quebec studies was slipping into oblivion. Robin had continued teaching a course on English Quebec history at Bishop's, had continued to promote the bibliographic research on the topic, and had continued promoting research on the Eastern Townships as Director of the Eastern Townships Research Centre. After his death, Bishop's University dropped the course on English Quebec, although the Eastern Townships Research Centre continues to this day, albeit now under the name Eastern Townships Resource Centre. At Concordia, the Centre for the Study of Anglophone Quebec imploded after only a few years in existence, its only legacy being the publication of a bibliography in 1981 by Claudette Cardinal titled *The History of Quebec: A Bibliography of Works in English*. Courses on English Quebec history also only lasted a few years at Concordia. At McGill University, there has never been a specific interest in English Quebec studies, although it has a Quebec Studies program, originally known as French Canada Studies and still today focused primarily on French Quebec.

In 2008, I was approached by Lorraine O'Donnell to produce a third volume of the bibliography, covering the period after 1990. Lorraine had

just been appointed by Concordia University to head its Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN), a non-teaching body within the university whose goal is to organize a collaborative network of researchers, stakeholders, and educational and other institutions to improve an understanding of Quebec's English-speaking community and promote its vitality. QUESCREN was associated during its first 10 years of existence with the Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques based at the Université de Moncton, whose primary interest is in Francophone minority communities outside Quebec. As part of its public kickoff, QUESCREN wanted to publish a third volume of the bibliography on English Quebec, covering the period from 1990 to 2008. The Eastern Townships Resource Centre, Bishop's University informed me, was financially strapped and not able to continue publishing the bibliography. By this time, I had found 2,730 titles produced during the 18-year period between 1990 and 2008, a task made much easier through the use of the Internet. Researchers were now broadening their inquiries into such contemporary fields as health care for senior English speakers, especially those living in rural areas, and the impacts of Bill 101 on English Quebec's education system. In 2009, *Sources for the Study of English-speaking Quebec: An Annotated Bibliography of Works Produced between 1990 and 2008/Sources pour l'étude du Québec d'expression anglaise: Bibliographie annotée d'ouvrages produits de 1990 à 2008* was published by QUESCREN.

In total, I had found 7,012 titles on English-speaking Quebec, published in the three bibliographic volumes. In 2010, having just retired from the federal government, I volunteered to enter the titles online on QUESCREN's website. This has allowed me to track down, using the Internet, titles that I had missed while researching the printed volumes of the bibliography, as well as to add titles produced since 2008. The online version of my bibliography contains over 12,700 entries and is still growing.[3]

* * *

It is now over 40 years since Kevin and I, sitting in Toe Blake's Tavern, mused over the place of English Quebec in an increasingly intercultural, nationalist state. During this time there has been a growing interest in every aspect of English Quebec and its institutions. This is evidenced by the research in the bibliography, which is wide and varied. As Robin Burns

3. The online version is found at http://www.quescren.ca/biblio-en/.

and Marjorie Goodfellow pointed out in 1992, the bibliography reflects the extraordinary diversity of English speakers in Quebec and underscores the difficulty of trying to define it ethnically, socially, ideologically, or geographically. This diversity has led some French-speaking nationalists to argue that there never existed a true English Quebec "community," thus dismissing the social effects of Quebec's language laws on this minority. According to this argument, English speakers in Quebec historically lived in disparate communities scattered throughout the province whose only commonality was that they spoke English. It postulates the notion that an "English Quebec" came into existence only in the late 20th century, with the coalescence of these disparate rural villages and urban enclaves into a defensive posture in reaction to the political, cultural, and economic events of post-1976 Quebec (Legault, 1992). But as sociologist Gary Caldwell (1998) has noted, the English Quebec community

> meant more than speaking the English language; it also meant participating in a culture. And it is of course culture—shared experiences, shared values and a shared vision of the world—that creates community. Obviously the culture in question has changed and evolved since the nineteenth century; but when one speaks of community, one speaks of a reality that is none the less culturally defined (p. 274).

And this leads us to English Quebec's current situation. In order to disseminate an understanding of English Quebec, two essential components are needed, components that must be supplied by our three English-language universities. The first is a new historical analysis of English Quebec, synthesizing the bountiful research that has been produced over the past 40 years. How can it be that no academic historian has seen fit to write a social history of English Quebec since Ronald Rudin's *The Forgotten Quebecers*, now over 35 years old? When he wrote the book, Rudin remarked in its preface that "this work is far from being the final word on the history of English-speaking Quebec" (p. 21), but that is what it has become. Rudin's is not a seminal work nor was it meant to be. It was a first triage that the author hoped would inspire other academics to produce a more developed synthesis on English Quebec as secondary sources became available. Unfortunately, no academic has so far accepted the challenge.

The second essential component needed is for our three English-language universities to bring English Quebec into the classroom, to begin teaching courses on English Quebec that include explaining our history and society from an English Quebec perspective. These universities occasionally offer courses on the sociology of contemporary English Quebec,

or on a history of an ethnic community, or on the role played by English Quebec poets and painters in modernizing those genres, but there has never been an attempt to offer university students an interdisciplinary English Quebec studies perspective.

If English Quebec wishes its history to be understood, with its place in the province accepted, then the onus is on English Quebecers to explain it. It begins with Quebec's English-language universities and their academics to stop acting as if it is politically incorrect to teach English Quebec studies. As Michel Brunet said, a minority cannot blame the majority for not understanding it, as long as the minority does not have the knowledge, the science, and the courage to define itself.

References

Beauchamp, J. (Host). (2018, March 20). L'Office québécois de la langue française, un rempart pour la culture québécoise. In *Aujourd'hui l'histoire*. Radio-Canada. https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/segments/entrevue/64249/oqlf-office-quebecois-de-la-langue-francaise-quebec-marie-eva-de-villers.

Bothwell, R. (1991). Out, damned spot! English rights in Quebec. In J.L. Granatstein & K. McNaught (Eds.). *English Canada speaks out* (pp. 188-201). Doubleday Canada.

Burns, R. B. (1966). *D'Arcy McGee and the new nationality*. Master's thesis, Carleton University.

Burns, R. B. (1976). *Thomas D'Arcy McGee: A biography*. Doctoral dissertation, McGill University.

Burns, R., & Goodfellow, M. (1992). Overview. In B. O'Donnell, *Sources for the study of English-speaking Quebec/Sources pour l'étude du Québec d'expression anglaise* (xiii-xiv). Eastern Townships Research Centre.

Caldwell, G. (1998). English Quebec. In J. Edwards (Ed.). *Language in Canada*. Cambridge University Press.

Caldwell, G., & Waddell, É. (Eds.). (1982). *The English of Québec: from majority to minority status*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Cardinal, C. (1981). *The history of Quebec: A bibliography of works in English*. Centre for the Study of Anglophone Quebec, Concordia University.

Clift, D., & McLeod Arnopoulos, S. (1979). *Le fait anglais au Québec*. Libre Expression.

Coleman, W.D. (1981). From Bill 22 to Bill 101: The politics of language under the Parti Québécois. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique*, *14*(3), 459-485.

Cook, E. (Ed.). (1973). *The craft of history*. CBC.

Croteau, J.-P. (2016). *Les commissions scolaires montréalaises et torontoises et les immigrants (1875-1960)*. Presses de l'Université Laval.

Larose, K. (2005). The emergence of unilingualism: Archeology of the language issue in Québec. In I. Lockerbie, I. Molinaro, K. Larose & L. Oakes (Eds.). *French as the common language in Québec: History, debates and positions* (pp. 117-152). Éditions Nota bene/Globe.

Legault, J. (1992). *L'invention d'une minorité : Les Anglo-québécois*. Boréal.

McLeod Arnopoulos, S., & Clift, D. (1980). *The English fact in Quebec*. McGill-Queen's University Press.

Rudin, R. (1995). *The forgotten Quebecers: A history of English-speaking Quebec, 1759-1980*. Institut québécois de recherche sur la culture.

Smith, M. R. (2014). Présentation : Les anglophones au Québec. *Recherches sociographiques*, *55*(3), 455-465.

Stevenson, G. (1999). *Community besieged: The Anglophone minority and the politics of Quebec*. McGill-Queen's University Press.

CONCLUSION

Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

The *Charter of the French Language* was about language, of course, but it was equally about the redistribution of power and the creation of a new social contract in what many saw as a divided and unequal society. The chapters in this book address these power dynamics from multiple perspectives.

First, there is state power, mobilized by the Charter itself — power in the sense of "political or social authority or control, especially that exercised by a government" (Lexico.com). For example, authors look at state power embedded in the language of the Charter (chapter by Jiwani et al.) and how the Charter radically changed the educational face of Quebec (chapters by Gérin-Lajoie, Bourhis & Sioufi). The French-speaking majority, which felt increasingly disempowered and worried about linguistic assimilation, exercised state power; the Charter was devised as a means to increase its capacity and influence.

Second, there are the various powers that mobilized in favour of and in opposition to the Charter, at both the institutional and individual levels. Authors provide perspectives on English-speaking Quebec's efforts to defend its diverse interests during the Bill 101 debates (chapters by Anctil, Williams, Bonin), on legal challenges to the Charter (chapters by Rousseau & Poirier, Bergman), and on the creation of English-speaking and/or Indigenous community organizations (chapters by Gosselin, Diabo) in response to the Charter. These arguments can include calls to action: for example, to create a public bilingual school system accessible to all (chapter by Grey), or to acknowledge and address the needs of groups challenged by social exclusion, including some Indigenous, Black, and other peoples (chapters by Diabo, Williams, Jiwani et al.).

As this book shows, there are many legitimate but conflicting perspectives. No single path forward can pretend to satisfy all of the aspirations and strongly felt demands of Quebec's diverse communities at the same time. There has been and will continue to be negotiation among competing interests.

For the Francophone majority, the starting point in assessing the Charter is the pre-1977 situation. The federal Bilingualism and Biculturalism Commission and other studies plainly revealed that Quebec's English-speaking minority had a disproportionate share of the province's economic resources in comparison with the Francophone majority (d'Anglejan, 1984). Moreover, demographic projections showed an alarming decline of the French language given the tendency of immigrants and newcomers to gravitate toward English. This was the situation that the Parti Québécois sought to change through the Charter. Seen in this light, the law was strikingly successful. Today, French is widely accepted as the common public language, there are more French speakers in the province that ever before, Francophones are no longer poorer than English speakers in Quebec, and their political power has been reinforced (chapters by Vaillancourt, Lachapelle).

While repeated court challenges over the years invalidated some Charter provisions, particularly concerning education and the language on commercial signs, changes were more marginal than fundamental, and the law has stood (Bérard, 2017). Overall, the Charter has ended up a workable law reflecting compromise (chapters by Grey, Lachapelle). Indeed, the Charter helped solidify collective language rights in Canada, thereby contributing to the protection not only of Canada's Francophone communities, but also serving as a legislative model for Indigenous languages in Nunavut (chapter by McDougall).

At the same time, we must acknowledge the concerns of some Francophone Quebecers that the work of the Charter is not done, and that ongoing vigilance is required to protect and promote the French language both in Quebec and in Canada. Fifty years ago, demographic projections regarding the decline of French were alarming. Statistical projections are less alarming today, but still show that more must be done to ensure adequate French-language training for the immigrants and newcomers who drive population growth in Quebec (chapter by Lepage).

Much of the debate around the Charter has focused on restrictions placed on English-speaking communities. In fact, the Charter has also reduced choices for most French speakers. Unless they are "rights holders,"

they cannot send their children to the English-language school sector, which offers bilingual and French immersion programs. Further, the Charter limits the amount of English-language training in the French-language school sector (chapter by Mather). Today, Quebec's Francophones are less bilingual than English-speaking Quebecers.[1] Monolingual Francophones in Quebec earn less than other groups (chapter by Vaillancourt) and miss out on the many cognitive, cultural, and economic benefits of knowing other languages.[2]

From the point of view of English-speaking Quebecers, assessing the Charter and its effects also reveals mixed results.

Many would agree that the Charter has tangibly improved the social climate by redressing economic inequalities between French- and English-speaking Quebecers, which was a major source of linguistic tension (chapter by Lachapelle). It is worth emphasizing that the transformation wrought by the Charter has been overwhelmingly peaceful. To this day, Quebec is a remarkably peaceful society. Canada is one of the most peaceful countries in the world (Institute for Economics and Peace, 2017); Quebec has a relatively low crime severity index in comparison with the other provinces and territories (Statistics Canada). The Charter sparked a virtually bloodless revolution, and English speakers can still feel at home in Quebec.

Moreover, the Charter has led many English-speaking Quebecers to adapt by increasing their knowledge of French. In addition to the economic and cognitive benefits already mentioned, this has led to better knowledge of and links with Quebec's Francophone milieu, which has been culturally and intellectually enriching, further reinforcing social cohesion and community vitality. Conscious of these benefits, educators—including in

1. According to 2016 mother tongue census data, the French-English bilingualism rates in Quebec are 71% for English-speaking Quebecers and 40% for French-speaking Quebecers (Scott, 2017).
2. This has been widely documented for Canada and elsewhere. See, for instance, Mehisto & Marsh, 2011, pp. 21–47. It is worth adding that Francophone Quebecers have also become increasingly bilingual since the passage of Bill 101 (chapter by Mather), which could likewise contribute to cross-cultural exchange. However, nuance is required here; Mather in this volume maintains that Francophone Quebecers feel "a deeply ingrained ambivalence toward English." Other researchers have identified the rise of new Quebec language elites whose "elite bilingualism" (ability to speak English and French at native or near-native level) have forged a link between language capacity and "mobility, transnationality, and diversity" (see Paquet & Levasseur, 2019, pp. 4, 15).

the youth sector[3] and in English-language CEGEPs,[4] which are vibrant spaces of interaction between students from all linguistic backgrounds — work to develop programs for English-speaking students to interact comfortably in French-language settings.

Gains aside, we acknowledge that the Charter has also led to significant setbacks and challenges for Quebec's English-speaking population.

With regard to the population's traditional, constitutionally protected institutions, the one most seriously affected by the Charter is the English-language school system. The Charter requires children who are non-"rights-holders," including immigrants, to attend school in French. This provision and other factors such as outmigration, low birth rates among English speakers, and the phenomenon of rights-holding children attending French-language schools by choice, have led to a very severe decline in the student population in the English-language system — from 255,205 in 1971 to 95,753 in 2017 (chapter by Bourhis & Sioufi) — and the closure of many schools (chapters by Bourhis & Sioufi, Gérin-Lajoie). As English-language schools become more thinly spread out over the territory, they also become, for some rights-holding parents, a less attractive alternative to neighbourhood French-language schools, leading to more closures of the English-language ones. Many perceive a crisis in the English-language sector, one that has led to creative responses including great strides in providing excellent English- and French-language education (chapter by Gérin-Lajoie), the creation of Community Learning Centres, and the NEXTschool model (LEARN Quebec, 2017), but they cannot erase the negative effects of the Charter on the English-language school system.

Minority populations need a certain level of institutional completeness to function as intact and vibrant communities (Rosenberg & Jedwab, 1992). Loss of institutions threatens community vitality. The decline of Quebec's English-language school system has meant not only fewer places of learning for young people, but also a loss of places to socialize and organize in English (for events, parents' committees and other gatherings), and a loss of jobs for English speakers. The response by English-speaking community groups to Bill 40, which replaces Quebec's school boards with service centres, indicates that key segments of the community continue to feel

3. See, for instance, the project developed by Benoit Côté (Université de Sherbrooke) called PÉLIQ-AN (Programme d'échanges linguistiques intra Québec — approche nouvelle).
4. For CEGEPs, see a study of perceptions on the part of students in English-language CEGEPs of the French as a second language training they received (Gagné & Popica, 2017).

under attack (see Laframboise, 2020; APPELE-Québec, 2019; QESBA, 2019, 2020b, 2020a).

Outside the English-language school system, many English-speaking immigrant children continue to face difficult challenges integrating with the French-language school system, with relatively little support to alleviate the situation. Their parents also face difficulties interacting with the French-language school system (Roman, 2018).

For English-speaking Quebecers, another sector that the Charter directly impacted is employment. Bill 101 made French the working language of the civil administration, semipublic agencies (chapter by Archibald), labour relations, commerce, and business. The Quebec government designates resources for French-language training for adult immigrants to promote their social and workplace integration (Amireault, 2007). It has provided no comprehensive, universally accessible equivalent for non-immigrant adult English-speaking Quebecers, as several Quebec politicians recently indicated (Fletcher, 2019). This is despite the fact that the Comité anglophone pour un Québec unifié proposed such training in 1977 at provincial legislative committee hearings leading up to passage of the Charter.[5] At the hearing, Camille Laurin himself, architect of the Charter, said that he agreed with the spirit of this recommendation, that the government would ensure Anglophone access to francization courses, and that "it has always been the government's intention to avoid discrimination against English-speaking workers on the basis of language" (Assemblée nationale du Québec, 1977, editors' translation).

As Laurin recognized, English-speaking Quebecers not fluent in French can have trouble obtaining work. There are now relatively high rates of unemployment and poverty within the English-speaking population (chapter by Bourhis & Sioufi). For decades, participation of non-Francophones in the Quebec public service has been very low in proportion to their relative numbers in the province (Cooper et al., 2019).

Moreover, the passage of the Charter contributed to a significant increase in the ongoing outmigration of English-speaking Quebecers (chapters by Paillé, Bourhis & Sioufi). Among those who stayed, there has been "an over representation of those who are older and well integrated into the workforce at one end of the socio-economic spectrum and of those who are younger and less educated at the other," leading to a phenomenon

5. See the recommendation to this effect by the Comité anglophone pour un Québec unifié in Assemblée nationale du Québec, 1977.

that William Floch and Joanne Pocock have termed a "missing middle" (Canadian Heritage, 2011, pp. 4-5). The remaining English-speaking population was weakened as a result, in very significant ways : families were dispersed ; natural caregivers for the elderly moved away ; and communities lost members and leaders for groups and institutions.

While the Charter is a legal text, it is also a "discursive" text, that is, one that seeks to persuade. Jiwani and her colleagues argue that the Charter, in its very language, has contributed to and misrepresented the nature of social stratification in Quebec, constructing the very reality it purports simply to describe :

> The preamble begins by establishing French speakers as the majority in Quebec, and the French language as "the instrument by which that people has articulated its identity." In these first phrases, the principal distinction between "us," the French-speaking majority and "them" — the others — is established (chapter by Jiwani et al.).

In this reading, the Charter envisions — and introduces legal provisions for — a society divided into Francophones and others. Furthermore, while the law's preamble identifies five population groups in Quebec, which it calls French-speaking people, the English-speaking community of Quebec, ethnic minorities, "Amerinds," and Inuit (*Charter of the French Language*), Jiwani and her colleagues point out that the text has the effect of "negating… diversity among each linguistic category," including "collapsing Indigenous nations" and not recognizing the range of "race and immigration status" among ethnic minorities.

Quebec's English-speaking population is and always has been diverse. Differences in social status and sector of employment, migration background, country of origin, religion, ethnicity, race, place of residence, and level of bilingualism have always been factors contributing to widely different levels of wealth and power (chapters by Williams, Anctil).[6] Other factors differentiating English-speaking Quebecers are the various histories of those who acquired English "as a result of previous histories of colonialism" (chapter by Jiwani et al.) and enslavement (chapter by Williams).[7] These differences are glossed over within the narrative created by the Charter.

6. For information on Quebec's diverse English-speaking communities, see the Baseline Data Reports and community portraits produced by the Community Health and Social Services Network and available in its online Document Centre at www.chssn.org.
7. See also Williams, 1997.

Ideological dichotomies can pose challenges to intercultural understanding, but pointing them out may also lead to potential compromises and solutions. Rousseau and Poirier in their chapter contrast Anglo-Saxon liberalism and French republicanism. The former philosophy emphasizes diversity, minority rights, and individual rights, which the authors argue underpinned challenges to the Charter. The Charter's legislators were motivated by more of a republican approach, wherein a functioning democracy requires "l'existence d'un peuple, fondé sur une langue commune majoritaire." Moreover, as Mather points out, we can "distinguish between instrumental motivations in acquiring a second language (e.g., better job opportunities, or travelling abroad), versus integrational motivations (e.g., becoming an active member of the target-language speech community)." He adds, "these are two very different scenarios, but they are often conflated into one by politicians and other decision-makers." Wide divisions in basic political philosophies continue to shape the thoughts and actions of Quebec's language policy makers and the linguistic communities themselves.

The *Charter of the French Language* not only identified the English-speaking population as a minority, but also helped to create within this minority a sense of collective identity by galvanizing English speakers to organize and see themselves as a more unified language group in response to the Charter (Caldwell & Waddell, 1982). While we see this as a useful and positive development, and a way of forging links among diverse English speakers, we also recognize that this community of communities is more vulnerable today than it was 40 years ago.

There is nevertheless cause for optimism about the future of English-speaking communities in Quebec. Quebec has passed peaceably into a new social compact. In 2017, 40 years after passing the Charter, the Quebec government created a Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise (Secretariat for relations with English-speaking Quebecers) to improve provincial government knowledge of and response to this population's realities and needs. Although this office was a Liberal government creation, during the 2018 provincial election campaign, it obtained statements of support from the leaders of all four main political parties.[8] Significantly, the leaders made these statements at a televised English-language election debate, in itself a telling first. Moreover, the 2018 election was the first in recent memory that was *not* fought on the issue of sovereignty

8. All four leaders responded in the affirmative when asked if they would maintain the Secretariat in the event that their party was elected to government (See Lau, 2018).

(Macpherson, 2018), which has always been linked to Quebec's language question. As of 2021, the Secrétariat remains very active. We see signs of significant change in the province's political culture that may lessen tensions and challenges faced by English-speaking Quebecers.

In 2021, the Coalition Avenir Québec (CAQ) government is revisiting the *Charter of the French Language*. We see this as an opportunity. First, it will allow the government to address problems with the Charter. These include its negative effects on the vitality of English-speaking Quebec, particularly on its educational institutions. We also see it as an opportunity to stop viewing language issues as a zero-sum game. Anglophones, who speak more French than ever, are active players in Quebec's objective to keep the French language alive and vibrant.

Further research would ensure an adequate evidence base for any revision to the Charter and its related policies and programs. It would be helpful if provincial government research bodies like the Institut de la statistique du Québec routinely included language variables in its studies. And provincial research funding bodies should continue to promote the study of minority language groups in Quebec. Such a research agenda could involve the use of resources like Brendan O'Donnell's vast bibliography on English-speaking Quebec (quescren.concordia.ca ; see also Brendan O'Donnell's chapter in this volume) and data produced by governments and community groups that shed light on minority populations.[9] It would also mean encouraging the use of research methods and concepts that capture diversity rather than discounting it. These include concepts and methods used by several authors in this book : community vitality (chapter by Bourhis & Sioufi), institutional completeness (chapter by Gosselin), intersectionality (chapter by Jiwani et al.), and collective memory (chapter by Zanazanian & Gani).

It is worth noting that everyone in Quebec is in some way a member of a minority population either at the provincial or federal level, and, as such, will experience insecurity, be it linguistic, cultural, or economic. We believe that the foundation for ongoing social renewal under the Charter will continue to be knowledge, communication, and engagement. We hope this volume contributes to that foundation.

9. These include Statistics Canada, the Community Health and Social Services Network and the Association for Canadian Studies.

References

Alliance for the Promotion of Public English-language Education in Québec (APPELE-Québec). (2019). *Report on hearings on Bill 40 organized by APPELE-Québec.* Unpublished report. https://appelequbec.files.wordpress.com/2019/12/report_on_hearings_bill_40_appele-quebec.pdf.

Amireault, V. (2007). *Représentations culturelles et identité d'immigrants adultes de Montréal apprenant le français*. Doctoral dissertation, McGill University. eScholarship@McGill.

Assemblée nationale du Québec. (1977, June 28). *Journal des débats,* 2nd session, 31st Legislature. 19(137). http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/ceacc-avant-1984-31-2/journal-debats/CEACC-770628.html.

Bérard, F. (2017). *Charte canadienne et droits linguistiques : Pour en finir avec les mythes*. Presses de l'Université de Montréal.

Caldwell, G., & Waddell, É. (Eds.). *The English of Quebec : From majority to minority status.* Institut québécois de recherche sur la culture.

Canadian Heritage. (2011, June). *A portrait of the English-speaking communities in Quebec*. https://www.ic.gc.ca/eic/site/com-com.nsf/vwapj/CANHER_June2011_eng.pdf/ $file/CANHER_June2011_eng.pdf.

Charte de la langue française 2020 (Québec), LRQ c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/showdoc/cs/C-11.

Cooper, C., Donovan, P., & O'Donnell, L. (2019, October). *Employment of English speakers in Quebec's public service*. QUESCREN Working Paper (1). Quebec English-Speaking Communities Research Network, Concordia University. http://www.concordia.ca/content/dam/artsci/scpa/quescren/docs/Quescren_QPSRPT English.pdf.

Côté, B. *About PÉLIQ-AN*. Programme d'échanges linguistiques intra-Québec – approche nouvelle (PÉLIQ-AN). Retrieved April 10, 2019, from http://blogdev.learnquebec.ca/peliqan/about-peliq-an/.

d'Anglejan, A. (1984). Language planning in Quebec: An historical overview and future trends. In Bourhis, R.Y. (Ed.). *Conflict and language planning in Quebec* (pp. 29-53). Multilingual Matters.

Fletcher, R. (2019, December 4). Liberal MNA Greg Kelley tables bill to give all Quebecers free French language training. *Global News.* https://globalnews.ca/news/6255374/liberal-mna-french-language-training-quebec/.

Gagné, P., & Popica, M. (2017). *Perceptions et motivation à l'égard du français langue seconde enseigné au Québec*. Vanier College Press.

Institute for Economics and Peace. *Global peace index 2017.* https://www.visionofhumanity.org/wp-content/uploads/2020/10/GPI17-Report-1.pdf.

Laframboise, K. (2020, May 28). Quebec English School Boards Association files legal action against Bill 40, province's education reform. *Global News.* https://globalnews.ca/news/6997097/qesba-legal-action-school-board-reform-coronavirus/.

Lau, R. (2018, September 17). Québec election : Party leaders face off in historic English-language debate. *Global News*. https://globalnews.ca/news/4458080/quebec-english-language-debate/.

LEARN Quebec. (2017, November 1). NEXTschool, Learning – decompartmentalized, Phase 1 ~ summary report, Research & development. https://hosted.learnquebec.ca/nextschool/wp-content/uploads/sites/23/2018/02/NEXTschool-Phase-1-RD-Report-P.pdf.

Lexico.com. (n.d.). Power. In *Lexico.com*. Oxford University Press. Retrieved December 19, 2020, from https://www.lexico.com/definition/power.

Macpherson, D. (2018, December 28). Historic election was Quebec's political event of the year. *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/opinion/columnists/macpherson-historic-election-was-quebecs-political-event-of-the-year.

Mehisto, P., & Marsh, D. (2011). Approaching the economic, cognitive and health benefits of bilingualism : fuel for CLIL. In Y. Ruiz de Zarobe, J. M. Sierra & F. Gallardo del Puerto (Eds). *Content and foreign language integrated learning : Contributions to multilingualism in European contexts* (pp. 21-47). Peter Lang AG.

Paquet, R. G., & Levasseur, C. (2019). When bilingualism isn't enough : Perspectives of new speakers of French on multilingualism in Montreal. *Journal of Multilingual and Multicultural Development, 40*(5), 375-391. https://doi.org/10.1080/01434632.2018.1543693.

Quebec English School Boards Association (QESBA). (2019, November). *Brief presented by the Quebec English School Boards Association to the National Assembly Committee on Culture and Education on Bill 40 An Act to amend mainly the Education Act with regard to school organization and governance*. https://www.qesba.qc.ca/images/Brief_QESBA_Bill40.pdf.

Quebec English School Boards Association (QESBA). (2020a, February 20). *Statement from QESBA on Bill 40*. News release. https://www.qesba.qc.ca/en/news/item/statement-from-qesba-on-bill-40.

Quebec English School Boards Association (QESBA). (2020b, June 18). *QESBA asks Minister of Education to go back to the drawing board on Service Centre logos.* News release. https://www.qesba.qc.ca/en/news/item/qesba-asks-minister-of-education-to-go-back-to-the-drawing-board-on-service-centre-logos.

Roman, A. (2018, October 30). *Parent-school interaction from the perspective of immigrant women parenting alone*. Video of conference presentation. QUESCREN Forum : Minority community vitality through education, Concordia University. https://www.youtube.com/watch ?v=HHZkLkP3V8c&list=PL0iUepVZGB-v3QnZ5cuC3m02mPLzWXiiX&index=21.

Rosenberg, M. M., & Jedwab, J. (1992). Institutional completeness, ethnic organizational style and the role of the state : The Jewish, Italian, and Greek communities in Montreal." *Canadian Review of Sociology & Anthropology, 29*(3), 266-287.

Scott, M. (2017, August 2). Census 2016 : English is making gains in Quebec. *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/local-news/census-2016-bilingualism-hits-all-time-high-in-quebec-across-canada.

Statistics Canada. *Police personnel and selected crime statistics, Canada, provinces, and territories*. Table 35-10-0076-01. Last modified March 9, 2019. https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/en/tv.action?pid=3510007601.

Williams, D. (1997). *The road to now: A history of Blacks in Montreal.* Véhicule Press.

CONCLUSION

Lorraine O'Donnell, Patrick Donovan, Brian Lewis

La *Charte de la langue française* avait bien entendu une motivation linguistique, mais elle visait aussi une redistribution du pouvoir et la création d'un nouveau contrat social dans ce que beaucoup voyaient comme une société divisée et inégalitaire. Les chapitres du présent ouvrage examinent cette dynamique du pouvoir sous de multiples angles.

Premièrement, il y a le pouvoir étatique, mobilisé par la Charte elle-même – un pouvoir au sens « d'autorité ou de contrôle politique ou social, exercé en particulier par un gouvernement » (Lexico). Par exemple, le pouvoir étatique enchâssé dans le langage de la Charte est examiné (chapitre de Jiwani et collab.), ainsi que la manière dont la Charte a radicalement changé le visage de l'éducation au Québec (chapitres de Gérin-Lajoie, de Bourhis et Sioufi). La majorité francophone – qui se sentait de plus en plus dépourvue et menacée d'assimilation linguistique –exerçait le pouvoir étatique ; la Charte a été conçue comme un moyen d'augmenter sa capacité et son influence.

Deuxièmement, divers pouvoirs se sont mobilisés pour et contre la Charte à l'échelle tant institutionnelle qu'individuelle. Les chapitres de cet ouvrage offrent des perspectives sur les efforts déployés par le Québec d'expression anglaise pour défendre ses intérêts durant les débats entourant le projet de loi 101 (chapitres d'Anctil, de Williams et de Bonin), la contestation de la Charte devant les tribunaux (chapitres de Rousseau et Poirier, de Bergman) et la mise sur pied d'organismes communautaires anglophones ou autochtones (chapitres de Gosselin, de Diabo) en réaction à la Charte. Certains propos peuvent inclure des appels à l'action : par exemple, la création d'un système scolaire public bilingue accessible à tous (chapitre de Grey) ou la reconnaissance des besoins particuliers de groupes aux prises

avec l'exclusion sociale, y compris certains peuples autochtones, Noirs et autres (chapitres de Diabo, de Williams, de Jiwani et collab.).

Comme le montre le présent ouvrage, il existe sur le sujet de nombreux points de vue légitimes, mais divergents. Nul ne peut prétendre qu'il y a une seule et unique voie vers l'avenir pouvant répondre simultanément à toutes les aspirations et revendications des diverses communautés québécoises. Il y a eu et continuera d'y avoir des négociations entre groupes aux intérêts opposés.

Quand vient le temps d'évaluer la Charte, le point de départ pour la majorité francophone se situe avant 1977. La Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme et d'autres études ont clairement montré que la minorité québécoise d'expression anglaise disposait à l'époque d'une part disproportionnée des ressources économiques de la province par rapport à la majorité francophone (d'Anglejan, 1984). De plus, compte tenu de la tendance des immigrants et des nouveaux arrivants à graviter vers l'anglais, les projections démographiques révélaient alors un déclin alarmant de la langue française. Voilà la situation que le Parti québécois a cherché à changer au moyen de la Charte. De ce point de vue, la loi a eu un succès retentissant. Aujourd'hui, le français est largement accepté en tant que langue publique commune au Québec. Le nombre de locuteurs du français dans la province est plus élevé qu'il ne l'a jamais été. Les francophones du Québec ne sont plus considérés comme étant plus pauvres que les anglophones, et leur pouvoir politique a été renforcé (chapitres de Vaillancourt, de Lachapelle).

Malgré les contestations répétées de la Charte devant les tribunaux, qui, au fil des ans, ont contribué à invalider certaines de ses dispositions, surtout en matière d'éducation et de langue d'affichage commercial, les changements apportés à la loi ont été plus accessoires que fondamentaux, et celle-ci a conservé son essence (Bérard, 2017). Dans l'ensemble, la Charte s'est révélée une loi praticable qui reflète les compromis auxquels en sont venus les principaux intéressés (chapitres de Grey, de Lachapelle). Il va de soi que la Charte a servi à consolider les droits linguistiques collectifs au Canada. Du même coup, elle a contribué non seulement à la protection des communautés francophones du pays, mais aussi à l'établissement d'un modèle pour les langues autochtones au Nunavut (chapitre de McDougall).

Toutefois, nous devons tenir compte des préoccupations de certains Québécois francophones qui considèrent que le travail de la Charte n'est pas terminé, et qu'une vigilance continue est de mise pour protéger et promouvoir la langue française au Québec et au Canada. Les projections

démographiques d'il y a cinquante ans concernant le déclin de la langue française étaient alarmantes. Bien qu'elles soient moins inquiétantes aujourd'hui, les statistiques montrent encore qu'on doit en faire davantage pour assurer une francisation adéquate des immigrants et des nouveaux arrivants qui stimulent la croissance démographique au Québec (chapitre de Lepage).

À ce jour, le débat entourant la Charte est demeuré axé essentiellement sur les restrictions qu'elle a imposées aux communautés d'expression anglaise. En fait, la Charte a tout autant réduit les choix offerts aux francophones. À moins d'être « ayants droit », il leur est interdit d'envoyer leurs enfants à l'école anglophone, qui prévoit également des programmes bilingues et d'immersion française. La Charte restreint en outre l'ampleur de la formation en anglais dans les établissements scolaires de langue française (chapitre de Mather). Aujourd'hui, on dénombre moins de personnes bilingues chez les francophones du Québec que chez les Québécois de langue anglaise[1]. Les francophones unilingues de la province gagnent moins que les autres groupes (chapitre de Vaillancourt) et ne profitent pas des nombreux avantages cognitifs, culturels et économiques que procure la connaissance d'autres langues[2].

Une évaluation de la Charte et de ses effets du point de vue des Québécois de langue anglaise donne également des résultats mitigés.

Plusieurs s'accordent à dire que la Charte a amélioré de façon tangible le climat social en aplanissant les iniquités économiques entre Québécois francophones et anglophones, lesquelles constituaient une source majeure de tension linguistique (chapitre de Lachapelle). Il convient par ailleurs de souligner que la transformation engendrée par la Charte s'est déroulée dans le calme. Encore aujourd'hui, le Québec reste une société remarquablement pacifique. D'ailleurs, le Canada est un des pays les plus paisibles dans le monde (Institute for Economics and Peace, 2017) ; l'indice de gravité

1. Selon les données du recensement de 2016, 71 % des Québécois de langue maternelle anglaise, par opposition à 40 % des Québécois de langue maternelle française de la province, sont bilingues (Scott, 2017).

2. Ce phénomène a été amplement documenté au Canada et ailleurs. À titre d'exemple, citons Mehisto et Marsh, 2011, p. 21-47. Il importe d'ajouter que les Québécois francophones sont également de plus en plus bilingues depuis l'entrée en vigueur de la loi 101 (chapitre de Mather), ce qui pourrait en outre contribuer aux échanges interculturels. Il convient toutefois d'apporter ici une nuance : Mather maintient dans son chapitre que les Québécois francophones ressentent « une profonde ambivalence envers l'anglais ». D'autres spécialistes du domaine ont fait mention de l'émergence d'un « bilinguisme d'élite » (c'est-à-dire une maîtrise parfaite autant de l'anglais que du français), ce qui a contribué à forger un lien entre compétence linguistique et « mobilité, transnationalité et diversité » (voir Paquet et Levasseur, 2019, p. 4, 15).

de la criminalité du Québec est relativement faible comparativement à celui d'autres provinces et territoires (Statistique Canada). La Charte a déclenché une révolution sans la moindre effusion de sang, et les anglophones peuvent encore se sentir chez eux au Québec.

Qui plus est, la Charte a incité de nombreux Québécois de langue anglaise à s'adapter, notamment en les encourageant à améliorer leur connaissance du français. Outre les bénéfices économiques et cognitifs déjà mentionnés, la Charte a favorisé une meilleure connaissance du milieu francophone du Québec et des liens qui existent entre celui-ci et la collectivité d'expression anglaise, participant ainsi à l'enrichissement culturel et intellectuel, à la cohésion sociale et à la vitalité communautaire. Pleinement conscients de ces effets bénéfiques, les membres du corps enseignant – particulièrement dans le secteur jeunesse[3] et dans les cégeps anglophones[4], qui sont des lieux d'échanges dynamiques entre étudiants de tous les horizons linguistiques – conçoivent leurs programmes d'études de manière à faciliter les interactions en milieu francophone.

Mis à part les gains réalisés, nous reconnaissons que la Charte a également occasionné des reculs et des défis importants pour la population d'expression anglaise du Québec.

Parmi les institutions traditionnelles protégées par la Constitution, le système scolaire anglophone est le plus gravement touché par la Charte. En effet, la loi exige que les enfants « non-ayants droit », notamment les immigrants, fréquentent l'école française. Cette disposition de la loi – associée à d'autres facteurs tels que les mouvements migratoires hors Québec des membres de la communauté anglophone, le faible taux de natalité dans cette population et le phénomène des enfants « ayants droit » qui fréquentent l'école francophone par choix – a entraîné un important déclin du nombre d'élèves au sein du système scolaire anglophone, soit de 255 205 en 1971 à 95 753 en 2017 (chapitre de Bourhis et Sioufi) ainsi que la fermeture de nombreuses écoles (chapitres de Bourhis et Sioufi, de Gérin-Lajoie). Les écoles anglophones étant de plus en plus dispersées sur le territoire, elles deviennent moins attrayantes pour certains parents ayants droit par comparaison aux écoles francophones de quartier, ce qui amène encore plus d'établissements anglophones à fermer. Beaucoup appréhendent une crise dans le secteur anglophone. La situation a d'ailleurs

3. À titre d'exemple, mentionnons le projet PÉLIQ-AN (Programme d'échanges linguistiques intra-Québec – approche nouvelle), élaboré par Benoit Côté de l'Université de Sherbrooke.
4. Pour les cégeps, voir une étude sur les perceptions entretenues par les cégépiens anglophones à l'égard de la formation reçue en français langue seconde (Gagné et Popica, 2017).

suscité une réponse créative ainsi que d'importantes avancées, notamment dans la prestation d'un enseignement d'excellente qualité, tant en français qu'en anglais (chapitre de Gérin-Lajoie), la création des centres scolaires et communautaires et l'émergence du modèle NEXTschool (LEARN Quebec, 2017). Or, il reste que ces initiatives ne peuvent annuler les effets négatifs de la Charte sur le système scolaire anglophone.

Les populations minoritaires requièrent un certain degré d'infrastructure institutionnelle pour conserver leur cohésion et leur dynamisme (Rosenberg et Jedwab, 1992). La perte des institutions constitue une menace à la vitalité communautaire. Or, le déclin du système scolaire anglophone ne se reflète pas uniquement dans un recul du nombre d'établissements d'apprentissage destinés aux jeunes. Pour tous les membres de la communauté d'expression anglaise, ce déclin s'est en outre traduit par une disparition des lieux de socialisation et d'organisation où l'on parle anglais – que ce soit lors d'activités, de comités de parents ou d'autres rencontres – ainsi que par des pertes d'emplois. La réaction des groupes communautaires anglophones au projet de loi 40 (2020) – lequel prévoit l'abolition des commissions scolaires du Québec et leur remplacement par des centres de service – révèle que les segments clés de la communauté continuent de se sentir attaqués (voir Laframboise, 2020 ; APPELE-Québec, 2019 ; QESBA, 2019, 2020b, 2020a).

À l'extérieur du système scolaire anglophone, de nombreux enfants d'immigrants d'expression anglaise continuent de se heurter à d'importants défis en matière d'intégration dans le système scolaire francophone, avec relativement peu de soutien pour améliorer leur situation. Cela va sans compter les difficultés qu'éprouvent leurs parents dans leurs interactions avec les représentants des écoles francophones (Roman, 2018).

Outre le secteur de l'éducation, la Charte a aussi eu un effet direct sur l'emploi chez les Québécois d'expression anglaise. En effet, la loi 101 a fait du français la langue normale et habituelle du travail dans la fonction publique, les organismes parapublics (chapitre d'Archibald), les communications, le commerce et les affaires. Le gouvernement du Québec a affecté des ressources à l'apprentissage du français chez les immigrants d'âge adulte afin de favoriser leur intégration sociale et en milieu de travail (Amireault, 2007). Il n'y a pas d'équivalent aussi compréhensif et accessible pour les Québécois anglophones adultes qui ne sont pas immigrants, un point récemment soulevé par plusieurs politiciens (Fletcher, 2019), en dépit du fait que le Comité anglophone pour un Québec unifié a proposé une telle formation en 1977 lors des audiences du comité législatif provincial

ayant conduit à l'abrogation de la Charte[5]. À cette occasion, l'architecte de la Charte – Camille Laurin lui-même – avait signifié son accord avec l'esprit de cette recommandation que le gouvernement assurerait aux anglophones un accès à des cours de francisation, et qu'« il a toujours été dans les intentions du gouvernement d'éviter toute discrimination à l'endroit des travailleurs anglophones pour des raisons linguistiques » (Assemblée nationale du Québec, 1977).

Comme l'a reconnu Laurin, les Québécois d'expression anglaise qui ne maîtrisent pas bien le français peuvent éprouver des difficultés à se trouver un emploi. On constate à l'heure actuelle des taux de chômage et de pauvreté relativement élevés dans la population anglophone (chapitre de Bourhis et Sioufi). Durant des décennies, la participation des non-francophones à la fonction publique du Québec est demeurée très faible en proportion de leur nombre relatif dans la province[6].

De plus, la promulgation de la Charte a fortement contribué à la migration hors Québec des Québécois d'expression anglaise (chapitres de Paillé, de Bourhis et Sioufi). Comme Floch et Pocock l'ont fait remarquer, « cet exode des communautés d'expression anglaise est le résultat d'un phénomène de "milieu manquant" : autrement dit, une surreprésentation de ceux qui sont plus âgés et bien intégrés à la population active à un bout du spectre socioéconomique et de ceux qui sont moins âgés et moins scolarisés à l'autre bout » (Patrimoine canadien, 2011, p. 5). Le reste de la population anglophone s'en est trouvé profondément affaiblie de diverses façons : des familles ont été dispersées, des aidants naturels auprès de personnes âgées ont déménagé et des communautés ont perdu des membres et des leaders qui œuvraient au sein de groupes et d'institutions.

Bien que la Charte soit un texte légal, elle comporte aussi une valeur discursive, en ce sens qu'elle constitue un outil de persuasion. Jiwani et ses collaboratrices font valoir que la Charte, par son langage même, a donné une fausse image de la hiérarchisation sociale et a même contribué à ce phénomène, construisant la réalité qu'elle prétend décrire :

> Les premières phrases du préambule établissent le français comme « langue distinctive d'un peuple majoritairement francophone, [qui] permet au peuple québécois d'exprimer son identité ». Dans ces quelques mots, la principale distinction entre le *nous*, majorité francophone, et le

5. Voir la recommandation formulée à cet égard par le Comité anglophone pour un Québec unifié (Assemblée nationale du Québec, 1977).
6. Voir Cooper, Donovan et O'Donnell, 2019.

eux – les autres – est établie (chapitre de Jiwani et collab., notre traduction).

Dans cette lecture, la Charte envisage une société divisée entre francophones et autres groupes – et introduit des dispositions juridiques en conséquence. De plus, bien que le préambule du texte de loi définisse cinq groupes populationnels, soit la population francophone, la communauté d'expression anglaise du Québec, les minorités ethniques, les Amérindiens et les Inuits (*Charte de la langue française*), Jiwani et ses collègues font remarquer que le texte « nie […] la diversité qui existe au sein de chaque catégorie linguistique », y compris les « nations autochtones en déclin » (notre traduction), et ne reconnaît pas l'éventail des races et des statuts au regard de l'immigration au sein des minorités ethniques.

La population de langue anglaise du Québec est – et a toujours été – diversifiée. Les différences en matière de statut social et de domaine d'emploi, les antécédents migratoires, le pays d'origine, la religion, l'ethnicité, la race, le lieu de résidence et le degré de bilinguisme ont toujours été des facteurs contribuant à la hiérarchisation de la richesse et du pouvoir (chapitres de Williams, d'Anctil)[7]. Parmi les autres facteurs permettant de distinguer les Québécois d'expression anglaise, mentionnons les divers récits de ceux et celles qui ont appris l'anglais « à la suite de périodes antérieures de colonisation » (chapitre de Jiwani et collab.) ou d'esclavage (chapitre de Williams[8]). Ces différences sont occultées dans la trame narrative créée par la Charte.

Les dichotomies idéologiques peuvent constituer des obstacles à la compréhension interculturelle. Toutefois, en acceptant de les reconnaître, on ouvre aussi la porte aux solutions et à d'éventuels compromis. Dans leur chapitre, Rousseau et Poirier posent en contraste le libéralisme anglo-saxon et le républicanisme français. La première des deux philosophies met l'accent sur la diversité de même que sur les droits individuels et des minorités, lesquels, de l'avis des auteurs, sous-tendent les contestations de la Charte. Les architectes de la Charte ont plutôt opté pour l'approche républicaine, selon laquelle le bon fonctionnement d'une démocratie repose sur « l'existence d'un peuple, fondée sur une langue commune majoritaire ». De plus, comme le fait remarquer Mather, il est possible de « faire la

7. Pour obtenir plus d'information sur les communautés d'expression anglaise du Québec, consulter les rapports de données de base et les profils communautaires produits par le Réseau communautaire de services de santé et de services sociaux, accessibles en ligne à www.chssn.org, sous la rubrique Centre de documentation.
8. Voir aussi Williams, 1997.

distinction entre les motivations instrumentales de l'acquisition d'une deuxième langue (par exemple, de meilleures possibilités d'emploi ou un séjour à l'étranger) et les motivations intégratives (par exemple, devenir membre actif de la communauté s'exprimant dans la langue cible). Voilà deux scénarios bien différents, mais qui, souvent, sont amalgamés en un seul par les politiciens et autres décideurs » (notre traduction), ajoute-t-il. Des divergences fondamentales dans les philosophies politiques continuent de façonner la réflexion et les gestes des décideurs en matière de politiques linguistiques au Québec, ainsi que les communautés linguistiques elles-mêmes.

Non seulement la *Charte de la langue française* a identifié la population de langue anglaise comme une minorité, mais elle a aussi contribué à créer chez cette minorité un sentiment d'identité collective. Elle a galvanisé les anglophones et les a incités à s'organiser et à se voir davantage comme un groupe linguistique unifié en réaction à la Charte (Caldwell et Waddell, 1982). Bien que nous considérions ces développements utiles et positifs, facilitant la création de liens entre les diverses sous-communautés anglo-québécoises, nous reconnaissons néanmoins que ces communautés sont plus vulnérables aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a quatre décennies.

Il y a néanmoins matière à optimisme quant à l'avenir de la communauté d'expression anglaise au Québec. En effet, la province semble avoir migré paisiblement vers un nouveau pacte social. En 2017, quarante ans après l'abrogation de la loi 101, le gouvernement du Québec a créé le Secrétariat aux relations avec les Québécois d'expression anglaise, dont l'objectif est d'assurer la prise en compte par le gouvernement provincial des réalités et des besoins de cette population. Bien que la création de cette entité découle d'une décision du gouvernement libéral, au cours de la campagne électorale de 2018 elle a fait l'objet d'une déclaration de soutien de la part des chefs des quatre principaux partis politiques[9]. Surtout, les chefs ont fait cette déclaration lors d'un débat télédiffusé en anglais, un geste sans précédent, éloquent en soi. Enfin, l'élection de 2018 a été la première de l'histoire récente à *ne pas* être axée sur la question de la souveraineté (Macpherson, 2018), qui a toujours été liée à la question linguistique au Québec. Aujourd'hui en 2021, le Secrétariat demeure très actif. On observe, dans la culture politique de la province, les signes d'un changement notable propre à diminuer les tensions et les difficultés que vivent les Québécois d'expression anglaise.

9. Les quatre chefs ont répondu par l'affirmative lorsqu'on leur a demandé s'ils maintiendraient le Secrétariat, dans l'éventualité d'une victoire de leur parti (voir Lau, 2018).

En 2021, le gouvernement de la Coalition avenir Québec (CAQ) réexaminera la *Charte de la langue française*. Nous y voyons une occasion favorable. Tout d'abord, nous espérons que cela permettra au gouvernement de régler certains problèmes qui y sont liés, notamment ses effets négatifs sur la vitalité du Québec anglophone, en particulier sur ses établissements d'enseignement. Nous y voyons également une occasion de cesser de considérer les enjeux linguistiques comme un jeu à somme nulle : les anglophones, qui parlent plus français que jamais, sont des joueurs actifs dans le projet de garder la langue française vivante et dynamique au Québec.

Toute modification à la Charte et ses politiques et programmes connexes devrait être appuyée de données probantes suffisantes. Il serait utile que les organes de recherche du gouvernement provincial, comme l'Institut de la statistique du Québec, intègrent systématiquement des variables linguistiques dans leurs études. Les organes de recherche provinciaux devraient par ailleurs continuer de promouvoir l'étude des groupes linguistiques minoritaires au Québec. Un tel programme en matière de recherche pourrait reposer sur l'usage de ressources comme la bibliographie exhaustive de Brendan O'Donnell sur le Québec d'expression anglaise (http://quescren.concordia.ca ; voir aussi le chapitre de Brendan O'Donnell dans le présent volume) ainsi que les données produites par les gouvernements et les groupes communautaires qui font la lumière sur les populations minoritaires[10]. Il encouragerait en outre l'utilisation de méthodes et de concepts de recherche qui tiennent compte de la diversité au lieu d'en faire abstraction. Plusieurs auteurs du présent volume font appel à ces concepts et méthodes : vitalité communautaire (chapitre de Bourhis et Sioufi), complétude institutionnelle (chapitre de Gosselin), intersectionnalité (chapitre de Jiwani et collab.) et mémoire collective (chapitre de Zanazanian et Gani).

Il convient de rappeler que chaque citoyen ou citoyenne du Québec, d'une manière ou d'une autre, fait partie d'une population minoritaire – que ce soit à l'échelle provinciale ou fédérale – et est ainsi appelé à vivre une forme d'insécurité, qu'elle soit linguistique, culturelle ou économique. Nous sommes d'avis que le savoir, la communication et l'engagement constituent les fondements essentiels à un renouvellement social continu sous la Charte. Nous espérons que le présent volume contribuera à affermir ces fondements.

10. Parmi les organismes en question figurent Statistique Canada, le Réseau communautaire de santé et de services sociaux et l'Association d'études canadiennes.

Bibliographie

Alliance for the Promotion of Public English-language Education in Québec (2019). *Report on hearings on Bill 40 organized by APPELE-Québec* [rapport non publié]. https://appelequbec.files.wordpress.com/2019/12/report_on_hearings_bill_40_appele-quebec.pdf.

Amireault, V. (2007). *Représentations culturelles et identité d'immigrants adultes de Montréal apprenant le français* [thèse de doctorat]. Université McGill.

Assemblée nationale du Québec (28 juin 1977). *Journal des débats*, 2e session, 31e législature. 19(137). http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/ceacc-avant-1984-31-2/journal-debats/CEACC-770628.html.

Bérard, F. (2017). *Charte canadienne et droits linguistiques : pour en finir avec les mythes*. Presses de l'Université de Montréal.

Caldwell, G., et É. Waddell (dir.) (1982). *The English of Quebec : From majority to minority status.* Institut québécois de recherche sur la culture.

Canadian Heritage. Official Languages Support Programs Branch (juin 2011). *A portrait of the English-speaking communities in Quebec*. [s.l.] https://www.ic.gc.ca/eic/site/com-com.nsf/vwapj/CANHER_June2011_eng.pdf/ $file/CANHER_June2011_eng.pdf.

Charte de la langue française 2020 (Québec), L.R.Q. c. C-11. http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cs/C-11.

Cooper, C., P. Donovan et L. O'Donnell (2019, octobre). *Les Québécois d'expression anglaise et la fonction publique du Québec*. Document de travail QUESCREN, no 1. Quebec English-Speaking Communities Research Network, Concordia University. http://www.concordia.ca/content/dam/artsci/scpa/quescren/docs/Quescren_RapportFPQ_Francais.pdf.

Côté, B. *About PÉLIQ-AN*. Programme d'échanges linguistiques intra-Québec – approche nouvelle (PÉLIQ-AN). http://blogdev.learnquebec.ca/peliqan/about-peliq-an/.

d'Anglejan, A. (1984). « Language planning in Quebec : An historical overview and future trends », dans R. Y. Bourhis (dir.). *Conflict and Language Planning in Quebec* (p. 29-53). Multilingual Matters.

Fletcher, R. (2019, 4 décembre). « Liberal MNA Greg Kelley tables bill to give all Quebecers free French language training. » *Global News.* https://globalnews.ca/news/6255374/liberal-mna-french-language-training-quebec/.

Gagné, P., et M. Popica (2017). *Perceptions et motivation à l'égard du français langue seconde enseigné au Québec*. Vanier College Press.

Institute for Economics and Peace. *Global peace index 2017.* https://www.visionofhumanity.org/wp-content/uploads/2020/10/GPI17-Report-1.pdf.

Laframboise, K. (2020, 28 mai). « Quebec English School Boards Association files legal action against Bill 40, province's education reform. » *Global News.*

https://globalnews.ca/news/6997097/qesba-legal-action-school-board-reform-coronavirus/.

Lau, R. (2018, 17 septembre). « Québec election : Party leaders face off in historic English-language debate. » *Global News*. https://globalnews.ca/news/4458080/quebec-english-language-debate/.

LEARN Quebec (2017, 1er novembre). *NEXTschool, Learning – decompartmentalized, Phase 1 ~ summary report, Research & development*. https://hosted.learnquebec.ca/nextschool/wp-content/uploads/sites/23/2018/02/NEXTschool-Phase-1-RD-Report-P.pdf.

Lexico.com (s.d.). « Power », dans *Lexico.com*. Oxford University Press. Consulté le 19 décembre 2020 à https://www.lexico.com/definition/power.

Macpherson, D. (2018, 28 décembre). « Historic election was Quebec's political event of the year. » *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/opinion/columnists/macpherson-historic-election-was-quebecs-political-event-of-the-year.

Mehisto, P., et D. Marsh (2011). « Approaching the economic, cognitive and health benefits of bilingualism : fuel for CLIL », dans Y. Ruiz de Zarobe, J. M. Sierra et F. Gallardo del Puerto (dir). *Content and foreign language integrated learning : Contributions to multilingualism in European contexts* (p. 21-47). Peter Lang AG.

Paquet, R.G., et C. Levasseur (2019). « When bilingualism isn't enough : Perspectives of new speakers of French on multilingualism in Montreal. » *Journal of multilingual and multicultural development, 40*(5), 375-391. https://doi.org/10.1080/01434632.2018.1543693.

Patrimoine canadien (2011, juin). *Portrait des communautés d'expression anglaise du Québec*. https://www.ic.gc.ca/eic/site/com-com.nsf/vwapj/CANHER_June2011_fra.pdf/ $file/CANHER_June2011_fra.pdf.

Quebec English School Boards Association (QESBA) (2019, novembre). *Brief presented by the Quebec English School Boards Association to the National Assembly Committee on Culture and Education on Bill 40 An Act to amend mainly the Education Act with regard to school organization and governance*. https://www.qesba.qc.ca/images/Brief_QESBA_Bill40.pdf.

Quebec English School Boards Association (QESBA) (2020a, 20 février). *Statement from QESBA on Bill 40* [communiqué de presse]. https://www.qesba.qc.ca/en/news/item/statement-from-qesba-on-bill-40.

Quebec English School Boards Association (QESBA) (2020b, 18 juin). *QESBA asks Minister of Education to go back to the drawing board on Service Centre logos* [communiqué de presse]. https://www.qesba.qc.ca/en/news/item/qesba-asks-minister-of-education-to-go-back-to-the-drawing-board-on-service-centre-logos.

Roman, A. (2018, 30 octobre). *Parent-school interaction from the perspective of immigrant women parenting alone* [enregistrement vidéo de la présentation]. Forum QUESCREN : La vitalité des communautés minoritaires par l'éducation, Université Concordia. https://www.youtube.com/watch ?v=HHZkLkP3V8c&list=PL0iUepVZGB-v3QnZ5cuC3m02mPLzWXiiX&index=21.

Rosenberg, M.M., et J. Jedwab (1992). « Institutional completeness, ethnic organizational style and the role of the state : the Jewish, Italian, and Greek communities in Montreal. » *Canadian review of sociology & anthropology, 29*(3), 266-287.

Scott, M. (2017, 2 août). « Census 2016 : English is making gains in Quebec. » *Montreal Gazette*. https://montrealgazette.com/news/local-news/census-2016-bilingualism-hits-all-time-high-in-quebec-across-canada.

Statistique Canada. *Personnel policier et certaines statistiques de la criminalité, Canada, province ou territoire*. Tableau 35-10-0076-01. Dernière modification 9 mars 2019. https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/tv.action?pid=3510007601&request_locale=fr.

Williams, D. (1997). *The road to now : A history of Blacks in Montreal*. Vehicule Press.

EDITORS AND CONTRIBUTORS / ÉDITEURS ET CONTRIBUTEURS

Editors / Éditeurs

Lorraine O'Donnell is a Research Associate at the Quebec English-Speaking Communities Research Network (QUESCREN), School of Community and Public Affairs, Concordia University, where she is also an Affiliate Assistant Professor. Lorraine obtained a PhD in history (McGill) and a graduate diploma in Community Economic Development (Concordia). Community-based history and heritage projects are the focus of her research.

Lorraine O'Donnell est attachée de recherche au sein du Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise (QUESCREN), organisme rattaché à l'École des affaires publiques et communautaires de l'Université Concordia, où elle est également professeure adjointe affiliée. Elle a obtenu un doctorat en histoire de l'Université McGill ainsi qu'un diplôme de 2e cycle en développement économique communautaire de l'Université Concordia. Ses recherches portent sur l'histoire et les projets patrimoniaux qui mobilisent les communautés et favorisent le regroupement social.

Patrick Donovan is a Research Associate for the Quebec English-Speaking Community Research Network (QUESCREN). His PhD research in history (Université Laval) deals with the evolution of ethno-religious boundaries within charitable networks for Quebec City's English speakers. He has a Master's degree in Heritage Preservation (Université de Montréal), and played an instrumental role in the restoration and establishment of the Morrin Centre, an English-language cultural centre and heritage site in Quebec City. Patrick has worked on QUESCREN projects since 2010.

Patrick Donovan est attaché de recherche pour le Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise (QUESCREN). Il détient un doctorat en histoire de l'Université Laval et sa thèse porte sur l'évolution des frontières ethnoreligieuses au sein des réseaux de services sociaux s'adressant aux anglophones de la ville de Québec. Titulaire d'une maîtrise en conservation de l'environnement bâti de l'Université de Montréal, il a joué un rôle déterminant dans la restauration et l'établissement du Morrin Centre, un site patrimonial et centre culturel de langue anglaise à Québec. Patrick collabore à des projets de QUESCREN depuis 2010.

Brian Lewis is a Co-director of the Quebec English-Speaking Community Research Network (QUESCREN) and a Professor in the Department of Communications Studies at Concordia University. He completed his undergraduate studies in French and political science at Hamilton College in New York, and received his PhD in Communication and film theory under Dudley Andrew at the University of Iowa. He previously served as Dean of the Faculty of Applied Sciences at Simon Fraser University, and Dean of the Faculty of Arts and Science at Concordia University. His current research interests include communication networks, minority rights, and community vitality. He is also an active documentary filmmaker.

Brian Lewis est co-directeur du Réseau de recherche sur les communautés québécoises d'expression anglaise (QUESCREN) et professeur au Département de communication à l'Université Concordia. Il a obtenu un doctorat en communication et théorie du cinéma à l'Université de l'Iowa après ses études de premier cycle en français et en science politique au collège Hamilton. Il a été doyen de la Faculté des sciences appliquées à l'Université Simon-Fraser et doyen de la Faculté des arts et des sciences à l'Université Concordia. Ses recherches portent sur les réseaux de communication, les droits des minorités et la vitalité communautaire. Il travaille également sur de nombreux films documentaires.

Contributors / Contributeurs

Pierre Anctil is a Full Professor in the Department of History at the University of Ottawa, where he teaches contemporary Canadian history. His main fields of research are the history of immigration to Quebec and Jewish culture in Montreal. He is the recipient of a Killam Research Fellowship from the Canada Council for the Arts, as well as many prestigious awards, and has numerous publications to his credit. Pierre Anctil

has been a Fellow of the Royal Society of Canada since 2012. His most recent book is *L'histoire des Juifs du Québec, 1627-1995*.

Pierre Anctil est professeur titulaire au Département d'histoire de l'Université d'Ottawa, où il enseigne l'histoire canadienne contemporaine. Ses principaux champs de recherche sont l'histoire de l'immigration au Québec et la culture juive de Montréal. Titulaire d'une bourse de recherche Killam du Conseil des arts du Canada et de prix prestigieux, il a de nombreuses publications à son actif. Pierre Anctil est membre de la Société royale du Canada depuis 2012. Son dernier ouvrage est *L'histoire des Juifs du Québec, 1627-1995*.

James Archibald is a Senior Faculty Lecturer in the Translation Studies Department at McGill University. His research focuses on communications, translation, jurilinguistics and glottopolitics. Recent publications include the Tagalog translation of the *Charte montréalaise des droits et responsabilités* (2017); Traduire les droits et responsabilités des citoyennes et des citoyens, *Circuit*, numéro 143 (2019); *Principes de mise en œuvre de politiques linguistiques intégrées*, OPALE/Délégation à la langue française (2019); L'Aide médicale à mourir. La décision de la juge Baudouin : une belle occasion pour la société de s'actualiser, *Tolérence.ca* (2019) and Faire de la science en français, *Tolérance.ca* (2019). He has been a member of the Office des professions du Québec since 2008 and of the Conseil supérieur de la langue française du Québec since 2013.

James Archibald est maître de conférences à l'unité de formation en traduction de l'Université McGill. Sa recherche focalise sur les communications, la traduction, la jurilinguistique et la glottopolitique. Parmi ses publications récentes figurent la traduction en tagalog de la *Charte montréalaise des droits et responsabilités* (2017), « Traduire les droits et responsabilités des citoyennes et des citoyens », *Circuit*, nº 143 (2019), *Principes de mise en œuvre de politiques linguistiques intégrées*, OPALE et Délégation à la langue française (2019), « L'Aide médicale à mourir, la décision de la juge Baudouin : une belle occasion pour la société de s'actualiser, *Tolérence.ca* (2019) et « Faire de la science en français », *Tolérance.ca* (2019). Il est membre de l'Office des professions du Québec depuis 2008 et du Conseil supérieur de la langue française du Québec depuis 2013.

Michael Bergman is the founder and principal of Bergman & Associates, lawyers. Going on 40 years of law practice, he has pleaded before the trial and appellate Courts of Quebec and Ontario, the trial and appellate federal courts, the Supreme Court of Canada, the United States District Court and diverse administrative bodies. Bergman graduated from the

McGill University Faculty of Law where he completed both the Civil Law and the Common Law programs, and is now a lecturer in Constitutional Law and Language Rights in Canada. He has written many articles and opinion editorials in English and French over the years.

Michael Bergman est le fondateur et avocat sénior de la firme Bergman & Associés, avocats. Possédant près de 40 années d'expérience dans le domaine, il a défendu les droits de ses clients devant tous les tribunaux au Québec ainsi que devant la Cour suprême du Canada, un grand nombre de tribunaux administratifs du pays et devant la United States District Court. M. Bergman est diplômé de la Faculté de droit de l'Université McGill, où il a suivi les programmes de droit civil et de common law et est maintenant professeur du cours Droit constitutionnel et droits linguistiques au Canada. Il a écrit de nombreux articles et éditoriaux, en anglais et en français, au fil des ans.

Shanice Bernicky is a media maker and doctoral student at Carleton University's School of Journalism & Communication. Bernicky is interested in the relationship between language, identity, and belonging. She completed a Master's research-creation thesis in Media Studies at Concordia University exploring themes of heritage and mixed-race identity through natural Black hair. At Carleton, her work investigates the link between Canadian policy and the creation of diverse and inclusive television.

Shanice Bernicky est une créatrice de médias et doctorante à l'École de journalisme et de communication de l'Université Carleton. Elle s'intéresse à la relation entre la langue, l'identité et l'appartenance. Elle a rédigé un mémoire de maîtrise en recherche-création en études médiatiques à l'Université Concordia, qui explore les thèmes de l'héritage et de l'identité métisse à travers les cheveux naturels des Noirs. À Carleton, son travail porte sur le lien entre la politique canadienne et la création d'une programmation télé diversifiée et inclusive.

Pierre-Olivier Bonin recently completed his PhD in Political Science at the University of Toronto and works as an independent research consultant. With a specialization in Canadian politics and Quebec politics, his research interests revolve around quantitative methods, language politics, language policies, identification, participation, institutions, inequalities, and intergroup relations. He has extensive experience with applied survey methods, data collection, regression modelling, semi-structured interviewing, and natural language processing. His latest publications can be found in *Federalism and National Diversity in*

the 21st Century (Palgrave Macmillan) and the QUESCREN Working Papers series.

Pierre-Olivier Bonin a récemment obtenu son doctorat en science politique à l'Université de Toronto et travaille comme conseiller en recherche à la pige. Spécialisé en politique canadienne et québécoise, il s'intéresse aux méthodes quantitatives, aux politiques linguistiques, à la relation entre langue et politique, aux modes d'appartenance, à la participation, aux institutions, aux inégalités et aux relations intergroupes. Il possède une vaste expérience en application de méthodes de sondage, en collecte de données, en modélisation statistique (différents types de régression), en entretiens semi-structurés et en traitement du langage naturel. Il est l'auteur d'un chapitre récemment paru dans l'ouvrage *Federalism and National Diversity in the 21st Century*, publié chez Palgrave Macmillan, ainsi que d'un document de travail pour QUESCREN.

Richard Y. Bourhis is an Emeritus Professor at the Department of Psychology of the Université du Québec à Montréal. He obtained a BSc in Psychology at McGill University in Montreal, and a PhD in Social Psychology at the University of Bristol, England. Bourhis publishes on acculturation and immigrant/host community relations, cross-cultural communication, discrimination, intergroup relations, and language planning.

Richard Y. Bourhis est professeur émérite au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal. Titulaire d'un baccalauréat en psychologie de l'Université McGill (Montréal) et d'un doctorat en psychologie sociale de l'Université de Bristol (Angleterre), il a publié des travaux sur l'acculturation et les relations entre immigrants et communautés d'accueil, la communication transculturelle, la discrimination, les relations intergroupes et l'aménagement linguistique.

Kahawinóntie Cheryl Diabo is a Kanien'kehá:ka woman of the Rotinonhsón:ni (Six Nations Confederacy) and an Indian Day School Survivor. She is a second language Kanien'kéha speaker who completed a teaching certificate with McGill University and the Kahnawà:ke Education Center's First Nations and Inuit Education. She works as a Kanien'kéha teacher assistant in her community.

Kahawinóntie Cheryl Diabo est une femme Kanien'kehá:ka de la Rotinonhsón:ni (Confédération des Six-Nations) et une survivante d'un externat indien. Elle parle le kanien'kéha en tant que langue seconde et a obtenu un certificat d'enseignement à l'Université McGill et au Centre

d'éducation Kahnawà:ke pour l'éducation des Premières Nations et des Inuits. Elle travaille comme assistante d'enseignement en kanien'kéha dans sa communauté.

Jaëlle Dutremble-Rivet is a graphic artist based in Montreal. She completed her master's degree at Concordia University exploring language and identity in young Montrealers. She uses storytelling to explore topics of identity and belonging.

Jaëlle Dutremble-Rivet est une artiste graphique basée à Montréal. Elle a obtenu sa maîtrise à l'Université Concordia en explorant la langue et l'identité chez les jeunes Montréalais. Elle utilise le « storytelling » pour explorer des sujets en lien avec l'identité et l'appartenance.

Raphaël Gani. After a Bachelor's degree in Social Psychology and a Master's degree in History, Raphaël Gani is pursuing a PhD in Education at the University of Ottawa. His expertise centres around surveys related to history. He is interested in historical consciousness in linguistic minority communities.

Raphaël Gani. Après un baccalauréat en psychologie sociale et une maîtrise en histoire, Raphaël Gani poursuit un doctorat en éducation à l'Université d'Ottawa. Les sondages à propos de l'histoire constituent le fil conducteur de ses recherches et son champ d'expertise. Il s'intéresse à la conscience historique dans les communautés linguistiques minoritaires.

Diane Gérin-Lajoie, a critical sociologist of education, is a professor emerita at the Ontario Institute for Studies in Education (OISE) at the University of Toronto, former head of the Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, and a member of the Royal Society of Canada. Her research interests focus primarily on the education of the official minorities in Canada, the process of identity construction among students, and the professional identity of teachers working in these minority settings.

Sociologue critique de l'éducation, **Diane Gérin-Lajoie** est professeure émérite à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario de l'Université de Toronto, ancienne directrice du Centre de recherches en éducation franco-ontarienne et membre de la Société royale du Canada. Ses travaux portent principalement sur l'éducation des minorités de langues officielles au Canada, sur le processus de construction identitaire chez les élèves, ainsi que sur l'identité professionnelle du personnel enseignant de ces milieux.

Cheryl Gosselin teaches in the Department of Sociology at Bishop's University. Her research and teaching interests include the formation and collective consciousness of minority groups, Quebec's English-speaking communities, and Quebec immigration. For several years, her research has focused on the vitality of these communities.

Cheryl Gosselin enseigne au Département de sociologie de l'Université Bishop's. Dans ses recherches et ses cours, elle s'intéresse à la formation et à la conscience collective des groupes minoritaires ainsi qu'aux communautés d'expression anglaise du Québec et à l'immigration québécoise. Depuis plusieurs années, ses recherches portent sur la vitalité de ces communautés.

Julius Grey is a renowned lawyer with more than 40 years of experience and practice in several areas of law. He received his education from McGill and Oxford Universities. He was admitted to the Quebec Bar in 1974. He was a member of the Faculty of Law at McGill University from 1977 to 2002, and taught at the Université de Montréal and the Canadian Human Rights School in Charlottetown. In 2004, Grey received, for his entire career, the Barreau du Québec Medal, which is the highest distinction awarded by the Quebec Bar. In 2019 he published *Capitalism and the alternatives* with McGill-Queen's University Press.

Julius Grey est un avocat renommé de plus de 40 ans d'expérience et pratique dans plusieurs domaines du droit. Il a reçu son éducation des Universités McGill et Oxford. Il a été admis au Barreau du Québec en 1974. Il a été membre de la Faculté de droit de l'Université McGill de 1977 à 2002 en plus d'enseigner à l'Université de Montréal et à la Canadian Human Rights School à Charlottetown. En 2004, M^{e} Grey a reçu, pour l'ensemble de sa carrière, la Médaille du Barreau du Québec qui est la plus haute distinction décernée par le Barreau du Québec. En 2019, il a publié *Capitalism and the Alternatives* avec McGill-Queen's University Press.

Yasmin Jiwani is a full Professor in the Department of Communication Studies at Concordia University, Montreal. She is the author of *Discourses of denial: Mediations of race, gender and violence*, as well as lead editor of *Girlhood, redefining the limits*, and co-editor of *Faces of violence in the lives of girls*. Her work has appeared in a wide variety of journals and anthologies. Her research interests include mediations of race, gender, and violence in the press, as well as representations of women of colour in popular media. She is currently the Concordia University Research Chair in Intersectionality, Violence and Resistance.

Yasmin Jiwani est professeur titulaire au Département des études de communication de l'Université Concordia à Montréal. Elle est l'auteure de *Discourses of denial : Mediations of race, gender and violence*, ainsi qu'éditrice de *Girlhood, redefining the limits* et coéditrice de *Faces of violence in the lives of girls*. Ses travaux ont été publiés dans une grande variété de revues et d'anthologies. Ses recherches portent notamment sur la médiation de la race, du sexe et de la violence dans la presse, ainsi que sur la représentation des femmes de couleur dans les médias populaires. Elle est présentement titulaire de la Chaire de recherche sur l'intersectionnalité, la violence et la résistance à l'Université Concordia.

Guy Lachapelle is a Full Professor in the Department of Political Science at Concordia University. He is currently Vice-President of the Société québécoise de science politique. He was Secretary General of the International Political Science Association (IPSA) from 2000 to 2020. His latest book is entitled : *La crise d'octobre de 1970 – La grande alliance René Lévesque et Claude Ryan* (PUL, 2020).

Guy Lachapelle est professeur titulaire au Département de science politique de l'Université Concordia. Il est actuellement vice-président de la Société québécoise de science politique. Il a été secrétaire général élu de l'Association internationale de science politique (AISP) de 2000 à 2020. Son dernier ouvrage a pour titre : *La crise d'Octobre de 1970 : la grande alliance René Lévesque et Claude Ryan (*PUL, 2020).

Jean-François Lepage is a sociologist and holds a PhD from the Université du Québec à Montréal. He has been working at Statistics Canada since 2006 and joined the Language Statistics Section in 2009. He is the author or co-author of several publications on language issues, including several issues of the "Portraits of Official Language Minorities in Canada" series.

Jean-François Lepage est sociologue de formation. Il est titulaire d'un doctorat de l'Université du Québec à Montréal. Il travaille à Statistique Canada depuis 2006 et il s'est joint à la section de la statistique linguistique en 2009. Il est l'auteur ou le coauteur de plusieurs publications sur les questions linguistiques, dont plusieurs numéros de la série « Portraits des minorités de langue officielle au Canada ».

Patrick Mather. Linguist, teacher, translator, and author of many articles on sociolinguistics, Creole languages, bilingualism, and foreign language acquisition, Patrick-André Mather studied at McGill University, Université de Paris 7, and the University of Pittsburgh. He has taught

at McGill University, the University of Ottawa, the University of Pittsburgh, and the City University of New York (CUNY). He was also a visiting scholar in the Department of Linguistics at New York University. Today, he teaches linguistic theory, phonetics, and sociolinguistics at the University of Puerto Rico, where he is a Full Professor.

Linguiste, enseignant, traducteur et auteur de nombreux articles sur la sociolinguistique, les langues créoles, le bilinguisme et l'acquisition des langues étrangères, **Patrick-André Mather** a été formé à l'Université McGill, l'Université Paris 7 et l'Université de Pittsburgh. Il a enseigné à l'Université McGill, l'Université d'Ottawa, l'Université de Pittsburgh et la City University of New York (CUNY). Il a aussi été chercheur invité au Département de linguistique de la New York University. Aujourd'hui, il enseigne la linguistique, la phonétique et la sociolinguistique à l'Université de Porto Rico, où il est professeur titulaire.

Andrew McDougall is an Assistant Professor in Political Science at the University of Toronto Scarborough. He holds an LLB from Queen's and graduated in 2016 with a PhD in Political Science in Canadian Politics and Public Policy. Andrew's research interests focus on Canadian federalism, intergovernmental relations, and constitutional law. His dissertation deals with the stabilization of Canadian federalism after 1995.

Andrew McDougall est professeur adjoint en sciences politiques à l'Université de Toronto Scarborough. Il est titulaire d'un baccalauréat en droit de l'Université Queen's et a obtenu en 2016 un doctorat en sciences politiques en politique canadienne et en politique publique. Ses recherches portent sur le fédéralisme canadien, les relations intergouvernementales et le droit constitutionnel. Sa thèse porte sur la stabilisation du fédéralisme canadien après 1995.

Brendan O'Donnell is a historian and retired civil servant. He began a bibliography on English-speaking Quebec through a paid summer project at Concordia University in 1978, which he continues to compile to this day. In 2020, he was awarded the Sovereign's Medal for Volunteers in recognition of these efforts.

Brendan O'Donnell est historien et fonctionnaire à la retraite. En 1978, il a commencé une bibliographie sur le Québec anglophone dans le cadre d'un projet d'été rémunéré à l'Université Concordia, qu'il continue de compiler à ce jour. En 2020, il a reçu la Médaille du Souverain pour les bénévoles en reconnaissance de ce travail.

Michel Paillé is a demographer (Université de Montréal, University of Pennsylvania). He has taught at Bishop's University and had a career with two organizations related to Bill 101 (1980-2004). After retirement, he became a Researcher-Associate at the Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec (UQAM, 2004-2008), a contract worker for the Office québécois de la langue française (OQLF, 2005-2011), and a contract worker for the Bouchard-Taylor Commission (2007-2008). He is also a former president of the Association des démographes du Québec (1989-1993).

Michel Paillé est démographe (Université de Montréal, University of Pennsylvania). Il a enseigné à l'Université Bishop's et fait carrière au sein de deux organismes de la loi 101 (1980-2004). Une fois retraité, il devint chercheur associé à la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec (UQAM, 2004-2008), contractuel pour l'Office québécois de la langue française (OQLF, 2005-2011) et contractuel pour la commission Bouchard-Taylor (2007-2008). Il est également ancien président de l'Association des démographes du Québec (1989-1993).

Éric Poirier. Lawyer and doctoral student at the Université de Sherbrooke and the Université de Bordeaux, Éric Poirier is a researcher in linguistic and constitutional law. He teaches legal writing, sits on the Conseil supérieur de la langue française and is the author of the book entitled *La Charte de la langue française: ce qu'il reste de la loi 101 quarante ans après son adoption*, published in 2016 by Éditions du Septentrion.

Éric Poirier. Avocat, doctorant en droit à l'Université de Sherbrooke et à l'Université de Bordeaux, M[e] Éric Poirier est chercheur en droit linguistique et constitutionnel. Il enseigne la rédaction juridique, siège au Conseil supérieur de la langue française et est l'auteur du livre intitulé *La Charte de la langue française: ce qu'il reste de la loi 101 quarante ans après son adoption*, publié en 2016 aux Éditions du Septentrion.

Guillaume Rousseau is an Associate Professor at the Faculty of Law of Université de Sherbrooke. He completed a Master's degree in Comparative Law at McGill University and doctoral studies in law at Université Paris I Panthéon-Sorbonne and Université de Sherbrooke. He was awarded the France-Quebec award for the best thesis under co-supervision. He has practised as a public law lawyer at Fasken Martineau and has also worked at the New Brunswick Human Rights Commission and the Quebec Ministry of Immigration. He is the co-author of the book *Le droit linguistique au Québec*.

Guillaume Rousseau est professeur agrégé à la Faculté de droit de l'Université de Sherbrooke. Il a obtenu une maîtrise en droit comparé à l'Université McGill et fait des études doctorales en droit à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et à l'Université de Sherbrooke. Il a reçu le prix de la meilleure thèse en co-tutelle France-Québec. Il a pratiqué comme avocat en droit public chez Fasken Martineau et a également travaillé à la Commission des droits de la personne du Nouveau-Brunswick et au ministère de l'Immigration du Québec. Il est co-auteur du livre *Le droit linguistique au Québec*.

Rana Sioufi obtained a PhD in social psychology from Université du Québec à Montréal (UQAM) in 2016. She received the Joseph-Armand Bombardier Doctoral Fellowship from the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada (SSHRC). Her doctoral thesis focuses on the socio-psychological correlates of interprovincial migration in the bilingual region of Canada. She currently works as a clinical psychologist.

Rana Sioufi a obtenu un doctorat en psychologie sociale de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en 2016. Elle a reçu la bourse doctorale Joseph-Armand-Bombardier du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada. Sa thèse doctorale porte sur les corrélats sociopsychologiques de la migration interprovinciale dans la région bilingue du Canada. Elle travaille présentement comme psychologue clinicienne

Aurelia Talvela completed a Master's in Media and Communications at Concordia University. Through her work with Concordia's Intersectionality Research Hub, she analyzed current divisive issues that are fueled by social inequalities. She worked as a coordinator at Cinema Politica and currently works for Phil.

Aurelia Talvela a obtenu une maîtrise en médias et communications à l'Université Concordia. Dans son travail au Centre de recherche sur l'intersectionnalité de Concordia, elle a analysé des questions actuelles qui divisent et qui sont alimentées par les inégalités sociales. Elle a travaillé comme coordinatrice à Cinema Politica et travaille actuellement pour Phil.

François Vaillancourt (PhD (Queen's, 1978); FRSC (2009); Fellow, CIRANO; Emeritus Professor, economics, Université de Montréal) has published extensively in the areas of intergovernmental financial relations; tax incidence and tax complexity; and language economics and

policy. He was a Shastri lecturer (India), a visiting scholar at the Federalism Research Centre (ANU, Canberra), a Fulbright Scholar (Kennesaw, Georgia) and a visiting Professor at the Institute for Policy Analysis (Toronto), the Andrew Young School (Atlanta), FUCaM (Mons) and École Normale Supérieure (Cachan). He has done extensive consulting work for Quebec's and Canada's governments and international bodies (IMF, OECD, UNDP, World Bank).

François Vaillancourt (Ph. D. Queen's, 1978; MSRC, 2009; Fellow, CIRANO; professeur émérite en économie, Université de Montréal) a publié de nombreux articles dans les domaines des relations financières intergouvernementales, de l'incidence fiscale et de la complexité fiscale et de l'analyse économique des questions et politiques linguistiques. Il a été conférencier Shastri (Inde), chercheur invité au Federalism Research Centre (ANU, Canberra), au Fulbright Scholar (Kennesaw, Géorgie) et professeur invité à l'Institute for Policy Analysis (Toronto) et à l'Andrew Young School (Atlanta), au FUCAM (Mons) et à l'École normale supérieure (Cachan). Il a été consultant auprès des gouvernements du Québec et du Canada et d'organismes internationaux (Banque mondiale, FMI, OCDE, PNUD).

Dorothy W. Williams is an historian, author, educator, researcher, content developer, and media consultant. She has authored three books and contributed to other scholarly and academic publications. *Blacks in Montreal, 1628-1986: An urban demography* was written in 1989. In 1997, *The road to now: A history of Blacks in Montreal* was released followed by *Les Noirs à Montréal, Essai de démographie urbaine* a year later. With a strong Afrocentric perspective, Dr. Williams has conducted teacher training, professional, and public presentations, and created pedagogical resources with the objective of making Black history accessible.

Dorothy W. Williams est historienne, auteure, éducatrice, chercheuse, développeuse de contenu et consultante en médias. Elle est l'auteure de trois livres et a contribué à plusieurs publications scientifiques. *Les Noirs à Montreal: essai de démographie urbaine* a été écrit en anglais en 1989 et la traduction française a paru en 1998. *The road to now: A history of Blacks in Montreal* a été publié en 1997. Avec une forte perspective afrocentrique, Dorothy Williams a mené des formations pour enseignants, des présentations professionnelles et publiques et a créé des ressources pédagogiques dans le but de rendre l'histoire des Noirs accessible.

Maya Youngs-Zaleski is a recent graduate of the Master's program in Media Studies at Concordia University. Her interests include feminist media studies, critical race theory, queer studies, affect theory, and art and design. Her master's project considered how intimacy and privacy are conceptualized through digital feminist critique, particularly by way of ephemeral, collective, and ambiguous practices and texts. She received her BA (Honours) in Communications from the University of Calgary.

Maya Youngs-Zaleski est diplômée du programme de maîtrise en études médiatiques de l'Université Concordia. Elle s'intéresse aux études féministes sur les médias, à la théorie critique des races, aux études queer, à la théorie des affects, ainsi qu'à l'art et au design. Son projet de maîtrise a examiné comment l'intimité et la vie privée sont conceptualisées par la critique féministe numérique, en particulier par des pratiques et des textes éphémères, collectifs et ambigus. Elle a obtenu son baccalauréat (Honours) en communication à l'Université de Calgary.

Paul Zanazanian is an Associate Professor in the Department of Integrated Studies in Education at McGill University. His research explores the workings of historical consciousness in the development of individual and We-subject identities, with a particular focus on formal and informal school settings. His work examines practitioners' historical sense-making and its impacts on their awareness of self and agency, informing their social posture in their roles as teachers and community educators. His interests include the politics of history teaching; official state narratives and issues of exclusion; and problems of history, identity, and community vitality in complex societies.

Paul Zanazanian est professeur agrégé au Département d'études intégrées en sciences de l'éducation de l'Université McGill. Ses travaux explorent le mécanisme de la conscience historique dans le développement des identités individuelles et collectives, notamment dans les contextes scolaires formel et informel. Ses intérêts de recherche portent sur la politique entourant l'enseignement de l'histoire, l'histoire de l'enseignement, les discours d'État officiels et les problèmes d'exclusion et les questions d'histoire, d'identité et de vitalité communautaire dans les sociétés complexes.

La *Charte de la langue française*, communément appelée la loi 101, a profondément changé le Québec. Introduite en 1977, la loi décrète la primauté du français dans les ministères et organismes, dans certains lieux de travail et dans l'affichage commercial. Depuis, la minorité d'expression anglaise du Québec a connu un déclin démographique et économique et des fermetures d'écoles. Néanmoins, on remarque une croissance de sa vitalité organisationnelle et de sa participation dans le Québec francophone. En explorant les dimensions historiques, politiques, juridiques et socio-économiques de la Charte en lien avec les Québécois d'expression anglaise, cet ouvrage, qui comprend des textes en anglais et en français, fait ressortir la complexité entourant ces questions.

The Charter of the French Language, also called Bill 101, profoundly changed Quebec. The 1977 law made state institutions, certain workplaces, and commercial signs predominantly French. Since the law's adoption, Quebec's English-speaking minority has experienced population loss, economic decline, and school closures, but also a growing organizational vitality and increased participation in Francophone Quebec. This book features chapters in English and French by researchers and engaged citizens. They explore the Charter in relation to English-speaking Quebec and within a broad historical, political, legal, and socio-economic context. A complex view of the Quebec law and its communities emerges.

QUESCREN

Science politique

ISBN 978-2-7637-5436-9

ÉDITÉ ET IMPRIMÉ AU QUÉBEC

ICRML
Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques

CIRLM
Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

Presses de l'Université Laval
pulaval.com